LES MALADIES
DES FEMMES
GROSSES
ET ACCOUCHEES

MAURICEAU

16[illegible]

35950/B/1

J. XXIV. Mau

486 16538

ad petrum fouville Caleitensis estium
artium magistrum attinet iste qui eum
invenerit, ei subito reddat [illegible]
petet

fouville fouville
fouville
in nostr
nostrum

fouville 1764
1764

nostrum est patienter
pati
fouville

Guillaumeron
filio dem. Gouny

Guillaumeron

Guillaumeron

frêne de la murure

~~Curcuma~~ - - - . ʒ R

Curcuma un gros et demy

Les Maladies
des Femmes Grosses et accouchées.

auec la bonne et veritable methode de les bien aider en leurs accouchemens naturels, et les moyens de remedier à tous ceux qui sont contrenature, et aux Indispositions des enfans nouueau-nez : ensemble vne tres exacte description de toutes les parties de la femme, qui sont destinées à la generation. le tout accompagné de plusieurs belles figures en taille douce, nouuellement et fort correctement grauées.

œuure tres vtile aux chirurgiens, et necessaire à toutes les sagefemmes, pour apprendre à bien pratiquer l'art des accouchemens.

Composé par françois Mauriceau Maistre Chirurgien Iuré à Paris, demeurant au milieu de la rue des petits champs, à l'enseigne du bon Medecin.

ant. Paillet del. Guill. Vallet sculp.

térébinte

TRAITE' DES MALADIES DES FEMMES GROSSES,

Et de celles qui sont nouvellement accouchées,

Enseignant la bonne & veritable methode pour bien aider les Femmes en leurs accouchemens naturels, & les moyens de remedier à tous ceux qui sont contre nature, & aux indispositions des enfans nouveaux-nés; avec une description tres-exacte de toutes les parties de la Femme qui servent à la generation: Le tout accompagné de plusieurs belles Figures en taille douce, nouvellement & fort correctement gravées.

Ouvrage tres-utile aux Chirurgiens, & necessaire à toutes les Sages-femmes, pour apprendre à bien pratiquer l'Art des accouchemens.

Composé par FRANÇOIS MAURICEAU, Maistre és Arts, & ancien Prevost & Garde de la Compagnie des Maistres Chirurgiens Jurez de la ville de Paris.

SECONDE EDITION.

Corrigée par l'Auteur, & augmentée de quelques Figures tres-convenables au sujet, & de plus d'un tiers du discours, contenant toutes les plus particulieres observations touchant la pratique des accouchemens, avec une ample Table des Matieres principales.

A PARIS,
Chez L'AUTEUR, au milieu de la ruë de Petits-Champs S. Honoré, à l'Enseigne du bon Medecin.

M. DC. LXXV.
Avec Privilege du Roy, & Approbation de Monsieur le premier Medecin de Sa Majesté.

16537

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

Lentisque

A MESSIRE ANTOINE DAQVIN,
CONSEILLER DU ROY EN TOVS SES CONSEILS,
& premier Medecin de Sa Majesté.

MONSIEUR,

Comme l'Envie fait ordinairement tous ses efforts pour ternir la reputation des Auteurs vivans, & que je prevois bien que je pourrois estre du nombre de ces infortunez, dont les Ouvrages ne sont estimez qu'aprés leur mort, je suis contraint de rechercher l'appuy de quelque personne de

credit & d'autorité, pour garentir le mien durant ma vie des traits de cette redoutable ennemie de la vertu, qui sont toûjours d'autant plus envenimez que l'objet qu'elle envisage a de merite, ainsi que Galien mesme, tout incomparable qu'il estoit, dit l'avoir bien éprouvé par la haine que les Medecins de Rome avoient contre luy. Veluti enim in dies gloria, sic pari quoque passu augebatur invidia. *C'est MONSIEVR, ce qui m'oblige de vous supplier avec tout le respect que je vous dois, de me permettre de faire paroître au public la seconde Edition de ce Livre sous vostre Nom, qui seul luy servira d'une suffisante approbation, & d'une assurée protection contre tous les jaloux de la reputation de son Auteur, lequel étant à couvert par ce moyen de l'envie qu'ils luy portent, osera bien leur dire ces paroles de Ciceron.* Invidia virtute parta, gloria, non invidia æstimanda. *Il y a six ans que j'en fis faire la premiere impression que je vous aurois dédiée dés ce temps-là, comme je fais aujourd'huy cette seconde; mais considerant pour lors, que ce premier fruit de mes veilles n'avoit pas encore acquis une assez parfaite maturité, pour meriter que je vous le presentasse en l'état qu'il étoit, je me desistay du deßein que j'en avois; prevoyant bien que je vous aurois donné sujet de m'accuser de temerité, si je vous eusse offert un Ouvrage qui ne peut passer que pour une rude ébauche de celuy que je vous presente maintenant. Mais quoy que cette seconde edition soit beaucoup plus achevée que la premiere* (posteriores enim cogitationes sapientiores esse solent) *ce n'est pourtant qu'avec une espece de confusion que je prends la hardiesse de vous la dédier, quand je fais reflexion sur le peu de proportion qu'il y a de mon petit esprit à la science incomparable que vous possedez jusqu'à un si haut point, que c'est de vous*

Lib. de precogn. c. 4. & 5.

qu'on peut dire ſans doute, NON PLUS ULTRA. *C'eſt MONSIEVR, une verité qui eſt connuë de toute la France, & qui n'a pas eû beſoin d'autres preuves que le juſte choix que noſtre grand Monarque (qui eſt ſi connoiſſant en toutes choſes) a fait de voſtre perſonne, pour l'honorer de la charge de ſon premier Medecin; ſçachant bien que vous eſtiez plus capable qu'aucun autre de vous en acquiter dignement, comme vous faites. On eſt aſſez perſuadé que les intrigues de la Cour, & les brigues de la faveur n'ont aucunement contribué à vous procurer ce grand avantage à la fleur de vos ans, preferablement à tous les plus celebres Docteurs de voſtre noble profeſſion: car tout le monde ſçait que ce n'a eſté que voſtre propre merite qui vous a fait monter au lieu où vous eſtes; & qu'à l'exemple des grands Capitaines qui n'obtiennent de leur Prince le commandement general d'une armée, qu'aprés s'eſtre bien acquitez de tous les autres emplois militaires, & meſme de la fonction d'un ſimple ſoldat, vous n'eſtes parvenu à cette éminente charge de premier Medecin du plus puiſſant de tous les Rois, qu'aprés luy avoir donné une infinité de preuves tres-certaines de voſtre fidelité incorruptible, & de voſtre grande capacité dans la charge de Medecin ordinaire de la Reine, & dans celle de ſon premier Medecin, leſquelles vous avez exercées avec une approbation univerſelle. Ce ſont-là les chemins que voſtre ſeule vertu vous a tracez, pour vous faire arriver à ce ſupréme degré d'honneur & de gloire, qui vous fait triompher de l'Envie; laquelle bien loin de vous attaquer, comme elle avoit eû la temerité de vouloir faire autrefois, avant que vous l'euſſiez tout-à-fait terraſſée, n'oſe pas maintenant paroître devant vous que dans une profonde humilité. C'eſt pourquoy, MONSIEVR, voyant bien qu'il me*

seroit impossible de trouver aucune autre personne que vous, qui pût dompter entierement cette monstrueuse furie, que je crains sur toute chose, je vous reïtere la tres-humble supplication que je vous ay déja faite, de me donner une sauvegarde pour mon Ouvrage contre tous mes envieux, qui n'oseront jamais m'attaquer si vous maccordez vostre protection; laquelle outre cela sera capable d'augmenter tellement ce que je puis m'estre acquis de reputation en l'Art des accouchemens, dont je fais profession particuliere depuis plus de seize ans, avec un assez heureux succez, que je pourray leur dire dans peu de temps, en marchant sous vos favorables auspices,

Ovid. de remed, am. lib. 1.

Rumpere, livor edax; magnum jam nomen habemus:
Majus erit, tantum, quo pede cœpit, eat.

C'est l'instante priere que vous fait celuy qui s'estimeroit heureux durant toute sa vie, s'il pouvoit trouver quelque occasion de meriter vostre bien-veillance, & la grace que vous demande,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur,
FRANÇOIS MAURICEAU.

AVIS AU LECTEUR.

AMI LECTEUR, comme vous ſçavez que la ſeconde Edition d'un Livre eſt une marque ordinaire de l'eſtime qu'on a faite de la premiere, je croy qu'il ne me ſera pas difficile de vous perſuader que celuy-cy, que je fis imprimer pour la premiere fois en l'année 1668. a eſté aſſez bien reçu du public; puiſque le grand nombre des exemplaires que j'en avois fait tirer a eſté entierement diſtribué, il y a déja du temps. C'eſt ce qui m'a obligé de travailler à vous donner cette ſeconde Edition, qui étant beaucoup plus ample, & incomparablement plus achevée que la premiere, doit aſſurément vous ſatisfaire, ſi vous la liſez dans le ſeul deſſein de vous inſtruire. C'eſt pourquoy je vous prie que ſi vous deſirez faire quelque profit de ſa lecture, vous l'examiniez ſans aucune envie de critiquer mon Ouvrage, & détaché de toute ſorte de préoccupation qui vous pourroit empêcher de reconnoître la verité des choſes que je pretens vous enſeigner. Je veux bien encore pour ce ſujet vous avertir, que vous ne ſoyez pas du ſentiment de ceux qui condamnent une penſée, quand ils ne la conçoivent pas, ou qui la croyent eſtre fauſſe, parcequ'elle eſt nouvelle, & que vous n'imitiez pas auſſi ceux, qui cherchant ſeulement à diſputer ſur les mots, negligent le veritable ſens du diſcours, qu'ils affectent meſme de changer ſelon leur fantaiſie, pour luy en donner un autre tout contraire à l'intention de l'Auteur, auquel ils ne voudroient pas ſeulement pardonner la tranſpoſition d'une ſimple virgule: car de meſme qu'il arrive aſſez ſouvent, que les purgatifs, quoyque propres pour une maladie, ne profitent pas au malade, ſi ſon corps n'eſt bien preparé, & diſpoſé à leur operation; auſſi la doctrine des Livres, qui eſt un des plus ſalutaires remedes que nous ayons pour combattre l'ignorance, eſt entierement inutile aux eſprits, s'ils n'ont toutes les diſpoſitions neceſſaires à la recevoir. Je croy que j'ay lieu d'eſperer que vous m'accorderez ſans peine la priere que je vous fais, puiſqu'elle eſt pour voſtre ſeule utilité. Cependant quoy que j'aye deſſein de vous faire connoître icy tout ce qui concerne la groſſeſſe & l'accouchement des femmes, je ne veux

pas vous détourner de la lecture de quantité d'Auteurs qui ont traité de cette matiere avant moy; mais je vous avertis seulement, que la plus grande partie d'eux, n'ayant jamais pratiqué l'Art qu'ils nous ont voulu enseigner, ressemblent à ces Geographes, qui nous font la description de plusieurs terres qu'ils n'ont jamais veuës, pour nous en donner (à ce qu'ils s'imaginent) une parfaite connoissance; ce qui fait qu'il est tres-difficile (pour ne pas dire impossible) qu'ils y puissent si bien reüssir que ceux qui ont esté eux-mesmes sur les lieux pour les visiter: car il est certain, comme Plutarque a fort bien remarqué, que la partie speculative des Arts est inutile & infructueuse, quand elle est destituée de l'active. Vous pourrez donc pour cette raison vous fier au chemin que je vous montre; puisque pour vous y conduire, je vous fais un fidel recit de tout ce que j'ay remarqué de plus particulier avec un assez heureux succez, depuis plus de seize ans, dans la pratique des accouchemens; avant quoy je vous donne pour guide, une exacte description & representation de toutes les parties de la femme qui servent à la generation; afin que vous puissiez mieux rechercher la cause des maladies des femmes grosses & accouchées, jusques dans leur source, pour en obtenir ensuite plus facilement la guerison: & quoy que selon le dire d'Hypocrate, au Livre *des Articles*, il soit tres-difficile d'écrire parfaitement la curation qu'on fait par la main; mais qu'il la faut imaginer de ce qui est écrit; neantmoins je croy avoir si exactement enseigné par écrit tout ce qui concerne la bonne pratique de ces operations, que vous pourrez avec assez de facilité, mettre en usage les preceptes que je vous donne pour les bien faire. C'est pour ce sujet que je vous communique gratuitement sans aucune reserve, en cette seconde Edition, tous les secrets les plus cachez de l'Art. * Au reste ne me blâmez point pour estre d'un sentimẽt cõtraire à plusieurs opinions communes; car je vous declare que je me suis seulement attaché à vous faire connoître la verité, dequoy j'espere que vous aurez plus de satisfaction, & que vous me sçaurez plus de gré, que si j'avois toûjours aveuglément suivy la pensée des autres. J'ay aussi tâché de ne me pas étendre en discours superflus, afin de me rendre plus intelligible aux jeunes Chirurgiens, & à toutes les Sages-femmes, à qui ce Livre sera (si je ne me trompe) aussi utile qu'aucun autre, pour apprendre à bien pratiquer

* Ego vero cupio in te omnia quæ scio transfundere, & in hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam. *Senec. ad Lucil. ep. 6.*

tiquer les accouchemens, & principalement à tous ceux qui ſont obligez d'entreprendre ces operations à la Campagne, où l'on ne trouve que tres-peu de perſonnes capables de les bien faire. C'eſt pourquoy je n'ay pas voulu imiter beaucoup d'Auteurs, qui rempliſſent leurs Livres d'un grand nombre de longues receptes, qui ſervent ſeulement à groſſir un volume, & qui ne font qu'embaraſſer l'eſprit des Lecteurs dans l'incertitude du choix de tant de differens remedes, compoſez d'un fatras de drogues inutiles qui leur ſont le plus ſouvent inconnuës, m'étant ſimplement contenté de leur enſeigner les meilleurs, dont on ſe ſert ordinairement. De plus, je l'ay orné de quantité de figures deſignées au naturel, & tres-correctement gravées, afin de leur faire mieux concevoir les choſes. Mais ſi dans tout cela vous trouvez que quelques-unes de mes opinions ne vous ſatisfaſſent pas entierement, ou que d'autres (ſelon voſtre ſens) ne ſoient point tout-à-fait conformes à la verité, ſouvenez-vous que comme parmy le meilleur bled on voit preſque toûjours naiſtre de l'ivroye, ou quelque autre mauvais grain; de meſme, qu'il ſe rencontre peu de Livres, dont la doctrine ſoit ſi pure, qu'on n'y puiſſe rien trouver à redire; & que ſi j'eſpere quelque eſtime de vous pour recompenſe de tout mon travail, (qui eſt, ce me ſemble, aſſez conſiderable) ce n'eſt qu'à proportion de celle que vous pouvez avoir pour pluſieurs autres, qui n'ont jamais eû en cette occaſion un plus grand deſir que moy de rendre ſervice au Public.

AUTOR,
Ad Lividum, artis ignarum.

FVtilibus mecum noli contendere verbis
Livide; non lædet garrula lingua tua.
Crede mihi, factis potius pugnemus uterque:
Si vitas pugnam, te moneo ut taceas.
Hæc, virtute carens, si despicis, ecce quod opto;
Omnibus invideas, Livide, nemo tibi.

L'AVTEVR,
Au plus grand de ses envieux.

CE Livre à son aspect redoublera ta rage;
Mais n'en sois rebuté sans le voir plus avant:
Car quoy qu'aprés cela tu ne sois pas plus sage,
Je te promets qu'au moins tu seras plus sçavant.

In laudem FRANCISCI MAURICEAU, utilissimum de mulierum partu librum scribentis.

LVCINAM auxiliis inopem jam absistite matres
Partubus ut præsit, voce vocare Deam:
Nam vos ô gravidæ, meliùs liber iste juvabit;
Et proli, & vobis, hoc duce parta salus.
Cedite scriptores, quibus est dare verba voluptas;
Quod bene pro morbis præcipit, ille facit.

FRANC. DVLAVRENS.

TABLE DES CHAPITRES.

TRAITE' ANATOMIQUE.

Des parties de la femme qui servent à la generation. Pag. 1.

Chap. I. *Des vaisseaux spermatiques, appellez Préparans.* p. 7.
II. *Des testicules.* 9
III. *Des vaisseaux deferens, autrement dits éjaculatoires.* 11
IV. *De la Matrice en general.* 17
V. *De l'entrée exterieure de la Matrice, appellée ordinairement la partie honteuse.* 28
VI. *Du* vagina, *ou col de la Matrice.* 35
VII. *De l'orifice interne de la Matrice.* 38
VIII. *Du propre corps & du fond de la Matrice.* 40
IX. *De la semence.* 42
X. *Du sang menstruel.* 46

LIVRE PREMIER.

Des Maladies, & des differentes dispositions des femmes grosses, depuis le moment de la conception jusques au terme de l'accouchement. 51
Chap. I. *Des signes de la fecondité, & de la sterilité des femmes.* 52
II. *De la conception, & des conditions qui y sont necessaires.* 61
III. *Des signes de la conception.* 66
IV. *De la generation, & des conditions qui y sont requises.* 75
V. *Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva un petit* fœtus *de deux mois ou environ, avec une grande abondance de sang caillé, laquelle merite d'estre examinée pour sçavoir si cét enfant avoit esté engendré dans le vaisseau éjaculatoire, appellé* tuba uteri *comme plusieurs personnes le croyent.* 84
VI. *De la grossesse, & de ses differences, avec les signes de la veritable, & de ceux de la fausse.* 89

VII. *Le moyen de reconnoître les differens temps de la grossesse.* 95
VIII. *Sçavoir, si on peut reconnoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, & les signes qu'elle doit avoir plusieurs enfans.* 97
IX. *De la superfetation.* 103
X. *De la mole, & de ses signes.* 107
XI. *De quelle façon se doit gouverner la femme pendant tout le cours de sa grossesse, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens considerables, pour tâcher de les prevenir.* 114
XII. *Du vomissement de la femme grosse.* 124
XIII. *Des douleurs du dos, des reins, & des hanches.* 131
XIV. *De la douleur des mammelles.* 133
XV. *De l'incontinence & de la difficulté d'uriner.* 134
XVI. *De la toux, & de la difficulté de respirer.* 138
XVII. *De l'enflure variqueuse, & de la douleur des cuisses, & des jambes.* 141
XVIII. *Des hemorrhoïdes.* 144
XIX. *Du flux de ventre de la femme grosse.* 147
XX. *Du flux menstruel qui arrive quelquefois à la femme grosse.* 151
XXI. *De la perte de sang.* 155
XXII. *De la pesanteur & de la descente ou relaxation de Matrice de la femme grosse.* 167
XXIII. *De l'hydropisie de Matrice.* 170
XXIV. *De l'enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse.* 174
XXV. *De la maladie venerienne des femmes grosses.* 176
XXVI. *De l'avortement, & de ses causes.* 182

LIVRE SECOND.

De l'accouchement naturel, & de ceux qui sont contre nature, avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres. 191
Ch. I. *Ce que c'est qu'accouchement, & ses differences, ensemble de ses differens termes.* 191
II. *Les signes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel, & les signes qui font connoître celuy qui est contre nature.* 206
III. *Des membranes de l'enfant, & de ses eaux.* 211
IV. *Du* placenta, *& des vaisseaux umbilicaux de l'enfant.* 220
V. *Des differentes situations naturelles de l'enfant au ventre de sa*

mere, selon les differens temps de la grossesse. 229
VI. *Ce qu'il faut que la femme fasse quand elle est à terme.* 233
VII. *Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'estre en travail.* 235
VIII. *De l'accouchement naturel; & le moyen d'y aider les femmes quand il y a un ou plusieurs enfans.* 241
IX. *La maniere de delivrer la femme en l'accouchement naturel.* 246
X. *De la maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice aprés que le cordon est rompu.* 249
XI. *Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui sont contre nature; de leurs causes & de leurs differences; ensemble le moyen d'y remedier.* 257
XII. *Des accouchemens contre nature ausquels la main du Chirurgien est absolument requise, & les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.* 264
XIII. *Les signes qui font connoistre que l'enfant est vivant, ou mort dans la Matrice.* 270
XIV. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers.* 276
XV. *Le moyen de tirer la teste de l'enfant separée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice.* 281
XVI. *Le moyen d'aider la femme dans son accouchement, quand la teste de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en dehors.* 285
XVII, *Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorsque venant la teste la premiere, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parceque les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment.* 288
XVIII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le costé de la teste, comme aussi en celuy où il vient la face la premiere.* 293
XIX. *Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arresté au passage par les épaules, aprés que la teste est entierement sortie.* 298
XX. *Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant presente une ou deux mains avec la teste.* 303
XXI. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant presente une ou deux mains seules.* 305
XXII. *Le moyen de tirer l'enfant, quand il presente les pieds & les mains ensemble.* 308

XXIII. *La maniere de tirer l'enfant quand il presente les genoux.* 311
XXIV. *De l'accouchement auquel l'enfant presente l'épaule, ou le dos, ou le cul.* 313
XXV. *De l'accouchement auquel l'enfant presente le ventre, ou la poitrine, ou le costé.* 316
XXVI. *De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble dans les differentes postures cy-devant dites.* 319
XXVII. *De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic sort avant l'enfant.* 323
XXVIII. *De l'accouchement auquel l'arrierefaix se presente le premier, ou est tout-à-fait sorty.* 327
XXIX. *De l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang, ou de convulsion.* 330
XXX. *Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydropique, ou monstrueux.* 334
XXXI. *De l'extraction de l'enfant mort.* 337
XXXII. *De l'extraction de la mole, & du faux germe.* 342
XXXIII. *De l'operation Cesarienne.* 347
XXXIV. *Des instrumens de Chirurgie qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur.* 361

LIVRE TROISIE'ME.

Du traitement des Femmes accouchées; Des maladies & symptomes qui leur arrivent durant toutes leurs couches; Du traitement des enfans nouveau-nés; De leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions necessaires au choix des nourrices. 363
Chap. I. *Ce qu'il faut faire à la femme aussi-tost qu'elle est accouchée & delivrée naturellement.* 364
II. *Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.* 366
III. *Du regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le temps de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens.* 370
IV. *Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent estre nourrices.* 373
V. *De plusieurs maladies & symptomes qui arrivent à la femme nou-*

vellement accouchée : & premierement de la perte de sang. 375

VI. *De la descente & chûte de la Matrice, & du siege de la femme nouvellement accouchée.* 379

VII. *Des contusions & des déchirures des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement.* 389

VIII. *Des trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes.* 393

IX. *Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la femme ; d'où elles viennent, & les signes des bonnes & des mauvaises.* 397

X. *De la suppreßion des vuidanges, & des accidens qu'elle cause.* 403

XI. *De l'inflammation qui survient à la Matrice aprés l'accouchement.* 407

XII. *Du scyrre de la Matrice.* 410

XIII. *Du cancer de la Matrice.* 412

XIV. *Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.* 416

XV. *Des tumeurs du ventre appellées hernies ventrales.* 418

XVI. *De l'inflammation des mammelles qui arrive à la femme nouvellement accouchée.* 420

XVII. *Du caillement de lait, vulgairement dit le poil.* 423

XVIII. *Des apostemes des mammelles de la femme accouchée.* 426

XIX. *Des bouts des mammelles écorchez & emportez.* 430

XX. *Du traitement de l'enfant nouveau-né ; & premierement de la maniere de luy lier, couper & bander l'umbilic.* 433

XXI. *De quelle façon l'enfant nouveau-né doit estre nettoyé de ses excrémens, comme außi la maniere de le bien emmaillotter.* 437

XXII. *Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.* 443

XXIII. *Des indispositions des petits enfans, & premierement de la foiblesse des nouveau-nés.* 450

XXIV. *Des contusions & meurtrissures de la teste, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.* 453

XXV. *De la fontaine de la teste des enfans nouveau-nés, & des sutures trop ouvertes.* 457

XXVI. *Du fondement clos des enfans nouveau-nés.* 459

XXVII. *Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.* 461

XXVIII. *Des trenchées & douleurs de ventre des petits enfans.* 462

XXIX. De *l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.* 465
XXX. Des *cuissons, rougeurs, & inflammations des eines, fesses, & cuisses des petits enfans.* 468
XXXI. *Des ulceres de la bouche des petits enfans.* 469
XXXII. De *la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans.* 472
XXXIII. Du *flux de ventre des petits enfans.* 475
XXXIV. Du *vomissement des petits enfans.* 476
XXXV. Des *hernies ou descentes des petits enfans.* 478
XXXVI. Des *galles qui viennent ordinairement à la teste & à la face des petits enfans.* 481
XXXVII. De *la petite verole & de la rougeole des enfans.* 483
XXXVIII. De *la curation de la maladie venerienne des petits enfans.* 489
XXXIX. *Le moyen d'empescher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, bossus, ou boiteux.* 493
XL. *Les conditions requises au choix d'une bonne nourrice.* 495

Fin de la Table des Chapitres.

TRAITE´ ANATOMIQUE

DES PARTIES DES FEMMES qui ſervent à la generation.

PUIS QU'IL eſt tres-certain, comme *Hipocrate* a fort bien obſervé à la fin du livre des lieux en l'homme, que la matrice eſt cauſe de la pluſpart des maladies des femmes, j'ay crû qu'ayant deſſein de traiter de celles des femmes groſſes & accouchées, & de montrer la veritable methode de les bien aider & ſecourir en leurs accouchemens; il eſtoit pour ce ſujet tres-utile & neceſſaire que je fiſſe avant cela une deſcription de la matrice, & de toutes les autres parties de la Femme qui ſervent à la generation: C'eſt pourquoy, à l'exemple de *Fernel* qui deffend la lecture de ſes œuvres aux ignorans de l'Anatomie, je diray qu'il eſt impoſſible de bien concevoir toutes les choſes que je pretens enſeigner cy-aprés, ſi on ne connoiſt parfaitement ces parties. J'en parleray le plus ſuccinctement que je pourray, afin que les Sages-Femmes en puiſſent plus facilement profiter, ne les voulant pas rebuter par quantité de controverſes anatomiques, que j'obmettray à leur conſideration, parce qu'elles leur ſont entierement inutiles; neanmoins la deſcription que j'en feray, quoy que briéve, ſera ſi exacte, qu'eſtant jointe aux figures que j'en ay fait repreſenter, elle ne laiſſera pas de leur en donner une ſuffiſante connoiſſance, pour ſe bien comporter dans l'art des

accouchemens. Disons donc avec *Tertullien*, que nous ne devons pas avoir honte de l'explication necessaire de ces parties naturelles, qui meritent nostre admiration, ny de l'exposition de leurs figures; & mesme que les personnes les plus chastes & les plus scrupuleuses, les peuvent considerer aussi bien que nous, sans rougir, pourvû que ce soit à dessein d'en faire un bon usage, puisque sans connoistre ces parties nous ne pouvons pas remedier aux maladies qui leur arrivent. *Ne itaque pudeat necessariæ interpretationis. Natura veneranda est, non erubescenda. Concubitum libido, non conditio fœdavit &c.* Tertul. lib. de Anim. cap. 13.

Ces parties sont les vaisseaux spermatiques, tant les preparans que les déferens ou éjaculatoires, les testicules & la matrice, avec plusieurs autres parties qui en dépendent. Examinons-les chacune en particulier, & parlons premierement des vaisseaux spermatiques, appellez préparans.

EXPLICATION DE LA PREMIERE Figure, qui montre l'origine & la distribution des vaisseaux spermatiques.

A. A. A. A. montrent les muscles du ventre, & le peritoine, qui sont renversez en dehors, pour faire voir les parties qui suivent.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament suspensoire du foye.*

D. *La vessie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La grosse artere.*

G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins.*

I. I. *Les veines spermatiques, dont la droite naist du tronc de la veine cave, & la gauche vient de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres spermatiques, qui prennent origine de la grosse artere, & se vont joindre avec les veines de chaque costé.*

L. L. *Deux branches des vaisseaux spermatiques, qui descendent*

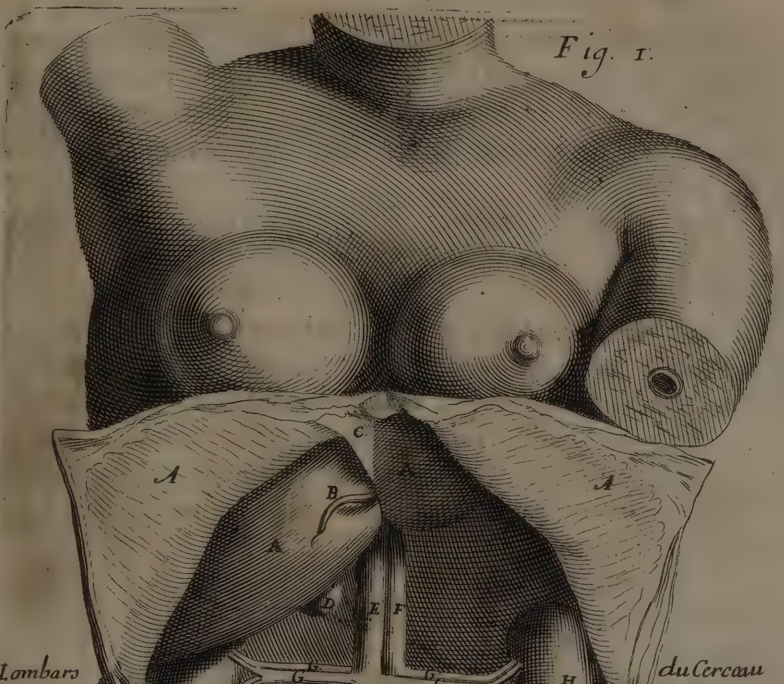


Fig. I.
Lombars sculp.
du Cerceau del.

vers les costez de la matrice, où estant, chacune se divise en trois rameaux, dont le premier se va rendre au fond de la matrice, le second se distribuë par tout le ligament large, & le troisiéme est conduit le long du costé de la matrice, & vient se terminer vers son col, proche de l'orifice interne.

M. M. *Les veines & les arteres spermatiques, qui estant jointes ensemble vont aux testicules.*

N. N. *Les testicules.*

O. O. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la matrice.*

P. P. *Les vaißeaux qu'on croit ordinairement estre les veritables éjaculatoires, ausquels* Fallope *a donné le nom de trompettes.*

Q. Q. *Le morceau déchiré, qui n'est autre chose qu'une production du ligament large, qui paroist déchiquetée en son extremité.*

R.R. R.R. *Les ligamens larges.*

S. S. *Les ligamens ronds.*

T. *La matrice.*

V. *La veßie.*

X.X. X.X. *Les ureteres, qui viennent s'inserer derriere la veßie.*

Y. Y. *Les os pubis qui sont separez, & écartez l'un de l'autre, pour mieux faire voir la situation de la veßie qui est posée sur la matrice.*

---

1. 1. *Les deux grandes lévres de la partie honteuse, qui sont un peu écartées l'une de l'autre.*

2. *Le clitoris.*

3. 3. *Les deux nymphes, entre lesquelles paroist le conduit de l'urine, & plus bas on void quelque forme de caruncules, qui sont autour de l'entrée du* vagina; *toutes lesquelles parties sont tres-bien representées cy-aprés en la cinquiéme figure.*

EXPLICATION DE LA SECONDE Figure, qui represente les mesmes parties que la premiere; mais en cette seconde, ces parties sont plus grosses, & entierement separées du corps, afin d'estre mieux considerées; elles sont aussi accompagnées de toute la matrice, & de ses ligamens, afin qu'on y remarque plus exactement la distribution des vaisseaux.

A. A. *montrent les muscles du ventre, & le peritoine qui sont renversez en haut.*
A. A. *Le foye.*
B. *La veine umbilicale.*
C. *Vne petite portion du ligament suspensoire du foye.*
D. *La vessie du fiel.*
E. *La veine cave.*
F. *La grosse artere.*
G.G.G.G. *Les veines & les arteres émulgentes.*
H.H. *Les reins.*
I.I. *Les veines spermatiques, dont la droite vient du tronc de la veine cave, & la gauche naist de l'émulgente.*
K. K. *Les deux arteres spermatiques, qui toutes deux prennent origine du tronc de la grosse artere, & se vont joindre au milieu de leur progrez, avec les veines de chaque costé.*
L. L. *Deux branches des vaisseaux spermatiques, qui descendent vers les costez de la matrice, où estant, chacune se divise en trois rameaux, dont le premier se va rendre au fond de la matrice, le second se distribuë par tout le ligament large, & le troisiéme est conduit le long des costez de la matrice, jusques vers son col, où il vient se terminer proche de l'orifice interne.*
M. M. *Les veines & les arteres spermatiques, qui estant jointes ensemble, vont aux testicules.*
N. N. *Les testicules.*
O. O. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la matrice.*

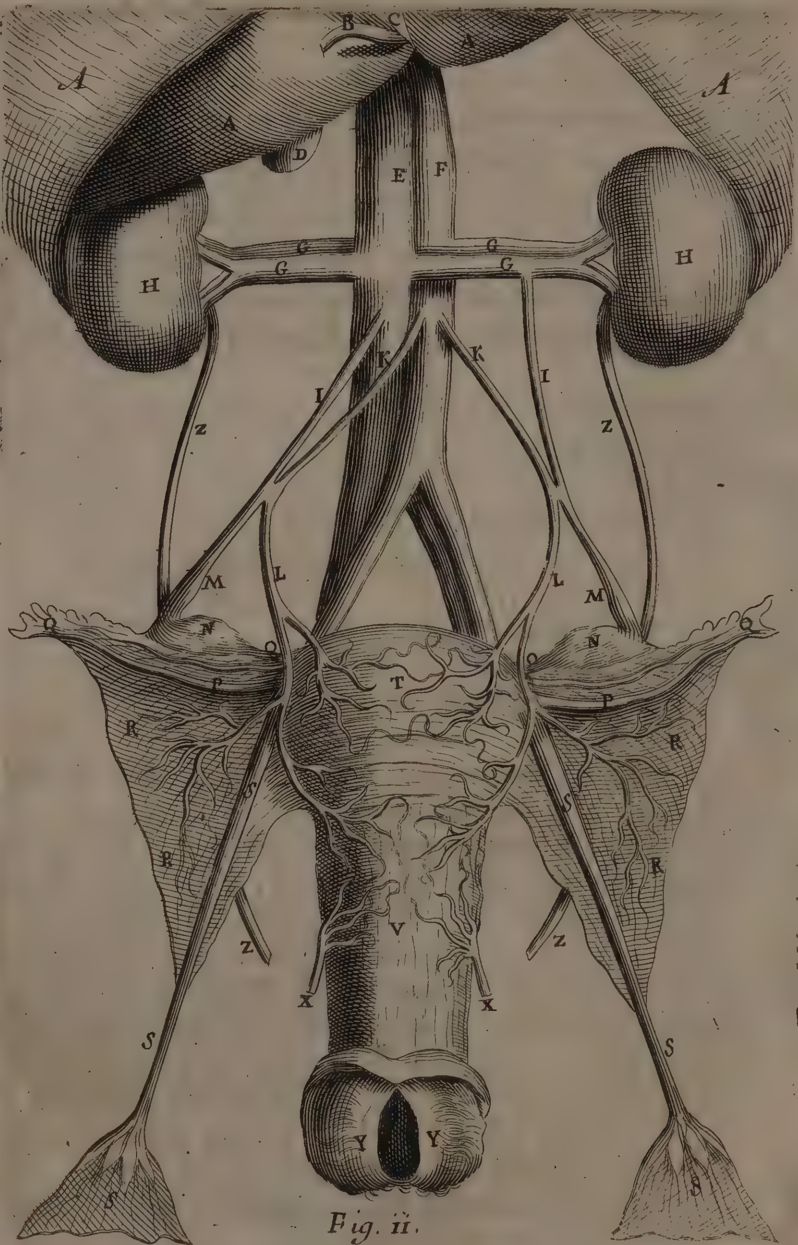


Fig. ii.

P.P. *Les vaisseaux qu'on croit ordinairement estre les veritables éjaculatoires, qui se vont rendre aux cornes de la matrice: ce sont ces vaisseaux ausquels* Fallope *a donné le nom de trompettes.*

Q.Q. *Le morceau déchiré, qui n'est seulement qu'une production du ligament large, qui paroist ainsi déchiquetée en son extremité.*

R.R.R.R. *Les ligamens larges.*

S.S.S.S.S.S. *Les ligamens ronds, qui se continuent depuis les cornes de la matrice jusques aux os pubis, & à la partie superieure des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.*

T. *Le propre corps de la matrice.*

V. *Le* vagina, *ou col de la matrice.*

X.X. *Deux ramifications de veines & d'arteres, qui naissant des hypogastriques, vont montant de bas en haut, se terminer à la rencontre des rameaux des spermatiques qui descendent, avec lesquels ils ont communication.*

Y.Y. *Les deux levres de la partie honteuse; qui estant entrouvertes font voir l'entrée du* vagina.

Z.Z.Z.Z. *Les ureteres.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Vaisseaux spermatiques appellez Préparans.

LEs Vaisseaux spermatiques, qui sont appellez préparans, parce qu'ils apportent & preparent aux testicules le sang dont la semence est engendrée, ne sont point differens aux femmes, en nombre, en origine, & en office, de ceux des hommes; mais bien en insertion, & en la maniere de leur distribution; car elles ont, comme eux, deux veines & deux arteres qui naissent des mesmes endroits, & qui font les mesmes fonctions.

Ces Vaisseaux sont deux de chaque costé, sçavoir une veine, & une artere: la veine du costé droit sort du tronc de la veine cave; & celle du costé gauche vient toujours de l'émulgente: mais les deux arteres naissent de la grosse artere, au dessous des émulgentes. La veine & l'artere estant assez distantes l'une de l'autre dans leur commencement, viennent se joindre vers le mi-

lieu de leur progrés, pour se porter ensemble au testicule; mais avant que d'y arriver, elles produisent un rameau assez considerable, qui descend du costé de la matrice; où estant, il se separe en trois branches, dont la premiere est conduite vers son fond, pour l'évacuation des menstrues lors que la femme n'est pas grosse, & pour la nourriture du *fœtus* pendant qu'il est dans la matrice; la seconde se distribuë par toutes les membranes du ligament large, donnant aussi quelques petits sions au ligament rond; & la troisiéme branche se glisse le long du costé de la matrice, & vient se terminer vers son col, pour servir à la décharge des mois quand la femme est grosse, s'il arrive qu'elle en ait besoin, par une trop grande repletion de sang. L'autre portion des vaisseaux spermatiques va toute entiere aux testicules; & s'approchant d'eux, la veine & l'artere sont tellement jointes, qu'il semble que ce ne soit plus qu'un seul vaisseau; paroissant pour lors si confuses entr'elles, qu'on ne peut presque les separer l'une de l'autre sans les rompre; ce qui a esté fait (si nous en croyons l'opinion commune) afin que le sang reçût plus facilement dans ce passage labyrintique, quelque disposition à estre converti en semence par le testicule, avant que d'y arriver. Mais si nous examinons de bien prés cette union pretenduë de la veine & de l'artere spermatique, nous trouverons que ce n'est seulement qu'une jonction par proximité, laquelle se fait par le moyen de quelques petites membranes qui les lient ensemble; & nous reconnoistrons qu'il ne se fait point de mélange, ny aucune confusion du sang qu'elles contiennent. C'est ce qui se peut aisément remarquer pas l'ouverture du corps d'une femme nouvellement morte: car pour lors, ces vaisseaux qui ne sont pas desseichez (comme il arrive quelque temps en suite) sont beaucoup plus évidens: mais ils paroissent encore bien plus distinctement, si on les fait enfler, soufflant dedans, avec un petit canal propre à cela; ce qui se fait aprés avoir introduit une des extremitez du canal dans les veines spermatiques, ou bien dans les hypogastriques, lesquelles ne sont pas plutost pleines d'air, ou de quelque liqueur poussée dans leur capacité, qu'elles font en mesme temps enfler les veines spermatiques, avec lesquelles elles font plusieurs anastomoses, & ont une communication reciproque (semblable à celle que les arteres spermatiques ont pareillement avec les arteres

arteres hypogastriques) & font paroistre par ce moyen plusieurs rameaux, & tous ces détours labyrintiques, qui se remarquent aux veines spermatiques, & non pas aux arteres, qui se conduisent jusques au testicule par un simple canal, qui seul y porte le sang destiné à la generation de la semence; le superflu duquel est en suite reporté par les veines spermatiques, pour circuler & retourner au cœur, de la mesme maniere qu'il se fait par toutes les autres veines du corps.

On doit observer que non seulement ces vaisseaux spermatiques, mais aussi tous ceux de la matrice, qui viennent tant de ceux-cy, que des hypogastriques, sont beaucoup plus gros lors que les femmes ont leurs menstruës, ou qu'elles sont sur le point de les avoir; & particulierement durant la grossesse, auquel temps ils sont trois ou quatre fois plus amples qu'à l'ordinaire, à cause de l'abondance du sang dont ils sont remplis.

CHAPITRE II.

Des Testicules.

TOutes les femmes ont aussi bien que les hommes deux testicules, qui ont pareillement le mesme usage, qui est de convertir en semence le sang qui leur est apporté par les vaisseaux preparans (nous entendons les arteres) dont nous venons de parler; mais ils different de ceux des hommes, en situation, en figure, en grosseur, en substance, en temperature, & en composition.

Les Testicules des femmes sont situez au dedans du ventre, vers chaque costé de la matrice, distans de ses cornes de la largeur d'un poulce ou environ: Ils ont eu cette situation afin que leur chaleur en fût augmentée; & ils y sont tenus sujets, par le moyen des ligamens larges de la matrice, aux membranes desquels ils sont fortement attachez, du costé qu'ils reçoivent les vaisseaux préparans. Leur figure nous montre qu'ils ne sont pas si ronds que ceux des hommes, ny si gros; car ils sont bien plus petits, & plats en quelque façon par devant & par derriere; la superficie des testicules des femmes est plus inégale que celle des testicules des hômes. Leur substance ne paroît pas si molle, mais elle est un peu plus ferme, à cause seulement de la dureté

de leur membrane ; & comme le temperament des femmes est plus froid & plus humide que celuy des hommes, aussi la chaleur de leurs testicules est plus debile. Leur composition est encore bien differente, car ils ne sont revêtus que d'une seule membrane ou tunique, & leur corps est composé de plusieurs petites glandes, & de petites vessies jointes les unes aux autres, lesquelles paroissent pleines d'une semence qui est bien plus aqueuse que celle des hommes ; & ils n'ont outre cela aucun epididyme. Ces petites vessies, dont la substance des testicules des femmes est presque entierement composée, ont donné lieu à quelques modernes d'avancer depuis peu une opinion tout-à-fait extraordinaire, qui est que les femmes ont des œufs aussi bien que les animaux volatils, & que l'enfant en est engendré, de la mesme maniere que l'est un poulet de l'œuf dont il est formé ; soutenans avec opiniâtreté, par des pretenduës experiences, & par des autoritez, que ces petites vessies ne sont autre chose que des œufs sans coquille, couverts de simples membranes, lesquels se détachant de la propre substance des testicules, quelques jours en suite du coït (par lequel ils ont esté rendus feconds) viennent à se glisser, & à tomber dans la matrice, par les vaisseaux appellez deferens ejaculatoires, dont nous parlerons au chapitre suivant. *Kerckring*, *Graaf*, *Suummerdam*, & quelques autres sont de ce sentiment, qui ne doit pas (si je ne me trompe) estre aucunement suivi par les gens connoissans, pour plusieurs raisons qu'ils sçavent aussi bien que moy, & que je n'allegueray pas en ce lieu, afin de ne point passer les bornes que je me suis proposées.

Les testicules sont naturellement disposez comme nous avons dit : mais il arrive quelquefois qu'ils se tumefient si extraordinairement par plusieurs indispositions ausquelles les femmes sont sujettes, telles que sont les suppressions de menstruës, les suffocations de matrice, & autres passions hysteriques, qu'on en voit exceder la grosseur du poing, & estre schyrreux, & pleins de plusieurs matieres étranges, semblables à du pus, à du plâtre, & à du suif, avec des especes d'hydatides de differente grosseur, lesquelles sont quelquesfois pendantes, & d'autres fois jointes & attachées à la substance des testicules. *Schenkius* en rapporte plusieurs exemples au quatriéme livre de ses observations ; & *Vesale* parle d'un autre exemple encore bien plus

remarquable, qui est d'une femme morte en suite d'une prodigieuse hydropisie de matrice, dont les glandes du testicule droit étoient si grosses, qu'elles ressembloient à neuf ou dix œufs d'oye, qui auroient esté enfermez en une membrane, lesquelles étoient pleines d'une humeur semblable en quelque façon à du blanc d'œuf, mais qui étoit un peu plus épaisse. Ces vices de conformation des testicules sont si frequens aux femmes, à cause de l'abondance des humeurs qui regorgent vers ces parties dans le déreglement de leurs menstruës, que souvent on trouve par l'ouverture de leurs corps aprés leur mort, quelque disposition extraordinaire de quelqu'un de leurs testicules, & parfois mesme de tous deux, d'où procedent plusieurs incommoditez qu'elles ressentoient durant leur vie. Or la semence des femmes ayant esté élaboree & perfectionnée dans leurs testicules, & y ayant reçu sa vertu prolifique, elle est portée dans les vaisseaux éjaculatoires de la façon que nous allons décrire.

CHAPITRE III.

Des Vaisseaux déferens, autrement dits éjaculatoires.

CEs Vaisseaux sont deux, qui sont attachez dans toute leur étenduë par une appendice membraneuse au ligament large de la matrice : Ils ne naissent pas des testicules comme font ceux des hommes; mais ils en sont éloignez de la largeur d'un bon travers de doigt ; ce qui fait qu'ils n'en succent & n'en reçoivent la semence que par de petits conduits presque imperceptibles, lesquels estant disposez en maniere de veines mesaraïques lactées, se traînent le long de cette distance membraneuse, qui est entre ces vaisseaux déferens, & les testicules. Leur substance est comme nerveuse & médiocrement dure : Ils sont ronds, caves, & assez gros & larges en leur extremité, qui aboutit à la corne de la matrice. *Fallope* veut toutefois qu'ils soient plus larges vers leur extremité qui regarde le testicule, & qu'ils soient gresles, & s'étrécissent à mesure qu'ils approchent de la matrice. C'est ainsi que quelques modernes nous les ont décrits, & representez par des figures, comme ont fait depuis peu *Graaf* & *Suummerdam* : mais dans les dispositions

naturelles cela ne se rencontre pas de la sorte, parce qu'ils ressemblent en quelque façon à une trompette droite, avec laquelle on dépeint ordinairement la Renommée; car d'une extremité étroite, ils vont peu à peu en s'élargissant jusques à ce qu'ils s'inserent au costé de la matrice; où estant, *Dulaurens* nous assure avoir remarqué par plusieurs fois, qu'ils se separent en deux conduits, l'un desquels plus gros & plus court, vient s'ouvrir dans le costé du fond de la matrice, & l'autre (que quelques-uns contraires à son opinion veulent estre seulement quelque artere) étant plus étroit & plus long, va se terminer au commencement de son col, prés de son orifice interne; disant que les femmes déchargent leur semence par le premier au fond de la matrice, lorsqu'elles ne sont pas grosses; ce qu'elles ne peuvent faire que par le second, quand elles sont enceintes; dautant qu'aprés la conception, l'orifice interne est exactement fermé, à quoy on peut ajouter que ce passage est exactement bouché dans la suite par le *placenta* de l'enfant: de là vient que, selon son sentiment, les femmes grosses reçoivent plus de plaisir dans l'action du coït, que les autres; à cause que la semence fait pour lors un plus long chemin pour estre déchargée; mais plusieurs ne sont pas de ce sentiment: c'est pourquoy chacun peut (si bon luy semble) les consulter sur ce sujet, pour en connoître la verité par leur bouche. L'autre extremité de ces Vaisseaux déferens n'est pas visiblement cave; & ressemblant presque à l'appendice de l'intestin *cœcum*, elle n'est attachée à aucune partie; mais elle est vague & flotante de costé & d'autre; elle est aussi plus menuë, plus ondoyante & tortueuse que l'autre, afin que par ces petits contours, la brieveté du chemin soit recompensée. On voit en ce lieu 4. ou 5. petites appendices membraneuses, flotantes pareillement deçà & delà, qui paroissent déchiquetées, comme si elles avoient esté rongées de vers, lesquelles servent en se repliant & se joignant l'une à l'autre (à ce que pretendent ces modernes dont nous avons parlé au precedent Chapitre) à faciliter le passage, & à conduire les petits œufs des testicules de la femme dans l'extremité de ces vaisseaux éjaculatoires; mais cét usage n'est fondé que sur une imagination chimerique (au moins à ce que je croy) laissant à un chacun la liberté d'en juger comme il luy plaira.

Voilà ce qu'on peut dire de ces Vaisseaux déferens, que quel-

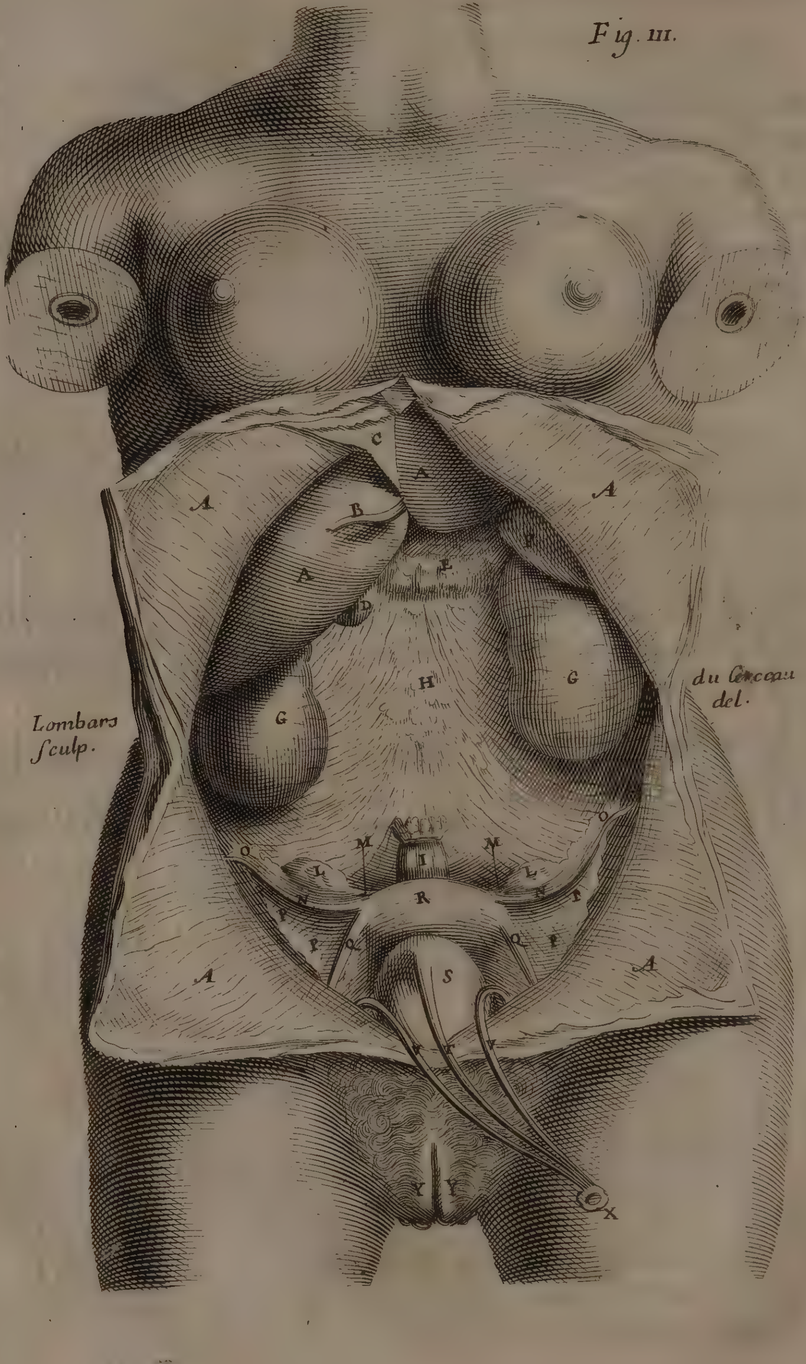
ques Auteurs disent estre destinez à un usage tout particulier, qui est de servir comme une espece de cheminée pour l'expiration, & pour le passage de quelques vapeurs de la matrice, qui s'élevent (si je ne me trompe) tant par la fermentation des semences de l'homme & de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la grossesse, auquel temps son orifice interne doit estre exactement fermé; mais ils servent seulement (selon l'opinion commune) de reservoirs à la semence de la femme, & de conduits pour la décharger au temps du coït dans la matrice: neantmoins leur origine me fait un peu douter de cét usage, dautant qu'ils ne la prennent point du testicule, auquel ils ne touchent en aucune maniere: c'est ce qui fait que je croy bien plus volontiers, que les femmes déchargent ordinairement par un autre vaisseau, qui du testicule va directement aboutir au costé de la matrice prés de sa corne, lequel plusieurs soûtiennent estre seulement un ligament, dautant qu'il ne paroît pas manifestement cave, quoy qu'il soit assez gros; mais il n'est pas necessaire qu'il le soit, car la semence, qui est toute pleine d'esprits tres-subtils, peut fort facilement passer à travers sa substance poreuse. Venons maintenant à la description de la matrice, & de toutes les parties qui en dépendent.

EXPLICATION DE LA TROISIE'ME FIGVRE, qui represente la situation naturelle de la matrice.

A.A.A.A. montrent les muscles du ventre, & le peritoine qui sont renversez en dehors.

A. A. *Le foye.*
B. *La veine umbilicale.*
C. *Le ligament suspensoire du foye.*
D. *La vessie du fiel.*
E. *Le pancreas.*
F. *Vne portion de la ratte.*
G. G. *Les reins.*
H. *Le lieu où le mesentere estoit attaché.*
I. *L'intestin* rectum.
L. L. *Les testicules.*

Fig. III.



Lombars sculp.

du Cerceau del.

M. M. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la matrice.*

N. N. *Les vaißeaux qu'on croit ordinairement estre les vrais éjaculatoires.*

O. O. *Vne production du ligament large, qui paroist déchiquetée.*

P.P.P.P. *Les ligamens larges.*

Q. Q. *Les ligamens ronds.*

R. *La matrice.*

S. *La vessie.*

T *L'ouraque.*

V. V. *Les arteres umbilicales.*

X. *L'umbilic, où sont attachées les deux arteres umbilicales & l'ouraque, qui avec la veine umbilicale servent seulement apres la naissance de suspensoires de la veßie & du foye.*

Y. Y. *Les deux grandes lévres de la partie honteuse, entre lesquelles on voit la grande fente.*

EXPLICATION DE LA QVATRIE'ME FIGVRE, qui represente les mesmes parties que la troisiéme; mais en cette quatriéme, la matrice est montrée toute entiere, & separée du corps, avec ses quatre ligamens & la vessie.

A. *montre le propre corps de la matrice.*

B. B. *Les testicules.*

C. C. *Les vaißeaux ejaculatoires, qui vont des testicules à la matrice.*

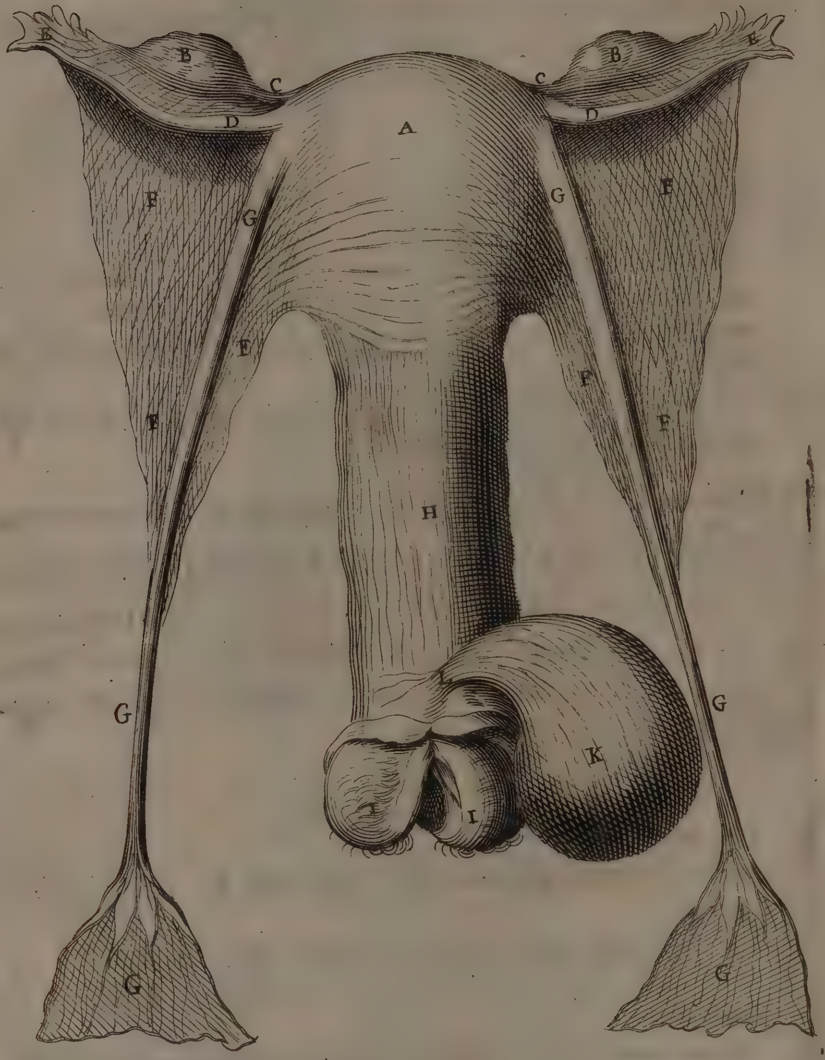
D. D. *Les vaisseaux que plusieurs estiment estre les seuls & veritables éjaculatoires, décrits par* Fallope *sous le nom de trompettes.*

E. E. *Le morceau déchiré, qui n'est autre chose qu'une production du ligament large, qui paroist déchiquetée en son extremité, comme si elle estoit rongée de vers.*

F, F. F. F. F. F. *Les ligamens larges.*

G.G.G.G.G.G. *Les ligamens ronds, qui se continuent depuis les cornes de la matrice, jusques aux os pubis & à la partie superieure*

Fig. IIII.



superieure des cuisses ; où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.

H. *Le Vagina, ou col de la matrice.*

I. I. *Les deux lévres de la partie honteuse.*

K. *La vessie, qui estant vuide paroist petite & ridée, comme elle est dépeinte en cette figure.*

L. *Le col de la vessie, qui estant fort court aux femmes, vient s'attacher & aboutir au dessus de l'entrée du col de la matrice.*

CHAPITRE IV.

De la Matrice en general.

LEs vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes, dont nous avons parlé, n'ont esté faits que pour la Matrice, qui est le lieu propre, & comme la terre destinée à recevoir la semence qu'ils luy preparent & perfectionnent, laquelle y étant reçuë avec celle de l'homme, sert à la generation du *fœtus*. Nous comparons avec juste raison la Matrice à une terre fertile; car comme nous voyons que les semences des plãtes ne produisent aucun fruit, & mesme qu'elles ne peuvẽt germer, si elles ne sont mises en une terre propre à exciter & réveiller leur vertu vegetative, qui est assoupie & comme ensevelie dans la matiere ; de mesme les semences de l'homme & de la femme, qui contiennent par puissance en elles la forme & l'idée de toutes les parties de l'enfant qui en doit estre engendré, ne produiroient jamais un si admirable effet, si elles n'étoient versées dans ce champ fertile de la nature, c'est-à-dire dans la Matrice, laquelle les ayant reçuës toutes deux, les embrasse étroitement, & par sa chaleur qui a une proprieté particuliere, se servant des esprits, dont ces semences sont remplies, lesquels recevant dans ce mesme instant un divin mouvement, deviennent les veritables ouvriers de la generation, elle en debroüille aussi-tost le chaos, aprés quoy elle en ébauche en mesme temps, & trace toutes les parties du corps de l'enfant, qu'elle perfectionne ensuite, nourrit, & conserve jusques au temps de l'accouchement.

C'est pour ce sujet que l'Auteur de la nature a situé la Ma-

trice dans le ventre de la femme, afin que sa chaleur fût continuellement entretenuë par celle de toutes les parties dont elle est entourée. Elle a esté placée au milieu de *l'hypogastre*, entre la vessie & le *rectum*, qui luy servent comme des coussinets, sur lesquels elle est mollement appuyée, afin qu'elle ne fût point blessée par la dureté des os qui forment la cavité de *l'hypogastre*; ces os outre cela, luy servent de fermes remparts pour la défendre des injures exterieures. Elle est ainsi située dans la partie inferieure du ventre, pour la commodité du coït, & afin que le *fœtus* pût plus facilement estre mis dehors au temps de l'accouchement. Dans cette situation elle a une entiere liberté de s'étendre durant toute la grossesse; & elle n'en est aucunement empeschée par le ventre, qui étant tout charnu, preste autant qu'il est necessaire à la distension de la Matrice.

Elle est d'une figure ronde un peu oblongue, semblable en quelque façon à celle d'une grosse poire; car d'une baze large qui est son fond, elle vient peu à peu se terminer en pointe à son orifice interne, qui est étroit. Sa rondeur est neanmoins un peu applatie par devant & par derriere; ce qui a esté fait, afin qu'elle ne vacillât pas si facilement de costé & d'autre, & qu'elle fût plus stable dans sa situation. Quand nous disons que la Matrice est d'une telle figure, cela se doit entendre de sa principale partie, qui est son propre corps seul, sans y comprendre son col, autrement dit le *vagina*. On remarque aussi aux parties laterales de ce fond deux petites éminences, appellées les cornes de la Matrice, à cause qu'elles ressemblent aucunement aux petites cornes qui commencent à pousser aux veaux, auquel lieu les vaisseaux éjaculatoires se viennent terminer.

La longueur, la largeur, & l'épaisseur de la matrice sont differentes, selon l'âge, & selon la disposition du corps; car les filles qui n'ont pas atteint l'âge de maturité, l'ont fort petite en toutes ses dimensions, & les femmes qui ont leurs menstruës en abondance, & celles qui usent ordinairement du coït, l'ont bien plus grosse que celles qui en ont peu, & que celles qui sont vierges; celles qui ont eu des enfans l'ont encore plus grosse que les autres, & principalement lorsqu'elles sont nouvellement accouchées; car en ce temps elle est abreuvée de quantité d'humeurs: mais aux femmes de bonne taille, & qui sont bien

conformées, sa longueur depuis l'entrée de la Partie honteuse jusques à son fond, est ordinairement de huit pouces ou environ, & non de onze (comme tous les Anatomistes l'ont écrit aprés *Galien*) & celle de son propre corps est de trois pouces, & à peu prés de pareille largeur vers son fond, & d'un petit travers de doigt d'épaisseur quand la femme n'est pas grosse. Ce fond pour lors ne monte pas plus haut que l'os *sacrum*; mais quand la femme est enceinte, la Matrice s'étend, & devient d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle remplit dans les derniers mois de la grossesse, la plus grande partie du bas ventre.

Presque tous les fameux Anatomistes, & une infinité d'autres Auteurs, nous assurent que la Matrice (par un miracle de la nature, qui est admirable par dessus tous les autres) devient d'autant plus épaisse qu'elle s'étend & se dilate, depuis le jour de la conception jusques au temps de l'accouchement : Mais je m'étonne que *Dulaurens, Riolan, & Bartholin*, ces precieux flambeaux de l'Anatomie, ayent eux-mesmes eu si peu de lumiere en cette occasion, que de n'avoir pas reconnu une si grande fausseté, qu'ils nous ont debitée à l'exemple de plusieurs autres qui les ont precedé. Tous ceux qui prendront la peine d'examiner la chose, comme j'ay fait, quand l'occasion s'en presentera, remarqueront aisément le contraire; car il est tres-certain, que plus la matrice se dilate dans la grossesse, plus elle devient mince & déliée : parceque (comme dit fort bien *Galien* en termes exprés, au huitiéme chapitre du livre de la dissection de la matrice) son épaisseur en ce temps est consumée par sa grande extension, ce qui fait qu'elle est tres-foible pour lors; Voicy ses paroles : *Iam verò vulva in principio conceptus, crassa : cum propè tempus pariendi accedit, major quidem, sed tenuis evadit, crassitudo enim in longitudinem extensa absumitur : in reliquo intercedente tempore pro ratione magnitudinis crassitudinem habet* : & au 14. chap. du 14. livre de l'usage des Parties, il repete encore la mesme chose en ces termes : *tenuissimæ enim omninò Matrices sunt, quo tempore gerunt, nempe, quòd profunditas in longitudinem sit absumpta, eoque imbecillimæ.* La matrice, dit-il, est épaisse dans le commencement de la conception, mais lors que le temps de l'accouchement approche, elle est à la verité plus grãde, mais elle est bien plus mince, & beaucoup plus foible; car son épaisseur est consumée par son extension, & entre ces

deux temps cette épaisseur diminuë à proportion qu'elle s'étend, & qu'elle devient plus grande. Avicenne *lib.3. fol.21.tract. 1. cap. 1.* dit encore la mesme chose. *Matrix attenuatur cum magnitudine embryonis; & ejus dilatatio est secundùm dilatationem corporis embryonis.* Ætius *tetr. 4. serm. 4. c. 1.* est du mesme sentiment, & compare la distension de la matrice en la grossesse, à celle de la vessie. *Vbi verò fœtus adolevit, ac jam pariendi tempus adest, tenuissimus evadit uterus : attenuatur autem velut vesicæ flatu repletæ solent, crassitudine in longitudinem abeunte.* Vesale,& Charles Estienne,ont aussi esté avec juste raison de cette opinion, puisqu'elle est veritable : ce qui arrive ainsi que nous le voyons à la vessie de l'urine, qui bien qu'elle nous paroisse avoir l'épaisseur d'un demy travers de doigt lorsqu'elle est tout-à-fait vuide, devient moins épaisse à mesure qu'elle s'étend pour contenir l'urine qui y affluë, ou l'air qu'on peut souffler dedans; en telle sorte qu'étant entierement pleine & étenduë, elle est si mince, qu'elle est presque transparante, puis en suite venant à se vuider, elle devient derechef plus épaisse à proportion en se contractant & se ramassant en soy-mesme ; de mesme, la Matrice qui est fort épaisse étant vuide, perd peu à peu cette épaisseur à mesure qu'elle s'emplit, & qu'elle s'étend dans la grossesse ; & elle devient si mince dans toute sa circonference, que vers les derniers mois, elle l'est presque autant que la vessie étenduë, excepté seulement le lieu où l'arriere-faix luy est attaché, auquel endroit elle est à la verité un peu plus épaisse & plus spongieuse; mais incontinent aprés l'accouchement elle reprend sa premiere épaisseur, en contractant & ramassant en elle ses membranes, qui étoient grandement étenduës dans la grossesse; & elle paroît mesme plus épaisse en ce temps qu'en d'autres, dautant que pour lors elle est abreuvée (comme j'ay dit) de quantité d'humiditez; qui s'écoulent peu à peu par les vuidanges, aprés quoy elle demeure dans son épaisseur ordinaire.

Ce sentiment que je viens d'avancer, touchant la disposition de la substance de la Matrice durant la grossesse (comme j'ay déja fait dés l'année 1668. en la premiere impression de ce present Livre) a fait connoistre à plusieurs personnes depuis ce temps-là, l'erreur dans lequel ils étoient, aprés avoir eux-mesmes examiné la chose, & en avoir veu des experiences qu'ils

ont trouvées conformes à ce que je viens de dire, ainsi que m'ont témoigné M. *Rossicod* & M. *Passerat*, & plusieurs autres de mes Confreres; mais comme quelques autres demeurent encore dans leur opiniâtreté, je veux bien pour les desabuser leur apporter quelques raisons, afin de les convaincre de cette verité, en attendant qu'ils ayent les occasions de la connoistre par experience.

Deux choses ont à mon avis trompé tous les Auteurs qui nous ont dit que plus la Matrice se dilatoit dans la grossesse, plus sa substance devenoit épaisse. La premiere est, qu'ils se sont fiez à ce que tous les autres en disoient, sans examiner eux-mesmes la chose. La seconde est, qu'ils se sont fondez sur ce que par l'ouverture des femmes mortes incontinent aprés leur accouchement, ils ont toujours effectivement vû sa substance épaisse d'un ou de deux travers de doigt ou environ, & que par l'ouverture de quelques autres femmes, qui avoient encore leur enfant enfermé dans la matrice, ils ont reconnu qu'elle étoit fort épaisse, sans s'informer ny considerer quelle en pouvoit estre la cause. Mais quoique la matrice soit épaisse de la sorte incontinent aprés l'accouchement, il ne faut pas inferer de là, qu'elle avoit la mesme épaisseur lorsque l'enfant & ses eaux, qui étoient contenus en elle avec le *placenta*, en faisoient une grande distension: car elle n'acquere cette épaisseur que par la contraction de la vaste étenduë de sa substance, qui vient à s'épaissir aussi-tost, & à proportion qu'elle se réünit en soy-mesme; ce qui arrive immediatement aprés l'accouchement.

Mais afin de conjecturer plus facilement quelle pouvoit estre son épaisseur avant l'accouchement, nous n'avons qu'à prendre une masse de cire, ou d'autre matiere capable d'extension, qui soit proportionnée en grosseur & en figure à celle dont la matrice nous paroist incontinent aprés l'accouchement (qui est environ égale à la grosseur du poing, ou un peu davantage) & étendre cette matiere en telle sorte, que nous la rendions suffisante pour environner & contenir l'enfant, le *placenta*, & les eaux qui étoient en la matrice; aprés quoy nous jugerons bien facilement, par l'épaisseur de cette matiere ainsi étenduë en une grande circonference, quelle pouvoit estre celle de la matrice avant l'accouchement.

On ne doit pas aussi conclure que la substance de la matrice

soit tres-épaisse en toutes les femmes durant la grossesse, à cause qu'on l'a quelquefois trouvée de la sorte, en faisant l'ouverture de quelques-unes aprés leur mort, qui avoient encore leur enfant dans le ventre; parceque, *rara non sunt artis*, pour lors cette disposition n'est pas naturelle; car ainsi que nous enseigne tres-bien *Aristote* au premier Livre de la generation des animaux. *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè secundùm naturam sunt.* Ce qui est naturel arrive le plus souvent, & non pas rarement, comme cette disposition qui ne se rencontre jamais telle que par maladie, comme par inflammation & fluxion d'humeurs sur cette partie, procedant aussi tres-souvent du détachement de quelque partie de l'arrierefaix, ou des douleurs & de l'agitation d'un mauvais travail durant plusieurs jours, toutes lesquelles choses font tumefier la substance de la Matrice si extraordinairement, que je l'ay quelquefois veu exceder l'épaisseur de quatre travers de doigt, & principalement vers son fond, à cause de l'abondance des vaisseaux qui sont en cét endroit: mais pour bien examiner la chose, il est necessaire que ce soit par l'ouverture d'une femme grosse, morte sans avoir souffert aucune alteration en cette partie, & que les eaux de l'enfant ne soient point écoulées de la Matrice: car si elles étoient évacuées, pour lors on trouveroit sa substance un peu plus épaisse, à cause qu'elle se seroit contractée aprés leur évacuation: & comme on trouve rarement des occasions de femmes mortes de la sorte, on peut en attendant faire d'autres experiences par l'ouverture du corps des animaux vivans, comme par exemple d'une brebis, ou de tel autre animal qu'on voudra choisir; car si on ouvre le ventre d'une brebis qui soit pleine, & dans le temps qu'elle est bien-tost preste à faire son petit, on reconnoîtra d'abord que la Matrice est si mince, qu'on voit en quelque façon le petit qu'elle contient à travers sa substance; ce qui est à peu prés de mesme en la femme, dont la substance de la Matrice est ordinairement si mince & si foible vers les derniers mois de la grossesse, qu'il s'en est vû ausquelles on a trouvé aprés la mort, leur enfant estre tombé dans la capacité du ventre, au milieu des intestins, & estre entierement sorty de la Matrice, qui s'étoit crevée tout d'un coup, à cause de sa trop grande distension. Guillemeau *en son 2. livre de l'accouchement*; Schenkius *au 4. livre de ses Observat. &*

Fabricius Hildanus *en la 64. & 65. Observat. de sa 1. cent.* rapportent des exemples tres-considerables de cette nature : nous en avons vû aussi quelques-unes à Paris de la sorte.

Je prévois bien qu'on me peut objecter qu'il n'est pas de mesme de la femme que des autres animaux, ausquels la chose se peut rencontrer comme je le dis ; mais que ceux qui en doutent se donnent la peine de consulter toutes les femmes grosses sur ce sujet, lesquelles voyant la maniere dont elles sentent mouvoir manifestement leur enfant dans leur ventre, en mettant la main dessus, durant les derniers mois de leur grossesse, les assureront que la Matrice est certainement tres-mince en ce temps, puisque nonobstant l'interposition de tous les tegumens & des muscles du ventre, elles sentent fort prés, & distinguent mesme souvent les membres de leur enfant, dans les mouvemens differens qu'il fait ; ce qu'elles ne pourroient pas faire, si elle avoit pour lors deux ou trois travers de doigt d'épaisseur, comme plusieurs se le sont imaginé contre la verité. Qu'on se desabuse donc de cette vieille erreur, dont presque tout le monde est infatué, & qu'on ne croye pas que la Matrice soit épaisse de deux grands travers de doigt, dans les derniers mois de la grossesse, puisqu'il est tres-veritable qu'elle n'est jamais si mince qu'en ce temps, où elle l'est extrémement, ainsi que j'ay expliqué pour appuyer le sentiment de *Galien*, qui a bien connu cette verité.

Or la Matrice a esté faite d'une substance membraneuse, afin qu'elle pût s'ouvrir plus facilement pour la conception, s'étendre & se dilater pour l'accroissement du *fœtus*, & se contracter & reserrer pour le faire sortir & l'arriere-faix, dans le temps de l'accouchement, & pour se retirer & se remettre aprés cela en son premier état ; comme aussi pour expulser les corps étranges, qui peuvent quelquesfois estre contenus en elle.

Sa composition est de plusieurs parties similaires, qui sont ses membranes, ses veines, ses arteres, & ses nerfs. Ses membranes sont deux, qui composent la principale partie de son corps, l'exterieure desquelles est la commune, qui naist du peritoine ; elle est tres-mince & fort polie par dehors, & inégale par dedans, pour mieux adherer à l'autre, qu'on appelle la membrane propre de la Matrice, qui est comme charnuë, & la plus épaisse de toutes celles qui se rencontrent au reste du corps, lors

que la femme n'est pas grosse, ainsi que j'ay dit cy-dessus; elle est entretissuë de toute sorte de fibres, afin qu'elle puisse (sans estre en danger de se crever) souffrir l'extension que l'enfant & ses eaux luy causent pendant la grossesse, & afin qu'elle puisse aussi se reserrer plus facilement de tous costez aprés l'accouchement.

Ses veines & ses arteres viennent, partie des vaisseaux spermatiques, & partie des hypogastriques: ces vaisseaux vont tous s'inserer & aboutir dans la propre membrane de la Matrice; les arteres y portent le sang pour sa nourriture, lequel y étant en trop grande abondance, transude au travers de sa substance, & distile en maniere de rosée dans la vacuité de son fond, d'où procedent les menstruës dans le temps que la femme n'est pas grosse, & le sang qui sert de nourriture au *fœtus* durant toute la grossesse. Je dis que les arteres y portent ce sang, dautant que le mouvement circulaire qu'il fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous montre qu'elles seules sont capables de le faire, ce que ne peuvent pas les veines qui servent seulement à reconduire au cœur celuy qui n'a pas esté évacué de la sorte par la Matrice, ny consumé, tant pour sa propre nourriture que pour celle du *fœtus*, quand la femme est grosse. Les rameaux qui naissent des spermatiques, s'inserent de chaque costé au fond de la Matrice, & sont bien plus petits que ceux qui viennent des hypogastriques, lesquels vont arrouser toute sa substance. Il s'y rencontre encore de petits vaisseaux, qui naissans des uns & des autres, se conduisent jusques à l'orifice interne, par lesquels les femmes grosses se purgent quelquefois de la superfluité de leurs menstruës, quand il arrive qu'elles ont plus de sang que leur enfant n'en peut consumer pour sa nourriture; ce que la nature sage & prudente a fait, afin que la Matrice ne fust pas obligée de s'ouvrir pendant la grossesse, pour laisser passer ces excretions, qui autrement causeroient fort souvent l'avortement.

Ses nerfs viennent de la sixiéme paire du cerveau, laquelle en fournit à toutes les parties internes du bas ventre; c'est d'où vient qu'elle a une si grande sympathie avec l'estomach (qui en reçoit aussi de tres-considerables de cette mesme sixiéme paire) qu'elle ne peut estre affligée d'aucune douleur, qu'il ne s'en ressente aussi-tost; ce qui se remarque par les nausées,

& par

& par les frequens vomissemens qui luy arrivent pour lors. Elle en a encore quelques autres qui naissent de la medulle spinale, vers les lombes & l'os sacré ; ce qui fait que la Matrice est doüée d'un sentiment tres-exquis, qui incitant la femme au desir du coït, luy cause dans son action un tressaillement voluptueux de tout son corps : c'est ce qui a fait dire à *Platon* en son *Timée*, que la matrice estoit si furieusement avide de ce desir, qu'elle estoit comme un animal sans raison, qui ne cesse jamais de tourmenter la femme par toutes sortes de maladies, jusques à ce que ce champ de la nature ait esté cultivé par l'homme, & que les semences y ayent esté répanduës pour la generation de l'enfant. *Hipocrate* estoit aussi de ce sentiment ; car au livre intitulé *De genitura*, il dit que les femmes qui usent du coït sont beaucoup plus saines que celles qui n'en usent pas, dont il allegue plusieurs raisons. *Mulieres si cum viris coëant, magis sanæ sunt : si non, minus.*

Outre toutes ces parties qui entrent en la composition de la Matrice, elle a encore quatre ligamens, qui servent à la tenir en état dans sa situation, & qui empeschent qu'elle ne soit perpetuellement agitée par le mouvement continuel des intestins dont elle est entourée ; deux desquels sont superieurs, & les deux autres sont inferieurs. Les superieurs sont appellez *ligamens larges*, à cause de leur structure large & membraneuse : ce n'est autre chose que des productions du peritoine, qui naissant à costé des lombes vers les reins, vont s'inserer aux parties laterales du fond de la Matrice, afin d'empescher que son corps ne s'affaisse sur son col, & qu'il ne s'en fasse une descente, ou une precipitation, comme il arrive lorsque ces ligamens sont trop relâchez, lesquels servent encore à contenir les testicules, & à conduire seurement, tant les vaisseaux spermatiques preparans, que les éjaculatoires, qui se vont rendre à la Matrice. Les deux inferieurs, qu'on appelle *ligamens ronds*, prennent leur origine des costez de la Matrice prés de ses cornes, depuis lequel lieu ils montent jusques aux eines, en passant avec la production du peritoine, qui les accompagne au travers des anneaux, ou trous des muscles obliques & transverses du ventre, où étant, ils se divisent en plusieurs petites branches, en forme de patte d'oye, dont quelques-unes s'inserent aux os pubis, & les autres vont se perdre & se confondre avec les membranes, qui revêtent la

partie superieure & anterieure de la cuisse; c'est de là que procedét quelquefois les stupeurs & les douleurs que les femmes ressentent aux cuisses durant la grossesse. Ces deux ligamens sont longs, ronds, nerveux, & assez gros dans leur commencement proche de la Matrice. *Columbus* & *Riolan* disent mesme avoir remarqué, qu'ils sont caves en leur sortie, & par tout le chemin qu'ils font jusques aux os pubis, auquel endroit ils sont un peu plus petits, & s'applatissent pour s'inserer comme nous venons de dire: Ce sont eux qui empêchent la Matrice de monter trop haut. Or quoyqu'elle soit tenuë en état dans sa situation naturelle, par le moyen de ces quatre ligamens, elle a neantmoins la liberté de s'étendre suffisamment dans la grossesse, à cause qu'ils sont tres-lâches, pour lequel sujet ils prestent & obeïssent facilement à sa distension. Outre ces ligamens, qui tiennent la Matrice ainsi bridée en haut & en bas, elle est encore attachée pour plus grande sureté par son col à la vessie, & au *rectum*, entre lesquels elle est située; c'est d'où vient que quand il luy survient inflammation, elle la communique aussitost à ces parties voisines.

Son action propre consiste à recevoir & à retenir les semences de l'homme & de la femme, & à les reduire de puissance en acte par sa chaleur, pour la generation de l'enfant: c'est pourquoy elle est absolument necessaire pour la conservation de l'espece. Elle sert encore outre cela par accident, pour recevoir & pour expulser ensuite les impuretez de tout le corps, comme il arrive aux femmes qui vuident quantité de fleurs blanches, & pour purger de temps en temps la superfluité du sang, ainsi qu'il se fait ordinairement tous les mois, par l'évacuation des menstruës, quand la femme n'est pas grosse. Or comme par le nom de Matrice en general, nous entendons tout ce qui est compris depuis la partie honteuse jusques à son fond, qui est le lieu où se fait la conception, ce n'est pas assez que nous ayons fait connoître toutes les parties similaires de la Matrice, & que nous l'ayons examinée au dehors; car il est necessaire, pour en donner une parfaite connoissance, de faire la description de ses parties dissimilaires, qui sont quatre; sçavoir son fond, son orifice interne, son col, & son orifice externe, vulgairement dit la partie honteuse. C'est ce qu'il faut à present examiner, commençant par cette partie honteuse, à cause que c'est l'entrée qui

nous doit conduire au dedans de ces autres parties, afin d'en bien considerer l'admirable structure.

Fig. V.

Lombars sculp. *du Cerceau del.*

EXPLICATION DE LA CINQVIE'ME FIGVRE, qui represente la Partie honteuse.

Cette figure paroistra peut-estre aux yeux chastes en une posture indecente; mais ils la souffriront s'il leur plaist, puisqu'elle est aussi necessaire qu'elle est commode, pour faire voir plusieurs particules, qui sont cachées sous cette Partie honteuse.

Ne itaque pudeat necessariæ demonstrationis.

A. *montre le pubis, qui est tout garny de poils.*

B. B. *Les deux grandes lévres écartées l'une de l'autre, lesquelles sont pareillement revestuës de poils en dehors, mais en leur partie interne elles sont sans aucun poil.*

C. *Le clitoris.*

D. *La couverture du clitoris, qui ressemble à une espece de prepuce.*

E. E. *Les deux nymphes.*

F. *Le conduit de l'urine.*

G. *La fourchette.*

H. *La fosse naviculaire.*

I. I. I. I. *Les caruncules myrthiformes, entre lesquelles on voit l'entrée du* vagina, *dans l'obscurité duquel on peut remarquer quelques-unes de ses rides.*

K. *L'*anus.

CHAPITRE V.

De l'entrée exterieure de la Matrice, appellée ordinairement la Partie honteuse.

POur bien connoître cette Partie, il faut que nous en considerions plusieurs autres qui s'y rencontrent, dont les unes paroissent d'elles-mesmes à l'exterieur, & les autres sont cachées sous ces premieres, & ne se peuvent voir qu'en écartant les deux grandes lévres l'une de l'autre, & en ouvrant un peu l'entrée de la Partie honteuse. Celles qui se montrent d'elles-mesmes sont le penil, la motte, les deux grandes lévres, & la grande fente qui est au milieu. Celles qui sont cachées dessous, & qui sont entre celles-là sont le *clitoris*, le conduit de l'urine, les deux nymphes, & les quatre caruncules.

Le penil est la partie superieure de la Partie honteuse, situé en la partie anterieure des os *pubis*. Et la motte est cette partie charnuë qui paroît élevée comme une petite colline au dessus des grandes lévres; qui pour cela est appellée le mont de *Venus*. Ce penil & la motte sont tous revétus de poils frisez, qui commencent ordinairement à naistre aux femmes, aussi-bien qu'aux hommes, dés l'âge de quatorze ans,

Les deux grandes lévres ne sont autre chose, que deux portions de la peau redoublée, qui de chaque costé s'approchant & se joignant l'une contre l'autre, forment la grande fente. Ces lévres sont pareillement revétuës de poils, & garnies de beaucoup de graisse, ce qui les rend fort épaisses & spongieuses: elles sont assez fermes aux jeunes filles & aux vierges; mais elles sont mollaces & pendantes comme babines, à celles qui usent tres-souvent du coït, & encore plus à celles qui ont eû des enfans, à cause de la grande distension qu'elles reçoivent en l'accouchement. Elles servent à garantir des injures externes toutes les autres parties du dedans.

La jonction de ces deux lévres (comme on peut voir cy-devant en la troisiéme figure) fait ce qu'on appelle la grande fente, parcequ'elle est beaucoup plus étenduë que l'entrée du col de la matrice qui reçoit le membre viril, qu'on nomme la petite fente, la comparant à celle-cy. Or faisant un peu éloigner les cuisses de la femme l'une de l'autre, en écartant les deux lévres de la vulve, on voit les autres parties qui en étoient cachées. On remarque en sa partie la plus élevée, justement au dessus du conduit de l'urine, une petite partie rondelette, appellée par Fallope, *clitoris*, laquelle est couverte d'une petite portion de la peau redoublée, semblable à une espece de prepuce. *Columbus* nomme ce *clitoris* (dont il s'attribuë la premiere découverte) *amor, vel dulcedo Veneris*, c'est-à-dire l'amour, ou la douceur de *Venus*; parceque c'est-là (comme il dit fort bien) le principal siege du plaisir & de l'appetit venerien aux femmes; car elles y sentent une si grande volupté, que si on leur chatoüille doucement cette petite partie, lorsqu'elles ont esté longtemps sans user du coït, elles en sont aisément excitées à décharger leur semence, ce que plusieurs se font souvent elles-mesmes, ou reciproquement l'une à l'autre, pour se soulager un peu de la rage d'amour. Avicenne *lib.* 3. *fen.* 21. *tract.* 4. Paul Æginet *lib.* 6. *cap.* 70. & plusieurs autres ont parlé de cette partie avant *Colombus*, qui se glorifie mal à propos de l'avoir découverte le premier, & nous ont aussi enseigné les moyens de la retrancher quand il arrive quelquefois que par sa longueur excessive elle est difforme, & incommode la femme en l'usage du coït. *Hipocrate* mesme, au livre des maladies des femmes, en a parlé avant tous, sous le nom de *Columella*.

Ce clitoris ne paroît presque point aux femmes mortes, parce qu'il est fort petit; mais il est plus gros à celles qui sont vivantes, & il s'enfle & devient dur, à mesure qu'elles entrent en appetit du coït; ce qui se fait par le moyen du sang & des esprits, dont il se remplit dans cette action, comme il arrive à la verge de l'homme dans l'érection: c'est pour cela que quelques-uns l'ont appellé la verge feminine, voulans qu'il luy ressemble en quelque façon, tant par sa figure, que par sa composition. Il y a des femmes qui ont ce clitoris extrémement long, & jusques-là mesme qu'on dit, qu'il s'en trouve qui en abusent avec d'autres femmes: ainsi estoit cette *Bassa Tribade*, dont parle *Martial au* 1. *liv. de ses Epig.* à laquelle il dit,

Esse videbaris, fateor, Lucretia nobis:
At tu, prô facinus, Bassa, fututor eras.
Inter se geminos audes committere cunnos,
Mentitúrque virum prodigiosa Venus.

Au dessous du clitoris, on voit paroître le trou du conduit de l'urine, qui est beaucoup plus large aux femmes que celuy des hommes, ce qui fait qu'elles pissent fort gros. On voit aussi en mesme temps aux costez de ce conduit de l'urine, deux petites appendices membraneuses, un peu plus larges en haut qu'en bas, & assez longuettes, qui naissent de la partie interne des grandes lévres, immediatement au dessous du clitoris, & qui ressemblent en quelque façon à ces crêtes que les poules ont sous la gorge. Elles servent à couvrir le trou de l'urine, pour preserver la vessie de l'air froid; & lorsque la femme pisse, elles se contractent de telle sorte, en s'approchant l'une de l'autre, qu'elles conduisent (en se joignant par leur partie inferieure) l'urine, sans qu'elle se répande le long de la Partie honteuse, & souvent mesme sans qu'elle en moüille seulement les lévres: c'est pour ce sujet qu'on appelle ces petites ailes membraneuses les nymphes, à cause qu'elles president aux eaux de la femme; c'est à dire, à l'urine. Il y a des femmes qui les ont si grandes & allongées, qu'elles sont obligées de s'en faire retrancher la partie qui excede hors des grandes lévres. Elles sont fort rouges aux vierges, & elles se soûtiennent assez aisément; mais elles sont livides & beaucoup plus mollaces & pendantes en celles qui usent souvent du coït, & aux femmes qui ont eu des enfans.

Aprés avoir consideré toutes ces parties, il faut regarder à la partie inferieure de la grande fente, où on voit paroître (en écartant les grandes lévres) une grande fosse, appellée la fosse naviculaire, qui est formée par la jonction de ces lévres, qui fait comme une espece de fourchette, surquoy s'appuye la verge de l'homme, quand elle est introduite dans le col de la Matrice, lequel commence en ce lieu.

En suite de cela, on voit à l'entrée de ce col quatre petites éminences charnuës, qu'on appelle ordinairement caruncules myrthiformes, dont deux paroissent de chaque costé ; outre lesquelles on en remarque une autre petite en la partie superieure, justement au dessous du conduit de l'urine. Elles sont rougeâtres & relevées aux vierges, & se joignent presque l'une à l'autre en leurs parties laterales, par le moyen de quelques petits membranes, qui les tenant ainsi sujettes, les font ressembler en quelque façon à un bouton de rose à demy épanoüy. Une telle disposition de ces caruncules est la plus veritable marque de la virginité ; car ce seroit inutilement qu'on la voudroit chercher plus loin, ou s'en informer d'autre maniere ; & c'est delà que venant à estre froissées, & ces petites membranes qui les joignent l'une à l'autre étant forcées & rompuës dans le premier coït, il se fait quelquefois effusion de sang (ce qui n'arrive pas aussi toujours) aprés quoy elles restent separées, sans pouvoir plus jamais reprendre leur premiere figure, qui se perd ensuite, d'autant plus que les femmes usent souvent du coït, & s'applatit & s'efface presque tout-à-fait en celles qui ont eu des enfans, à cause de la grande distension que ces parties reçoivent en l'accouchement. Elles servent à rendre l'entrée du col de la Matrice plus étroite, pour empêcher que l'air froid ne la puisse incommoder, comme aussi pour augmenter le plaisir mutuel dans l'action du coït ; car ces caruncules estant dans ce temps fort tumefiées, & remplies de sang & d'esprits, serrent agreablement la verge de l'homme, de laquelle la femme est aussi bien mieux chatoüillée par ce moyen. J'ay dit qu'il n'arrivoit pas toujours, que dans le premier coït il se fit un épanchement de sang, qui procede ordinairement de l'effort que souffrent ces caruncules par l'intromission de la verge, dautant que cela dépend entierement de la disposition & de la proportion des parties de l'homme & de celles de la femme, com-

me fait aussi la facilité ou la difficulté de cette premiere intromission: car il y a des gens si sots, qu'ils ne croiroient pas avoir eu le pucelage de leur femme sans cette marque, qu'ils estiment estre certaine, fondez peut-estre sur ce passage de l'Ecriture, *au Deuter. chap.* 22. qui fait mention d'une coutume que le pere & la mere de la mariée devoiēt avoir, qui estoit de montrer aux anciens de la ville les vêtemens de leur fille, où estoient (à ce qu'ils s'imaginoient) imprimées les marques de sa virginité, pour la justifier contre la fausse accusation que son mary luy pouvoit imposer; pretextant, pour avoir lieu de la repudier, qu'elle n'estoit pas vierge quand il l'avoit épousée; laquelle coutume s'observe encore presentement parmy quelques nations, qui le lendemain des nopces montrent à tous les conviez la chemise de la mariée, tachée du sang de son pucelage: mais ceux qui sont de ce sentiment, meritent bien d'estre trompez par les femmes, de la maniere qu'on sçait assez qu'elles peuvent faire. C'est à peu prés tout ce qu'on peut dire touchant cette Partie honteuse, & les autres qui s'y rencontrent; mais si on desire en avoir une plus particuliere connoissance, les plus curieux pourront (si bon leur semble) conferer la copie que je leur en donne sur l'original vivant, puisque ce sont des parties qui se peuvent facilement voir sans dissection. Montrons maintenant ce que c'est que le col de la Matrice, appellé ordinairement le *Vagina*.

EXPLICATION DE LA SIXIE'ME & de la Septiéme Figure.

La sixiéme Figure represente le propre corps de la Matrice en sa partie exterieure, & le vagina, *ou col de la Matrice ouvert en toute sa longueur, jusques à l'orifice interne.*

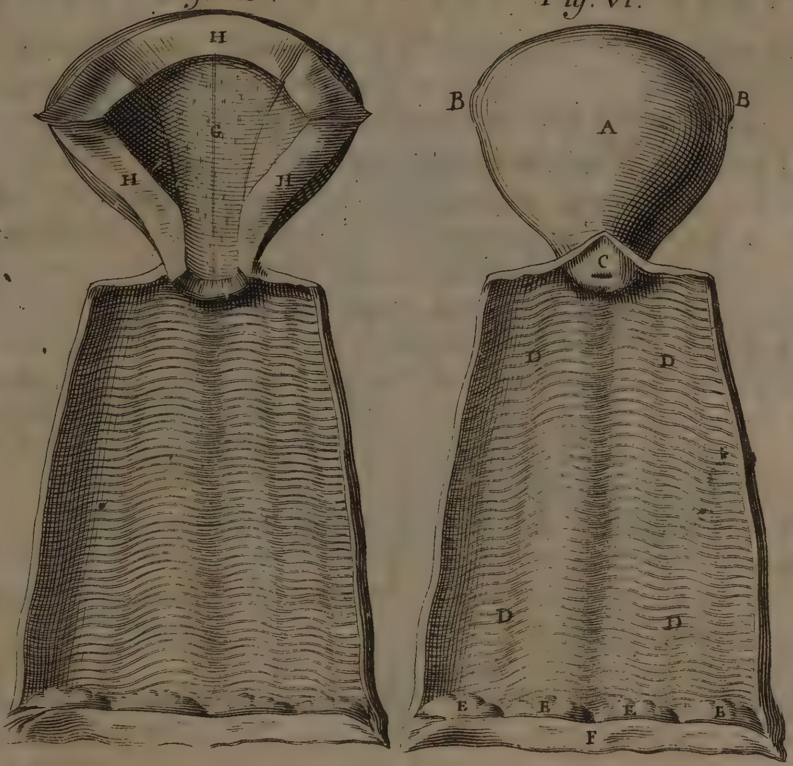
A. *montre le propre corps de la Matrice.*

B. B. *Deux petites éminences qui sont à chaque costé du fond de la Matrice, appellées les cornes; c'est où vont aboutir les vaisseaux éjaculatoires, & s'attacher les ligamens ronds.*

C. *L'orifice interne.*

D.D.D.D. *Le* vagina *ouvert en toute sa longueur, pour voir les rides*

Fig. VII. Fig. VI.



rides de sa partie interne.

E.E.E.E. *Les quatre caruncules myrthiformes, qui sont au commencement du* vagina.

F. *Une épaisseur de chair graisseuse, coupée tout proche le* vagina.

La septiéme Figure montre la mesme chose pour ce qui est du vagina, *mais elle represente la Matrice entierement ouverte.*

G. *montre la cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voit une simple petite ligne selon sa longueur, & quelques petits pores, à travers lesquels transudent, & distilent les menstruës dans le temps, comme aussi le sang qui affluë dans le* placenta *pour la nourriture de l'enfant durant la grossesse.*

H.H.H. *La propre substance de la Matrice qui est fort épaisse.*

I. *L'orifice interne ouvert.*

Les quatre Figures suivantes reprefentent des Matrices de plufieurs differens animaux, pour faire voir comme leur ftructure eft bien differente de celle de la femme.

La premiere eft celle d'une chienne.

A. A. *montrent les deux coftez de la Matrice, qui reffemblent prefque à un inteftin. Ces deux parties vont s'attacher par leur extremité au deffous des reins.*

B. *Vne portion du* vagina *fendu vers le bas.*

La feconde eft celle d'une lapine.

C. C. *montrent les deux coftez de la Matrice, qui vont pareillement s'attacher par leur extremité vers les reins. On voit à chacun de ces coftez quelque trace des cellules où fe logent les petits.*

D. *Vne portion du* vagina *ouvert vers le bas.*

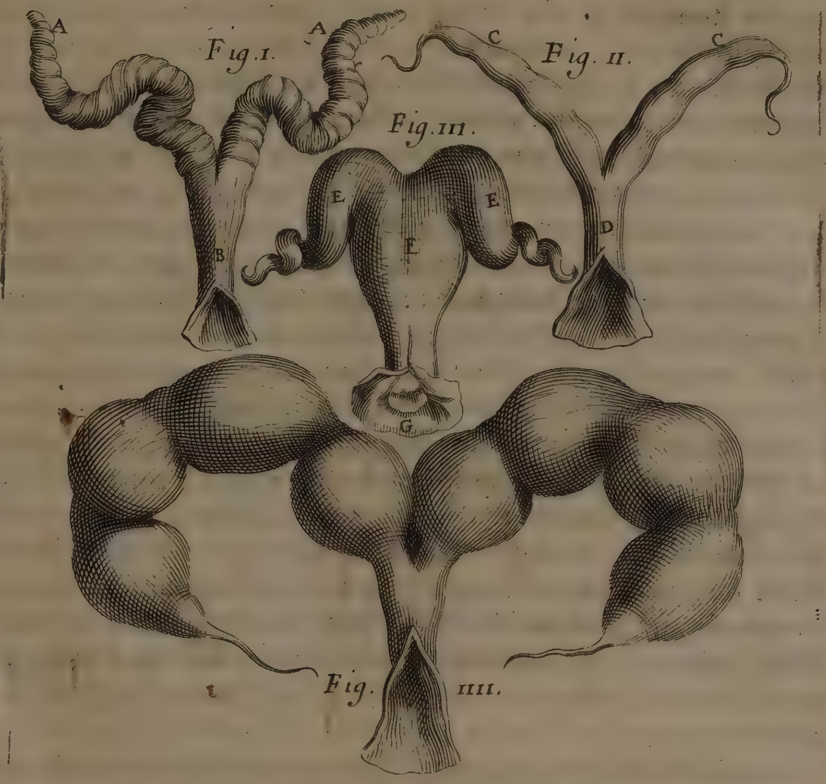
La troifiéme figure eft celle d'une brebis.

E. E. *Les deux coftez qui reprefentent fort bien la figure des cornes d'un belier.*

F. *Le corps de la Matrice.*

G. *Vne petite portion du* vagina *ouvert, où aboutit l'orifice interne qui paroift.*

La quatriéme figure reprefente la Matrice d'une lapine pleine de huit petits, chacun defquels a fa cellule particuliere, dans laquelle il eft logé. I'ay remarqué une chofe particuliere dans la Matrice de ces lapines, qui eft qu'elles y ont deux orifices internes bien figurez, qui aboutiffent tous deux l'un proche de l'autre dans le vagina.



CHAPITRE VI.

Du Vagina *ou col de la Matrice.*

SOus le col de la Matrice, nous comprenons tout ce long & large espace membraneux, qui est couché au devant d'elle, depuis les quatre caruncules que nous avons décrites, jusques à l'orifice interne, & qui dans l'action du coït luy sert à loger la verge de l'homme, comme dans un fourreau, qui la conduit jusques à cet orifice interne; afin qu'elle y puisse éjaculer sa semence; c'est pourquoy on l'appelle communément du nom de *Vagina*, qui veut dire une guaine.

Ce col est d'une substance membraneuse, afin qu'il se puisse

étendre suffisamment pour donner passage à l'enfant dans l'accouchement. Il est composé de deux membranes, dont l'interne est blanche, nerveuse & ridée en travers comme un palais de bœuf; ce qui a esté fait, afin qu'il pût se dilater ou se reserrer, s'alonger ou s'acourcir, selon qu'il est necessaire, pour se proportionner toûjours justement à la grosseur & à la longueur de la verge de l'homme, & afin que par la collision qui s'en fait dans l'action du coït, le plaisir en fût mutuellement augmenté: mais sa membrane exterieure est rouge & charnuë du costé de la partie honteuse; comme un *sphincter*, qui entoure la premiere, afin que la verge en soit encore mieux serrée: c'est par ce moyen que ce col adhere fortement au col de la vessie & au *rectum*, avec lesquels, & principalement avec le *rectum*, il semble ne composer qu'une membrane commune à tous deux; ce qui fait, que si l'un d'eux vient à estre déchiré ou percé dans l'operation de quelque violent accouchement, ou corrodé dans la suite par quelque ulcere, les excremens passent facilement de l'un à l'autre, sans que la femme les puissent retenir. Sa membrane interne est assez molle & doüillette aux jeunes filles; mais elle devient plus ferme aux femmes qui usent souvent du coït; & elle se rend si dure, qu'à force de servir à ce métier, les vieilles l'ont presque cartilagineuse.

Il est à remarquer qu'il y a en tout ce col plusieurs petits pores, dont les plus considerables sont du costé de la partie honteuse, auquel endroit la substance de ce col est plus épaisse & plus spongieuse, & principalement vers le col de la vessie, aux environs du conduit de l'urine, par lesquels une espece de pituite sereuse suinte continuellement, qui sert à humecter toute la partie interne de ce col, afin d'entretenir toûjours son passage libre, & qui est exprimée, & s'écoule en si grande abondance dans l'action du coït, par la contraction de cette partie, qu'on la prend ordinairement pour la semence de la femme, quoique ce n'en soit pas effectivement. C'est l'abondance de cette humidité (qui s'écoule toûjours au dehors dans le temps du coït, ou du moins incontinent aprés) qui a fait qu'*Aristote* n'a pas crû que la femme fournît aucune semence pour la generation, mais seulement le sang menstruel qui estoit vivifié par la propre vertu de la semence de l'homme: & c'est aussi, sans doute, cette mesme humidité qui a fait croire à *Herophile*, & à plusieurs au-

tres, que les vaisseaux spermatiques de la femme s'alloient inserer au col de la vessie aussi bien que ceux de l'homme, & qu'elle déchargeoit sa semence par cét endroit, laquelle estoit en suite succée par la matrice avec celle de l'homme : mais *Galien* fait bien voir l'erreur de cette opinion au 2. *livre de la semence.* Neanmoins ce qui est de particulier est, que je croy que cette humidité que nous voyons continuellement couler en abondance aux femmes dans les gonorrhées, tant simples que veneriennes (ausquelles elles sont sujettes aussi bien que les hommes) procede certainement, non pas du propre corps de la matrice, comme on croit ordinairement, mais des parties voisines du col de la vessie, & de cette substance spongieuse du *vagina*, laquelle sert aux femmes en quelque façon, comme les glandes prostates font aux hommes ; c'est ce qui fait que les femmes ressentent pour lors une plus grande incommodité en ce lieu qu'au propre corps de la matrice, d'où procedent bien les fleurs blanches, & non point ces especes de gonorrhées ; ce qui se peut facilement prouver par le signe qui fait precisément distinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre, qui est, que la matiere des gonorrhées ne laisse pas de couler dans le temps que la femme a ses menstruës, ce que ne font point les fleurs blanches, qui ne paroissent pas pour lors, à cause qu'elles procedent seulement du suintement des humiditez qui s'écoulent des mesmes vaisseaux qui dégorgent les menstruës, & qui resudent de la propre substance de la matrice ; ce qui fait bien connoître que ces deux maladies differentes ont leur siege en differentes parties.

Aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ce col de la matrice n'a pas ordinairement plus de quatre bons pouces de longueur (puisqu'au travers de luy on peut presque toûjours toucher du doigt l'orifice interne de la Matrice où il va finir) & un pouce & demy de largeur, ou environ ; mais en celles qui ont une fois accouché, il est beaucoup plus large, comme aussi plus court ; c'est ce qui fait qu'on leur touche bien plus aisément avec le doigt l'orifice interne : neanmoins il est composé d'une substance si commode aux usages ausquels il est destiné, qu'il se proportionne de soy-mesme, & s'accommode facilement à toutes les especes de verges, de quelque petitesse ou grosseur, & de quelque longueur & figure qu'elles puissent estre,

en telle ſorte qu'il attire & fait approcher le corps de la matrice au devant de la petite, il s'étend pour ceder à la longue, il ſe dilate pour recevoir la groſſe, & ſe contracte pour embraſſer étroitement la petite, ſervant par ce moyen (s'il faut ainſi dire) de chauſſure à tous pieds. Sa largeur eſt toujours preſque égale depuis un bout juſques à l'autre, ſans avoir aucun *hymen* en ſon milieu, comme ont voulu pluſieurs Auteurs, qui diſent qu'il s'y rencontre une membrane ſituée en travers, & percée ſeulement d'un petit trou, pour laiſſer écouler les mois, & les autres ſuperfluitez, laquelle reſte ainſi tenduë juſques à ce que par le coït, ou autrement, elle vienne à eſtre forcée & déchirée, à quoy on peut reconnoître que la femme eſt vierge, ou qu'elle ne l'eſt pas : mais c'eſt un pur abus, & ſi (comme dit fort bien *Dulaurens*) cette membrane ſe trouve en quelques femmes, il eſt tres-certain que c'eſt contre le deſſein de nature, puiſqu'elle ne ſe rencontre pas meſme aux *fœtus* feminins (ce que je puis bien aſſurer pour en avoir diſſequé un grand nombre) ny à toutes les filles ou femmes de quelque âge qu'elles ſoient, leſquelles n'ont aucune autre marque par laquelle on puiſſe conjecturer de leur virginité, que la diſpoſition de ces caruncules myrthiformes, que nous avons fait connoître cy-devant, qui étant ſituées à l'entrée du col de la matrice, rendent le paſſage de ce col plus étroit. Je dis ſeulement conjecturer, & non pas connoître ; car ſouvent la trace & la voye du membre viril eſt auſſi difficile à reconnoître en la femme, que celle de ces trois choſes dont il eſt parlé dans l'Ecriture, *au* 30. *chap. du livre des Proverbes*, qui ſont ; *Via aquilæ in cœlo, via colubri ſuper petram, via navis in medio mari*, la voye d'un Aigle en l'air, la voye d'une couleuvre ſur une pierre, la voye d'un Navire au milieu de la Mer. C'eſt pourquoy il eſt dit enſuite, *talis eſt & via mulieris adulteræ*, Telle eſt auſſi la voye de la femme adultere. Voyons à preſent quelle eſt la ſtructure de l'orifice interne.

CHAPITRE VII.

De l'orifice interne de la Matrice.

L'Orifice interne n'eſt autre choſe que l'aboutiſſement du corps de la Matrice au fond du *vagina*, reſſemblant au mu-

ſeau d'un petit chien nouveau né, au milieu dequoy on voit un conduit fort étroit, qui s'ouvrant ſert à donner entrée à ce qui doit eſtre receu dans la Matrice, ou à laiſſer ſortir ce qui en doit eſtre expulſé. Il eſt appellé orifice interne, pour le diſtinguer de l'entrée exterieure du col de la Matrice, qu'on nomme l'orifice externe. Les Sages-femmes l'appellent le couronnement, parceque dans le temps de l'accouchement, il ceint la teſte de l'enfant, & l'entoure comme une couronne, quand il ſe preſente pour ſortir naturellement.

Cét orifice eſt ordinairement fendu en travers en ſa partie exterieure, aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans; mais celles qui en ont eu, l'ont d'une figure ronde un peu inégale: Il eſt preſque toujours fermé, car il ne s'ouvre que dans le temps du coït, pour donner paſſage à la ſemence de l'homme, qui par ce moyen eſt dardée juſqu'au fond de la Matrice, & pour donner iſſuë aux menſtruës, dont elle ſe purge tous les mois, comme auſſi pour l'expulſion des faux germes, & des corps étranges qui peuvent s'y engendrer: mais quoy qu'il ſoit tres-exactement fermé aprés la conception, & durant la groſſeſſe, il s'ouvre neantmoins ſi extraordinairement à l'heure de l'accouchement, que l'enfant paſſe à travers pour ſortir de la Matrice; auquel temps cét orifice diſparoît, & la Matrice ſemble alors n'avoir qu'une grande cavité, également large comme celle d'un ſac, depuis ſon fond juſques à l'entrée de ſon col: c'eſt ce qui a fait dire à *Galien au* 15. *liv. de l'uſage des parties*, que nous pouvons bien admirer cette merveilleuſe operation de la nature, mais non pas concevoir comment elle ſe fait.

Quand la femme n'eſt pas groſſe, il eſt un peu longuet, & d'une ſubſtance fort épaiſſe & reſſerrée; mais durant la groſſeſſe il s'accourcit, & il diminuë en épaiſſeur, à proportion de la diſtenſion de la Matrice: c'eſt pourquoy il ne faut pas croire en cela *Dulaurens*, qui dit, que ſa ſubſtance devient encore plus épaiſſe un peu devant l'enfantement; car il eſt certain qu'elle eſt pour lors plus mince que jamais, & que cét orifice paroît ordinairement en ce temps tout plat, & non allongé comme il étoit quand la femme n'étoit pas groſſe.

Vers le dernier mois de la groſſeſſe, il eſt enduit d'une humeur glaireuſe & viſqueuſe, ſemblable à de la morve, laquelle provient des humiditez, qui tranſudant au travers des membranes

de l'enfant, acquierent cette consistance visqueuse par la chaleur du lieu, & par le sejour qu'elles y font, & suintent ensuite, & découlent de cét orifice, qui pour lors commence peu à peu à s'entrouvrir, & à s'amollir par ces glaires; ce qui est un signe assuré que l'enfantement arrivera bien-tost.

L'action par laquelle l'orifice interne s'ouvre & se ferme, suivant les differentes necessitez, est entierement naturelle, & nullement volontaire; ce qui a esté fait fort à propos; car si le mouvement de cét orifice dépendoit de la volonté des femmes, il y en a beaucoup, qui par ce moyen s'empêcheroient de concevoir, en usant du coït, & plusieurs seroient assez méchantes pour expulser & rejetter, quand elles voudroient, la semence qu'elles auroient conçuë; afin de s'exempter des incommoditez de la grossesse, & d'estre toûjours en état de satisfaire avec volupté au desir insatiable de cette partie, dont il est parlé en l'Ecriture au 30. chap. du Livre des Proverbes. *Tria sunt insaturabilia... infernus, & os vulvæ, & terra.*

CHAPITRE VIII.

Du propre corps, & du fond de la Matrice.

APrés avoir cy-devant fait connoître la Matrice en general, il ne nous reste plus rien à considerer particulierement, que ce que nous appellons son propre corps, qui est cette partie principale, la plus large & la plus élevée, dans laquelle se fait la conception. Ce corps s'étend en s'élargissant toûjours, depuis l'orifice interne jusques au fond de la Matrice; il est couché sous le fond de la vessie, & appuyée sur le *rectum*, sans estre attaché à l'un ny à l'autre; mais il est libre par devant & par derriere, afin de pouvoir s'étendre & se reserrer quand il est necessaire: il est neantmoins tenu sujet en quelque façon, par le moyen des ligamens de la Matrice, qui viennent s'y attacher de chaque costé.

Le corps de la Matrice ressemble, comme nous avons déja dit cy-devant, à une grosse poire. Il est rond, mais un peu applaty par devant & par derriere, afin qu'il soit plus stable dans sa situation. Toute la partie exterieure de son fond est fort unie & polie, si ce n'est aux deux costez, où on remarque des petites éminences,

éminences, qu'on appelle les cornes de la Matrice, auquel lieu les vaisseaux éjaculatoires viennent aboutir de chaque costé, où les ligamens ronds vont aussi s'attacher. Il est d'une substance membraneuse, épaisse d'un bon travers de doigt ; ce qui fait que sa capacité interieure est assez petite, afin qu'elle puisse embrasser étroitement, & toucher de toutes parts la semence aprés la conception. Ce corps de la Matrice est composé de deux membranes ; l'une exterieure, appellée la membrane commune, qui vient du *peritoine ;* elle est tres-mince, & paroist lice & polie par dehors ; mais elle est inégale du costé qu'elle adhere à l'autre membrane de la matrice, nommée la propre : celle-cy est tres-épaisse, & d'une substance spongieuse, entretissuë de toutes sortes de fibres, laquelle selon *Ætius* se peut encore separer en deux, à cause de son épaisseur fougueuse: c'est elle qui compose proprement ce que nous appellons le corps de la Matrice.

La plusspart des autres animaux, (comme on peut voir dans les differentes figures que j'en ay fait representer cy-devant en la page 35.) ont leur matrice partagée en deux parties, l'une droite & l'autre gauche, dans chacune desquelles ils ont encore autant de cellules qu'ils peuvent porter de petits d'une mesme ventrée ; chacun desquels y a aussi ses eaux & ses vaisseaux separément, & y est envelopé de ses membranes particulieres ; mais celle de la femme, bien qu'elle porte quelquefois plusieurs enfans ensemble, n'est pas ainsi disposée ; car il ne s'y rencontre jamais qu'une seule & mesme cavité, au milieu de laquelle on voit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans une petite ligne tres-legere, semblable à celle qu'on remarque au dessous du *scrotum* de l'homme ; ce qui fait qu'*Hypocrate* divise ordinairement cette cavité en partie droite & en partie gauche, voulant outre cela, que les mâles soient plûtost engendrez en cette partie droite, & les femelles au contraire en la gauche ; c'est ce qu'il nous veut faire croire par l'aphorisme quarante-huitiéme du cinquiéme Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur.* Mais à vray dire, la cause de la difference du sexe ne procede pas de la matrice, mais bien de la semence, qui tant en l'homme qu'en la femme est, ou masculine ou feminine, comme a remarqué le mesme *Hipocrate* au livre intitulé *de Genitura.* Voicy ses paroles : *Et est tum in viro*

fœmineum itemque masculum semen, tum itidem in muliere. Il repete encore la mesme chose au Livre *de la diette ;* c'est ce que fait aussi *Galien au Livre de la semence.* Ne croyons donc pas que cela dépende aucunement de la matrice, qui ne peut pas changer l'essence des semences qu'elle reçoit, & qui n'a qu'une seule cavité, dans le milieu de laquelle, tant les mâles que les femelles, sont toujours naturellement situez. On n'y voit pas aussi ces petites éminences qu'il appelle cotyledons, lesquels ne se trouvent ordinairement que dans la Matrice des bestes à corne ; car celle de la femme est assez unie interieurement ; ou au moins fort peu inégale, dans la cavité de laquelle on ne remarque autre chose que cette petite ligne que nous venons de dire, & quelques petits pores, qui paroissent estre les extremitez des orifices des vaisseaux qui viennent y aboutir pour l'écoulement des menstruës quand la femme n'est pas grosse ; & contre lesquels l'arrierefaix est attaché dans la grossesse, afin qu'il en puisse recevoir le sang de la mere, lequel (par une admirable providence de la nature) y affluë continuellement, pour servir ensuite à la nourriture & à l'accroissement de l'enfant, durant tout le temps qu'il sejourne dans la Matrice.

Or ayant jusques icy suffisamment fait remarquer tout ce qu'on peut considerer aux parties de la femme qui servent à la generation, pour en avoir une parfaite connoissance, laquelle nous doit servir de guide & de flambeau, pour nous conduire & nous éclairer aux difficultez qui se rencontrent dans la connoissance & dans la curation des maladies des femmes grosses & accouchées ; il seroit temps d'entrer en matiere pour examiner quelles sont ces maladies, & de montrer les moyens de se bien comporter dans leur curation ; mais avant que de le faire, ajoutons encore deux Chapitres à ce petit Traité, pour parler des deux principes materiels de la generation, qui sont la semence & le sang menstruel.

CHAPITRE IX.

De la Semence.

LA semence & le sang menstruel sont reçus de tout le monde pour les deux principes de la generation de l'homme, mais

bien differemment; car *Aristote* soutient, qu'il n'y a que l'homme qui fournisse de la semence pour la generation, & outre cela, qu'elle ne sert que de principe agissant; assurant que la femme n'y contribuë autre chose que le sang menstruel, qui en est (à ce qu'il croit) le seul principe materiel: mais cette opinion n'est pas suivie des plus éclairez, qui sçavent bien que la femme a effectivement de la semence aussi bien que l'homme, sans la matiere de laquelle la generation ne se pourroit jamais faire. *Galien au 2. liv. de la semence*, refute assez amplement cette opinion d'*Aristote*, & prouve tres-bien que la femme doit avoir de la semence, puisqu'elle a des vaisseaux spermatiques, & des testicules, qui sans doute sont destinez aux mesmes usages que ceux des hommes; à quoy il ajoute encore plusieurs autres raisons tres-convainquantes.

La semence n'est autre chose qu'une matiere humide, qui procede d'une portion du plus pur sang arteriel de tout le corps, converty dans la substance des testicules par leur chaleur en une humeur blanche, visqueuse, écumeuse, & pleine de quantité d'esprits, pour servir à la generation.

Il me suffira d'expliquer cette definition pour donner une suffisante connoissance de la semence: Je dis donc que la cause materielle de la semence est un extrait du plus pur sang arteriel; car le mouvement circulaire que le sang fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous fait assez connoistre qu'il n'y a que les arteres qui soient capables de conduire ce sang aux testicules: & il paroist bien qu'il est une portion du plus pur de tout le corps, par l'usage auquel il est destiné, qui est la generation, laquelle ne pourroit pas se faire naturellement, s'il ne portoit avec luy la vertu, & (s'il faut ainsi dire) une espece de quintessence de toutes les parties du corps, dans lesquelles il a circulé plusieurs fois, avant que d'estre separé pour estre envoyé aux testicules.

Cette explication que je fais ainsi, peut servir à nous faire concevoir facilement la pensée d'*Hipocrate*, qui dit, *l. de aër. aq. & loc. semen genitale ab omnibus corporis membris procedit, à sanis quidem sanum, à morbidis morbosum, fitque ut ex calvis calvi gignantur &c.* La semence procede de tous les membres du corps; c'est d'où vient que les sains engendrent des sains, les malades des malades, & les chauves des chauves, &c. Ce que nous de-

vons entendre de ce ſang plein d'eſprits, qui en eſt la matiere future, & non pas de la ſemence déja faite, qui ne procede que des teſticules, dont la propre chaleur, qui a une vertu toute particuliere pour la converſion de ce ſang en ſemence, luy ſert de cauſe efficiente. Sa cauſe formelle dépend de quantité d'eſprits prolifiques dont elle eſt animée; & ſon uſage eſt de ſervir (comme nous avons dit) à la generation de l'animal parfait.

Il n'eſt pas bien difficile, ce me ſemble, aprés l'explication que je viens de faire de ce paſſage d'*Hipocrate*, de trouver la raiſon pour laquelle les boiteux engendrent aſſez ſouvent des enfans boiteux, ainſi qu'avoit fait entr'autres un certain Maiſtre d'école, nommé Monſieur *Dufays*, chez qui j'étois en penſion en la ville d'Orleans dans le temps de ma jeuneſſe, il y a environ vingt ſix ans, lequel étoit tres-connu de toutes les perſonnes de la ville, à cauſe que trois grands fils qu'il avoit ſeulement, étoient tous trois boiteux de naiſſance auſſi bien que luy, & qu'une ſeule fille qu'il avoit auſſi, qui étoit tres-bien faite pour lors reſſembloit à ſa femme, qui n'étoit point boiteuſe non plus que cette fille; parceque la ſemence de ſa mere avoit apparemment dominé celle de ſon pere dans le temps qu'elle en avoit eſté engendrée: mais la difficulté conſiſte à ſçavoir comment un homme & une femme qui ſeroient tous deux boiteux d'une meſme jambe, comme par exemple de la droite, pourroient engendrer des enfans parfaits, & bien conformez de cette partie, ainſi qu'il s'eſt ſouvent veu; auquel cas il ſembleroit que la matiere de la ſemence, qui eſt ce ſang arteriel, ne contiendroit pas en ſoy, comme nous avons dit, la forme & l'idée de toutes les parties du corps, puis qu'eſtant ainſi, les boiteux devroient toujours engendrer des boiteux, & les aveugles des aveugles. Neanmoins je répondray à cela avec diſtinction; car ſi l'homme & la femme étoient tous deux boiteux naturellement, & dés leur premiere conformation en la matrice, je croy qu'ils ne pourroient engendrer que des boiteux, comme avoit fait ce Monſieur *Dufays*, dont je viens de parler; mais s'ils ne l'étoient que par accident, ils pourroient facilement faire des enfans, qui ne participeroient aucunement à leur defaut, à cauſe que tout leur ſang ne laiſſe pas de renfermer en puiſſance dans la moindre de ſes gouttes cette vertu formelle, & une entiere idée de toutes les parties du corps, qui ne s'ef-

face pas toujours aussi-tost par le deffaut accidentel de quelques-unes, ny mesme par leur total retranchement, quand elle y a esté une fois bien imprimée, laquelle se peut aussi perpetuer durant tout le cours de la vie, en se communiquant au nouveau sang qui s'engendre tous les jours, de la mesme maniere que fait la lumiere d'un flambeau, qui se peut communiquer à une infinité d'autres, sans rien diminuer de la sienne. Mais n'entrons pas plus avant dans cette matiere, de crainte que nous ne fassions, comme on dit ordinairement, de la glose *d'Orleans*, qui seroit plus obscure que nostre texte.

Aristote au liv. 3. ch. 22. de l'hist. des anim. dit, que l'homme à proportion de son corps, jette plus de semence que les autres animaux ; & que celle de ceux qui ont du poil est plus visqueuse que celle des autres (aussi la femme qui a moins de poil que l'homme a-t-elle sa semence plus aqueuse) il dit outre cela, que sa couleur naturelle est blanche en tous, pour raison dequoy il refute l'opinion ridicule d'*Herodote*, qui croyoit que celle des *Æthiopiens* estoit noire.

Plusieurs qui suivent le sentiment du mesme *Aristote au 19. ch. du 1. l. de la gener. des anim.* veulent que la semence ne soit qu'un excrement, procedant du reste du sang qui a esté apporté aux testicules pour leur nourriture, & disent pour adoucir cette pensée, qui semble estre contre le bon sens, que c'est une espece d'excrement utile : mais c'est une absurdité de croire que cette noble humeur, qui est absolument necessaire pour la propagation de l'espece (qui doit prevaloir la conservation de l'individu) soit plutost qualifiée du nom d'excrement, que le sang, qu'on pourroit dire par mesme raison, estre un excrement procedant aussi du reste de la nourriture du cœur. C'est pourquoy *Pythagore* au rapport de *Diogene Laërte* répondit fort bien à celuy qui luy demandoit, en quel temps on devoit user du coït avec la femme. *Cùm tu voles, inquit, te ipsò fieri deterior.* C'est, dit-il, dans le temps que tu voudras devenir plus foible, & pire que tu n'és pas ; faisant bien voir par cette belle réponse, que c'étoit une partie de la plus noble substance du corps qui s'écouloit en cette action ; mais ne nous arrestons pas davantage à ces sortes de controverses, & ne disputons pas des mots, pourvû que la chose soit entenduë ; pour ce sujet demeurons seulement d'accord, que la semence ne doit estre quali-

ńée du nom *d'excrement*, que lorſqu'elle eſt déchuë de ſa diſ-poſition naturelle, & que la meſme choſe peut eſtre dite du ſang & de toutes les autres humeurs du corps. Paſſons maintenant à l'explication du ſecond principe de la generation, qui eſt le ſang menſtruel.

CHAPITRE X.

Du ſang menſtruel.

LE ſang menſtruel eſt ainſi appellé, à cauſe qu'il s'évacuë periodiquement tous les mois, ſi la femme n'eſt pas groſſe ou nourrice, & qu'elle ſoit d'âge convenable. Les menſtruës ſont encore appellées les purgations de la femme, parceque toute l'habitude de ſon corps eſt purgée par leur moyen, de la ſuperfluité du ſang. Elles ſe nomment auſſi *les fleurs des femmes*, à cauſe qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits, s'ils ne ſont precedez de fleurs, la femme ordinairement ne devient pas groſſe d'enfant devant que d'avoir eu ſes fleurs. Ne nous arreſtons pas davantage à leur nom, qui eſt aſſez connu de tout le monde ; mais tâchons ſeulement de faire connoître la choſe. *Ariſtote au liv. 7. ch. 2. de l'hiſt. des anim.* dit, que la femme entre tous les animaux a cette ſorte de purgation en plus grande abondance : *Pline au liv. 7. ch. 15. de ſon hiſtoire nat.* dit encore mieux, aſſurant que de tous les animaux il n'y a que la femme qui ait des menſtruës. C'eſt une choſe ſi commune, qu'il n'y a perſonne qui l'ignore ; mais tout le monde ne demeure pas d'accord touchant la nature de ce ſang, & touchant les voyes par leſquelles il ſe purge, & les cauſes de ſon évacuation periodique : c'eſt ce que nous allons examiner.

Pour la nature de ce ſang, pluſieurs Auteurs qui ont ſuivi le ſentiment de *Pline*, diſent aprés luy, qu'il n'y a rien de plus monſtrueux que ce ſang ; puiſque par ſa vapeur ou par ſon ſeul attouchement, les vins nouveaux s'aigriſſent, les ſemences deviennent ſteriles, les greffes des arbres meurent, & les fruits en tombent tout deſſechez, les jeunes plantes en ſont brûlées, la glace des miroirs ſe ternit à leur ſeul aſpect, la pointe du fer en eſt émouſſée, la beauté de l'hyvoire effacée, les abeilles en meurent, le cuivre & le fer s'enroüillent auſſi-toſt, l'air en eſt

infecté, & les chiens qui en goûtent enragent, &c. Si tout cela étoit vray, les hommes fuiroient assurément plus qu'ils ne font la compagnie des femmes ; & à considerer ce recit, je me figure voir les excretions de la matrice d'une impudique verolée au dernier degré ; mais on peut facilement refuter cette opinion de *Pline* par une simple distinction, qui est que le sang menstruel de la femme peut bien avoir quelques-unes de ces mauvaises qualitez, quand il est déchu de son état naturel, mais non point autrement ; car il ne differe ordinairement en aucune maniere de celuy qui est au reste du corps de la femme, hors duquel il n'est rejetté que par ce qu'il est simplement superflu ; & si on remarque quelque alteration en sa substance & en sa couleur, cela ne procede que du mélange de quelques excretions de la matrice, lesquelles il entraîne avec soy, & de quelque sejour qu'il peut faire dans la cavité de cette partie, à cause de la situation du corps de la femme, qui l'empesche parfois de s'écouler aussi-tost qu'il est sorty de ses vaisseaux ; c'est pourquoy suivons plutost en cela le sentiment d'*Hipocrate*, qui au Livre premier des maladies des femmes, nous a tres-bien declaré les conditions que doit avoir naturellement le sang menstruel aux femmes saines. *Procedit autem sanguis velut à victimâ, & cito congelatur, si sana fuerit mulier.* Ce sang, dit-il, est semblable à celuy d'une victime, & se caille promptement si la femme est saine. Or on sçait que c'est une marque d'un bon sang, de se cailler promptement, & que celuy des victimes estoit tres-beau, parcequ'on ne choisissoit que les animaux les plus sains pour servir aux sacrifices que les Anciens faisoient. *Aristote* dit aussi la mesme chose au 1. *chap. du* 1. *liv. de l'hist. des animaux.*

Les voyes par lesquelles ce sang se purge, sont encore contestées : car les uns veulent, comme font *Columbus*, & *Primerose*, que ce soit toujours par les vaisseaux qui se terminent au col de la matrice, ce que *Columbus* dit avoir remarqué devant plusieurs personnes, en l'anatomie d'une femme nommée *Saincte*, qui avoit ses menstruës dans le temps qu'elle fut penduë, pour avoir défait son enfant ; ayant trouvé les vaisseaux qui se terminent en cét endroit tout remplis de sang, & beaucoup plus gros que ceux qui aboutissent au fond de la matrice ; & les autres soutiennent au contraire avec bien plus de raison, que ce sang vient ordinairement, quand la femme n'est pas grosse, des

vaisseaux qui se distribuënt au fond de la matrice, & seulement de ceux qui sont à son col quand la femme est grosse, s'il arrive qu'elle ait ses menstruës : c'est ce que j'ay remarqué plusieurs fois, & fait observer devant plusieurs de mes Confreres, le 12. Janvier 1672. (ayant l'honneur pour lors d'estre Prevost de la celebre Compagnie des Maistres Chirurgiens Jurez de cette ville de Paris) ce qui fut en la dissection d'une femme qui avoit aussi esté penduë pour un pareil crime dans le temps qu'elle avoit actuellement ses menstruës, sur le cadavre de laquelle M. *Devaux* le fils faisoit son chef-d'œuvre anatomique. On voyoit manifestement en cette femme le contraire de ce que disent *Primerose au* 1. *liv. des maladies des femmes*, & *Columbus au* 6. *liv. de son anat.* car toute la cavité du fond de sa matrice étoit enduite de petits grumeaux de sang caillé, & ses vaisseaux beaucoup plus gros que ceux du col, & mesme tous pleins de ce sang caillé, vers les orifices qui se dégorgent dans le fond de la matrice. Je ne veux pourtant pas nier que les menstruës ne s'écoulent aussi quelquefois par ce col en mesme temps que par le fond de la matrice, quand la femme n'est pas grosse; mais je soutiens seulement que l'opinion de *Columbus*, fondée sur une simple experience, n'est pas veritable ordinairement : car, comme dit *Aristote*, *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè secundùm naturam sunt*. Les choses qui sont naturelles se font le plus souvent. Or est-il qu'il est naturel pour cette raison, que les menstruës procedent du fond de la matrice.

La dispute n'est pas moindre touchant la cause de l'évacuation periodique des menstruës, que touchant la nature de ce sang & les voyes par lesquelles il s'écoule, que nous avons expliquées. Les uns avec *Aristote* l'attribuent à la Lune, qui a grande domination sur tous les corps humides; comme est celuy de la femme, que l'on dit en risée estre lunatique à cause de cela. C'est ce qui a fait donner credit à ce vers,

Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.

D'autres qui sont du sentiment de *Galien, au* 2. *liv. de la semence*, & *au* 14. *de l'usage des parties*, rapportent cela au temperamment froid, & à la vie sedentaire de la femme, laquelle ne pouvant consumer pour sa nourriture tout le sang qu'elle engendre, il arrive qu'étant en trop grande abondance, la nature s'en décharge de temps en temps sur les parties genitales de la femme, qui

qui sont les parties les plus foibles de son corps; & d'autres (avec assez de raison ce me semble) veulent que la principale cause de cette évacuation soit une certaine fermentation qui se fait dans toute la masse du sang, laquelle jointe à son abondance, le fait sortir par les voyes les plus disposées à le laisser écouler, comme sont celles de la matrice; ainsi que nous voyons que fait le vin nouveau, qui dans le temps de sa fermentation, vient à se faire passage & à sortir par les plus foibles endroits du tonneau qui le contient.

Les femmes n'ont pas pour l'ordinaire ce flux menstruel devant l'âge de treize ans, non plusqu'aprés celle de quarante cinq ans: toutefois quelques-unes l'ont devant & aprés ces deux âges; mais cela est rare. *Schenkius au 4. liv. de ses Observ.* rapporte plusieurs exemples de l'une & l'autre sorte, & entr'autres de quelques femmes qui ont eu leurs menstruës reglement jusques à 84. ans; & mesme d'une qui les avoit encore à l'âge de 103. ans; mais ces sortes d'évacuations ne doivent pas estre qualifiées du nom de menstruës aux femmes qui ont passé l'âge de 55. ans: car pour l'ordinaire, ce sont plûtost des pertes de sang qui leur viennent par maladie sans aucune regle, & qui sont pour lors presque toujours symptomatiques, aussi bien que sont celles qui continuent durant plusieurs mois, & mesme durant plusieurs années sans aucune interruption, comme étoit le flux de sang de cette femme, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, laquelle aprés douze années de cette fâcheuse maladie, fût guerie miraculeusement par JESUS-CHRIST. Cette évacuation, pour estre naturelle, doit durer trois ou quatre jours tout au plus, & s'augmenter depuis l'heure qu'elle commence jusques à la moitié de ce temps, & diminuer à proportion jusques à ce qu'elle cesse entierement. Les femmes qui l'ont moins de deux jours, ou plus de quatre, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres. La quantité de cette évacuation, si nous en croyons *Hipocrate au liv. des maladies des femmes*, doit estre en tout de deux *hemines*, ou environ, quand la femme se porte bien (*l'hemine* étoit une mesure des Anciens, qui tenoit environ neuf ou dix onces) mais la quantité, ny le temps auquel les menstruës arrivent, ne peuvent pas estre justement determinez; car cela dépend entierement de l'âge, du temperamment, de l'habitude du corps, de la region, de la saison, du regime

de vivre, de l'exercice, & de pluſieurs autres choſes qui contribuënt beaucoup plus que ne fait pas la Lune, à la quantité plus ou moins grande de leur évacuation, laquelle eſt ſouvent retardée ou avancée, ſelon ces differentes diſpoſitions. Pour ce qui eſt de l'intervalle du temps d'une évacuation jusques à l'autre; il eſt, comme chacun ſçait, d'un mois pour l'ordinaire, ou de quelques jours de moins, y comprenant ceux de l'évacuation. Ces menſtruës ſont principalement deſtinées de nature pour ſervir de matiere à la generation de l'enfant & à ſa nourriture, durant qu'il eſt au ventre de la mere, & par accident à repurger toute l'habitude du corps de la femme de la ſuperfluité du ſang en d'autres temps. Mais ſans nous arreſter davantage ſur une choſe qui eſt ſi commune, que toutes les femmes en peuvent faire des leçons aux Philoſophes, finiſſons noſtre Traité des Parties de la Femme qui ſervent à la generation, pour examiner les maladies des femmes groſſes & accouchées, & pour enſeigner les moyens d'y remedier.

Fin du Traité des Parties de la Femme qui ſervent à la generation.

LIVRE I.

DES MALADIES, ET DES DIFFERENTES dispositions des Femmes grosses, depuis le moment de la conception, jusqu'au terme de l'accouchement.

IL peut arriver aux femmes beaucoup d'indispositions depuis l'heure de la conception jusqu'au terme de l'accouchement, à cause que pour lors elles sont sujettes, non seulement à celles qui sont causées par la grossesse, mais aussi à celles qui leur viennent en d'autres temps. C'est de là que nous pouvons bien connoître que la condition des femmes est tres-mal-heureuse, puisqu'elles ne sont pas seulement sujettes à toutes les indispositions des hommes, mais encore à une infinité d'autres, dont les hommes sont exempts. Mon dessein n'étant pas de m'étendre assez amplement pour les examiner toutes, je ne m'arréteray qu'aux principales & aux plus ordinaires maladies qui accompagnent souvent la grossesse, & qui ont durant son cours quelques indications particulieres pour leur curation; car pour ce qui est de celles qui n'ont que les indications generales, & qui peuvent arriver à la femme indifferemment en tout temps, on peut facilement les connoître, & y remedier par les voyes communes, pourvû que cependant on ait toujours égard à la disposition de la grossesse; parceque comme *Hipocrate* a tres-bien observé, *au* I. *livre des maladies des femmes*, la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes; c'est ce qui fait que les Medecins qui traitent les unes comme les autres, sans s'informer exactement de leur cause, font une grande faute, dont il dit avoir veu plusieurs exemples; c'est pourquoy nous devons à plus forte raison user d'une bien plus grande precaution en traitant les maladies des femmes grosses.

Il seroit assez à propos, pour bien considerer suivant nostre intention toutes les circonstances de la grossesse, de commen-

cer par l'explication de la conception dont elle doit estre precedée ; mais comme elle ne se peut faire que par la femme feconde, je veux avant que d'en parler, afin de connoître la chose dés son origine, faire quelques observations des plus considerables sur la fecondité, & sur la sterilité des femmes ; car la sterilité procede tres-souvent de leur part, plutost que du costé des hommes, parce qu'il se remarque en elles beaucoup de conditions, dont n'ont pas besoin les hommes, qui ne doivent fournir que quelque peu de leur semence, & une seule fois pour la generation ; mais les femmes, outre la leur, doivent avoir un lieu propre pour les recevoir toutes deux, tel qu'est la Matrice bien disposée, & de plus, une matiere destinée à la nourriture de l'enfant, durant tout le temps qu'il y sejourne, comme est le sang menstruel : c'est ce qui fait que pour un homme impuissant, il se rencontre ordinairement plus de trente femmes steriles. Voyons donc avant toutes choses quelles sont les marques de la fecondité & de la sterilité des femmes.

CHAPITRE I.

Des signes de la fecondité & de la sterilité des Femmes.

PAr la fecondité de la femme, j'entens une disposition naturelle de son corps, & principalement de la mattice, au moyen de laquelle avec l'aide de l'homme, elle peut engendrer son semblable ; & par la sterilité qui en est le contraire, j'en conçois l'impuissance, qui provient des defauts & des vices qui se rencontrent en tout son corps, ou en quelques-unes de ses parties. Faisons quelque recherche des signes les plus notables de l'une & de l'autre, & principalement de ceux qui nous paroissent à la veuë & au tact, par lesquels nous en jugerons beaucoup mieux que par quantité d'autres, qui le plus souvent ne sont pas trop certains ; car ceux qui se tirent des differens temperamens, nous peuvent facilement tromper, dautant qu'il se rencontre quelquefois des femmes tres-mal habituées & cacochymes, qui ne laissent pas d'engendrer, & d'autres qui bien qu'elles ayent une santé tres-parfaite, sont neantmoins steriles, & tiennent en cela quelque chose de la nature des mules, qui le sont toutes pour l'ordinaire. Je dis pour l'ordinaire, car on a veu quelque-

fois des mules qui ont engendré, comme *Ariſtote* nous le témoigne au 22. *ch. du 6. liv. de l'hiſt. des animaux*, où il fait mention d'une qui fit meſme deux petits en une ſeule fois, & au 24. chapitre du meſme Livre, il dit qu'en Syrie elles engendrent toutes. *Pline* nous certifie auſſi la meſme choſe au 44. *ch. du 8. liv. de l'hiſt. nat.* mais cela eſt tres-rare en ce païs-cy.

Nous dirons donc premierement que la Matrice eſt une partie abſolument neceſſaire pour la fecondité, & qu'elle eſt le principal objet qu'on doit ſe repreſenter & examiner pour en bien juger : mais comme nous voyons que toute ſorte de terre n'eſt pas propre à rapporter, & qu'il y en a de tres-ingrates qui ne produiſent rien, auſſi n'eſt-ce pas aſſez que la femme ait une Matrice pour eſtre capable de concevoir ; car il s'en rencontre beaucoup qui ſont ſteriles. Nous avons cy-devant montré fort exactement quelle doit eſtre ſa compoſition & ſa ſtructure naturelle, pour pouvoir ſervir à une ſi admirable fin qu'eſt la generation ; c'eſt pourquoy nous n'ajoûterons rien à ce que nous en avons dit en ce lieu, auquel on aura recours pour en avoir connoiſſance.

On doit donc ſçavoir en general, que les ſignes de la fecondité de la femme ſont, qu'elle ait ſa Matrice bien diſpoſée, qu'elle ſoit d'âge au moins de treize à quatorze ans, & au plus de quarante-cinq à cinquante pour l'ordinaire, quoy qu'aucunes (toutefois rarement) conçoivent plutoſt ou plus tard, ſelon leur differente nature & diſpoſition ; qu'elle ſoit de bon temperamment & mediocrement ſanguin ; qu'elle ait pendant ce temps ſes purgations d'un ſang bon & loüable en couleur, quantité, qualité & conſiſtance, & reglement de mois en mois, à une ſeule fois ſans interruption, depuis qu'elles commencent à couler juſques à ce que l'évacuation ſoit parfaite. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe arriver, ainſi qu'*Ariſtote* a tres-bien remarqué *au 2. ch. du 7. liv. de l'hiſt. des anim.* que des femmes conçoivent ſans avoir jamais eu leurs menſtruës, comme ſont celles qui bien qu'elles n'ayent pas une ſi grande abondance de ſang que la nature en faſſe une évacuation ſenſible au dehors, elles en ont toutefois autant qu'il en reſte ordinairement aprés l'évacuation des menſtruës à celles qui les ont. *Schenkius au* 4. *liv. de ſes Obſerv.* rapporte beaucoup d'exemples de la ſorte.

Nous diſons que ſes purgations doivent eſtre d'un ſang bon

& loüable, parce qu'aux femmes qui ne sont pas grosses, & qui sont d'âge à le pouvoir devenir, ce n'est qu'un regorgement & une évacuation naturelle de celuy qui est seulement superflu, lequel n'a en soy aucune malignité, comme plusieurs s'imaginent faussement; car aux femmes bien saines, il ne doit presque pas differer en couleur, en consistance, & en qualité de celuy qui reste dans les vaisseaux, sinon par le peu d'alteration que luy cause la chaleur des lieux d'où il sort, & par le mélange de quelques humiditez dont la Matrice est toujours abreuvée. Cette évacuation se doit faire, pour le mieux, tous les mois une seule fois, quoy qu'aucunes l'ayent tous les quinze jours, ou au bout des trois semaines, selon plus ou moins qu'elles sont sanguines, ou bilieuses, & qu'elles ont le sang échauffé: elle se doit faire pendant deux ou trois jours consecutifs au moins, ou pendant cinq ou six au plus, & ce peu à peu sans interruption, & encore plus ou moins, selon la difference des temperamens particuliers. Si la femme en a moins, comme quand elle vient sur l'âge avancé, elle devient sterile; dautant que ce sang doit servir de nourriture à l'enfant quand il est au ventre de la mere, & pareillement si elle en a plus, parce que la femme en reste trop debile, & sa Matrice en est refroidie. Il y a neanmoins quelques femmes qui en vuident plus en deux ou trois jours, que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu à peu, sans interruption, & non tout à coup, car les grandes & subites évacuations font grande dissipation des esprits, qui sont necessaires en quantité pour la generation; & l'interruption de ces évacuations nous témoigne quelque empêchement à la nature, ou quelque vice & mauvaise disposition de la Matrice.

Si tous ces signes se rencontrent, nous pourrons vray-semblablement dire que la femme est feconde; je dis vray-semblablement, car il y a beaucoup de femmes ausquelles ils se trouvent, qui n'engendrent pas, quoy qu'elles fassent leur possible, & qu'elles usent du coït avec des hommes tres-feconds, & observent pour cela toutes les circonstances requises & necessaires, comme nous dirons cy-aprés: On en voit aussi quelques-unes, qui bien qu'elles n'ayent pas toutes ces conditions, ne laissent pas pourtant d'estre fecondes. Mais si toutes les choses susdites se remarquent en une femme, sans qu'elle puisse concevoir, & qu'on desire estre éclaircy plus à fond, & recon-

noître plus certainement si elle en est capable, *Hipocrate* nous enseigne un moyen de le sçavoir, auquel je n'ajoûte pas grande foy, parceque les raisons en sont fort obscures. C'est dans l'aphorisme 59. du 5. Livre, où il dit : *Si mulier non concipiat, & scire placet an sit conceptura, vestibus undique obvolutam subter suffito : ac si odor corpus pervadere videatur, ad nares & os usque, non sua culpa sterilem esse scito.* Si la femme ne conçoit pas, & que tu desire sçavoir si elle doit concevoir ou non, il la faut enveloper de tous costez de linges ou couvertures, & mettre sous elle un parfum ; & si tu vois que son odeur penetrant le corps se communique jusques au nez & à la bouche, sois certain, (dit-il) qu'elle n'est pas sterile de soy. *Aristote au ch. 5. du liv. 2. de la gener. des anim.* nous donne, outre l'épreuve du parfum de la sorte, un moyen de reconnoître la fecondité & la sterilité de la semence. Il dit que celle qui est feconde est épaisse, à cause qu'elle est bien cuite, & que la versant dans l'eau elle descend au fond ; mais que celle qui est sterile est acqueuse, & se disperse aussi-tost, & nage au dessus ; mais cette experience ne se pouvant pas faire en la semence de la femme comme en celle de l'homme, ne nous y arrêtons point.

La fecondité étoit anciennement si estimée de nos premiers peres, qu'ils croyoient que la sterilité étoit une marque de reprobation ; pour raison dequoy la servante feconde méprisoit sa maîtresse sterile, ainsi que nous lisons au Ch. 16. de la *Genese*, où il est fait mention de *Sara* femme d'*Abraham*, laquelle n'ayãt point d'enfans, & voyant qu'elle étoit hors d'âge d'en pouvoir esperer, & que son mary en étoit tout déplaisant, elle luy dit de prendre sa chambriere Egyptienne, nommée *Agar*, pour coucher avec luy, afin que par son moyen elle luy pût donner lignée ; ce que le bon pere *Abraham* fit aussi-tost, & eut d'elle en suite un fils, qui fut nommé *Ismaël* : mais dés que cette servante eut conçu, elle n'eût plus que du mépris pour sa maîtresse *Sara*, qui étoit sterile pour lors. Les femmes de nostre temps ne font pas neantmoins tant de cas d'avoir lignée de cette façon, & il s'en voit tres-peu qui vueillent souffrir que leur mary caresse la chambriere, bien loin de l'y exciter charitablement à cét exemple, dont la coutume est abolie parmy nous. C'est ce qu'*Ouvene* a tres-bien exprimé par ces deux Vers :

Quæ velit ancillam concedere nupta marito,
Res est hoc nostro tempore rara, Sara.

J'admire aussi à ce sujet la forte passion qui se remarque en plusieurs personnes, qui n'ont point de plus grand regret que de se voir mourir sans enfans, & sans mâles principalement. Pour moy je croy que ceux qui sont de la lignée des Cesars, ou de celle des Bourbons, peuvent bien avec quelque raison, se laisser aller à cette superstitieuse & commune inclination, pour la conservation de leur espece, & estre travaillez de ces sortes d'inquietudes, qui ne sont point convenables aux gens du commun; mais qui sont excusables & permises aux grands Monarques & aux Hommes illustres.

Lorsque nous avons une parfaite connoissance des dispositions naturelles, il nous est aisé de discerner celles qui sont contre nature; c'est pourquoy les signes de la fecondité que nous avons dits, nous font facilement connoître ceux de la sterilité. Les causes de la sterilité procedent ou de l'âge, ou de la mauvaise temperature, & de la conformation vicieuse de la Matrice, & des parties qui en sont dépendantes, ou de l'indisposition & de l'intemperie de toute l'habitude du corps de la femme. La mauvaise conformation de la Matrice rend les femmes steriles; comme quand son col appellé *Vagina* est si étroit, qu'il ne peut pas donner entrée au membre viril, & lorsqu'il est tout à fait bouché, ou en partie, par quelque membrane externe ou interne (au cas qu'il s'y en trouve, ce qui est tres-rare) ou par quelque tumeur, ou par une callosité, ou par quelque cicatrice qui empesche que la femme ne puisse user librement du coït.

Mais ce n'est pas assez que la verge de l'homme soit logée dans le *Vagina*, qui est comme l'antichambre de la Matrice; car venant en l'action du coït à fraper à sa porte, qui est l'orifice interne, si elle ne luy est ouverte, c'est peine perduë, ou plaisir inutil. Cét orifice est pareillement empesché de s'ouvrir par quelque callosité, provenant de l'abondance des mauvaises humeurs, qui s'écoulent ordinairement de la Matrice, ou par quelque tumeur qui luy survient, ou bien par quelque partie qui le comprime de telle façon, qu'il ne se peut dilater pour recevoir la semence, comme fait l'épiploon, ce qui arrive aux femmes grasses, au sentiment d'*Hipocrate* au Livre intitulé *De sterilibus*,

ſterilibus, & en l'Aphoriſme 46. du 5. Livre, où il dit, *Quæ præter naturam craſſæ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur, & priuſquàm extenuentur, non concipiunt.* Les femmes graſſes outre nature ne peuvent concevoir, à cauſe que l'épiploon comprime l'orifice de leur Matrice, & elles ne conçoivent pas avant qu'elles ſoient devenuës maigres. Je n'admets pas bien volontiers entre les cauſes de ſterilité cette compreſſion de l'orifice interne par l'épiploon, dautant que ce fameux l'*Aretin* y pourroit bien remedier par quelqu'une des poſtures du coït qu'il a inventées, en telle ſorte que cét orifice ne ſeroit pas ainſi comprimé dans l'action.

Le ſujet le plus frequent pour lequel cét orifice ne s'ouvre pas en cette action, pour recevoir la ſemence de l'homme, eſt l'inſenſibilité de quelques femmes, qui ne prennent aucun plaiſir au déduit venerien; mais lorſqu'elles y trouvent du goût, la matrice deſireuſe & avide de cette ſemence s'entrouvre, & ſe rend comme beante pour la recevoir, & pour s'en delecter dans cét inſtant. Neanmoins quoique la femme reçoive le membre viril dans le *vagina*, ou col de la Matrice, & que ſon orifice interne s'ouvre pour donner paſſage à la ſemence, elle ne laiſſe pas aſſez ſouvent d'eſtre ſterile, à cauſe de la mauvaiſe ſituation de cét orifice, qui n'étant pas quelquefois placé droitement, regarde en deſſous vers l'inteſtin *rectum*, ou vers les parties laterales, ce qui empêche l'homme d'y pouvoir bien darder ſa ſemence, & par conſequent la femme de concevoir, à cauſe que la ſemence s'écoule auſſi-toſt au dehors, ou eſt entierement refroidie, n'étant pas reçuë au meſme moment dans la Matrice.

Hypocrate ſemble nous avoir marqué toutes les cauſes de la ſterilité, qui procede de la mauvaiſe temperature de la Matrice en l'Aphoriſme 62. du 5. Livre, où il dit, *Quæ frigidos & denſos habent uteros, & quæ præhumidos uteros habent, non concipiunt; extinguitur enim in ipſis genitura. Et quæ plus æquo ſiccos & adurentes; nam alimenti defectu ſemen corrumpitur. Quæ verò ex utriſque moderatam nactæ ſunt temperiem, eæ fœcundæ evadunt.* Toutes femmes qui ont la matrice froide & épaiſſe, & celles qui l'ont trop humide, ne conçoivent point, car la ſemence s'éteint en elles: comme auſſi celles qui l'ont trop ſeiche & trop chaude; car par defaut d'aliment la ſemence ſe corrompt: mais celles qui ſont de mediocre temperature ſont fecondes. De

H

toutes ces choses que recite *Hypocrate* en cét Aphorisme, la plus commune, à mon avis, qui rend les femmes steriles, est cette continuelle humidité de Matrice, entretenuë par une quantité de fleurs blanches, dont plusieurs femmes sont fort incommodées, provenant de la décharge des humeurs de tout le corps, qui s'accoûtument à prendre leur cours par cette partie, lequel on ne peut que tres-difficilement détourner, quand il est inveteré; & la Matrice étant abreuvée de ces humiditez vicieuses, se trouve interieurement si onctueuse & si glissante, que la semence (quoique de consistance visqueuse) n'y peut adherer, & y estre retenuë; ce qui fait qu'elle s'écoule aussi-tost, ou peu aprés qu'elle y a esté reçuë, ou bien y demeurant elle en est entierement corrompuë & mortifiée. *Galien* au Commentaire de cét Aphorisme, dit que la semence est éteinte par ces humiditez dans la matrice, comme est le bled dans ces terres marécageuses, lequel ne produit aussi aucune chose au defaut d'aliment, s'il est jetté en ces terres sabloneuses & pierreuses, non plus que s'il est semé durant les grandes chaleurs de l'Esté, dans le temps de la Canicule.

La sterilité vient aussi de toute l'habitude du corps, comme quand la femme est trop vieille, ou trop jeune; car la semence des jeunes n'est pas encore prolifique, & elles n'ont point de sang menstruel, qui sont deux choses requises à la fecondité; & celle des vieilles est en petite quantité & trop refroidie, & le sang menstruel leur manque aussi: mais quoique la femme soit d'un âge convenable, l'intemperature universelle de son corps la rend neantmoins sterile, comme il arrive quand elle est étique, hydropique, febricitante, & valetudinaire, & principalement d'autant plus que les parties nobles sont déchuës de leur temperature & constitution naturelle; car pour l'ordinaire les femmes steriles sont bien plus valetudinaires que les autres. On voit toutesfois plusieurs femmes qui nous paroissent steriles pendant un long-temps pour quelqu'une des causes susdites, & jusques en l'âge de trente-cinq & quarante ans, mesme quelquefois plus long-temps, qui ne laissent pas à la fin d'engendrer, étant gueries des indispositions qui les en empéchoient, ou ayant changé par l'âge de temperament, dont nous avons veu un exemple bien remarquable en la personne de la Reine Mere derniere decedée, laquelle a esté plus de vingt-deux ans aprés

son mariage sans faire aucun enfant, ensuite dequoy elle eut au grand desir & contentement de toute la France, nostre invincible Monarque Loüis XIV. à present regnant, à qui Dieu veüille donner une longue & heureuse vie, pour l'entier accomplissement de toutes ses grandes & glorieuses entreprises.

On peut quelquefois remedier à quelques-unes de ces sterilitez en ostant leurs causes, & procurant les dispositions que nous avons dit estre necessaires à la fecondité, & mesmes à celle qui provient de l'intemperature universelle, en reduisant par un regime convenable le corps à un bon temperament, suivant ses differentes indispositions. C'est pourquoy si la femme a naturellement le *vagina* trop étroit, sans que ce soit pour quelques-unes des causes que nous avons dites, elle doit estre associée avec un homme qui ait le membre viril proportionné, si faire se peut, & si elle l'a si étroit que les plus petits n'y puissent entrer (ce qui se rencontre peu souvent) elle doit tâcher de le relâcher, & dilater avec axonges & huiles émollientes; si le col de sa matrice est comprimé par quelque tumeur, il la faudra resoudre ou faire suppurer, selon sa nature, & selon sa situation, ayant toujours égard à empêcher la corruption de ces parties, lesquelles étant chaudes & humides y sont fort sujettes; ce qui arrive assez facilement, parceque la matrice sert comme d'égoust, par lequel toutes les mauvaises humeurs du corps se purgent; de sorte qu'il faut bien prendre garde que ces especes de tumeurs ne se convertissent en *cancer*, qui est une maladie tres-fâcheuse, qui fait languir miserablement les pauvres femmes qui en sont affligées, & qui aprés beaucoup d'insupportables douleurs, les conduit toujours à une mort inévitable.

Lors que le *Vagina* n'est pas libre en sa capacité, à cause de quelque cicatrice survenuë aprés quelque déchirure, provenant de ce que la femme auroit esté forcée & violée, ou d'un fâcheux accouchement, ou bien ensuite de quelque ulcere, qui en auroit fait aglutiner les deux costez, soit interieurement ou exterieurement, on les separera le plus dextrement que faire se pourra, avec le bistory, ou autre instrument selon que le cas le requiert, empêchant par linges interposez qu'ils ne puissent se rejoindre. *Avenzoar 2. Theisir tract. 5. c. 1.* dit, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remedier à la sterilité naturelle, & que l'homme ne le peut pas naturellement; neantmoins il est tres-certain que si le

defaut naturel est petit, & qu'il ne soit pas bien considerable, on y peut assez souvent remedier.

C'est pourquoy s'il se trouve (ce qui est tres-rare) des femmes qui n'ayent pas naturellement la vulve ou entrée exterieure de la matrice percée, il leur faudra ouvrir d'une incision longitudinale. *Fabrice* recite avoir veu telle chose à une jeune fille de treize ans, qui en pensa mourir, ses menstruës ne pouvant fluër, à cause qu'elle n'étoit pas perforée; pour lequel sujet il luy fit une pareille operation, qui luy reüssit fort bien, & la rendit par ce moyen capable de generation. Si l'orifice interne de la matrice est situé & regarde en dessous, ou à costé, on y pourra en quelque façon remedier, en faisant observer à la femme dans l'action du coït, une situation par laquelle la semence de l'homme puisse estre éjaculée vers cét orifice; & si les fleurs blanches, & autres impuretez de la Matrice rendent la femme sterile, comme elles viennent presque toujours d'une décharge de toute l'habitude sur cette partie, on y remediera par evacuations, par purgations, par usage des eaux minerales, & par regime de vivre, selon leurs differentes causes, & selon la qualité de ces mauvaises humeurs, qui ne cessent jamais de fluër sur la Matrice jusques à ce que leur source soit entierement tarie; c'est pourquoy il faut toujours user de remedes generaux avant que de venir à l'application des particuliers en cette partie, qui pourroient mesme causer quelque plus grande maladie si on ne se servoit de cette precaution: mais si nous ne reconnoissons en la femme (comme il arrive quelquefois) aucune de toutes les causes de sterilité que nous avons marquées cy-dessus, & que neantmoins elle ne puisse pas concevoir, *Ætius* conseille en ce cas de la purger avec du lait d'ânesse, & de luy fomenter & parfumer les parties genitales de drogues aromatiques, propres à faire ouvrir la Matrice, & de la faire abstenir du coït durant deux ou trois mois. *Hipocrate* recommande aussi la mesme chose au Livre de la Nature de la femme, où il dit, qu'il faut purger la femme & sa matrice, si on veut qu'elle devienne grosse. *Si prægnantem facere voles mulierem, ipsam & uteros purgato.*

Aprés avoir parlé des moyens de remedier à la sterilité de la femme, suivant les differentes causes, il ne reste plus qu'à faire connoître le temps le plus propre à l'usage du coït pour la con-

ception. Quelques-uns veulent que ce soit lors que les menstruës commencent à fluër, non en si grande abondance que la semence en soit éteinte, & qu'elle soit contrainte de s'écouler avec le sang, ou bien quand elles cessent, fluant toutefois encore un peu, à cause qu'elle est plus facilement reçuë dans la matrice, qui est ouverte en ce temps pour l'écoulement des menstruës, & fermée (à ce qu'ils disent) en tout autre temps. Mais il est tres-certain, que le temps le plus propre est celuy qui suit immediatement aprés l'entiere evacuation des mois, ou à tout le moins quand ils finissent; car pour lors la matrice étant parfaitement purgée de ces excretions, retient bien plus facilement les semences. C'est pour cela que nous lisons dans l'Ecriture sainte, au 15. *Chap. du Levit.* qu'il étoit ordonné que la femme fût separée de l'homme durant sept jours dans le temps de ses menstruës, & qu'il étoit pour lors deffendu à l'homme d'user du coït avec elle. Il est aussi tres à propos d'observer que ce soit plutost le matin que le soir, à cause que dans ce temps la digestion des alimens étant faite, la semence est mieux cuite, & bien plus parfaite, & pour plusieurs autres raisons qu'on peut voir au 5. *Ch. du 2. liv des erreurs populaires de Ioubert.* Ayant fait connoître les plus certains signes de la fecondité, & les marques de la sterilité, il faut maintenant, afin de suivre l'ordre que je me suis proposé. parler de la conception.

CHAPITRE II.

De la Conception, & des conditions qui y sont necessaires.

LA Conception n'est autre chose qu'une action propre & particuliere de la Matrice, par laquelle les semences prolifiques de l'homme & de la femme y sont reçuës & retenuës, afin que l'enfant en soit engendré & formé. Il y a deux sortes de conception, l'une vraye, qui est selon nature, à laquelle succede la generation de l'enfant dans la matrice, & l'autre fausse, que nous pouvons dire estre tout-à-fait contre nature, ensuite dequoy les semences se convertissent en eau, faux germes, moles, ou autres matieres étranges. Plusieurs sont en contestation pour déterminer precisément le temps de la con-

ception : car les uns veulent qu'elle ne soit faite qu'au septiéme jour aprés la reception & la retention de la semence dans la matrice, se fondans sur une pretenduë autorité d'*Aristote au* 3. *Chap. du* 7. *liv. de l'hist. des anim.* qui dit, *Si semen in septimum diem intus permanserit, conceptum jam esse certum est.* Si la semence demeure dans la matrice jusques au septiéme jour, la conception est pour lors certaine. *Rodericus à Castro, cap.* 14. *l.* 3. *de nat. mul.* abrege beaucoup plus ce temps, disant qu'on doit croire que la femme a conçu, quand la semence aprés son éjaculation est conservée par la chaleur de la matrice, & qu'elle ne s'en écoule pas dans l'espace de sept heures, en suite dequoy la formation du *fœtus* est commencée. Et d'autres veulent avec bien plus de raison, que la conception se fasse dans le mesme moment de la retention des semences prolifiques en la matrice. Mais ceux qui prolongent ainsi le temps de la conception jusques au septiéme jour, expliquent mal ce passage d'*Aristote*, qui n'a pas esté de ce sentiment ; car quoy qu'il ait dit que la conception étoit certaine quand la semence a demeuré sept jours dans la matrice, il ne faut pas conclurre de là qu'elle ne soit faite qu'en ce temps ; mais seulement que la conception de la semence qui s'est conservée jusqu'au septiéme jour est bien plus certaine, à cause que cette semence commençant pour lors à estre envelopée de membranes, qui sont déja formées en ce temps, n'est pas tant en danger de s'écouler, comme elle étoit durant les premiers jours de la conception : c'est ce qu'il nous signifie bien par ces paroles qu'il ajoute ensuite, *Nam quæ effluxiones vocantur, intra tot numero dies fieri solent.* C'est ce qui se peut encore plus facilement prouver par le commencement de ce mesme Chapitre d'*Aristote* ; Voicy ce qu'il dit : *Indicium mulierem jam concepisse, cum statim à coïtu locus siccessit.* Un indice que la femme a déja conçu est, quand incontinent aprés le coït, le lieu devient sec (c'est-à-dire la matrice) mais il parle encore plus precisément de la conception au 20. *Ch. du* 1. *Liv. de la generat. des anim. Conceptum appello primam ex mare ac fœminâ mixturam.* J'appelle (dit-il) conception le premier mélange de la matiere de l'homme avec celle de la femme.

La mauvaise explication de ce premier passage d'*Aristote*, est ce qui a fait que *Federic Bonaventure au* 51. *Chap. de son* 9. *Liv. de l'accouch. à huit mois*, & *Alphonse à Caranza au* 1. *Ch. de la concept.*

(étendant la conception jusqu'au septieme jour) nous ont assuré qu'une femme pouvoit concevoir aprés la mort de son mary, quand il arrivoit qu'il mourroit incontinent aprés le coït, ou peu de jours ensuite, soit qu'il fût tué, ou qu'il mourut naturellement, comme il se voit quelquefois; mais cette opinion me semble entierement ridicule, parceque la conception se fait toujours dans le mesme moment de la reception & retention de la semence, comme le mot nous le signifie suffisamment; c'est pourquoy sans disputer davantage sur cette matiere, arrêtons-nous à la definition de la conception que j'ay décrite cy-dessus, laquelle est à peu prés conforme à celle qu'en donne le docte *Fernel au* 8. *Chap. du* 7. *Liv. de sa Phisiologie*.

Les conditions requises à la femme pour la conception, selon nature, sont, qu'elle reçoive & retienne en sa matrice la semence prolifique de l'homme, & la sienne, sans quoy elle ne se peut faire; car il n'est pas vray ce que dit *Aristote au* 1. *Liv. de la gener. des anim.* & quelques autres qui l'ont voulu suivre, que les femmes n'ont ny ne jettent aucune semence; & c'est une grande absurdité que de le croire ainsi: on reconnoîtra facilement le contraire, en voyant les vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes fecondes qui sont destinez à cét usage, lesquels sont tous remplis de cette semence, qu'elles rendent aussi bien que les hommes, dans l'action du coït. Ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour reconnoître une verité si claire, doivent faire reflexion sur la ressemblance des enfans à leur mere, laquelle ne vient, que de ce que sa semence avoit dominé celle de leur pere, quand il les fit; ce qui arrive de mesme maniere, lorsque celle du pere a plus de force & de vertu. Or cela fait bien voir, que la semence de la femme contribuë aussi bien que celle de l'homme à la formation de l'enfant. S'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une chose si commune, qu'ils considerent encore la generation de certains animaux, qui participent de la nature du mâle & de la femelle dont ils ont esté engendrez (quoique de differente espece) ainsi que nous voyons tous les jours les asnes & les cavales faire par leur accouplement des mulets, qui sont animaux tenans un milieu de nature & de ressemblance à l'un & à l'autre, qui les ont produits. Nous connoissons donc par là, que les deux semences sont necessaires pour la veritable conception; mais il faut encore qu'el-

les soient prolifiques ; c'est-à-dire, qu'elles contiennent en elles l'idée & la forme de toutes les parties du corps ; étant ainsi, la matrice qui en est desireuse s'en delecte, & les retient facilement quand elle les a reçuës ; sinon elle les laisse écouler bientost aprés.

Ce n'est pas une necessité absoluë que les deux semences soient reçuës & retenuës toutes entieres sans qu'il s'en échape aucune chose, car il suffit qu'il y en ait moderément ; c'est pourquoy il ne faut pas s'imaginer qu'une portion des semences n'étant pas reçuë dans la matrice, soit cause que l'enfant qui en sera formé ait manque de quelque partie, comme d'un bras, d'une jambe, ou d'un autre membre, pour n'avoir pas eu assez de matiere, dautant que la faculté formatrice est toute en toutes les parties de la semence, dont la plus petite goutte contient en soy, par puissance, l'idée & la forme de toutes les parties, comme nous venons de dire ; ce qui nous est manifestement prouvé par les jumeaux, qui sont engendrez d'un mesme coït par l'abondance de la semence, dont chaque partie, quoique divisée, forme un corps aussi parfait que s'il ne s'en étoit engendré qu'un seul : mais à la verité, si ces semences ne sont retenuës qu'en petite quantité, l'enfant pourra bien estre plus petit & plus foible ; & si l'une seulement, ou toutes les deux, n'ont pas les qualitez requises, ou quoy qu'assez bien conditionnées. s'il arrive que la matrice soit abreuvée & farcie de mauvaises humeurs, comme de menstruës, fleurs blanches, & autres immondices, ou qu'il y ait quelque vice en elle, pour lors s'il se fait quelque conception, elle sera contre nature, & il s'engendrera des faux germes & des moles, ou des hydropisies de matrice mélées de quelques autres corps étranges, qui incommoderont la femme, jusques à ce qu'elles les ait vuidez.

C'est aussi bien à tort qu'on blâme quantité de femmes, de ce que leurs enfans viennent au monde marquez de taches rouges & livides, qui défigurent extrémement le visage de quelques-uns. On dit ordinairement (toutefois sans raison) que cela vient de l'envie qu'ont eu leurs meres de boire du vin ; mais bien que par cas fortuit quelques-unes assurent avoir esté en effet travaillées de ces desirs passionnez durant leur grossesse, neantmoins il ne faut pas croire superstitieusement, comme on fait, que ces taches viennent de là, mais bien d'une autre cause, qu'il

nous

nous faut chercher ailleurs. Ce qui fait bien voir qu'elles n'en peuvent pas proceder, eſt que preſque par toute l'Italie, où on ne boit que des vins blancs, comme auſſi dans l'Anjou en France, j'y ay vû quantité de perſonnes marquées de ces taches rouges : or ſi cela venoit de l'envie que leurs meres auroient eüe de boire du vin, elles devroient eſtre blanches, ou de couleur d'ambre, qui ſont les couleurs des vins de ces païs : c'eſt pourquoy il me ſemble qu'il y a plûtoſt lieu de croire que cela ſe fait par quelque peu de ſang extravaſé de ſon lieu ordinaire, dans le temps que l'enfant eſt formé, lequel demeurant enſuite fortement infiltré dans la propre ſubſtance de la partie où il s'arrête, en faiſant par ce moyen une confuſion de la ſubſtance du cuir encore fort tendre, avec celle de la chair qui eſt ſituée deſſous, le tache ainſi, & le colore en quelque partie qu'il ſe rencontre de la ſorte, ne plus ne moins que nous le voyons marquer par la poudre à canon, ou par quelques eaux qui produiſent un ſemblable effet, lorſqu'il en eſt imbu & abreuvé. Je ne veux pourtant pas nier que l'imagination n'ait quelque force d'imprimer au corps de l'enfant des marques de cette nature ; mais cela ne peut arriver que dans les commencemens de la groſſeſſe ſeulement, & principalement dans le moment de la conception ; car lorſque l'enfant eſt tout-à-fait formé, l'imagination ne luy peut aucunement changer ſa premiere figure, & les femmes ſe doivent défaire de ces vaines apprehenſions, qu'elles témoignent avoir de telle choſe à chaque moment, qui ſervent à quelques-unes de pretexte pour favoriſer leurs appetits étranges, & pour couvrir leur friandiſe.

Puiſque mon diſcours eſt tombé ſur le ſujet des marques, dont le corps des enfans eſt quelquefois taché en naiſſant, & qui viennent, à ce qu'on croit le plus ſouvent, de l'imagination de leur mere ; il me ſemble qu'il ne ſera pas tout-à-fait hors de propos, que je faſſe le recit d'une circonſtance bien particuliere qui ſe rencontra en moy lors que je vins au monde, comme mon pere & ma mere me l'ont pluſieurs fois racontée, qui eſt qu'étant groſſe de moy, & ſur le terme d'en accoucher bien-tôt, comme elle fit ; l'aîné de trois fils qu'elle avoit pour lors, qui étoit ſon premier enfant, âgé de ſix ans, qu'elle aimoit avec une tendreſſe & une paſſion toute extraordinaire, mourut en ſept jours de la petite verole, pendant leſquels elle demeura

continuellement jour & nuit auprés de son lit, à le solliciter en toutes ses necessitez, ne le voulant pas permettre à aucun autre, pour quelque priere qu'on luy pût faire, de ne point tant se fatiguer & affliger comme elle faisoit, de la maladie de son enfant, luy remontrant que dans l'état present de sa grossesse, elle devoit un peu songer à elle, & prendre garde à ne pas causer la mort à celuy qu'elle portoit en son ventre: enfin son fils deceda au bout des sept jours de cette maladie, aprés quoy elle accoucha le lendemain de moy, qui apportay en naissant cinq ou six grains effectifs de petite verole. Or il est certain, que ce seroit fort mal raisonner, si on disoit que j'eusse pour lors contracté au ventre de ma mere cette petite verole, par sa forte imagination: & si on me demande d'où cela pouvoit provenir? je répondray que l'air contagieux qu'elle avoit respiré sans discontinuation, pendant toute la maladie de son fils decedé, avoit tellement infecté la masse de son sang, duquel j'étois nourry en ce temps, que j'en reçus facilement, à cause de la tendresse de mon corps, & bien plûtost qu'elle, l'impression de cette contagion. Disons donc, que l'imagination ne peut produire aucun des susdits effets, que dans les momens de la conception, ou tres-peu de jours aprés, & qu'il faut souvent (si on la veut veritablement connoître) rechercher autre part la cause de plusieurs taches, marques, & seings avec lesquels plusieurs enfans naissent.

CHAPITRE III.

Des signes de la Conception.

COmme il est bien difficile, & qu'il n'appartient qu'aux Jardiniers experts de connoître les plantes, lorsqu'elles commencent à sortir de terre, il n'y a aussi que les Medecins & les Chirurgiens experts, qui puissent donner des assurances certaines de la conception de la femme dés son commencement: neantmoins aucuns de ces signes ayant ressemblance avec ceux de la suppression des menstruës, & de quelques autres maladies des femmes, font que plusieurs y sont souvent trompez.

Je ne m'arréteray pas à faire recit d'un grand nombre de signes de la conception, qui sont entierement incertains, tels

que ſont ceux qui ſe tirent des differences du poux & des urines, & de quelques autres qui tendent plûtoſt à la ſuperſtition, qu'à une verité effective ; mais je rapporteray ſeulement ceux qui ſont les plus eſſentiels & les plus ordinaires, par leſquels le Chirurgien la pourra connoître, dont les uns ſe montrent d'abord, & les autres ne paroiſſent qu'en ſuite. Il examinera premierement, & s'informera ſi la femme a tous les ſignes de fecondité, que nous avons dits en parlant d'elle, ou la plus grande partie, ſinon il les faudroit rapporter à quelqu'autre cauſe ; & ſuppoſant qu'elle ſoit feconde, on connoîtra qu'elle a conçu, ſi les deux ſemences ont eſté reçues dans ſa matrice, & toutes deux déchargées enſemble, ou tres-peu de temps l'une aprés l'autre, & ſi l'homme & la femme ont reſſenty pour lors un plaiſir plus grand qu'à l'ordinaire ; ce qui arrive à l'homme, parceque dans ce temps le *vagina* comprime davantage ſa verge, & à cauſe que la matrice qui s'ouvre pour recevoir la ſemence, ſucce (pour ainſi dire) ſe reſerrant en ſuite, le bout du membre viril, qui pour eſtre doüé d'un ſentiment tres-exquis, en eſt fort agreablement chatoüillé, & venant elle-meſme à recevoir les deux ſemences, dont elle eſt friande, & principalement de celle de l'homme, elle cauſe à la femme un treſſaillement voluptueux & extraordinaire de toutes les parties de ſon corps, la reſolution mutuelle augmentant le plaiſir de l'un & de l'autre, ainſi qu'*Ovide* nous exprime tres-bien par ces deux Vers,

Ad metam properate ſimul, tunc plena voluptas,
Cum pariter victi fœmina virque jacent.

C'eſt ce qui luy a encore fait dire, *Odi concubitus qui non utrinque reſolvunt.* Je haï le coït (qui étoit tout ſon plus grand delice) où l'un & l'autre ne déchargent pas leur ſemence.

La femme n'a pas une entiere certitude d'avoir conçu, ſi elle a reçu dans ſa matrice ſa ſemence avec celle de l'homme ; il faut encore qu'elle ſe ferme à l'inſtant, & qu'elle les retienne. Il y a dans la Coutume de Paris un article, par lequel il eſt dit, que *donner & retenir ne vaut* ; mais la choſe a bien lieu dans la conception ; car la femme donne & décharge ſa ſemence en ſa matrice, & l'y retient. Elle connoîtra avoir retenu les ſemences, ſi aprés le coït elle ne ſent rien s'écouler de ſa matrice, laquelle ſe reſſerre auſſi-toſt, & ſi la verge de l'homme en eſt retirée moins baveuſe & plus ſeche qu'à l'ordinaire : la femme

ressent aussi quelques momens aprés une petite douleur autour du nombril, & quelque broüillement du bas ventre, provenant de ce que la matrice se reserrant pour retenir les semences, se contracte en soy-mesme, afin de n'y laisser aucun vuide, & de les mieux contenir & embrasser plus exactement. Cette legere douleur du nombril, vient de ce que la vessie de l'urine (du fond de laquelle naist *l'ouraque*, qui va s'attacher au nombril) est un peu agitée par la contraction, & par cette espece de mouvement qui arrive à la matrice, quand elle se reserre pour retenir les semences, & de pareille agitation vient aussi ce petit broüillement du ventre, à cause que la matrice est située entre la vessie & l'intestin *rectum*, ausquels elle est fermement adherente en toute la longueur de son col, autrement dit le *Vagina*.

Ce sont-là les signes de conception qui se reconnoissent au moment qu'elle arrive; & on le sçait encore plus certainement, si mettant pour lors le doigt dans le *Vagina*, on sent que l'orifice interne est exactement fermé, sans aucune dureté, & dans une bonne situation. Outre ces signes, il y en a d'autres qui ne se reconnoissent qu'avec le temps, comme si la femme ensuite de cela devient dégoutée, sans avoir autre maladie, si elle perd l'appetit des viandes qu'elle aimoit, & s'il luy vient envie de manger des choses étranges, & qu'elle n'avoit pas accoûtumées; ce qui arrive selon la qualité des humeurs qui dominent en elle, & dont son estomach est abreuvé: elle a aussi souvent des nausées & des vomissemens qui continuënt long-temps; elle devient plus paresseuse, plus assoupie, plus chagrine, & de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, le coït ne luy plaît plus tant; elle sent quelquefois des douleurs de dents, à quoy elle n'étoit point sujette; ses mois s'arrêtent sans qu'il en paroisse autre cause, ayant esté toujours bien reglée jusques alors, ses mammelles s'enflent, se durcissent, & luy font douleur, par ce que le sang & les humeurs y affluënt, ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, les bouts en deviennent plus fermes & relevez, à cause de leur repletion, son nombril paroît élevé, ses paupieres sont mollasses & ont de la peine à se soutenir, elles sont fort obscures, & il se voit tout autour comme un cercle d'un jaune livide; elle a les yeux battus, enfoncez, leur blanc est trouble, & leur regard est languissant, & le sang de la femme qui a conçu, il y a déja quelque temps, est toujours mauvais,

dautant que n'étant pas pour lors repurgé de ses superfluitez comme il avoit coutume, il est alteré & corrompu par leur mélange. De plus, il y a un signe que toutes les femmes estiment & tiennent dans ce doute pour veritable, qui est *qu'en ventre plat, enfant y a* (disent-elles.) A la verité, il y a de la rime en ce proverbe, & aussi quelque sorte de raison, non pas comme elles s'imaginent, que la matrice se reserrant ensuite de la conception, retire en quelque façon le ventre & l'applatit; ce qui ne se peut faire, parceque son fond est libre & vague, sans estre attaché au devant du ventre pour le pouvoir ainsi retirer; mais bien à cause que les femmes par les indispositions de la grossesse amaigrissent & deviennent plus grêles & menuës, non seulement du ventre, mais aussi de tout le corps, comme il se reconnoît pendant les deux premiers mois de la grossesse, auquel temps ce qui est contenu dans la matrice est encore fort petit; mais quand le sang de la femme commence d'y affluer en quantité, alors le ventre luy grossit toujours de là en suite, jusques au terme de l'accouchement.

Tous ces accidens se rencontrant à la femme qui aura usé du coït, ou la plufpart ensemble, & successivement selon les temps, nous feront préjuger qu'elle aura conçu, quoy que beaucoup arrivent pour la suppression des menstruës, qui en produit presque de semblables; car chacun sçait, qu'elle cause pareillement aux vierges des dégouts, des nausées, & des vomissemens. (mais non pas si frequens) des enflures, duretez, & douleurs de mammelles & du ventre, comme aussi des appetits de choses étranges, lividité des yeux, & autres, à quoy il faut bien prendre garde. La matrice peut encore estre exactement fermée, sans que la femme ait conçu: Il s'en rencontre mesme, à qui elle ne s'ouvre presque jamais, sinon tres-peu pour laisser couler les menstruës, ce qui arrive à quelques-unes naturellement, & à d'autres par accident, comme par quelque callosité qui aura esté precedée de quelque ulcere, ou de quelque autre maladie; car comme *Galien* remarque tres-bien au commentaire sur les Aphorismes 51. *&* 54. *du* 5. *Liv.* la clôture de l'orifice interne de la matrice, est un signe commun aux tumeurs contre nature qui arrivent en cette partie, & à la conception de la femme, ce qu'il faut distinguer par sa dureté; parce qu'aux femmes grosses il est mollet, & dans une disposi-

tion naturelle ; mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, telle que peut estre un phlegmon, ou une tumeur schyrrheuse. *Os uteri gravidis enim molle est, & secundùm naturam.: durum autem, in quibus est tumor præter naturam, sive sit inflammatio, sive tumor durus.*

Si tous ces signes de conception, qui ne laissent pas quelquefois de nous tromper (quoique rarement se rencontrant tous ensemble) ne nous en donnent une certitude assez grande, & si nous la voulons avoir toute entiere, *Hipocrate* nous enseigne un moyen de la reconnoître, que je ne croy pas plus assuré que les autres ; c'est en l'Aphorisme 41. du 5. Livre, où il parle ainsi, *Si velis noscere an conceperit mulier., dormituræ aquam mulsam potui dato : & si ventris tormina patiatur, concepit : sin minus, non concepit.* Quand tu voudras connoître si une femme a conçu, ou non, lorsqu'elle ira dormir donne luy à boire de l'eau miellée ; & si ce breuvage luy fait ressentir des douleurs de ventre, causées par ventositez, c'est signe qu'elle a conçu, sinon elle n'a (dit-il) pas conçu. Il se fonde (à ce que je croy) sur ce que ce breuvage d'Hydromel engendre des vents, qui ne peuvent pas facilement sortir par bas, dautant que la matrice étant pleine, comprime par sa grosseur ou par sa contraction en la conception, l'intestin *rectum* sur lequel elle est située ; ce qui fait bruire ces vents, qui sont contraints de retourner dans les autres intestins.

S'il y a occasion où les Medecins & les Chirurgiens doivent estre plus prudens, & faire plus de reflexion à leur prognostic, c'est en ce qui concerne leur jugement touchant la conception & la grossesse des femmes, pour éviter les grands accidens & les mal-heurs que causent ceux qui s'y precipitent, sans en avoir une connoissance assurée. Les fautes que la crainte nous y fait pour lors commettre, sont en quelque façon excusables & pardonnables ; mais non point celles qui sont causées par la temerité, lesquelles sont incomparablement plus grandes. Il ne s'est que trop vû de pauvres femmes qu'on a fait avorter en les medecinant & saignant, ne les ayant pas cruës grosses ; ce sont autant d'homicides que font ceux qui en sont cause par leur ignorance, ou par leur temerité. Outre la mort qu'ils donnent souvent à ces petites creatures innocentes, ils les privent de la felicité eternelle, en les faisant mourir au ventre de leur mere

ſans recevoir le Baptême, qui leur auroit procuré un ſi grand bien, ſans y comprendre encore le danger où ils mettent les meres qui ſont en cét état. *Riolan au 2. Ch. du 6. Liv. de ſon Anthropogr.* rapporte l'hiſtoire d'une femme, nommée *Geneviefve Supplice*, qui aprés avoir eſté penduë pour ſes inſignes larcins, fut publiquement diſſequée par luy dans les Ecoles de Medecine, & fut trouvée groſſe d'un enfant de cinq mois, contre le ſentiment des Chirurgiens & des Sages-Femmes, qui l'ayant viſitée avant ſa mort ne l'avoient pas jugée groſſe, à cauſe qu'elle étoit d'une habitude fort graſſe & replete. Nous avons veu à Paris en l'année 1666. un miſerable exemple de cette nature, en une femme qui fut auſſi penduë & diſſequée en ſuite publiquement vers la court des cuiſines du Louvre, laquelle on trouva groſſe d'un enfant de quatre mois, nonobſtant le rapport des perſonnes qui l'avoient viſitée par l'ordonnance du Juge, avant qu'elle fût executée à mort, qui aſſurerent contre la verité, qu'elle ne l'étoit pas. Ce qui les trompa fut, que cette femme avoit effectivement (quoique groſſe) quelques menſtruës. C'eſt à quoy on ne doit pas ſi fort s'arrêter, dautant qu'il y en a pluſieurs qui ne laiſſent pas d'avoir leurs mois, encore qu'elles ſoient enceintes, & j'en connois qui les ont euës pendant toutes leurs groſſeſſes juſques au cinquiéme mois; ce qui arrive ſelon que quelques femmes ſont plus ou moins ſanguines, quoique la pluſpart ne les ayent pas ordinairement; mais comme chacun ſçait, il y a tres-peu de regles generales où l'on ne trouve quelquefois des exceptions. Cette affaire fit tant de bruit dans Paris, qu'elle fut auſſi-toſt à la connoiſſance du Roy & de toute ſa Cour, dequoy furent grandement blâmées les perſonnes, qui par leur ignorance avoient eſté cauſe de l'execution precipitée de cette pauvre mal-heureuſe, avec laquelle avoit pery ſon enfant, qui étoit innocent des crimes de ſa mere. Il ne faut pas auſſi que le Chirurgien ſe fie tant à ce que luy en peuvent dire ces ſortes de femmes, qui ont peur d'eſtre condamnées pour quelque délit qu'elles ont commis, dautant que pour avoir delay de leur punition, elles diſent preſque toutes qu'elles ſont groſſes; c'eſt le ſujet pourquoy il eſt tres à propos que ceux qu'on commet pour cette viſite y ſoient bien entendus. Il ſe trouve encore d'autres femmes, qui aprés avoir eſté maltraitées en leur perſonne, envoyent querir le

Chirurgien à dessein qu'il leur donne un rapport, & pour se vanger mieux de leur partie adverse, & obtenir des provisions d'autant plus facilement, elles se disent pareillement estre grosses, & avoir reçu des coups sur le ventre, feignant y sentir de grandes douleurs, & si par cas fortuit il arrive que ce soit au temps de leurs mois, elles tâchent de faire croire que c'est une perte de sang qu'elles simulent encore d'autre maniere, en quoy il ne faut pas se laisser decevoir; mais pour ne pas se faire estimer ignorant, & de peur de tomber dans de pareilles fautes, quand il y a quelque doute, il vaut mieux patienter un peu, que de precipiter son prognostic à la volée; car comme il y a des femmes qui veulent supposer estre grosses, quoiqu'elles ne le soient pas, aussi en voit-on qui nient le fait jusques à ce qu'elles soient accouchées, comme fit celle dont je vais faire le recit. Environ l'an 1654. étant en la ville de Saumur, il y eut proche du logis où je demeurois la fille d'un Bourgeois, jeune & tres-belle, qui fut traitée pendant cinq mois entiers, par un Medecin & un Apotiquaire, comme hydropique qu'elle se disoit estre, à la fin duquel temps, aprés avoir pris beaucoup de violens remedes qu'ils luy ordonnerent, elle guerit tout d'un coup en accouchant d'un enfant à terme, nonobstant tout ce qu'ils luy avoient donné; ce qui étonna grandement le Medecin & l'Apotiquaire, qui s'étoient ainsi lourdement trompez, en se fiant au dire de cette fille qui contrefit si bien l'hydropique, qu'ils ne s'aperçurent jamais de la verité que lorsqu'elle fut accouchée. Quelques femmes aussi ne s'apperçoivent pas elles-mesmes de leur grossesse, comme il est arrivé depuis peu à la femme d'un Conseiller de la Cour, laquelle aprés avoir encore esté traitée & medecinée six ou sept mois entiers comme hydropique par un celebre Medecin, est enfin accouchée d'un enfant, aussi-bien que plusieurs autres femmes que je connois, qui ont esté traitées de la mesme maniere. Mais qui ne pourra pas estre quelquefois trompé (me peut-on dire) puisque *Avenzoar*, tout fameux Medecin qu'il étoit, nous dit l'avoir esté luy-mesme en sa propre fille, laquelle il purgea par plusieurs fois tres-fortement, ne la croyant pas grosse, quoiqu'elle le fût de plus de quatre mois?

On voit outre cela des femmes, qui bien qu'elles soient effectivement hydropiques, ne laissent pas de faire des enfans; pour témoi-

témoignage dequoy j'allegueray l'exemple de la femme de M. *Duvieux* mon Confrere, laquelle étant devenuë hydropique depuis neuf ans entiers en suite d'une couche, fut traitée durant plusieurs mois, avec tous les remedes convenables à cette maladie, dont elle ne reçut aucun soulagement, aprés quoy, sans en avoir eu aucun soupçon auparavant, elle s'apperçut enfin qu'elle étoit grosse d'enfant, nonobstant l'extréme hydropisie de son ventre, qui bien loin de diminuer aprés qu'elle fut accouchée, comme on esperoit, s'augmenta davantage: & ce qui est de plus étonnant est, qu'elle a encore fait depuis ce temps-là trois autres enfans, l'un desquels est une fille âgée presentement de cinq ans & demy, qui est si forte & robuste pour son âge, qu'elle paroît avoir plus de sept ans, & un autre de ces enfans est un garçon, qui se porte aussi tres-bien, dont je l'ay accouchée il y a environ deux ans. On a beau feüilleter tous les Livres de Medecine, on n'y trouvera jamais un exemple si rare que celuy de cette femme, dont le ventre étoit d'une grosseur si prodigieuse, que je croy qu'elle y avoit plus de trente pintes d'eau dedans; ce qui luy a enfin causé la mort au mois de Juin dernier, aprés une chûte de tres-grande hauteur qu'elle fit mal-heureusement trois semaines auparavant, dans l'escalier d'un logis où elle étoit, laquelle luy ayant fait une grande commotion de tout le corps, à cause de l'excessive grosseur & pesanteur de son ventre, contribua beaucoup à avancer la fin de ses jours. La rareté du fait n'est pas de voir une femme hydropique, car c'est une chose assez commune; mais c'est de voir une femme l'étre jusques à un tel excez durant neuf ans entiers, & nonobstant cette maladie, accoucher heureusement de quatre enfans vivans. Lorsque je l'eûs accouchée de ce dernier enfant, son ventre ne me parut non plus diminué en grosseur que s'il n'en étoit sorty qu'un œuf de poule. *Schenckius au 4. Liv de ses Observ.* rapporte l'histoire d'une femme, qui ayant esté hydropique durant sept ans, ne laissa pas de faire aussi un enfant dans le temps de cette maladie; mais celle-cy est incomparablement plus extraordinaire.

Il y a encore d'autres femmes, qui croyant estre effectivement grosses d'enfant, n'ont que des hydropisies de matrice, comme il est arrivé à une Marchande de bois quarré à Paris, que j'ay bien connuë, laquelle n'a jamais eu d'enfans, quoy

qu'elle en ait eû des passions étranges, jusqu'au point d'en esperer à l'âge de cinquante-cinq ans, à cause qu'elle avoit encore pour lors quelque peu de menstruës. On persuada une fois à cette femme, sur le recit des signes qu'elle disoit avoir, durant l'espace de dix mois entiers, qu'elle étoit grosse, dequoy la Sage-femme, & plusieurs autres l'assuroient, (aussi le croyoit-elle bien elle-mesme, car il n'est pas difficile d'estre persuadé de ce qu'une forte passion nous fait esperer) à cause qu'elle avoit effectivement le ventre enflé, & disoit mesme sentir mouvoir son enfant, & le croyoit si bien, qu'un jour se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, aprés avoir fait preparer une tres-belle cassette pour l'enfant qu'elle s'imaginoit avoir, elle envoya querir sa Sage-femme, qui étant venuë, luy dit, que c'étoit effectivement pour accoucher; mais un jour ou deux aprés, ayant toujours esperé un enfant jusques alors, elle vuida seulement des eaux, & quelques vents qu'elle rendit par la Matrice, sans autre chose, aprés quoy il fallut replier la belle toilette qu'on avoit apprêtée. Ces exemples nous font donc voir, qu'il ne faut pas si facilement ajoûter foy aux choses que la femme nous dit, s'il n'y a de la raison, ce que nous pourrons reconnoître, en examinant les signes de la conception que nous avons declarez.

Mais aprés tout ce que je viens de rapporter touchant la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître non seulement la conception, mais mesme la grossesse des femmes, qui n'admirera l'incomparable science de *Democrite*, qui au rapport de *Diogene Laërte*, sçut si bien connoître la conception d'une fille qui étoit en la compagnie d'*Hipocrate*, lorsqu'il le vint voir, saluant cette fille le premier jour comme vierge, & le lendemain comme femme, qui avoit esté effectivement corrompuë en cette mesme nuit? neantmoins je croy qu'il est bien plus vraysemblable que c'étoit plûtost par quelque conjecture qu'il avoit dit la verité, que par une science tout-à-fait certaine. Or comme immediatement aprés la conception dont nous venons de parler, la generation se fait, il faut considerer ce que c'est, & de quelle façon elle se fait.

CHAPITRE IV.

De la Generation, & des conditions qui y sont requises.

C'Est une verité tres-grande & reconnuë de chacun de nous, que tout ce qui est en ce monde, est sujet à la corruption, & enfin contraint de souffrir la mort; c'est ce qui a obligé la nature providente & soigneuse de sa conservation, de donner à toutes choses un certain desir de s'éterniser, ce que ne pouvant faire en l'individu, dautant qu'il est mortel, par une necessité indispensable, elle le fait par la propagation des formes & des especes. Elle vient à bout de son intention, à l'égard des animaux, par le moyen de la generation successivement reïterée; c'est ainsi qu'ils semblent tous se rendre aucunement eternels en engendrant leurs semblables, & que les hommes, comme dit *Platon au 4. dial. de son liv. des Loix*, se rendent en quelque façon immortels, en laissant des enfans de leurs enfans aprés eux. C'est pour cela qu'il dit, que celuy qui neglige de prendre femme en mariage, & d'avoir des enfans, commet un crime; parce qu'ainsi faisant, il se prive volontairement du bien de l'immortalité, qui est preferable à tout autre.

Par *Generation*, nous entendons en general avec *Aristote* un acheminement ou mouvement de ce qui n'est pas à ce qui est. Mais cette definition est un peu trop ample & trop obscure pour venir à la connoissance que nous desirons avoir de la generation des animaux parfaits, & principalement de celle de l'homme; c'est pourquoy, afin de faire plus facilement concevoir nôtre intention, il en faut donner quelqu'autre, ou plûtost une description, qui nous figure plus precisément la chose. Pour ce sujet, nous dirons que par la generation de l'homme, nous entendons une action propre & particuliere de la matrice, par laquelle agissant sur les deux semences qui y sont retenuës, elle en forme & figure un corps, composé de quantité de parties, qu'elle dispose avec ordre, pour estre avec le temps l'organe de l'ame qui y doit estre infuse. Il y a plusieurs conditions requises à la generation parfaite, sans lesquelles elle seroit entierement impossible: on les met pour l'ordinaire au nombre de trois principales; sçavoir, la diversité des sexes, leur attouche-

ment, & le mélange des deux semences : c'est ce qu'il faut un peu examiner en particulier.

Bien que la femme soit definie par *Aristote*, un animal qui engendre en soy, & que cela soit vray, toutefois il est tres-certain qu'elle ne le peut faire qu'avec l'aide de l'homme, qui luy aura déchargé sa semence dans la matrice ; & si nous voyons journellement les poules & autres volailles faire des œufs sans avoir aucun mâle avec elles ; neantmoins, ces œufs ne produisent jamais des poulets, dautant que le mâle ne leur a pas imprimé & donné cette vertu prolifique, ou ce premier mobile, qui est absolument necessaire pour ce sujet ; ce qui nous prouve que la diversité des sexes est necessairement requise, aussi bien en ces animaux qu'aux plus parfaits, comme est l'homme.

La diversité des sexes seroit inutile s'ils ne venoient immediatement à l'attouchement, quoique quelques rusées pour couvrir leur impudicité, ayent voulu faire croire qu'elles n'avoient jamais esté touchées par aucun homme qui les eût pû engrosser, comme celle dont parle *Averroës*, qui conçut dans un bain, où un homme s'étoit lavé auparavant, lequel y avoit éjaculé sa semence, qui avoit esté attirée (à ce qu'il dit) & succée par la matrice de cette femme ; mais c'est un conte qu'il faut faire à des petits enfans pour les amuser.

Or afin que ces differens sexes fussent obligez de venir à cét attouchement que nous appellons *coït*, outre le desir de produire son semblable qui les y attire naturellement, les parties de l'homme & de la femme qui servent à la generation, ont esté doüées d'une chatoüilleuse, delectable, & mutuelle demangeaison, pour les exciter à cette action, sans laquelle il auroit esté impossible à l'homme, cét animal divin, né pour la contemplation des choses celestes, de se joindre à la femme : car en verité n'en auroit-il pas esté détourné par la saleté, & par la mauvaise odeur de cette partie, qui est le receptacle de toutes les immondices de son corps ? Pourroit-il s'y resoudre, s'il consideroit qu'il luy faut loger ce membre qu'il cherit tant, à un doigt prés d'un si puant retrait qu'est *l'anus ?* pour ce qui est de l'homme, il faut avoüer qu'il a l'avantage de n'avoir rien de dégoutant en toutes ses parties : & de l'autre costé, si la femme songeoit bien aussi à mille peines & incommoditez que luy cause la grossesse, aux douleurs qu'elle en ressent, & au danger de la vie

où elle eſt en l'accouchement, à quoy on peut ajoûter la perte de ſa beauté, qui eſt le don le plus precieux qu'elle ait, & qui la fait toujours cherir d'un chacun, quand elle le poſſede, certainement elle en ſeroit bien détournée ; mais l'un & l'autre ne font toutes ces reflexions qu'aprés l'action faite, & ne conſiderent rien devant, que le plaiſir mutuel qu'ils y reçoivent. C'eſt d'où vient, que *poſt coïtum omne animal triſte*, tout animal paroît triſte en ſuite du coït. C'eſt donc par ce chatoüillement voluptueux, & par le deſir d'engendrer leur ſemblable, que la nature a obligé les deux ſexes à cét attouchement.

Pour ce qui eſt du mélange des deux ſemences, il eſt certain que la diverſité des ſexes & leur attouchement, ne ſont requis que pour ce ſujet, ſans quoy la generation ne ſe pourroit faire, encore bien que quelques-uns veulent que celle de la femme ne ſerve de rien, & meſme qu'elle n'en ait point, comme a dit *Ariſtote, au* 1. *Liv. de la gener. des anim.* mais nous avons montré la preuve du contraire dans le Chapitre de la Conception, par l'exemple des experiences journalieres.

Toutes ces trois circonſtances, ſçavoir la diverſité des ſexes, leur attouchement, & le mélange de leurs matieres, qu'on appelle *ſemences*, doivent preceder la conception, à laquelle ſuccede la generation qui ſe fait de cette façon. Auſſi-toſt que la femme a conçu, c'eſt-à-dire reçu & retenu en ſa matrice les deux ſemences prolifiques, dont la matiere & la vertu s'uniſſent en ce meſme moment, de telle ſorte que des deux il ne ſe fait plus qu'un ſeul & meſme corps, & qu'une meſme vertu, elle ſe comprime de toutes parts pour les embraſſer étroitement, & ſe ferme ſi exactement, que la pointe d'une éguille n'y pourroit pas entrer ſans violence, aprés quoy elle reduit de puiſſance en acte par ſa chaleur les diverſes facultez qui ſont dans les ſemences qu'elle contient, dont elle débroüille peu à peu le chaos, ſe ſervant des eſprits dont ces ſemences écumeuſes & boüillantes ſont toutes remplies, leſquels ayant reçu un mouvement divin dans le premier inſtant de la conception, ſont comme les inſtrumens avec quoy elle commence à tracer les premiers lineamens de toutes les parties, auſquelles en ſuite (ſe ſervant du ſang menſtruel qui y affluë) elle donne avec le temps l'accroiſſement & la derniere perfection, non pas en agiſſant ſeulement au dehors de la matiere, comme fait un Sculpteur qui travaille

ſur une ſtatuë, mais en formant divinement, tant au dedans qu'au dehors, & figurant tres-exactement toutes les parties du corps. Et pour expliquer encore mieux la choſe, diſons qu'il arrive de meſme (s'il faut ainſi dire) à la ſemence dans la matrice aprés la conception, qu'il arriva en la creation du monde; car la lumiere qui étoit pour lors univerſellement épanduë, & confuſe avec la matiere du chaos, fut ſeparée pour en former le Soleil & les autres Aſtres qui regiſſent par leurs influences tous les autres corps : ainſi la vertu qui agit dans toute la ſemence, qu'on peut comparer à une eſpece de chaos, eſt toute ramaſſée pour en former le cœur, qui, comme *Ariſtote* a tres-bien remarqué, eſt l'unique principe & l'aſtre de la vie qu'il diſtribuë à toutes les autres parties, qui ſe forment auſſi par l'union des differentes parties de cette ſemence, chacune deſquelles étant ſeparée l'une de l'autre, ſe vient joindre par la meſme operation à celle qui luy eſt ſemblable, & par l'aſſemblage bien ordonné de toutes, le corps de l'enfant eſt entierement formé.

La generation ſe peut diviſer en trois differens temps, qui ſont, ſon commencement, ſon milieu, & ſa fin; pour le commencement, c'eſt celuy auquel il n'y a aucune autre matiere dans la matrice que les ſeules ſemences, qui dure juſques au ſixiéme jour, ſelon ce qu'*Hipocrate* dit avoir remarqué: il appelle pour lors ces ſemences du nom de *geniture*, c'eſt-à-dire la matiere dont la generation ſe doit faire. Il en parle au Livre *De natura pueri*: où il dit, que par l'experience qu'il en apporte on peut juger des autres temps. Il recite l'hiſtoire d'une femme, qui au bout de ſix jours, jetta tout d'un coup avec bruit par la matrice les ſemences qu'elle avoit conçuës, qui reſſembloient à un œuf cru, auquel on auroit oſté la coquille, & laiſſé la pellicule qui eſt au deſſous, ou à ces œufs avortifs qui n'en ont point, laquelle petite membrane étoit à l'exterieur quelque peu colorée de rouge, & envelopoit cette ſemence, qui étoit de figure ronde. On voyoit en la partie interne des fibres blancs & rougeâtres, avec une humeur épaiſſe, dans le milieu dequoy il y avoit quelque choſe qui paroiſſoit ſemblable à l'umbilic. Durant ce premier temps de la generation, on ne peut preſque rien remarquer de figuré ny de diſtinct dans cette *geniture;* mais on y voit ſeulement quelque commencement de diſpoſition à recevoir la forme des parties; enſuite dequoy vient le ſecond

temps,qui dure jusques au trentiéme jour,qui est le temps auquel le mesme *Hipocrate* assure que les mâles sont tout-à-fait formez, & au quarante-deuxiéme les femelles tout au plus tard. Aprés que ces six premiers jours sont passez, & que la matrice a travaillé de la façon que nous avons expliquée, sur les semences qui y sont pour lors sans aucun mélange de sang, parceque ne se faisant pas encore d'évaporation ny de dissipation considerable de leur substance, elles n'ont pas besoin en ce temps d'aliment pour la restaurer, elle les dispose à le recevoir, & il y est porté aux unes plûtost, & aux autres plus tard, selon que les femmes étoient plus ou moins éloignées du terme auquel elles devoient avoir leurs menstruës quand elles ont conçu, ce qui produit des effets suivant ces differentes dispositions; car s'il y affluë trop tost & en trop grande abondance, comme il arrive à celles qui conçoivent sur le point qu'elles doivent avoir leurs purgations, les semences en sont noyées & corrompuës, ce qui en cause souvent l'effluxion, ou bien la generation d'un faux germe; mais si elles en sont éloignées, la conception en est d'autant plus stable. Or donc, ce sang abordant peu à peu à la matrice de la femme qui a conçu il y a quelques jours, elle s'en sert comme de matiere propre à former & figurer toutes les parties de l'enfant, qu'elle avoit seulement tracées avec la semence, de mesme que fait un Peintre qui aprés avoir fait quelques simples traits avec un crayon sur une toile d'attente, vient ensuite, y appliquant couleurs sur couleurs, à figurer petit à petit toutes les parties de la personne qu'il veut representer. C'est quelque peu aprés le commencement du second temps de la generation qu'on vient à reconnoître, comme la figure de trois ampoules, ou plutost de trois masses de cette matiere, qui representent grossierement les trois parties qu'on nomme *principales*, la premiere desquelles compose la teste, celle du milieu le cœur, & l'autre le foye; on y voit aussi le *Placenta*, & les vaisseaux umbilicaux qui y sont attachez; & les membranes qui enveloppent le tout, aprés quoy de jour à autre toutes les autres parties du corps sont figurées, en telle sorte, que selon *Hipocrate*, les mâles sont tout-à-fait formez au trentiéme jour, & les femelles au quarante-deuxiéme, qui est environ le temps auquel on croit ordinairement que le *fœtus* commence à estre animé, quoique pour lors il n'ait pas encore un mouvement bien sensible.

Hipocrate veut par ce different terme, que le mâle ait plutost vie que la femelle, à cause (dit-il) de sa chaleur qui est plus grande : mais pour moy, je ne pense pas que le mâle soit plutost formé que la femelle : ce qui me le fait croire est, que si cela étoit ainsi, il devroit pareillement estre à terme plûtost qu'elle, par la mesme proportion du temps que l'un & l'autre auroient esté animez ; mais nous voyons le contraire, en ce que les femmes accouchent au terme ordinaire de neuf mois, de filles ou de garçons indifferemment. Disons donc que vers le trentiéme jour, & encore mesme bien plutost, tant aux mâles qu'aux femelles, toutes les parties du corps de l'enfant, (quoy que petites & tres-molles) sont entierement formées & figurées, auquel temps il n'est pas plus grand ny plus gros que la moitié du petit doigt, & de là ensuite, qui est nostre troisiéme temps, le sang affluant toujours de plus en plus à la matrice (non par intervalles, comme quand les mois coulent, mais continuellement) il acquiert accroissement de jour en jour, & se fortifie jusques à la fin du neuviéme mois, qui est le terme de l'accouchement le plus ordinaire.

Quoy qu'il semble que j'aye suffisamment expliqué la maniere en laquelle la conception & la generation sont faites, pour en donner une idée grossiere qui puisse representer passablement la chose, neantmoins je sçay bien que tout ce que j'en ay dit ne satisfait pas les plus curieux, qui desirent sçavoir precisément quelles parties du corps s'engendrent les premieres, & en quel temps le *fœtus* est entierement formé, comme aussi en quel temps, & comment l'ame y est introduite.

Aristote au 4. *Chap. du* 2. *Liv. de la gener. des anim.* veut que le cœur soit engendré devant toutes les autres parties du corps ; c'est pour cela qu'il le dit estre le premier vivant & le dernier mourant. *Galien* au Livre de la formation du *fœtus*, dit que ce sont les vaisseaux & le foye. Mais *Hipocrate* veut avec plus de raison, ce me semble, que toutes les parties soient engendrées en mesme temps, sans que l'une le soit plûtost que l'autre ; mais que les plus grandes nous apparoissent les premieres, quoique toutefois elles ne soient pas engendrées devant les autres ; c'est ce qu'il nous enseigne au Livre de la diette, où il dit, *Discriminantur autem partes, & augescunt simul omnes, & neque prius alteræ alteris, neque posterius : verum majores natura priores apparent*

parent minoribus, quum non priores exiſtant. Il declare encore aſſez preciſément la meſme choſe par ces paroles au commencement du Livre des lieux en l'homme. *Mihi quidem videtur principium corporis nullum eſſe, ſed omnia ſimiliter principium, & omnia finis. Circulo enim ſcripto principium non reperitur.* Il n'y a, dit *Hipocrate*, aucun commencement au corps, mais tout eſt commencement, & tout eſt fin, de la meſme maniere qu'en un cercle où on ne trouve aucun commencement.

La difficulté eſt encore plus grande pour ſçavoir en quel temps le corps de l'enfant eſt tout-à-fait formé. *Hipocrate* au Livre *de la nature de l'enfant*, dit que le mâle n'eſt pas entierement formé devant le trentiéme jour, & la femelle devant le quarante-deuxiéme. *Galien* eſt auſſi de ce ſentiment : mais le meſme *Hipocrate* ſe contredit manifeſtement au commencement du Livre *de l'âge*, nous aſſurant que la ſemence qui a demeuré ſept jours dans la matrice, a tout ce que le corps doit avoir ; ce qu'il dit avoir vû pluſieurs fois par le moyen des Courtiſanes publiques qui ſe font avorter, nous faiſant obſerver que ſi on met dans l'eau la caruncule qu'elles vuident, on y peut remarquer manifeſtement toutes les parties du corps juſques aux doigts des mains & des pieds, & meſme juſques aux parties honteuſes. *Ariſtote au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim.* dit que le mâle n'eſt formé qu'au quarantiéme jour, auquel temps il n'eſt pas plus grand qu'une groſſe fourmy, & qu'on ne le peut bien voir qu'en le mettant dans l'eau, parce qu'autrement il ſe diſſout & diſparoît auſſi-toſt, diſant auſſi que la femelle n'eſt pas encore tout-à-fait formée au troiſiéme mois, mais bien au quatriéme ſeulement. *Pline au 4. Chap. du 7. Liv. de ſon hiſt. nat.* aſſure le contraire, ſoutenant que la femelle eſt plûtoſt formée que le mâle. Mais qui eſt celuy qui ne s'étonnera pas aprés avoir connu le ſentiment d'*Ariſtote* touchant la longueur du temps qu'il preſcrit pour la formation du *fœtus*, & aprés avoir eſté preoccupé de l'opinion d'*Harveus*, qui en ſon Traité de la generation, nous aſſure qu'il ne ſe rencontre pas meſme aucune ſemence en la matrice des animaux, durant tous les quinze premiers jours qui ſuivent la conception, comme il dit avoir remarqué par l'ouverture de pluſieurs biches, quand il entendra parler d'un autre coſté *Kerckring*, qui dans un petit traité de la generation du *fœtus* qu'il a mis au jour depuis peu, nous aſſure

avoir trouvé en la matrice d'une femme morte subitement, trois ou quatre jours aprés ses purgations menstruelles, un petit *fœtus*, duquel la teste avec toutes ses parties paroissoit distinctement formée & separée du reste du corps, qui n'étoit encore que grossierement tracé, dont il a fait graver la figure, comme aussi celle d'un autre *fœtus* de quatorze jours, qui étoit entierement formé. *Severin Pineau* nous a pareillement fait representer la figure d'un *fœtus* de vingt jours, qui étoit encore plus parfaitement accomply en toutes ses parties; c'est ce qui fait que je croy que le sentiment le plus veritable touchant le temps auquel le *fœtus* est formé; est celuy que j'ay rapporté d'*Hipocrate* au commencement du Livre de l'*âge*, qui est que toutes les parties du corps de l'enfant sont entierement formées & figurées au septiéme jour, ou mesme encore plutost; & ce qui fait que j'y ajoute plus de foy, est un petit *fœtus* mâle de vingt-cinq jours ou environ, qui n'est gueres plus grand que l'ongle du pouce, lequel je conserve par rareté en mon cabinet dans une petite phiole pleine d'esprit de vin, à cause que toutes les parties de son corps sont si parfaitement formées & figurées, qu'on les voit aussi distinctement que si c'étoit un *fœtus* de six mois.

Ce que nous avons dit doit suffire pour sçavoir, ou plûtost pour conjecturer quelles parties du corps sont engendrées les premieres, & en quel temps il est tout-à-fait formé: mais c'est un nœud gordien des plus difficiles à débroüiller, que de connoître en quel temps & comment l'ame est introduite au corps de l'enfant. Plusieurs croyent que c'est dés le commencement de la generation, & qu'elle est mesme dans les semences conçuës; toutefois avec cette distinction, qui est qu'elle n'est encore qu'en puissance dans les semences, & seulement en effet quand le corps de l'enfant est entierement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit réellement & actuellement dans les semences, & qu'elle étoit elle-mesme l'architecte de son domicile qu'elle formoit dans la generation. *Hipocrate* a esté de ce dernier sentiment, ainsi qu'il le declare au Livre de la diette, par ces paroles, *Si quis non credat animam animæ misceri, demens est. Tertullien au* 13. *Ch. du Liv. de l'ame*, est aussi de l'opinion d'*Hipocrate*; car il dit que la semence vient de toutes les parties du corps, & que dés le commencement elle contient en soy une humeur qui procede tres-certainement de la substance

corporelle, & une chaleur qui vient de celle de l'ame, qui bien qu'elle soit immortelle, est neantmoins engendrée aussi bien que le corps dans le mesme moment. Et d'autres ont bien osé passer plus avant, disant que l'ame étoit mesme dans la semence lorsqu'elle étoit encore dans les testicules : mais toutes ces opinions sont condamnées comme contraires à la Foy, parce qu'on ne les pourroit pas admettre, sans croire que l'ame de l'homme fût corporelle aussi bien que celle des brutes.

Galien au Livre de la formation du *fœtus*, avoüe franchement qu'il ne connoît aucunement la cause efficiente du *fœtus* non plus que l'ame, & que tous les plus grands Philosophes qu'il a consultez sur cette matiere, ne luy en ont jamais pû donner la moindre raison demonstrative; mais que tout ce qu'il en peut assurer est, qu'il y a en cette cause efficiente une souveraine sagesse, & qu'aprés que le corps de l'enfant est entierement formé, il est gouverné durant tout le cours de la vie par les mouvemens de trois principes, qui sont le cerveau, le cœur & le foye. *Fernel au 6. & au 7. Chap. du 1. Liv. de abdit. rer. caus.* discourt amplement pour sçavoir si l'ame est en essence dés le commencement dans les semences, ou si elle n'y est pour lors qu'en puissance seulement; mais aprés avoir bien agité la question, il paroît assez par la conclusion de l'épilogue *du 7. Chap.* qu'il étoit peut-estre du premier sentiment, qu'il n'a pas voulu soutenir ouvertement, s'étant contenté d'en faire alleguer les raisons en la conference de *Brutus*, qui bien que vaincu, ce semble, par celles de son adversaire *Eudoxus*, dit à la fin de sa dispute, qu'il n'y a que Dieu seul qui sçache quelle des deux opinions est la veritable, & que les hommes connoissent seulement ce qui leur paroît plus vray-semblable. Il ne faut pas neantmoins juger de cela par ce qui peut paroître plus vray-semblable à nos sens; mais il s'en faut rapporter entierement à ce que l'Eglise nous oblige de croire, qui est que l'ame de l'homme est une substance entierement spirituelle & toute divine, qui ne procede aucunement du pere ny de la mere, comme veut *Tertullien*; mais qui vient de dehors, & est infuse au corps de l'enfant au moment qu'il est entierement formé : mais sans faire une plus grande disgression, laissons cette matiere aux gens plus éclairez que nous, & retournons à la nostre pour parler de la grossesse & de ses differences, avant quoy neantmoins je trouve assez à propos

de faire le recit d'une histoire tres-considerable touchant la generation de l'enfant.

CHAPITRE V.

Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés sa mort un petit fœtus *de deux mois & demy ou environ, avec une grande abondance de sang caillé; laquelle merite bien d'estre examinée, pour sçavoir si cét enfant avoit esté engendré dans le vaisseau éjaculatoire, appellé* tuba uteri, *comme plusieurs personnes le croyent.*

Le sixiéme jour de Janvier de l'année 1669. j'ay vû au milieu de la ruë de la Tannerie, chez un Chirurgien nommé *Benoist Vassal*, une matrice figurée comme elle est en la table qui est mise à la fin de ce present Chapitre, laquelle il avoit recemment tirée du corps d'une femme âgée de 32. ans, qui étoit morte aprés avoir senty de cruelles douleurs dans le ventre durant trois jours entiers, qui luy avoient causé de frequentes syncopes, & des convulsions tres-violentes. Cette femme, qui étoit de sa profession, Garde-d'accouchée, paroissoit durant sa vie d'une santé tres-parfaite, & avoit déja eû en differentes grossesses onze enfans, sçavoir sept garçons & trois filles, dont elle étoit toûjours accouchée fort heureusement au terme de neuf mois: mais étant devenuë grosse pour la douziéme fois, & sa matrice ne s'étant dilatée que vers sa corne droite, cette partie devint enfin si mince & si foible, que ne pouvant souffrir seule une extension suffisante pour contenir plus long-temps l'enfant, elle se creva entierement au deuxiéme mois & demy de sa grossesse ou environ; ce qui en fit sortir l'enfant, qui fut trouvé mort entre les intestins de sa mere, avec une grande abondance de sang caillé, qui s'étoit épanché dans tout le bas ventre. Une infinité de personnes ayant esté aussi bien que moy chez ce Chirurgien pour voir cette matrice, qu'il montroit à tout le monde comme un prodige, leur persuadant que la generation de cét enfant s'étoit faite dans le vaisseau éjaculatoire, que *Fallope* appelle *tuba uteri*, crûrent d'abord, sans examiner davantage la chose, qu'elle étoit ainsi que le Chirurgien leur

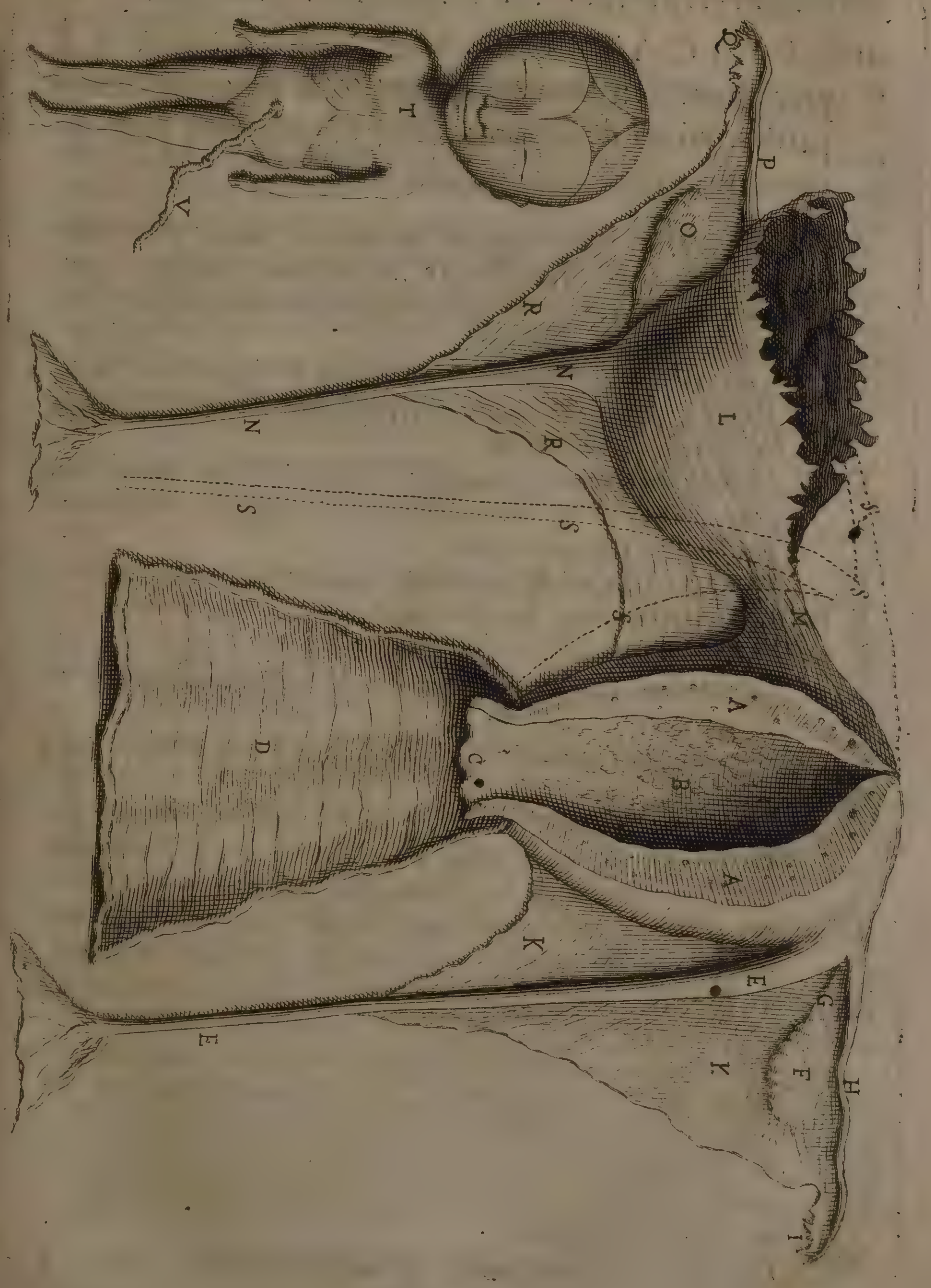
disoit ; & que cét exemple confirmoit plusieurs histoires de semblable nature que Monsieur *Riolan* rapporte au 35. *Ch. du 2. Liv. de son anthropographie.* Mais lors que j'eus bien examiné & consideré toutes les parties de cette matrice, je reconnus que ceux qui étoient de ce sentiment se trompoient aussi bien que ce Chirurgien : c'est ce qui m'obligea d'en dessigner à l'heure mesme la figure dans la veritable disposition où je la vis pour lors, laquelle est incomparablement plus fidelle & plus correcte que celle que ce Chirurgien fit graver un mois aprés, dans le temps qu'elle n'avoit presque plus rien de sa premiere figure, qui avoit esté toute corrompuë par le maniment de plus de mille personnes, qui l'avoient veuë, touchée, remuée & retournée de tous les costez pour la considerer à leur mode.

Je sçay, mon cher Lecteur, que je vous paroîtrois bien opiniâtre en ne voulant pas demeurer d'accord que cét enfant ait esté engendré dans le *tuba uteri*, aprés l'aveu de tant de Medecins & de Chirurgiens qui le croyent comme une verité tres-constante, si je ne vous faisois connoître les raisons qui m'obligent à n'estre pas de ce sentiment. C'est ce que je pretens faire pour vous desabuser, & tous ceux qui ont cette opinion, vous faisant voir manifestement par la simple demonstration de la veritable figure de cette matrice, que j'ay dessignée exprés de ma propre main d'aprés l'original, que cét enfant n'avoit pas esté engendré dans le *tuba*, mais dans une partie du propre corps de la matrice, qui s'étoit étenduë & poussée vers sa corne en maniere de hergne, dans laquelle l'enfant étoit contenu, qui venant à croître, avoit causé la ruption de cette partie.

J'ay, ce me semble, assez de raison de comparer le vice de conformation de cette matrice à une espece de hergne, & de dire que cét enfant avoit esté engendré en une partie de la matrice, qui s'étoit ainsi allongée peu à peu dans la suite ; car les intestins ne laissent pas d'estre contenus dans la membrane du peritoine, quoy qu'ils soient quelquefois poussez par le moyen de sa production ou de son allongement jusques dans le *scrotum*, ainsi qu'il arrive aux hergnes de cette partie ; & voicy comme je prouve tres-bien que cette mesme partie en laquelle étoit contenu l'enfant, avant qu'il en fut sorty par la rupture qui s'y fit, étoit une portion du propre corps de la matrice, & non pas le *tuba uteri* : c'est qu'il est constant que le ligament rond s'atta-

che immediatement à la partie laterale du propre corps de la matrice, appellée *la corne*, ce ligament confondant en ce lieu sa substance avec celle de la matrice. Or cela étant de la sorte, il est certain que la partie où le ligament rond aboutissoit, & à laquelle il étoit fortement attaché du costé droit où étoit le vice de conformation de cette matrice, étoit une portion de la substance mesme de la matrice, aussi bien que l'endroit où l'autre ligament rond s'attachoit du costé gauche qui étoit sain & d'une disposition naturelle, & que par consequent cét enfant avoit esté engendré dans une partie de la substance de la matrice qui s'étoit ainsi allongée : c'est ce qui se peut manifestement connoître par la seule inspection de la figure que j'en ay fait representer, en laquelle son propre corps paroît beaucoup diminué de ce mesme costé, à cause que cette extension particuliere avoit consumé & emporté par cét allongement une partie de sa substance, qui s'étoit trouvée seulement en cette derniere grossesse plus debile à cét endroit qu'aux autres, à quoy toutes les autres frequentes grossesses que cette femme avoit euës auparavant, avoient peut-estre beaucoup contribué, ou bien quelqu'autre accident qui luy pouvoit estre survenu en cette derniere, qui avoit empêché que tout le propre corps de la matrice ne se dilatât également, comme il avoit fait dans toutes les autres grossesses.

Il y a plusieurs personnes qui se sont servy depuis peu de cét exemple, pour nous prouver que les testicules des femmes sont pleins de petits œufs, qui se détachant du propre corps des testicules dans le temps du coït, sont conduits par le *tuba* dans la matrice, pour servir en suite à la generation de l'enfant, & qu'un de ces pretendus œufs étant resté fortuitement dans le *tuba* de cette femme, sans tomber dans sa matrice, avoit esté cause de sa mort. Monsieur *Graaf* entr'autres est de ce sentiment, & a donné au public pour l'autoriser la copie de cette matrice, qu'il a tirée de celle que ce Chirurgien dont j'ay parlé avoit fait graver, comme on peut voir en la page 260. de son Livre intitulé *De mulierum organis generationi inservientibus*. Mais s'il se donne la peine d'examiner sans aucune preoccupation celle qui suit, qui est tres-fidelle & correcte, aussi bien que mes raisons, il connoîtra bien qu'il faut qu'il nous donne d'autres demonstrations pour nous faire croire son opinion veritable.



Q
P
O
R
N
L
M
S
T
V
A
B
C
D
K
E
G
F
Y
H
I

EXPLICATION DE LA FIGVRE precedente, en laquelle la matrice & toutes les autres parties qui en dépendent, sont representées plus petites d'un grand tiers qu'elles n'étoient.

A. A. *montrent le propre corps de la matrice ouvert dans toute sa longueur & l'épaisseur de sa substance spongieuse, parsemée de plusieurs vaisseaux tres-considerables, qui paroissent dans toute cette substance.*

B. *La cavité de la matrice, au milieu de laquelle on voyoit plusieurs petits grumeaux, de substance fongueuse semblable à celle de l'arriefaix.*

C. *L'orifice interne de la matrice, qui étoit d'une figure inégale, comme il est ordinairement à la plusspart des femmes qui ont eu plusieurs enfans.*

D. *Le* vagina, *ou col de la matrice, ouvert en sa longueur.*

E. E. *Le ligament rong du costé gauche.*

F. *Le testicule gauche.*

G. *Le vaisseau éjaculatoire, qui va du testicule à la corne de la matrice.*

H. *Le vaisseau éjaculatoire gauche, appellé par Fallope,* tuba uteri.

I. *Le morceau déchiré du costé gauche, qui n'est qu'une production du ligament large, qui paroist ainsi déchiquetée vers l'extremité du vaisseau ejaculatoire.*

L. *Vne espece de poche membraneuse dans quoy l'enfant étoit contenu, avant qu'elle se fut rompuë, & crevée de la maniere qu'elle paroist; & comme cette poche n'étoit qu'une portion de la propre substance de la matrice, allongée à ce costé droit en maniere de hergne, elle s'étoit contractée de mesme que fait la matrice, aussi-tost que l'enfant en fut sorty par cette grande rupture qui s'y fit, ne restant rien de contenu en sa capacité que plusieurs caillots de sang, & quelques parties de l'arriere-faix, qui s'y trouverent apres la mort de la femme.*

M. *Vne espece d'étranglement de mesme substance, qui étoit entre*

entre cette poche & le propre corps de la matrice.

N. N. *Le ligament rond de la matrice, qui étoit attaché de ce costé droit à cette poche.*

O. *Le testicule droit.*

P. *Le* tuba uteri, *ou vaisseau éjaculatoire droit.*

Q. *Le morceau déchiré du costé droit.*

R. R. *Le ligament large du costé droit.*

S.S.S.S.S. *Tous ces endroits marquez de points au costé droit, montrent l'étenduë que la matrice devoit avoir en ce costé, & la situation en laquelle devoient aussi estre le ligament rond & le* tuba uteri, *pour estre proportionné au costé gauche, où les parties paroissent dans une disposition naturelle.*

T. *L'enfant, qui est plus petit d'un tiers qu'il n'étoit, la grandeur & la grosseur en ayant esté diminuée dans la presente figure, à proportion de la matrice, & de toutes les autres parties qui en dépendent.*

V. *Vne partie du cordon de l'umbilic de l'enfant.*

CHAPITRE VI.

De la grosseße, & de ses differences, avec les signes de la veritable, & ceux de la fauße.

LA grossesse de la femme proprement prise, n'est autre chose qu'une tumeur du ventre, causée par l'enfant situé dans la matrice. Il y a la grossesse selon nature, qui est celle qui contient un enfant vivant, que nous appellons *veritable*, & l'autre contre nature, en laquelle au lieu de l'enfant, n'ont esté engendrées que des matieres étranges, comme ventositez mêlées de quelques eaux, qu'on nomme *hydropisies de matrice*, ou bien des faux germes, des moles, ou quelques membranes pleines de sang, ou de semences corrompuës, pour raison dequoy elle est appellée *fausse grossesse*. Nous avons déja parlé en faisant mention de la Conception & de la Generation, des causes & des signes de la grossesse dans son commencement; neantmoins nous en repeterons encore les plus certains & les plus ordinaires, qui sont nausées, vomissemens, perte de l'appetit des choses que la femme avoit accoûtumé de manger & de

trouver bonnes, desir des étranges & mauvaises, suppression des menstruës sans fiévre ny frisson, ou autre cause, douleur & enflure des mammelles; toutes lesquelles choses arrivent aussi aux Vierges, par la retention des mois: mais le plus assuré est, que si on met le doigt dans le *vagina*, on sent l'orifice interne exactement fermé, sans aucune dureté, & dans une bonne situation, comme aussi la distension du corps de la matrice considerable, selon plus ou moins que la femme est grosse, & l'enfant remuant en la matrice nous en donne des preuves indubitables.

Il faut toutefois bien prendre garde à n'estre pas trompé à ce qu'on sent remuer dans la matrice, dautant que l'enfant a de soy un mouvement de totalité & de partialité; de totalité, quand il remuë tout son corps, & de partialité quand il ne remuë qu'une partie à la fois, comme la teste, un bras, ou une jambe, le reste de son corps demeurant stable: mais la matrice gonflée en la suffocation, & mesme quelques moles, ont par accident quelque espece de mouvement de totalité, & non point celuy de partialité. Celuy de la suffocation est convulsif, & celuy de la mole est plûtost un mouvement de decidence, que d'autre maniere; c'est-à-dire, un mouvement par lequel les choses pesantes tombent en bas; car la femme qui a une mole de grosseur considerable dans la matrice, de quelque costé qu'elle se puisse mettre ou tourner, son ventre suit incontinent la mesme voye, & y tombe comme une boule pesante. Vers le temps (à peu prés) que l'enfant se meut, si la femme est effectivement grosse, les humeurs qui se sont portées aux mammelles, par la retention des mois, se convertissent en lait, & alors ce signe nous est ordinairement un témoignage assuré de grossesse, quoy qu'il se soit vû des femmes avoir du lait (toutefois bien rarement) sans estre grosses, ou sans avoir jamais eu d'enfans; ce qui nous est confirmé par *Hipocrate* en l'Aphorisme 39. du 5. Livre, qui dit, ***Si mulier quæ nec prægnans, nec puerpera est, lac habet, ei menstrua defecerunt.*** Si une femme a du lait aux mammelles, sans estre grosse ou sans estre accouchée, cela vient de ce que ses menstruës sont retenuës. Mais ce sont plûtost des serositez que du lait, lequel en ce cas n'a pas de consistance, ny une couleur blanche, comme celuy de celle qui est accouchée, & mesme celuy de la femme grosse n'est encore que tout aqueux, & ne s'épaissit & blanchit que lorsqu'aprés estre accouchée elle vient à nourrir son enfant.

L'enfant ſe remuë manifeſtement vers le quatriéme mois, & plûtoſt ou plus tard, ſelon qu'il eſt plus ou moins fort : quelques femmes le ſentent dés le deuxiéme mois, & meſme encore plutoſt, & d'autres vers le troiſiéme ſeulement, ou plus tard. Au commencement ces premiers mouvemens ſont fort petits, & aſſez ſemblables à ceux que fait un petit moineau lorſqu'il vient d'éclorre, aprés quoy ils deviennent plus grands, à proportion que l'enfant grandit & ſe fortifie; & ils ſont à la fin ſi violens, qu'ils obligent la matrice à ſe décharger de ſon fardeau, comme elle fait par l'accouchement. L'opinion commune eſt, que les mâles ont plutoſt mouvement que les femelles, à cauſe de leur chaleur qui eſt plus forte; mais cela eſt à peu prés bien égal; car il y a des femmes qui ſentent plûtoſt leurs filles, & d'autres leurs garçons, ce qui arrive indifferemment, tant aux mâles qu'aux femelles, ſelon qu'il y a eu plus ou moins de diſpoſition vigoureuſe en leur generation.

Aſſez ſouvent les femmes qui uſent journellement du coït, ſont ſujettes à ſe tromper; car elles croyent ordinairement eſtre groſſes ſi leurs mois ſont retenus, & qu'elles ayent avec cela quelque mal de cœur; ce qui n'eſt pas toûjours vray, parce que la fauſſe groſſeſſe cauſe preſque les meſmes accidens que la veritable, ce qu'on ne reconnoît le plus ſouvent que par la ſuite. Cette fauſſe groſſeſſe eſt, comme nous avons dit, quelquefois cauſée par des vents, qui enflent & font diſtenſion de la matrice, que quelques femmes rendent avec auſſi grand bruit que ſi c'étoit du fondement, comme faiſoit cette *Galla* dont parle *Martial au 7. Liv. de ſes Epigr.* à laquelle il dit, *Offendor cunni garrulitate tui &c.* d'autres fois ce ne ſont que des eaux, qui s'y amaſſent en telle quantité, qu'il s'eſt vû des femmes en jetter un plein ſeau, ſans aucun enfant, quoy qu'elles cruſſent en avoir effectivement, comme fit un jour cette Marchande de bois, dont j'ay cy-devant rapporté l'hiſtoire à la fin du troiſiéme Chapitre de ce premier Livre, laquelle ne les vuida qu'à la fin du dixiéme mois, juſques auquel temps elle avoit toûjours eu opinion d'eſtre groſſe. Il y en a d'autres qui n'engendrent que des faux germes & des moles; ce qu'on connoît, en ce que l'enfant a ſes mouvemens differens, comme j'ay dit, & que la mole reſte ſouvent dans la matrice aprés le terme ordinaire de l'accouchement, quelques femmes les portant quelquefois des

années entieres, & mesme plus long-temps, selon qu'elles sont plus ou moins adherentes à la Matrice, & qu'elles y sont entretenuës & nourries par le sang qui y vient.

Les moles procedent toujours de quelques faux germes, qui restant en la Matrice, s'y accroissent à cause du sang qui y afluë, par l'accumulation duquel ils sont peu à peu augmentez: si la Matrice s'en décharge avant le deuxiéme ou le troisiéme mois au plus, on leur donne le nom de *faux germe*, & les uns ne sont quasi que les semences envelopées d'une membrane, comme étoit cette geniture, que vuida au bout de six ou sept jours cette femme dont parle *Hipocrate* au Livre *de natura pueri*; les autres sont un peu plus solides, & comme charnus, ressemblans en quelque façon au juisier d'une volaille, & sont gros plus ou moins, selon le temps qu'ils ont demeuré dans la Matrice, & aussi selon la quantité du sang dont ils y ont esté abreuvez. Les femmes vuident ces faux germes plûtost ou plus tard, selon qu'ils sont adherens à la Matrice, ce qu'elles font presque toujours avec grande perte de sang.

Il est de tres-grande importance de bien distinctement connoître la veritable grossesse d'entre la fausse; car les fautes qui se commettent au mauvais jugement qu'on en fait, sont toujours tres-considerables, dautant qu'en la veritable grossesse l'enfant doit demeurer dans la Matrice, jusques à ce que la nature l'en fasse sortir elle-mesme par un accouchement naturel; mais au contraire, la fausse grossesse nous indique de procurer le plûtost que faire se peut l'expulsion de ce qu'elle contient. C'est pourquoy aux occasions où les signes équivoques rendent la chose douteuse, il ne faut pas en faire avec precipitation un prognostic entierement decisif, comme font ordinairement les ignorans & les charlatans; car les plus fins peuvent quelquefois estre trompez en cette matiere, s'ils n'usent de tres-grande precaution: pour témoignage dequoy, je pourrois sans exageration citer plus de cinquante exemples de differentes femmes qui m'ont consulté plusieurs fois pour des soupçons de grossesse qu'elles avoient, à cause de l'extréme grosseur de leur ventre, & d'autres signes qui leur faisoient croire durant des années entieres qu'elles étoient grosses d'enfant, quoiqu'elles ne le fussent pas effectivement: mais pour ne pas faire un si long discours, contentons-nous seulement de rapporter un exemple

connu de tout Paris, qui est celuy de Madame la Presidente de Nesmond, qui en l'année 1668. fut jugée estre grosse d'enfant durant plus d'un an, par plusieurs Medecins, Chirurgiens, & Sages-femmes, qui étoient tous de ce sentiment contre la verité, s'étant fondez sur la grosseur de son ventre, & sur quelques autres signes équivoques de grossesse qu'elle avoit; mais enfin aprés avoir esté l'espace d'une année & demie en cét état, la montagne des fausses esperances qu'on luy avoit données, n'enfanta qu'une souris; c'est-à-dire que la tumeur de son ventre disparut, sans vuider autre chose que quelques eaux, & autres corps étranges, dont la nature ne se déchargea qu'au bout de tout ce temps.

Ces fausses grossesses arrivent ordinairement aux femmes qui ne sont pas tout-à-fait bien reglées en l'évacuation de leurs menstruës, soit pour leur quantité, soit pour leur qualité; mais principalement aux femmes de 35. à 40. ans, à cause que cette évacuation commence en cét âge à n'estre plus si bien ordonnée qu'elle étoit auparavant: c'est pourquoy dans tous ces soupçons de grossesse, il faut avant toutes choses s'informer particulierement de la maniere que les femmes avoient coûtume d'avoir leurs menstruës, aussi bien que de toutes les dispositions qui ont precedé l'enflure du ventre, & de celles qui l'accompagnent.

Il arrive quelquefois que ces fausses grossesses sont bonnes comme cause, & on en voit assez souvent des exemples; car aprés qu'elles sont terminées, elles font un changement à la disposition de la Matrice, qui est cause que dans la suite les femmes deviennent effectivement grosses d'enfant, pourvû qu'il n'y ait pas d'autre empêchement. C'est ce qu'*Hipocrate* nous enseigne tres-bien par ces paroles du 2. Livre des Predictions. *Postquam ventris tumiditas exoluta fuerit, ac molles factæ fuerint, in utero concipient, si non aliud quoddam impedimentum ipsis fiat: nam hæc affectio bona est ad mutationem in utero faciendam, ut post hoc tempus in utero concipiant.*

CHAPITRE VII.

Le moyen de connoître les differens temps de la grossesse.

SI les Medecins, les Chirurgiens, & les Sages-femmes ont besoin d'une si grande prudence, pour assurer qu'une femme

est grosse ou qu'elle ne l'est pas, & d'une veritable ou d'une fausse grossesse, elle ne leur est pas moins requise, pour juger de combien elle la peut estre, afin qu'ils puissent estre assurez si l'enfant a vie, ou s'il ne l'a pas encore, ce qui est de tres-grande consideration : car selon la Loy, si la femme grosse avorte pour avoir esté blessée, celuy qui l'a frappée merite la mort, si son enfant étoit vivant, sinon il doit estre seulement condamné à une amande pecuniaire: il faut aussi que les Sages-femmes prennent bien garde à n'estre pas elles-mesmes cause de la mort des enfans, & quelquefois aussi de celle de leurs meres, en les mettant en travail devant qu'il soit temps, comme font celles qui ne se connoissant aucunement en leur art, s'imaginent toûjours quand la femme grosse se plaint de grandes douleurs de ventre & de reins, que ce sont celles de l'enfantement, ce qui fait qu'au lieu de tâcher à les faire cesser, au contraire elles les excitent, & la font ainsi accoucher tres-malheureusement avant terme. Je connois une femme, laquelle étant grosse de six mois ou environ, fut surprise de grandes douleurs qu'elle ressentoit, à peu prés comme si elles eussent esté pour la faire accoucher; ce qui l'obligea de mander sa Sage-femme, qui étant venuë, & connoissant la chose à sa mode, fit tout son possible pour la faire accoucher, en luy excitant un redoublement de ses douleurs par lavemens acres, & la faisant promener par la chambre, ainsi que si elle eût esté à terme; mais voyant aprés deux jours que rien ne venoit, nonobstant ces continuelles douleurs, elle m'envoya querir pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre; je fus incontinent chez elle, où l'ayant trouvée en cét état, je sentis en la touchant pas bas, l'orifice interne de sa Matrice dilaté à y mettre l'extremité du petit doigt en sa partie interne, & encore plus ouvert vers l'exterieure : mais considerant qu'elle n'avoit aucun autre accident que ces douleurs, je la fis aussi-tost mettre au lit, où elle demeura huit ou neuf jours, pendant lesquels toutes ses douleurs cesserent, & sa Matrice se referma exactement, ainsi que je le connus, l'ayant touchée quelques jours ensuite, & elle ne laissa pas de porter encore son enfant trois mois entiers, & accoucha à terme d'une fille forte & robuste, que j'ay veuë vivante jusques à l'age de cinq ans. Or si j'eusse fait continuër, comme on avoit commencé, cette femme seroit indubitablement accouchée à six

mois, ce qui auroit causé la mort à son enfant en son ventre, ou peu de temps aprés son avortement. Il se faut gouverner de la maniere en pareille occasion, pourvû que ces douleurs ne soient pas accompagnées d'accidens, qui mettroient la mere en danger de la vie, si on ne la faisoit accoucher promptement, comme de frequentes convulsions, ou de quelque perte de sang considerable, ainsi que nous dirons en son lieu.

Pour bien connoître les differens temps de la grossesse, on se peut servir du propre recit de la femme; à quoy neantmoins il ne faut pas toujours se fier; car il ne nous doit servir que de conjecture, dautant que plusieurs se trompent elles-mesmes, s'imaginant estre grosses depuis le temps qu'elles ont retention de leurs mois, ou elles se reglent par celuy auquel elles ont senty mouvoir leur enfant, ce qui n'est pas toûjours une chose certaine. Nous en jugeons le plus ordinairement par la grosseur du ventre; mais bien plus assurément, en touchant l'orifice interne de la Matrice. Au commencement de la grossesse, nous ne la reconnoissons que par les signes de la conception, dautant que ce qui est pour lors dans la Matrice n'est pas de grosseur assez considerable pour tumefier le ventre, & que bien au contraire, il devient plus plat en ce temps, pour les raisons que nous en avons dites en un autre lieu cy-devant; mais aprés le deuxiéme mois, le ventre vient à s'élever peu à peu, & de là ensuite jusques au neuviéme. Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le sent exactement fermé & allongé, ressemblant au museau d'un petit chien nouveau né: il est aussi fort épais en ce temps, mais par l'extension de la Matrice il vient peu à peu à diminuër en toutes ses proportions, tellement que quand la femme approche de son terme, il est tout applaty, & presque confus avec le globe de la Matrice, & en telle sorte qu'il fait seulement comme un petit bourlet, ou cercle un peu épais à son entrée, dont le couronnement est fait au temps de l'accouchement. Neanmoins il se trouve quelquefois des femmes qui ont cét orifice plus gros qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de la grossesse, à cause des humiditez glaireuses dont il commence d'estre abreuvé en ce temps; mais pour lors il est beaucoup plus laxe & molasse, & non pas si compacte & si fermé, qu'il a coutume d'estre dans les premiers mois.

Il ne faut pas aussi juger toûjours du temps de la grossesse par

la grande tumeur du ventre, dautant qu'il y a des femmes qui sont plus grosses à demy terme, que d'autres ne le sont étant prêtes d'accoucher (car cela dépend de la grosseur de leurs enfans, comme aussi de leur nombre, & encore de la quantité des eaux qui sont contenuës avec eux dans la Matrice) mais bien plûtost par cét orifice interne, qui devient ordinairement moins épais & plus applaty, d'autant plus que les femmes sont proches de leur terme; ce qui arrive ne plus ne moins, que nous voyons diminuer l'épaisseur d'un cuir mollasse à mesure que nous l'étendons & dilatons; de mesme cét orifice devient moins épais, par l'extension qu'en fait la teste de l'enfant, qui donne & pese ordinairement contre luy dans les derniers mois. On se sert fort de cette remarque pour l'admission des femmes grosses, qui viennent faire leurs couches à l'Hostel-Dieu de Paris, laquelle j'ay trés-souvent observée, y pratiquant les accouchemens en l'année 1660. par la permission que m'en fit donner Monseigneur le premier President, n'y ayant point de lieu plus propre à se perfectionner en peu de temps, dans la pratique d'une operation si necessaire, à cause du grand nombre qu'on y en fait journellement, & de toutes les sortes. La regle est, que toutes les femmes grosses y sont reçuës charitablement, quinze jours ou environ avant leur terme, & pour ce sujet on les visite devant que de les y admettre, à cause qu'on en voit quantité, qui étant bien aises d'estre nourries à rien faire, s'y presentent deux ou trois mois plûtost qu'elles ne doivent, se disant & assurant estre prêtes d'accoucher; mais par les considerations que j'ay dites cy-dessus, on peut facilement juger, & sçavoir à fort peu prés, celles qui y sont recevables, & celles qui ne le sont pas; c'est-à-dire quand elles sont sur le point de leur temps, & par ce moyen, connoître aussi quand il est besoin de procurer l'accouchement, ou au contraire le retarder autant qu'il est necessaire, lors que la femme n'est pas encore à terme.

CHAP. VIII.

CHAPITRE VIII.

Sçavoir, si on peut reconnoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, & les signes qu'elle doit avoir plusieurs enfans.

ON peut bien satisfaire la curiosité & l'inquietude des femmes qui desirent sçavoir si elles sont grosses ou non; mais il s'en trouve beaucoup qui veulent qu'on passe outre, & qu'on leur dise si c'est d'un garçon ou d'une fille; ce qui est absolument impossible, quoiqu'il n'y ait presque point de Sage-femme qui ne se vante de le deviner; (en effet c'est bien deviner que d'y rencontrer) car quand cela arrive, c'est assurément plutost par hazard, que par aucune science, ou raison qu'elles ayent euë pour le pouvoir predire. Mais on est quelquefois si fort pressé & importuné d'en dire son sentiment, principalement par les femmes qui n'ont jamais eû d'enfans, & mesme par leurs maris qui n'en sont pas moins curieux, qu'on est obligé de les satisfaire au mieux qu'il est possible sur ce sujet, par l'examen de quelques signes tres-incertains.

Il y a beaucoup de signes, sur lesquels cette connoissance est fondée (si tant est qu'on la puisse avoir, ce que je ne croy pas) dont les deux principaux sont tirez d'*Hypocrate*. Le premier est en l'Aphorisme 42. du 5. Livre, où il dit, *Mulier gravida si marem gerit, benè colorata est: si verò fœminam, malè colorata.* La femme grosse d'enfant mâle a bonne couleur: mais si c'est d'une fille elle a mauvaise couleur. Et l'autre est en l'Aphorisme 48. du mesme Livre, *Fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur.* Le plus souvent les enfans mâles sont situez au costé droit, & les femelles au costé gauche. De plus, on dit que la femme grosse d'un fils est plus gaillarde & réjoüie, qu'elle se porte beaucoup mieux, qu'elle n'est pas si dégoutée, qu'elle le sent remuër plûtost, que sa mammelle droite grossit devant la gauche, & est aussi plus ferme; que le bout de toutes deux est relevé, & regarde vers le haut, que le lait en est plus épais, & que toutes les parties droites de son corps sont plus robustes & plus promptes à tous mouvemens; comme par exem-

ple, si elle est assise, ou à genoux, ou debout, qu'elle commencera sa premiere démarche avec le pied droit; mais si c'est une fille, elle aura tous signes contraires à ceux que je viens de dire. Il y a des personnes qui pretendent le connoître par les urines en les voyant, mais cela n'est pas plus assuré; car il se rencontre tous les jours des femmes bien colorées, & qui ont tous ces signes d'estre grosses d'enfant mâle, qui accouchent d'une fille, contre toute l'esperance qu'on leur avoit donnée du contraire; & d'autres, qui bien qu'elles ayent des signes tout-à-fait opposez, font des garçons.

Quelques-uns croyent s'y mieux connoître que tous les autres, par la consideration du temps de la conception; car ils disent, que si la femme a conçu pendant que la Lune étoit en son croissant, elle doit avoir un garçon, & au contraire que ce doit-estre une fille si elle étoit en son declin: mais ils n'y rencontrent pas mieux, comme il est aisé de le connoître par la remarque que j'en ay faite à l'Hostel-Dieu de Paris, & qu'on y peut faire tous les jours aussi bien que moy, qui est que j'y accouchay une fois en un seul & mesme jour onze femmes, qui étoient toutes à terme, dont cinq eurent des garçons, & les six autres firent des filles. Or il est à préjuger qu'elles avoient toutes conçu en mesme temps, puisqu'elles accoucherent toutes à terme en un mesme jour; elles auroient donc dû, si cela y faisoit quelque chose, avoir esté regies par la domination de cét Astre, & avoir fait toutes des garçons, ou toutes des filles, & non les unes des garçons, & les autres des filles, ainsi qu'il arriva, & qu'il arrive encore tous les jours au mesme lieu, où on voit naître comme par tout ailleurs des mâles & des femelles indifferemment; c'est ce que prouvent bien aussi les Registres de tous les enfans nouveaux-nais qu'on porte journellement baptiser dans toutes les Paroisses de cette ville de Paris, lesquels on peut aisément consulter pour la confirmation de cette verité; mais particulierement ceux de la Paroisse de S. Eustache & de celle de S. Sulpice, en chacune desquelles on baptise ordinairement plus de 160. enfans par mois.

Il y en a d'autres qui croyent que les mâles sont plûtost engendrez de la semence qui vient du testicule droit, que de celle du gauche, l'estimant estre plus chaude & moins sereuse, à cause que la veine spermatique droite vient du tronc de la veine cave,

& que celle du costé gauche prend origine de l'émulgente ; mais s'ils connoissoient de quelle maniere se fait la circulation du sang, ils sçauroient que le sang de l'émulgente n'est pas plus sereux que celuy qui est dans la veine cave, dautant qu'il a esté purgé par le Rein de sa serosité superfluë avant que d'entrer dâs cette émulgente ; ils sçauroient aussi que la semence des deux testicules est toute semblable, parcequ'elle est faite d'un mesme sang qui leur est apporté, non point par les veines, mais seulement par les deux arteres, qui naissent du tronc de *l'aorte*, autrement dite *la grosse artere* ; pour lequel sujet le gauche est aussi disposé à produire des mâles que des femelles ; & partant ces Pâtres s'abusent en liant l'un ou l'autre testicule de leurs taureaux, selon qu'ils souhaitent avoir des mâles ou des femelles. C'est une chose qu'*Hipocrate* au Livre *de la Superfetation* recommande à l'homme de faire dans l'action du coït ; mais outre qu'elle luy seroit entierement inutile, pour la raison que j'ay dite, elle luy seroit encore tres-incommode & douloureuse : les deux exemples qui suivent le peuvent assez justifier. J'ay connu à Rome un Italien qui n'avoit que le testicule gauche, ayant perdu le droit en quelque bonne occasion, lequel depuis cét accident, ne laissa pas aprés s'estre marié, de faire deux enfans, que j'ay vû vivans & fort sains, l'un desquels étoit un garçon, & l'autre une fille, sans tous ceux qu'il peut avoir eûs depuis ce temps-là, auquel il n'avoit aucun soupçon que sa femme eût esté aidée en sa besogne par quelqu'autre, comme il arrive assez souvent en ce païs. Je connois encore presentement un autre homme, qui est un Maistre Armurier de cette ville de Paris, qui n'a aussi que le testicule gauche, le droit luy ayant esté amputé dans sa jeunesse pour le guerir d'une hernie qu'il avoit, duquel la femme est accouchée d'un garçon pour la premiere fois, & de deux filles ensuite.

Les personnes qui se mêlent de vouloir prédire quel doit estre l'enfant qui n'est pas encore né, adherent pour l'ordinaire, par complaisance, au souhait que font les femmes grosses & leurs maris touchant ce sujet ; car si la Sage-femme sçait qu'on desire un garçon, elle assurera que ce doit estre un garçon, & qu'elle en jureroit ; & si c'est une fille qu'on demande (comme cela arrive aussi à des femmes qui les aiment mieux) elle dira de mesme, & qu'elle gageroit que ce doit estre une fille. Si cela

reüssit à la bonne heure suivant son prognostic, elle ne manquera pas de dire qu'elle le sçavoit bien; mais quand la chance tourne au contraire de la prediction, elle se fait reputer pour ignorante & presomptueuse.

Pour moy je voudrois agir tout autrement, & reconnoître avant que d'en rien dire, la passion des gens, & donner toûjours mon avis contraire au souhait qu'on fait; car s'il échet que par cette voye la Sage-femme rencontre bien (quoique ce soit par hazard) on dira que c'est une habile femme, & qu'elle l'avoit bien dit, & s'il vient d'autre façon (ce qui de deux fois arrive une) la femme & son mary ayant ce qu'ils ont souhaité, n'y prendront pas si prés garde, dautant qu'on reçoit toûjours de bon cœur le bien qui arrive, quoiqu'on ne l'ait pas esperé.

Ayant montré qu'il n'est pas possible de sçavoir de quel enfant la femme grosse doit accoucher, à cause de l'incertitude des signes sur lesquels on se fonde pour en juger, nous dirons qu'il n'en est pas de mesme de la connoissance qu'on peut avoir si la femme est grosse de plusieurs enfans. Il y a bien des Auteurs qui ont assuré, que la femme ne doit porter que deux enfans à la fois, à cause qu'elle n'a que deux mammelles, comme aussi parcequ'elle n'a que deux cavitez dans la Matrice, à la difference de beaucoup d'autres animaux, qui y ont plusieurs cellules, & qui ont aussi plusieurs mammelles, ce qui fait qu'ils portent un plus grand nombre de petits, lequel correspond ordinairement à celuy des cellules de leur Matrice: cela est bien vray à l'égard de ces autres animaux; mais la Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité (si ce n'est qu'on vueille prendre pour cavitez ses deux costez) dans laquelle il y a seulement une simple petite ligne longitudinale, qui s'y trouve sans autre separation.

Nous voyons tous les jours des femmes accoucher de deux enfans d'une mesme portée, quelquefois de trois, & tres-rarement de quatre. J'ay connu neantmoins un nommé M. *Hebert*, Couvreur des bâtimens du Roy, qui étoit si bon couvreur, que sa femme accoucha, il y a environ vingt-trois ans, de quatre enfans tous vivans pour une seule fois, ce que sçachant Monseigneur le Duc d'Orleans defunt, auprés duquel il étoit assez bien venu pour son humeur joviale, il luy demanda en presence de quantité de personnes de qualité, s'il étoit vray qu'il fût si

bon compagnon, que d'avoir fait à sa femme ces quatre enfans tout d'un coup, il répondit tout froidement qu'oüy, & qu'assurément il luy en eût fait une demy-douzaine si le pied ne luy eût point glissé, ce qui fit rire un chacun de la bonne façon. *Aristote au 4. Ch. du 7. Liv. de l'hist. des anim.* parle d'une femme qui en quatre fois accoucha de 20. enfans, en ayant fait cinq à chaque fois, dont la plupart ont pû estre nourris jusques en l'âge d'adolescence. *Pline au 3. Ch. du 7. Liv. de l'hist. nat.* rapporte encore cette mesme histoire, ou une autre toute semblable, qu'il ajoûte à l'exemple qu'il donne des trois *Oraces*, & des trois *Curiaces*, & à celle d'une femme nommée *Fausta*, qui du temps d'*Auguste*, en la ville d'*Ostie*, fit quatre enfans en une fois, sçavoir deux mâles & deux femelles; disant outre cela, qu'au rapport de *Trogus*, il y a des femmes en Egypte qui en font jusques à sept, & au 11. *Ch.* il parle d'une autre femme qui en fit douze; & *Albucasis au 75. Ch. du 2. Liv. de sa meth.* dit qu'il se forme quelquefois quatre, cinq, six, sept, & mesme plus de dix enfans ensemble dans la Matrice, & qu'il a connu une certaine femme qui avorta de sept, & une autre de quinze, qui étoient tous bien formez. Mais j'estime pour miracle, ou pour fable, l'histoire ou le conte de cette Dame Marguerite, Comtesse d'Hollande, qui en l'an 1276. accoucha de trois cent soixante & cinq enfans, en une seule & mesme fois, qui reçurent tous le baptême, & moururent le mesme jour aussi-bien que leur mere; ce qui luy arriva (ce dit-on) par l'imprécation que luy fit une pauvre femme, qui souhaita qu'elle en pût faire autant qu'il y a de jours en l'an, à cause que luy demandant l'aumône, en luy representant sa misere, & celle de deux enfans jumeaux qu'elle portoit en ses bras, cette Dame luy répondit, que si elle en souffroit de l'incommodité, elle avoit eû du plaisir à les faire, luy reprochant aussi qu'elle ne pouvoit pas avoir conçu ces deux enfans d'un seul homme. *Schinckius au 4. Liv. de ses Observat.* a transcrit tout au long l'Epitaphe qui contient l'histoire de cette Comtesse, laquelle il dit estre gravée sur un marbre dans un Bourg appellé *Lausdun*, qui n'est pas éloigné de la ville de *Leide* en Hollande. Mais comme le plus souvent le nombre de deux est celuy qu'ont les femmes qui font plusieurs enfans à la fois, nous en dirons les signes, qui ne paroissent pas neanmoins dans les premiers mois, & mesme fort peu jusques

à ce que les enfans ayent un mouvement manifeste. Il y en aura quelque apparence si la femme est extraordinairement grosse, sans qu'il y ait soupçon d'hydropisie ; & bien plus, si on voit une éminence à chaque costé de son ventre, & qu'il ait en sa longueur comme une ligne un peu déprimée, ou moins relevée vers le milieu ; & la chose sera presque certaine, si en un mesme instant on sent plusieurs & differens mouvemens aux deux costez, & si ces mouvemens sont beaucoup plus frequens qu'à l'ordinaire ; ce qui se fait à cause que les enfans étant pressez, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à se mouvoir de la façon, quoiqu'ils soient separez par des membranes, & contenus dans des eaux differentes. Si tout cela est ainsi, pour lors il y a tres-grande apparence que la femme a plusieurs enfans.

Beaucoup d'Auteurs sont de l'opinion d'*Aristote* & de *Pline*, qui disent que les jumeaux de tous les autres animaux vivent facilement, quoiqu'ils soient de different sexe ; mais qu'au contraire, tres peu de ceux de la femme peuvent estre élevez, étant tres-difficile que la nature se puisse bien regler à conserver ces enfans de different sexe, dans la Matrice, durant tout le temps qui seroit necessaire, à cause que le mâle & la femelle ne recevant pas (à ce qu'on pretend) leur perfection si promptement l'un que l'autre, il arrive presque toûjours que l'un vient à en sortir devant le temps ; mais nous voyons neantmoins tous les jours le contraire, car les jumeaux tant d'un mesme, que de differens sexes, vivent indifferemment aussi-bien d'une façon que de l'autre. *Rodericus à Castro* au 13. *Ch. du* 3. *Liv. de la nat. des femmes*, confirme aussi tres-bien cette verité par l'exemple qu'il apporte de son propre frere & de sa sœur, tous deux jumeaux, âgez de prés de 40. ans, qui étoient en tres-parfaite santé, & tous deux remarquables, non seulement pour les forces du corps, mais aussi pour toutes les perfections de l'esprit. Mais à quoy bon citer des autoritez, pour prouver une chose que l'experience nous fait connoître journellement? C'est pourquoy finissons ce discours pour parler de la superfetation.

CHAPITRE IX.

De la ſuperfetation.

LA ſuperfetation n'eſt autre choſe qu'une conception reïterée, qui ſe fait lorſque la femme qui eſt déja groſſe vient à concevoir pour une ſeconde fois : mais il y a beaucoup de conteſtation, pour ſçavoir ſi la femme qui accouche de deux enfans, ou d'un plus grand nombre, les a tous faits d'un meſme coït, ou de pluſieurs. *Seneque au 1. Ch. du 7. Liv. des bien-faits*, met cette choſe au rang de celles qui ſont les plus difficiles à connoître, auſſi-bien que la cauſe du flux & reflux de la Mer Oceane. Nous voyons à la verité tous les jours les chiennes, les chattes, les truyes, & les lapines faire pluſieurs petits, pour avoir eſté couvertes une ſeule fois, ce qui peut bien faire préjuger que la choſe arrive à la femme de la meſme maniere. D'autres veulent que cela ſe faſſe par ſuperfetation ; mais il y a des ſignes qui nous en font connoître la difference, par le moyen deſquels on ſçaura ſi les deux enfans ont eſté engendrez enſemble d'un ſeul coup, ou bien ſucceſſivement l'un aprés l'autre. Ce qui fait croire à pluſieurs que la ſuperfetation ne peut arriver, eſt à cauſe qu'auſſi-toſt que la femme a conçu, ſa Matrice ſe comprime, & ſe ferme tres-exactement, aprés quoy la ſemence de l'homme, qui eſt abſolument neceſſaire à la conception, n'y trouvant pas de place ny d'entrée, ne peut (à ce qu'ils diſent) y eſtre reçue ny contenuë, pour faire cette ſeconde conception ; joint à cela, que la femme groſſe décharge ſa ſemence, qui n'y eſt pas moins requiſe que celle de l'homme, par un vaiſſeau qui aboutit à l'extremité de l'orifice interne, laquelle ſe répand par ce moyen dans le *vagina*, & non dans le fond de la Matrice, ainſi qu'il ſeroit neceſſaire pour la ſuperfetation. Neantmoins on répond à ces objections qui ſont tres-fortes, qu'il eſt bien vray que la Matrice eſt pour l'ordinaire exactement fermée & reſerrée quand la femme a conçu ; & outre cela, qu'elle jette pour lors ſa ſemence par un autre conduit ; mais que cette regle generale a quelques exceptions, & que la Matrice ainſi fermée s'entr'ouvre quelquefois, pour laiſſer paſſer quelques excremens ſereux & glaireux, qui par leur ſejour

l'incommodent, ou principalement lorsque la femme est animée d'un extraordinaire desir du coït, & que venant aux prises amoureuses, dans la chaleur de cette action elle décharge quelquefois par le conduit qui aboutit au fond de sa Matrice, lequel est dilaté & r'ouvert par l'impetueux effort de sa semence agitée & échauffée plus que de coûtume; & cét orifice s'ouvrant ainsi quelque peu dans ce temps, si la semence de l'homme y est dardée en ce moment, on croit que la femme peut concevoir une deuxiéme fois, qu'on appelle superfetation; ce qui est confirmé par l'histoire que *Pline* rapporte au 11. *Ch. du 7. Liv. de l'hist. nat.* d'une servante laquelle ayant exercé le coït en un mesme jour avec deux differentes personnes, fit deux enfans, l'un ressemblant à son Maître, & l'autre à son Procureur; comme aussi de cette autre femme qui en eut encore deux, l'un semblable à son mary, & l'autre à son rufien; faisant encore mention en ce mesme lieu, d'une femme qui aprés estre accouchée d'un enfant à terme, en rendit un autre au bout de deux mois, & d'une autre qui ayant vuidé au septiéme mois un enfant mort, accoucha outre cela de deux jumeaux, deux mois ensuite de ce premier, tous lesquels exemples il a tiré mot à mot d'*Aristote* au 4. *Ch. du 7. Liv. de l'hist. des anim.*

Cette seconde conception est effectivement une chose aussi rare, que nous en voyons la decision incertaine; c'est pourquoy il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois que les femmes ont plusieurs enfans d'une mesme portée, il y ait eû superfetation; car ils sont presque toûjours faits d'un mesme coït, par l'abondance des deux semences, lesquelles sont quelquefois partagées en la Matrice, à cause que l'éjaculation ne s'en fait pas tout d'un coup, mais en differentes reprises; il ne faut pas croire aussi qu'elle se puisse faire en tous les temps de la grossesse; car si elle se fait, elle ne peut avoir lieu dans le premier ny dans le second jour de la conception, dautant que d'autre semence venant à estre reçuë dans la Matrice, il s'en feroit un mélange & une confusion avec la premiere, qui pour lors n'est pas encore revêtuë de cette pellicule qui l'en pourroit separer, laquelle n'est entierement formée qu'au sixiéme ou au septiéme jour, comme *Hipocrate* vit à cette femme, dont il parle au Livre *de la nature de l'enfant*, qui jetta cette geniture vers ce temps-là; outre que la Matrice se r'ouvrant de nouveau, il se feroit un écoulement

ment de la premiere semence, qui ne seroit pas envelopée de cette petite membrane qui la pourroit conserver : c'est ce qui fait que je ne croy pas l'histoire de cette femme dont parle *Pline*, estre arrivée, pour la raison qu'il en allegue, qui est qu'elle avoit exercé en un mesme jour le coït avec ces deux differentes personnes, parceque le dernier auroit certainement causé cette confusion de semence, comme j'ay dit, & ainsi détruit l'ouvrage commencé : Mais je croy, que si cette superfetation se fait quelquefois, elle ne se peut faire seulement que depuis le sixiéme jour de la conception ou environ, jusques au trentiéme tout au plus ; parceque pour lors les semences sont revêtuës de membranes, & le *fœtus* qui est contenu dans la Matrice n'est pas encore d'une grosseur considerable ; mais aprés ce temps, cela est impossible, ou tout au moins tres-difficile, à cause que la Matrice s'emplissant de plus en plus par l'accroissement de l'enfant, auroit d'autant plus de peine à recevoir une nouvelle semence, & ne pourroit pas aussi la retenir, & empêcher qu'elle ne regorgeât dehors par sa plenitude, l'ayant reçuë en cét état : & ce qui me fait croire d'autant plus volontiers qu'il est tres-difficile que la superfetation se puisse mesme jamais faire, est que la Matrice embrasse toûjours si étroitement tout ce qu'elle contient, qu'elle ne laisse pas aucun vuide en sa capacité, quand mesme ce seroit un corps étrange qui y seroit retenu.

Hipocrate au Livre *de la superfetation*, nous donne (à ce qu'il croit) un moyen de reconnoître si deux enfans sont jumeaux, c'est-à-dire, s'ils ont esté tous deux faits d'un mesme coït ; ou s'ils sont engendrez l'un aprés l'autre par superfetation, disant que comme la femme conçoit les jumeaux en un mesme jour, elle en accouche aussi en un mesme jour ; *Quæ gemellos gestat, eadem die parit velut concipit*. Mais cela n'est pas toûjours vray : neantmoins on connoît les jumeaux, en ce qu'ils sont tous deux à peu prés d'égale grosseur & grandeur, & qu'ils n'ont qu'un seul & commun arrierefaix, & ne sont point separez l'un de l'autre que par leurs membranes, qui les envelopent chacun en particulier avec leurs eaux ; car ils ne sont pas tous deux dans une mesme membrane & en mesmes eaux, comme quelques-uns croyent contre la verité. Mais s'il y a plusieurs enfans, & qu'il y ait eû superfetation, ils seront bien pareillement separez par leurs membranes, neantmoins ils n'auront pas leur délivre com-

mun ; mais chaque enfant aura le sien particulier, & ils ne seront pas aussi d'égale grandeur, dautant que celuy qui aura esté fait par superfetation, sera beaucoup plus petit & plus foible que celuy qui aura esté engendré le premier, qui à cause de sa force & vigueur aura pris pour luy la plus grande & la meilleure portion de la nourriture, ainsi que nous le reconnoissons aux fruits fort gros & beaux, qui en ont quelquefois proche d'eux de tres-petits, qui sont comme des avortons ; ce qui vient de ce que celuy qui est premierement noüé & affermy à l'arbre, emporte toute la nourriture de son voisin provenu de la fleur qui s'est épanoüie, lorsque le premier avoit déja acquis quelque grosseur. Il se voit aussi quelquefois que les jumeaux ne sont pas toûjours de pareille grandeur ; ce qui arrive selon qu'ils ont plus ou moins de vigueur l'un que l'autre, pour attirer à eux en plus grande abondance la meilleure partie de la nourriture commune.

Il y a environ douze ans que j'accouchay une femme qui étoit à terme, à laquelle je tiray par les pieds une fort grosse fille vivante, qui s'étoit presentée en cette mauvaise posture ; aprés quoy la voulant delivrer, j'amenay avec l'arriere-faix un autre enfant, qui étoit un garçon mort, & deux fois plus petit que cette premiere fille, lequel ne paroissoit pas à sa grandeur & à sa grosseur avoir plus de quatre ou cinq mois, quoique ces deux enfans eussent esté engendrez ensemble en un seul & mesme coït, comme il se reconnoissoit, en ce qu'ils n'avoient pour tous deux qu'un seul & mesme délivre, ce qui en est la veritable marque, ainsi que nous avons dit ; & ce deuxiéme enfant étoit si petit, que je le tiray tout d'un coup avec l'arriere-faix, & encore envelopé de ses membranes que j'ouvris au plûtost, pour voir s'il étoit vivant, mais il étoit mort il y avoit bien longtemps, ainsi qu'il me parut par sa corruption.

Ne voulant pas tout-à-fait soûtenir que la superfetation ne se fasse quelquefois, je diray seulement qu'elle arrive tres-rarement ; car la pluspart des femmes qui accouchent de deux enfans, n'ont qu'un seul délivre commun à tous deux ; ce qui est un signe tres-certain qu'il n'y aura pas eû de superfetation, & qui est beaucoup plus seur que les indices qui se tirent de la grandeur & de la force des enfans, qui ne nous doivent servir que de conjecture ; joint à cela que les jumeaux peuvent encore avoir

chacun leur délivre entierement ſeparé l'un de l'autre, auſſi bien que leurs corps le ſont : c'eſt pourquoy ce ſigne, qui eſt équivoque, ne nous peut pas bien prouver la choſe. Pour concluſion de ce Chapitre, je diray qu'il eſt toûjours au pouvoir de la femme d'éviter la ſuperfetation ſi elle s'abſtient du coït durant les premiers mois aprés qu'elle aura conçu ; mais il n'en eſt pas de meſme de la generation des jumeaux, car elle ne dépend pas d'elle en aucune façon.

CHAPITRE X.

De la Mole, & de ſes ſignes.

DE toutes les eſpeces de groſſeſſe de la femme, il nous reſte à examiner celle qui eſt cauſée par la Mole, de laquelle il faut toûjours procurer l'expulſion auſſi-toſt qu'elle eſt reconnuë, comme étant tout-à-fait contre nature. La mole n'eſt autre choſe qu'une maſſe charnuë, ſans os, ſans articulation, & ſans diſtinction de membres, qui n'a aucune veritable forme ny figure reguliere & determinée, engendrée contre nature dans la Matrice enſuite du coït, des ſemences corrompuës de l'homme & de la femme.

Il eſt tres-certain que les femmes n'engendrent pas de moles, ſi elles n'ont uſé du coït, parceque les deux ſemences y ſont auſſi bien requiſes que pour la vraye generation. On en voit, à la verité, quelques-unes qui n'ayant eû aucune habitation avec l'homme, vuident aprés des pertes de ſang quelques corps étranges, qui ſemblent eſtre charnus en apparence ; mais ſi on y prend garde de bien prés, on trouvera que ce ne ſont que des grumeaux de ſang caillé qui n'ont aucune conſiſtance ny tiſſure charnuë ou membraneuſe, comme ont les moles & les faux germes. Il y a meſme quelques femmes qui vuident auſſi tous les mois dans le temps de leurs menſtruës des petits corps étranges, qui paroiſſent comme membraneux, & en quelque façon charnus : mais ce n'eſt qu'une pituite morveuſe & viſqueuſe, qui ſe condenſe par la chaleur du lieu tout autour des parois de la partie interne de la Matrice, d'où venant enſuite à ſe détacher par l'affluence du ſang, elle eſt expulſée avec les menſtruës. Je connois une femme âgée de vingt-huit ans, qui n'a pas eſté

un seul mois depuis plus de neuf ans sans vuider de ces sortes d'excretions ; & comme d'abord j'avois de la peine à me persuader que la semence de son mary n'y eût pas contribué, je luy conseillay, aussi-bien qu'à son mary, de s'abstenir entierement du coït durant deux ou trois mois, afin que connoissant certainement la cause de cette indisposition qui la rend sterile, on y pût remedier plus facilement : mais quoiqu'elle s'en fût abstenuë tres-exactement, suivant le conseil que je luy avois donné, elle ne laissa pas de continuër à vuider tous les mois dans le temps de ses menstruës les mesmes excretions qu'auparavant ; ce qui me fait croire que la mesme chose peut arriver aux filles aussi-bien qu'aux femmes : neantmoins si on examine bien ces especes de petits corps étranges comme j'ay fait, on ne trouvera pas qu'ils ayent aucun vaisseau de formé ny figuré ; car autrement ce seroit une marque indubitable que la semence de l'homme auroit contribué à leur generation ; parcequ'il est impossible que des parties organiques, comme sont les veines & les arteres, puissent estre engendrées de la seule semence de la femme. C'est pour cela qu'on en trouve quantité dans toute la substance des veritables moles & des faux germes, qui comme nous avons dit, ne peuvent pas absolument estre engendrez, si la semence de l'homme n'y a effectivement contribué.

Quelques Auteurs font plusieurs differences de moles, & disent que les unes sont aqueuses & venteuses, & les autres membraneuses & charnuës, dont quelques-unes sont sans forme ny figure determinée, & d'autres ont quelque espece de figure humaine grossiere, & mesme quelque sentiment & mouvement : mais suivant la definition que nous en avons donnée, nous n'admettons pour veritables moles que ces corps étranges charnus, contenus en la capacité de la Matrice, qui sont entierement separez de sa propre substance, à laquelle ils adherent seulement par quelques endroits, d'où ils tirent leur nourriture. C'est pour cela que nous ne suivons pas la definition qu'*Ætius* au 80. *Ch. du 16. Liv.* & *Paul Æginete au 69. Ch. du 3. Liv.* nous donnent de la mole, disans que ce n'est autre chose qu'une tumeur de la Matrice endurcie, causée selon *Ætius*, ou par quelque inflammation qui a precedé, ou par quelque ulcere auquel une excroissance de chair est survenuë, qu'on appelle *mole*, à cause de sa grande pesanteur : mais cette definition convient plûtost au

schyrre de la Matrice, & à l'ulcere avec *Hyperſarcoſe*, qu'à la veritable mole; & les eaux & les vents ſe doivent rapporter aux hydropiſies de Matrice; & ſi ce qui eſt contenu en ſa capacité a de ſoy quelque ſentiment & mouvement animal, en ce cas, c'eſt un monſtre, & non une mole.

Les moles s'engendrent ordinairement lorſque l'une des deux ſemences, tant celle de l'homme que celle de la femme, ou toutes les deux enſemble ſont debiles ou corrompuës originairement, ou par accident, la Matrice ne travaillant pas à la veritable generation que par le moyen des eſprits, dont les ſemences doivent eſtre toutes remplies; mais d'autant plus facilement, que le peu qui s'y en trouve eſt éteint, & comme étouffé ou noyé par la quantité de ſang menſtruel groſſier & corrompu, qui quelquefois y affluë peu de temps aprés la conception, lequel ne donne pas le loiſir à la nature d'achever ce qu'elle commençoit à grande peine, & troublant ainſi ſon ouvrage, en y mettant la confuſion & le deſordre, il ſe fait des ſemences, & de ce ſang une eſpece de chaos, que nous appellons *Mole*, laquelle ne s'engendre ordinairement que dans la Matrice de la femme, & ne ſe rencontre jamais, ou tres-rarement, dans celle de tous les autres animaux, parcequ'ils n'ont pas de ſang menſtruel comme elle; joint à cela que ſouvent les deux ſemences, tant celle de l'homme que celle de la femme, ne ſont pas fecondes, à cauſe qu'ils exercent trop frequemment le coït; ce que ne font pas la pluſpart des autres animaux, qui n'en uſent que tres-rarement, & ſeulement en certain temps, lorſque leurs teſticules & leurs vaiſſeaux ſpermatiques en regorgent de plenitude: car comme *Galien* dit tres-bien à la fin du 10. *Ch. du* 11. *Liv. de l'uſage des parties*, & *Charon au* 14. *Ch. du* 3. *Liv. de ſa ſageſſe*, les hommes ne ſongent ordinairement qu'à la volupté en uſant du coït, & à rien moins qu'à faire des enfans beaux & parfaits; ce qui fait que ſouvent ils y reüſſiſſent mal.

La mole n'a point d'arrierefaix ny de cordon qui luy ſoit attaché, comme l'enfant a toûjours; d'autant qu'elle meſme eſt adherente à la Matrice, au moyen dequoy elle reçoit ſa nourriture de ſes vaiſſeaux; elle eſt auſſi quelquefois enduite d'une eſpece de membrane, au dedans de laquelle il ſe trouve une chair confuſément entrelaſſée de quantité de vaiſſeaux; elle eſt de groſſeur & de conſiſtance plus ou moins ſelon l'abondance du

sang qu'elle reçoit, & selon sa disposition, comme aussi selon la temperature de la Matrice & le temps qu'elle y sejourne; car plus elle y demeure, plus elle durcit & devient scyrrheuse & difficile à estre rejettée. Elle est pour l'ordinaire seule, neantmoins quelquefois il s'en rencontre plusieurs, dont les unes sont fort adherentes à la Matrice, & d'autres le sont tres-peu. Quand les femmes les vuident avant le deuxiéme ou le troisiéme mois, on les nomme *faux germes*; lorsqu'elles les gardent plus long-temps, & que ces corps étranges viennent à grossir, on les appelle *moles*. Les faux germes sont plus membraneux, & sont aussi quelquefois remplis de semences corrompuës; mais les moles sont tout-à-fait charnuës.

On remarque en la femme qui a une mole, presque tous les signes de conception & de grossesse d'enfant; mais elle en a aussi quelques-uns qui sont differens; car son ventre est bien plus dur & plus douloureux, & se tumefie aussi plus promptement dans le commencement, que si elle étoit grosse d'un enfant: & comme la mole est tout-à-fait contre nature, & qu'elle n'a point de veritable vie, ny de mouvement animal, la femme en est extrémement incommodée, & a beaucoup plus de peine à la porter qu'un enfant, parceque de quelque costé qu'elle se tourne, la mole y tombe, quand elle est un peu grosse, comme si c'étoit une boule pesante; elle a grande lassitude aux cuisses & aux jambes, des difficultez d'uriner, & elle ressent une grande pesanteur au bas du ventre; dautant que cette masse de chair par son poids, entraîne la Matrice en bas, laquelle presse & comprime la vessie de l'urine: la femme outre cela n'a pas ordinairement les mammelles si enflées, & elle n'y a point de lait, ou fort peu. On le connoît encore plus facilement, quand avec tous ces signes on ne sent rien mouvoir dans la Matrice, aprés les quatre ou cinq premiers mois de la grossesse, & certainement quand le terme de l'accouchement est passé, & que tous ces signes susdits restent & continuënt de la façon. Ce n'est pas que la femme qui a une mole dans la Matrice ne sente quelquefois quelque espece de mouvement, comme je l'ay vû arriver à plusieurs femmes; mais ces sortes de mouvemens sont bien differens de ceux d'un enfant, ainsi que j'ay déja expliqué cy-devant au 6. Chap. car l'enfant a de soy un mouvement volontaire de totalité & de partialité; mais la mole n'en a aucun, si ce n'est

par accident : & si la femme qui a une mole sent remuër quelque chose d'extraordinaire dans son ventre, ce sont des especes de mouvemens convulsifs de la matrice, qui sont causez par l'irritation du corps étrange qu'elle contient. J'ay vû des femmes en avoir de si violens, qu'on eût dit qu'elles auroient eû effectivement plusieurs animaux enfermez dans leur ventre. *Fabricius Hildanus en l'obs. 55. de sa 2. cent.* fait recit de l'histoire d'une femme qui avoit porté une mole beaucoup plus grosse que la teste durant plus de deux années, qui la fit enfin mourir ; durant tout lequel temps elle avoit plusieurs fois conjuré les Medecins & les Chirurgiens de luy vouloir ouvrir le ventre, pour luy tirer de tres-horribles & cruelles bestes qu'elle croyoit y avoir. On voit mesme quelquefois des femmes, qui sans avoir aucune mole dans la Matrice, ont aussi de ces especes de mouvemens convulsifs, qui sont excitez par quelques humeurs étranges, qui se fermentant dans sa propre substance aussi-bien que dans celle du mezentere, causent de violens tressaillemens de ces parties, par l'irritation qu'ils y font. Monsieur *Rodier* mon Confrere amena, il y a environ huit ans, en nostre Chambre d'assemblée de S. Cosme, une femme âgée pour lors de quarante ans, laquelle il me fit voir, & à plus de trente autres de nos Confreres, pour sçavoir quelle pouvoit estre la cause des grands & tres-frequens mouvemens douloureux qu'elle sentoit dans le ventre depuis plus d'un an & demy, lesquels étoient si manifestes, qu'on voyoit souvent son ventre estre aussi fortement agité en plusieurs differens endroits, que si elle eût eu deux ou trois enfans dedans, & l'avoit mesme aussi gros, & le sein, que si elle eût esté preste d'accoucher ; ce qui luy a toûjours duré de la sorte depuis ce temps-là jusques à present. Je l'ay encore vuë par curiosité au mois de Juin dernier de la presente année 1674. dans toutes les mesmes dispositions ausquelles je la vis il y a huit ans, faisant au reste assez passablement bien toutes ses fonctions, & n'ayant aucune autre notable incommodité que la douleur que luy causent ces violens & frequens mouvemens qu'elle sent dans son ventre, qui est toûjours tres-gros ; mais cét exemple se doit mettre au nombre de ceux qu'on peut plûtost admirer avec étonnement, que de connoître parfaitement la veritable cause d'une chose si extraordinaire.

Les moles sont nourries, comme il est dit, dans la Matrice, à

laquelle elles adherent presque toûjours par quelque endroit, & sont entretenuës du sang dont elles sont abreuvées, ainsi que les plantes le sont par l'humidité de la terre. Il se rencontre quelquefois un enfant avec la mole, duquel elle est quelquefois separée, comme étoit cette caruncule que la femme de *Gorgias* vuida quarante jours aprés estre accouchée au neuviéme mois, d'une fille vivante, dont *Hipocrate* fait mention au 5. *Liv. des malad. pop.* & d'autresfois aussi elle se trouve adherente à son corps; ce qui le fait devenir contrefait & monstrueux, comme étoient ceux que je vais décrire. En l'année 1665. étant chez M. *Bourdelot*, tres-renommé Docteur en Medecine, de la Faculté de Paris, chez qui on faisoit publiquement tous les Lundis des Conferences Academiques, comme on fut tombé sur le discours de la circulation du sang, que j'expliquois pour lors selon mon sentiment, on y apporta l'enfant d'une femme nouvellement accouchée à terme, auquel manquoit toute la partie superieure de la teste, n'ayant aucun crane ny cerveau, ny mesme aucun cuir chevelu; mais il avoit seulement, au lieu de toutes ces parties, une mole ou masse charnuë plate & fort rouge, de l'épaisseur & largeur d'un arrierefaix, recouverte d'une simple membrane assez forte: cét enfant avoit nonobstant cela, toutes les autres parties du corps bien saines, composées & figurées. Cette disposition monstrueuse luy causa la mort aussi-tost qu'il fut né, & encore étoit-il bien admirable & étonnant tout ensemble, de voir comment il avoit pû vivre ainsi sans cerveau, comme aussi bien difficile de connoître si cette masse charnuë en avoit pû faire la fonction pendant qu'il étoit au ventre de sa mere. Elle étoit entretissuë de quantité de vaisseaux, comme une espece de *placenta*, toutefois de substance bien plus ferme. M. *le Clerc* & M. *Iuillet*, mes Confreres & bons amis, étoient audit lieu pour lors, où ils virent tous deux ce prodige aussi bien que moy. J'ay encore vû depuis ce temps-là deux autres enfans qui étoient presque semblables en figure à ce premier. L'un étoit un enfant qu'un Ministre de santé avoit fait à une fille, lequel étoit aussi monstrueux que ce premier. Ce fut le 11. Decembre 1671. que je fus requis de me transporter conjointement avec Monsieur *Lamy* mon Confrere, au logis d'une Sage-femme du Faux-bourg S. Germain, nommée Madame *de Vienne*, chez laquelle cette fille étoit accouchée le jour precedent, pour

faire

faire nostre rapport de ce qui pouvoit avoir causé la mort à cét enfant, la mere voulant éviter qu'on la pût accuser de l'avoir elle-mesme défait, à cause qu'elle étoit en grand procez contre celuy qui luy avoit fait l'enfant, qu'elle poursuivoit en Justice pour l'obliger à l'épouser. Aprés avoir bien examiné cét enfant mort, qui étoit de sexe feminin, nous reconnûmes qu'il étoit vray-semblablement venu au terme de sept mois, & que la mort luy étoit tres-assurément arrivée par la disposition monstrueuse de sa teste, qui n'étoit recouverte en toute sa partie superieure que d'une simple substance fongueuse, rouge comme du sang, tant interieurement qu'exterieurement, épaisse d'un demy travers de doigt, & large de quatre doigts, n'ayant point de cerveau, ny aucun cuir chevelu pardessus, ny mesme aucun de tous les os du crâne, sinon la seule partie anterieure & inferieure du coronal, & quelque petite portion de l'occipital, qui étoit recourbée en dedans, & de figure tout-à-fait irreguliere, aussi bien que de substance extraordinaire. Toute cette partie superieure & principale de la teste de cét enfant étoit entierement applatie sur sa face, qui étoit jointe immediatement & fermement attachée sur le haut de la poitrine & sur les épaules, sans aucun col qui en fist la separation; ayant au surplus toutes les autres parties de son corps assez bien conformées. Or aprés avoir interrogé la mere sur tout ce qui nous pouvoit faire connoître la cause de la disposition monstrueuse de son enfant, & qu'elle nous eût declaré que lorsqu'elle n'étoit grosse que d'un mois ou environ, elle avoit eû une extréme & subite frayeur, en voyant tomber son Amant du haut de la fenêtre d'un second étage du logis où elle étoit, sur le pavé de la ruë, croyant effectivement qu'il se fût brisé toute la teste; nous certifiâmes par nostre rapport, que cette disposition monstrueuse de son enfant procedoit indubitablement de cette extréme frayeur, qui ayant en cét instant fait une subite & violente agitation de tout son corps, aussi bien que de son imagination, qui luy figuroit un homme ayant la teste cassée & tout en sang, avoit causé par analogie & rapport de substance la mesme impression à la teste de l'enfant dont elle étoit grosse; qui pour n'avoir alors qu'un mois tout au plus, en avoit esté facilement offensé en cette partie, qui est en ce temps d'une substance tres-molle. Le 29. May 1672. Monsieur *Anguy* mon Confrere, me mena chez une femme vers

le Cloître de Nôtre-Dame, pour me faire voir un enfant mort, dont elle étoit recemment accouchée à sept mois, lequel avoit encore la teste d'une figure monstrueuse, semblable aux deux exemples dont je viens de parler, ayant outre cela les bras & les jambes tout contrefaits, ce qui étoit aussi arrivé à cette femme par une grande fâcherie, accompagnée de frayeur subite, qu'elle nous dit avoir euë dans le commencement de sa grossesse.

La femme qui porte une mole est bien plus incommodée en toutes manieres, que celle qui est grosse d'enfant ; & si elle la garde long-temps, elle ne vit pas cependant sans danger de la vie. Il y en a qui les portent durant trois ou quatre années entieres, & quelquefois mesme durant tout le reste de leur vie, comme *Aristote* a remarqué au 7. *Ch. du* 4. *Liv. de la gener. des anim.* & comme il arriva à la femme de ce Potier d'étain, de laquelle *Ambroise Paré* fait mention en son Livre de la Generation, qui en porta une dix-sept ans, dont à la fin elle mourut: & ce qui est encore tres-digne d'observation est, que si la substance de la mole est confuse avec celle de la Matrice, en telle sorte qu'il ne s'en fasse que comme un mesme corps (ce qui est plûtost une excroissance de chair carcinomateuse qui succede à quelque ulcere, qu'une veritable mole) pour lors il est impossible que la femme en réchappe : car elle ne peut estre en aucune façon expulsée ny tirée ; ce qui fait qu'elle augmente toûjours jusques à ce qu'elle fasse enfin mourir la femme. C'est ce que nous enseigne *Hipocrate au* 1. *Liv. des maladies des femmes. Siquidem una caro fiat, mulier perit: neque enim fieri potest ut superstes maneat.* Nous declarerons les remedes qui sont convenables à la veritable mole, en parlant de son extraction au 32. Chap. du 2. Livre.

CHAPITRE XI.

De quelle façon se doit gouverner la femme pendant tout le cours de sa grossesse, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens considerables, pour tâcher de les prevenir.

QUoique la femme grosse se porte bien, neantmoins elle doit estre reputée presque comme malade, à raison de

l'état neutre où elle eſt (auſſi appelle-t-on vulgairement la groſſeſſe, *une maladie de neuf mois*) à cauſe que pour lors elle eſt ſujette à pluſieurs incommoditez, que cauſe ordinairement la groſſeſſe à celles qui ne ſe gouvernent pas bien. Elle doit pour ce ſujet reſſembler au bon Pilote, qui étant embarqué ſur une Mer orageuſe & pleine d'écueils, en évite le peril, s'il s'y conduit avec prudence; ſinon, ce n'eſt que par hazard s'il n'y fait pas naufrage; de meſme la femme groſſe ſe met ſouvent en danger de la vie, ſi elle ne fait ſon poſſible, pour éviter & prevenir quantité d'accidens auſquels elle eſt ſujette en ce temps; pendant quoy il faut toûjours avoir égard à deux, c'eſt-à-dire à elle & à l'enfant qu'elle porte en ſon ventre; car d'une ſeule faute, il en reſulte un double mal, dautant que la mere ne peut pas eſtre incommodée, ſans que ſon enfant ne s'en reſſente. C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne au Livre de la nature de l'enfant. *Puer vivit de matre in utero, & quali mater ſanitate prædita eſt, talem etiam puer habet.*

Or afin qu'elle ſe puiſſe maintenir en bonne ſanté, autant que faire ſe peut en cét état, qui en tient toûjours un milieu neutre, il faut ſur toutes choſes qu'elle obſerve un bon regime de vivre, qui ſoit convenable à ſon temperament & à ſa coutume, condition & qualité, ce qu'elle fera par un bon uſage de toutes les ſix choſes non naturelles.

L'air auquel elle fera ſa reſidence ordinaire, ſera bien temperé en toutes ſes qualitez; s'il n'eſt pas ainſi naturellement, on le corrigera autant que faire ſe pourra, en le rectifiant par differens moyens; elle évitera celuy qui eſt trop chaud, dautant que faiſant grande diſſipation des humeurs & des eſprits, il cauſe ſouvent des foibleſſes aux femmes groſſes; & particulierement auſſi celuy qui eſt trop froid & plein de broüillards, parceque cauſant de grands rhumes & des diſtilations ſur la poitrine, il excite la toux, qui par ſon ſubit & impetueux mouvement, faiſant de puiſſans efforts qui pouſſent en bas, peut cauſer l'avortement à la femme. Elle doit éviter de faire ſa demeure dans ces ruës étroites, pleines d'immondices, comme encore de ſe tenir proche des lieux où on cure des retraits; car il y a des femmes ſi delicates, que l'odeur d'une chandelle mal éteinte, eſt capable de les faire accoucher avant terme, ainſi que *Pline* nous enſeigne au 7. *Ch. du 7. Liv. de l'hiſt. nat.* & que *Liebaut* nous

assure avoir vû luy-mesme; c'est ce que peut bien pareillement, & encore plûtost, causer la vapeur du charbon comme j'ay une fois vû en une Blanchisseuse, qui avorta au quatriéme mois, pour en avoir esté entêtée, laquelle par trop grande hâte qu'elle avoit un Samedy au soir, de rendre du linge dont on la pressoit, n'ayant pas la patience de faire allumer son charbon dans la cheminée, le mit tout noir sous sa platine, la vapeur duquel se portant à son cerveau, luy causa cét avortement la nuit du mesme jour, dont elle pensa mourir. Mais comme nous disons que la femme grosse doit fuir le mauvais air, & toutes sortes de mauvaises odeurs, aussi doit-elle éviter les forts parfums, quoiqu'ils soient d'odeur agreable, & principalement si elle est sujette à des suffocations de matrice; C'est pourquoy elle tâchera de resider en un air exempt de toutes ces choses, autant que sa commodité le pourra permettre.

La plus grande partie des femmes sont tellement dégoûtées, & ont tant de differentes envies & de si fortes passions pour plusieurs choses étranges quand elles sont grosses, qu'il est bien difficile de leur prescrire précisement les alimens dont elles doivent user; mais je leur conseille de suivre en cette occasion le sentiment d'*Hypocrate* en l'Aphorisme 38. du 2. Livre, où il dit, *Paulo deterior & potus & cibus, suavior tamen, melioribus quidem, sed insuavioribus, præferendus.* Le boire & le manger est preferable & plus convenable, si on le trouve bon & agreable au goût & à l'appetit, encore qu'il soit un peu plus mauvais que celuy qui (quoique meilleur) n'est pas si agreable. C'est à mon avis, la regle & la mesure qu'elles y doivent garder, pourvû que les choses dont elles ont envie, soient viandes de commun usage à la nourriture, & non tout-à-fait étranges & extraordinaires, évitant toutefois leur excez. Si la femme grosse n'est pas travaillée de ces dégouts ordinaires, elle usera de viandes qui soient d'un bon suc, & en telle quantité qu'elles suffisent pour sa nourriture & celle de son enfant; son appetit luy servira de regle pour la quantité. Elle doit en ce temps se dispenser d'abstinences & de jeûnes, parce qu'échauffant le sang de la mere, ils l'empêchent d'estre propre pour la nourriture de l'enfant, laquelle doit estre douce & benigne, & le rendent par ce moyen tres floüet & debile, ou le contraignent de sortir avant le temps pour en chercher autre-part; elle ne s'emplira point

aussi de trop de viandes à la fois, & principalement le soir, dautant que la Matrice occupant par son étenduë une grande partie du ventre vers les derniers mois de sa grossesse, empêche que l'estomach n'en puisse contenir beaucoup, ce qui luy cause souvent des rapports aigres à la bouche, à cause de la mauvaise digestion des alimens, & une grande difficulté de respirer, à cause de la compression qu'en reçoit le diaphragme, qui n'a pas pour lors une entiere liberté de se mouvoir. C'est pourquoy elle mangera plûtost peu & souvent; son pain sera de pur froment, bien cuit & blanc, comme est à Paris celuy de Gonesse, ou autre semblable, & non de ces gros pains bis, ou de ces pains chalans, qui se gonflent en l'estomach, ou d'autres de pareille nature, qui sont fort étouffans: elle mangera aussi de bonnes viandes bien nourrissantes, comme sont celles des plus tendres endroits de bœuf, & celles de mouton, veau, volailles, telles que sont bonnes poules grasses, chapons, pigeons & perdrix, & cela rôty ou boüilly selon qu'elle desirera; les œufs frais luy sont encore fort bons; & comme les femmes grosses n'ont jamais de bon sang, elle usera dans ses potages, d'herbes qui le purifient, telles que sont l'ozeille, la laituë, la chicorée & la bourroche; elle ne doit point manger de toutes ces pâtisseries de haut goût, & principalement de leur croûte, dautant qu'étant fort indigeste, elle charge beaucoup l'estomach; si elle desire manger du poisson, qu'il soit frais & non salé, & de celuy qui se nourrit aux rivieres & aux eaux courantes, dautant que celuy des étangs sent la bourbe, & est d'un mauvais suc. Mais si les femmes grosses ne peuvent absolument refrener leurs envies étranges, il vaut mieux, comme nous avons dit, leur permettre de biaiser un peu dans leur regime de vivre (pourvû que ce soit moderément) que de s'obstiner à tant contrarier leurs appetits. Elles pourront boire à leurs repas un peu de bon vin vieux, bien temperé d'eau, plûtost clairet que blanc, lequel leur servira à faire bonne digestion, & à conforter leur estomach, qui est toûjours debile pendant la grossesse, & si elles n'en buvoient auparavant, elles tâcheront de s'y accoûtumer petit à petit; & tant au boire qu'au manger, elles doivent éviter toutes choses échauffantes, salées, acres, ameres, aperitives & dieüretiques, dautant que provoquant les menstruës, elles peuvent facilement causer l'effluxion des semences dans

le commencement, ou l'avortement dans la suite.

C'est par le moyen du dormir moderé, que toutes les fonctions naturelles de la femme seront fortifiées, & particulierement la coction des alimens dans le ventricule, qui est pour lors tres-sujet aux dégousts & aux vomissemens; c'est aussi par son moyen que l'enfant s'affermit dans la Matrice. Nous disons qu'il doit estre moderé; car comme les veilles excessives dissipent les esprits, le trop dormir les étouffe. La regle sera aux femmes grosses que de vingt-quatre heures, elles en dorment huit au moins, & dix au plus, & que ce soit pendant la nuit, comme plus propre au repos, plûtost que durant le jour, ainsi qu'ont accoûtumé les personnes de qualité qui frequentent la Cour, où du jour on fait ordinairement la nuit. Neantmoins celles qui auront pris cette mauvaise habitude la continuëront plûtost que de la changer tout d'un coup, dautant que cette coûtume leur est comme naturelle.

Pour ce qui est de l'exercice & du repos, il faut garder des mesures selon les differens temps de la grossesse; car dans les premiers jours de la conception si la femme s'en appercevoit, elle devroit (si faire le pouvoit) se tenir au lit, au moins jusques au cinq ou sixiéme jour, & mesme sans user du coït; c'est un precepte qu'*Hipocrate* nous donne au Livre intitulé *de Sterilibus*. *Si mulier genituram se concepisse cognoverit, primo tempore non ampliùs ad virum accedat, sed quiescat*; à cause que les semences n'estant pas encore revêtuës de cette membrane qui s'y forme en ce temps, comme nous avons dit autre-part, sont du commencement par l'agitation du corps, tres-faciles à s'écouler en quelques personnes. Elle ne doit point aller en charette, ny en coche ou carosse, ny à cheval pendant toute sa grossesse, & d'autant moins qu'elle est plus avancée, & qu'elle approche de son terme, parceque ces sortes d'exercices redoublent la pesanteur de ce qui est contenu dans la Matrice par les secousses qu'elle en reçoit, & causent souvent des avortemens; mais elle peut bien aller doucement à pied, en chaise ou en litiere: Elle ne doit point porter ny lever de pesans fardeaux, ny mesme hausser trop les bras; pour ce sujet la femme ne se coiffera point elle-mesme comme de coûtume, dautant que pour ce faire elle est obligée de les étendre fort pardessus la teste, ce qui en a fait accoucher plusieurs avant terme, à cause que les liga-

mens de la Matrice se relâchent tout d'un coup par ces violentes extensions; elle doit s'exercer en se promenant doucement à pied, & estre chaussée de souliers à talons bas, dautant que les femmes ne voyant pas bien leurs pieds, à cause de l'éminence de leur ventre, sont fort sujettes à tomber: enfin elle se doit gouverner en ses exercices, en telle sorte qu'elle peche plûtost au trop de repos qu'au trop d'agitation; car le danger est bien plus grand dans le mouvement immoderé, que non pas dans le repos. Je sçay bien neantmoins qu'*Aristote* dit au 6. *Chap. du* 4. *Liv. de la gener. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse, & accouche plus facilement que celle qui meine une vie sedentaire; mais il faut sous-entendre que ce travail soit moderé, & qu'il ne soit pas perilleux en son espece à la mere & à l'enfant. C'est pourquoy il m'est impossible d'estre sur ce sujet du sentiment de tous les Auteurs, quoique tout le monde suive en cela leur mauvais & dangereux conseil, qui est qu'ils veulent que la femme grosse s'exerce beaucoup plus qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de sa grossesse, afin, disent-ils, de faire descendre l'enfant en bas: mais s'ils consideroient bien la chose, ils reconnoîtroient que c'est là sans doute la seule cause de plus de la moitié des mauvais travaux, & que tout au contraire le repos luy seroit plus propre en ce temps, comme je le vais prouver par l'explication suivante.

Premierement on doit sçavoir & poser en fait, que la sortie de l'enfant doit estre laissée à l'œuvre de nature bien reglée, & non pas l'exciter en le secoüant par cét exercice à déloger avant qu'il en soit tout-à-fait temps; ce qui arrivant (quoique ce ne soit trop tost que de sept ou huit jours) ne laisse pas d'être quelquefois aussi prejudiciable à l'enfant, que nous le voyons estre au raisin, qui quelquefois à quatre ou cinq jours prés du temps qu'il luy faudroit pour son entiere maturité, est encore presque demy-verjus. Mais pour faire voir plus clairement que par cette comparaison, que ces sortes d'exercices causent souvent des mauvais travaux, ainsi que nous avons dit, il faut considerer que l'enfant est naturellement situé dans la Matrice, la teste en haut & les pieds en bas, regardant le ventre de sa mere jusques à ce qu'il ait atteint environ le huitiéme mois: pour lors, & quelquefois plûtost, quelquefois aussi plus tard, sa teste étant

fort grosse & pesante, il vient à faire la culbute, en la portant en bas & les pieds en haut, qui est la seule & veritable situation en laquelle il doit venir au monde, toute autre étant contre nature. Or justement dans le temps que l'enfant a coûtume de se tourner ainsi à chef, au lieu de se tenir de repos, on se met à sauter, marcher, monter, descendre, & s'exercer plus qu'à l'ordinaire, ce qui assez souvent est cause qu'il se tourne de travers, & non pas directement comme il devroit faire, & d'autresfois la Matrice s'affaisse si bas, & s'engage tellement vers ces derniers mois dans la cavité de l'hypogastre par ces secoüemens, qu'elle ne laisse plus la liberté à l'enfant de faire cette culbute naturelle, pour raison dequoy il est contraint de venir en la premiere situation, sçavoir est, par les pieds, ou en autre posture encore plus mauvaise. Il seroit outre cela fort à propos que la femme s'abstint du coït pour ce sujet, pendant les deux derniers mois de sa grossesse, dautant que par son moyen le corps est extrémement agité, & mesme le ventre comprimé dans l'action, ce qui fait encore que l'enfant prend une mauvaise situation. C'est pourquoy je ne suis pas de l'opinion d'*Aristote*, qui dit au 4. *Ch. du 7. Liv. de l'hist. des anim.* que les femmes qui usent du coït un peu devant que d'accoucher, en accouchent plus facilement. Ce qui est entierement contraire au sentiment d'*Hipocrate*, qui dit au Livre de la superfetation. *Mulier prægnans si coïtu non utatur, facilius à partu liberatur.* Je croy que ceux qui feront bien reflexion à ces choses, n'auront pas de peine à quitter ces vieilles erreurs, qui certainement ont causé la mort à quantité de femmes & d'enfans, & beaucoup de peines à plusieurs autres, pour les raisons que j'ay dites.

Il s'est vû des femmes avorter par le seul bruit des fortes artilleries, comme aussi par celuy des grosses cloches ; mais principalement par grands éclats de tonnerre, quand ils viennent tout d'un coup à fraper leurs oreilles sans qu'elles s'y attendent, à quoy contribuë beaucoup la frayeur subite qu'elles en ont.

Les femmes grosses sont quelquefois sujettes à estre constipées, dautant que la Matrice par sa pesanteur pressant le *rectum*, empêche le ventre de se décharger facilement de ses excrémens. Celle qui sera travaillée de cette incommodité, usera de pruneaux cuits, de boüillons de veau, & de potage aux herbes, avec quoy on luy pourra doucement humecter & lâcher le ventre,

tre, & pour le mesme sujet on luy fera prendre aussi quelquefois une demy-once de casse mondée. Si ces choses ne sont suffisantes, on luy donnera quelque clystere doux, composé de mauves, guimauves, parietaire, & anis, dans lequel on dissoudra deux onces de sucre rouge, y ajoûtant un peu d'huile violat, ou bien fait avec le boüillon d'une poignée de son, deux onces de miel violat, & un morceau de beurre frais; ou on luy en fera d'autres, selon l'exigence des cas; mais il faut bien prendre garde à ne luy pas donner pour ce sujet aucuns lavemens acres, ny drogues qui puissent luy exciter le flux de ventre, & faire une trop grande évacuation; car cela la mettroit en danger d'avorter, ainsi que nous enseigne fort bien *Hipocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. Livre, où il dit, *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimùm fluat, periculum est ne abortiat.* Si la femme grosse a grand flux de ventre, il y a danger qu'elle n'avorte.

Si elle se doit bien conduire dans l'observation des choses que nous avons dites cy-dessus, elle ne doit pas moins prendre garde à bien dompter & moderer ses passions; comme de ne pas se laisser aller à la colere par excés, ny seduire par la jalousie, comme plusieurs ont coûtume de faire; & on doit éviter sur tout, de faire peur à la femme grosse, comme aussi de luy dire subitement quelques nouvelles qui la puissent attrister; car ces passions quand elles sont violentes, sont capables de mettre la confusion & le desordre dans la generation, comme le prouvent assez les histoires dont j'ay fait le recit au precedent Chapitre en parlant de la mole, & mesme de faire accoucher la femme sur l'heure, à qnelque terme qu'elle puisse estre, ainsi qu'il arriva à la mere d'un mien cousin, nommé Monsieur *Dionis*, Marchand, le pere duquel ayant esté tué subitement par un sien domestique, d'un coup d'épée qu'il luy donna en trahison au travers du corps, le rencontrant par la ville, pour le dépit & la rage qu'il avoit, que son Maître quelques jours avant l'avoit chassé de son logis. On en vint aussi-tost dire la mauvaise nouvelle à cette femme, qui étoit pour lors grosse de huit mois, à laquelle on apporta incontinent aprés son mary mort; elle fut d'abord surprise d'un si grand tremblement pour ce subit effroy, qu'elle en accoucha tout sur l'heure dudit *Dionis*, auquel (ce qui est bien remarquable) il est demeuré un perpetuel tremblement des deux mains, comme avoit sa mere quand elle le mit

au monde, n'ayant toutefois aucune autre incommodité, quoy qu'il soit venu à huit mois par un accident si extraordinaire, & paroissant mesme presentement avoir dix ans moins que son âge. Quand il signa son contract de Mariage, ceux qui ne sçavoient pas la chose, crurent luy voyant ainsi trembler les mains, que c'étoit de la peur qu'il avoit de faire un mauvais marché, dont ils furent desabusez, lorsqu'ils eurent appris le catastrophe qui avoit avancé sa naissance. C'est pourquoy, si on a des nouvelles à dire à la femme grosse, que ce soit plûtost de celles qui luy peuvent donner une joye moderée; car l'excessive peut aussi luy porter préjudice en cét état; & si c'étoit une necessité absoluë qu'elle en sçût quelque mauvaise, pour lors on doit chercher des moyens les plus doux pour luy faire connoître peu à peu, & non pas tout d'un coup.

D'abord que les femmes se sentent grosses, ou qu'elles s'en doutent, elles ne doivent se serrer, comme elles font ordinairement, avec ces corps-de-robes garnis de fortes branches de baleine, dont elles se servent pour paroître de belle taille; ce qui leur blesse assez souvent le sein, & enfermant ainsi leur ventre en un moule si étroit, elles empêchent que leurs enfans ne puissent prendre leur libre accroissement, & assez souvent les font venir avant terme & contrefaits. Telles femmes sont si folles, qu'elles ne prennent pas garde, que voulant ainsi paroître de belle taille nonobstant leur grossesse, elles se gâtent tout le ventre, qui pour ce sujet leur reste ensuite de leur couche ridé, & pendant comme une besace, & encore aprés, disent-elles, que c'est la pauvre Sage-femme, ou la Garde, qui leur a gâté de la sorte, pour ne l'avoir pas bien pensé & bandé comme il falloit, & ne considerent pas que c'est d'avoir esté trop serrées durant leur grossesse par le haut; ce qui fait que tout le ventre ne trouvant pas lieu de s'étendre également de tous costez, est obligé de se dilater seulement vers le bas, où tout le fardeau est ainsi poussé & porté: Il leur arrive quelquefois aussi pour le mesme sujet des hernies ventrales, qui leur sont tres-incommodes dans la suite. C'est pourquoy elles se serviront d'habits, dans lesquels elles soient fort au large, & ne porteront pareillement de ces busques, dont elles pressent leur ventre pour le redresser. Les femmes observeront aussi de ne point se baigner en quelque façon que ce soit, depuis qu'elles se recon-

noiſſent groſſes, de peur que la Matrice ne ſoit excitée à s'ouvrir avant qu'il ſoit neceſſaire. C'eſt le conſeil d'*Avicenne Liv.* 3. *fen.* 21. *trait.* 2. *Ch.* 2. qui dit que le bain leur eſt execrable en ce temps.

Preſque toutes les femmes groſſes ſont encore ſi infatuées de la coûtume de ſe faire ſaigner à demy-terme & à ſept mois, que ſi elles y avoient manqué (quoiqu'elles ſe portaſſent bien d'ailleurs) elles ne croiroient jamais pouvoir bien accoucher. Je ne veux pas cependant aſſurer & faire croire par là ce que dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 31. du 5. Livre. *Mulier in utero ferens, ſectâ venâ abortit, eoque magis ſi ſit fœtus grandior.* Si (dit-il) on ſaigne de la veine la femme groſſe, elle avorte, & d'autant plûtoſt ſi l'enfant eſt grand. Cét Aphoriſme ne nous doit pas défendre l'uſage de la ſaignée, quand le cas la requiert; mais il nous fait ſeulement connoître, qu'il s'en faut ſervir avec grande prudence, dautant qu'il y a telle femme qui a beſoin d'eſtre ſaignée trois & quatre fois, & meſme quelquefois davantage durant ſa groſſeſſe, & à telle autre, deux ſeulement ſuffiſent; car comme il s'en trouve qui dans les maladies qui leur ſurviennent pendant qu'elles ſont groſſes, ſont ſaignées des neuf & dix fois en peu de temps, & ne laiſſent pas aprés de porter leur enfant à terme, auſſi en voit-on qu'une ſeule ſaignée un peu copieuſe feroit avorter, comme l'a dit *Hipocrate* en cét Aphoriſme.

C'eſt encore un grand abus que de croire que pour une ſaignée d'élection, il faille toûjours attendre que la femme ſoit groſſe à demy terme: car ſouvent elle ſeroit bien plus utile ſi on la pratiquoit dés les premiers mois, à cauſe que l'enfant qui eſt contenu en ce temps dans la Matrice étant tres-petit, ne peut pas conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu, pour raiſon dequoy il en reſte ſouvent du ſuperflu, qui vient en ſuite à cauſer pluſieurs accidens, dont les femmes groſſes ſont ordinairement travaillées, & principalement celles qui avoient leurs menſtruës en abondance, avant qu'elles devinſſent groſſes. Mais peut-on jamais rien voir de plus remarquable touchant la ſaignée des femmes groſſes, que l'exemple de la femme de Monſieur *Iamot* mon Confrere, qu'il m'a dit avoir ſaignée quarante-huit fois durant tout le cours d'une ſeule groſſeſſe, ſçavoir 45. fois du bras, deux fois du pied, & une fois de la gorge, ne l'ayant pas pû ſoulager d'une continuelle oppreſſion qu'elle

avoit, par d'autres voyes que par la saignée si souvent reïterée: Nonobstant quoy elle ne laissa pas d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien. Or comme toutes les natures sont differentes, on ne se doit pas gouverner en toutes de la mesme maniere, ny croire aussi qu'il soit necessaire de saigner toutes les femmes grosses, & d'attendre toûjours qu'elles soient à demy terme pour le faire. On en connoîtra la necessité, selon qu'elles seront plus ou moins sanguines, & selon les accidens qui leur surviendront. Il en est de mesme de la purgation, laquelle doit estre administrée prudemment aussi bien que la saignée, selon l'exigence des cas, se servant toûjours de remedes doux & benins quand elle est necessaire, comme sont la casse, la rhubarbe, la manne, & les tamarins, avec le poids d'une dragme, ou de deux tout au plus, de bon sené. Ces purgatifs pouvant servir à la femme grosse, on ne doit mettre en usage tous les autres plus violens, & principalement ceux qui ont une acrimonie & une amertume considerable, comme la scamonée, l'hellebore, l'absinthe, l'aloës, & la colochynthe, qui seroient capables de provoquer l'avortement. Si elle observe bien toutes les choses que nous avons dites cy-dessus, elle aura pour lors tout sujet d'esperer une bonne issuë de sa grossesse. Ayant declaré assez amplement de quelle maniere la femme grosse se doit gouverner, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens, & fait mention du regime qu'elle doit tenir pour les prevenir, il nous faut maintenant examiner plusieurs indispositions, ausquelles elle est principalement sujette pendant sa grossesse.

CHAPITRE XII.

Du vomissement de la femme grosse.

LE vomissement est souvent avec la suppression des menstruës, le premier accident qui survient aux femmes, par le moyen dequoy elles s'apperçoivent elles-mesmes de leur grossesse. Il n'est pas toûjours excité, ainsi qu'on croit, par des mauvaises humeurs amassées dans l'estomach par la suppression des mois: Ces humeurs corrompuës sont bien cause ordinairement de l'appetit dépravé des femmes grosses, quand elles y affluënt ou s'y engendrent; mais non pas de ce vomissement

qui leur arrive dans les premiers jours de la grossesse; ce n'est pas que par succession il ne puisse estre entretenu par celles qui s'y corrõpent en suite; mais ces premiers vomissemens viennent par la sympathie qui est entre l'estomach & la Matrice, à raison de la similitude de leur substance, & de ce que les nerfs qui viennent s'inserer à l'orifice superieur de l'estomach ont communication par continuité, avec ceux qui vont à la Matrice, lesquels sont portions de la sixiéme paire de ceux du cerveau. Or la Matrice qui a un sentiment tres-exquis, à cause de sa composition membraneuse, venant à se dilater en la grossesse, en reçoit quelque douleur, qui se communiquant en mesme temps par cette continuité de nerfs à cét orifice superieur de l'estomach, luy cause ces nausées & ces vomissemens qui luy arrivent ordinairement: Et pour faire voir que cela se fait ainsi dans les commencemens, & non pas pour lors par ces pretenduës mauvaises humeurs, c'est que beaucoup de femmes vomissent dés les premiers jours de leur grossesse, lesquelles étoient en parfaite santé avant leur conception si recente, auquel temps aussi la suppression des menstruës ne peut pas encore causer cét accident qui arrive par cette sympathie, ne plus ne moins que nous voyons ceux qui sont blessez à la teste ou aux intestins, & ceux qui ont des coliques nephretiques, avoir des nausées & des vomissemens, sans pour cela qu'ils ayent eu aucune humeur corrompuë dans leur estomach. Les nausées & les vomissemens qui sont des mouvemens contre nature du ventricule, viennent donc aux femmes grosses dans les premiers jours, pour le sujet que nous venons de dire.

La nausée n'estant autre chose qu'une vaine envie de vomir, & un mouvement par lequel le ventricule se souleve vers son orifice superieur, sans rien rejetter; & le vomissement est un autre plus violent effort, par lequel il rejette dehors par la bouche ce qui estoit contenu en sa capacité. Dans ces premiers temps le vomissement n'est qu'un simple symptome, qui n'est pas bien à craindre; mais continuant long-temps, il debilite extrémement l'estomach, & empeschant la digestion il corrompt les alimens au lieu de les cuire, dont s'engendre ensuite des mauvaises humeurs qui ont besoin de purgation. Ces vomissemens continuent souvent jusques au troisiéme ou quatriéme mois de la grossesse, qui est le temps auquel l'enfant se

remuë ordinairement, aprés quoy ils commencent à cesser, & les femmes recouvrent l'appetit qu'elles avoient perdu pendant les premiers mois; dautant que l'enfant qui vient à estre fort & grand, ayant besoin de beaucoup plus de nourriture que dans le commencement, consume pour lors quantité d'humeurs, ce qui empesche qu'il ne refluë plus tant de superfluitez dans l'estomach, outre qu'en ce temps la Matrice s'est accoûtumée peu à peu à recevoir extension. Ils continuent en d'autres jusques à ce qu'elles soient accouchées, ce qui les met souvent en danger d'avorter, & d'autant plus facilement que la femme est avancée sur son terme, à cause de la pesanteur du fardeau qui est alors poussé en bas avec bien plus de violence; aucunes en sont aussi quelquefois plus tourmentées vers les derniers mois de leur grossesse que dans son commencement; car pour lors l'estomach ne peut pas s'étendre assez pour contenir à son aise les alimens, à cause qu'il est comprimé par la grande extension de la Matrice. Tel vomissement venant ainsi sur la fin de la grossesse aux femmes qui portent leur enfant fort haut, ne cesse point pour l'ordinaire devant qu'elles soient accouchées.

On ne se doit pas beaucoup étonner ny mettre en peine de ces vomissemens dans le commencement, pourveu qu'il se fassent doucement, & sans trop grands efforts; mais s'ils continuent aprés le quatriéme mois de la grossesse, on y doit remedier, dautant que les alimens estant journellement rejettez, la mere & l'enfant, lequel a besoin de beaucoup de sang, dont il est nourry pour lors, en seroient tous deux extrémement affoiblis; joint à cela que ces subversions continuelles de l'estomach, causant grande agitation, & compression du ventre de la mere, obligeroient l'enfant à sortir avant terme, ainsi qu'il a esté dit, ou bien pourroient estre cause de quelque relaxation de Matrice, ou de quelque hernie du ventre, ou des eines.

Pour empescher que le vomissement ne travaille pas si fort, ny si long-tems la femme grosse (car de l'empescher tout-à-fait il est bien difficile) elle usera de bons alimens, tels que nous avons specifiez en parlant de son regime de vivre, afin que son estomach les puisse contenir sans peine, & qu'ils ne soient contrains de regorger, comme ils feroient si elle en prenoit quantité, dautant que la grossesse luy empesche sa libre éten-

duë ; & pour le réjoüir, & le fortifier (parce qu'elle l'a toûjours débile) elle assaisonnera ses viandes avec jus d'orange, de citron, de grenade, ou avec un peu de verjus, ou du vinaigre rosat selon son appetit ; elle pourra manger de la boüillie faite de farine d'orge mondé, ou de bon froment, ayant avant fait cuire un peu la farine au four, mélant aussi à cette boüillie quelque jaune d'œuf ; estant ainsi faite, elle est bien nourrissante & de facile digestion ; elle pourra manger en suite de ses repas un peu de cotignac, ou de la geiée de groiselles confites ; son breuvage sera de vin vieux, & plûtost clairet que blanc, lequel doit estre bien trempé de bonne eau de fontaine, & non de celle qui croupit long-temps dans ces reservoirs de plomb, comme fait celle de la plus grande partie de nos fontaines de Paris, qui acquiert par ce sejour une mauvaise qualité. En cas qu'elle ne puisse pas avoir de cette eau vive, elle usera plûtost de celle de la riviere, puisée en un lieu exempt de toute sorte d'immondices, laquelle on luy fera aussi quelquefois ferrer, y faisant éteindre un fer rouge ; & sur tout, elle doit éviter les viandes & les sauces trop grasses ; car elles humectent, & amolissent extrémement les membranes du ventricule, qui est déja assez débilité & relâché par les vomissemens, comme aussi toutes ces sauces douces & sucrées, qui ne luy sont point pareillement propres ; mais elle pourra user de toutes celles qui sont un peu aigrettes, lesquelles sont bonnes pour le réjoüir & le conforter.

Mais si nonobstant toutes ces precautions & un pareil regime les vomissemens continuënt toûjours, quoique la femme soit plus qu'à demy terme, cela nous signifie qu'il y a des humeurs corrompuës attachées aux parois interieures de l'estomach, lesquelles n'ayant pû estre vuidées par tant de vomissemens precedens pour y estre trop adherentes, doivent estre évacuées par bas avec un dissolvent ; ce qui se fera par le moyen de quelque legere purgation faite par l'infusion d'une demie dragme de rhubarbe, d'une dragme, ou deux tout au plus, de bon sené, & d'une once de syrop de chicorée, laquelle purgation dissoudra ces humeurs, & les évacuant confortera les parties ; ou bien on le fera avec manne, casse & tamarins, ou avec autres doux purgatifs, selon que le cas le requiert, y mettant toûjours un peu de rhubarbe, ou du syrop de chicorée compo-

sé, s'abstenant entierement de toutes sortes de remedes violens, comme sont l'antimoine, l'hellebore, la scamonée, la colochynthe, & autres de cette nature, de crainte de causer l'avortement à la femme, en la croyant seulement purger, ou mesme la mort, comme il arriva à la femme d'*Antimachus*, dont *Hipocrate* fait mention au 5. *Liv. des maladies populaires*, laquelle mourut étant grosse, pour avoir pris un purgatif trop violent, qui luy fit vomir jusques aux matieres fecales. Il faut aussi observer quelles sont les humeurs qu'on doit purger; car comme dit le mesme *Hipocrate* en l'Aphorisme deuxiéme de la premiere Section, *In perturbationibus ventris, & vomitibus sponte evenientibus, si quidem qualia oportet purgari purgentur, confert, & facile ferunt: sin minus, contra.* Aux troublemens & déjections du ventre, & aux vomissemens qui viennent d'eux-mesmes, si les choses qu'il est necessaire de purger sont purgées, cela est profitable, & les malades s'en trouvent soulagez: sinon, au contraire. C'est pour ce sujet que nous devons considerer que ce n'est pas tout de purger, mais que le principal est d'évacuër les humeurs qui causent la maladie; car autrement la purgation débiliteroit encore davantage l'estomach, ce qu'elle ne fera pas si elle est prise à propos, & si elle est convenable à l'évacuation de l'humeur vicieuse. Si une seule fois ne suffit, on la reïterera, ayant laissé reposer la femme quelques jours entre-deux. Quand le vomissement continuë toûjours, sans presque de relâche, quoique la femme use d'un bon regime, tel que nous avons dit, aprés qu'elle aura esté purgée raisonnablement, il en faut demeurer là, de crainte qu'il n'arrive pis, dont nous pourrions encourir le blâme, car pour lors elle est en grand danger d'avorter; & quand le hoquet luy vient d'inanition, provenant de la trop grande évacuation qui se fait par ces continuels vomissemens, cela est tres-mauvais, comme nous apprend l'Aphorisme treiziéme du septiéme Livre, qui dit, *à vomitu singultus malum.*

Il faut observer qu'il est souvent tres à propos de saigner la femme grosse avant que de la purger pour ces vomissemens, laissant quelque jour d'intervale entre ces deux remedes, pour éviter que l'agitation des humeurs ne soit pas si grande, & afin que l'évacuation s'en fasse plus aisément. C'est un tres-bon conseil que je donnay un jour à la femme d'un Conseiller de

la

la Cour, qui m'avoit mandé chez luy pour prendre mon avis touchant les continuels vomiſſemens que ſa femme avoit depuis ſix ſemaines, qui étoit groſſe de deux mois ſeulement, leſquels luy faiſoient faire des efforts ſi violens, qu'elle en reſſentoit quelquefois une eſpece de convulſion, apprehendant avec juſte raiſon qu'ils ne la fiſſent avorter, comme ils avoient déja fait de ſon premier enfant au meſme terme de deux mois, ou qu'elle ne fiſt qu'un faux germe au lieu d'enfant, ainſi qu'il luy étoit auſſi arrivé une autre fois par le meſme accident : mais luy ayant conſeillé de ſe faire tirer deux palettes de ſang du bras pour la preparer à quelque douce purgation qu'elle pourroit prendre enſuite, une Dame de qualité de ſes parentes qui étoit dans ſa chambre, rebuta auſſi-toſt mon avis, comme s'il eût eſté tout-à-fait ridicule ; me ſoûtenant qu'on n'avoit jamais vû ordonner la ſaignée à une femme groſſe de deux mois ſeulement, & que c'étoit-là un veritable moyen pour la faire avorter encore plûtoſt. En un mot, elle ne voulut aucunement ſe laiſſer perſuader par les raiſons que je luy alleguay, qui étoient que le malade, dont l'habitude étoit aſſez replete, & qui avoit les forces tres-bonnes, pouvoit bien facilement ſupporter la ſaignée, & qu'il étoit pour ce ſujet plus à propos de la diſpoſer ainſi à la purgation par la ſaignée, que de la purger tout d'un coup ſans cette preparation ; luy faiſant entendre que ce vomiſſement ne procedoit, comme j'ay dit cy-devant, que de ce que l'enfant qui eſt tres-petit dans le commencement, ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu, il en reſtoit beaucoup de ſuperflu, qui n'étant pas évacué à l'ordinaire, refluoit en toute l'habitude du corps, & cauſoit des accidens ſelon les parties où il ſe portoit en plus grande abondance, dans leſquelles il ſe convertiſſoit ſouvent en humeurs vicieuſes & corrompuës, luy repreſentant outre cela que les continuels & violens vomiſſemens de la malade la mettoient en bien plus grand danger d'avorter, comme elle avoit déja fait par deux fois, que l'émotion qu'elle diſoit que la ſaignée luy pourroit cauſer, qui bien au contraire étoit un veritable remede pour la garentir de ce fâcheux accident. Mais tout ce que je luy pûs dire ne la pût pas diſſuader de l'opinion dont elle étoit entierement préoccupée, qui étoit qu'on ne devoit jamais (à ce qu'elle s'imaginoit) ſaigner une femme groſſe devant qu'elle fût à demy terme. Ce

qui fut cause (si je ne me trompe) que cette Dame ne se rendit pas à mes raisons, est qu'ayant oüy parler de moy en quelque occasion, comme d'un homme expert en mon Art, elle fut étonnée d'abord en me voyant assez jeune, s'étant auparavant figurée de voir en ma personne quelqu'un de ces venerábles vieillards à grande barbe, qui semblent porter la science dépeinte sur leur vieille physionomie; ce que plusieurs qui exercent l'Art dont je fais une particuliere profession, affectent pour paroître plus habiles gens, à cause qu'il se rencontre souvent des personnes qui veulent, ce semble, qu'on les trompe par de telles apparences exterieures, ausquels on peut dire avec justice, *qui vult decipi, decipiatur.*

Quelques-uns veulent qu'aprés avoir essayé en vain toutes les choses que nous avons dites pour remedier au vomissement, on applique à la femme en suite du repas, une grande ventouse sur la region de son estomach, afin de le tenir sujet en son lieu; mais je croy que c'est de l'onguent à *miton-mitaine*, qui ne fait ny bien ny mal, dautant que l'estomach est vague & non adherent à cette partie superieure du ventre: mais comme ces vomissemens le refroidissent & le debilitent toûjours, je conseillerois aux femmes grosses de porter en hyver sur sa region, une bonne piece de ratine bien chaude, ou une peau d'agneau, ou de cygne, qui leur réchauffât un peu cette partie, afin d'aider à sa digestion qui est toûjours affoiblie, Les Italiens ont cette coûtume qui n'est pas mauvaise; Ils portent tous à ce dessein sur l'estomach une belle piece d'étoffe par dessous leur pourpoint, dequoy ils sont si soigneux, que s'ils avoient passé deux jours sans la mettre durant l'Hyver, & mesme en Esté, ils croiroient estre malades; & ils en sont si amateurs & si curieux, que ce poitrail fait souvent leur plus grande braverie, l'enrichissans de broderie d'or & d'argent, & de rubans de belles couleurs. La peau d'un vautour appliquée sur la region de l'estomach, surpasse encore toute autre chose en vertu, ayant une proprieté particuliere de fortifier cette partie, & d'aider à la digestion des alimens. Nous avons assez parlé du vomissement causé par la grossesse, c'est pourquoy sans nous y arrêter davantage, passons à quelques autres accidens.

CHAPITRE XIII.

Des douleurs du Dos, des Reins, & des Hanches.

TOus ces accidens ne ſont que des effets de la dilatation de la Matrice, & de la compreſſion qu'elle fait par ſa groſſeur & peſanteur aux parties qui luy ſont voiſines, leſquels ſont ordinairement plus grands dans les premieres groſſeſſes, que dans celles qui ſuivent, où la Matrice ne fait que reprendre les meſmes dimenſions qu'elle avoit déja euës : mais lorſqu'elle n'a pas encore eſté dilatée, cette extenſion luy eſt bien plus ſenſible, & les ligamens qui la tenoient en ſa ſituation naturelle, ſouffrent un bien plus grand effort par la premiere groſſeſſe, n'ayant pas encore eſté obligez de s'allonger pour ſuivre l'étenduë de la Matrice, que non point par les ſuivantes, auſquelles ils prêtent une ſeconde fois plus facilement.

Ces ligamens, tant les ronds que les larges, cauſent ces douleurs, lorſqu'ils ſont fortement bandez & tiraillez par la groſſeur & peſanteur de la Matrice, en laquelle un enfant eſt contenu ; ſçavoir, les larges celles du dos & des lombes, leſquelles répondent aux reins, dautant que ces deux ligamens ſont fortement attachez vers ces lieux, & les ronds font celles des eines, du pubis, & des cuiſſes où ils vont aboutir. Ils ſont quelquefois ſi violemment étendus par cette extréme groſſeur, & par le grand poids de la Matrice, mais principalement à la premiere groſſeſſe, comme j'ay déja dit, qu'ils ſe détachent & ſe rompent, ne pouvant pas prêter ny s'alonger davantage, & particulierement ſi la femme en cét état vient à faire quelque faux pas, ce qui luy cauſe des douleurs preſque inſupportables, & d'autres plus fâcheux accidens, comme il arriva il y a huit ans à la femme d'un mien proche parent, laquelle étant groſſe de ſix mois ou environ, de ſon premier enfant, ſentit aprés avoir fait un faux pas de la ſorte, & entendit dans le meſme moment quelque choſe craquer dans ſon ventre, vers la region des reins & des lombes, qui étoit un de ces ligamens larges qui s'étoit ainſi détaché, avec quelque eſpece de bruit, par cette ſecouſſe ſubite qu'elle s'étoit donnée. Au meſme inſtant elle reſſentit des douleurs extrémes dans les reins, aux lombes, & par tout un-

costé du ventre, qui la firent incontinent vomir par plusieurs fois avec de grands efforts; & le lendemain elle fut surprise d'une grosse fiévre continuë qui luy dura sept ou huit jours, sans pouvoir dormir ny reposer une seule heure, pendant lesquels elle continua toûjours à vomir tout ce qu'elle prenoit, avec un hoquet fort frequent, ayant aussi de grandes douleurs qui paroissoient la devoir faire promptement accoucher, dont j'eûs grande apprehension pour elle, & mesme qu'elle n'en perdît la vie : mais avec l'aide de Dieu, aprés l'avoir fait mettre incontinent au lit, où elle demeura douze jours entiers, durant lesquels je la saignay trois fois des bras en differens jours, & luy fis prendre par deux diverses fois un petit grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf, pour luy appaiser un peu ces violentes douleurs, luy donnant toûjours cependant de temps en temps de bons confortatifs, tous ces symptomes, qui sembloient d'abord funestes, cesserent peu à peu, & elle ne laissa pas outre cela de porter son enfant à terme, dont elle accoucha assez heureusement, qui fut un garçon qui a vêcu quinze mois, nonobstant tous les fâcheux accidens qu'elle avoit eûs, qui auroient esté suffisans pour en faire mourir une demy-douzaine d'autres; mais Dieu veut bien qu'il se fasse quelquefois des miracles par la nature aidée des remedes faits à propos, aussi-bien que par la grace.

Cette histoire nous fait (ce me semble) assez bien connoître comment se font ces douleurs des lombes, du dos, & des reins: & la Matrice qui est pleine d'enfant, cause aussi celles des hanches par sa grosseur & pesanteur, en les comprimant & en s'affaissant trop sur elles. Il n'y a rien meilleur pour appaiser toutes ces sortes de douleurs, que le repos au lit, & la saignée du bras, s'il y avoit eû quelque forte extension ou ruption de quelque ligament de la Matrice, pareille à celle de l'exemple que nous venons de reciter; & quand la Matrice s'affaisse & pése trop sur les hanches, si la femme ne peut pas garder le lit, il faudra qu'elle supporte & soulage son ventre avec une large bande bien ajustée à ce sujet, & qu'elle patiente ainsi le mieux qu'elle pourra jusques à l'accouchement, qui la delivrera de tous ces accidens.

Mais il faut observer que si avec ces fortes douleurs de reins, on voit sortir quelques excretions de la Matrice qui n'avoient pas coûtume de paroître, la femme pour lors est en tres-grand

danger d'avorter, & principalement ſi ces excretions ſont mé-lées de ſang; car c'eſt un témoignage certain que la Matrice commence à s'ouvrir. On voit encore des femmes avoir des douleurs de reins qui ne procedent pas de la meſme cauſe que nous avons dite; mais qui viennent de quelque colique nephretique, leſquelles ne laiſſent pas de mettre la femme en auſſi grand danger d'avorter, que celles dont nous avons parlé, à cauſe que celles-cy provoquent ſouvent des vomiſſemens, qui par leur violence cauſent une telle commotion à la Matrice, & une telle agitation de tout le corps, qu'elles font venir les douleurs de l'accouchement, comme je l'ay vû arriver le 27. Février 1673. à la femme d'un Avocat, laquelle j'accouchay au terme de ſept mois, d'un enfant tout corrompu, qu'une tres-forte colique nephretique de cette nature avoit fait mourir depuis trois ou quatre jours en ſon ventre. C'eſt pourquoy en ces occaſions on s'informera toûjours de la femme, ainſi que je fis, pour ſçavoir ſi elle, ou ſes peres & meres, n'étoient point ſujets à cette maladie, comme avoit eſté autrefois la mere de cette femme, qu'elle me dît en avoir eſté tres-incommodée durant ſa vie, & eſtre morte d'une pierre dans le rein; & on ne manquera pas auſſi d'examiner ſes urines, pour voir ſi ces douleurs de reins ne procedent pas d'une telle indiſpoſition, afin qu'en connoiſſant la veritable cauſe, on puiſſe y apporter les remedes convenables.

CHAPITRE XIV.

De la douleur des Mammelles.

AUſſi-tôt que la femme a conçu, les menſtruës ne pouvant s'évacuer à l'ordinaire, dautant que les voyes en ſont bouchées, & la femme faiſant encore tous les jours du nouveau ſang, il eſt de neceſſité que ne s'en conſumant preſque point pendant les premiers mois de la groſſeſſe, à cauſe que le fruit eſt pour lors tres-petit; les vaiſſeaux qui ſont trop pleins en regorgent, comme ils font ſur les parties plus diſpoſées à le recevoir, telles que ſont les glandes, & les corps glanduleux, & principalement les Mammelles, qui s'en abreuvent & en reçoivent une grande abondance, qui les rempliſſant & gonflant

extrémement, leur cause cette douleur que les femmes y ressentent quand elles sont grosses, laquelle arrive aussi à celles qui ont seulement suppression de leurs mois.

Il faut dans ces commencemens laisser tout à l'œuvre de nature, & la femme doit seulement prendre garde à ne se point heurter en ces parties, qui sont fort sensibles en ce temps, comme aussi à ne pas se serrer trop avec aucun corps-de-robe ou autres vestemens durs, qui luy pourroient faire des contusions & meurtrissures, ausquelles il surviendroit des inflammations & des abscez en suite : mais lorsqu'aprés le troisiéme mois de la grossesse le sang s'y porte avec trop d'abondance, on le doit plûtost évacuer par la saignée du bras, que de le détourner ou repousser en d'autres endroits du corps par remedes repercussifs, ou astringens, dautant qu'il ne sçauroit refluer en lieu où il puisse faire moins de mal qu'en ces parties. C'est le sujet pour lequel je préfererois plûtost, quand la femme est plethorique, l'évacuation faite par la saignée du bras, que d'en user d'autre maniere, afin d'éviter par son moyen qu'il ne se fasse inflammation aux mammelles, par la distension douloureuse que leur cause l'abondance du sang dont elles sont remplies, & qu'en suite il ne luy survienne l'accident, dont parle *Hipocrate* en l'Aphorisme quarantiéme du cinquiéme Livre. *Quibus mulieribus in mammas sanguis colligitur, furorem significat.* Si le sang se porte & s'amasse en abondance aux mammelles, cela signifie que telles femmes sont en danger de tomber en frenesie ; à cause du transport qui s'en pourra faire au cerveau, lequel accident on évitera par la saignée du bras moderément faite, comme aussi par le regime de vivre rafraichissant, & mediocrement nourrissant, afin de diminuer la quantité, & de temperer la chaleur des humeurs de toute l'habitude, observant encore pour ce sujet que le ventre de la femme soit tenu assez libre.

CHAPITRE XV.

De l'incontinence, & de la difficulté d'uriner.

LA situation de la vessie qui est posée justement sur la Matrice, nous fait assez connoître pourquoy les femmes grosses ont quelquefois difficulté d'uriner, & le sujet pour le-

quel elles ne peuvent le plus souvent bien retenir leur eau ; ce qui arrive d'une façon & d'autre, à cause de la compression que la Matrice pleine d'enfant fait à la vessie par sa grosseur & pesanteur ; ce qui empéche qu'elle ne puisse avoir son extension ordinaire, pour estre capable de contenir une raisonnable quantité d'urine ; c'est ce qui fait que plus les femmes sont grosses, & qu'elles approchent de leur terme, d'autant plus souvent aussi sont-elles obligées de lâcher leur eau, qu'elles ne peuvent retenir long-temps pour ce sujet.

Si le pesant fardeau de la Matrice vient à comprimer fort le fond de la vessie, il oblige la femme de pisser presque à chaque moment ; mais si au contraire son col est pressé par l'abbaissement du propre corps de la Matrice, comme il peut arriver dans les premiers mois de la grossesse aux femmes qui sont sujettes aux descentes de Matrice, pour lors la vessie se remplit entierement d'urine, laquelle y demeure avec grande douleur, n'en pouvant pas estre expulsée, dautant que le *sphincter*, à cause de cette compression, ne peut pas s'ouvrir si facilement qu'à l'ordinaire pour la laisser écouler. Quelquefois aussi l'urine par son acrimonie excite la vessie en la piquotant à s'en décharger tres-souvent, & d'autrefois elle cause par sa chaleur, inflammation à son col, ce qui en fait la suppression. Il peut arriver encore, que cét accident soit causé par quelque pierre contenuë en la vessie, alors les douleurs en sont presque insupportables, & bien plus dangereuses à la femme grosse, qu'à celle qui ne l'est point ; parce que la Matrice comprime perpetuellement par son enflure la pierre contre la vessie ; & pour lors ces douleurs sont d'autant plus extrémes, que cette pierre est grosse, & de figure inégale & raboteuse.

Il arrive aussi quelquefois que la Matrice vers les derniers mois de la grossesse s'étant élevée par la grande distension qu'elle a en ce tems, jusqu'au dessus du fond de la vessie, à laquelle elle ne permet pas de s'étendre librement, la pousse alors de telle sorte en bas, qu'elle en fait rider tout le col par gros plis en travers, ce qui fait que quelques goutes de l'urine qui ne peuvent estre entierement expulsées, y restant apres que la femme a pissé, elle en ressent une cuisson considerable, qui l'oblige d'uriner tres-frequament avec des grandes épreintes ; parceque ce reste d'urine piquote cette partie par l'a-

crimonie qu'elle acquiere à raison du sejour qu'elle fait dans quelqu'un de ces replis, & cause des douleurs à la femme presque aussi grandes que si elle avoit un ulcere au col de la vessie. C'est ce que j'ay veu arriver depuis peu à la femme d'un Officier du Roy, laquelle eût une envie frequente d'uriner, & presque continuelle durant les trois derniers mois de sa grossesse, avec aussi grande douleur que si elle eût eû quelque pierre dans la vessie, ou quelque ulcere en son col, lequel accident ne procedant que de la cause que je viens de dire, ne cessa qu'incontinent aprés qu'elle fut accouchée.

Il est de tres-grande consequence d'empécher ces violens & frequens efforts que la femme grosse fait pour uriner, & de remedier si on peut à l'une & à l'autre de ces indispositions, dautant que continuant long-temps à s'efforcer de pousser toûjours en bas, pour pouvoir vuider son urine, la Matrice se relâche, & s'affaisse tout-à-fait, & quelquefois est obligée (l'incommodité ne cessant pas) de se décharger de son fardeau avant le temps ordinaire. C'est ce qu'on tâchera d'éviter, ayant égard aux differentes causes de la maladie; comme si c'est par la grosseur & pesanteur de la Matrice qui presse la vessie, ainsi qu'il arrive le plus souvent, la femme y remediera, & se soulagera elle-mesme, si lorsqu'elle veut rendre son urine elle souleve avec ses deux mains le bas de son ventre; elle portera une bande fort large accommodée à cét usage, qui luy soûtiendra s'il est besoin, & qui empêchera qu'il ne pése tant sur la vessie, ou pour mieux faire elle se tiendra au lit : Si c'est l'acrimonie de l'urine qui cause inflammation à son col, on l'appaisera par regime de vivre rafraîchissant, la femme ne buvant que de la ptisane, & s'abstenant entierement de l'usage du vin, & de toutes sortes de purgations, dautant qu'elles meneroient à la partie affligée des immondices de toute l'habitude, & par leur chaleur augmenteroient encore l'acrimonie & l'inflammation: mais elle pourra bien user, au soir & au matin, d'émulsions faites avec les semences froides, ou du petit lait dans quoy on mettra quelque cuïllerée de syrop violat ou de nenuphar : Ce remede est propre pour nettoyer doucement en rafraîchissant les voyes de l'urine, sans faire aucun prejudice à la mere ny à l'enfant. Si l'inflammation & l'acrimonie de l'urine ne cessent par ce regime, on la saignera du bras, afin d'éviter quelque pi-

re

re accident qui en pourroit arriver ; on luy pourra aussi bassiner l'entrée exterieure du col de la vessie avec le lait tiede, ou avec une décoction d'herbes émollientes & rafraîchissantes, comme sont les fueilles de mauves, guimauves, parietaire, & violiers, avec un peu de graine de lin, laquelle rendra le conduit de l'urine plus facile à se dilater ; on fera aussi faire quelque injection au dedans, avec cette décoction, à laquelle on ajoûtera un peu d'huile violat, ou même avec du lait tiede, & la femme s'abstiendra sur tout de l'usage du coït.

Mais si se gouvernant de la maniere elle ne peut encore uriner, pour lors on aura recours au dernier remede, qui est de faire sortir l'urine avec une sonde percée, telle qu'est celle qui est representée & marquée par M. dans la table des instrumens, qui est mise à la fin du deuxiéme Livre, laquelle estant ointe d'huile d'olive ou d'amande douce, aprés avoir un peu soulevé & repoussé son ventre en haut, sera doucement introduite par le conduit de l'urine jusques dans le vuide de la vessie, où étant, l'urine en sortira aussi-tost, ensuite dequoy on retirera la sonde ; & si la suppression revient encore, on fera derechef uriner la femme de la mesme façon, jusques à ce que les accidens soient appaisez, aprés quoy on la laissera uriner naturellement, si elle le peut faire. On pourroit aussi à toute extrémité luy faire user d'un demy bain tiede, prenant bien garde à ne la pas trop émouvoir par ce remede, s'abstenant aussi de toutes choses diuretiques ; car elles sont tres-pernicieuses à la femme grosse, dautant qu'elles provoquent l'avortement. Si d'un autre côté le mal procede de quelque pierre, qui se presentant au col de la vessie bouche le passage de l'urine, on se contentera de la repousser en dedans avec la sonde si elle est grosse ; mais si elle est petite, on tâchera de la tirer dehors, avec une petite curetette propre à cét usage, mettant le doigt indice dans le *vagina* pour la tenir sujette, & empêcher qu'elle ne recule vers la vessie, ce qu'on fera à la petite seulement ; car pour tirer la grosse, il faut attendre que la femme soit accouchée, parce qu'il vaut mieux la laisser en cét état, que de se mettre en danger de luy faire perdre la vie & à son enfant, en luy faisant l'operation de la taille.

CHAPITRE XVI.

De la toux, & de la difficulté de respirer.

Les femmes qui portent leurs enfans fort bas, ont plus souvent les difficultez d'uriner, dont nous avons parlé au Chapitre precedent, que celles qui les portent plus haut, lesquelles sont à la verité plus exemptes de ces sortes d'incommoditez, mais aussi sont-elles plus sujettes à la toux, & à la difficulté de respirer que les autres.

Si la toux est violente, comme elle est quelquefois jusques à faire vomir, c'est un des plus dangereux accidens qui contribuënt à l'avortement, dautant que par son effort les poulmons tâchant à rejetter hors de la poitrine ce qui leur nuit, il se fait une compression de tous les muscles de la respiration, qui pressant fortement par cette action l'air enfermé au dedans, dont les poulmons sont tout gonflez, poussent aussi par mesme moyen avec violence subite le diaphragme en bas, & par consequent toutes les parties du bas ventre, mais particulierement la Matrice de la femme grosse, qui en reçoit une telle commotion quand cét accident continuë long-temps & fortement, que quelquefois l'arrierefaix de l'enfant vient à s'en détacher, aprés quoy ne le pouvant plus retenir, elle est contrainte de s'ouvrir pour le mettre dehors avant le temps; ce qu'elle fait souvent avec grande perte de sang, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois, & recemment à la femme d'un Secretaire du Roy, & à celle d'un Chirurgien.

Cette toux arrive quelquefois par des serositez acres & mordicantes, qui distilent du cerveau sur la trachée artere, & sur les poulmons, d'autrefois elle est causée par un sang de pareille nature, qui vient à refluër de toute l'habitude vers la poitrine en suite de la suppression des mois, comme aussi pour avoir respiré un air trop froid, qui irrite ces parties, & les excite à se mouvoir ainsi; mais outre ces choses, elle est encore souvent augmentée par la compression que la Matrice de la femme grosse cause au diaphragme, qui ne peut pas avoir son mouvement libre en celles qui portent leurs enfans bien haut, dautant que par sa grande extension elle fait remonter presque toutes les

parties du bas ventre vers la poitrine, & principalement l'estomach & le foye qu'elle repousse vers le diaphragme, qui en est comprimé comme nous disons.

On remediera à cét accident en faisant observer à la femme un bon regime de vivre tendant à rafraîchissement, si ce sont des humeurs acres qui en sont cause, évitant toutes choses salées, épicées, & de haut goût; elle n'usera pareillement de choses aigres ny acides, comme oranges, citrons, grenades, vinaigre, verjus, & autres de cette nature, dautant que par leurs picquotemens elles excitent encore la toux de plus en plus; mais elle pourra bien se servir de celles qui lenissent & adoucissent les passages, comme jus de regueliße, sucre candy, & syrop violat, ou de meures, dont on pourra méler quelque cuillerée parmy sa ptisane faite avec les jujubes, sebestes, raisins de damas, & orge mondé, y ajoûtant toûjours un peu de regueliße: Il ne sera pas mauvais aussi de détourner l'abondance des humeurs, & de les attirer en bas par quelques petits clysteres. Si par ce regime la toux ne cesse point, & qu'il y ait au corps des signes de plenitude, en quelque temps de la grossesse que ce soit, il sera necessaire de luy tirer du sang du bras; & quoy qu'on ne pratique pas ordinairement ce remede dans son commencement, il faut neantmoins s'en servir pour lors; car la continuelle toux est bien plus dangereuse que la saignée moderée. Si la toux est excitée par le froid, elle se tiendra dans une chambre bien close; & mettra sur son col une bonne serviette pliée en deux ou trois doubles, ou quelque peau d'agneau ou de cygne qui la puisse tenir chaudement; elle pourra user en s'allant coucher d'une cuillerée ou deux de syrop de vin brûlé, lequel est fort pectoral, & propre à faire bonne digestion, s'il est fait de cette façon. Prenez demy-septier de bon vin, deux dragmes de bonne canelle rompuë en petits morceaux, démy-douzaine de cloux de girofle, avec quatre onces de sucre, mettez le tout ensemble dans une écuelle d'argent, & le faites boüillir à grand feu sur un réchaud, y faisant prendre le feu, & cuisant le tout jusques à consistance de syrop, duquel la femme usera les soirs, une heure & demie aprés avoir legerement soupé; ou bien elle prendra quelque cuillerée de bon rossolis de Turin. On observera toûjours en la toux, de quelque cause qu'elle procede, que la femme soit bien au large dans ses habits, parce qu'étant ser-

rée, la Matrice seroit encore plus fortement poussée en bas, par les efforts que cette toux luy fait souvent faire, & qu'elle s'abstienne du coït autant qu'il luy sera possible, jusques à ce que cét accident soit passé, dautant que son action est entierement contraire aux personnes qui ont la poitrine foible & malade : & comme le dormir est fort propre pour arrêter les défluxions, on luy procurera par quelque petit julep, si besoin est, sans user aucunement de forts stupefactifs qui sont tres-dangereux à la femme grosse, si ce n'est en extréme necessité, comme je fis à la femme de ce mien parent, laquelle avoit de furieux accidens pour s'estre blessée en faisant un faux pas ; j'en ay rapporté l'histoire au Chapitre treiziéme de ce present Livre.

Il y a des femmes qui portent leur enfant si haut (& principalement dans la premiere grossesse, parceque les ligamens larges qui soûtiennent la Matrice n'ont pas encore esté relâchées) qu'elles croyent presque l'avoir dans la poitrine, pour raison dequoy elles ont une si grande oppression & difficulté de respirer, qu'il leur semble qu'elles aillent étouffer aussi-tost qu'elles ont un peu mangé, cheminé, ou monté seulement à un premier étage ; ce qui provient de ce que leur Matrice extrémement étenduë, presse grandement l'estomach & le foye, qui repoussent le diaphragme en haut, comme j'ay dit, & ne luy laissent pas une entiere liberté de se mouvoir, dont cette difficulté de respirer est causée : souvent aussi leurs poulmons sont tellement abreuvez & pleins de sang, qui y regorge de tout le corps dans la grossesse, qu'ils ne donnent que difficilement passage à l'air : si cela est ainsi, elles respireront bien plus à leur aise lorsqu'on leur aura tiré un peu de sang du bras, par le moyen dequoy les poulmons étant désemplis, ils auront plus de facilité à se mouvoir : mais si cette difficulté de respirer procede de la compression que fait la Matrice au diaphragme, en repoussant les parties du bas ventre contre luy, en ce cas, le meilleur remede est, que la femme ne soit serrée dans ses habits, & qu'elle mange plûtost peu & souvent, que de remplir son estomach beaucoup à la fois, parcequ'il seroit encore pour ce sujet d'autant plus pressé contre le diaphragme, & augmenteroit ainsi l'accident, & qu'elle n'use d'aucune viande visqueuse & venteuse, comme sont la pluspart des legumes, mais seulement de celles qui sont de facile digestion, & qui tiennent le ventre libre :

elle doit aussi pour lors éviter sur tout la peur & la tristesse, dautant que ces deux passions faisant retourner le sang au cœur & aux poulmons en trop grande quantité, la femme qui a déja difficulté de respirer, & la poitrine engagée, coureroit risque d'en estre suffoquée ; car l'abondance de ce sang remplissant tout à coup & outre mesure les deux ventricules du cœur, empesche son mouvement, sans lequel on ne peut vivre.

CHAPITRE XVII.

De l'enflure variqueuse, & de la douleur des Cuisses & des Jambes.

IL est tres-aisé à ceux qui ont connoissance du mouvement circulaire que le sang fait, de concevoir la raison pourquoy plusieurs femmes grosses ont les cuisses & les jambes enflées & douloureuses, & quelquefois pleines de varices tout le long de leur partie interne, ce qui les incommode grandement à marcher. Plusieurs croyent (ce qui est en quelque façon vray-semblable) que la femme ayant plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture, dont l'abondance n'est repurgée comme elle avoit coûtume, la nature par la vertu expultrice des parties superieures, qui sont toûjours plus fortes, en chasse le superflu sur les inferieures, qui sont les jambes, comme sur les plus foibles, & plus disposées à le recevoir, à cause de leur situation basse : c'est bien à peu prés dire quelque chose que de l'expliquer ainsi ; mais il me semble que la circulation du sang nous fait bien plus facilement connoître comment cela se fait, sans estre obligez de recourir à cette faculté expultrice.

La chose arrive ainsi à mon avis, qui est que suivant le mouvement ordinaire du sang, les veines crurales & les saphénes reçoivent en elles celuy qui avoit esté apporté aux extremitez inferieures par les arteres, & le conduisent aprés le long de la jambe & de la cuisse, en montant toûjours vers le cœur, dans les iliaques, qui se dégorgent dans la cave, pour remonter aussi par elle au cœur, & ainsi toûjours successivement. Cela posé en fait (comme on n'en doit pas douter, puisque c'est une verité fondée sur l'experience) quand la femme est grosse, & principa-

lement vers les derniers mois, auquel temps la Matrice est si étenduë, qu'elle occupe une grande partie du bas-ventre, pour lors elle vient à presser les veines iliaques par sa grosseur & pesanteur, empêchant par ce moyen, que le sang ne puisse avoir son cours & son mouvement si libre qu'il étoit avant la grossesse, ce qui fait que les parties inferieures, qui sont les crurales & les saphénes en sont gonflées, ne plus ne moins que nous voyons les veines du bras s'enfier vers la partie inferieure par la ligature de la saignée, ou par quelque forte compression faite vers sa partie superieure, ce qui arrive à cause que ces veines étant comprimées, le sang s'y arrête, ne trouvant pas son passage tout-à-fait si facile. Les veines iliaques étant donc ainsi pressées par la grosseur & pesanteur de la Matrice, toutes celles des cuisses & des jambes s'enflent de telle maniere, qu'elles regorgent dans la substance des parties, & dans tous les cinq tégumens qui en deviennent tout bouffis; & mesme ces veines, & entr'autres les saphénes se dilatent, & en sont faites variqueuses quelquefois depuis la partie interne & superieure de la cuisse, jusques à l'extremité du pied, dans lesquelles le sang sejournant sans avoir son mouvement circulaire libre, s'altere & se corrompt; ce qui cause de grandes douleurs, & des enflures par toutes ces parties. Cela arrive encore plus volontiers aux femmes extrémement sanguines, qui marchent beaucoup, & font un grand exercice, lequel aidé de la repletion de la veine, fait ruption des valvules, qui servoient à faciliter le mouvement du sang, comme font les soûpapes d'une pompe, qui retiennent l'eau qu'on y fait monter, aprés quoy le sang venant à retomber, n'étant plus ainsi soûtenu, cause par son abondance & par son sejour, ces dilatations de veines que nous appellons varices.

Pour remedier à cela, si la femme a ses veines dilatées, on se servira seulement lorsqu'elle est grosse, de la cure palliative, mettant sur ces veines variqueuses quelque compresse de linge, & bandant la partie d'une bande large de trois ou quatre doigts, selon la grosseur du membre, commençant le bandage à sa partie inferieure, & le conduisant en montant jusques où commencent les varices, afin que serrant mediocrement par son moyen ces veines variqueuses, qui sont toûjours exterieures, elles soient empêchées par cette compression de se dilater davantage, & que le sang n'y puisse estre corrompu par le sejour qu'il

y feroit ; ce qu'étant ainſi fait, il ne laiſſe pas d'avoir ſon mouvement circulaire, parceque ſa plus grande partie paſſe pour lors par les vaiſſeaux qui ſont ſituez plus profondément. La femme en cét état gardera auſſi le lit, ſi faire le peut, dautant que par cette ſituation, ſon corps étant également couché, cette circulation s'en fait beaucoup plus facilement, & le ſang n'a pas tant de peine à retourner par ces veines au cœur, que quand il faut qu'il y remonte, lorſque la femme eſt debout : c'eſt ce qui fait qu'elle a toûjours les jambes bien plus enflées le ſoir que le matin ; & ſi on voit au reſte du corps des ſignes de plenitude & d'abondance de ſang, on la pourra ſaigner du bras ſans danger : mais il ne faut pas faire ouverture des varices, comme on pourroit bien faire ſi la femme n'étoit pas groſſe ; car cette évacuation tiendroit lieu d'une ſaignée du pied qui ne doit eſtre aucunement pratiquée durant le temps de la groſſeſſe, ſi ce n'eſt pour une tres-grande neceſſité, & par le conſeil d'un tres-prudent & experimenté Medecin.

Il y a d'autres femmes, à qui les jambes enflent ſeulement à cauſe de leur debilité, & non pour le ſujet que nous venons de dire, & qui les ont ſi œdemateuſes, qu'y poſant le doigt, & l'ayant relevé, le veſtige y demeure enfoncé, ce qui ſe fait parcequ'elles ſont deſtituées de chaleur naturelle aſſez forte, pour cuire & digerer toute la nourriture qui leur eſt envoyée, & pour en expulſer les ſuperfluitez, qui par ce moyen reſtant en grande quantité, les rendent ainſi œdemateuſes. A ces ſortes d'enflures, on ſe ſervira pour les reſoudre d'une lexive faite de cendres de ſarmant, avec la decoction de camomile, melilot & lavande, aprés quoy on les étuvera de vin aromatique, dans quoy on trempera des compreſſes qu'on mettra deſſus, les renouvellant deux ou trois fois par jour pour les fortifier : ce vin ſera fait avec romarin, laurier, tin, marjoleine, ſauge & lavande, de chacun une poignée, roſes de Provins demy-poignée, balauſtes & alun, de chacun une once, faiſant boüillir le tout dans trois pintes de gros vin aſtringent, juſques à l'ébulition du tiers, aprés quoy on le paſſera au travers d'un linge pour s'en ſervir au beſoin, ainſi qu'il eſt dit. Mais comme la groſſeſſe cauſe le plus ſouvent ces enflures, auſſi ceſſent-elles ordinairement lorſque la femme eſt accouchée, dautant qu'en ce temps elle ſe purge des ſuperfluitez de toute l'habitude par le moyen de ſes vuidanges, pourvû

qu'il s'en fasse une bonne évacuation ; car si elles étoient supprimées, comme il arrive quelquefois, il se feroit aussi-tost un reflux de toutes ces humeurs sur la matrice, qui n'étant pas évacuées luy causeroient une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie.

CHAPITRE XVIII.

Des Hemorrhoïdes.

LE sang menstruel qui avoit coûtume d'estre purgé tous les mois, s'amassant en grande abondance vers la Matrice, qui ne luy peut pas permettre le passage ordinaire à l'évacuation, parcequ'elle est exactement fermée durant la grossesse, est obligé de refluër par toute l'habitude & principalement sur les parties voisines de la Matrice, ce qui cause à beaucoup de femmes des Hemorrhoïdes tant internes qu'externes. Il leur en peut arriver en ce temps, aussi-bien qu'en d'autres, de toutes les differentes especes, dont nous ne parlerons pas icy ; mais seulement de celles qui sont causées par la grossesse, dautant que nostre intention n'est que de faire connoître quelques particularitez des maladies des femmes lorsqu'elles sont en cét état.

Les hemorrhoïdes sont enflures & inflammations douloureuses, engendrées d'un flux d'humeurs, aux extremitez des veines & des arteres hemorrhoïdales, lesquelles sont causées en la femme grosse, de l'abondance du sang qui se jette sur ces parties, provenant ainsi que j'ay dit, de ce que le corps en ce temps n'est pas purgé de ses superfluitez comme il avoit coûtume auparavant : elles viennent aussi tres-souvent par de grands efforts que font les femmes grosses pour aller à la selle, quand elles sont constipées du ventre, comme cela leur arrive ordinairement, à cause que la Matrice qui est située sur le *rectum*, empêche en le pressant que les excrémens qui y sont contenus ne sortent si facilement, & par ces efforts le sang qui est dans les vaisseaux prochains étant exprimé, en fait enfler & boursouffler leurs extremitez, ausquelles par son sejour surviennent ces inflammations douloureuses que nous appellons hemorrhoïdes, desquelles les unes sont internes, & les autres sont externes, les unes petites & sans douleur, ou fort peu, & les autres sont ex-

trémement grosses & douloureuses. C'est ce qu'il suffit de sçavoir pour leurs differences generales, sans nous arrêter aux autres plus particulieres, qui demanderoient une explication plus ample.

Si elles sont petites & sans douleur, tant les internes que les externes, il suffira d'éviter qu'elles n'augmentent davantage; ce qui se fera par les remedes qui empêchent & détournent la fluxion de ces parties: Mais on remediera au plûtost à celles qui sont grosses & douloureuses, en appaisant avant toutes choses la grande douleur, dautant que pendant qu'elle dure, la fluxion est toûjours augmentée. Pour ce sujet, si la femme grosse a en tout le corps les autres signes de repletion, on luy tirera seurement une fois du sang du bras, & mesme jusques à deux fois, en cas de necessité, pour détourner les humeurs, & en évacuer la plenitude. Son regime de vivre sera humectant & rafraichissant, & elle n'usera d'aucuns alimens de haut goût, s'abstenant aussi du coït, à cause que par l'agitation de son action, le sang étant extrémement échauffé, il est pour lors bien plus disposé à fluër sur la partie malade, qui est voisine de la matrice: mais si les gros excremens retenus dans l'intestin *rectum* étoient cause des hemorrhoïdes, & que la femme eût le ventre reserré, comme il arrive à plusieurs qui sont quelquefois une semaine entiere sans aller à la garderobbe, on luy donnera un clystere émolient, composé de la décoction de mauves, guimauves, parietaire, violiers, & graine de lin, avec miel violat, dans lequel on mêlera un peu d'huile d'amande douce, ou du beurre frais, observant de n'y rien mettre qui puisse picquoter, dautant que le mal en seroit augmenté, principalement quand les hemorrhoïdes sont internes; & pour lors afin que la femme puisse recevoir plus facilement le clystere, on doit mettre à l'extremité du canon de la seringue un petit bout de boyau de poulet, qui le revête par dehors, afin de l'introduire avec moins de douleur dans le siege, aprés quoy elle usera aussi d'un regime de vivre mediocre & rafraichissant, en observant le repos dans le lit, jusques à ce que le fort de la fluxion soit passé, & on bassinera pendant ce temps les hemorrhoïdes avec du lait de vache, ou avec fomentations faites de la décoction de guimauves, boüillon blanc, & graine de lin: Les huiles d'amandes douces, de pavot, & de nenuphar, battuës long-temps ensemble avec un jaune

d'œuf crû dans le mortier de plomb sont fort anodines, & propres à en appaiser la douleur, & si l'inflammation est grande, on les frotera d'un peu de *cerat de galien* & de *populeon* mélez en égales portions.

Aprés ce regime de vivre, la saignée & l'application de ces remedes rafraîchissans & anodins seulement (dautant qu'on ne doit pour lors user d'aucuns repercussifs, de peur de repousser au dedans ce sang impur, ou de faire endurcir les hemorrhoïdes) si elles ne se désenflent pas, il y faudra appliquer quelques sangsuës, qui pourront par leur succement vuider le sang qui s'y est arresté, ou bien on les ouvrira avec la lancette, observant de preferer l'ouverture faite par la lancette en celles où on sent quelque molesse, & une espece d'inondation : Mais les sangsuës sont plus propres à celles qui sont dures & comme charnuës, dautant qu'elles ne causent pas tant de douleur que la lancette.

Quoique par le moyen des hemorrhoïdes il se fasse en quelques hommes une évacuation qui approche des conditions de la naturelle, dautant qu'ils en sont soulagez quand elles fluënt mediocrement, la nature s'y étant accoûtumée, neantmoins aux femmes il n'en est pas de mesme ; dautant que l'évacuation qui se fait quelquefois par les hemorrhoïdes aux hommes, doit estre faite par la Matrice aux femmes lorsqu'elles ne sont pas grosses : mais dans le temps de la grossesse elle peut en quelque façon, si la femme est plethorique, suppléer aussi au defaut de la naturelle ; car pourvû que les hemorrhoïdes fluënt moderément & sans douleur, elle en pourra pareillement estre soulagée ; mais si elles couloient en trop grande abondance, il y auroit danger que la mere & l'enfant n'en fussent bien affoiblis ; & pour éviter cét accident on seroit obligé de faire des fomentations astringentes, avec décoction de balaustes, écorce de grenade, & roses de Provins, faite en eau de forge, y mettant un peu d'alun ; ou bien on y appliquera un catapiâme fait avec bol d'Armenie, sang de dragon, & terre sigilée, avec blanc d'œuf ; il faudroit aussi détourner le sang de ces parties par la saignée du bras, & par ventouses séches, appliquées sur la region des reins, & faire autres remedes convenables à la chose, & tels que les accidens le requiereroient.

CHAPITRE XIX.

Du flux de ventre de la femme grosse.

LE flux de ventre est une frequente déjection par l'*anus* de ce qui est contenu dans les intestins; on en fait ordinairement de trois sortes, dont le premier qu'on nomme *lientherique*, est celuy dans lequel l'estomach & les intestins n'ayant pas digeré les viandes qu'ils avoient reçuës, les laissent écouler presque toutes cruës; le deuxiéme, qu'on appelle *diarrheïque*, est quand ils se déchargent simplement des humeurs & des excrémens qu'ils contiennent; & le troisiéme qui est le plus fâcheux, est le *dysenterique*, par lequel avec les humeurs & les excrémens la personne malade vuide du sang, avec de grandes douleurs causées par l'ulceration des intestins.

De quelque nature que soit le flux de ventre, s'il est grand, & qu'il continuë long-temps, il met la femme grosse en grand danger d'avorter; c'est ce que nous dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. Livre. *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimum profluat, periculum est ne abortiat.* Car si le flux est lientherique, l'estomach ne cuisant pas les alimens qu'il a reçus, & les laissant incontinent écouler sans les convertir en chyle, dont il se devroit faire du sang pour nourrir la mere & son enfant, il est impossible qu'ils n'en soient tous deux extrémement affoiblis faute de nourriture: s'il est diarrheïque, & qu'il continuë long-temps, il causera le mesme accident, parcequ'il se fait une grande dissipation d'esprits avec l'évacuation des humeurs: mais le danger est bien plus grand quand le flux est dysenterique, dautant que pour lors la femme a de grandes douleurs & tranchées des intestins, causées par leur ulceration, lesquelles les excitent à tous momẽs par de continuelles épreintes, à se décharger des humeurs acres & bilieuses, dont ils sont extrémement farcis; ce qui fait un grand ébranlement & une violente commotion à la Matrice, qui est située sur l'intestin *rectum*, & à l'enfant qu'elle contient; & par la compression que les muscles du ventre font de tous costez, & celle qu'en fait aussi le diaphragme, qui est poussé en bas dans le efforts que la femme fait si souvent pour aller à la selle avec peine, il est contraint à cause de cette violence de

sortir avant terme; ce qui arrive d'autant plûtost, que ces épreintes & ces tenesmes sont grands, comme remarque le mesme *Hipocrate* dans l'Aphorisme 27. du 7. Livre. *Mulieri utero gerenti, si tensio supervenerit, facit abortum.* S'il survient, dit-il, tenesme à la femme grosse, cela la fait avorter. Ce tenesme est une grande passion de l'intestin droit, qui luy fait faire de violens efforts pour se décharger, sans pouvoir rien vuider que quelques humeurs bilieuses mêlées de sang, desquelles il est continuellement irrité. Quand ces sortes de flux de ventre arrivent aux femmes grosses, c'est ordinairement à cause qu'elles ont toûjours la digestion de l'estomach affoiblie à raison des alimens de mauvais suc, que ces appetits étranges qu'elles ont leur font souvent manger, par l'usage continuel desquels étant à la fin debilité, il les laisse écouler aussi-tost sans les avoir digerez; ou bien y demeurans plus long-temps, ils se convertissent en un chyle corrompu, lequel étant descendu dans les intestins, les irrite par son acrimonie à se décharger ainsi tres-souvent.

Bien que le flux de ventre, de telle nature qu'il soit, mette toûjours la femme en danger d'avorter, comme l'a dit *Hipocrate*, neantmoins j'ay veu des femmes grosses l'avoir continuellement durant deux ou trois mois sans avorter, & en guerir aussitost qu'elles estoient accouchées, ainsi que le méme *Hipocrate* dit qu'il arriva à la femme d'*Epycharmus*, dont il fait mention au 5. & au 7. Liv. *des maladies pop. Schenckius* au 4. Liv. *de ses Observat.* rapporte l'histoire d'une femme qui eût une dysenterie avec des raclures de boyau durant quatre mois, qui n'ayant jamais pû estre arrestée par aucun remede, cessa de soy-mesme aussi-tost qu'elle fut accouchée d'un enfant qui se portoit bien: mais ces exemples particuliers n'empeschent pas que cette maladie ne mette ordinairement, comme nous avons dit, la femme grosse en danger d'avorter, & souvent mesme en tres-grand peril de la vie, si le flux de ventre ne cesse incontinent aprés l'accouchement, comme je l'ay veu arriver à la femme d'un Avocat, laquelle avorta au sixiéme mois par un flux dysenterique qu'elle eut durant deux mois & demy, & qui continuant encore aprés son avortement la fit mourir au dixiéme jour; car ainsi que dit *Hipocrate*, au 2. Liv. *des Predictions*, si la femme qui avoit dysenterie avant que d'accoucher en doit échaper, la maladie doit cesser le mesme jour de son accouchement;

ou tres-peu de temps en ſuite, comme elle fit à la femme de cét *Epycharmus*, ce qui n'eſtant pas arrivé à celle de cét Advocat, luy cauſa la mort.

Pour proceder ſeurement à la gueriſon de ces differens flux de ventre (à quoy il eſt neceſſaire de prendre garde de bonne heure, de peur que la femme n'en avorte) on examinera quelle en eſt la nature, afin de remedier à la cauſe qui l'entretient. Si c'eſt un flux lienterique, ſurvenu, comme il arrive d'ordinaire, aprés les continuels vomiſſemens, qui ont tant debilité l'eſtomach & relâché ſes membranes, que n'ayant plus la force de rejetter les alimens par haut, il les laiſſe écouler ſans coction par bas, la femme en ce cas, s'abſtiendra de tous ces appetits étranges, & uſera de bons alimens de facile digeſtion, & en petite quantité à la fois, afin que ſon eſtomach les puiſſe plus facilement cuire & digerer, elle boira un peu de bon vin vermeil, trempé d'eau ferrée, au lieu de ptiſanne qui ne luy eſt pas propre en cette rencontre, ſi ce n'eſtoit qu'elle eût la fiévre bien fort; car ſi elle ne l'avoit que legerement, l'uſage du vin trempé de la maniere doit eſtre préferable, dautant que cette fiévre lente qu'elle peut avoir pour lors, n'eſt que ſymptomatique, eſtant entretenuë par cette débilité d'eſtomach, laquelle ceſſera auſſi-toſt qu'il aura eſté fortifié; à quoy aidera encore beaucoup, ſi la femme devant & aprés ſes repas uſe de quelques confortatifs, comme ſi elle prend une cuillerée ou deux de vin brûlé, dont nous avons fait mention en parlant de la toux, au Chapitre quinziéme de ce Livre, ou un peu de bon hypocras, ou vin d'Eſpagne naturel, & de l'un ou de l'autre ſelon ſon appetit; il ne ſera pas auſſi mauvais qu'elle mange un peu de conſerve de roſes, ou un peu de bon cotignac avant ſon repas; elle portera une peau d'agneau ou de cygne, ou de vautour ſur la region de ſon eſtomach, pour luy conſerver & augmenter ſa chaleur naturelle, qui eſt tres-neceſſaire à la digeſtion des alimens, obſervant de ne luy donner aucun medicament purgatif, quand le flux de ventre ne vient que par cette debilité, dautant qu'elle en ſeroit encore augmentée.

Lors que le flux de ventre eſt diarrheïque, & qu'il n'y a ſeulement que les excrémens qui ſont contenus aux inteſtins qui ſe vuident, avec quelques humeurs ſuperfluës que la nature y envoye pour en faire expulſion, s'il ne continuë pas long-temps,

& qu'il aille doucement, la femme n'en sera pas incommodée, ny en danger, que quand il aura passé ces bornes, & on doit laisser faire cette operation à la nature, sans l'en empescher du commencement, se contentant pour lors de moderer seulement l'évacuation, sans l'arrester. Mais si cette évacuation dure plus de quatre ou cinq jours, alors c'est un témoignage qu'il y a des mauvaises humeurs collées & attachées aux parois interieures des intestins, qui les obligent en les piquotant à se décharger souvent, lesquelles il faut dissoudre avec quelque médicament purgatif, qui les puisse détacher, & évacuer, aprés quoy le flux de ventre ne manquera pas de cesser, ce qu'on fera par quelque legere infusion de sené, & de rhubarbe, avec le syrop de chicorée, ou en prenant une once de catholicon double de rhubarbe. Or si nonobstant la purgation donnée à propos, & jointe au bon regime de vivre, le flux de ventre continuë, & se convertit en dysenterie, la malade faisant à chaque moment des selles sanglantes, avec de grandes douleurs & tenesmes, c'est pour lors qu'elle est en tres-grand danger d'avorter, ce qu'on tâchera d'éviter, si faire se peut, apres avoir purgé avec les remedes que nous venons de dire les mauvaises humeurs qui estoient dans les intestins, en empeschant par le bon regime qu'il ne s'en r'engendre d'autres, pour lequel sujet elle usera de bons boüillons de veau & de volaille, dans quoy on fera cuire des herbes rafraîchissantes, afin de temperer l'acrimonie de ces humeurs échauffées; elle mangera de la boüillie, dans laquelle on delayera quelques jaunes d'œufs frais, observant toûjours de la faire bien cuire: tels alimens lénissent & adoucissent les intestins par dedans. Son breuvage sera d'eau ferrée, avec un peu de vin s'il n'y a point de fiévre, auquel cas elle mettroit plûtost une demy cueillerée de syrop de coins ou de grenades dans un verre plein de cette eau; elle pourra aussi manger quelque peu de cotignac & de conserve de roses, ou d'autres choses astringentes & confortatives, pourvû que le corps ait esté purgé auparavant; & parceque dans ce flux il y a toûjours de grandes douleurs & tranchées par tout le ventre & aux intestins, & principalement au *rectum*, à cause que toutes les humeurs se déchargeant sur luy, l'irritent extrémement, & luy causent des épreintes continuelles, il faudra tâcher de les appaiser, afin d'empescher que l'avortement n'arrive; ce qu'on

fera par clysteres faits avec le boüillon d'une teste de veau, ou de mouton bien cuite, y mêlant deux onces d'huile violat, ou bien avec lait gras, dans lequel on aura delayé deux jaunes d'œufs frais. Aprés qu'on aura usé de ces lavemens anodins & nutritifs, selon qu'on jugera estre necessaire, lesquels la malade gardera le plus long-temps qu'elle pourra, afin de mieux appaiser ces douleurs, on luy en donnera de detersifs, faits de la décoction de mauves, guimauves, & miel rosat, ensuite dequoy on se servira de ceux qui sont astringens, parmy lesquels on ne doit mêler aucune huile ny miel, dautant que ces choses relâchent au lieu de reserrer, & on commencera par les plus foibles, faits d'eau rose mêlée avec celle de laituë & de plantin, aprés quoy on viendra aux plus forts, composez de la décoction de feüilles & racines de plantin, boüillon blanc, & queuë de cheval, avec roses de Provins & l'écorce de grenade, qu'on fera boüillir en eau de forge, à laquelle on ajoûtera terre sigilée, & sang de dragon, de chacun deux dragmes : on en pourra mesme aussi fomenter le siege; mais il faut bien prendre garde à ne pas venir à ces forts astringens devant que d'avoir premierement purgé la femme, avec les remedes declarez cy-dessus, de peur que (comme on dit) le loup ne soit enfermé dans la bergerie, & que voulant empescher l'avortement, on ne causât par un plus grand mal-heur la mort à la mere, & à son enfant par consequent, en retenant au dedans quantité de mauvaises humeurs, dont la nature se vouloit décharger. C'est ce qu'on évitera si on observe bien les choses que nous avons dites.

CHAPITRE XX.

Du flux menstruël qui arrive quelquefois à la femme grosse.

H*Ipocrate* en l'Aphorisme 60. du 5. Livre dit, ***Si mulieri utero gerenti purgationes eant, impoßibile est fœtum esse sanum.*** Si les menstruës fluënt à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain. Cét Aphorisme ne se doit pas expliquer au pied de la lettre, mais il se doit entendre de celles à qui elles fluënt en grande abondance; car quoique selon la regle la plus generale & la plus naturelle, les menstruës ne doivent fluër quand la femme est grosse, dautant que leur passage ordinaire

eſt bouché, & auſſi parceque ce ſang doit pour lors eſtre employé à la nourriture de l'enfant, de laquelle il ſeroit fruſtré, s'il venoit à s'écouler dehors, & pour ce ſujet extrémement debilité, neantmoins il ſe voit des femmes, qui encore qu'elles ſoient groſſes, ne laiſſent pas d'avoir leurs ordinaires juſques au quatriéme & cinquiéme mois, qui eſt le temps auquel l'enfant venant à eſtre déja grand, attire à luy quantité de ſang pour ſa nourriture, au moyen dequoy il n'y en peut reſter de ſuperflu ſi facilement que dans les commencemens de la groſſeſſe. Je connois une femme qui a quatre ou cinq enfans vivans, laquelle en toutes ſes groſſeſſes a eû ſes menſtruës reglement de mois en mois comme elle avoit coûtume (ſinon quelque peu moins) juſques au ſixiéme mois, auquel temps elles luy ceſſoient ſeulement, nonobſtant quoy elle eſt toûjours accouchée à terme de tous ſes enfans: j'en ay vû une autre qui ne croyant pas eſtre groſſe à cauſe qu'elle avoit ſes ordinaires, & reſſentant quelque incommodité de la groſſeſſe, s'imaginant que ce fût une autre maladie, obligea ſon Medecin de la faire ſaigner & purger par pluſieurs fois, ce qu'il fit tant faire qu'elle en guerit à la verité, mais ce fut aprés avoir avorté d'un enfant de trois mois. Cette évacuation arrive pour l'ordinaire aux femmes qui ſont fort ſanguines & aux pituiteuſes, leſquelles faiſant beaucoup plus de ſang que l'enfant n'en a beſoin pour ſa nourriture dans les commencemens de la groſſeſſe, ſe déchargent encore en ce temps de ſa quantité ſuperfluë, ce qu'elles font plus ou moins, ſelon leurs diſpoſitions, non point par le fond de la Matrice, comme elles avoient coûtume quand elles n'étoient pas groſſes, dautant que ce paſſage eſt effectivemẽt bouché par l'arrierefaix qui y eſt adherent, & que la Matrice eſt pour lors exactement fermée, mais par deux rameaux que la nature providente & ſoigneuſe de la conſervation de l'individu, auſſi-bien que de l'eſpece, a deſtinez à cét uſage, leſquels viennent des vaiſſeaux ſpermatiques, qui outre ceux qu'ils donnent aux teſticules & aux autres parties, avant que d'arriver à la Matrice, ſe diviſent de chaque coſté en deux rameaux aſſez conſiderables, dont l'un aboutit à ſon fond, par où coulent les mois quand la femme n'eſt pas groſſe, & l'autre n'y entrant pas, vient couché le long de ſon corps ſe terminer au coſté du col de la Matrice, par le moyen duquel les mois ſe déchargent pendant la groſſeſſe, s'il

arrive

arrive que la femme ſoit plethorique ; ce qui ſe fait encore par quelques autres rameaux qui naiſſant des vaiſſeaux hypogaſtriques viennent auſſi ſe terminer au meſme endroit.

Lorſque la femme groſſe vuide du ſang par bas, il faut bien prendre garde de quel lieu il ſort, & de quelle maniere, ſi ce ſont des menſtruës ordinaires, ou ſi ce n'eſt pas une veritable perte de ſang. Si ce ſont des menſtruës ordinaires, le ſang viendra periodiquement au temps accoûtumé, & fluëra peu à peu du col de la Matrice en ce temps, & non pas de ſon fond; ce qui ſe connoîtra, ſi en touchant avec le doigt on trouve ſon orifice interne exactement clos, lequel ne le ſeroit pas ſi le ſang venoit du fond, comme auſſi s'il fluë ſans douleur & en petite quantité, toutes leſquelles circonſtances ne ſe rencontrent pas à la perte de ſang, mais bien d'autres contraires, ainſi que nous ferons voir au Chapitre ſuivant. Il faut encore examiner ſi ce flux vient par la ſeule ſuperfluité, ou ſi ce n'eſt point par l'acrimonie du ſang, ou par la débilité des vaiſſeaux qui le contiennent, afin d'y pouvoir apporter les remedes neceſſaires. S'il provient de la ſeule abondance dont la femme ſe purge quelquefois nonobſtant ſa groſſeſſe, à cauſe qu'elle en fait plus que ſon fruit n'en peut conſumer pour ſa nourriture durant les premiers mois, bien loin que ce flux nuiſe pour lors à la mere & à l'enfant, il leur eſt profitable quand il eſt moderé, dautant que ſi la Matrice n'étoit déchargée de ce ſang ſuperflu, le fruit qui eſt encore petit en ſeroit ſuffoqué & noyé, ſi venant à eſtre induëment arrêté ou retenu, on n'uſoit de la ſaignée, pour ſuppléer au defaut de l'évacuation naturelle qui s'en devroit faire; mais s'il n'y a aucun ſigne d'abondance & de plenitude au corps de la femme, laquelle auſſi avant ſa groſſeſſe avoit ſes menſtruës en petite quantité, qui ne laiſſent pas de couler aprés qu'elle eſt groſſe, c'eſt un témoignage que ce flux vient de la chaleur & de l'acrimonie du ſang, ou de la débilité des vaiſſeaux deſtinez pour le contenir. C'eſt de ces ſortes de femmes dont *Hipocrate* a pretendu parler dans ce 60. Aphoriſme que j'ay rapporté cy-deſſus, deſquelles l'enfant ne peut pas eſtre ſain, ſi leurs menſtruës fluënt durant leur groſſeſſe; dautant qu'il ne leur reſte aſſez de ſang pour elles & pour la nourriture de leur enfant, ce qui les met en tres-grand danger d'avorter; car comme on dit en commun proverbe, que la faim fait ſortir le loup hors du bois, de

mesme le defaut de nourriture contraint ce petit prisonnier de sortir hors de son cachot avant qu'il en soit temps.

Pour empêcher que ce flux ne produise un si fâcheux accident, la femme se tiendra en tres-grand repos couchée dans son lit, s'abstenant de toutes choses qui luy peuvent échauffer le sang, évitant la colere entre toutes les passions de l'ame, usant d'un regime de vivre confortatif & rafraîchissant, mangeant des viandes qui engendrent bon sang en l'épaïssissant, à quoy sont propres les bons consommez faits avec volaille, bout-saigneux de mouton, manche d'éclanche, & jarret de veau, dans quoy on fera cuire des herbes potageres qui soient rafraîchissantes, comme pourpier, laituë, & autres. Les œufs frais, la gelée, & les potages de ris & d'orge mondé faits avec ces consommez luy sont propres; & pour son boire elle usera d'eau ferrée, dans laquelle on mélera un peu de syrop de coins; elle doit s'abstenir entierement du coït, parce qu'échauffant le sang, il l'excite encore à couler davantage, à quoy contribuë aussi beaucoup l'agitation de la partie dans son action. Si nonobstant tout cela ce flux ne laissoit pas de continuer, quelques-uns veulent qu'on applique une grande ventouse sous les mammelles pour faire revulsion de ce sang & le détourner; c'est ce qu'a dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 50. du 5. Livre, *Mulieri si velis menstrua sistere, cucurbitulam quam maximam ad mammas appone.* Mais cela n'a pas grand effet; on le fera neantmoins pour contenter la malade, & luy témoigner qu'on n'oublie aucune chose pour sa guerison. J'aimerois encore mieux faire cette révulsion par la saignée du bras, si ses forces le permettoient; & comme en cette rencontre l'enfant est extrémement debilité par cette évacuation, on le fortifiera en mettant sur le ventre de la femme au droit de la Matrice, des compresses trempées en gros vin, dans lequel on aura fait boüillir une grenade avec son écorce, des roses de Provins, & un peu de canelle: mais le meilleur moyen de luy faire reprendre vigueur, est de rectifier le sang de sa mere, & d'en empêcher l'évacuation.

CHAPITRE XXI.

De la perte de sang.

IL y a bien de la difference entre le flux menstruël, dont j'ay parlé au precedent Chapitre, qui arrive quelquefois à la femme, quoiqu'elle soit grosse, & cette perte de sang de laquelle il est maintenant question: car comme j'ay dit, le flux menstruël vient periodiquement au temps accoûtumé, sans douleur, coulant peu à peu du col de la Matrice durant la grossesse, aprés quoy il cesse entierement; mais au contraire, cette perte de sang vient du fond de la Matrice avec douleur, & arrive presque subitement, & le sang sort en grande abondance, & continuë toûjours à couler sans interruption, si ce n'est que quelques grumeaux & caillots qui s'en forment, semblent quelquefois diminuer l'accident, en bouchant pour un peu de temps le lieu d'où il fluë; mais bien-tôt aprés il recommence encore plus fort, en suite dequoy la mort arrive tres-certainement à la mere & à l'enfant, si on n'y remedie au plûtost, en accouchant la femme de la maniere que je diray cy-aprés.

Quand cette perte de sang vient vers les premiers mois de la grossesse, elle est ordinairement causée par quelque faux-germe, dont la Matrice tâche de se décharger, parceque dans l'effort qu'elle en fait, il s'ouvre quelques vaisseaux de son fond, desquels le sang ne cesse de couler jusques à ce qu'elle ait jetté les corps étranges qui sont contenus en sa capacité, & d'autant plus que ce sang se trouve subtil & échauffé pour lors, d'autant plus aussi fluë-t-il abondamment. Mais quand cette perte de sang arrive en la veritable grossesse d'enfant, en quelque temps que ce soit, cela vient pareillement de l'ouverture des vaisseaux du fond de la Matrice, causée de quelque coup, chûte, ou autre blessure, & principalement de ce que l'arrierefaix en ces occasions, quelquesfois en d'autres, venant à se separer en partie, & quelquefois tout-à-fait, des parois internes du fond de la Matrice, auquel il doit estre adherent pour recevoir le sang de la mere destiné à la nourriture de l'enfant par un tel détachement, laisse ouverts tous les orifices des vaisseaux contre lesquels il étoit joint, pour raison dequoy il se fait incontinent un grand

flux de sang, qui ne cesse point (s'il est ainsi causé) que la femme ne soit accouchée, parceque l'arrierefaix étant une fois détaché, quand ce ne seroit mesme qu'en partie, ne se rejoint jamais avec la Matrice, laquelle au contraire venant à se comprimer & se reserrer, & comme rentrer en soy-mesme (ce qui arrive incontinent aprés l'accouchement) étoupe & bouche par la contraction de sa propre substance les ouvertures de ces vaisseaux, moyennant quoy aussi cette perte de sang cesse, qui continuë toûjours tant que la Matrice est dans la distension qu'en font l'enfant & les autres choses qu'elle renferme, à cause que pour lors ces vaisseaux demeurent toûjours ouverts, jusques à ce qu'ayant esté déchargée de son fardeau, & vuidée de tout ce qu'elle contient, elle vienne à se reserrer, comme nous venons de dire; ce qui arrive ainsi que nous le voyons en une éponge, de laquelle les pores, ou trous, qui sont fort larges quand elle est enflée, viennent à disparoître & à estre bouchez de sa propre substance si nous la reserrons & comprimons; de mesme par cette contraction qui se fait en la Matrice, laquelle étoit devenuë comme spongieuse dans la grossesse, au lieu où l'arrierefaix étoit attaché, les orifices des vaisseaux sont fermez aussitost qu'elle est vuidée de tout ce qui étoit contenu en sa capacité.

Quoy que j'aye dit, qu'il faut par necessité, pour les raisons alleguées, accoucher la femme en cette occasion, afin de faire cesser la perte de sang, je ne pretens pas qu'aussi-tost qu'on s'en apperçoit, on y procede de la maniere; car il se voit des pertes de sang, quand elles sont petites, s'arrêter quelquefois en se tenant seulement de repos au lit, & par la saignée du bras, avec l'usage des remedes specifiez au Chapitre précedent: ce pourroit estre aussi un flux menstruël & ordinaire. Si le sang ne fluë donc qu'en petite quantité, & que l'évacuation soit de peu de durée, il faut pour lors laisser l'accouchement à l'œuvre de nature, pourvû que la femme ait des forces suffisantes, & qu'elle ne soit accompagnée d'aucun autre accident fâcheux: mais quand il coule en si grande abondance qu'elle en tombe en convulsion & en syncope, c'est en ce cas qu'il ne faut plus differer l'operation, & qu'il est absolument necessaire d'accoucher la femme, qu'elle soit à terme ou non, qu'elle ait les douleurs de l'accouchement, ou qu'elle n'en ait aucunes, dautant qu'il n'y

a que ce seul moyen pour luy sauver la vie, & à son enfant; & si on ne le fait promptement, *Extremam fundet cum sanguine vocem.* Elle jettera avec le sang les derniers soupirs. *Hipocrate* en a bien reconnu le danger dans l'Aphorisme 56. du 5. Livre, où il dit, *In fluxu muliebri si convulsio, & animi defectus advenerit, malum.* Si au flux de sang de la femme il survient convulsion & défaillance de cœur, c'est un mauvais signe.

Il ne faut pas en cette mal-heureuse occasion attendre toûjours pour accoucher les femmes, qu'elles ayent des douleurs qui répondent & poussent en bas; car quoy qu'il leur en soit venu au commencement, elles n'en ont plus pour l'ordinaire qui soient de la sorte, d'abord que la perte de sang a esté jusques à la syncope & à la convulsion, & on ne doit pas aussi differer jusques à ce que la Matrice soit beaucoup ouverte, dautant que cette effusion de sang l'humectant grandement, & les foiblesses la relâchant, font qu'elle se peut pour lors aussi facilement dilater que si elles avoient eû quantité de fortes douleurs; ce qu'on fera ayant fait mettre la femme en la situation que nous dirons en parlant de l'accouchement, aprés quoy le Chirurgien ayant sa main ointe d'huile ou de beurre frais, introduira peu à peu ses doigts joints ensemble dans la Matrice, & les écartera les uns des autres lorsqu'ils seront à son entrée, pour la dilater suffisamment petit-à-petit, & sans aucune violence, si faire se peut; ce qu'étant fait, & ayant la main entierement dedans, s'il reconnoît que les membranes des eaux ne soient pas percées, il ne fera aucune difficulté de les rompre, ensuite dequoy quelque partie que l'enfant puisse presenter la premiere, quand mesme ce seroit la teste (à moins qu'elle ne fût trop avancée) il doit toûjours en cette occasion aller chercher ses pieds pour le tirer; observant toutes les circonstances que nous dirons au Chapitre quatorziéme du second Livre, en parlant de l'accouchement auquel l'enfant vient les pieds devant, dautant qu'il y a bien plus de prise & de facilité par eux, que par la teste, ou par les autres parties. C'est pourquoy s'ils ne se presentent d'abord, le Chirurgien les ira chercher; ce qu'il fera plus facilement en ce temps qu'en d'autres, parce que le sang qui s'est écoulé en grande abondance dans la Matrice, la rend si glissante par son humidité, qu'il ne luy sera pas difficile de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, comme nous venons de dire,

aprés quoy il delivrera la femme de son arrierefaix, qui est toûjours fort peu adherent en ces rencontres, prenant bien garde à ne laisser aucuns grumeaux de sang dans la Matrice, car ils feroient encore continuer le flux, ce qu'étant fait, on le verra cesser peu aprés avec tous les accidens, si on n'a pas attendu trop tard à faire l'operation.

Beaucoup de femmes ont pery avec leurs enfans, faute d'en avoir usé de la maniere en ce fâcheux accident, & quantité d'autres ont évité la mort, qui leur eût esté autrement certaine, pour avoir esté secouruës assez à temps, comme aussi plusieurs enfans ont reçu le Sacrement de Baptême, dont ils auroient esté frustrez sans cela. *Guillemeau* dans le 13. Chap. du 2. Livre *de son heureux accouchement*, fait mention de six ou sept histoires qui font foy de cette verité, dans partie desquelles on voit que les femmes avec leurs enfans en furent les sanglantes victimes, pour n'avoir esté accouchées en pareille rencontre, ce que les autres éviterent l'ayant esté d'assez bonne heure: Mais pour confirmer d'autant plus la chose par mes propres experiences, je feray recit d'une entr'autres, qui est tres-remarquable, & dont le ressouvenir m'est si sensible, que l'encre avec laquelle je l'écris maintenant, pour la faire connoître au public, afin qu'il en puisse profiter, me semble estre du sang, dautant qu'en cette pitoyable & fatale occasion, j'en vis à mon grand regret épancher devant moy une partie du mien, ou pour mieux dire, tout celuy qui étoit semblable au mien.

Ce fut il y a neuf ans, qu'une mienne sœur qui n'avoit pas encore vingt & un an, étant grosse de huit mois & demy (ou environ) de son cinquiéme enfant, se portant extrémement bien pour lors, fut si mal-heureuse que de se blesser (quoique legérement en apparence dans ce moment) étant tombée sur les genoux, son ventre ayant aussi porté un peu à terre par la chûte, aprés quoy elle demeura un jour ou deux sans s'en trouver beaucoup incommodée, ce qui fit qu'elle négligea de garder le repos qui luy estoit bien necessaire; mais le troisiéme jour de sa blessure, sur les onze heures du matin, elle fut subitement surprise de fortes & frequentes douleurs dans le ventre, lesquelles furent aussi-tost accompagnées d'une grande perte de sang, ce qui l'obligea d'envoyer querir incontinent sa Sage-femme, qui n'entendoit pas des mieux son métier, laquelle étant

arrivée, luy dit qu'il falloit pour l'accoucher, se donner patience que sa Matrice se dilatât d'elle-mesme par les douleurs, l'assurant au reste qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle seroit bien-tost délivrée de cét accident, dautant que son enfant venoit bien. Elle la fit ainsi vainement esperer durant trois ou quatre heures, jusques à ce que le flux de sang continuant toûjours fortement les douleurs commencerent à cesser, & que la pauvre femme fût tombée par plusieurs fois en foiblesse; aprés quoy cette Sage-femme demanda un Chirurgien pour la secourir en cette occasion. On vint incontinent chez moy pour m'en avertir; mais mal-heureusement ne m'y étant pas trouvé pour lors, on fut querir celuy qu'on croyoit estre le plus habile homme de tous les Chirurgiens, qui pratiquent à Paris les accouchemens, lequel fut aussi-tost conduit au logis de ma sœur, où il arriva environ sur les quatre heures aprés midy; mais l'ayant veuë en cét état, il se contenta seulement de dire, que c'étoit une femme morte, à laquelle il n'y avoit rien à faire que de luy faire recevoir tous ses Sacremens, & qu'on ne pouvoit pas absolument l'accoucher, à quoy concluoit pareillement la Sage-femme, qui croyoit, que le sentiment d'un homme si authentiquement estimé d'un chacun étoit indubitable. Lorsqu'il eut fait un tel prognostic, il s'en retourna aussi-tost chez luy, sans vouloir rester là davantage, & laissa en ce déplorable état, & sans aucun secours cette jeune femme, à qui il eût indubitablement sauvé la vie, & à son enfant, s'il l'eût accouchée en ce temps, ce qui estoit assez facile, comme on le peut aisément concevoir par la suite de cette histoire. Aprés l'avis d'un homme de si grande reputation, joint à celuy de cette Sage-femme, tout le monde qui étoit là present, crut que puisque Monsieur un tel * n'y pouvoit rien faire, il n'y avoit point d'autre remede à un si grand mal, que d'esperer en Dieu seul qui peut tout. On tâcha pour lors, de consoler le mieux qu'il fut possible ma pauvre sœur, laquelle aspiroit avec grande passion de me voir, pour sçavoir si je luy prononcerois le mesme arrest, & si son mal, qui augmentoit toûjours de plus en plus, étoit sans aucun remede (car son sang couloit continuellement en grande abondance): Enfin, je revins chez moy, où on m'étoit venu chercher pour me dire cette mauvaise nouvelle, il y avoit fort long-temps, & où par mal-heur je ne m'étois pas rencon-

tré, comme j'ay dit, ce que sçachant, je courus incontinent chez elle, où étant arrivé, je vis un si pitoyable spectacle, que toutes les passions de mon ame furent agitées dans cét abord, de plusieurs & differens mouvemens ; aprés quoy ayant un peu repris mes sens, j'approchay du lit de ma sœur, à laquelle on venoit de donner les derniers Sacremens, où étant, elle me conjura par plusieurs fois de luy donner le secours, qu'elle me dit n'esperer plus que de moy. Aprés que j'eus appris de la Sage-femme tout ce qui s'étoit passé, & qu'elle m'eût dit le sentiment du Chirurgien qui l'avoit veuë, il y avoit plus de deux heures (car pour lors il en étoit bien six) j'apperceus que le sang couloit abondamment & sans discontinuation, dont elle avoit déja perdu plus des trois quarts, & ce qui est de remarquable, plus de douze palettes, depuis les deux heures qu'il y avoit que ce Chirurgien s'en étoit retourné, comme il me parut par la quantité de serviettes, & d'autres linges qui en étoient tout trempez, lequel sang restant en son corps, si elle eût esté accouchée en ce temps, luy auroit sans doute sauvé la vie. Je vis aussi qu'il luy prenoit presque de moment en moment des foiblesses, qui s'augmentoient de plus en plus ; ce qui me fit bien connoître qu'elle étoit encore en bien plus grand peril qu'elle n'auroit esté, si on n'eût pas laissé passer l'occasion de l'accoucher, deux ou trois heures devant, comme il étoit possible & facile, dautant que pour lors elle avoit encore presque toutes ses forces, qu'elle perdit en suite avec le reste de son sang, qui avoit toûjours continué de couler ; & voulant connoître s'il étoit vray qu'on ne la pût accoucher, je sentis en la touchant par bas, l'orifice interne de la Matrice dilaté, en telle sorte que j'y pouvois facilement introduire deux ou trois doigts ; ce qu'ayant remarqué, je la fis retoucher à la Sage-femme, pour sçavoir si cét orifice étoit ainsi disposé lors que ce Chirurgien avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, & si elle étoit de son opinion ; elle me dit qu'ouy, & qu'il avoit toûjours esté en ce mesme état, depuis qu'il étoit sorty. Aussi-tost qu'elle m'eût fait cette declaration, je connus fort bien son ignorance, & où étoit l'enclouëure du Chirurgien, touchant quoy, je luy dis que je m'étonnois fort de ce qu'ils avoient esté tous deux de ce sentiment, vû que la chose me paroissoit tout au contraire, pour lequel sujet il luy étoit assurément facile de l'accoucher en

ce temps s'il eût voulu, aussi bien qu'il étoit encore pour lors, ce que j'eusse à la verité fait en ce moment, s'il m'eût esté possible d'avoir assez de force sur mon esprit, qui vacilla long-temps, sur la resolution que je fus contraint d'en prendre, aprés avoir perdu l'esperance de toute autre assistance. Ce qui m'en empêchoit, ne fut pas tant le prognostic qu'avoit fait ce Chirurgien si fameux, qui avoit persuadé à tous les assistans qu'on ne la pouvoit accoucher (car c'est paroître temeraire que de resister au dire de ceux qu'on estime pour des Oracles) comme aussi le peu de force qu'avoit pour lors la malade; mais ce fut principalement la qualité de la personne, qui étoit ma sœur, que j'aimois tres-tendrement, qui agita mon esprit de si differentes passions, dont il fut préoccupé en la voyant preste d'expirer devant moy, pour la prodigieuse perte de ce sang qui étoit sorty de la mesme source que le mien, qu'il ne me fut pas possible de m'y resoudre sur l'heure; c'est ce qui m'obligea de renvoyer incontinent chez ce Chirurgien, qui s'en étoit retourné il y avoit fort long-temps, pour le prier de vouloir revenir au logis, afin que luy témoignant moy-mesme la facilité que je trouvois à l'operation, & que luy faisant entendre & avoüer qu'il n'y a jamais d'esperance en ces occasions, si on ne l'entreprend au plûtost, je pûsse le resoudre à l'accoucher, au lieu d'abandonner ainsi la mere au desespoir de la vie, comme il avoit fait, & de laisser perir son enfant avec elle, auquel il eût pû procurer le Baptême, s'il eût fait ce que l'art requiert, qui est que ne les pouvant sauver tous deux, on tâche à tout le moins de sauver l'enfant, s'il est possible, sans préjudicier à la mere: mais il ne voulut jamais revenir, pour quelque priere & sollicitation qu'on luy en pût faire, s'excusant toûjours sur ce qu'il n'étoit pas possible de rien faire en cette rencontre. Quand on me l'eut dit, je renvoyay encore chez un autre Chirurgien de mes Confreres, avec lequel (s'il fust venu assez à temps) j'aurois conclu à la necessité de l'operation, comme aussi l'aurois-je fait demeurer d'accord de sa possibilité: mais le mal-heur voulut qu'on ne le trouva pas chez luy. Pendant toutes ces allées & venuës, il se passa bien encore une heure & demie, durant lequel temps le sang couloit toûjours sans discontinuation, comme aussi les foiblesses s'augmentoient de plus en plus: ce fut pour lors que me voyant hors d'esperance d'avoir les personnes que j'avois

envoyé querir, je pris resolution de l'accoucher sur l'heure, n'ayant pas esté en mon pouvoir de m'y resoudre que dans cette extremité, pour les raisons que j'ay dites, ce qui fut à la verité un peu trop tard pour la mere; car si j'eusse eû assez de force sur mon esprit, pour le pouvoir faire dans l'abord que j'arrivay, il y avoit encore en ce temps grande esperance de la sauver, aussi bien que je fis son enfant, aprés m'y estre comporté de cette maniere; qui est qu'ayant mis deux de mes doigts dans l'orifice interne de la Matrice, lequel étoit assez ouvert pour leur donner entrée, j'en introduisis un peu ensuite un troisiéme, & petit à petit l'extremité de tous les cinq de la main droite, avec lesquels je dilatay cét orifice suffisamment pour luy donner entier passage; ce qui se fait fort facilement en semblables occasions, à cause que comme il a esté dit, l'abondance du sang humecte & relâche extrémement toute la Matrice, dans laquelle ayant ainsi fait entrer doucement ma main, je reconnus que l'enfant presentoit la teste, & que ses eaux n'étoient pas encore écoulées, ce qui m'obligea d'en rompre les membranes avec le bout de mes doigts, m'aidant un peu pour ce faire de l'extremité des ongles. Ce qu'étant fait, je retournay aussi-tost l'enfant pour luy prendre les pieds, par lesquels je le tiray tres-facilement de la maniere que j'enseigneray au susdit Chapitre quatorziéme du second Livre; ce que je fis en moins de temps qu'il n'en faudroit pour nombrer depuis un jusques à cent; & je proteste en ma conscience, n'avoir jamais en ma vie fait aucun accouchement (quant à ce qui est de ceux qui sont contre nature) plus promptement, plus facilement, & avec moins de violence pour la mere, qui pendant l'operation ne se plaignit pas le moins du monde, quoiqu'elle eût pour lors fort bon jugement, & une entiere connoissance de ce que je luy faisois, laquelle se sentit mesme tout-à-fait soulagée aussi-tost que je l'eus ainsi accouchée & delivrée; aprés quoy la perte de sang commença de cesser. Pour ce qui est de l'enfant, je le tiray vivant, & il fut à l'instant baptisé par un Prêtre qui étoit dans la chambre. La malade & toutes les personnes qui se trouverent-là presentes (dont le nombre étoit assez grand) connurent tres-manifestement pour lors, que le Chirurgien & la Sage-femme qui avoient dit qu'on ne la pouvoit accoucher, n'avoient pas eû aucune raison de l'assurer.

L'operation fut faite encore assez à temps pour procurer le Baptême à l'enfant, qui le reçut, graces à Dieu, comme je viens de dire, mais trop tard pour sauver la vie à sa mere, qui pour avoir auparavant perdu tout son sang, mourut une heure aprés avoir esté ainsi accouchée, par une foiblesse telle que celles qui luy venoient souvent devant qu'elle l'eût esté. Ce flux de sang cessa bien à la verité, mais il ne luy en étoit pas resté assez pour pouvoir resister à ces syncopes si frequentes, ce qu'elle auroit certainement fait, comme on le peut tres-vray-semblablement conjecturer, si ce Chirurgien qui l'avoit veuë premierement l'eût accouchée trois grandes heures auparavant, le pouvant sans doute aussi facilement que je le fis; depuis lequel temps elle avoit perdu sans exagerer, plus de vingt palettes de sang, dont quatre ou cinq auroient peut-estre esté suffisantes pour la faire échaper, dautant que c'étoit une jeune femme de tres-bonne constitution, qui n'avoit aucune incommodité ny maladie, lorsqu'elle fut surprise de ce fatal accident qui luy arriva, comme j'ay dit, sur les onze heures du matin, elle fut accouchée à sept du soir, & parcequ'elle avoit perdu tout son sang avant l'operation, elle luy fut infructueuse, & mourut une heure aprés, en parlant toûjours avec fort bon jugement, jusques au moment qu'elle expira, qui fut sur les huit heures du mesme jour.

Je veux au sujet de cette lamentable histoire (afin qu'on s'en donne de garde en pareille rencontre) examiner par maniere de disgression, quel pouvoit estre le motif du procedé de ce Chirurgien. Il faut de necessité qu'on demeure d'accord avec moy, que ce fut pour une ou pour plusieurs de ces trois causes, qu'il ne voulut ou ne pût pas accoucher cette femme, lorsqu'il la vit plus de deux heures avant moy. On peut dire que ce fut par ignorance, ou par malice, ou par politique: de soûtenir que ce fut par ignorance, je ne le pourrois pas persuader, dautant qu'il a trop grande reputation pour cela, quoique plusieurs personnes qui se connoissent bien en l'Art, tomberoient peut-estre d'accord avec moy, qu'il est du nombre de ceux dont on peut dire avec juste raison, *minuit præsentia famam.* Que ce fut par malice, qui est celuy qui se voudroit imaginer, qu'il se pût trouver un homme de si detestable volonté? Mais si ce ne fut ny par ignorance ny par malice, il est tres-facile à reconnoître que ce

fut par une damnable politique, que quelques gens qualifient de prudence. Ceux qui ſont en grande reputation ont coûtume d'uſer de cette fauſſe prudence, faiſant toûjours leur poſſible pour éviter les dangereuſes cures, de peur que ceux qui ne ſe connoiſſent pas en l'Art, ne viennent à perdre la bonne opinion qu'ils avoient conçuë d'eux, quand il arrive que les malades meurent entre leurs mains, quoy qu'ils les ayent bien & deuëment traitez. Ce fut là juſtement noſtre mal-heur; car ce Chirurgien qui a grand renom parmy beaucoup de femmes de qualité qu'il accouche, fuit tant qu'il peut les accouchemens perilleux & ſujets à mauvaiſe ſuite, comme étoit celuy-là; ce qu'il fit pour lors d'autant plus volontiers, qu'il ſe rencontra dans la chambre de ma ſœur une Dame de conſideration, femme d'un des premiers Capitaines aux Gardes, qui demeuroit dans le meſme logis, laquelle il accouchoit ordinairement, ce qui fut cauſe que préjugeant que l'iſſuë de l'operation ſeroit tres-douteuſe, il aima mieux ſe conſerver l'eſtime de ſon ancienne pratique, qui ne ſe connoiſſoit pas à la choſe, pour pouvoir juger de ſon procedé, que de faire chrêtiennement ſon devoir en cette occaſion, auquel neantmoins on doit toûjours avoir plus d'égard qu'à tous ces intereſts de vaine reputation, qui corrompent pour l'ordinaire la conſcience. Ceux qui uſent de cette politique, ſont ſouvent cauſe de la mort des pauvres femmes qui les envoyent querir pour leur donner ſoulagement, & de celle de leurs enfans, qu'ils empêchent outre cela, en les privant du Baptême, de joüir pour jamais de la felicité eternelle, dont ils ſeront un jour reſponſables devant Dieu.

J'ay bien voulu faire recit de toutes les circonſtances de cette tragedie, afin qu'on connoiſſe plus facilement la neceſſité de faire promptement l'operation en pareille occaſion. Je me ſuis trouvé depuis ce temps-là en plus de cent autres de ſemblable nature, auſquelles avec l'aide de Dieu, j'ay garenty la pluſpart des femmes de la mort, & fait recevoir le Baptême à leurs enfans, dequoy j'ay eû plus de ſatisfaction en moy-meſme, que je n'en recevrois de tout l'honneur du monde, que me pourroit procurer une ſi pernicieuſe politique, dont ne ſe ſerviront jamais tous Chirurgiens & Sages-femmes qui auront leur conſcience bien reglée.

Je pourrois bien nommer, s'il étoit beſoin, la plus grande

partie de toutes ces femmes qui ſont encore vivantes, pour rendre témoignage de cette verité ; mais je me contenteray de citer deux propres ſœurs, qui ſont toutes deux femmes de Marchands de vins, l'une nommée Madame *Moran*, qui demeuroit cy-devant au haut de la Montagne de ſainte Geneviéve, à l'enſeigne du Tambour, à laquelle j'ay ſauvé la vie par quatre fois de la ſorte, en differentes groſſeſſes, étant preſte d'expirer à chaque fois par de grandes pertes de ſang ; & l'autre s'appelle Madame *Gourdin*, qui demeure au Faux-bourg S. Jacques, à laquelle j'ay auſſi donné le meſme ſecours par deux autres fois en pareil beſoin. C'eſt ce qui me fait croire que ſi la Ducheſſe d'*Oſſune*, femme du Gouverneur de Milan pour le Roy d'Eſpagne, eût eſté aſſiſtée de la ſorte par quelque perſonne bien entenduë en ces operations, elle ne ſeroit pas morte avec ſon enfant en ſon ventre, par une perte de ſang en quatre heures de temps, ainſi qu'il luy arriva le 20. Octobre 1672. mais ſi je ne me trompe, ce qui contribua beaucoup à ſa mort, eſt que, comme *Celſe* dit tres-bien au commencement de ſon premier Livre. *Nemo in ſplendidâ perſonâ periclitari conjecturâ ſuâ vult ; ne occidiſſe, niſi ſervaverit, videatur.* Aucun n'oſe pas hazarder d'éprouver un remede ſur une perſonne de grande conſideration, quand il n'eſt pas tout-à-fait certain d'en avoir une bonne iſſuë, de peur que ſi la malade venoit à mourir en ſuite, on ne crût que ce ſeroit le remede qui l'auroit tué. C'eſt ce qui fait que les perſonnes de grande qualité meurent aſſez ſouvent plûtoſt que les autres, parcequ'on n'oſe pas leur donner les ſecours neceſſaires, comme on fait ſans crainte aux gens du vulgaire. En effet, ne fut-ce pas la raiſon pour laquelle *Hali Rodoham* n'oſa pas entreprendre de traiter cette femme qui le prioit de luy oſter une hemorroïde groſſe & longue comme le doigt, qu'elle avoit en la vulve (qui étoit à ce que je croy le *clitoris*) & qui empeſchoit que ſon mary ne pût uſer du coït avec elle ? Car, comme il dit, *Non fuit mihi conveniens facere illud, quoniam ipſa habebat principatum in mundo, & cenſum multum, & vir ejus eſt unus Rex hodie. Com. ad lib. Gal. art. med. text.* 177. Je ne trouvay pas à propos de le faire, à cauſe que c'étoit une grande Princeſſe qui avoit beaucoup de biens, & qu'elle étoit la femme d'un Roy. Mais encore qu'il ſoit abſolument neceſſaire d'accoucher les femmes qui ont ces grandes pertes de ſang, pour tâcher de

leur sauver la vie & à leur enfant par ce remede, il ne faut pas pourtant croire qu'elles en doivent toutes échapper ; car si on attend trop tard à les secourir, plusieurs ne laissent pas de mourir peu de temps aprés l'operation, comme fit ma sœur ; & si la perte de sang procedoit d'une fente, ou laceration de la propre substance de la Matrice, causée par sa grande distension, ou par quelque blessure, comme il arrive quelquefois, (ce qui ne se peut connoître que par l'ouverture du corps de la femme aprés sa mort) pour lors la maladie est incurable, & toutes ces sortes de femmes ne laissent pas de mourir, soit qu'elles accouchent d'elles-mesmes par la seule operation de nature, ou qu'elles soient promptement secouruës par le Chirurgien. Neantmoins il ne faut pas pour cela en toutes autres occasions, & mesme dans les plus desesperées, negliger cét unique remede, quoy qu'il ne soit pas toûjours certain. C'est le precepte que *Celse* nous donne en parlant de l'extirpation qu'on doit faire du membre gangrené, laquelle cause quelquefois la mort au malade dans le temps mesme de l'operation aussi-bien que l'accouchement. Voicy ses paroles : *Nihil interest an satis tutum præsidium sit, quod unicum est.* Car en effet, ne vaut-il pas mieux, comme il dit encore en un autre lieu, *Anceps auxilium experiri, quam nullum*, experimenter un remede douteux, que d'abandonner entierement la malade.

Or comme dans ces grandes pertes de sang, il arrive toûjours de grandes foiblesses, on fera son possible pour conserver ce qui reste de force à la malade, & les luy augmenter, si faire se peut, afin qu'elle en ait assez pour endurer l'operation, & en réchaper en suite : pour lequel sujet, en atttendant qu'il y ait lieu de l'entreprendre. On luy donnera de temps en temps quelque bon consommé, & de la gelée, avec un peu de bon vin ; on luy fera aussi flairer du vinaigre rosat, luy mettant encore sur la region du cœur, une rôtie chaude trempée en vin avec canelle ; ce qui se fera plûtost par telles choses que par des alimens solides ; car comme dit *Hipocrate*, en l'Aphorisme 11. du 2. Liv. *Facilius est potu refici, quàm cibo.* On se refait & nourrit bien plus promptement par le boire que par le manger, dautant que les alimens liquides sont bien plus promptement distribuez que les solides : & afin d'empescher que le sang ne coule en si grande abondance, on la saignera du bras, pour le détourner, si les for-

ces le permettent, obſervant durant la ſaignée de fermer l'ouverture de la veine par intervale, afin que la diverſion s'en faſſe, ſans beaucoup diminuër les forces de la malade.

Il eſt bon auſſi de luy mettre tout le long des reins des ſerviettes trempées en oxicrat fait avec l'eau de plantin, & de la faire coucher tout à plat ſur une ſimple paillaſſe ſans aucun lit de plume, ny matelas ſous elle, comme encore de luy faire prendre par la bouche du jus de pourpier, afin que la chaleur des reins & du ſang en ſoit temperée. *Galien* au 5. Ch. du 5. Liv. *de la Meth.* dit avoir arreſté avec l'injection de la ſeule eau de plantin le flux de ſang de la Matrice, qu'on n'avoit pas pû faire ceſſer par aucun autre remede durant quatre jours. Mais quand ce flux de ſang vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, ainſi que celuy de ma ſœur étoit cauſé, toutes ces choſes ſervent de peu, & le plus expedient eſt d'accoucher la femme, le plûtoſt que faire ſe pourra, quand meſme elle ne ſeroit groſſe que de trois mois, ou encore de moins, dautant qu'il faudroit auſſi-bien que tout vint: & il eſt neceſſaire pour lors de tirer tout ce qui eſt contenu dans la Matrice, ſoit faux germe, mole, ou enfant, ſans y rien laiſſer, laquelle aprés avoir eſté entierement vuidée, venant à s'affaiſſer & ſe contracter, fera ceſſer pour les raiſons que j'ay alleguées cy-devant, la perte de ſang, & tous les accidens qui en étoient cauſez, en ſuite dequoy la femme en pourra facilement réchaper, s'il luy reſte encore aprés l'operation des forces ſuffiſantes; ce qui arrivera ſi on n'attend point trop tard à la ſecourir.

CHAPITRE XXII.

De la peſanteur, & de la deſcente, ou relaxation de Matrice de la femme groſſe.

BEaucoup de femmes groſſes reſſentent au bas du ventre une peſanteur extraordinaire, qui leur arrive à cauſe que la Matrice par le poids de ce qui eſt contenu en ſa capacité, s'affaiſſe & deſcend ſur ſon col, & quelquefois ſi bas qu'elles ne peuvent marcher qu'avec peine, & en écartant les jambes, auquel temps il ne leur eſt pareillement pas poſſible d'uſer du

coït, ſinon avec grande incommodité, dautant que la Matrice occupant pour lors par ſa deſcente une partie de la place de ſon col, ſur lequel elle eſt affaiſſée, ne laiſſe pas lieu d'y pouvoir loger le membre viril, qui venant à la rencontrer à ſon entrée, luy cauſe de la douleur.

Nous appellons deſcente de Matrice, quand elle tombe ſeulement dans le *vagina*, ſans toutefois ſortir tout-à-fait hors de la partie honteuſe ; car en ce cas, ce ſeroit une chûte, ou précipitation, qui eſt une maladie bien plus incommode & dangereuſe, laquelle n'arrive pas ordinairement aux femmes groſſes, à cauſe que l'étenduë de la Matrice empeſche qu'elle ne puiſſe ainſi ſe précipiter entierement ; mais elle peut bien ſeulement deſcendre & ſe relâcher, en telle ſorte neantmoins qu'elle n'a pas coûtume de paroître au dehors en ce temps. La précipitation ſe connoît à la veuë, & la deſcente ſe ſent facilement au doigt, en le mettant dans le *vagina* ; car on y rencontre auſſi-toſt la Matrice, & ſon orifice interne qui eſt fort proche de la partie honteuſe, principalement lors que la femme eſt debout.

Cette deſcente eſt ſouvent cauſée de la relaxation des ligamens de la Matrice, & particulierement de celle des larges, qui la doivent tenir attachée de chaque coſté vers les lombes, pour empeſcher qu'elle ne tombe en bas, laquelle relaxation vient ou de la peſanteur du fardeau qu'elle porte, & contient en elle, qui oblige ces ligamens de s'étendre plus que de coûtume, ou de quelques chûtes, qui luy donnant de grandes ſecouſſes produiſent le meſme effet, & d'autant plus facilement que le fardeau eſt peſant, comme auſſi de quelque rude travail, ou d'une mauvaiſe couche qui aura precedé la preſente groſſeſſe ; mais bien des fois elle eſt cauſée, ou à tout le moins facilitée par une abondance d'humiditez, leſquelles abreuvant ces ligamens les relâchent ainſi ; à quoy ſont tres-ſujettes les femmes pituiteuſes, qui vuident ordinairement beaucoup de fleurs blanches.

Outre que la deſcente de Matrice empêche, comme nous avons dit, la femme groſſe de marcher, & d'uſer librement du coït, elle luy cauſe encore par ſa peſanteur, principalement vers les derniers mois de la groſſeſſe, une ſtupeur aux hanches, & des engourdiſſemens aux cuiſſes, comme auſſi des difficultez d'uriner,

d'uriner, & de décharger ſon ventre des gros excrémens, dautant que venant ainſi à s'affaiſſer, elle comprime la veſſie & le *rectum*, entre leſquels elle eſt ſituée. La femme pourra bien plus facilement guerir de la deſcente de Matrice quand elle ſera accouchée, que pendant ſa groſſeſſe, dautant qu'ayant eſté vuidée de ſon fardeau, ſes ligamens ſeront bien plus aiſément fortifiez. Joint qu'en ce temps on peut encore mieux ſe ſervir de peſſaires pour la tenir en état, ce qui n'eſt pas ſi facile pendant la groſſeſſe, à cauſe que pour lors ils ſont ſouvent repouſſez au dehors par la peſanteur de la Matrice.

Bien que j'aye dit que la Matrice de la femme groſſe ne tombe pas ordinairement, en telle ſorte qu'elle paroiſſe à la veuë au dehors, à cauſe que ſon étenduë & ſa groſſeur l'en empêchent, cela ſe doit entendre durant les derniers mois de la groſſeſſe; car j'ay vû pluſieurs femmes à qui elle ne laiſſoit pas de tomber quelquefois pendant les premiers mois, & deux entre autres, qui meſmes étoient groſſes de cinq mois entiers, auſquelles la partie de la Matrice qui aboutit à l'orifice interne ſortoit de la partie honteuſe de la groſſeur du poing; ce qui leur cauſoit une tres-grande douleur, & une difficulté d'uriner, qui les mettoit en un continuel danger d'avorter, comme elles avoient déja fait en pluſieurs autres precedentes groſſeſſes pour le meſme accident, & auroient encore indubitablement fait, vû la diſpoſition qu'elles y avoient, ſi je ne leur euſſe donné un peſſaire, par le moyen duquel leur Matrice fut reduite & bien retenuë juſques au temps de leur accouchement, leur recommandant de ne l'oſter que quand elles ſeroient en travail d'enfant.

De quelque maniere que ſoit cauſée la deſcente de Matrice à la femme groſſe, le meilleur remede dont elle ſe puiſſe ſervir, eſt de ſe tenir au lit couchée, parceque ſa peſanteur feroit toûjours relâcher de plus en plus ſes ligamens quand elle ſeroit debout; & ſi elle n'a pas le moyen ny la commodité de garder ainſi le repos, elle portera un peſſaire pour aider, autant que faire ſe peut en ce temps, à tenir la Matrice en état; & ſi ſon ventre eſt aſſez élevé pour le pouvoir faire, comme il eſt vers les derniers mois, elle le ſupportera avec une bande fort large bien adaptée à ce ſujet, afin que par ce moyen le fardeau étant un peu ſoulagé, ces ligamens ne ſoient pas tant tiraillez & alongez;

& si elle a difficulté d'uriner, quand elle voudra lâcher son eau, elle relevera elle-mesme son ventre par devant avec ses deux mains, pour le pouvoir faire plus aisément, empêchant de cette façon que le col de la vessie ne soit tant comprimé : mais si ce sont des humiditez qui ont relâché les ligamens de la Matrice, elle usera d'un regime de vivre propre pour les desseicher, & son manger sera plûtost de viandes rôties que boüillies ; elle s'abstiendra aussi en ce cas du coït, dautant que dans son action la verge de l'homme venant à frapper souvent à la porte, & à toucher avec effort contre l'orifice interne de la Matrice, qui est fort bas pour lors, il y auroit danger que par cét attouchement douloureux, il ne vint à s'ouvrir avant le terme necessaire. La femme ne doit aussi estre serrée dans ses habits ; car cela pousse encore, & fait descendre la Matrice, & sur tout lorsqu'elle sera en travail, il faut bien prendre garde que par le moyen des douleurs de l'accouchement, qui poussent encore fortement la Matrice en bas, & par la sortie de l'enfant, ou par l'extraction violente de l'arrierefaix, il ne se fasse de la descente une precipitation, ce qui arriveroit facilement, comme il s'est vû bien des fois, si on n'observoit pas la methode que j'enseigneray au Chapitre seiziéme du second Livre, en parlant de cét accouchement.

CHAPITRE XXIII.

De l'hydropisie de Matrice.

Nous voyons certaines femmes pituiteuses, qui s'imaginant estre effectivement grosses d'enfant, ne vuident que des eaux qui s'étoient amassées dans leur Matrice ; c'est ce que nous appellons hydropisie uterine. Il est arrivé plusieurs fois, que cette maladie a trompé les Medecins, les Chirurgiens, & les Sages-femmes, aussi-bien que les femmes malades, lesquelles ayant long-temps esperé & fait esperer un enfant, n'ont fait enfin au lieu de cela, que de l'eau toute claire, comme il arriva un jour à cette Marchande de bois, dont j'ay parlé au Chapitre troisiéme de ce premier Livre, laquelle au bout de dix mois d'une fausse grossesse pareille, ne vuida que quantité de ces eaux, qui avoient esté enfermées durant tout ce temps dans sa

Matrice. *Guillemeau* dans le premier Chapitre de ſon premier Livre de l'accouchement, fait mention d'une hiſtoire de la ſorte, qui arriva en la perſonne d'une nommée Madame *Dupeſcher*, laquelle en vuida un plein ſeau, croyant certainement eſtre groſſe d'enfant : & *Fernel* au Chap. 15. du 6. Livre *de ſa Pathologie*, nous recite une choſe encore bien plus admirable touchant ces hydropiſies. Il dit avoir vû une certaine femme, qui au temps de ſes purgations, jettoit par le col de ſa Matrice une ſi grande quantité d'eau citrine tres-chaude, qu'elle en rempliſſoit ſix ou ſept baſſins, & en vuidoit tant, que ſon ventre devenoit tout plat, aprés quoy ſes menſtruës venoient auſſi-tôt à couler ſelon l'ordre de nature, & que les mois ſuivans il s'en amaſſoit derechef une pareille quantité, qui s'écouloit enſuite de la meſme façon, & que cette femme (ce qui eſt de plus notable) ayant eſté guerie de cette indiſpoſition, devint groſſe, & accoucha d'un enfant plein de vie.

Ces eaux ſont engendrées en la Matrice, ou bien elles y ſont portées d'ailleurs, comme quand dans l'hydropiſie du ventre elles viennent à paſſer par tranſudation à travers la ſubſtance poreuſe des membranes de la Matrice. Elles ſont engendrées dans la Matrice, quand elle eſt trop refroidie ou debilitée par quelque fâcheux & violent accouchement qui aura precedé, ou parceque les immondices, comme fleurs blanches, ou autres ſuperfluitez dont elle avoit coûtume de ſe décharger, ont eſté long-temps ſupprimées, ainſi qu'il étoit arrivé à la femme de *Boëtus*, dont *Galien* fait mention au 8. Chap. du Liv. *de præcognit.* laquelle eût une hydropiſie de matrice de cette nature. *Hipocrate Liv. de aër. aq. loc.* dit que la boiſſon des mauvaiſes eaux, telles que ſont celles qui procedent des neiges fonduës dans les montagnes, contribuë beaucoup à la generation de ces ſortes d'hydropiſies. Quand les eaux qui ſont contenuës en la capacité de la Matrice luy ont eſté envoyées d'ailleurs, pour lors elles ne ſont jamais envelopées de membranes particulieres, & ne ſont ſeulement retenuës que par la clôture de ſon orifice interne exactement fermé, leſquelles s'écoulent auſſi-toſt qu'il vient à s'entr'ouvrir ; mais quand elles ſont engendrées dans la Matrice (ce qui ſe fait principalement aprés le coït, ſi les ſemences ſont trop froides & aqueuſes, ou corrompuës) alors elles ſont quelquesfois contenuës en des membranes, auquel cas la femme

ne s'en décharge pas si-tost, & les porte presque aussi long-temps que si c'étoit un enfant, & mesme quelquefois davantage. C'est cette hydropisie qui fait qu'elle croit parfois dans le commencement estre veritablement grosse : mais l'indisposition venant à continuer plus long-temps que le terme ordinaire de la grossesse, elle perd l'esperance qu'elle avoit euë ; & plus cette maladie dure, plus elle met la femme en peril de la vie, augmentant quelquefois jusques à un tel excez, qu'on a vû des femmes avoir plus de trente pintes d'eau contenuës dans leur Matrice. *Vezale* dit avoir fait l'ouverture du corps d'une femme, dans la Matrice de laquelle il trouva plus de soixante mesures d'eau, dont chacune pesoit trois livres. *Schenckius* au 4. Liv. *de ses Observat.* fait mention de plusieurs histoires de cette nature, & entr'autres de celle d'une femme, dont la Matrice fut encore trouvée si excessivement pleine d'eau, & d'une grandeur si prodigieusement étenduë, qu'elle étoit capable de contenir un enfant de dix ans. Il parle aussi au mesme endroit de certaines hydropisies de matrice causées par quantité de petites vessies pleines d'eau, contenuës toutes separément l'une de l'autre en sa capacité.

On pourra facilement éviter d'estre trompé, en prenant l'hydropisie de Matrice pour la grossesse d'enfant, si on fait bien reflexion sur tous les signes, dont nous avons fait mention, en parlant de la veritable grossesse, lesquels ne se rencontrent pas ordinairement en cette maladie. La femme aura bien à la verité le ventre enflé, & suppression de ses mois en ce temps, aussi bien qu'en la grossesse, mais il y aura beaucoup de choses qui nous en feront connoître la difference ; car en l'hydropisie, elle aura les mammelles flasques, mollasses & abbatuës, elle n'y aura point de lait, elle ne sentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais seulement un flotement d'eau agitée, elle aura une plus grande douleur & pesanteur au ventre, qui sera aussi tendu plus également en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant ; & elle aura aussi pour l'ordinaire une bien plus mauvaise couleur de la face, que si c'étoit une bonne grossesse. Les femmes steriles sont plus sujettes à cette maladie que celles qui ont eû des enfans, & elles ont presque toûjours l'orifice interne de leur Matrice bien plus petit & plus gresle que les autres. Or comme cette hydropisie

peut venir seule ; aussi survient-elle quelquefois à la femme qui est veritablement grosse, ces eaux étant contenuës hors des membranes de l'enfant dans la capacité de la Matrice ; car quoy qu'il y en ait beaucoup dans ces membranes, ce n'est pas proprement une hydropisie de Matrice, dautant qu'il y en a toûjours naturellement, au milieu desquelles le *fœtus* est contenu : neantmoins elles y sont quelquefois en telle abondance, & enflent si prodigieusement le ventre de la femme, qu'on la croiroit grosse de deux ou trois enfans, quoiqu'elle ne le soit que d'un seulement, lequel en est extrémement affoibly, dautant que la plus grande portion de sa nourriture se resout en ces eaux, qui éteignent presque & suffoquent le peu de chaleur naturelle qu'il peut avoir. On a vû quelquefois des femmes qui en ont jetté des trois & quatre pintes, plus de deux mois avant que d'accoucher ; quand cela arrive ainsi, elles sont pour lors dans la Matrice hors des membranes de l'enfant ; car autrement il faudroit de necessité qu'il sortît peu de temps aprés ces vuidanges, si les eaux qui doivent estre naturellement contenuës dans ses membranes venoient à s'écouler ; ce qui ne peut arriver devant qu'elles soient percées. Il y a environ quatre ans que j'accouchay la femme d'un Marchand, d'un enfant mort en son ventre depuis trois jours ou environ, laquelle avoit vuidé tout d'un coup, un mois auparavant, plus de trois chopines d'eau de la Matrice, qui procedoit certainement d'une telle hydropisie. Ce qui me le confirma est, que pour l'accoucher je fus obligé de rompre les membranes, qui contenoient encore toutes les veritables eaux de son enfant, pour le tirer promptement, aprés l'avoir retourné par les pieds, afin de sauver la vie à cette femme, qu'elle couroit risque de perdre, par une grande perte de sang qu'elle avoit, si je ne l'eusse secouruë de la sorte. Mais j'ay vû un exemple encore bien plus extraordinaire touchant ces hydropisies de Matrice avec enfant, en la femme de Monsieur *Boileau* mon Confrere, laquelle étant grosse de trois mois & demy seulement, vuida tout d'un coup par la Matrice plus d'un demy-septier d'eau, avec des douleurs de ventre durant quatre jours, qui la mirent en grand danger d'avorter, nonobstant quoy je l'ay accouchée au terme de neuf mois de ce mesme enfant vivant, qui est un garçon tres-fort & robuste, dont les membranes des eaux étoient aussi tres-saines & entieres. Il faut

observer que l'hydropisie de Matrice succede bien quelquefois à la generation de l'enfant, & qu'au contraire la generation de l'enfant ne se peut jamais faire en la Matrice hydropique; parcequ'il faudroit qu'elle s'ouvrit pour recevoir la semence; auquel cas les eaux contenuës en la Matrice s'écouleroient aussitôt, ou corromproient entierement la semence quand elle y seroit reçuë.

Le meilleur remede pour ces sortes d'hydropisies, s'il y a grossesse d'enfant, est d'attendre avec patience l'heure de l'accouchement, observant cependant un regime de vivre dessicatif; mais s'il n'y a que des eaux contenuës en la Matrice, le demy bain est tres-propre à la faire ouvrir, comme sont pareillement tous les remedes qui provoquent les menstruës: on pourra aussi saigner la femme du pied, ayant toûjours égard à détruire par purgations convenables, la cause de la generation de telles superfluitez. Mais si les remedes ordinaires ne produisent pas l'effet qu'on en esperoit, il n'y a rien meilleur que de faire user à la femme des eaux minerales, comme sont celles de Bourbon, dont les bains sont tres-convenables à cette maladie.

CHAPITRE XXIV.

De l'enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse.

LA Matrice est quelquefois si pleine d'humiditez, qu'elle en regorge jusques sur les parties exterieures, & principalement sur celles qui luy sont voisines, comme sur les lévres de la partie honteuse, qui souvent en sont tellement gonflées, qu'elles en deviennent toutes boursoufflées, & elles en sont quelquefois si grosses & si tumefiées à certaines femmes, qu'elles ne peuvent pour ce sujet, approcher leurs cuisses l'une de l'autre, ce qui les empêche de pouvoir marcher, si ce n'est avec peine & tres-grande incommodité. Cette enflure est pour lors lucide, & presque transparante, ainsi que seroit une hydrocelle, à cause de la quantité d'eau claire dont elle est pleine: & comme elle pourroit estre bien douloureuse, & incommode à la femme pendant son accouchement, dautant que par ce gonflement, les passages en sont rendus plus étroits, il sera besoin d'y remedier auparavant; ce qu'on fera pour le plus seur par l'operation de

la main, en faisant plusieurs scarifications avec la lancette, tout le long de ces lévres, par le moyen desquelles les humiditez stinteront & distileront peu-à-peu, aprés quoy on mettra dessus un peu d'onguent rosat & des compresses trempées en vin aromatique pour empêcher la récidive, en fortifiant ces parties, faisant toûjours cependant observer à la femme un regime de vivre convenable à l'hydropisie. Quelques-uns veulent y appliquer des sangsuës, afin d'éviter la douleur de la lancette; mais elles n'y sont pas si propres, dautant que la petite ouverture qu'elles font se referme incontinent qu'elles en sont détachées, ce qui n'arrive pas si-tôt aux scarifications qu'on fait tant & si peu profondes qu'on veut, lesquelles on peut aussi tenir ouvertes par medicamens onctueux appliquez dessus, autant de temps qu'on le juge necessaire.

Lors que ces tumeurs ne sont simplement qu'œdemateuses, & sans fiévre, quelques grosses qu'elles soient, elles ne sont pas pour l'ordinaire bien dangereuses, si on y remedie de la façon que je viens de dire; mais quand elles procedent d'une inflammation de ces parties, laquelle est toûjours accompagnée de fiévre, pour lors la femme en meurt le plus souvent, tres-peu de jours aprés estre accouchée: Car l'inflammation qui paroît à ces lévres exterieures n'est qu'un effet, & une communication de celle qui est déja au dedans de la Matrice; comme je l'ay vû arriver plusieurs fois. C'est aussi ce qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 43. du 5. Liv. où il dit; *Si mulieri prægnanti fiat in utero erysipelas, lethale est*: Si l'erysipele (c'est-à-dire l'inflammation) arrive à la Matrice de la femme grosse, cela est mortel.

J'ay quelquefois vû des femmes grosses, & d'autres qui ne l'étoient pas, avoir des tumeurs à quelqu'une des lévres exterieures de la vulve, qui procedoient seulement d'une humeur particuliere renfermée dans une espece de chyste, laquelle venoit à s'enflammer, & à suppurer sans grand danger, à cause qu'elle ne procedoit pas du dedans de la Matrice, comme les autres dont je viens de parler. Ces sortes de tumeurs font quelquefois apprehender à la femme que ce ne soit quelque hergne: mais il est facile de les distinguer; car ces tumeurs ne sont simplement qu'à la lévre exterieure de la vulve, & n'ont aucune continuité jusques à l'eine de la femme, comme les hergnes ont toûjours. Messieurs *Morel*, & *Leclerc*, mes Confreres, me firent voir le

1. Février 1671. dans la basse court du Palais d'Orleans, une Dame Loraine, âgée de plus de soixante ans, qui avoit depuis plus de vingt-cinq ans une de ces tumeurs, de la grosseur des deux poings, à la lévre gauche de la vulve, à laquelle il s'étoit fait depuis peu une fluxion tres-considerable, qui estoit entierement disposéé à suppurer, pour raison dequoy nous conclûmes à faire ouverture de cette tumeur, afin de donner une entiere issuë à la matiere, ce qui fut fait deux jours ensuite par ledit sieur *Morel*, qui en tira quantité de pus semblable à la lie de vin, aprés quoy elle fut parfaitement bien guerie de cette indisposition, qu'elle avoit gardée si long-temps avec une grande incommodité, n'ayant pas jamais osé s'en faire traiter auparavant, dans le soupçon qu'elle avoit que ce ne fût quelque hergne.

CHAPITRE XXV.

De la maladie venerienne des femmes grosses.

LA Foy nous oblige de croire, que l'ame de l'enfant qui est au ventre de sa mere, est tachée du peché de nôtre premier Pere, aussi-tôt qu'elle luy est infuse ; mais l'experience journaliere nous montre que son petit corps ; porte aussi dés ce temps, la peine des fautes dont il n'est pas coupable, quand sa mere est affligée de la maladie venerienne : car nous voyons tous les jours les enfans, dont les peres & meres en sont infectez, naître pleins de pustules, & de vilains ulceres, & assez souvent mourir avant que de venir au jour, ou fort peu de temps aprés estre nez, ausquels il vaudroit bien mieux n'avoir jamais esté engendrez, que de perir ainsi miserablement. Cette verité est assez connuë d'un chacun pour n'en faire aucun doute : nous avons vû depuis quelques années en ça, des personnes tres-considerables, qui nous en ont donné de suffisantes preuves par leur propre exemple.

Il n'est pas bien difficile de concevoir comment la femme grosse qui a la verole, la communique à l'enfant qui est en son ventre ; dautant que cette contagieuse maladie, corrompant toute la masse du sang de la mere, il est impossible que l'enfant qui n'a pas d'autre nourriture pour lors, n'en soit infecté, en convertissant ce vilain sang en sa propre substance, lequel par

son

ſon acrimonie, à cauſe de la tendreſſe de ſon corps, y fait facilement ces ulceres malins, que tous ceux dont les meres ſont ainſi gâtées, apportent ordinairement en naiſſant. Nous voyons bien quelquefois, comme dit *Galien* au 10. chap. du 11. Liv. *de l'uſage des parties*, que la nature eſt ſi admirable qu'elle corrige les deffauts des peres & des meres; ce qui paroît en ce que les yvrognes, auſſi bien les hommes que les femmes, étant hors de leur bon ſens, quand ils uſent de coït en cet état, ne laiſſent pas d'engendrer des enfans qui ont un tres-bon jugement, & qui ne participent d'aucune autre infirmité de ceux qui les ont engendrez; mais il eſt tres-conſtant qu'elle ne peut jamais d'elle-meſme ſeule ſurmonter la malignité de ce venin, qui corrompant toute la maſſe du ſang de la mere qui eſt affligée de cette contagieuſe maladie, la communique en meſme temps à l'enfant, comme nous avons dit.

La verole qui n'eſt que d'une meſme eſpece dans ſon eſſence, & qui eſt ſeulement diſtinguée par degrez, ſelon le plus ou le moins, ſe communiquant donc par le moyen du ſang de la mere, fait d'autant plus ou moins d'impreſſion au corps de l'enfant, que ſon degré eſt plus fort, ou plus foible: & ſi la femme groſſe a des ulceres fort proches de ſa Matrice, comme dans ſon col, & aux parties voiſines, le venin luy ſera porté encore bien plus facilement par cette proximité.

Je n'ay pas deſſein de traiter à fond en ce lieu de la maladie venerienne, comme auſſi d'en écrire particulierement la curation; mais je prétens ſeulement faire connoître, ſi les femmes en peuvent parfois eſtre traitées pendant qu'elles ſont groſſes, ou ſi pour ce faire, on doit toûjours differer juſques aprés leur accouchement. Afin d'en pouvoir juger il faut faire quelque diſtinction; car quand la femme eſt ſur les derniers mois de ſa groſſeſſe, on doit attendre qu'elle ſoit accouchée pour l'en traiter aprés, & ſon enfant, s'il en eſt pareillement infecté; parce que l'accouchement arrivant, pendant que la femme ſeroit dans les remedes, elle y coureroit riſque de ſa vie, outre que ſi l'enfant venoit mort en ce temps, on auroit opinion qu'il auroit eſté tué par leur violence, & on en accuſeroit la temerité du Chirurgien. Lors que la verole n'eſt encore qu'au premier degré, & qu'elle ne cauſe pas de grands accidens, on doit pareillement remettre la cure éradicative aprés l'accouchement, & ſe contenter

seulement de la palliative, par un regime de vivre convenable, & par quelque legere purgation reïterée de temps en temps, pour empêcher que le mal n'augmente : mais si la femme, qui n'est encore que sur les premiers mois de sa grossesse, a la verole au dernier degré, accompagnée de tres-grands & continuels accidens, qui nous témoignent qu'il seroit bien mal-aisé qu'elle pût attendre jusques aprés son accouchement pour en estre pensée, dautant qu'étant encore bien éloignée de son temps, ces accidens s'augmentant de plus en plus feroient qu'il seroit impossible que son fruit n'en fût corrompu, & bien difficile qu'elle n'en avortât : en ce cas, afin d'éviter le plus grand de deux maux, si elle a des forces suffisantes, on la pourra traiter ; car au pis aller, quand les remedes la feroient avorter, il ne luy arriveroit que ce que la grandeur de la maladie auroit certainement fait. On la traitera donc pour lors, sans laisser augmenter davantage les accidens, qui par succession se rendroient encore beaucoup plus dangereux, tant pour elle que pour son enfant ; observant de luy donner les remedes plus doucement, & avec bien plus de préparation, & de circonspection, faisant en sorte que l'évacuation qu'on luy procurera par le flux de bouche, soit plûtost petite à la fois, en durant plus long-temps, que d'estre grande & subite, & sur tout que ce soit avec les frictions d'onguent de mercure, faites aux parties superieures seulement, & non pas avec les parfums, qui la mettroient en bien plus grand risque d'avorter, en faisant ouvrir la Matrice ; outre qu'ils feroient aussi bien plûtost perir son fruit s'il avoit vie. Il ne faut pas pareillement donner pour le mesme sujet, aucune drogue à prendre par la bouche, dans la composition de laquelle entre le mercure, pour raison dequoy on doit préferer les frictions des parties superieures comme nous disons, tâchant toûjours de se rendre maître de l'évacuation le plus que faire se pourra, & d'empêcher qu'elle ne se fasse par le flux de ventre ; car la femme seroit en bien plus grand danger d'en avorter que par le flux de bouche, à cause des épreintes continuelles qu'elle seroit obligée de faire en allant souvent à la selle, par lesquelles la Matrice recevroit grande commotion, & seroit extrémement agitée ; observant aussi de ne point baigner aucunement la femme grosse qu'on voudra traiter de la sorte ; car il n'y a rien qui soit plus capable de la faire avorter : mais au lieu du bain, on

luy fera user de ptisane propre, & d'autres remedes qui pourront suppléer à son defaut, pour la preparer à un doux flux de bouche.

Je sçay bien que plusieurs personnes auront de la peine à se persuader, non seulement qu'il soit possible de guerir une femme de la verole pendant qu'elle est grosse, mais aussi qu'elle & son enfant en puissent supporter les remedes, sans les exposer l'un & l'autre au danger presque inévitable de la mort; neantmoins les experiences que j'en ay vuës font que je ne suis pas de leur sentiment, lesquelles je veux bien rapporter pour servir d'exemple en pareil cas. En l'an 1660. comme j'étois à l'Hôtel-Dieu de Paris, y pratiquant les accouchemens, une jeune femme ou fille, en maniere de Courtisanne, âgée au plus de vingt ans, y vint pour accoucher, comme elle fit, de son deuxiéme enfant, laquelle ayant eû la maladie venerienne dés avant sa premiere grossesse, en avoit accouché avant terme d'un enfant mort & tout pourry de verole; mais quand elle fut grosse pour cette deuxiéme fois, voyant que les accidens de sa maladie augmentoient de plus en plus, elle préjugea qu'il n'y avoit pas lieu d'esperer que cette seconde grossesse luy pût mieux reüssir que la premiere; parcequ'elle avoit par tout le corps, & principalement aux deux mammelles, quantité d'ulceres tres-malins, qui s'augmentoient de jour en jour; & apprehendant qu'ils ne se convertissent en *cancer*, avant qu'elle eût atteint le temps de l'accouchement, dont elle étoit éloignée, dautant qu'elle n'étoit encore grosse que de trois mois, elle prit resolution pour lors de se faire traiter tout-à-fait, & de risquer sa vie en cét état pour tâcher de porter son enfant à bien, n'esperant pas le pouvoir faire par autre moyen, ny de pouvoir aussi elle-mesme resister à son mal qui s'empiroit tous les jours de plus en plus. Elle fut communiquer sa maladie & son dessein à trois ou quatre Chirurgiens, ne leur celant pas qu'elle étoit grosse, lesquels ne voulurent jamais la traiter pour ce sujet, nonobstant qu'elle y fût bien resoluë, & qu'elle leur promît de les bien payer, chacun d'eux luy disant que sa conscience y seroit engagée, s'il le faisoit en l'état qu'elle étoit, & qu'il seroit bien plus à propos qu'elle patientât au mieux qu'elle pourroit, jusques à ce qu'elle fût accouchée, aprés quoy il l'entreprendroit volontiers: mais comme elle vit qu'elle n'en trouve-

roit peut-estre pas un qui le voulût faire, si elle ne celoit sa grossesse, qui pour n'estre que de trois mois, ne paroissoit presque pas pour lors, croyant qu'il n'y avoit pas de meilleur expedient, elle en fut trouver un autre à qui elle ne se declara point en aucune façon estre grosse, lequel la traita en la maniere ordinaire, & outre les autres remedes qu'on a coûtume de faire en cette maladie, il luy donna par cinq ou six frictions reïterées un flux de bouche, qu'elle eût tres-copieux pendant cinq semaines entieres, au moyen dequoy elle fut parfaitement guerie, sans qu'il luy restât ensuite aucun accident de sa maladie. Lorsqu'elle fut sur la fin des remedes, voyant qu'elle en avoit bonne issuë, elle dit à son Chirurgien qu'elle étoit grosse de quatre mois & demy (car elle l'étoit de trois mois, comme j'ay dit, quand elle entra chez luy, où elle demeura six semaines entieres sans qu'il s'en apperçût) ce qu'il ne pouvoit presque croire dans l'abord qu'elle luy declara; mais ayant fait reflexion sur son ventre qui avoit toûjours grossi au lieu de diminuër, pendant l'évacuation que les remedes avoient faite, il en connut aussi-tost la verité. Elle luy témoigna, que le sujet pourquoy elle luy avoit celé sa grossesse, étoit le refus que quatre autres Chirurgiens ausquels elle avoit dit la chose, luy avoient fait de la traiter. Depuis qu'elle fut ainsi sortie de ces remedes, elle ne fut en aucune façon incommodée durant tout le reste du temps de sa grossesse, sinon qu'elle fut un peu accueillie de necessité, dautant qu'elle avoit donné le peu d'argent qu'elle pouvoit avoir à son Chirurgien pour la penser; ce qui fut cause qu'elle vint audit Hôtel-Dieu pour y faire ses couches, où pour lors je l'accouchay d'un enfant à terme, aussi gros & gras, & aussi sain, que si sa mere n'eût jamais eû en tout son corps aucune tache de cette maladie; & ce qui est bien remarquable, l'arriere-faix qui est une partie qui reçoit facilement l'impression de la moindre corruption des humeurs de la femme, en étoit aussi net & aussi beau & vermeil qu'on se puisse imaginer.

Cét exemple qui est tres-veritable, nous fait connoître qu'on peut bien traiter de la verole la femme grosse; ce qui se fera d'autant plus surement que celle-cy ne le fut pas, si on observe les précautions que j'ay notées cy-dessus: car c'est sans contredit, que si cette femme n'en eût esté pensée, elle eût accouché cette seconde fois d'un enfant corrompu, comme elle avoit

fait la premiere. Recitant un jour cette histoire à un Chirurgien de mes amis, il me dit avoir aussi vû la chose reüssir à deux differentes personnes, qui en avoient esté fort bien gueries, dont les enfans étoient pareillement bien venus à terme, sans avoir en tout leur corps aucune impression de ce venin; & je suis témoin oculaire de deux autres differentes femmes grosses que Messieurs *de la Bastie* & *Ruffin*, mes Confreres, ont traitées de la sorte, lesquelles ont esté pareillement bien gueries, & sont accouchées heureusement d'enfans qui se portoient bien. Monsieur *Aubert*, aussi mon Confrere, m'a dit que la mesme chose étoit encore arrivée à une femme grosse de trois mois qu'il avoit traitée avec heureux succés pour la mere & pour l'enfant. *Fabricius Hildanus*, en la 87. *Observ. de la 5. cent.* rapporte l'histoire d'une femme grosse de deux mois seulement, qu'il avoit traitée de cette maladie, laquelle ne laissoit pas nonobstant sa grossesse d'estre nourrice d'un autre enfant qu'elle allaitoit; & dit qu'en traitant la seule femme il guerit trois personnes en un mesme temps; car outre qu'elle fut entierement guerie, elle accoucha six mois ensuite d'un enfant fort sain, & celuy qu'elle allaitoit durant qu'elle étoit dans les remedes, fut pareillement bien guery. *Sanchez* en ses observations de pratique, fait mention de la femme d'un Apotiquaire qui fut encore traitée étant grosse, & qui accoucha aussi d'un enfant qui étoit en parfaite santé; & de plus, *Varandeus* au second Chapitre de son deuxiéme Livre *des Maladies des femmes*, dit qu'il a vû des femmes grosses ausquelles cette maladie étoit enracinée, qui ont bien souffert les onctions de mercure avec bavement, ordonnées par des Empiriques; ce qui fait bien connoître que la cure doit encore avoir plus facilement un meilleur succés, quand les remedes sont conduits & gouvernez par une personne sçavante & methodique. En un mot, il est aisé de se persuader qu'elles y peuvent bien resister, quoique grosses, puisque nous en voyons tres-souvent avoir des fiévres continuës pendant des douze & quinze jours, & d'autres maladies aiguës, pour raison dequoy elles sont saignées des neuf & dix fois, & usent de plusieurs autres remedes selon que la necessité le requiert, lesquelles nonobstant tout cela, ne laissent pas quelquefois de porter leur enfant jusques à terme, & d'en accoucher aussi heureusement que si elles n'avoient eû aucun accident.

CHAPITRE XXVI.

De l'avortement, & de ses causes.

LOrsque la femme vuide ce qui avoit esté retenu en sa Matrice par la conception, si c'est pendant les premiers jours, nous appellons telle chose effluxion, c'est-à-dire écoulement des semences, dautant qu'en ce temps elles n'ont encore acquis aucune consistance solide : si c'est un faux germe qu'elle rejette, ce qu'elle fait ordinairement entre la fin du premier & celle du deuxiéme mois, nous nommons cela expulsion : mais lorsque l'enfant est déja formé, & qu'il commence d'avoir vie, quelque petit qu'il soit, s'il vient à sortir avant le temps ordonné & prescrit de nature, c'est en ce cas un avortement, lequel peut arriver depuis la fin du premier mois, & quelquefois mesme devant, jusques au commencement du septiéme seulement ; car aprés ce temps c'est toûjours un accouchement, dautant que l'enfant étant assez robuste, & ayant une suffisante perfection peut vivre pour lors, ce qu'il ne fait pas s'il vient auparavant. Ces choses étant ainsi entenduës, nous dirons que l'avortement est une issuë contre nature de l'enfant imparfait hors de la Matrice, avant le terme limité, ce qui est cause qu'il vient le plus souvent mort, ou que si quelquefois il a vie, il tarde peu à la perdre aprés estre né.

Nous pouvons dire en general que toute maladie aiguë fait facilement avorter la femme grosse, dautant qu'elle tuë son fruit, lequel étant mort ne peut pas rester long-temps dans la Matrice ; ce qui met aussi la femme en grand danger de la vie, la faisant tres-souvent perir peu de temps aprés estre avortée, ou mesme devant avec son enfant dans le ventre (comme il est arrivé à l'Imperatrice, qui mourut de la sorte le 12. Mars 1673. au cinquiéme mois de sa grossesse, par une fluxion de poitrine avec fiévre continuë.) C'est ce que nous enseigne *Hipocrate*, en l'Aphorisme 30. du 5. Livre. *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Les causes d'avortement en particulier, sont tous les accidens dont nous avons fait mention dans les precedens Chapitres, comme grand, violent, & frequent vomissement, dautant qu'il n'y peut pas avoir assez de nourriture

pour la mere & pour l'enfant, quand les alimens sont ainsi continuellement rejettez, & qu'en ce soûlevement d'estomach, il se fait de grands efforts, par lesquels la Matrice étant souvent comprimée & comme secoüée, est enfin cõtrainte de se décharger avant le temps. Les douleurs de reins, & les grandes coliques & tranchées peuvent aussi causer le mesme accident, & la strangurie pareillement, à cause que pour lors il se fait à tous momens de fortes compressions du ventre pour pouvoir mettre l'urine dehors; la grande toux par son agitation frequente poussant le diaphragme subitement, & avec effort en bas, donne aussi de violentes secousses à la Matrice; le grand flux de ventre met la femme grosse en danger d'avorter, selon l'Aphorisme 34. du 5. Livre, & encore bien plûtost, si ensuite il survient tenesme, c'est-à-dire de grandes épreintes, par lesquelles l'intestin droit tâche de se décharger des humeurs acres qui l'irritent & le piquotent perpetuellement. C'est ce que nous fait remarquer *Hipocrate* en l'Aphorisme 27. du 7. Livre. *Mulieri utero gerenti, si tensio supervenerit, facit abortum.* Car en cette occasion, la Matrice qui est située sur l'intestin *rectum*, reçoit une grande commotion par ces épreintes continuelles. Si les menstruës fluënt beaucoup à la femme grosse, il est impossible que son fruit soit sain, comme il est dit en l'Aphorisme 60. du 5. Livre; car outre que le fruit n'a pas pour lors une nourriture suffisante, la Matrice étant aussi trop humectée par ces menstruës, se relâche & s'ouvre facilement. La saignée immoderée fait encore mesme chose pour pareil sujet, & d'autant plûtost si l'enfant est grand, suivant l'Aphor. 31. du mesme Livre. Mais un des plus fâcheux accidens qui causent l'avortement, c'est la perte de sang qui vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, dont nous avons parlé au Chapitre 20. de ce premier Livre. L'hydropisie de Matrice empêche que l'enfant ne puisse acquerir sa perfection; car la trop grande abondance des eaux éteint sa chaleur naturelle, qui est déja debile en ce temps; & la maladie venerienne de la mere l'infecte, & le fait mourir souvent en son ventre, ainsi que nous avons fait connoître au precedent Chapitre. Tout ce qui agite & secouë grandement le corps de la femme grosse, est capable de luy exciter l'avortement, comme grand travail, & forte contorsion, ou violent mouvement, de quelque maniere que ce

soit, en tombant, sautant, dansant, & courant à pied ou à cheval, allant en coche ou en charrette, criant & riant à gorge déployée, ou par quelque coup donné sur le ventre; dautant que par telles agitations & commotions, les ligamens de la Matrice se relâchent, & mesme se rompent quelquefois, comme aussi l'arrierefaix, & les membranes du *fœtus* s'en détachent : le grand bruit entendu subitement & inopinément, peut encore faire avorter quelques femmes; celuy des grosses artilleries produit cét effet, & principalement les grands éclats du tonnerre; mais bien plus facilement quand à ce bruit est jointe la peur qu'elles ont de telles choses; ce qui arrive plûtost aux jeunes qu'aux vieilles, dautant que le corps des jeunes étant plus tendre & plus transpirable, l'air qui est fortement poussé par la cause de ces grands bruits, s'introduisant dans tous ses pores, fait bien plus de violence par son impulsion à la Matrice, & au *fœtus* qui est dedans, qu'aux vieilles qui l'ont plus robuste, & plus dense & serré : les longues veilles faisant dissipation des forces de la femme, & les grands jeûnes faute de nourriture, empêchent que l'enfant ne puisse acquerir sa perfection; les odeurs fetides & puantes peuvent beaucoup contribuër à l'avortement, & entr'autres la vapeur du charbon, comme j'ay fait remarquer par l'histoire de cette blanchisseuse que j'ay recitée au Chapitre onziéme du present Livre. Il y a aussi des indispositions de la Matrice qui produisent le mesme accident, comme quand elle est calleuse, ou si petite, ou tellement comprimée par *l'épiploon*, qu'elle ne peut pas s'étendre autant qu'il seroit necessaire, pour loger librement l'enfant avec l'arrierefaix & les eaux qu'elle contient; ce qui peut encore arriver, si la femme se serre trop le corps, & presse son ventre avec des busques forts & roides, pour se rendre la taille plus dégagée, ou pour celer par cette ruse sa grossesse, comme quelques-unes font; le frequent usage du coït, principalement vers les derniers mois, peut faire pareille chose, dautant que pour lors la Matrice extrémement pleine, s'affaisse fort vers le bas, & son orifice interne étant tres-proche, est poussé avec violence dans l'action par la verge tenduë, qui l'excite quelquefois par ce moyen à s'ouvrir plûtost qu'il ne seroit necessaire.

Si la femme grosse avorte, sans avoir souffert aucun de tous ces accidens, & qu'on souhaite en sçavoir la cause, *Hipocrate* nous

nous l'a declaré en l'Aphorisme 45. du 5. Livre, où il dit, *Quæ verò mediocriter corpulentæ abortum faciunt secundo mense, aut tertio, sine occasione manifestâ, iis acetabula uteri mucoris sunt plena, nec præ pondere fœtum continere possunt, sed abrumpuntur.* Les femmes de moyenne corpulence (c'est-à-dire bien faites de corps) qui avortent au second ou au troisiéme mois, sans cause manifeste, c'est que les cotyledons de la Matrice (qui sont les embouchures internes de ses vaisseaux) sont pleins de glaires morveuses, pour raison dequoy ils ne peuvent retenir le *fœtus*, mais il en est détaché, à cause de sa pesanteur. A cét accident sont fort sujettes les femmes pituiteuses, & celles qui ont quantité de fleurs blanches, lesquelles par leur affluence continuelle humectent & lubrifient tant la Matrice interieurement, qu'elles la rendent si glissante, que le *placenta* n'y peut assez adherer, ce qui la relâche aussi tellement, & son orifice interne, que l'avortement en est causé à la moindre occasion. La mesme chose arrive aux femmes qui sont trop sanguines, comme sont celles qui avoient leurs menstruës en grande abondance devant leur grossesse, parceque le sang supprimé ne se pouvant pas entierement consumer pour la nourriture de l'enfant durant les premiers mois, à cause de sa petitesse, il s'en fait pour lors tout d'un coup une irruption qui le suffoque, & fait ouvrir la Matrice pour le mettre dehors.

Mais si les passions du corps font tant de degât en la femme grosse, celles de l'ame ne luy produisent pas moins de ravage, & principalement la colere, laquelle agite, enflamme, disperse & trouble tous les esprits, & la masse du sang, dont l'enfant pâtit & souffre extrémement, à cause de la delicatesse de son corps; mais sur tout, la peur subite, & le recit d'une mauvaise nouvelle sont capables de faire avorter les femmes sur l'heure, comme il arriva à la mere de ce mien cousin, dont j'ay parlé au Chapitre onziéme de ce premier Livre; c'est ce que peuvẽt aussi causer les autres passions, selon qu'elles seront plus ou moins fortes, mais non pas si facilement que la peur, qui est une des plus dangereuse de toutes: ce fut elle qui sans aucun sujet qu'en imagination, fit avorter en l'année precedente la femme du Comte *Monterey*, Gouverneur des Païs-bas pour le Roy d'Espagne, aussi-tost qu'elle eût appris que nostre invincible Monarque étoit à la teste de son épouvantable armée aux portes de la ville

de Bruxelles, dans la croyance qu'elle avoit qu'il étoit venu pour l'assieger. Il y a encore des causes d'avortement, qu'on peut dire venir de la part des enfans, comme quand ils sont monstrueux; car pour lors ils ne suivent pas la regle de nature, comme aussi quand ils ont une situation contraire à la naturelle, qui les fait tant se tourmenter, pour l'incommodité qu'ils en reçoivent, qu'ils obligent la Matrice à les mettre dehors, ne pouvant pas endurer les douleurs qu'ils luy causent; ce qu'elle fait encore quand ils sont si gros qu'elle ne les peut pas contenir jusques à terme, ny la mere leur fournir suffisamment de la nourriture.

Toutes les causes d'avortement que nous avons specifiées cy-dessus, le provoquent seulement par accident; mais il y en a encore une autre qui est volontaire, dont *Avicenne* & *Aëtius* font mention, nous enseignant plusieurs remedes propres à faire avorter la femme quand on le juge necessaire; mais ce sont des profanes, dont il ne faut pas suivre en cela le damnable conseil; car comme dit tres-bien *Tertullien au 9. Ch. de l'Apol.* l'écoulement mesme de la semence conçuë est un homicide par avance, qui est aussi criminel que s'il étoit effectif, duquel tous Chrêtiens doivent entierement s'abstenir. *Etiam conceptum utero, dum adhuc sanguis in hominem delibatur, dissolvere non licet. Homicidij festinatio est prohibere nasci, nec refert, natam quis eripiat animam, aut nascentem disturbet. Homo est & qui futurus est.* Plusieurs femmes & filles sont neantmoins si méchantes, qu'elles ne font aucun scrupule de faire écouler la semence qu'elles ont conçuë, ny mesme de se faire avorter dans les premiers mois de leur grossesse, par medecines fortes, & autres choses qu'elles pratiquent pour venir à bout de leur mauvais dessein; les unes le faisant (disent-elles) pour mettre leur honneur à couvert, & les autres pour se conserver la taille du corps bien faite, & empescher que leur ventre ne devienne ridé; comme il est ordinairement aux femmes qui ont eû des enfans. *Scilicet, ut careat rugarum crimine venter.* Mais souvent ces mal-heureuses croyant seulement se faire avorter, se causent elles-mesmes une cruelle mort qu'elles ont justement meritée; car en effet est-il pas bien juste, *Necis artifices arte perire suâ*, que les autheurs de la mort perissent eux-mesmes par leur propre artifice. C'est ce qu'*Ovide* exprime admirablement bien par ces vers. *Eleg. 3. l. 2. amor.*

Quæ prima instituit teneros avellere fœtus,
Militiâ fuerat digna perire suâ.

Il dit un peu aprés,

Hæc neque in Armeniis tigres fecere latebris;
Perdere nec fœtus ausa leæna suos.
At teneræ faciunt, sed non impunè puellæ:
Sæpè suos utero quæ necat, ipsa perit.

Hipocrate au 5. *& 7. Liv. des maladies populaires*, parle d'une femme de vingt ans, qui mourut en convulsion quatre jours aprés avoir pris un breuvage pour se faire avorter; & on ne voit que trop d'exemples de cette nature. C'est pourquoy quand ces sortes de femmes ne considereroient seulement que leur interest particulier, elles devroient entierement avoir horreur de tout ce qui leur peut provoquer l'avortement: car outre que, comme dit *Hipocrate au* 1. *Liv. des maladies des femmes. Corruptiones graviores sunt quam partus.* Les avortemens sont plus dangereux que les accouchemens. C'est que l'avortement qui procede d'une cause violente, est encore bien plus perilleux que celuy qui vient comme de soy-mesme par quelque accident, sans l'avoir excité.

Si nous voyons aprés quelqu'un ou plusieurs des accidens specifiez cy-dessus, que la femme ait grande douleur dans le ventre & vers les reins, & qu'avec cela il sorte quelques grumeaux de sang caillé de la Matrice, & que les membranes de l'enfant soient rompuës, & laissent écouler les veritables eaux dans lesquelles il est contenu, ce sont des signes tres-certains d'un prochain avortement, lequel en ce cas ne peut estre empesché par aucun remede tel qu'il puisse estre; & si la femme ressent une grande pesanteur dans le ventre, & qu'il tombe comme une boule du costé qu'elle se couche, & qu'il luy sorte de la Matrice des humiditez puantes & cadavereuses, c'est signe qu'elle doit bien-tost avorter d'un enfant mort: de plus, ses mammelles le témoigneront encore, si ayant esté dures & pleines au commencement, elles viennent ensuite à se vuider, & à devenir tout d'un coup flêtries, ainsi qu'il est specifié en l'Aphorisme 37. du 5. Livre, & par le 38. du mesme Livre, il est dit, que si une des mammelles de la femme qui a deux enfans vient à se flétrir, c'est signe qu'elle doit avorter de celuy qui est du mesme costé, & de tous deux, si l'une & l'autre sont semblables à cela.

Il est certain que la femme qui avorte est en bien plus grand hazard de sa vie que celle qui accouche à terme, dautant que comme nous avons dit, l'avortement est tout-à-fait contre nature, & qu'il est fort souvent accompagné d'une perte de sang, qui est d'autant plus grande & dangereuse, que la cause de l'avortement est violente : de plus, les premiers avortemens mettent la femme en danger de recidive pareille, & mesme il y en a beaucoup qui apprehendent ne pouvoir avoir d'enfans, quand elles ont avorté la premiere fois, à quoy sont assez sujettes les nouvelles mariées ; ce qui leur vient pour l'ordinaire en ce temps, à cause de la violente émotion de tout le corps, excitée par les ardens & frequens coïts ; neantmoins elles ne laissent pas de conserver leur fruit, quand leurs plus grands coups sont ruez, & leurs amours un peu temperées. *Aëtius* dit que l'avortement est plus perilleux à la femme robuste qui a sa matrice dure & dense, qu'à aucune autre. *Hipocrate lib. de septim.* nous assure qu'il se fait plus d'avortemens dans la premiere quarantaine, que dans toutes les autres, & au 1. *Liv. des maladies des femmes*, il dit que comme il y a des femmes qui conçoivent facilement, aussi elles avortent facilement au troisiéme ou au quatriéme mois, sans aucune cause manifeste, & que pour ce sujet, il est besoin d'une grande science & precaution, pour faire en sorte qu'elles puissent porter leur enfant, & le nourrir en leur ventre jusques à un heureux accouchement.

Nous avons montré en chacun des Chapitres cy-dessus, le moyen de survenir à tous les accidens dont nous avons parlé, lesquels peuvent tous, chacun en particulier causer l'avortement, & d'autant plus facilement s'ils sont plusieurs joints ensemble ; c'est pourquoy afin d'éviter une répetition qui seroit ennuyeuse & inutile, on aura recours aux remedes que nous y avons enseignez, par lesquels la femme estant garantie, évitera le grand risque de mourir qu'elle y court toûjours, & on procurera la vie éternelle à son enfant, par le moyen de la grace du Baptême, qu'il recevra venant à terme, dont il pourroit estre privé à jamais par l'avortement, qui le fait presque toûjours perir avant que de venir au jour. La femme qui y sera sujette observera sur tout un grand repos, & que ce soit au lit, si faire se peut, usant d'un bon regime de vivre, & même pour plus grande seureté elle s'abstiendra du coït, aussi-

toſt qu'elle ſe connoîtra eſtre groſſe, évitant auſſi l'uſage de toutes choſes aperitives & diuretiques, qui luy ſont tres-pernicieuſes pour lors, comme pareillement toutes ſortes paſſions de l'ame ; car elles ſont grandement préjudiciables. Il faut encore que la femme ſoit fort au large dans ſes habits, afin de pouvoir plus librement reſpirer, & non pas ſerrée & gehennée comme beaucoup ſont ordinairement, avec ces buſques qu'elles fourrent ſous leurs veſtemens pour ſe rendre le corps droit ; & entre autres choſes, elles doivent bien prendre garde en cheminant de ne point faire quelque faux pas, ou meſme de tomber, à quoy toutes les femmes groſſes ſont ſujettes, dautant que l'éminence de leur ventre les empeſche de voir où elles poſent leurs pieds ; c'eſt pourquoy elles doivent porter des ſouliers à talons bas, & larges d'aſſiette, afin d'éviter de ſe bleſſer, ainſi qu'il arrive à pluſieurs journellement. J'admire à ce ſujet la ſuperſtition de toutes les Sages-femmes, & meſme de quelques Auteurs, qui ordonnent à une femme groſſe, auſſi-toſt qu'elle s'eſt bleſſée au ventre par ces ſortes de chûtes, de prendre de la ſoye rouge-cramoiſy, découpée menu pour l'avaler dans un œuf, ou bien de la graine d'écarlate, & des germes d'autres œufs mis dedans le jaune d'un, comme ſi cela entrant dans l'eſtomach pouvoit avoir la vertu de fortifier la Matrice, & l'enfant qui eſt dedans, & de l'y retenir, à quoy il n'y a aucune raiſon, verité, ny apparence ; mais bien y ſert aſſurément le repos qu'on leur fait ordinairement garder au lit pour ce ſujet durant neuf jours ; neanmoins telle en a beſoin de quinze, & meſme davantage pour ſa bleſſure ou commotion, & à telle autre cinq ou ſix ſuffiſent, pendant quoy on peut appliquer chaudement ſur le ventre, des compreſſes trempées en vin aromatique & aſtringent: mais comme il y a bien des femmes qui ſont tellement infatuées de cette ſuperſtitieuſe coûtume, qu'elles ne croiroient pas eſtre hors de danger, ſi elles ne prenoient de cette ſoye cramoiſie, ou de ces germes d'œufs (ce qui eſt une pure niaiſerie) on en donnera à celles qui le ſouhaittent afin de les contenter ; dautant que ces remedes quoy qu'inutiles, ne peuvent pas faire grand mal.

Il me reſte à dire une choſe qui merite bien d'eſtre obſervée par tous ceux qui ſont appellez pour traiter les femmes

grosses en leurs maladies, qui est qu'il faut sur tout qu'ils empeschent, autant qu'ils peuvent par tous leurs remedes que la femme grosse qui a la fiévre continuë (laquelle pour lors est ordinairement avec des redoublemens,) n'avorte durant sa maladie : car presque toutes les femmes à qui cet accident arrive, meurent tres-peu de temps ensuite. C'est en quoy j'ay veu plusieurs personnes se tromper, & estre frustrez de la vaine esperance qu'ils avoient que l'evacuation des vuidanges de la couche pourroit faire cesser la fiévre, & que la femme pourroit aussi faire plus facilement dans la suite les remedes convenables : car bien loin de cela cette mesme fiévre s'augmente incontinent, & se redouble plus fortement par l'entiere suppression des vuidanges qui se fait pour lors presque toûjours, lesquelles refluent aussi-tost, & vont faire un dépost subit sur les parties internes qui ont causé la premiere indisposition, aprés quoy la malade tarde peu à mourir. C'est, à ce que je croy, ce qu'*Hippocrate* nous a voulu enseigner au livre de la nature de l'enfant ; où il dit ; *si mulier uterum gestans morbum habuerit non cognatum, in puerperii purgatione perit.* Si la femme grosse a quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'estat où elle est, elle perit dans le temps de la purgation de son accouchement. C'est ainsi que j'ay veu mourir la seconde femme de Monsieur *Mounier*, Notaire devant le Palais, celle de Monsieur *Furet*, mon Confrere, celle de Monsieur *Copinot*, Procureur de la Cour, & trente autres qui sont toutes peries tres-peu de temps aprés estre avortées de la sorte.

Il est temps maintenant de mettre fin à ce premier Livre, dans lequel je n'ay fait mention que des maladies les plus ordinaires, qui ont quelques indications particulieres en leur curation, pendant que la femme est grosse, dont je n'ay pas aussi traité tout-à-fait exactement, dautant qu'il est à supposer, qu'on en doit avoir d'ailleurs une plus ample connoissance, avec toutes leurs circonstances : passons à present au second Livre, pour parler de l'accouchement, non seulement de celuy qui est naturel, mais aussi de tous ceux qui sont contre nature ; car c'est là le principal sujet qui m'a obligé d'écrire, pour faire connoistre au mieux qu'il m'est possible, la veritable & methodique maniere de s'y bien comporter.

Fin du premier Livre.

LIVRE II.

DE L'ACCOUCHEMENT NATUREL, & de ceux qui sont contre nature ; avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres.

COMME il est bien inutile à ceux qui s'embarquent sur la mer pour faire un grand voyage, tel qu'est par exemple celuy des Indes, ou quelqu'autre semblable, si aprés avoir évité par leur prudence tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer pendant une longue navigation, ils font naufrage en arrivant au port; de mesme ce n'est pas assez que la femme grosse ait esté garantie durant neuf mois entiers, de toutes les maladies dont nous avons parlé au Livre précedent, si à la fin de ce temps, elle n'est entierement delivrée par un heureux accouchement. C'est ce qui fera tout le sujet de ce second Livre, où nous traiterons tant du naturel, que de ceux qui sont contre nature, & enseignerons la maniere d'aider & soulager la femme au premier, & les moyens de bien remedier à tous les autres.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est qu'accouchement, & ses differences, ensemble de ses differens termes.

PAR accouchement nous entendons une émission, ou une extraction de l'enfant à terme hors de la Matrice. Cet-

te définition peut comprendre tant le naturel qui se fait par émission, quand l'enfant venant en figure commode & naturelle, la Matrice le met dehors sans violence extraordinaire, que celuy qui est contre nature, qu'on est obligé de faire souvent par extraction, au moyen de l'operation de la main.

Toutes les fois que la Matrice laisse sortir ou met dehors, ce qui avoit esté retenu & formé ensuite de la Conception, on ne doit pas dire que ce soit un accouchement ; car suivant ce que j'ay déja fait connoistre cy-devant, & que je répeteray en ce lieu, pour une plus claire intelligence, si la femme vuide par la Matrice ce qu'elle contenoit dans les premiers jours aprés avoir conceu, cela s'appelle proprement effluxion, ou écoulement, dautant qu'en ce temps, il n'y a rien de formé ny figuré, & que les semences n'ont encore aucune consistance ferme, ce qui fait qu'elles s'écoulent facilement, pour le peu que l'orifice interne vienne à s'entrouvrir, comme il arrive assez souvent depuis le premier jour de la conception jusques au septiéme seulement, aprés quoy jusques au troisiéme mois les femmes jettent quelquefois de faux germes, qui se convertissent en moles, s'ils demeurent plus long-temps dans la Matrice, alors on doit nommer cela expulsion; & si le *fœtus* tout formé, quelque petit qu'il soit, & en quelque temps que ce soit, est mis dehors avant le septiéme mois, en ce cas c'est un avortement, qui est toûjours causé, ou que l'enfant vient mort, ou qu'il perd la vie peu de temps aprés estre né de la façon. Mais nous appellons proprement accouchement, toute issuë de l'enfant qui arrive depuis la fin du septiéme mois jusques au reste du temps aprés, parcequ'il a pour lors une suffisante perfection, comme aussi assez de force pour venir au monde, & pour y pouvoir vivre.

Quant aux differences generales de l'accouchement, on doit sçavoir que l'un est légitime, c'est à dire naturel, & l'autre illégitime, ou contre nature. Pour venir à la connoissance de l'un & de l'autre, nous dirons que quatre conditions se doivent absolument rencontrer en l'accouchement, pour pouvoir estre veritablement dit naturel & légitime ; la premiere, qu'il arrive à terme ; la seconde, qu'il soit prompt & sans aucuns accidens considerables ; la troisiéme, que l'enfant soit vivant ; & la quatriéme qu'il vienne en bonne figure & situation ; car si quelqu'une de

de ces quatre choſes manque, l'accouchement ſera contre nature, & d'autant plus que pluſieurs de ces circonſtances ne s'y remarqueront pas.

Pour ce qui eſt du terme de l'accouchement, la pluſpart des Auteurs aſſurent avec *Ariſtote*, que la Nature a donné à tous les autres animaux un certain temps limité pour porter leurs petits, & pour les mettre au jour ; mais que la femme ſeule, par une faveur particuliere de la meſme nature, n'en a aucun qui ſoit prefix, tant pour concevoir, que pour porter & enfanter. A l'égard de la conception, il eſt bien veritable que la femme peut concevoir en tout temps, ſoit le jour ou la nuit, en Hyver ou en Eſté, & en toute autre ſaiſon telle qu'elle ſoit, parce qu'elle peut uſer du coït à toute heure qu'il luy plaiſt, ce qui n'eſt pas de meſme à beaucoup d'autres animaux, qui ne s'accouplent qu'en certaines ſaiſons, où ils deviennent en chaleur : mais quant à ce qui eſt du temps auquel ils ont coûtume de faire leurs petits. il ne leur eſt pas plus preciſément determiné qu'à la femme ; car comme elle met au jour ſon fruit au ſeptiéme, au huitiéme, au neuviéme, au dixiéme ; & meſme parfois au onziéme mois (ce qui eſt tres-rare) mais le plus ſouvent à la fin du neuviéme ; de meſme quoy que par exemple, l'ordinaire des chiennes ſoit de porter leurs petits au ventre, durant l'eſpace de dix ſemaines ou environ, neantmoins aucunes les font plûtoſt, & les autres plus tard : & les brebis qui ne rendent leurs agneaux qu'au bout de cinq mois, avancent ou reculent de ce terme ordinaire, ſelon la nature du terroir où elles paiſſent, & ſelon la qualité de leurs pâturages, à quoy contribuent beaucoup les diſpoſitions particulieres de chacun de ces animaux, ce qui arrive de meſme à tous les autres, auſſi bien qu'à la femme. Nous pouvons encore reconnoître la ſemblable choſe aux fruits ; car les ſaiſons, & les differens climats aident toûjours plus ou moins à leur prompte maturité, qui dépend auſſi beaucoup de l'agriculture.

Il y a neantmoins grande conteſtation entre pluſieurs Auteurs touchant les differens termes juſques auſquels la femme peut porter ſon enfant : mais tous demeurent d'accord que les termes les plus ordinaires ſont le ſeptiéme & le neuviéme mois, & particulieremẽt le neuviéme ; ce qui eſt connu & aprou-

vé aussi d'un chacun. *Hypocrate* veut que l'enfant qui vient à huit mois ne soit pas vital, dautant qu'il ne peut pas supporter deux si puissans efforts, si proches l'un de l'autre, ayant déja táché de sortir au septiéme mois, qui est (à ce qu'il dit) le premier terme legitime de l'accouchement, ce que n'ayant pas pû faire, & venant à reïterer les mesmes efforts au huitiéme, s'il naist en ce temps, il en est tellement debilité, qu'il ne vit pas ordinairement, ce qu'il fait bien plûtost s'il vient à la premiere tentative qu'il fait au septiéme, ses forces n'ayant pas esté épuisées precedemment par de vains efforts. Cela paroist vraysemblable à beaucoup de gens; mais si ceux qui pratiquent les accouchemens y font une veritable reflexion, ils connoîtront qu'il n'y a que la seule Matrice, aidée de la compression des muscles du bas ventre & du diaphragme, qui fasse l'expulsion de l'enfant, lorsqu'étant irritée par sa grosseur & pesanteur, elle ne peut s'étendre davantage pour le contenir; ce qui ne se fait pas, comme on croit ordinairement, qui est que l'enfant n'y pouvant rester plus long-temps, faute de nourriture & de rafraichissement, fait ces pretendus efforts, afin d'en sortir, & que pour ce sujet, venant à pietiner fortement, il rompt de ses pieds les membranes qui contiennent ses eaux; dautant que si l'enfant naist naturellement, ces membranes se rompent toûjours au devant de sa teste, laquelle pressant & poussant à chaque douleur de l'accouchement les eaux au devant d'elle, les fait enfin crever avec effort. Le mesme *Hypocrate* admet aussi le dixiéme mois, comme encore le commencement du onziéme, ausquels il dit que les enfans vivent, & il ne veut pas qu'ils puissent vivre devant le septiéme; dautant qu'ils sont pour lors encore trop foibles, & qu'ils ne sont pas capables de supporter les injures externes, comme à la verité, nous le voyons & le reconnoissons tous les jours.

J'avouë bien, & aussi est-il vray, que le terme de la portée des enfans est de neuf mois entiers pour l'ordinaire; mais je ne puis pas demeurer d'accord, que ceux qui naissent au septiéme mois, vivent plûtost que ceux qui viennent au huitiéme; car au contraire, j'ay toûjours connu par experience qu'ils sont d'autant plus robustes, qu'ils approchent du terme le plus na-

turel, qui est celuy de neuf mois, & que pour ce sujet les enfans de huit mois vivent encore bien plûtost que ceux qui sont nez à sept mois ; ce qui est tout-à-fait contraire à l'opinion de beaucoup de personnes, qui suivent aveuglément en cela le sentiment d'*Hypocrate*, & de tous les Auteurs, sans faire aucune reflexion à la chose, pour se pouvoir desabuser de cette croyance vulgaire, fondée sur ces pretendus vains efforts, qu'on dit estre faits par l'enfant au septiéme mois, dont j'expliqueray tres-particulierement la cause au cinquiéme Chapitre de ce second Livre : car comme nous voyons, non seulement en mesme contrée, & en mesme champ, mais aussi en mesme sep de vigne, des raisins meurs plus de six semaines quelquefois, avant le temps ordinaire, & d'autres ne l'estre que plus d'un mois aprés, ce qui se fait selon les terroirs, selon les differens regards du Soleil, & selon que la vigne est cultivée ; aussi voyons-nous des femmes accoucher de leurs enfans six semaines & deux mois devant, & quelquefois aussi long-temps aprés le terme ordinaire, si ce n'est que la Matrice n'étant pas capable d'extension que jusques à un certain degré, ne peut supporter son fardeau que peu de temps aprés que ce terme est passé, quoy qu'il se voye des femmes, comme l'a reconnu *Hypocrate*, porter leurs enfans jusques à dix ou onze mois entiers, ce qui est neantmoins d'autant plus rare, que le terme le plus ordinaire, qui est celuy de neuf mois entiers, est excedé. Ces choses arrivent aussi à la femme selon les differentes dispositions de tout son corps, ou de sa Matrice seule, ou bien de son regime de vivre, & de l'exercice plus ou moins grand qu'elle fait ; elles peuvent encore venir de la part de l'enfant ; car par exemple, si à sept mois il est si gros, que la Matrice ne puisse plus le contenir ny se dilater davantage sans crever, pour lors elle sera excitée par la douleur que luy cause cette violente extension, à s'en décharger, & au huitiéme mois pareillement, si les mesmes dispositions s'y rencontrent, & ainsi plûtost ou plus tard, selon plusieurs autres circonstances ; ou bien par quelque cause exterieure, comme par une violente secousse de tout le corps, par quelque coup, chûte, sault, ou autres choses qui peuvent accelerer les douleurs de l'accouchement, ce qui fait que ces enfans vivent plus ou moins, selon qu'ils

étoient en ce temps forts & parfaits, & que la femme approchoit de ſon terme ordinaire, qui eſt la fin du neuviéme mois. Outre cela j'ay ſouvent obſervé que les femmes qui ſont groſſes de deux enfans, ne les portent pas ſi long-temps, que ſi elles n'en avoient qu'un; à cauſe que la grande diſtenſion qu'ils font à la Matrice, & l'irritation qu'ils luy cauſent par leurs frequens mouvemens, excitent plûtoſt les douleurs de l'accouchement, que lorſqu'elles n'ont qu'un enfant.

Il y a beaucoup de femmes qui croyent eſtre accouchées à ſept & à huit mois, comme auſſi d'autres avoir porté leurs enfans dix & onze mois entiers (ce qui peut bien arriver parfois) quoy que neanmoins elles ſoient effectivement accouchées à terme. Ce qui les trompe ordinairement eſt, qu'elles croyent eſtre groſſes depuis le temps de la retention de leurs menſtruës, les ayant euës durant les deux premiers mois de leur groſſeſſe, ou meſme quelquefois plus long-temps; & d'autres ſont pareillement deçuës, à cauſe qu'elles leur étoient ſupprimées deux mois avant que de concevoir. Il eſt aiſé ſemblablement de connoître que la femme, quoy que bien reglée, ne peut pas meſme ſçavoir juſtement par cette ſeule ſuppreſſion le temps prefix de ſa groſſeſſe; car par exemple, ſi elle habite avec ſon mary ſur le point que ſes mois ſont preſts de couler, & qu'elle devienne groſſe, pour lors elle fera ſon compte de l'eſtre depuis le temps de leur ſuppreſſion, ce qui ſera à peu prés veritable; mais ſi elle conçoit incontinent aprés avoir eû ſes ordinaires (ce qui arrive le plus ſouvent) & qu'elle uſe pendant un mois entier tous les jours du coït, au bout duquel temps ſes menſtruës ne luy venant pas, elle s'eſtimera bien eſtre groſſe, toutefois elle ne ſçaura pas par ce ſigne quel coup aura porté, & à trois ſemaines, ou un mois plus ou moins, de quand elle le peut eſtre: c'eſt pourquoy on ne doit pas ſe fonder trop ſur cette indication, qui ne nous doit ſervir que de ſimple conjecture, à moins que la femme ne ſe fût entierement abſtenuë du coït, depuis le moment qu'elle a crû avoir conçu. C'eſt ce que juſtifient tres-bien toutes les experiences que j'ay fait faire par Mad. *de la Marche*, Maîtreſſe Sage-femme de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui eſt une des plus entenduës & des plus expertes qu'il y ait en ſon art, laquelle peut témoigner à tous ceux qui voudront prẽdre la peine

de s'en informer, que les deux premieres liſtes ſuivantes des differens termes de l'accouchement ſont veritables, & entierement conformes à celles qu'elle m'a données écrites de ſa main, & qu'elle n'a mis en ces liſtes, ainſi que je luy avois expreſſément recommandé, que les enfans qui avoient toute ſorte d'apparence de pouvoir vivre juſques à un âge parfait, afin de ne pas confondre les avortemens avec les accouchemens.

La premiere liſte qui ſuit, contenãt pluſieurs experiences touchant les differens termes de l'accouchement, à compter depuis le dernier jour que les menſtruës des femmes avoient entierement ceſſé de couler, laquelle j'ay reduite en maniere de table pour une plus facile intelligence de la choſe, prouve aſſez manifeſtement que l'enfant qui naiſt au huitiéme mois eſt plus vital que celuy qui naiſt au ſeptiéme, & en un mot qu'il l'eſt d'autant plus qu'il approche du terme le plus parfait, qui eſt la fin du neuviéme mois, ou le commencement du dixiéme. C'eſt ce qui fait que pour perſuader cette verité, il n'eſt pas beſoin d'un ſi long diſcours qu'eſt celuy de Federic Bonaventure, *qui a fait un volume plus gros que la Bible, pour nous prouver ſeulement que l'enfant de huit mois étoit quelquefois vital.*

Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.
7	6	8	14	8	24	9	3
7	20	8	15	8	24	9	4
7	26	8	15	8	28	9	4
8	0	8	16	9	0	9	4
8	2	8	16	9	0	9	4
8	4	8	17	9	0	9	4
8	5	8	18	9	0	9	4
8	6	8	19	9	2	9	5
8	9	8	19	9	2	9	7
8	9	8	20	9	2	9	7
8	11	8	20	9	2	9	7
8	11	8	22	9	2	9	7
8	12	8	22	9	2	9	7
8	12	8	23	9	2	9	9
8	13	8	24	9	2	9	10
8	13	8	24	9	2	9	10

Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.	Mois.	Jours.
9	11	9	15	9	22	10	4
9	11	9	15	9	22	10	4
9	11	9	15	9	22	10	7
9	11	9	16	9	23	10	7
9	11	9	16	9	24	10	8
9	11	9	17	9	25	10	13
9	12	9	17	9	25	10	15
9	12	9	17	9	26	10	15
9	12	9	18	9	26	10	16
9	12	9	19	10	0	10	16
9	12	9	19	10	0	11	0
9	13	9	20	10	0	11	0
9	13	9	20	10	0	11	0
9	13	9	20	10	0	11	0
9	14	9	20	10	2	11	2
9	15	9	21	10	3	11	6

Seconde liste de pareilles experiences faites encore par la mesme Madame de la Marche, *qu'elle m'a donnée depuis peu, où elle a mis, comme je l'avois priée, les garçons separément des filles, & a marqué les premiers accouchemens d'un* p. *afin de les distinguer des autres; outre cela les accouchemens qui ont esté de deux garçons en mesme temps, sont marquez par deux* g. g. *& ceux de deux filles, par deux* f. f. *& quand l'accouchement a esté d'un garçon & d'une fille ensemble,, les deux lettres* g. f. *y ont esté mises.*

Garçons.						Filles.					
	Mois.	Jours.		Mo.	Jours.		Mo.	Jo.		Mois.	Jours.
	8	0	p.g.f.	8	16		6	0		8	20
	8	0		8	18		8	2	p.	8	20
g. g.	8	4	p.	8	20	p.	8	10		8	20
p.	8	10		8	20	p.	8	14	p.	8	24
	8	15	g.f.	8	25		8	19	f.f.	8	25
	8	15	p.g.f.	8	25		8	20		9	0

Garçons.						Filles.					
	Mois.	Jours.		Mois.	Jours.		Mois.	Jours.		Mo.	Jours.
	8	25	p.	9	10		9	0	p.	9	9
p.	8	26	p.	9	10		9	0	p.	9	9
	9	0		9	11	p.	9	0	p.	9	0
	9	0		9	11		9	0		9	1
p.	9	0	p.	9	12		9	0		9	5
p.	9	0	p.	9	12		9	0		9	6
	9	0		9	15		9	1	p.	9	18
	9	1		9	20	p.	9	2		9	21
p.	9	5		9	27		9	3		9	2
p.	9	6	p.	10	0	p.	9	4		10	8
	9	8		10	4	p.	9	4		11	0
	9	8	g.g.	10	8	p.	9	5		11	3
p.	9	9		10	8		9	5			
p.	9	9		11	3		9	5			
	9	9		11	9		9	8			

Troisiéme liste d'autres semblables experiences que j'ay observées moy-mesme touchant les differens termes de l'accouchement, à compter du dernier jour de la cessation des menstruës. Les caracteres qui sont marquez en cette troisiéme liste, doivent estre expliquez de mesme que ceux qui sont en la seconde liste qui est cy-devant.

Garçons.						Filles.					
	Mois.	Jours.		Mo.	Jours.		Mo.	Jours.		Mo.	Jours.
	7	23	p.	8	15		7	9		8	20
	7	26		8	15		8	5		8	20
	8	3	p.	8	16		8	8	p.	8	22
g. g.	8	4	g.f.	8	18	f.f.	8	13		8	23
	8	5	g.g.	8	19	f.f.	8	15		8	26
g. g.	8	12		8	20	f.f.	8	15	p.	9	0
p.g.f.	8	12		8	23		8	17		9	0
p.	8	13		8	25			18		9	1
g. f.	8	13	p.	8	27	p.	8	20		9	2

	Garçons.						Filles.				
	Mois.	Jours.		Mo.	Jours.		Mois.	Jours		Mois.	Jours.
p.	8	27		9	8		9	2		9	12
	8	27		9	8		9	2		9	12
	8	27		9	10		9	2		9	13
	9	0		9	10		9	3		9	13
	9	0	p.	9	11		9	3		9	13
	9	1		9	12	p.	9	4		9	13
	9	2		9	12		9	4		9	14
	9	2		9	12		9	4	p.	9	15
	9	2		9	12		9	4	p.	9	15
	9	2		9	13		9	4		9	15
	9	2		9	13		9	4		9	15
	9	3		9	13	p.	9	5		9	16
	9	3	p.	9	14	p.	9	5		9	17
	9	3		9	15		9	5		9	17
	9	3		9	15		9	5		9	17
	9	3		9	15		9	5		9	18
	9	3		9	15		9	5		9	18
	9	4		9	16	p.	9	7		9	18
p.	9	4		9	16		9	7		9	18
	9	4		9	17		9	7	p.	9	19
	9	4		9	18		9	7		9	19
	9	4		9	19	p.	9	8		9	20
	9	4		9	23	p.	9	8		9	20
p. g.g.	9	4		9	23		9	8		9	20
	9	5		9	25		9	8		9	22
	9	5		9	25		9	8		9	23
	9	6		9	28		9	8		9	23
	9	6		10	0		9	8		9	23
	9	6		10	2	p.	9	9		9	23
p.	9	7		10	2		9	10		9	23
	9	7		10	26		9	10		9	24
	9	7		11	2	p.	9	11		9	25
	9	7					9	11		9	25
p.	9	8					9	11		9	25
	9	8					9	11		9	27
	9	8				p.	9	12		9	28

Filles.

Mois.	Jours.
10	0
p. 10	2
10	3
10	3
p. 10	8

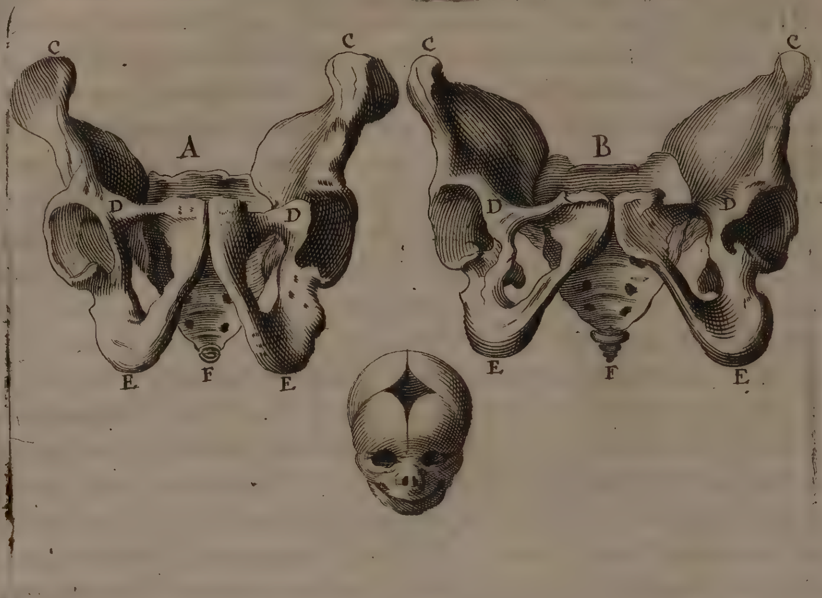
Comme nous avons dit que les enfans ſont plus ou moins vitaux, ſelon qu'ils approchent davantage de la fin du neufiéme mois, nous pouvons facilement connoiſtre, que ceux de ſix mois (& encore moins les autres qui ſont au deſſous)ne peuvent pas reſter long-temps en vie, à cauſe qu'ils ſont encore trop foibles, pour reſiſter aux injures externes. Il eſt ſouvent arrivé grande conteſtation parmy les Medecins, pour ſçavoir ſi un enfant qui vient au monde 11. ou 12. mois aprés la mort de ſon prétendu pere, peut eſtre legitimement né, & par conſequent admis à ſon heredité, ou s'il en doit eſtre fruſtré comme un enfant ſuppoſé : la queſtion en a eſté agitée bien des fois parmy les Romains, auſſi bien qu'entre nous, & il y a eû des partiſans pour & contre l'une & l'autre opinion ; quant à moy, pour éviter prolixité, je la laiſſeray indéciſe, & n'ajoûteray rien ſur ce fait à ce que j'ay dit cy-deſſus,me contentant ſeulement d'envoyer les plus curieux conſulter le 4. Liv. des Obſerv.de *Schenckius*, qui rapporte pluſieurs exemples touchant cette difficulté. Neanmoins je diray qu'il eſt tres-conſtant, que les hommes peuvent bien en cela rendre leurs loix conformes aux regles de la nature ; mais je ſoûtiens qu'il leur eſt impoſſible de luy en preſcrire d'autres que les ſiennes propres, ny de l'aſſujettir à celles qu'ils font.

Si le terme entier & parfait eſt neceſſaire, comme nous avons dit, afin que l'accouchement puiſſe eſtre eſtimé legitime & naturel, la bonne ſituation de l'enfant n'y eſt pas moins requiſe, lequel doit venir au monde la teſte la premiere, & en droite ligne, ayant la face tournée vers le bas, c'eſt à dire vers le cul de ſa mere, les bras couchez le long de ſes coſtez, & les jambes étenduës vers le haut. Cette figure eſt la meilleure & la plus convenable, dautant qu'aprés que la teſte (qui eſt la partie de l'enfant la plus groſſe) eſt paſſée, toutes les autres ſortent facilement; & dans cette poſture, toutes les jointures de ſon corps ne ſe pouvant recourber, ne donnent aucun empeſchement à ſon iſſuë; mais toute autre partie qui ſe preſente la premiere dans l'accouchement, le rend fâcheux, & contre nature ; auquel cas il y a ſouvent grand danger pour la mere, ou pour l'enfant, & parfois pour tous deux, s'ils n'y ſont bien promptement & adroitement ſecourus.

Ceux qui n'ont pas une parfaite connoiſſance des parties du corps de la femme, qui s'acquiert par l'Anatomie, ſe contentent d'admirer, & ne ſçauroient (à ce qu'ils diſent) concevoir comment il eſt poſſible, que l'enfant qui eſt ſi gros, paſſe au temps de l'accouchement par l'ouverture de la Matrice qui eſt petite ; dequoy *Galien*, & beaucoup d'autres Auteurs ſe ſont ſi fort étonnez, que pluſieurs veulent que les os *pubis* de la femme, ſe ſeparent dans ce temps l'un de l'autre pour faire cette voye plus large, ſans quoy ils ſouſtiennent qu'il ſeroit impoſſible que l'enfant eût aſſez d'eſpace pour pouvoir ſortir ; & que pour ce ſujet les femmes qui ſont déja fort avancées en âge, ſouffrent beaucoup plus que les autres dans leur premier accouchement; dautant que leurs os *pubis* ne peuvent pas ſi facilement ſe ſeparer, ce qui fait ſouvent mourir leurs enfans au paſſage. D'autres pretendent que ce ſont les os des *Iles* qui ſe disjoignent d'avec l'os *ſacrum* pour le meſme ſujet ; & les uns & les autres diſent que ces os qui ſe ſeparent ainſi à l'heure de l'accouchement, y ont eſté diſpoſez peu à peu auparavant, par des humiditez glaireuſes qui s'écoulent des environs de la Matrice, leſquelles amolliſſent pour lors le cartilage qui les joint fermement en d'autre temps : mais ces deux opinions ſont auſſi éloignées de la verité que de la raiſon ; car l'Anatomie nous fait voir tres-manifeſtement, que la Matrice ne touche aucunement à ces lieux, pour les pouvoir amollir par ſes humiditez, comme auſſi que ces os ſont tellement joints par le cartilage, au moyen duquel leur articulation ſe fait, qu'il eſt meſme bien difficile de les ſeparer l'un de l'autre avec le ſcalpelle, principalement ceux des *Iles*, d'avec l'os *ſacrum*, & preſque impoſſible en quelques femmes un peu vieilles, ſans grande violence ; quoyque *Ambroiſe Paré* (citant pluſieurs témoins qui furent pour lors preſens à la choſe) nous rapporte l'hiſtoire d'une femme, à laquelle, ayant eſté penduë quinze jours aprés eſtre accouchée, il trouva (ſuivant ce qu'il dit) l'os *pubis* ſeparé en ſon milieu, de la largeur d'un demi-doigt, & meſme les os des *Iles* disjoints d'avec l'os *ſacrum*. Je ne veux pas l'accuſer d'impoſture en cette rencontre ; car j'ay trop de déference pour luy, & l'eſtime trop ſincere pour cela; mais je croy qu'il peut s'eſtre trompé en la cauſe de cette ſeparation d'os, parce qu'il n'y auroit pas d'apparence, que s'étant ainſi faite dans le temps de l'accouchement, elle eût enco-

re restée quinze jours aprés, de la largeur d'un demi-doigt, pour lequel sujet on auroit aussi esté obligé de porter cette femme au supplice ; car elle n'auroit pas pû se soûtenir pour monter elle mesme à l'échelle de la potence, & s'y tenir debout suivant la coûtume de tous les autres patiens, dautant que le corps n'est appuyé que sur la stabilité de ces os ; ce qui nous doit faire croire qu'il est bien plus vray-semblable, que cette separation avoit esté causée, ou pour avoir laissé tomber le cadavre de cette femme, du haut du gibet à terre aprés son execution, ou bien pour l'avoir fait heurter en cet endroit avec impetuosité, contre quelque chose dure & solide.

Mais comment pourrons-nous refuter l'autorité de *Riolan*, qui s'appuyant encore de celle de *Paré*, dit au 12. Chap. du 6. Livre de son Antropog. qu'il a vû luy-mesme, en presence de Medecins & Chirurgiens, plus de trente fois les os *pubis* separez de la largeur du petit doigt, en des femmes mortes incontinent aprés estre accouchées. Il n'est pas neanmoins difficile de juger qu'il ne les a jamais veûs de la sorte qu'en imagination, puis qu'il offre de se desdire, & se soûmet à croire que ces os ne separent pas, si on luy peut faire voir que la teste d'un enfant puisse sortir par ce large espace qui est entre les os *pubis*, l'os *sacrum*, & ceux de *l'ischion* : c'est pourquoy donnons luy la satisfaction qu'il desire, & à tous ceux qui sont de son opinion, qui est tres-facile à refuter par l'experience qu'il demande : car si nous examinons de prés la differente figure, & la structure de ces os, entre le squelet d'une femme & celuy d'un homme, nous trouverons, qu'il y a un plus grand espace vuide, & une distance de l'un à l'autre de ces os, bien plus considerable aux femmes qu'aux hommes ; & que pour ce sujet la plus petite femme a les os de *l'ischion* plus éloignez l'un de l'autre, que le plus grand homme ; elles ont toutes aussi l'os *sacrum* plus en dehors, & le *pubis* plus applati, ce qui rend la sortie de cette capacité bien plus large, & suffisante pour donner issuë à l'enfant dans le temps de l'accouchement : elles ont encore outre cela les os des *Iles* beaucoup plus renversez en dehors, afin que dans la grossesse la Matrice ait plus de lieu pour s'étendre vers les costez, & qu'elle soit supportée plus à son aise, par une telle disposition qu'on peut voir representée en la figure suivante.



Ces deux Figures d'os aſſemblez repreſentent les os qui forment toute la capacité hypogaſtrique.

La figure marquée A. *montre ceux d'un homme, & celle qui eſt marquée* B. *fait voir ceux de la femme, pour en faire connoître la difference, qui eſt que cette capacité eſt bien plus ſpatieuſe aux femmes qu'aux hommes, ainſi qu'on peut facilement voir : Car* C. *&* C. D. *&* D. E. *&* E. *ſont bien plus diſtans en largeur l'un de l'autre aux femmes, qu'ils ne ſont pas aux hommes ; & outre cela, les femmes ont le* coccyx *marqué* F. *bien plus courbé en dehors que celuy des hommes ; ce qui fait que la teſte de l'enfant peut ſans grande difficulté ſortir par le large paſſage qu'elles ont entre les deux os* Iſchions *marquez* E. *&* E. *ſans qu'il ſoit neceſſaire que les os* pubis *ſe ſeparent, comme pluſieurs ſe ſont imaginez contre la verité.*

La veſſie & le *rectum* ayant eſté vuidez des excrémens qu'ils contenoient, n'empêchent auſſi aucunement que la Matrice qui a eſté faite membraneuſe tout exprés, ne ſe puiſſe aſſez dilater, comme elle fait, pour laiſſer ſortir l'enfant dans l'accouchement, par ce grand eſpace vuide qui eſt ſuffiſant pour ce faire, ſans qu'il ſoit beſoin que ces os ſe disjoignent & ſeparent;

car si cela arrivoit, les femmes ne pourroient pas se tenir debout ainsi que plusieurs font, incontinent aprés avoir enfanté, dautant qu'ils servent d'appuy comme il est dit, & de jonction métoyenne à tous les autres, tant à ceux de la partie superieure du corps, qu'à ceux de l'inferieure : j'ay bien remarqué cela autrefois dans l'Hôstel-Dieu de Paris en un grand nombre d'accouchemens que j'y ay faits. Quand les femmes qui y sont pour faire leur couche commencent d'estre en travail, elles vont en une petite chambre qu'elles appellent le chauffoy, auquel lieu on les accouche toutes, sur un petit lit fort bas & fait exprés, où on les met devant le feu, puis aussi-tost que leur besogne est faite, on les meine coucher dans leur lit, qui est quelquefois assez éloigné de cette chambre, auquel elles vont toutes fort bien à pied, ce qu'elles ne pourroient jamais faire, si leurs os *pubis*, ou ceux des *iles*, avoient esté separez l'un de l'autre : bien plus, nous voyons souvent ces filles qui accouchent en cachette se remettre incontinent aprés (pour celer mieux leur faute) à leur occupation ordinaire, comme si rien n'étoit ; & dans tous les accouchemens que j'ay faits, je ne me suis jamais apperçu de cette pretenduë disjonction, en mettant la main sur le *pubis* de la femme lors que les enfans étoient au passage ; mais bien ay-je seulement senty le *coccyx* ou croupion, qui est joint par une articulation un peu laxe, avec l'extremité inferieure de l'os *sacrum*, se recourber en dehors pendant ce temps, auquel lieu les femmes ressentent souvent beaucoup de douleur, parceque la sortie de l'enfant y fait une grande violence, & à cause que sa teste presse fort pour lors le *rectum* contre cette partie : de plus ayant vû faire & fait aussi-moy-mesme l'ouverture de plusieurs femmes qui étoient mortes peu de jours aprés estre accouchées, j'ay trouvé qu'il étoit mesme difficile de separer ces os avec un fort scalpelle, & bien tranchant, où je n'ay aussi jamais remarqué la moindre apparence qu'il y eût eu aucune separation precedente ; & si les vieilles accouchent de leur premier enfant avec plus de peine que ne font pas les jeunes, cela ne procede point de ce que ces os sont plus difficiles à se separer (ce qu'ils ne sont jamais pour les raisons susdites) mais à cause qu'elles ont les membranes de leur Matrice bien plus seches, dures, & calleuses, & particulierement son orifice interne, qui pour ce sujet ne peut pas se dilater si facilement qu'il fait aux jeunes, qui l'ont plus

humide ; & outre cela, les vieilles ont encore l'articulation du *coccyx* plus ferme, ce qui fait qu'il ne cede pas si aisément à la sortie de l'enfant. Ayant suffisamment fait connoître ce que c'est que l'accouchement, & toutes ses differences, il nous faut examiner quels signes ont coûtume de preceder, & quels accompagnent l'accouchement naturel, & celuy qui est contre nature : c'est ce que nous allons montrer au Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Les signes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel, & les signes qui font connoître celuy qui est contre nature.

Lorsque les femmes grosses, principalement celles qui le sont pour la premiere fois, ressentent quelques douleurs extraordinaires dans le ventre, elles envoyent au plus viste querir la Sage-femme, croyant que ce soit pour accoucher, laquelle étant venuë doit bien reconnoître la chose, & prendre garde à ne pas les mettre en travail sans qu'il y ait de la disposition ; car il y va quelquefois de la vie de la mere ou de l'enfant, & souvent mesme de celle de tous deux, si elle l'excite devant qu'il en soit temps. Les douleurs qu'on peut appeller fausses sont causées pour l'ordinaire par quelque colique faite de vents, qui vont & viennent en bruissant par tout le ventre, sans neantmoins répondre aucunement en bas vers la Matrice, comme font celles qui precedent & qui accompagnent l'accouchement, & cette colique est dissipée par linges chauds appliquez sur le ventre, & en prenant un ou plusieurs lavemens, par lesquelles choses les douleurs du vray accouchement s'augmentent au lieu de diminuer; & les douleurs de la colique nephretique se denotent & se distinguent assez par les propres signes de cette maladie. La femme peut encore sentir quelqu'autre sorte de douleurs dans le ventre, provenant de l'émotion que luy cause le flux de ventre qui se dispose à venir, ce qu'on connoîtra facilement par les frequentes déjections qui surviendront ensuite.

Les signes qui precedent l'accouchement naturel, & qui arrivent peu de jours auparavant, sont que la femme commence

à sentir quelques douleurs de reins qui ne luy étoient pas ordinaires, & la tumeur de son ventre qui étoit élevée vers le haut, est tout-à-fait affaissée sur le bas, ce qui fait que pour lors elle ne peut pas marcher si facilement qu'elle avoit accoûtumé, & il s'écoule de la Matrice des humiditez glaireuses, que la nature a destinées pour humecter & lubrifier le passage, afin que son orifice interne se puisse plus facilement dilater, quand il en est besoin. lequel commençant à s'entrouvrir un peu en ce temps, laisse écouler ces glaires, qui proviennent des humiditez qui transudent à travers la foible substance des membranes de l'enfant, lesquelles acquierent quelque consistance visqueuse par la chaleur des lieux.

Les signes qui accompagnent l'accouchement present, c'est-à-dire qui montrent que la femme est effectivement en travail, sont qu'elle ressent de grandes douleurs vers la region des reins & des lombes, lesquelles venant & se redoublant par intervalles, luy répondent au bas du ventre avec des épreintes reïterées. Elle a le poux plus frequent & plus élevé qu'à l'ordinaire, & le visage rouge & enflammé, à cause que son sang est beaucoup échauffé, par les continuels efforts qu'elle fait pour mettre son enfant au monde, comme aussi à cause que pendant ces fortes épreintes, la respiration est toûjours interceptée, pour raison dequoy le sang se porte à la face en grande abondance; toutes ses parties honteuses se tumefient; ce qui arrive à cause que la teste de l'enfant (quand elle est proche du passage) vient à pousser & faire écarter en dehors les parties voisines, qui en paroissent ainsi tumefiées; il luy survient aussi tres-souvent un vomissement, lequel fait croire à plusieurs qui n'en connoissent pas la cause, que les femmes ausquelles il arrive sont en danger; mais au contraire, c'est ordinairement un signe qu'elles enfanteront bien-tost, dautant que les bonnes douleurs en sont pour lors excitées, & se redoublent coup sur coup jusques à ce que la besogne soit faite. Ce vomissement est causé par la sympathie qui est entre la Matrice & l'estomach, au moyen des ramifications des nerfs de la sixiéme paire du cerveau, qui se distribuënt à l'un & à l'autre, par lesquelles elle luy communique la douleur qu'elle ressent en ce temps, qui vient de l'agitation & commotion que luy causent les violens & frequens remuëmens de l'enfant, & de la forte compression que luy font les muscles du bas

ventre pendant les épreintes, pour aider à le mettre dehors : De plus, quand l'accouchement eſt fort proche, il arrive aux femmes un tremblement univerſel, & principalement des cuiſſes & des jambes, non pas avec froid, tel que celuy qui vient au commencement de l'accez des fiévres intermittentes ; mais il ſe fait avec chaleur de tout le corps ; & ſouvent les humiditez qui coulent en ce temps de la Matrice, ſont teintes de ſang, ce qui joint aux ſignes cy-deſſus déclarez, eſt une marque infaillible de l'accouchement prochain (c'eſt ce que les Sages-femmes appellent vulgairement marquer) & alors ſi on met le doigt dans le col de la Matrice, on trouve ſon orifice interne dilaté, à l'embouchure duquel ſe preſentent les membranes de l'enfant qui contiennent les eaux, leſquelles ſont fortement pouſſées en bas, à chaque douleur qui vient à la femme, pendant quoy on les ſent reſiſter, & paroiſtre au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs ſont plus ou moins fortes. Ces membranes avec les eaux qu'elles contiennent, quand elles ſont formées (c'eſt à dire quand elles ont gagné le devant de la teſte de l'enfant, qui eſt ce qui fait dire aux Sages-femmes que les eaux ſe forment) ſe preſentant à cet orifice interne, reſſemblent pour lors, aſſez bien par l'attouchement du doigt, à ces œufs avortifs qui n'ont point de coquille, & qui ſont ſeulement couverts d'une ſimple membrane : Enſuite de cela les douleurs ſe redoublant continuellement, les membranes ſe rompent par la forte impulſion des eaux, leſquelles incontinent s'écoulent ; aprés quoy on peut facilement ſentir à nud la téſte de l'enfant, qui ſe preſente à l'ouverture de l'orifice interne de la Matrice.

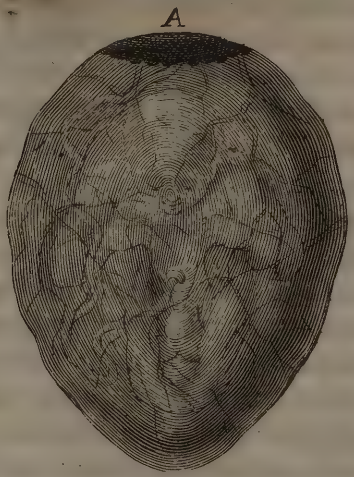
Quand toutes ces choſes, ou la plus grande partie, ſe rencontrent enſemble, de quelque temps que la femme puiſſe eſtre groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, on peut s'aſſurer qu'elle accouchera bien-toſt : mais on ſe doit bien garder de la mettre en travail, devant que d'en reconnoiſtre la neceſſité par ces ſignes ; car ce feroit tourmenter en vain la mere & l'enfant, & les mettre tous deux au hazard de leur vie, ainſi que je trouvay que cette Sage-femme faiſoit, en voulant faire accoucher à ſix mois, une femme qui avoit quelques douleurs de ventre & de reins, qui luy répondoient en bas ſans aucun autre accident, de laquelle j'ay rapporté l'hiſtoire, au ſeptiéme Chapitre du premier Livre, pour montrer qu'il ne faut pas quelque-

fois

fois aller si viste en besogne; & bien qu'on trouve par fois l'orifice interne de la Matrice dilaté pour y introduire facilement le doigt, & qu'on touche mesme la teste de l'enfant à travers ses membranes, & que la femme ait aussi des douleurs dans le ventre, il ne faut pas pour cela toûjours conclure qu'elle soit pour lors effectivement en travail; car quoy qu'il y en ait grande apparence, quand ces dispositions se rencontrent, la chose n'est pas neanmoins entierement certaine, si ces douleurs ne répondent point en bas, comme nous avons dit, &, ce qui merite d'être bien observé, si on ne sent que les eaux se preparent entre les membranes & la teste de l'enfant. C'est pourquoy on doit bien remarquer cette circonstance, pour éviter de n'estre pas trompé en son prognostic, ainsi que furent deux Sages-femmes en l'occasion que je vais dire. Il y a environ deux ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour luy donner mon avis sur la difficulté de son accouchement, dans la croyance qu'elle avoit d'estre effectivement en travail, comme luy assuroient ces deux Sages-femmes: l'ayant touchée pour reconnoistre la chose, je trouvay l'orifice de sa Matrice dilaté de la largeur du pouce, & sentis aisément avec le doigt la teste de son enfant à travers ses membranes, qui estoient mollasses, & tapissées contre elle, sans estre aucunement tenduës: mais comme cette femme m'eust dit que depuis six jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre, qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, ainsi que doivent faire les veritables douleurs de l'accouchement, & que je ne sentis point aucune preparation des eaux de son enfant, je luy conseillay de se contenter seulement de prendre quelque simple clystere, & de se tenir en repos chaudement en son lit; ce qu'ayant fait ses douleurs cesserent, aprés quoy elle resta encore un mois entier à faire toutes les fonctions de son negoce & de son ménage, & accoucha au bout de ce temps tres-heureusement d'un enfant vivant. Or il est tres-certain que pour le peu qu'on eust contribué à mettre cette femme en travail, elle seroit accouchée à huit mois, ce qui luy auroit pû causer un grand prejudice, & à son enfant, en avançant sa naissance d'un mois.

On peut dire que l'accouchement est contre nature, quand l'enfant vient en mauvaise figure & situation; c'est à dire quand il se presente d'autre maniere que la teste la premiere, & en

ligne directe ; comme aussi quand les eaux s'écoulent longtemps avant sa sortie, dautant qu'il demeure à sec dans la Matrice, & qu'elles sont absolument necessaires pour en humecter le passage, & le rendre plus glissant. Lorsque l'arrierefaix sort devant l'enfant, c'est un accident qui rend toûjours l'accouchement tres-dangereux, tant à raison du grand flux de sang qui survient ordinairement en cette rencontre, dont la mere peut mourir en tres-peu de temps, que parceque l'enfant ne recevant plus de nourriture, est incontinent suffoqué dans la Matrice, faute de respiration, dont il a besoin pour lors, s'il y demeure tant soit peu aprés. L'accouchement est encore fâcheux quand il est accompagné de fiévre ou d'autre maladie considerable, qui peut avoir fait mourir l'enfant dans la Matrice ; comme aussi quand les douleurs sont lentes, & quand elles viennent de loin à loin, sans presque rien avancer, pour raison dequoy les femmes sont extrémement fatiguées ; mais la difficulté la plus frequente & ordinaire, provient de ce que les enfans se presentent en mauvaises postures. Nous parlerons plus precisément des signes de tous ces differens accouchemens, en traitant d'un chacun d'eux cy-aprés : Venons maintenant à la recherche de quelques particularitez, dont il est tres-necessaire d'avoir connoissance, sans quoy il seroit impossible de pouvoir surement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remedier à ceux qui sont contre nature : Examinons donc à ce sujet toutes les choses qui se rencontrent avec l'enfant dans la Matrice au temps de la grossesse, & faisons premierement la description de celles qui se presentent les premieres à son orifice pour sortir, lorsque la femme est preste d'accoucher, qui sont les membranes & les eaux dans lesquelles l'enfant est contenu.



Cette Figure represente les membranes de l'enfant tout-à-fait separées de la Matrice, dans lesquelles il est contenu avec ses eaux. Ces membranes ressemblent en quelque façon à une grosse vessie, au travers dequoy on entrevoit un peu la figure de l'enfant : On y voit aussi à la partie superieure l'arrierefaix marqué A. *du costé qu'il est attaché au fond de la Matrice.*

CHAPITRE III.

Des Membranes de l'enfant, & de ses eaux.

AUssi-tost que les deux semences ont esté mêlées confusément, & qu'elles ont esté retenuës par l'action de la conception, la Matrice commence dans ce mesme moment d'en débroüiller le chaos par le moyen de sa chaleur, pour en faire la delineatiõ & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant, en agissant sur ces semences, qui bien qu'elles semblent estre similaires & uniformes à la veuë, contiennent neantmoins en elles plusieurs parties dissemblables en effet, à qui elle donne le premier mouvement, les separant & les distinguant toutes

les unes des autres, renfermant au dedans les plus nobles, & les enduiſant par dehors des plus gluantes & viſqueuſes, deſquelles ſont formées premierement les membranes, qui empêchent que les eſprits, dont la ſemence écumeuſe de l'homme eſt toute remplie, ne viennent pour lors à ſe diſſiper, & qui ſervent aprés cela pour contenir l'enfant & les eaux au milieu deſquelles il nage, afin qu'elles ne s'écoulent.

Comme les membranes du *fœtus* ſont les parties qui paroiſſent les premieres engendrées, auſſi ſont-elles avec les eaux, celles qui dans le temps de l'accouchement ſe preſentent les premieres au paſſage au devant de la teſte de l'enfant. La pluſpart des Auteurs ſont ſi obſcurs dans la deſcription qu'ils font de ces membranes, qu'il eſt tres-difficile de concevoir la choſe comme elle eſt, par l'explication qu'ils en donnent : Ils ne ſont pas meſme d'accord touchant leur nombre ; car pluſieurs en mettent trois pour l'enfant, auſſi-bien que pour les beſtes ; ſçavoir, le *chorion*, *l'amnios*, & *l'allantoïde* : Mais ſi on examine de prés ce qui en eſt, comme j'ay fait pluſieurs fois, on connoîtra qu'il ne s'y en trouve jamais que deux, qui ſont tellement jointes & contiguës l'une à l'autre, qu'on pourroit dire que ce n'en eſt qu'une double, laquelle ſe peut veritablement ſeparer & diviſer en deux. J'explique la choſe de la maniere, afin de la faire mieux concevoir à ceux qui ne la ſçavent pas, parceque bien des gens croyent comme *Galien*, que ces membranes ſont ſeparées & diſtantes l'une de l'autre, & que l'une entoure ſeulement une partie de l'enfant, & l'autre l'environne entierement, & contient ſes eaux, dont partie ſont engendrées de ſa ſueur, & partie de ſon urine (à ce qu'ils s'imaginent) & ils veulent meſme que ces eaux ſoient ſeparées l'une de l'autre par differentes membranes, ce qui eſt tout au contraire ; car elles ſont toutes deux jointes l'une à l'autre de telle ſorte, qu'elles ne compoſent que comme un meſme corps & une commune envelope, qui ſert, ainſi que nous avons dit, à contenir tout enſemble l'enfant & ſes eaux, qui ſont toutes d'une meſme nature, & enfermées en meſme membrane, comme je feray connoître cy-aprés en parlant de l'origine de ces eaux. Il n'importe pas à la verité de quelle façon la choſe ſoit expliquée, pourvû qu'elle ſoit entenduë comme elle eſt.

La partie interieure de cette membrane, ou envelope dou-

ble, ou bien si on en veut conter deux, la premiere membrane qui se presente au dehors, est appellée *chorion*, du mot Grec χωρεῖν, qui signifie contenir, parcequ'elle contient & environne immediatement l'autre, qu'on nomme *amnios*, c'est-à-dire agnelette, à cause qu'elle est fort mince & deliée. *Galien* au 15. Livre *de l'usage des parties*, appelle l'arrierefaix *chorion* : mais afin de rendre la chose plus intelligible, nous prenons pour *chorion* cette premiere membrane, laquelle peut mesme encore se separer & diviser en deux, quoy qu'effectivement ce n'en soit qu'une seule. Le *chorion* est un peu rude & inégal par toute sa partie exterieure, en laquelle on peut remarquer quantité de petits vaisseaux capillaires qui courent tout autour, comme aussi beaucoup de petits filamens, avec lesquels il est attaché de tous costez à la Matrice; mais il est un peu plus poli en dedans, où il se joint de toutes parts, & s'unit avec *l'amnios*, de telle sorte qu'il semble que ce ne soit qu'une mesme membrane, ainsi que nous avons dit. Ce *chorion* recouvre le *placenta*, & y est fort adherent par toute sa face qui regarde l'enfant; ce qui se fait au moyen de l'entrelassement d'une infinité de vaisseaux : il vient aussi vers toute la circonference de ce *placenta* faire sa principale attache avec la Matrice, auquel endroit cette membrane est un peu plus épaisse.

L'amnios, qui est la seconde membrane, est quatre fois plus mince que le *chorion*: elle est fort polie par sa partie interne; mais elle ne l'est pas justement tant du costé qu'elle s'unit & se joint au *chorion*. Cette membrane est si mince qu'elle en est tout à fait transparante; il ne s'y voit aucun vaisseau, ce qui cause qu'elle est si deliée, qu'on ne peut pas presque se l'imaginer qu'en la voyant. Cette *amnios* ne touche en aucune façon au *placenta*, quoiqu'elle le recouvre, mais elle tapisse seulement toute la partie interne du *chorion* qui luy est interposé, duquel on la peut separer entierement, si on y va bien doucement.

Pour faire encore mieux concevoir la chose comme elle est, il sera tres-facile de connoître de quelle maniere sont ces membranes dans la Matrice, si on considere la composition d'un balon, s'imaginant que le cuir qui le recouvre soit la Matrice de la femme grosse, & que la vessie remplie de vent qui est au dedans du balon, soit cette membrane double du *chorion* & de *l'amnios*, dans quoy l'enfant & ses eaux sont contenus ensemble, &

comme l'exterieur de cette vessie touche de toutes parts interieurement par son enflure le cuir du balon, de mesme les membranes du *fœtus* sont jointes de tous costez à la Matrice, sinon à l'endroit où l'arrierefaix y est adherent, auquel lieu elles passent par dessus, & en recouvrent entierement la partie qui regarde l'enfant.

A l'égard de cette troisiéme, ou plûtost pretenduë membrane, que les Auteurs ont nommée *allantoïde*, & qu'ils disent estre comme une ceinture, qui entoure & revest l'enfant en maniere d'un gros boyau, depuis le cartilage xiphoïde jusques au dessous des flancs seulement, il est certain qu'elle ne se remarque jamais au *fœtus* humain, ny mesme à tous les animaux qui ne font ordinairement qu'un petit aussi-bien que la femme, comme aux brebis, aux vaches, aux cavales, aux ânesses, & aux autres, ainsi que j'ay reconnu la chose, aprés l'avoir plusieurs fois curieusement recherchée.

Quelquefois les enfans apportent en naissant ces membranes sur leur teste ; ce qui fait dire qu'ils seront heureux ; mais c'est une pure superstition, dautant que cela vient de ce qu'elles étoient d'une substance si forte, qu'elles n'ont pas pû estre crevées par l'impulsion des eaux, & par les efforts que la femme fait en accouchant, ou de ce que ses passages étant bien larges, & l'enfant fort petit, la sortie en a esté tres-facile & sans aucune violence : C'est dans la verité pour ce sujet, qu'on doit dire qu'ils sont heureux d'estre venus si à leur aise, comme aussi la mere l'est-elle bien d'estre ainsi delivrée ; car dans les accouchemens difficiles, les enfans ne naissent jamais coiffez de la façon, à cause qu'étant tourmentez & fort pressez au passage, ces membranes s'y rompent & y demeurent toûjours.

Au dedans des membranes de l'enfant, disposées comme je l'ay expliqué, les eaux sont contenuës, au milieu desquelles il nage & est situé : l'origine de ces eaux paroîtra fort incertaine, si on considere aussi sur ce sujet les differens sentimens des Auteurs. Aucuns veulent qu'elles viennent de l'urine, qui est vuidée de la vessie par l'ouraque, & se fondent sur ce qu'il ne se rencontre pas d'autre voye plus droite & plus facile pour ce faire, & qu'il est aisé de connoître que c'est de l'urine, par la couleur, & par la saveur que ces eaux ont toute semblable à celle qui est contenuë dans la vessie. Il est neantmoins bien cer-

tain que cela ne peut pas estre ainsi qu'ils le disent ; dautant que l'ouraque n'est pas percé au *fœtus*, & qu'il ne sort pas hors de son nombril ; car par l'endroit qu'il y est attaché, il se trouve toûjours tendineux, & assez semblable à une petite corde de luth, au travers dequoy il ne peut tres-assurément rien passer, tant subtil puisse-t-il estre, comme je l'ay observé, & veu aussi remarquer par plusieurs fois à deffunt Monsieur *Gayant*, qui étoit avec l'approbation universelle, l'Anatomiste le plus exact & le plus expert qui ait esté depuis long-temps à Paris, pour le merite duquel sa Majesté luy avoit fait l'honneur de le choisir par preference à tous autres, pour faire les curieuses recherches, & plusieurs belles experiences anatomiques, à quoy s'occupent continuellement quantité de gens d'élite & tres-sçavans, dont l'Academie Royale est composée. Or cette conformation naturelle nous fait bien voir que *Dulaurens* s'est abusé, quand il a dit qu'il avoit vû un homme, auquel l'ouraque ne s'étoit pas refermé, vuider quantité d'eau par l'umbilic, inferant de là qu'elle venoit de la vessie par cét ouraque, & que celle qui étoit contenuë dans les membranes de l'enfant, y étoit ainsi amassée. Je ne doute pas qu'il n'ait vû cét homme jetter beaucoup d'eau par le nombril, comme il dit ; mais elle venoit assurément de la capacité du bas ventre, où il y avoit hydropisie, & non pas de la vessie ; parcequ'il ne se rencontre point de cavité dans l'ouraque, ainsi que nous venons de dire, à moins qu'elle ne soit contre l'ordre de nature, surquoy en ce cas il ne faut pas faire son fondement, pour affirmer que la chose doit estre de mesme à tous les autres sujets.

Il y en a d'autres qui ont bien aussi l'opinion que ces eaux viennent des urines ; mais ils veulent qu'elles sortent par la verge, de laquelle le chemin se trouve toûjours ouvert, & non point par l'ouraque, qui n'est jamais percé. Pour moy je croy (ce me semble) avec bien plus de raison, que ces eaux sont seulement engendrées des humiditez vaporeuses, qui transudent & s'exhalent perpetuellement du corps de l'enfant, lesquelles venant à rencontrer ses membranes, au travers dequoy ne pouvant passer, à cause qu'elles sont tres-denses & serrées, se convertissent en eau qui s'amasse ainsi petit à petit, aussi-bien dans le commencement de la grossesse, lorsque l'enfant n'étant point tout-à-fait formé, n'a pas encore de vie manifeste, que durant les

autres temps aufquels il eft vivant; car il fort & s'exhale continuellement des vapeurs de tous les corps poreux qui font chauds & humides, comme eft celuy de *l'embryon*; & la raifon eft affez foible, par laquelle on foûtient que ces eaux doivent provenir de l'urine, à caufe qu'elles ont une faveur falée qui luy eft toute femblable; car les fueurs, les larmes, & autres humiditez qui diftilent & tranfudent du corps, font pareillement falées auffi bien que l'urine, dont l'enfant durant qu'il eft au ventre de fa mere ne peut pas avoir beaucoup, non plus que de matiere dans les inteftins; dautant qu'il ne prend en ce temps aucuns alimens par la bouche, & que toutes fes humiditez fuperfluës paffent facilement par tranfpiration, au travers de la fubftance de toutes les parties de fon corps qui eft fort tendrelet. C'eft pourquoy je ne conçois pas la neceffité qui le pourroit obliger à vuider plûtoft l'urine qui eft dans fa veffie en petite quantité, que les excrémens qui font dans fes inteftins; ce qu'il ne fait auffi pour lors, ny d'une façon ny d'autre, mais feulement aprés qu'il eft né. *Bartholin*, & quelques autres veulent neantmoins que l'enfant urine par la verge, & que fes eaux en proviennent; mais il y a bien plus d'apparence que ce foit par la feule tranfpiration, comme j'ay dit; car lorfqu'il n'eft pas tout-à-fait formé, & qu'il n'a pas encore de vie manifefte, on ne laiffe pas de trouver ces eaux en quantité proportionnée à la groffeur de fon corps, & mefme il s'en rencontre auffi dans les groffeffes de faux germes; ce qui fait bien voir pour lors que ce n'eft point de l'urine renduë par l'ouraque ou par la verge, ainfi que tout le monde s'imagine: & ce qui le prouve encore tres-manifeftement, c'eft l'exemple de quelques enfans qu'on voit naître fans avoir la verge percée, lefquels ne laiffoient pas d'avoir ces mefmes eaux en auffi grande abondance que les autres lorfqu'ils étoient au ventre de leur mere.

Il faut obferver quand il y a plufieurs enfans, qu'ils ne font jamais en une mefme envelope, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adherens l'un à l'autre (ce qui eft tres-rare & monftrueux lorfqu'il arrive;) mais chacun d'eux a toûjours fes membranes & fes eaux diftinctes & feparées, dans lefquelles il eft envelopé en particulier.

Ces eaux ainfi amaffées dans ces membranes, ont plufieurs ufages tres-confiderables. Elles fervent à l'enfant pour fe mouvoir

voir, en nageant plus facilement d'un côté & d'autre, & afin que par ses mouvemens frequens il ne vienne à blesser la Matrice, en heurtant à sec contre elle, ce qui luy causeroit de grandes douleurs, & pourroit fort souvent exciter l'avortement; elles le deffendent encore des injures exterieures, en éludant la violence des coups que la femme grosse peut recevoir sur le ventre, & elles servent grandement aussi à faciliter sa sortie dans le temps de l'accouchement, dautant qu'elles rendent le passage fort glissant; & par ce moyen l'orifice de la Matrice en étant humecté, s'étend & prête bien mieux, quand elles viennent à s'écouler lorsque l'enfant est tout prest à sortir, ou peu devant; car autrement demeurant à sec, il auroit bien plus de peine à venir au monde, & la mere en seroit aussi beaucoup plus tourmentée.

Iean Claude de la Corvée, Medecin de la Reine de Pologne derniere decedée, en son Livre intitulé, *De nutritione fœtus*, veut que ces eaux servent principalement à nourrir l'enfant, & qu'il les succe avec la bouche, & les avalle (à ce qu'il s'est imaginé) durant tout le temps qu'il est dans la Matrice: mais la verité du contraire étant connuë des moindres apprentifs, ce seroit se fatiguer en vain, que de s'arrêter à refuter toutes les raisons qu'il apporte pour prouver & soûtenir son dire; car elles se détruisent assez d'elles-mesmes, & correspondent toutes à la fausseté de leur principe, qui n'est fondé que sur un passage d'*Hypocrate* au Livre *de principiis aut carnibus*, où il est dit que l'enfant comprimant ses lévres succe l'aliment de la Matrice, auquel on peut opposer l'autorité d'*Aristote*, qui refute bien cette erreur au 5. Ch. du 2. Liv. *de la gener. des anim.* joint à cela qu'on ne doit pas avoir égard à ce premier passage d'*Hypocrate*, puisque luy-mesme se contredit, & soûtient le contraire au Livre *de octimestri*, où il dit precisément, que l'umbilic de l'enfant est la seule partie de son corps par où il reçoit l'aliment de la Matrice, & que toutes ses autres parties sont exactement fermées, & ne s'ouvrent pas devant qu'il soit sorty du ventre de sa mere. Mais pour faire connoître que ces eaux n'ont aucune qualité propre à nourrir l'enfant, c'est que si on en met sur le feu dans quelque vase, comme j'ay fait plusieurs fois, on verra qu'elles s'évaporeront entierement, sans acquerir aucune consistance épaisse par la chaleur du feu à mesure qu'elles diminuëront, comme font toutes

les humeurs qui ſont capables de nourrir, ainſi qu'il arrive en la ſimple ſeroſité de ſang, laquelle étant ſeparée de ſa maſſe, ſe coagule comme fait un blanc d'œuf, auſſi-toſt qu'on la met chauffer au feu ; ce qui fait bien voir que ces eaux ne ſont pas de cette eſpece, & qu'elles ne pourroient pas ſervir de nourriture à l'enfant, quand meſme il les ſucceroit & avaleroit par la bouche.

Ayant fait ſuffiſamment l'explication des membranes & des eaux du *fœtus*, il nous faut en ſuite de cela, rechercher la connoiſſance des parties, par le moyen deſquelles il reçoit ſa veritable nourriture, lorſqu'il eſt dans la Matrice, c'eſt dequoy nous allons preſentement diſcourir.

Ces trois Figures repreſentent le *Placenta*, ou l'arrierefaix, & les vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.

La premiere montre la figure de l'arrierefaix, au milieu duquel eſt attaché le cordon de l'umbilic ; on voit auſſi autour de cét arrierefaix les membranes de l'enfant, qui reſtent ainſi ridées quand il en eſt dehors.

A.A.A. *Montrent le corps de l'arrierefaix.*

B.B.B. *Les membranes qui y ſont attachées tout autour.*

C.C.C. *Le cordon de l'enfant, qui contient ſes vaiſſeaux umbilicaux, leſquels ſortans de ſon nombril, vont s'inſerer au milieu de l'arrierefaix, où ils produiſent une infinité de rameaux.*

D.D. *Certaines éminences appellées neuds, qui ſe rencontrent au cordon, provenant de la dilatation des vaiſſeaux umbilicaux plus grande en un lieu qu'en l'autre.*

La ſeconde Figure repreſente l'arrierefaix retourné de l'autre coſté, & le ventre de l'enfant ouvert, pour y conſiderer la diſtribution des vaiſſeaux umbilicaux.

E.E.E. *Montrent l'arrierefaix du coſté par lequel il eſt attaché contre la Matrice ; on ne voit pas en cette face aucune apparence de vaiſſeaux comme en l'autre ; mais ſeulement quelques ſimples interlignes, & de petites embouchures, par où le ſang qui tranſude de la Matrice diſtile dans cette maſſe parenchymateuſe.*

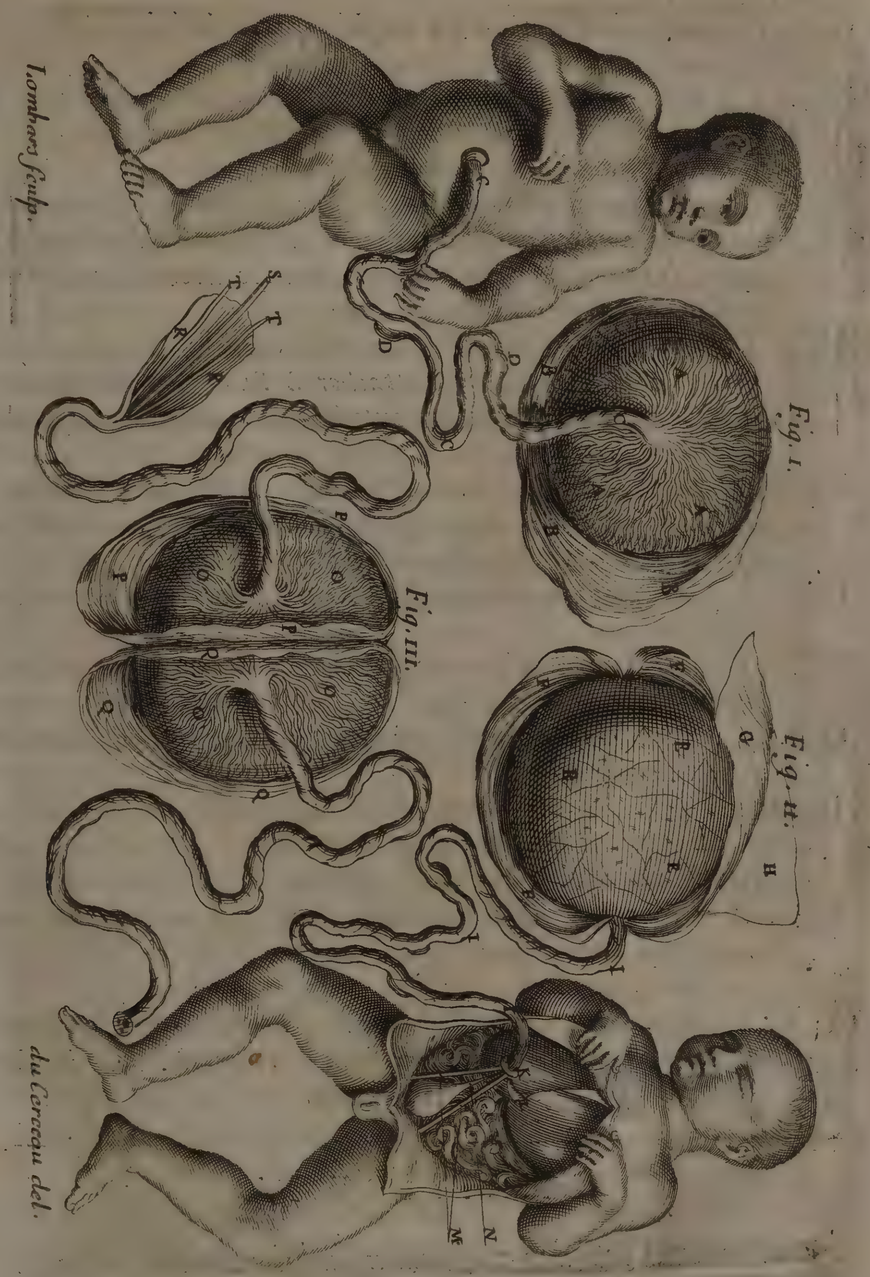


Fig. I.
Fig. II.
Fig. III.
Lombart ſculp.
du Cerceau del.

F.F.F. *Les membranes.*

G. *Vne partie du* Chorion *qui a esté separée de l'*Amnios, *qui est marquée par* H.

H. *Vne portion de l'*Amnios *separée du* Chorion *marqué par* G.

I. I. I. *Le cordon de l'umbilic, où on voit aussi plusieurs neuds.*

K. *L'umbilic, dans lequel entrent les vaisseaux.*

L. *La veine umbilicale, qui entre dans la fissure du foye.*

M. *Les deux arteres umbilicales, qui se conduisant le long des costez de la vessie, vont s'inserer dans les arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogastriques.*

N. *L'ouraque, qui du fond de la vessie, couché entre les deux arteres umbilicales, va s'attacher à l'umbilic, sans passer outre, auquel endroit il est extrémement délié, & n'est aucunement percé.*

La troisiéme Figure fait voir celle d'un arrierefaix de deux enfans, auquel il se rencontre pour lors autant de cordons, & chaque enfant y a aussi ses membranes separées.

O.O.O.O. *Le corps de l'arrierefaix, qui est commun à tous les deux enfans.*

P.P.P. *Les membranes qui servent à enveloper particulierement l'enfant qui est de ce costé-là.*

Q.Q.Q. *Les autres membranes qui servent à contenir separément l'autre enfant.*

Quant aux cordons qui tiennent à cét arrierefaix double, celuy du costé droit est dissequé en son extremité, pour faire voir qu'il ne s'y rencontre que trois vaisseaux seulement.

R. R. *Montrent une forte membrane dont sont révêtus ces trois vaisseaux umbilicaux.*

S. *La veine qui est fort grosse.*

T. T. *Les deux arteres qui sont beaucoup plus petites que la veine. L'autre cordon est coupé en l'autre extremité, où on voit seulement les orifices des vaisseaux.*

CHAPITRE IV.

Du Placenta, *& des vaisseaux umbilicaux de l'enfant.*

COmme l'enfant devoit estre nourry du seul sang de sa mere, durant le temps qu'il est dans la Matrice, & que toutes les

femmes grosses ne l'ont jamais ny beau ny bon, la nature providente a formé le *placenta* pour luy en servir de reservoir, afin qu'il en eût toûjours suffisamment, & qu'il y fût derechef élabouré & perfectionné, pour estre rendu convenable à sa nourriture, parcequ'il n'eût pas pû sans doute, convertir en sa substance delicate un sang si grossier qu'est celuy de la mere, s'il n'avoit esté auparavant purifié dans ce *placenta*, d'où il luy est envoyé ensuite par le moyen de la veine umbilicale, & est rapporté comme nous dirons cy-aprés, par les arteres, qui sont les conduits dont est composé le cordon de l'umbilic. Disons donc que le *placenta* n'est autre chose qu'une masse spongieuse & charnuë, semblable en quelque façon à la substance de la rate, tissuë & entrelassée d'une infinité de veines & d'arteres, qui composent la plus grande partie de son corps, faite pour recevoir & purifier le sang de la mere destiné à la nourriture de l'enfant qui est dans la Matrice. Cette masse de chair spongieuse est ainsi appellée, parcequ'elle ressemble en figure à un gâteau; aucuns la nomment le delivre, à cause qu'étant sortie aprés l'issuë de l'enfant, la femme est tout-à-fait delivrée du fardeau de la grossesse: On l'appelle aussi vulgairement l'arrierefaix, parceque c'est comme un second faix dont la femme ne se décharge qu'aprés que l'enfant est hors de la Matrice: Il y en a qui luy donnent le nom de foye uterin, dautant qu'elle sert comme un foye, pour preparer le sang destiné à la nourriture de l'enfant; & *Dulaurens* aime mieux l'appeller le *pancreas* de la Matrice, & luy donne le mesme usage qu'au *pancreas* du bas ventre, sçavoir est d'appuyer & soûtenir les vaisseaux du nombril, qui viennent répandre un nombre infiny de rameaux dans toute sa substance.

Ce *placenta* est fait du sang menstruel de la mere qui affluë dans la Matrice, par l'accumulation duquel sa masse parenchymateuse est formée; sa figure est plate & ronde, de la largeur d'une assiette, & de l'épaisseur de deux travers de doigt vers son milieu, auquel endroit sont attachez les vaisseaux umbilicaux; mais il est un peu moins épais vers les extrémitez de toute sa circonference. Il est couvert du *chorion* & de *l'amnios* du costé seulement qui regarde l'enfant. & de l'autre il est joint & attaché au fond de la partie interne de la Matrice: Sa plus forte attache avec elle (qui est en sa circonference) est faite par le moyen de ce *chorion*, comme nous avons dit au Chapitre prece-

dent, lequel adhere si fortement au *placenta*, par l'entrelassement d'une infinité de vaisseaux qui paroissent fort gros en sa surface, qu'il n'en peut pas estre separé sans laceration de sa substance.

Si on considere de bien prés, comme j'ay fait, le *placenta* du costé qu'il se joint avec la Matrice, on remarquera qu'il semble y estre aussi enduit d'une espece de legere membrane, qui est si fragile & si déliée, qu'il ne paroît presque pas qu'il y en ait : On la verra toutefois manifestement, en essuyant bien le sang dont cette partie est toûjours teinte. On observera encore, que toute la face de ce costé est comme entrecoupée de plusieurs interlignes, semblables en quelque façon à celles qui se remarquent en la surface des reins de bœuf : Il y paroît aussi plusieurs petites embouchures, par où le sang qui transude à travers la substance poreuse de la Matrice, distile dans cette masse charnuë.

Quoy qu'il y ait deux enfans dans la Matrice, & mesme quand il y en a trois, s'ils sont jumeaux, c'est-à-dire engendrez d'un mesme coït, ils n'ont pour l'ordinaire qu'un arrierefaix commun, lequel a seulement autant de cordons qui s'y terminent, qu'il y a d'enfans ; lesquels neantmoins sont entierement separez l'un de l'autre par leurs membranes particulieres, dans lesquelles chaque enfant est contenu avec ses eaux à part, à moins qu'ils n'ayent, comme j'ay dit au precedent Chapitre, leurs corps joints & adherens l'un à l'autre ; auquel cas les jumeaux de cette nature, qui sont pour cela monstrueux, ont aussi leurs eaux communes, & sont envelopez en mesmes membranes. Mais s'il s'est fait superfetation, il y aura autant d'arrierefaix que d'enfans ; & comme la superfetation (si tant est qu'elle se puisse faire) arrive tres-rarement, aussi voit-on fort peu de femmes avoir plusieurs délivres separez, quand elles accouchent de plusieurs enfans.

Nous ne voyons quasi que la femme seule qui ait un arrierefaix de la sorte que je viens de décrire, & qui s'en décharge comme de chose inutile, lorsque l'enfant est sorty ; car la pluspart des autres animaux ne jettent rien aprés avoir fait leurs petits, sinon les seules eaux avec quelques glaires, & les membranes qui les entouroient ; & au lieu de cette masse charnuë, ceux qui ne font ordinairement qu'un petit comme la femme, ont seulement des cotyledons, qui sont plusieurs glandules

spongieuses, jointes interieurement à la propre substance de leur Matrice, où vont aboutir tous les rameaux des vaisseaux umbilicaux de leurs petits, lesquelles glandules, comme j'ay remarqué plusieurs fois par l'ouverture des brebis, ne sont pas plus grosses que des grains de chenevy, lorsqu'elles n'ont point de petit dans le ventre; mais quand elles sont pleines, elles se tumefient extrémement, & deviennent de la grosseur du poulce, les unes plus & les autres moins; elles ressemblent pour lors assez bien en figure à un champignon rond, qui ne seroit pas encore épanoüy, le regardant par l'envers, aprés luy avoir coupé toute la queuë; & à chacun de ces cotyledons ou glandules, sont attachées les ramifications des vaisseaux umbilicaux: neantmoins il est certain que les animaux qui font ordinairement plusieurs petits d'une portée, comme les chiennes, les lapines, & autres, n'ont point ces cotyledons, au lieu dequoy chaque petit a dans sa cellule une espece de *placenta* particulier, que la mere mange aussi-tost qu'elle l'a vuidé, aprés avoir rongé & coupé avec les dents les vaisseaux umbilicaux qui y tiennent.

Lorsque la femme grosse a quelque indisposition de toute l'habitude, quelque legere qu'elle soit, il y en a presque toûjours quelque marque & impression, soit en la couleur, soit en la substance de l'arrierefaix qu'elle vuide en son accouchement; dautant que cette partie étant d'une substance fort molle & spongieuse, s'abreuve facilement des mauvaises humeurs du corps, qui avoient coûtume de se décharger par la Matrice. Sa couleur naturelle doit estre d'un rouge d'autant plus beau & vermeil, que la femme se porte bien, & sa substance doit estre saine & également molle, sans aucune dureté scyrrheuse.

Du milieu de l'arrierefaix sort un cordon, composé de plusieurs vaisseaux joints ensemble, qui servent à conduire le sang destiné à la nourriture de l'enfant, le nombre desquels est en controverse parmy les Auteurs: Aucuns en mettent quatre, sçavoir deux veines, & deux arteres, d'autres en comptent cinq, y ajoûtant l'ouraque, comme fait *Galien;* mais il est tres-certain qu'il ne s'en rencontre que trois seulement au *fœtus* humain, comme je l'ay reconnu par la dissection que j'ay faite de plusieurs, sçavoir une veine & deux arteres. La veine ayant jetté dans le *placenta* une infinité de rameaux semblables aux racines

d'un arbre, se conduit par un seul canal tout le long du cordon jusques au nombril de l'enfant, qu'elle traverse pour se terminer enfin au milieu de la fissure qui est en la partie inferieure du foye; & les deux arteres naissant du mesme *placenta*, par un grand nombre de semblables racines, vont par deux conduits le long de ce mesme cordon, en perçant pareillement le nombril de l'enfant, aboutir dans ses arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogastriques. La veine est beaucoup plus grosse que ne sont pas les arteres; sa cavité est bien large pour y mettre une plume à écrire; & celle des arteres, comme pour y fourrer un fer de mediocre aiguillette, c'est-à-dire plus petite de la moitié que celle de la veine. Les arteres font plusieurs replis tortueux & inégaux le long de leur chemin; mais la veine est conduite bien plus directement dans tout son progrez.

Ces trois vaisseaux qui composent le cordon, sont envelopez d'une membrane assez forte & épaisse, provenant du *chorion*, laquelle est aussi revêtuë d'une production de *l'amnios*, qui s'en peut facilement détacher: mais outre que cette premiere leur sert comme d'une guaîne, dans quoy ils sont tous trois logez, elle les separe encore l'un de l'autre par ses redoublemens. Quand les vaisseaux de ce cordon sont pleins de sang, il est environ de la grosseur du doigt, & de la longueur d'une grande demy aune ordinairement, & parfois de deux tiers, ou de trois quartiers, qui font environ quatre grandes palmes de main. Il est necessaire qu'il ait cette longueur, afin que l'enfant puisse avoir la liberté de se mouvoir dans la Matrice, & d'en sortir dans le temps de l'accouchement sans tirailler l'arrierefaix auquel il est attaché. On y voit beaucoup d'inégalitez assez éminentes, qui semblent estre comme des neuds, lesquelles ne procedent que du repliement tortueux de ses vaisseaux, qui étant variqueux & plus pleins de sang en un endroit qu'en l'autre, font ces éminences. Il y a des Sages-femmes qui croyent superstitieusement, ou veulent faire croire, que le nombre de ces pretendus neuds est proportionné à celuy des enfans que la femme doit porter en suite; ce qui est sans raison, dautant que celle qui accouche à quarante ans & pour la derniere fois, ainsi qu'on voit journellement, a autant de neuds au cordon de son enfant, que celle de vingt ans, qui en doit encore avoir plus d'une douzaine; elles disent outre cela, que si le premier neud est rouge, le

le premier enfant que la femme fera ensuite, doit estre un garçon, & que s'il est blanc, ce sera une fille; mais cette opinion n'a pas un fondement plus solide ny plus raisonnable que l'autre; car ces neuds paroissent seulement rouges, ou pour mieux dire d'un bleu obscur, selon que les vaisseaux sont plus ou moins pleins de sang, qui est ce qui leur donne une telle couleur, laquelle est aussi d'autant plus manifeste que ces vaisseaux sont superficiels en cét endroit.

Il y a bien des Auteurs qui admettent, comme nous avons dit, l'ouraque au nombre des vaisseaux umbilicaux, & disent qu'il sert à vuider l'urine de l'enfant dans ses membranes; neanmoins l'experience nous montre que ce n'est pas un vaisseau, & qu'il ne sort pas du nombril; mais que c'est seulement un ligament au *fœtus* aussi-bien qu'à l'homme, qui du fond de la vessie vient se terminer à l'umbilic, sans le traverser comme ils ont crû avec abus. J'ay ouvert & dissequé plus de quarante *fœtus*, ausquels je ne l'ay jamais trouvé percé, mais toûjours solide & tendineux vers l'endroit où il s'attache au nombril, & fort semblable, comme j'ay déja dit, à une petite corde de luth. Toutefois je l'ay toûjours vû manifestement cave aux brebis, lequel se terminoit avec les autres vaisseaux umbilicaux à leurs cotyledons, ausquels animaux se voyent aussi deux veines umbilicales qui vont au foye, toutes deux l'une proche de l'autre, ce qui fait que leur cordon est composé de cinq vaisseaux; mais il n'en est pas de mesme au *fœtus* humain; car il n'a qu'une seule veine & deux arteres umbilicales; c'est ce qui me fait croire que *Galien* disant au Livre *de la dissection de la Matrice*, que le cordon de l'umbilic est composé de cinq vaisseaux, a plûtost fait la description de celuy de ces sortes d'animaux, que de celuy de l'enfant.

Pour bien sçavoir comment la nourriture est portée à l'enfant par les vaisseaux umbilicaux, il est fort necessaire de concevoir & connoître de quelle maniere la circulation du sang se fait; ce qui arrive ainsi à son égard. Le sang ayant esté apporté par les arteres de la mere, qui aboutissent au fond de la Matrice dans le *placenta* qui y est attaché, il s'en fait une transfusion naturelle par la veine umbilicale dans le foye de l'enfant; en suite dequoy il est porté dans la veine cave, & de là au cœur, où étant il est envoyé à toutes les parties par le moyen des arteres, & une por-

tion pareille à peu prés en quantité, étant dans les arteres iliaques, est conduite dans les umbilicales qui viennent y aboutir, pour estre reportée dans le *placenta*, où ce sang étant encore élabouré, retourne faire le mesme chemin par la veine umbilicale, allant derechef au foye de l'enfant, & de là au cœur, & ainsi toûjours successivement sans aucune discontinuation. Mais pour concevoir bien facilement comme le sang circule dans le *placenta*, & comme par le moyen de cette partie il s'en fait une mutuelle transfusion de l'un à l'autre, tant à l'égard de la mere, qu'à celuy de l'enfant, il ne faut que s'imaginer que ce soit une partie commune & dépendante du corps de l'un & de l'autre; car quant à la mere, la circulation s'y fait comme dans son bras, ou dans une autre partie telle qu'elle soit; pour ce qui est de l'enfant, il en est aussi de mesme.

On ne remarque aucunes valvules dans la veine umbilicale, ainsi que je l'ay curieusement examiné; aussi n'y sont-elles pas necessaires: Ces valvules sont fort frequentes dans les veines des bras & dans celles des jambes, à cause que ces parties sont obligées de faire quantité de differens mouvemens, qui en comprimant les vaisseaux troubleroient la circulation du sang, s'il n'étoit ainsi soûtenu & empêché de reculer; mais la veine umbilicale n'en a eû aucun besoin, parceque le cordon de l'enfant est flotant au milieu de ses eaux, où ne pouvant pas estre comprimée, le mouvement du sang n'y peut pas aussi estre intercepté, comme il est quelquefois dans les bras & dans les jambes, ou dans les autres parties qui font quelque forte contraction.

Aussi-tost que l'enfant est né, ces vaisseaux qui sont plus gros au *fœtus*, à cause de leur cavité, qu'ils ne sont en l'homme, se desseichent, & leur partie qui est hors du ventre tombe, & se separe tout proche du nombril cinq ou six jours aprés, pour raison dequoy ils perdent leur premier usage, & commencent ensuite à degenerer en ligamens suspensoires; sçavoir la veine en celuy du foye, & les deux arteres servent à étendre & soûtenir la vessie par les côtez en s'y joignant, le fond de laquelle est encore suspendu par l'ouraque, qui ne sort point du nombril, comme il a esté dit, ce qui demeure ainsi pendant tout le reste de la vie. Nous avons jusques icy fait mention de toutes les choses qui se trouvent avec l'enfant dans la Matrice, faisons maintenant connoître quelles sont les differentes situations natu-

relles qu'il y tient, ſelon les differens temps de la groſſeſſe ; c'eſt une choſe qui eſt d'aſſez grande conſequence pour y faire quelque reflexion.

LES TROIS FIGVRES SVIVANTES repreſentent les differentes ſituations naturelles de l'enfant dans la Matrice.

Celle qui eſt marquée B. *montre comme il eſt ſitué durant les ſept ou huit premiers mois de la groſſeſſe.*

Celle qui eſt marquée A. *fait voir la meſme ſituation par la partie poſterieure.*

Et la troiſiéme marquée C. *repreſente de quelle façon il eſt ſitué vers le dernier mois de la groſſeſſe, & dans le temps qu'il ſe diſpoſe à ſortir.*

Explication de toutes les Matrices, dans leſquelles ſont contenus tous les enfans qui ſont repreſentez en differentes poſtures, tant en ce lieu qu'en tous les autres cy-aprés.

A.A.A.A. *montrent la ſubſtance de la Matrice.*

B. *La membrane appellée* chorion, *qui tapiſſe interieurement toute la Matrice.*

C.C.C.C. *La membrane* amnios, *qui eſt tellement jointe & unie au* chorion, *qu'il ſemble que toutes les deux ne ſoient qu'une ſeule membrane.*

D.D.D.D.D. *Montrent tout le vuide qui eſt remply d'eau, au milieu dequoy l'enfant nage & eſt ſitué.*

E. E. *L'arriereſaix ſitué au fond de la Matrice.*

F.F.F. *Le cordon de l'umbilic, qui eſt ondoyant deça & delà dans les eaux.*

A
B
C
K Audran sculp.
du Cerceau del.

CHAPITRE V.

Des differentes situations naturelles de l'enfant au ventre de sa mere, selon les differens temps de la grossesse.

LOrsque nous aurons expliqué quelles sont les differentes situations naturelles de l'enfant, on aura facilement la connoissance de celles qui étant contre nature causent la plufpart des mauvais accouchemens. On peut dire en general que les enfans, tant les mâles que les femelles, sont pour l'ordinaire toûjours situez au milieu de la Matrice ; car quoy qu'on remarque quelquefois le ventre de la femme grosse plus élevé d'un costé que d'autre, cela ne vient que de ce que le globe de la Matrice y incline davantage, & cette situation de costé se doit entendre seulement eû égard au ventre de la mere, & non au respect de la Matrice, dans le milieu de laquelle il est toûjours placé, à cause qu'il ne se rencontre en celle de la femme qu'une seule cavité, qui est simplement marquée d'une petite ligne en sa longueur, & non pas deux ou plusieurs separations, comme on voit en celle des autres animaux.

Il y a des Auteurs qui veulent que ces deux cavitez imaginaires soient le sujet pour lequel la femme porte quelquefois deux enfans, & parfois mesme davantage ; & que les mâles s'engendrent plûtost au costé droit, & les femelles au gauche ; ce qui est le sentiment d'*Hipocrate* en l'Aphor. 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur* ; mais sans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela, quelques femmes portent les mâles au costé gauche, d'autres les femelles vers le droit ; & quand il se rencontre deux enfans, ils sont quelquefois tous deux d'un mesme sexe, autrefois non, & sont indifferemment situez à droit ou à gauche. Voilà ce qu'on peut dire de la situation generale des enfans dans la Matrice.

Mais quant à la particuliere, que nous considerons par les diverses figures qu'il y tient, elle est differente selon les differens temps de la grossesse ; car dans les premiers mois, le petit *fœtus* qu'on appelle *embryon*, est toûjours trouvé de figure ronde & un peu oblongue, ayant l'épine mediocrement courbée en dedans,

les cuisses pliées & un peu élevées, ausquelles les jambes sont jointes en sorte que les talons touchent aux fesses, & les bouts de ses pieds sont tournez en dedans, ses bras sont fléchis, & ses mains posées sur les genoux, vers lesquels vient s'incliner sa teste panchée en devant, de telle façon que son menton touche à sa poitrine. Il ressemble assez bien en cette posture, à un chieur accroupi, qui baisse la teste pour regarder ce qu'il fait. Il a pour lors l'épine du dos tournée vers celle de la mere, la teste en haut, la face en devant, & les pieds en bas, & à mesure qu'il vient à croître & grandir, il étend peu à peu ses membres qu'il avoit presque exactement fléchis pendant les premiers mois. Il ne faut pas croire neantmoins que l'enfant soit toûjours precisément dans cette posture que nous venons de dire; car il change quelquefois celle de ses bras & de ses jambes, en les fléchissant ou étendant plus ou moins, & les portant d'un costé & d'autre, selon qu'il y est excité par plusieurs differentes causes, comme le peuvent bien témoigner toutes les femmes grosses, qui luy sentent mouvoir ces parties differemment, aprés quoy il revient presque toûjours comme à son centre reprendre à peu prés la figure que nous avons décrite, en laquelle il se repose facilement, à cause que toutes les parties de son corps ont pour lors une figure moyenne entre l'extréme extension & l'exacte flexion, laquelle figure moyenne est la plus naturelle & la plus indolente qu'elles puissent avoir. C'est pourquoy *Columbus* doit estre repris luy-mesme de la temerité dont il accuse tous les autres Auteurs qui ont décrit des situations de l'enfant, qu'il dit n'avoir pas trouvé par experience conformes à la description qu'ils en ont faite, nous marquant pour cela une autre situation particuliere de l'enfant, qu'il nous assure avoir vû en l'ouverture du corps de quelques femmes aprés leur mort : mais ne sçait-on pas bien que la mort de la mere & de l'enfant causant des extrémes & differentes agitations à l'un & à l'autre, fait souvent changer de situation tous les membres de l'enfant, qui demeurent dans la mesme figure qu'ils étoient lorsqu'il est venu à mourir au ventre de sa mere? L'enfant garde ordinairement cette premiere situation jusques au septiéme ou huitiéme mois, auquel temps sa teste étant devenuë fort grosse, est portée par son poids en bas, contre l'orifice interne de la Matrice, en luy faisant faire une culbute en devant, au moyen de laquelle ses

pieds se trouvent aprés en haut, & sa face regarde alors le *rectum* de sa mere. Quelques-uns croyent que les seuls mâles l'ont ainsi tournée en dessous lors qu'ils naissent, & que les femelles l'ont en dessus : *Fernel* est de ce sentiment ; mais c'est sans raison, puisque les uns & les autres l'ont toûjours tournée en dessous vers le *rectum* de leur mere, comme il est dit ; & quand il arrive au contraire, cela n'est pas naturel ; car le visage de l'enfant venant au dessus, seroit grandement meurtri, à cause de la dureté des os du passage.

On doit remarquer que lors que l'enfant a changé sa premiere situation par cette culbute, n'étant pas encore accoûtumé à cette derniere, il se remuë & se tourmente quelquefois tant, que la femme croit en devoir accoucher pour les douleurs qu'elle en ressent, comme je l'ay souvent veu arriver, & particulierement à la femme de Monsieur *Delanos* mon Confrere, laquelle aprés avoir senti subitement de grandes douleurs dans le ventre au huitiéme mois de sa grossesse, à cause que son enfant s'étoit ainsi tourné (ce qui l'obligea de me mander promptement chez elle, & de preparer toutes choses necessaires à son accouchement, qu'elle croyoit devoir arriver en ce mesme temps) ne laissa pas neantmoins de porter son enfant durant un mois entier, en suite dequoy je l'en accouchay heureusement.

Si on fait bien réflexion à cette circonstance, on connoîtra que c'est là cette premiere & prétenduë tentative, que les Auteurs se sont imaginée que l'enfant faisoit pour sortir au septiéme mois, ce que ne pouvant faire, il demeuroit ainsi jusques au neufiéme, & que la reïterant au huitiéme, s'il y naissoit, il ne vivoit pas long-temps, dautant qu'il ne pouvoit endurer deux tels puissans efforts si proches l'un de l'autre. Mais c'est un pur abus ; car si l'enfant se tourne ainsi la teste en bas, ou plutost est tourné, ce n'est que par une disposition naturelle de la pesanteur des parties superieures de son corps ; & s'il se remuë beaucoup dans ce temps, & incontinent apres, ce n'est pas qu'il desire encore sortir ; mais c'est à cause de l'incommodité qu'il souffre en cette nouvelle situation, à laquelle il n'est pas accoûtumé comme je viens de dire. C'est ce qu'*Hypocrate* nous enseigne au Livre de l'accouchement à huit mois ; *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitus periculum subit, quum in utero vertitur.* L'enfant, dit-il, commence à travailler devant l'ac-

couchement, & est en danger de mourir dans le temps qu'il est tourné dans la Matrice. Il se tourne ainsi quelquefois dés le septiéme mois, rarement devant sans accident, le plus souvent vers le huitiéme, & parfois au neufiéme seulement; & d'autrefois aussi ne se tourne-t-il point du tout, comme nous font bien voir ceux qui viennent dans leur premiere situation, c'est à dire les pieds devant. Or par là il est tres-facile de juger, & c'est une verité que je tiens pour constante & assurée, que les enfans sont d'autant plus forts & robustes, & peuvent par consequent mieux vivre, qu'ils approchent plus du terme le plus naturel & le plus parfait, qui est la fin du neufiéme mois; car comme dit tres-bien *Aristote, Topicor. Lib.* 3. *Cap.* 1. *Quod ad bonum propius accedit, quodque bono similius est, id & optabilius & melius est.* Ce qui approche plus du bien, & ce qui luy est plus semblable, est ce qui est le meilleur, & par consequent ce que nous devons plus desirer.

L'enfant tourne donc de cette maniere sa teste en bas vers les derniers mois, afin seulement d'estre disposé à estre plus facilement mis hors de la Matrice au temps de l'accouchement, qui n'est pas éloigné pour lors: car par cette figure toutes ses jointures s'étendent sans peine en sortant, & de cette façon ses bras & ses jambes ne pouvant se courber contre l'orifice interne de la Matrice, ne donnent aucun empeschement à son issuë, & le reste de son corps qui est assez souple passe tres-aisément, quand la teste qui est fort grosse & dure, est entierement sortie.

Lorsqu'il y a plusieurs enfans, ils doivent garder une pareille figure pour estre naturelle, que s'il n'y en avoit qu'un: mais pour l'ordinaire, ils se nuisent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, qu'il y en a presque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaise situation dans le temps de l'accouchement, ou mesme devant; ce qui fait que souvent l'un vient par la teste, & l'autre par les pieds, ou en autre posture encore plus fâcheuse, & parfois tous deux se presentent mal.

De quelque maniere que soit situé l'enfant au ventre de sa mere, & de quelque figure qu'il se puisse presenter, c'est toûjours contre nature, si ce n'est de la façon que nous avons dite: & la situation naturelle est si necessaire au bon & legitime accouchement, que celles qui sont contre nature sont cause de la plus grande partie des mauvais travaux.

Lorf-

Lorsque la femme grosse est heureusement arrivée jusques proche du port, elle doit prendre garde à ne pas faire naufrage à son débarquement ; c'est ce qu'elle évitera si elle observe exactement, quand elle est à terme, les choses que nous allons dire.

CHAPITRE VI.

Ce qu'il faut que la femme fasse quand elle est à terme.

JE ne suis pas de l'opinion de presque toutes les Sages-femmes, qui recommandent aux femmes grosses (afin ce disent-elles, d'accoucher plus facilement) de faire plus grand exercice qu'à l'ordinaire, lorsqu'elles sont sur les derniers mois de leur grossesse, & encore moins du sentiment *de Liebaut*, qui ordonne qu'elles aillent en coche, ou sur un cheval de trot ; ce qui est un tres-dangereux conseil, & qui cause journellement beaucoup de fâcheux accouchemens ; car comme nous avons dit au Chapitre precedent, c'est ordinairement en ce temps que l'enfant se tourne, & qu'il fait la culbute, en portant sa teste en bas, & ses pieds en haut, pour venir ainsi naturellement ; & souvent les pauvres femmes croyant se procurer un facile accouchement, le rendent tres-mauvais par ces exercices extraordinaires, qui à cause de l'agitation & commotion du corps, font prendre à l'enfant une situation contre nature, ou font tellement affaisser & engager la Matrice dans la cavité de l'hypogastre, qu'il n'a plus en suite la liberté de se tourner quand il est temps, ce qui le fait souvent venir dans sa premiere situation, c'est-à-dire par les pieds ; outre que l'accouchement (qui doit estre l'œuvre de nature lorsque l'enfant vient bien) en est excité avant le terme tout-à-fait accomply ; & quand mesme ce ne seroit que de cinq ou six jours, cela ne laisse pas, ainsi que j'ay dit autre part, de luy estre aussi prejudiciable que nous le voyons estre à la saveur, à la bonté, & à la conservation des fruits qu'on cueille quelques jours avant leur parfaite maturité. C'est pourquoy il seroit inutile de m'objecter l'autorité d'*Aristote*, qui dit au 6. Chap. du 4. Liv. *de la gener. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse, & accouche plus facilement que celle qui meine une vie sedentaire ; car cela se doit entendre des autres temps de la grossesse,

& d'un travail qui soit moderé & convenable à sa disposition presente.

Pour ce sujet je conseille à la femme (quoique presque tout le monde soit de contraire avis sans raison) de se tenir plus de repos qu'à l'ordinaire, quand elle approche des derniers mois de sa grossesse, afin que son enfant puisse plus directement se tourner à chef; & dans ce temps principalement, elle ne sera aucunement serrée ny contrainte dans ses habits, afin qu'il puisse encore prendre plus facilement la posture qui luy est convenable à sortir. Elle observera aussi pour lors un bon regime de vivre, en usant de viandes de bon suc, & de facile digestion, plûtost boüillies que rôties, afin d'humecter davantage, & de se tenir par leur moyen le ventre libre, plûtost que par clysteres, qui pourroient en ce temps accelerer l'accouchement; elle oindra ses parties genitales pendant les huit ou dix derniers jours de graisses émolientes, comme de celle d'oye ou de chapon, d'axonge de porc, ou de beurre frais, ou bien elle se servira de fomentations qui en les amolissant & relâchant, puissent rendre le passage plus libre & plus glissant: c'est ce que doivent faire principalement celles qui sont grosses de leur premier enfant, dautant qu'elles ont ces lieux plus étroits que celles qui ont accouché d'autrefois; mais particulierement celles qui sont déja un peu avancées en âge ont beaucoup plus de peine, & sont bien plus long-temps en travail, si c'est aussi pour la premiere fois, que celles qui sont mediocrement jeunes, parceque les membranes de leur Matrice sont plus dures & plus seiches, ce qui fait qu'elles ne peuvent pas prêter, & son orifice interne se dilater si facilement; outre qu'elles ont encore l'articulation des petits os de leur *coccix*, ou croupion, beaucoup plus ferme, à cause dequoy ce *coccix* n'obeït pas si aisément dans la sortie de l'enfant qu'il fait aux jeunes.

Il y a des Auteurs qui pour relâcher davantage ces parties, ordonnent l'usage des bains; mais il y auroit danger que par leur trop grande humidité, & par l'émotion qu'ils causent à tout le corps, ils ne fissent accoucher la femme avant qu'il en fût tout-à-fait temps. Beaucoup de femmes se font aussi saigner par précaution, lorsqu'elles sont, ou croyent estre à terme, dont je ne trouve pas l'usage fort bon, quand ce n'est que par la seule precaution; mais bien lors qu'avec elle quelque necessité le re-

quiert, à moins dequoy on s'en doit abſtenir aprés le ſeptiéme mois, parceque l'émotion que la ſaignée cauſe à l'enfant, le fait mouvoir quelquefois ſi fortement, que la Matrice pourroit eſtre contrainte de s'ouvrir, pour le laiſſer ſortir avant qu'elle y fût entierement diſpoſée. La femme groſſe qui obſervera ces choſes, aura lieu d'eſperer une bonne iſſuë de ſon accouchement, en attendant quoy elle s'aſſurera d'une Sage-femme, ou d'un Chirurgien expert & adroit, qu'elle mandera pour la ſecourir auſſi-toſt qu'elle reſſentira quelques douleurs de ventre un peu fortes, de quelque nature qu'elles puiſſent eſtre ; car comme il ne faut qu'un petit vent, ou un leger ébranlement de l'arbre pour en faire tomber le fruit qui eſt meur, auſſi ne faut-il que la moindre colique, ou quelqu'autre fauſſe douleur, pour faire venir enſuite celles de l'accouchement, qui la pourroient ſurprendre dépourvuë d'aſſiſtance. Parlons à preſent de ce qu'elle doit obſerver quand elle eſt effectivement en travail.

CHAPITRE VII.

Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'eſtre en travail.

LE travail de la femme groſſe n'eſt autre choſe que pluſieurs douleurs avec des épreintes reïterées, par leſquelles elle s'efforce de mettre ſon enfant au jour : Il eſt ainſi appellé, parce que la mere & l'enfant ſouffrent, & ſont beaucoup travaillez en cette action. La pluſpart du monde croit, qu'il n'y a pas d'autre raiſon de la cauſe de ce mal, ſinon parceque Dieu l'a ordonné ainſi ; & que la femme ſuivant ſa parole, doit enfanter avec douleur, à cauſe de ſon peché, comme il eſt dit au troiſiéme Chapitre du Livre de la Geneſe. *Multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos : in dolore paries filios, & ſub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tui.* Je multipliray tes miſeres & tes conceptions : tu enfanteras avec douleur, & tu ſeras ſous la puiſſance de l'homme, & il aura domination ſur toy. Cette malediction fut à la verité bien grande, puiſqu'elle s'eſt étenduë ſur toutes les femmes qui ont enfanté depuis ce temps-là, & s'étendra ſur toutes celles qui viendront cy-aprés. Nous voyons neantmoins

que toutes les femelles des autres animaux souffrent autant, & sont en aussi grand danger de leur vie que la femme, quand elles mettent leurs petits au jour ; c'est ce qui fait qu'outre cette volonté precise de Dieu, à l'égard de la femme, il y a encore une raison naturelle, par laquelle nous connoissons que cela ne peut pas arriver autrement ; qui est, qu'il est impossible que la Matrice qui est tres-étroite, en comparaison de la grosseur de l'enfant, & tres-sensible à cause de sa composition nerveuse & membraneuse, reçoive la dilatation necessaire à sa sortie, & qu'il luy soit fait une si grande violence, sans en souffrir des douleurs considerables. *Aristote* dit que la femme souffre plus en accouchant que tous les autres animaux, à cause qu'elle meine une vie plus sedentaire; mais c'est principalement à cause que l'homme entre tous les animaux, a la teste plus grosse à proportion de son corps ; ce qui fait que celle de l'enfant ne passe pas si facilement que celle des autres animaux qui l'ont plus petite, & d'une figure plus oblongue. Or comme la femme pour ce sujet ne peut pas éviter ces douleurs, elle tâchera seulement de les endurer avec patience, dans l'esperance d'en estre bien-tost delivrée par un heureux accouchement.

Aussi-tost qu'on aura reconnu que la femme est effectivement en travail, par les signes que nous avons specifiez au Chapitre second de ce Livre, en parlant de ceux qui précedent, & qui accompagnent l'accouchement, desquels les principaux sont, qu'elle a des douleurs & de fortes épreintes au ventre, qui poussent en bas vers la Matrice, & qu'en la touchant avec le doigt, on sent son orifice interne dilaté, comme aussi les eaux de l'enfant se preparer & se former, c'est-à-dire venir au devant de sa teste, & pousser les membranes qui l'enveloppent, au travers desquelles dans l'intervalle des douleurs, on peut en quelque façon connoître du doigt la partie qu'il presente, & principalement si c'est la teste, dautant qu'on la sent en rondeur resister par sa dureté ; pour lors on apprêtera tout ce qui est requis pour soulager la femme dans son accouchement ; & pour l'y aider d'autant plus facilement, on prendra garde que son ventre ne soit aucunement serré par ses juppes, ou par autres vêtemens ; on luy donnera un clystere un peu fort, ou mesme plusieurs s'il est besoin; ce qu'on doit faire du commencement, & ayant que l'enfant soit trop avancé ; car pour lors il est bien

difficile qu'elle en puisse prendre, à cause que l'intestin est trop comprimé : cela servira pour l'exciter à se décharger de ses excremens, afin que le *rectum* étant vuide, il y ait plus d'espace pour la dilatation du passage, comme aussi afin d'exciter par ce moyen les douleurs à pousser d'autant plus en bas, par les épreintes que la femme fait pour aller à la selle ; & cependant on disposera les choses necessaires à son accouchement, tant pour elle que pour son enfant, & on luy preparera une chaire propre à cét usage, ou plûtost un petit lit de sangle, qu'on mettra proche du feu, si la saison le requiert, lequel lit doit estre dégagé de l'embarras, en telle sorte qu'on puisse tourner tout autour, afin de pouvoir plus commodément aider la malade en ce qu'elle aura besoin.

Si la femme est d'une habitude replete, il sera pour lors fort à propos de luy tirer du sang du bras ; car par ce moyen, sa poitrine étant dégagée, & ayant la respiration plus libre, elle aura bien plus de force à pousser ses douleurs en bas ; ce qui se fera sans aucun danger, dautant qu'en ce temps l'enfant étant prest à sortir, n'a plus de besoin du sang de la mere pour sa nourriture ; c'est une chose que j'ay souvent pratiquée avec un fort heureux succez ; outre cela cette évacuation empesche souvent que la femme n'ait la fiévre aprés son accouchement, en attendant l'heure duquel elle se promenera dans sa chambre, si ses forces le permettent ; & pour les conserver il sera assez à propos de luy faire prendre quelque bon consommé, ou un œuf frais, & quelques cuillerées de vin de temps en temps, ou bien une petite rôtie trempée dedans, sans user pour lors d'aucuns alimens solides. On luy recommandera sur tout, de faire bien valoir ses douleurs, en retenant son haleine, & poussant le plus fortement qu'elle pourra vers le bas, dans le moment qu'elles luy prendront. La Sage-femme touchera du doigt l'orifice interne de temps en temps, pour reconnoître si les eaux sont prestes à percer, & si l'accouchement les doit bien-tôt suivre ; elle oindra aussi toutes les parties genitales de quelque huile émoliente, ou d'axonge, ou de beurre frais, si elle voit qu'elles ayent de la peine à se dilater ; & cependant elle se tiendra toûjours proche de la malade, afin d'en observer attentivement les gestes, les plaintes, & les douleurs ; car par ces choses on juge bien à peu prés si la besogne s'avance, sans estre obligé de toucher la femme

tant de fois par bas. Defunt Monſieur *Delacuiſſe*, qui dormoit ſouvent auprés des femmes en travail, étoit ſi ſtilé à cela, qu'il ne s'éveilloit ordinairement que quand l'enfant étoit au paſſage, auquel temps les femmes convertiſſent leurs plaintes en grands cris, qu'elles redoublent fortement, à cauſe des douleurs beaucoup plus grandes & plus frequentes qu'elles en reſſentent. La malade pourra auſſi par intervalles ſe repoſer un peu ſur ſon lit, pour reprendre ſes forces; mais il faut bien prendre garde qu'elle n'y ſoit trop long-temps, & c'eſt ce que doivent obſerver principalement les petites trapuës; car elles accouchent toûjours plus difficilement, ſi on les laiſſe couchées durant tout leur travail, & encore d'autant plus ſi c'eſt de leur premier enfant, que quand on les fait un peu promener par la chambre, les ſoûtenant deſſous les bras, s'il eſt beſoin; à cauſe que par ce moyen la peſanteur de l'enfant (la femme étant debout) fait bien plûtoſt dilater l'orifice interne de la Matrice, que lorſqu'elle eſt couchée; cela fait auſſi que leurs douleurs en ſont bien plus fortes & plus frequentes, & que leur travail n'en eſt pas de beaucoup ſi long; pourveu toutefois qu'on obſerve bien qu'elles ne reſſentent aucun air froid, durant qu'on les fait ainſi promener dans la chambre.

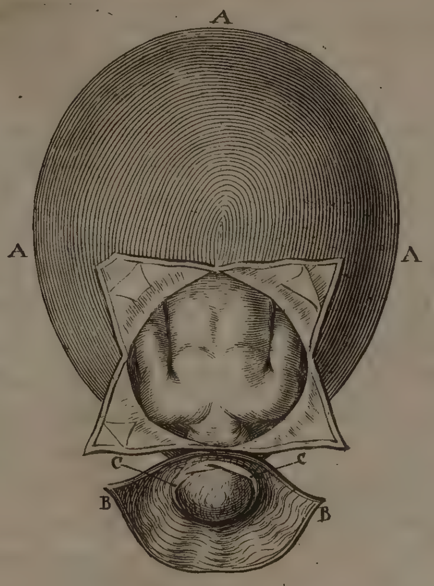
On ne ſe doit pas étonner du mal de cœur, ou du vomiſſement qui ſurvient quelquefois pour lors à la femme; car bien au contraire, il aide à pouſſer d'autant plus en bas, & à provoquer les douleurs de l'accouchement: Nous avons parlé de la cauſe de ce vomiſſement au Chapitre deuxiéme de ce preſent Livre, & du ſujet pour lequel il n'eſt pas dangereux.

Quand les eaux de l'enfant ſont bien preparées & formées, leſquelles on ſentira au travers des membranes, ſe preſenter à l'orifice interne, de la groſſeur de toute ſa dilatation, la Sage-femme les doit laiſſer percer d'elles meſmes, & ne pas faire comme aucunes, qui s'impatientant de la longueur du travail, viennent à rompre ces membranes pour les faire écouler; mais croyant par ce moyen bien avancer leur beſogne, au contraire elles la retardent ainſi faiſant devant que l'enfant ſoit tout-à-fait au paſſage; car par l'écoulement précipité de ces eaux, qui devoient ſervir à le faire gliſſer avec plus de facilité, il vient à demeurer à ſec, ce qui empeſche aprés, que les douleurs & les épreintes le puiſſent ſi facilement pouſſer qu'elles auroient

fait. Il ſera donc bien plus ſeur de les laiſſer percer d'elles-meſmes ; ce qu'étant arrivé, la Sage-femme pourra aiſément toucher l'enfant à nud, par la partie qu'il preſente la premiere, & reconnoître avec certitude, s'il vient naturellement, c'eſt à dire par la teſte, qu'elle ſentira dure, groſſe, ronde & égale ; mais ſi c'eſt une autre partie, elle touchera quelque choſe d'inégal, & raboteux, & de dur, ou mollaſſe, plus ou moins ſelon la partie que c'eſt. Incontinent aprés cela elle ſe dépeſchera de faire coucher la femme, ſi elle ne l'étoit pas pour luy aider en ſon accouchement, qui arrive pour l'ordinaire peu de temps en ſuite, s'il eſt naturel ; ce qu'elle fera de la maniere que je le diray au Chapitre ſuivant. Mais ſi elle s'apperçoit que l'enfant vienne en toute autre poſture qu'en la naturelle, & qu'elle ne ſe trouve pas aſſez capable de faire l'operation ainſi qu'il eſt requis, pour ſubvenir au defaut de la nature, & pour ſauver par ce moyen, la mere & l'enfant du peril de leur vie, où ils ſont tous deux, elle mandera pour lors le plus promptement qu'elle pourra un Chirurgien pour la ſecourir, qui ſoit adroit, connoiſſant, & expert en ces operations, & elle n'attendra pas que les choſes ſoient à l'extremité, comme pluſieurs font le plus ſouvent.

Il y a certaines Sages-femmes qui ont ſi peur que les Chirurgiens leur oſtent leur pratique, ou de paroître ignorantes devant eux, qu'elles aiment mieux tout riſquer, que de les envoyer querir dans la neceſſité : quelques autres ſont ſi preſomptueuſes, qu'elles croyent eſtre auſſi capables qu'eux de tout entreprendre. Il s'en voit auſſi, qui à la verité n'ont pas ces vices, mais qui faute de connoiſſance & d'experience en leur art, eſperent toûjours en vain que l'enfant pourra reprendre avec le temps une bonne ſituation, & que les accidens ceſſeront (s'il plaît à Dieu, comme elles diſent) & quelques-unes font malicieuſement une telle peur, & donnent tant d'apprehenſion des Chirurgiens aux pauvres femmes, les qualifiant de bouchers & de bourreaux, qu'elles aiment mieux quelquefois mourir en travail, avec leur enfant dans le ventre, que de ſe mettre entre leurs mains : mais en verité, elles ne peuvent meriter à juſte titre ce beau nom de Sage-femme qu'on leur a donné, à ce que je croy, parce qu'au rapport de *Diogene Laërte*, & de *Valere le Grand*, la mere de *Socrate*, qui avoit la reputation d'eſtre la plus ſage de toute la

Grece, exerçoit l'art des accouchemens, duquel nom elles se rendent tout-à-fait indignes, si elles ne se comportent avec beaucoup de prudence, & avec une grande équité de conscience en une occasion si importante; car quand elles appelleront de bonne heure quelqu'un pour les secourir au besoin, & avant qu'un enfant (comme il arrive tres-souvent) soit si engagé au passage dans une mauvaise situation, qu'il est presque impossible de luy en donner une autre, sans faire une extréme violence à la femme, qui est aussi cause de la mort de l'enfant, bien loin pour lors de perdre leur reputation, elles l'augmenteront par ce moyen, dautant qu'ainsi faisant on sera persuadé qu'elles ont bien sçu reconnoître le danger en temps & lieu, & le Chirurgien étant appellé aussi-tost que la necessité le requiert, ne pourra point (si ce n'est à tort) trouver aucun sujet de leur attribuer la mauvaise suite de l'accouchement, quand le cas y échet, dont leur conscience sera aussi déchargée; parcequ'en cette rencontre, il y va (ainsi qu'il est dit) de la vie de la mere, & de celle de l'enfant, comme encore à son égard de la privation du Baptême, pour raison dequoy il est frustré à jamais de la joüissance de la beatitude eternelle : c'est pourquoy ceux & celles qui par leur imprudence ou méchanceté, sont cause d'un tel mal-heur, meriteroient de porter eux-mesmes la peine qu'ils font souffrir à ces pauvres innocens. Aussi-tost donc que les eaux auront percé les membranes, & que la Sage-femme reconnoîtra que l'enfant ne vient pas bien, elle ordonnera à la malade de ne plus tant s'efforcer, de peur que le faisant par ce moyen trop engager dans le passage, le Chirurgien n'ait bien plus de peine à le retourner; & elle l'envoyera querir au plus viste, pour y travailler selon qu'il sera necessaire, ce qu'il fera de la maniere que je montreray dans la suite de ce Livre. Il est temps maintenant, aprés avoir dit ce qu'il faut faire quand la femme est en travail, de faire connoître comment elle pourra estre aidée & soulagée dans son accouchement naturel.



Cette Figure repreſente fort bien tout le globe de la Matrice, qui eſt ſeulement ouvert en partie, pour faire voir de quelle maniere l'enfant en ſort dans l'accouchement naturel.

A. A. A. *Montrent le corps de la Matrice.*

B. B. *Vne portion du* vagina, *ou col de la Matrice, ouvert juſques à ſon orifice interne.*

C. C. *L'orifice interne, qui ceint la teſte de l'enfant comme une couronne, pour raiſon dequoy il eſt appellé le couronnement.*

CHAPITRE VIII.

De l'accouchement naturel; & le moyen d'y aider les femmes, quand il y a un ou pluſieurs enfans.

NOus avons cy-devant fait connoître, que quatre choſes étoient requiſes en l'accouchement, pour pouvoir eſtre vrayement dit legitime & naturel; ſçavoir, qu'il ſoit à terme,

qu'il soit prompt & sans aucuns fâcheux accidens, que l'enfant soit vivant, & qu'il vienne en bonne figure; ce qu'ayant esté reconnu devoir estre ainsi, aprés que les eaux de la femme auront percé d'elles-mesmes leurs membranes, comme nous avons dit, on la fera mettre aussi-tost sur le petit lit, qui luy aura esté preparé devant le feu à ce sujet, ou bien elle sera couchée dans le sien ordinaire, si elle le desire; car toutes les femmes n'ont pas coûtume d'accoucher en mesme posture, les unes veulent que ce soit en se tenant sur les genoux, comme font certaines femmes aux villages, autres étant debout, & ayant seulement les coudes appuyez sur quelque oreiller mis sur une table, ou sur le bord du lit, & d'autres étant couchées sur quelque matelas mis à terre au milieu de la chambre; mais le meilleur & le plus seur est, qu'elles soient accouchées dans leur lit ordinaire, pour éviter l'incommodité & l'embarras de les y transporter aprés; auquel cas on le doit bien garnir de matelas plûtost que de lit de plumes, y ajustant des linges & des draps pliez en plusieurs doubles, & autres garnitures qu'on rechangera selon la necessité, pour empêcher que le sang, les eaux, & autres immondices qui sortent en l'accouchement, ne viennent à les incommoder ensuite.

Ce lit doit estre fait en telle façon, que la femme ainsi prête d'accoucher y soit couchée sur le dos, ayant le corps de moyenne figure, c'est-à-dire la teste & la poitrine un peu élevées, & de telle sorte qu'elle ne soit entierement couchée, ny tout-à-fait assise; car par cette situation elle respirera plus à son aise, & elle aura bien plus de force à faire valoir ses douleurs, que si elle étoit enfoncée dans son lit. Etant en cette posture, elle écartera ses cuisses l'une de l'autre, en pliant un peu les jambes contre les fesses, qui seront mediocrement élevées par un petit oreiller mis dessous, s'il est besoin, afin que le *coccyx*, ou croupion ait plus de liberté de se reculer en arriere, & ses pieds seront appuyez contre quelque chose qui resiste; outre cela elle tiendra quelque personne de ses mains, afin de se mieux roidir pendant ses douleurs. La femme ainsi située proche du bord de son lit (auprés duquel sera la Sage-femme, qui par ce moyen aura plus de facilité pour luy aider au besoin) prendra courage, & fera valoir ses douleurs le plus qu'il luy sera possible, en s'efforçant de les pousser en bas lorsqu'elles luy viendront; ce qu'elle fera

en retenant son haleine, & s'épreignant de tout son pouvoir, comme si elle vouloit aller au bassin; car par tels efforts, le diaphragme étant fortement poussé en bas, pousse luy-mesme la Matrice & l'enfant qui est dedans, quoy faisant, elle sera consolée de sa Sage-femme, & priée de supporter patiemment son mal, luy faisant esperer qu'elle sera bien-tost delivrée. Il y en a qui veulent aussi, qu'il y ait pour lors quelqu'autre femme, qui luy presse les parties superieures du ventre, en poussant doucement l'enfant en bas, dont je ne suis pas d'avis; dautant que telles compressions seroient plus nuisibles que profitables, à cause du danger qu'il y auroit de faire quelque contusion à la Matrice, qui est extrémement douloureuse en ce temps: j'ay vû des femmes s'estre fort mal trouvées ensuite, pour avoir esté traitées de la maniere. Mais la Sage-femme se contentera seulement (aprés avoir oint sa main d'huile ou de beure frais, à laquelle elle ne doit avoir aucune bague ny aucun brasselet) d'aider à dilater tout doucement l'orifice interne de la Matrice, en mettant l'extremité de ses doigts à son entrée, & les écartant les uns des autres, dans le moment que les douleurs prennent, pour tâcher de faire avancer l'enfant, en poussant peu à peu les costez de cét orifice vers le derriere de sa teste, oignant aussi de beurre frais ces parties, s'il en est besoin.

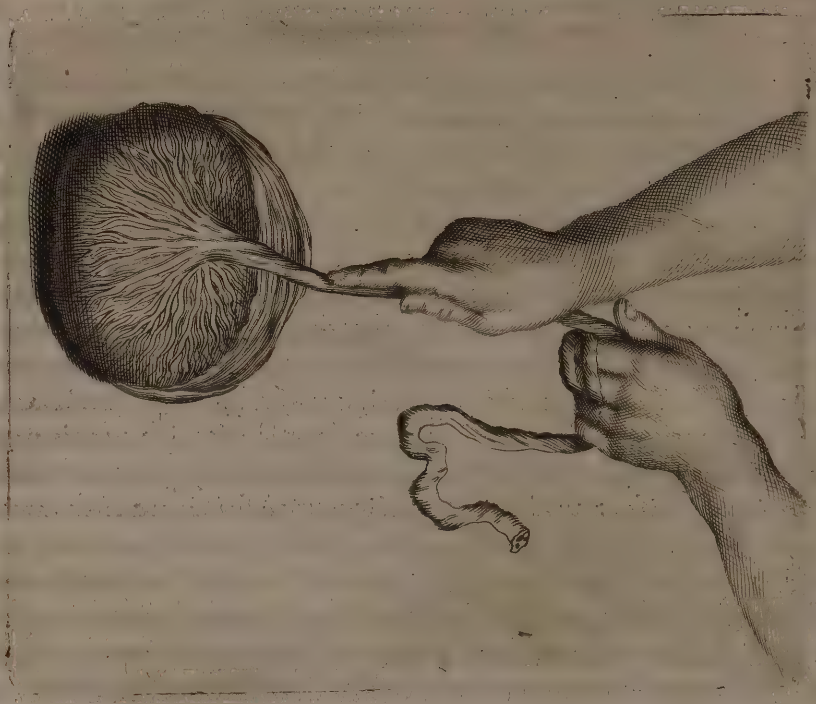
Quand la teste de l'enfant commence à s'avancer dans cét orifice interne, on dit vulgairement qu'elle est au couronnement, à cause qu'il la ceint, & embrasse tout autour comme une couronne; & quand elle est si avancée qu'on commence d'en voir manifestement l'extremité hors de la partie honteuse, on dit en ce temps que l'enfant est au passage, & pour lors les femmes qui accouchent s'imaginent que leur Sage-femme (quoy qu'il ne soit pas vray, & qu'elle ne les touche pas seulement) les blesse avec ses doigts, comme si elles étoient égratignées ou piquées d'épingles en ces parties; ce qui leur arrive, à cause de la violente distension & laceration que leur y fait quelquefois la teste de l'enfant par sa grosseur.

Lorsque les choses sont en cét état, la Sage-femme se mettra en posture commode pour recevoir l'enfant qui doit bien-tost venir, & avec l'extremité des doigts de ses mains, dont les ongles seront bien rognez, elle tâchera de repousser, comme il est dit, ce couronnement de la Matrice vers le derriere de la teste

de l'enfant, & auſſi-toſt qu'elle ſera avancée juſques à l'endroit des oreilles ou environ, elle la prendra par les deux côtez avec ſes deux mains; ce qu'ayant fait, en ſe ſervant de l'occaſion d'une bonne douleur, elle tirera dans ce moment l'enfant dehors, prenant garde ſur tout en ce temps, que le cordon de l'umbilic ne ſoit entortillé autour de ſon col, ou de quelque autre partie, de peur qu'elle ne vînt auſſi à tirer de violence l'arrierefaix, comme encore la Matrice à laquelle il eſt attaché, ce qui ſeroit pareillement cauſe d'un grand flux de ſang, ou pourroit meſme faire rompre ce cordon, pour lequel ſujet la femme ſeroit enſuite bien plus difficilement délivrée. Il faut obſerver auſſi de ne pas tirer tout-à-fait directement cette teſte, mais comme en vacillant un peu, & l'agitant legerement de coſté & d'autre, afin que les épaules puiſſent plûtoſt & plus facilement prendre ſa place incontinent aprés qu'elle ſera paſſée, ce qui ſe doit faire ſans perdre aucun temps, de peur qu'étant ſortie, l'enfant ne demeure arreſté par leur largeur & groſſeur, & qu'il ne ſoit en danger d'étre étranglé & ſuffoqué, étant ainſi pris au paſſage : mais d'abord que les épaules ſeront dehors, ayant coulé pour ce faire, s'il étoit beſoin, quelques doigts au deſſous des aiſſelles, le reſte du corps ſortira ſans aucune difficulté.

Auſſi-toſt que la Sage-femme aura tiré l'enfant de la ſorte, elle le mettra ſur le coſté, luy tournant la face vers elle, pour éviter que le ſang & les eaux qui ſortent immediatement aprés, ne viennent à l'incommoder, ou meſme à le ſuffoquer en luy tombant dans la bouche & dans le nez, comme il pourroit arriver ſi elle le poſoit ſur le dos, enſuite dequoy il ne luy reſtera plus qu'à delivrer la femme accouchée, ce qu'elle fera de la maniere que j'enſeigneray au Chapitre ſuivant; mais devant cela, elle prendra garde exactement s'il n'y a pas encore quelqu'autre enfant qui ſoit reſté dans la Matrice; car il arrive aſſez ſouvent qu'il y en a deux, & quelquefois meſme davantage, ce qu'elle pourra facilement reconnoître, en ce que les douleurs de l'accouchement ne laiſſent pas de continuer aprés la ſortie de l'enfant, & le ventre de la femme eſt encore extrémement gros; outre cela elle en ſera tout-à-fait aſſurée, ſi mettant ſa main à l'entrée de la Matrice, elle y ſent d'autres eaux dans leurs membranes, avec un autre enfant ſe preſenter au paſſage; en ce cas, il faut bien ſe garder de délivrer la femme avant

qu'elle soit accouchée de son deuxiéme enfant, & des autres encore, s'il y en avoit un plus grand nombre; dautant que les jumeaux n'ayant le plus souvent qu'un mesme délivre pour tous, auquel il y a seulement plusieurs cordons, avec autant de separations de membranes, si on venoit à le tirer dehors aprés la sortie du premier enfant, les autres seroient en grand danger de leur vie, parceque cette partie leur est absolument necessaire tant qu'ils sont dans la Matrice; & on causeroit par ce moyen une grande perte de sang à la mere. C'est pourquoy on retranchera le cordon de l'umbilic du premier sorty, l'ayant auparavant lié avec un bon fil, mis en quatre ou cinq doubles, de la façon que nous dirons plus precisément cy-aprés; & on attachera son bout restant avec un petit cordon à la cuisse de la femme, non pas de peur qu'il ne rentre dans la Matrice; mais pour empêcher qu'elle n'en soit incommodée en luy pendant entre les cuisses, faisant aussi une autre ligature à son extremité, pour empêcher que le sang n'en sorte, aprés quoy ayant osté cét enfant, on ne fera aucune difficulté de rompre les membranes de l'autre enfant, pour en faire écouler les eaux (au cas qu'elles ne le fussent pas encore) parceque le premier ayant fait le passage, on accelere par ce moyen la sortie du second, dont on aura soin de l'accoucher, observant toutes les mesmes circonstances qu'au premier sorty; ce qu'étant fait, on la pourra surement délivrer comme nous allons dire.



CHAPITRE IX.

La maniere de délivrer la femme en l'accouchement naturel.

LA plufpart des animaux, aprés avoir mis leurs petits hors de leur ventre, ne jettent rien que quelques eaux, & les membranes qui les envelopoient; mais la femme a un arrierefaix qu'elle doit vuider aprés fon accouchement, comme chofe alors tout-à-fait inutile & incommode; c'eft pourquoy auffi-toft que l'enfant fera hors de la Matrice, avant mefme que de luy noüer & couper le cordon de l'umbilic, de peur qu'elle ne vienne à fe refermer, il faut fans perdre aucun temps delivrer l'accouchée de cette maffe charnuë, qui étoit deftinée pour fournir du fang pour la nourriture de l'enfant, pendant qu'il étoit dans la Matrice, & qu'on appelle en ce temps avec affez de raifon arrierefaix, parce qu'il vient aprés l'enfant, & qu'il eft comme un

autre faix à la femme, ou délivre, parce qu'étant sorty, elle est tout-à-fait delivrée. Pour ce faire, la Sage-femme ayant pris le cordon, en fera un ou deux tours à deux doigts de sa main gauche joints ensemble, afin de le tenir plus ferme, de laquelle pour lors elle le tirera mediocrement, ou bien elle le prendra de cette mesme main gauche avec un linge sec, afin qu'il ne glisse entre ses doigts, & de la main droite elle le prendra simplement au dessus de la gauche, tout proche de la partie honteuse, tirant pareillement avec elle fort doucement, en appuyãt cependant le bout de deux doigts joints ensemble, ou seulement celuy du doigt indice de cette mesme main, étendu & porté à l'entrée du *vagina* sur ce cordon selon sa longueur, comme on peut voir en la figure qui est icy representée; observant aussi toûjours, pour rendre la chose plus aisée, de tirer & appuyer principalement vers le costé où l'arrierefaix est moins adherent, quoy faisant, le reste se détachera bien mieux; ce qui se fait de mesme que nous le pouvons concevoir par l'exemple d'une carte collée contre quelque chose; car elle en est bien plus facilement separée, si elle est tirée par l'endroit où elle commence à se détacher, que si elle est prise par celuy où elle est tout-à-fait jointe.

Il faut bien prendre garde sur tout de ne pas tirer & traiter avec trop de violence le cordon, de peur que venant à se rompre, comme il fait quelquefois, tout proche de l'arrierefaix, on ne soit obligé de porter ensuite la main dans la Matrice, pour delivrer la femme, ou bien mesme que la Matrice, à laquelle cét arrierefaix est quelquefois tres-fortement attaché, ne soit attirée avec luy au dehors, ainsi qu'il est arrivé à quelques personnes que je connois, comme aussi qu'en étant separé avec trop grand effort, il ne survienne au mesme moment une excessive perte de sang, qui seroit certainement d'une dangereuse suite. On observera donc bien pour ces raisons de l'ébranler, & tirer doucement, & peu à peu de la maniere que nous venons de dire, pendant quoy, pour en faciliter d'autant plus aisément l'expulsion, la femme soufflera fortement dans une de ses mains fermée, de la façon qu'elle feroit dans l'embouchure d'une bouteille, pour sçavoir si elle n'est pas cassée; ou bien elle mettra un de ses doigts au fond de sa bouche, comme pour s'exciter à vomir, ou elle s'épreindra de mesme que si elle vouloit aller à la

ſelle, pouſſant auſſi toûjours en bas, en retenant ſon haleine, comme elle faiſoit pour mettre ſon enfant dehors. Tous ces mouvemens, & ces differentes agitations produiſent le meſme effet, & font détacher & expulſent l'arrierefaix de la Matrice. Outre l'obſervation de toutes ces circonſtances, s'il ſe rencontroit une plus grande difficulté à la choſe, on pourra au beſoin, aprés avoir reconnu de quel coſté cét arrierefaix eſt ſitué, commander à une Garde bien aviſée, de preſſer legerement avec le plat de ſa main le ventre de l'accouchée, la menant doucement en bas comme par maniere de friction, & ayant égard ſur tout à ne le pas faire trop rudement : mais ſi pour tout cela on ne peut encore l'avoir, on ſera obligé de porter la main dans la Matrice pour l'en détacher, & ſeparer de la façon que je diray au Chapitre ſuivant, où je montreray la maniere de le tirer quand le cordon en eſt rompu.

Auſſi-toſt qu'on aura delivré l'accouchée, & fait ſortir l'arrierefaix de la ſorte, on doit bien conſiderer s'il eſt tout entier, & prendre garde qu'il n'en reſte aucune portion dans la Matrice, ny de ſes membranes, ou quelques caillots de ſang, leſquels on doit auſſi tirer dehors; car ils ſeroient enſuite cauſe de tres-grandes douleurs par leur retention : & ſi la femme s'étoit plainte durant ſa groſſeſſe de quelque douleur, dureté, ou peſanteur extraordinaire du ventre, plus grande en un endroit particulier du ventre qu'en l'autre, on examinera encore s'il n'eſt point reſté en ſa Matrice quelque corps étrange en maniere de faux-germe, afin de le tirer dans ce meſme temps; car j'ay vû quelques femmes qui ayant eû les ſignes que je viens de ſpecifier, ont vuidé des faux-germes aprés avoir eſté bien délivrées de leur arrierefaix, qui étoit tout entier & tres-bien figuré : enſuite de cela on ſongera aux choſes neceſſaires à la mere & à l'enfant, qui ſont en cét état, dont nous ferons mention en leur lieu.

Quand la femme a deux enfans, on la delivrera de la meſme façon que ſi elle n'en avoit eû qu'un; obſervant ſeulement, pour les raiſons que nous avons fait remarquer au precedent Chapitre, de ne le pas faire devant que tous les enfans ſoient ſortis; aprés quoy on le pourra ſans aucun danger, en ébranlant & tirant toûjours doucement, tantôt un des cordons, tantôt l'autre, & tous deux enſemble, & ainſi alternativement tant que tout vienne, y procedant comme j'ay dit cy-deſſus.

Lorſque

Lorſque l'enfant vient bien & naturellement, la femme accouche, & eſt delivrée avec fort peu d'aide, en s'y comportant de la maniere que j'ay enſeignée dans ces deux derniers Chapitres, dont ſont capables les moindres Sages-femmes, & ſouvent meſme faute d'elles, une ſimple Garde y peut ſuppléer; mais il y a bien d'autres myſteres quand l'accouchement eſt contre nature; car pour lors, l'adreſſe & la prudence d'un Chirurgien expert y ſont le plus ſouvent requiſes. C'eſt dequoy nous allons maintenant traiter dans toute la ſuite de ce troiſiéme Livre.

CHAPITRE X.

De la maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la Matrice, aprés que le cordon eſt rompu.

ON peut mettre la maniere preſente de faire l'extraction de l'arrierefaix au nombre des accouchemens contre nature, à cauſe qu'il ne ſuffit pas, afin que l'accouchement ſoit dit naturel, que l'enfant ſoit bien ſorty; car il faut encore que la femme ſoit bien delivrée. A l'égard de l'enfant, celuy-cy peut bien eſtre dit naturel, dautant qu'il n'a plus beſoin de cette partie auſſi-toſt qu'il eſt hors de la Matrice; mais quant à la mere, il luy eſt tout-à-fait contre nature. Nous parlerons donc en premier lieu de ce fâcheux accouchement, parcequ'il participe du naturel, comme nous venons de dire, du coſté de l'enfant, qui n'y eſt en aucun peril, à cauſe qu'il eſt déja ſorty; aprés quoy nous traiterons de ceux auſquels la mere & l'enfant ſont en tres-grand danger, s'ils n'y ſont promptement & adroitement ſecourus.

J'ay déja montré au Chapitre precedent, comme on doit delivrer la femme qui accouche naturellement, auquel on peut recourir pour en voir la methode; mais parfois la Sage-femme le voulant faire, vient à rompre le cordon de l'umbilic en le tirant trop fort, ou à cauſe qu'il eſt quelquefois ſi foible, & d'autresfois meſme ſi corrompu, quand l'enfant eſt mort, que le peu qu'on y touche en tirant le fait quitter priſe, & ſeparer tout proche de l'arrierefaix, qui reſte enſuite dans la Matrice, ou pour y eſtre trop adherent, ou à cauſe de la foibleſſe de la fem-

me qui n'a pas la force de l'expulser au dehors, pour avoir esté extrémement debilitée par la longueur d'un mauvais travail, ou parce que ne l'ayant pas tiré promptement aprés l'accouchement, la Matrice s'est tellement refermée, qu'elle ne luy peut plus donner passage, laquelle ne peut aussi estre dilatée pour ce sujet, si ce n'est avec une grande difficulté; car elle demeure à sec, quand les glaires & les humiditez naturelles qui ont coûtume de sortir dans l'accouchement sont écoulées il y a déja long-temps.

Puisque c'est une verité qui ne reçoit point de doute, que l'arrierefaix demeuré dans la Matrice aprés la sortie de l'enfant, est un corps étrange, qui seroit capable en y restant de causer la mort à la femme, nous devons faire en sorte qu'il n'y sejourne aucunement s'il est possible. C'est pourquoy ayant essayé de la delivrer, comme nous avons montré au susdit Chapitre, si le cordon vient à se rompre ainsi proche de l'arrierefaix, il faut aussi-tost, devant que la Matrice se soit refermée, porter la main dedans, qui soit bien ointe d'huile, ou de beurre frais, & qui ait les ongles des doigts rognez fort prés, pour l'en separer doucement avec elle, & le tirer dehors avec les grumeaux de sang qui y peuvent estre. Quand le cordon de l'umbilic n'est point rompu, il nous conduit facilement en le suivant de la main, au lieu où cét arrierefaix est situé; mais l'étant, & ayant tout-à-fait quitté prise, nous n'avons plus ce guide, pour lequel sujet on doit bien prendre garde pour lors à ne pas se tromper, en prenant une partie pour l'autre, comme j'ay vû faire une fois à une Sage-femme, qui tiroit fortement le corps de la Matrice vers son orifice interne, croyant tirer l'arrierefaix qui étoit resté au dedans; mais voyant que tous les efforts qu'elle faisoit ne servoient qu'à faire extrémement souffrir la pauvre malade, elle fut contrainte de me ceder sa place, & d'avoüer qu'elle n'en pouvoit pas venir à bout, quoy qu'elle se fût auparavant temerairement vantée d'estre plus capable en son Art qu'aucun Chirurgien.

Aussi-tôt donc qu'on aura porté la main, comme j'ay dit, dans la Matrice vers son fond, on y trouvera l'arrierefaix, qu'on connoîtra par un grand nombre de petites inégalitez, qu'y font toûjours les racines des vaisseaux umbilicaux, du costé qu'ils y viennent aboutir, lesquelles le feront aisément distinguer d'avec la

Matrice, s'il y est encore adherent, quoy qu'elle soit en ce temps un peu rugueuse & inégale, parceque ses membranes qui étoient grandement étenduës, viennent à se contracter incontinent aprés que l'enfant & ses eaux qui les tenoient dilatées en sont dehors; mais ceux qui se connoissent bien en l'Art, peuvent facilement juger de la chose. Si on trouve que l'arrierefaix soit entierement détaché de la Matrice, il ne sera pas difficile de le tirer quand on aura la main dedans; mais s'il y est adherent, ayant reconnu de quel costé il l'est moins, on commencera par cét endroit à le separer tout doucement, en mettant pour ce sujet quelque doigt entre luy & la Matrice, continuant peu à peu jusques à ce qu'il soit entierement détaché, aprés quoy on le tirera dehors; prenant bien garde à n'y pas aller trop rudement, & observant cependant, si on ne peut pas faire autrement, de laisser plûtost quelque legere portion de cét arrierefaix, que d'écorcher ou égratigner la moindre partie de la substance de la Matrice, de peur qu'il n'y survint grand flux de sang, ou inflammation & gangrene, dont la mort s'ensuivroit; se gardant bien aussi de ne le pas tirer avant qu'il soit tout-à-fait separé, afin de ne pas amener la Matrice avec luy, & le conservant autant entier que le pourront permettre ces reflexions, pour le montrer ensuite aux assistans, & leur faire connoître que l'operation aura esté bien faite. Mais le plus souvent ce n'est pas tant l'adherence de l'arrierefaix à la Matrice qui le retient ainsi au dedans, que c'est la seule contraction de son orifice interne, qui n'étant pas dilaté à proportion de la grosseur du corps de l'arrierefaix, l'arrête, ne luy pouvant pas donner passage, ce qui fait souvent rompre & détacher entierement le cordon de l'umbilic.

Lorsque le Chirurgien sera mandé, si la Matrice n'est pas assez ouverte pour y pouvoir mettre sa main dans l'abord, il oindra aussi-tost d'axonge les parties genitales de la femme, afin qu'il les puisse plus facilement dilater; aprés quoy il l'y introduira petit-à-petit, sans neantmoins user de grande violence, ou bien seulement deux ou trois de ses doigts, avec lesquels il prendra une portion du corps de l'arrierefaix qui se presente presque toûjours à l'orifice interne, & tirera doucement, & un peu obliquement de costé & d'autre ce qu'il en tient, tâchant toûjours, en conservant sa premiere prise sans la rompre, autant

qu'il le pourra faire, d'en reprendre une autre plus avant, à proportion qu'il fait avancer peu à peu le corps de l'arrierefaix, faisant toûjours en sorte que dans la prise qu'il tiendra il y ait une partie de ses membranes; car s'il tiroit seulement la substance spongieuse de l'arrierefaix, elle ne manqueroit pas de se rompre par morceaux, à cause de son extréme mollesse; & cependant, la femme de son costé contribuëra beaucoup à cette dilatation, comme aussi à l'expulsion de l'arrierefaix, si elle pousse fortement en bas, retenant son haleine, & s'excitant à vomir ou à éternuer, & faisant les autres choses dont nous avons fait mention au precedent Chapitre. Mais si pour tout cela elle ne peut vuider cét arrierefaix, & si sa Matrice ne peut estre assez dilatée pour l'aller querir, ou s'il y est tellement adherent qu'il n'en puisse estre separé, pour lors afin d'éviter un plus grand mal, on commettra l'operation à la nature, luy aidant par le moyen des remedes qui le feront suppurer : pour ce sujet on fera des injections dans la Matrice avec la decoction de mauves, guimauves, parietaire, & graine de lin, dans laquelle on ajoûtera beaucoup d'huile de lis, ou un bon morceau de beurre frais. Cette injection la lenira & temperera, & en l'humectant & amollissant rendra son orifice plus facile à se dilater, & aidera par la suppuration qu'elle fera de l'arrierefaix à le détacher plus facilement. Pour en procurer encore plûtost l'expulsion, il faudra donner à la femme quelque clystere un peu fort, afin que les épreintes qu'elle fera pour aller à la selle luy puissent faire vuider, ce qui arrive à plusieurs qui le rendent dans le bassin, & quelquefois mesme lorsqu'elles n'y songent pas.

On peut aussi en ce temps, pour éviter que la fiévre ne survienne, comme elle a coûtume, & beaucoup d'autres accidens, luy tirer du sang du bras, ou du pied, selon qu'il sera jugé plus à propos & necessaire, pendant quoy il faut principalement fortifier la femme, pour empêcher que les vapeurs fetides & cadavereuses provenant de la pourriture de l'arrierefaix, ne se communiquent aux parties nobles; ce qu'on fera par de bons cardiaques, desquels on luy fera user souvent, non pas composez de ces confections de theriaque, de mitridat, ou d'autres farfanteries de pareille nature, dont on ne peut donner aucune raison qu'en admettant leurs facultez specifiques, ou plûtost imaginaires, lesquelles choses sont plus propres à faire vomir

qu'à conforter le cœur : mais les veritables cardiaques qu'on luy donnera, seront de ceux qui font bonne nourriture, & qui en mesme temps réjoüissent l'estomach sans le dégouter, comme font ces sortes de drogues qui ne sont bonnes que pour ceux qui les vendent; car comme *Pline* nous enseigne tres-bien au 1. Ch. du 29. Liv. de son *hist. nat.* parlant de ces precieuses compositions, & principalement de la theriaque. *Ostentatio artis, & portentosa scientiæ venditatio manifesta est.* Ce n'est autre chose qu'une ostentation de l'art, & une prodigieuse vanité manifeste d'une science ridicule. *Ac ne ipsi quidem illam novere*, laquelle n'est pas mesme connuë de ceux qui l'ordonnent, comme il le prouve fort bien par plusieurs raisons qu'il allegue en ce mesme Chapitre. Neantmoins il y a des personnes tellement infatuées de ces sortes de remedes (qui dans la verité servent plûtost d'empêchement à la nature) qu'elles ne croiroient pas bien guerir si on ne leur en ordonnoit : mais, *qui vult decipi decipiatur*; c'est-à-dire en bon François, qui voudra estre trompé soit trompé.

On preferera donc pour le sujet que nous venons de dire, de donner à la femme des boüillons & consumez faits avec chairs de veau & de volaille, dans lesquels on mettra le jus d'un orange devant que de luy faire prendre, & elle pourra aussi boire un peu de limonade, ou de l'orangeade, ou bien on mélera dans sa ptisane ordinaire un peu de syrop de limon, ou de celuy de grenade (car ces syrops qui sont tres-agreables au goût, sont fort propres à réjoüir l'estomach, & à fortifier le cœur contre les vapeurs malignes, dautant qu'ils resistent à la pourriture des humeurs) ou mesme on luy fera prendre de temps en temps (si elle étoit debile & sans fiévre considerable) quelque peu de bon vin bien trempé, lequel nous pouvons dire estre le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques : au surplus on fera d'autres remedes selon les accidens qui surviendront, à cause de la retention de l'arrierefaix, tâchant toûjours de le faire sortir le plûtost qu'on pourra; car tant qu'il demeurera dans la Matrice, la femme y ressentira continuellement de grandes douleurs presque semblables à celles qui precedoient l'enfantement, quand mesme il n'y en seroit resté qu'une portion; & jusques à ce qu'elle ait tout-à-fait vuidé ce corps étrange, elle reïterera toûjours ses efforts, qui neantmoins luy seront vains, si les cho-

ses n'y sont bien disposées auparavant. Mais d'autant plus que l'arrierefaix ainsi retenu est petit, d'autant plus difficilement peut-il quelquefois estre jetté dehors, à cause que l'impulsion que la femme peut faire de sa part en s'épreignant n'est pas si grande, quand le corps qui est contenu dans la Matrice est petit, que quand il est d'une grosseur considerable; car pour lors elle est bien plus fortement poussée & comprimée; outre cela, c'est qu'il arrive de mesme qu'aux fruits qui se détachent & qui tombent d'eux-mesmes de l'arbre quand ils sont meurs, & qui au contraire en sont difficilement separez lorsqu'ils sont encore verts: c'est ce qui fait que la femme qui avorte est souvent bien plus difficilement delivrée que celle qui accouche à terme.

Il y a beaucoup de Sages-femmes qui aprés avoir rompu le cordon de la façon dite cy-dessus, laissent souvent leur besogne imparfaite, & remettent le reste à l'œuvre de nature; mais souvent aussi les pauvres femmes meurent, à cause des grands accidens qui arrivent ordinairement avant l'entiere suppuration de l'arrierefaix ainsi retenu. Pour éviter quoy, lorsqu'elles se rencontrent en pareille occasion, il faut qu'elles fassent leur possible de delivrer aussi-tost la femme ainsi que nous avons dit, ou si elles ne s'en sentent pas capables, parcequ'il faut porter la main dans la Matrice pour le faire, ce qui est plûtost le fait du Chirurgien, qui en a une parfaite connoissance, elles doivent le mander promptement, afin qu'il trouve lieu, n'étant pas encore tout-à-fait refermée, d'y introduire la sienne; car plus elle differeroit, d'autant plus la chose seroit-elle aprés difficile.

Il y en a d'autres qui ont bien assez de hardiesse pour entreprendre cette operation; mais faute d'industrie & de connoissance necessaire elles n'en peuvent pas venir à bout, & laissent parfois la chose en pire état que si elles n'y eussent pas touché, comme il estoit arrivé à une pauvre femme du fauxbourg S. Marcel, que je fus délivrer, trois jours aprés avoir esté accouchée à demi-terme par une matrone du mesme Fauxbourg, sur la requisition que m'en fit Monsieur *Bessier*, mon Confrere, qui me conduisit & accompagna chez elle, où estant je trouvé qu'elle ressentoit de continuelles douleurs par tout le ventre, qui la tenoient comme si elle eût encore voulu accoucher, vuidant par sa Matrice des humiditez noirâtres, plus fetides & plus puantes six fois que ne seroit l'essence d'un retrait, & qu'elle avoit

outre cela une grande douleur de teste avec la fiévre, qui dans peu se seroit sans doute bien augmentée, si je ne l'eusse délivrée en ce temps comme je fis; pour lequel sujet m'estant informé tant d'elle que des assistans qui estoient dans sa chambre de quelle maniere elle estoit accouchée, & depuis quel temps, on me dit qu'il y avoit déja trois jours entiers; mais que sa Sage-femme n'ayant pas pû la délivrer tout-à-fait, avoit seulement tiré quelques petites portions de l'arrierefaix, & dit qu'on ne se devoit pas mettre en peine de ce qui estoit resté, faisant toûjours vainement esperer qu'il viendroit bien de luy-mesme, & qu'au surplus il n'y avoit rien à faire qu'à se donner patience. A la verité, elle n'estoit pas si blâmable, pour ne pouvoir pas délivrer cette pauvre femme, qu'elle l'estoit pour ne la pas faire secourir, aussi-tost qu'elle reconnut que la difficulté passoit sa capacité, par une personne qui l'entendît mieux qu'elle: Aprés ce recit, ayant mis pour cõnoître l'état des choses presentes, deux de mes doigts dans le *vagina*, je trouvay l'orifice interne de sa Matrice presque exactement fermé, dans lequel neanmoins j'introduisis le doigt indice, où estant, en le fléchissant de costé & d'autre sans le retirer, je dilatay peu à peu avec luy cét orifice, en telle sorte que j'y fis entrer le doigt suivant, avec lesquels deux seuls, n'y en pouvant pas mettre davantage, je tiray trois morceaux de l'arrierefaix, gros comme des noix, qui y estoient restez, les prenant l'un aprés l'autre entre mes deux doigts, de la maniere que font les écrevisses, lors qu'elles veulent serrer quelque chose avec une de leurs pattes fourchuës; au moyen dequoy en peu de temps je délivray entierement cette femme, laquelle incontinent aprés ne ressentit plus aucune douleur, & se porta tres-bien ensuite, aussi-bien que plus de cinquante autres, ausquelles j'ay donné un pareil secours: Mais sans cela, cette femme auroit indubitablement couru le hazard de la vie, à cause de la grande corruption de ce qui estoit retenu dans sa Matrice; car ce que j'en tiray ainsi, sentoit si mauvais, que plus de deux jours aprés, ma main en avoit encore une puante odeur, quoy que je l'eusse lavée trois ou quatre fois avec du vinaigre.

Mais il arrive souvent dans les avortemens des premiers mois, qui se font toûjours avec quelque perte de sang, que l'enfant, qui est petit, est expulsé de la Matrice avec quelques membranes farcies de caillots de sang, dans le temps que la Sage-fem-

me n'eſt pas auprés de la malade pour la ſecourir, & que les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe n'examinent pas preciſément ſi parmy ces excretions la femme a vuidé l'arrierefaix, lequel eſt retenu au dedans, à cauſe que la Matrice ſe referme auſſi-tôt que l'enfant en eſt ſorty, à quoy la Sage-femme ne prend pas auſſi quelquefois garde quand elle eſt arrivée; ce qui fait que la choſe ſe rend d'autant plus difficile par cette negligence: enſuite dequoy la femme qui n'eſt pas promptement delivrée de l'arrierefaix ainſi reſté dans ſa Matrice, eſt ſujette à pluſieurs fâcheux accidens, & principalement à des pertes de ſang, qui ne ceſſent pas ordinairement devant que ce corps étrange en ait eſté mis dehors; comme il arriva il y a environ deux ans à la femme du Concierge de noſtre Maiſon de S. Coſme, laquelle avorta d'un petit enfant de deux mois, grand comme le doigt, & vivant, lequel fut baptiſé à l'inſtant par un Prêtre qui ſe trouva là par bon-heur; incontinent aprés quoy on laiſſa ce petit enfant encore palpitant ſur une table avec quelques caillots de ſang que la femme avoit vuidez, afin de ſonger à elle qui étoit tombée en foibleſſe; mais durant qu'on étoit occupé auprés de la mere, un chat vint auſſi-toſt qui le mangea, & l'avala entierement comme ſi ç'eût eſté une ſouris, avec tous les caillots de ſang; ce qui fut cauſe que la Sage-femme ne pût pas examiner ſi l'arrierefaix n'étoit pas ſorty parmy ces excretions; pour lequel ſujet ſe contentant de la toucher, & ayant reconnu que ſa Matrice s'étoit refermée, elle crût qu'il n'y étoit rien reſté; mais comme l'arrierefaix de ce petit enfant y étoit neantmoins demeuré tout entier, la femme ſentit de continuelles douleurs dans le ventre durant deux jours, avec une perte de ſang, qui vint en ſi grande abondance au bout de ce temps, que ſi je ne fuſſe arrivé dans ce moment pour luy tirer cét arrierefaix, comme je fis, elle n'auroit pas eſté aſſurément encore deux heures ſans mourir.

Je ne veux pas oublier d'avertir les Chirurgiens & les Sages-femmes, & meſme les jeunes Medecins, d'une choſe qui merite bien d'eſtre obſervée, qui eſt, qu'il faut toûjours preferer de faire plûtoſt l'extraction de l'arrierefaix par l'operation de la main, autant qu'il eſt poſſible, que d'en faire faire l'expulſion, comme on fait ſouvent tres-mal à propos avec des remedes pris interieurement; car toutes les drogues qui peuvent produire

cét

cét effet, étant extrémement chaudes, contribuent fort à faire venir la fiévre à la malade, & souvent luy faisant faire de grands efforts inutiles, luy font venir des pertes de sang, ou augmentent celle qu'elle a déja, ou luy causent des flux de ventre, des inflammations, ou des relaxations & descentes de Matrice, qui sont toûjours beaucoup plus prejudiciables à la femme, que ne pourroit estre le peu de violence qu'un Chirurgien bien entendu en son Art luy pourroit faire, en tirant l'arrierefaix par l'operation de la main. C'est à quoy on doit bien prendre garde.

Ce que nous avons dit dans ce Chapitre doit suffire pour faire connoître comment on se doit comporter en pareille occasion. Montrons maintenant ce qu'il faut faire en chacun des autres accouchemens contre nature.

CHAPITRE XI.

Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui sont contre nature; de leurs causes, & de leurs differences; ensemble le moyen d'y remedier.

Pour mieux faire entendre les choses, nous dirons qu'il se rencontre trois sortes de fâcheux accouchemens; sçavoir, le laborieux, le difficile, & celuy qui est tout-à-fait contre nature. Le laborieux est un accouchement fâcheux, par lequel la mere & l'enfant (quoy qu'il vienne dans une situation naturelle) ne laissent pas tous deux de beaucoup souffrir, & d'estre plus travaillez qu'à l'ordinaire: le difficile se peut encore rapporter à ce premier, & outre cela, il est accompagné de quelques accidens qui le retardent, & y causent de la difficulté; mais l'accouchement contre nature est celuy qui à cause de la mauvaise situation de l'enfant, ne peut pas jamais se faire sans l'aide de l'operation de la main. Dans l'accouchement laborieux, & dans le difficile, la nature travaille toûjours un peu y étant assistée; mais en celuy qui est entierement contre nature, tous les efforts qu'elle peut faire sont vains & inutiles, & il n'y a pour lors que le Chirurgien expert qui soit capable de la delivrer, sans lequel elle ne manqueroit pas de succomber.

Les difficultez qui se rencontrent aux accouchemens, arrivent

ou de la part de la mere, ou de la part de l'enfant, ou mesme de celle de tous deux. De la part de la mere, à cause de la mauvaise disposition de tout son corps, ou seulement de quelques-unes de ses parties, & principalement de la Matrice, ou bien à cause de quelque forte passion de l'ame, dont elle peut estre préoccupée. Pour raison de tout son corps, comme si elle est trop jeune, ayant le passage trop étroit, ou trop vieille étant grosse de son premier enfant; dautant que pour lors ses parties qui sont plus seiches & plus dures, ne peuvent pas si facilement prêter à la dilatation necessaire, comme il arrive aussi à celle qui est trop maigre; & outre cela, les vieilles ont l'articulation du *coccix* ou croupion plus ferme, ce qui fait qu'il ne cede pas si aisément à la sortie de l'enfant, qu'aux jeunes, qui ont cette partie encore cartilagineuse. Celle qui est petite & trapuë, ou contrefaite, comme la bossuë, n'a pas la poitrine assez forte pour bien faire valoir ses douleurs, & les pousser en bas, comme aussi celle qui est foible, soit naturellement, ou par accident; & les boiteuses ont quelquefois les os du passage mal conformez; la delicate & trop sensible, ou apprehensive de la douleur, a encore bien plus de peine qu'une autre; car cela l'empêche de s'efforcer; comme aussi celle dont les douleurs sont petites, & qui viennent de loin à loin, ou qui n'en a point du tout; les grandes coliques nuisent pareillement à l'accouchement, en empêchant les veritables douleurs: toutes maladies grandes ou aiguës le rendent tres-penible, & d'une fâcheuse suite, selon le sentiment d'*Hypocrate*, en l'Aphor. 30. du 5. Livre, *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Comme quand elle est surprise de quelque fiévre violente, d'un grand flux de sang, de frequentes convulsions, de dysenterie, ou de quelque autre grande maladie. Les excremens retenus causent aussi beaucoup de difficulté à la femme qui accouche; comme s'il y a quelque pierre en la vessie, ou qu'elle soit extrémement pleine d'urine, sans s'en pouvoir décharger, ou que l'intestin *rectum* soit remply de matieres endurcies, ou si la femme a de grosses hemorrhoïdes & fort douloureuses; & sa mauvaise situation y apporte encore quelquefois un grand retardement.

Quant à la difficulté qui se rencontre à raison de la Matrice seule, c'est ou de ce qu'elle n'est pas bien située, ou de sa mauvaise conformation, ayant son col trop étroit, ou trop dur &

calleux ; ſoit naturellement, ou par quelque accident ſurvenu, comme par quelque tumeur ou apoſteme, ou ulcere, ou chair ſuperfluë, ſoit dans ſon col, ou à ſon orifice interne, ou à cauſe de quelque dure cicatrice, provenant de quelque violent accouchement qui aura precedé.

Il y a outre cela les choſes qui ſont, ou peuvent eſtre contenuës dans la Matrice avec l'enfant, leſquelles rendent auſſi l'accouchement difficile ; comme ſi ſes membranes ſont ſi fortes qu'elles ne ſe puiſſent rompre, ce qui l'empeſche quelquefois de pouvoir s'avancer au paſſage, ou ſi foibles que les eaux les percent trop tôt ; car étant écoulées devant le temps, il demeure à ſec dans la Matrice ; s'il s'y rencontre quelque mole ; ſi l'arrierefaix vient à ſortir le premier, ce qui cauſe une grande perte de ſang à la mere, & certainement la mort à l'enfant, à moins qu'il ne ſoit mis hors de la Matrice, ou qu'il n'en ſoit tiré tout auſſi-tôt ; & meſme la ſortie de l'umbilic luy cauſe une ſuffocation ſoudaine, ſi on n'y remedie promptement par l'accouchement : les fortes paſſions de l'ame y peuvent encore beaucoup contribuer, comme la crainte, la peur, la triſteſſe, la timidité, & autres. La femme qui avorte a pareillement bien plus de peine que celle qui accouche à terme, comme auſſi celle qui s'eſt bleſſée, quoiqu'elle ſoit à peu prés proche de ſon temps.

Pour ce qui eſt des empeſchemens qui arrivent de la part de l'enfant ; c'eſt quand il a la teſte trop groſſe, ou tout le corps, quand il a le ventre hydropique, quand il eſt monſtrueux, ayant deux teſtes, ou étant joint à un autre enfant, ou bien avec quelque mole, ou avec un autre corps étrange ; quand il eſt mort ; ou ſi foible qu'il ne peut aucunement contribuer à ſa ſortie, & quand il ſe preſente en mauvaiſe figure & ſituation ; comme auſſi quand il s'en trouve deux ou davantage. Outre toutes ces differentes difficultez d'enfanter, il y en a encore une qui eſt quelquefois cauſée par l'ignorance de la Sage-femme, qui faute de bien ſçavoir ſon Art, empêche la nature de faire ſon operation, au lieu de l'aider au beſoin.

Parlons à preſent des moyens par leſquels nous pourrons remedier à toutes ces choſes, & ſecourir la femme dans l'accouchement laborieux & difficile ; à quoy nous reüſſirons, ſi nous avons une parfaite connoiſſance des cauſes de la difficulté ; comme ſi elle vient de la part de la mere qui eſt trop jeune, étant

aussi trop étroite, on la traitera fort doucement, & on luy amollira les passages avec huiles, graisses, ou beurre frais, en les oignant de ces choses long-temps avant l'heure de son accouchement, pour les relâcher & les rendre plus faciles à se dilater, de peur qu'il ne se fasse ruption de quelques parties par la sortie de l'enfant; car il arrive quelquefois qu'il s'y fait une dilaceration jusques à *l'anus*, par laquelle les deux trous sont exterieurement mis en un. Si la femme est avancée en âge lorsqu'elle est grosse de son premier enfant, elle s'oindra pareillement les parties basses, pour amollir l'orifice interne, & le *vagina* ou col de la Matrice, qui étant plus durs & calleux, ont bien plus de peine à prêter à la distension necessaire à l'accouchement; ce qui est cause que le travail de ces sortes de femmes est toûjours beaucoup plus long que celuy des autres, & que leurs enfans à force d'estre poussez contre l'orifice interne de leur Matrice, qu'elles ont plus calleux comme il est dit, & aussi de demeurer long-temps au passage, viennent ordinairement avec de grosses bosses contuses sur leur teste. Les femmes petites & contrefaites ne seront mises au lit pour accoucher, que le plus tard qu'on pourra, & seulement lorsque leurs eaux auront percé les membranes; mais elles se doivent tenir debout, & se promener dans la chambre, si leurs forces le permettent, étant soûtenuës pardessous les bras; car ainsi faisant, elles respireront plus facilement, & feront bien mieux valoir leurs douleurs, que si elles étoient au lit, où elles demeurent tout accroupies & entassées. Celle qui est fort maigre humectera aussi ses parties, les oignant des mesmes huiles & axonges, pour les rendre plus molles & plus glissantes, afin que la teste de l'enfant & la Matrice ne soient pas tant comprimées & meurtries par la dureté des os de la mere qui forment le passage; La femme foible sera fortifiée, afin qu'elle puisse supporter les douleurs de l'accouchement, luy donnant quelque bon consumé, comme aussi un peu de vin, ou une rôtie trempée dedans, ou autres confortatifs, selon l'exigence des cas: si elle est apprehensive de la douleur, on la consolera, l'assurant qu'elle n'en souffrira plus gueres, & luy donnant courage par l'esperance d'estre bien-tost delivrée; si au contraire ses douleurs ne sont que petites & legeres, venant de loin à loin, ou si elle n'en a aucunes, on les luy provoquera, en luy donnant un ou plusieurs clysteres qui soient un peu forts, afin

de les exciter par les épreintes qui viennent en allant à la selle, aprés quoy elle se promenera aussi dans sa chambre, afin que la pesanteur de l'enfant y puisse encore contribuër. Si la femme a grand flux de sang, ou des convulsions, on y remediera en l'accouchant au plus viste, comme nous avons déja dit autre part, & repeterons en son lieu cy-aprés; si les excrémens sont retenus, la femme ne les pouvant rendre d'elle-mesme, on en provoquera l'expulsion; ce qu'on fera par lavemens pour ceux du *rectum*, lesquels serviront aussi à dissiper les coliques qui sont pour lors fort incommodes; car elles causent de grandes douleurs, qui sont inutiles & mauvaises, parcequ'elles sont vagues par tout le ventre sans répondre en bas, comme elles devroient faire; & si elle ne peut uriner, à cause de la compression que la Matrice fait au col de la vessie, elle soulevera pour ce faire elle-mesme un peu son ventre, ou s'il ne se peut autrement, on introduira une sonde creuse dans la vessie, pour en tirer l'urine; si le retardement ou la difficulté de l'accouchement vient à raison de la mauvaise situation de la femme, on luy en fera prendre une meilleure & convenable à son habitude & à sa stature, en observant les circonstances que nous avons marquées dans le premier Chapitre de ce second Livre; si elle est surprise de quelque maladie, elle en sera traitée selon sa nature, avec beaucoup plus de precaution que si c'étoit en d'autres temps, ayant toûjours égard à l'état present; si c'est à raison des indispositions de la seule Matrice, comme de sa situation oblique, on y remediera le mieux qu'on pourra par celle du corps; si c'est par sa vicieuse conformation, ayant son col trop dur & calleux, & trop étroit, on l'oindra d'huile & de graisse, comme nous avons dit cy-dessus; si c'étoit par quelque forte cicatrice qui ne se pût amollir, provenant d'un ulcere qui auroit precedé, ou de quelque ruption faite par un autre violent accouchement, qui se seroit ainsi agglutinée, on en fera la separation avec un instrument propre, de peur que se faisant derechef une laceration en un nouvel endroit, la maladie ne fût encore pire ensuite; ce qu'on fera au lieu que le requierera la chose pour le mieux, prenant garde que ce ne soit pas vers la partie superieure, à cause de la vessie; si les membranes des eaux sont si fortes qu'elles ne puissent se crever au temps de l'accouchement, on les peut rompre avec les doigts, pourvû que l'enfant soit pour lors fort avancé

au paſſage, & qu'il ſuive de fort prés, & que l'orifice interne de la Matrice ſoit ſuffiſamment dilaté & bien amolly; car autrement il y auroit danger que ces eaux s'écoulant trop toſt, il ne demeurât long-temps à ſec, & qu'on ne fût obligé pour ſuppléer à leur defaut, d'humecter ces paſſages, avec fomentations de décoctions & d'huiles émollientes, ce qui ne fait jamais ſi bien que quand la nature fait elle-meſme ſon operation avec ces eaux & ces glaires ordinaires, à quoy elle reüſſit fort bien, lorſqu'elles ſortent en temps & lieu.

Quelquefois ces membranes s'avancent tellement au dehors de la partie honteuſe avant la ſortie de l'enfant, qu'elles pendent de la longueur de plus de quatre travers de doigts, reſſemblant à une veſſie pleine d'eau: il n'y a pas pour lors grand danger de les percer ſi elles ne le ſont; car l'enfant eſt toûjours au paſſage bien preſt à ſortir quand cela arrive ainſi; mais il faut bien prendre garde à ne les pas tirer avec la main, dautant qu'on détacheroit par ce moyen, avant qu'il en fût temps l'arrierefaix, auquel elles ſont fortement adherentes; d'autrefois auſſi les eaux s'écoulent inſenſiblement par une rupture qui ſe fait interieurement aux membranes de l'enfant, leſquelles demeurant entieres au devant de ſa teſte, à laquelle elles ſervent comme de bandeau, la tapiſſant immediatement, la retiennent, & l'empêchent de pouvoir eſtre pouſſée dehors par les douleurs; en ce cas il faut rompre ces membranes, pourvû que le paſſage ſoit ſuffiſamment dilaté, afin que la teſte de l'enfant ait la liberté de s'y avancer. Si l'umbilic tombe hors de la Matrice, pour lors on le repouſſera auſſi-toſt au dedans, l'empêchant de tomber ſi faire ſe peut, ſinon il faudroit accoucher la femme au plus vîte; mais ſi c'eſt l'arrierefaix, on ne doit jamais le remettre: dautant qu'étant ſorty, il eſt tout-à-fait inutile à l'enfant, & il luy ſerviroit d'obſtacle & d'embarras ſi on le remettoit; en ce cas, on le doit retrancher, aprés en avoir lié le cordon, & tirer enſuite l'enfant le plus promptement que faire ſe pourra, à moins dequoy il ſuffoqueroit ſubitement. Si la femme eſt tombée & bleſſée, elle ſe mettra auſſi-toſt au lit, pour y prendre le repos; ſi ce ſont quelques paſſions de l'ame, qui retardent l'accouchement, on eſſayera de les luy faire paſſer, ou à tout le moins de les adoucir & temperer; ſi c'eſt la honte ou la pudeur, on fera ſortir de devant elle les perſonnes qui en ſont la cauſe;

& si c'est la timidité & la crainte de la douleur, on luy representera que c'est la volonté de Dieu qui l'a ainsi ordonné, & que son travail ne sera pas si rude qu'elle se l'imagine, la faisant resoudre à cette necessité par la consolation des mal-heureux, ausquels la peine semble toûjours un peu plus supportable, lorsqu'ils font réflexion qu'elle est commune, luy remontrant que toutes les autres femmes endurent les mesmes douleurs, & encore plus grandes qu'elle ne fait pas; si elle est triste on tâchera de la réjouïr, luy disant quelque bonne nouvelle, & luy faisant esperer qu'elle aura l'enfant qu'elle souhaitte, & en un mot (quoy qu'elle souffre beaucoup) on luy fera considerer que ce n'est qu'un mal passager, qu'un quart-d'heure de bon-temps luy fera oublier aussi-tost qu'elle sera accouchée, l'assurant sur tout qu'elle est hors de danger, à moins qu'on ne le connoisse bien pressant; car en ce cas, il la faudroit avertir de mettre ordre à ses affaires spirituelles & temporelles.

Quand la difficulté vient seulement de la part de l'enfant mort, on doit observer la methode que nous avons specifiée en l'accouchement naturel, outre laquelle la femme doit s'efforcer le plus qu'elle pourra pour le mettre dehors au plûtost; car il ne peut plus contribuër à sa sortie, comme aussi quand il est extrémement foible: Elle prendra cependant quelques confortatifs, de peur que les vapeurs putrides provenant de son enfant mort, ne luy causent des syncopes; mais s'il est tellement hydropique du ventre ou de la teste qu'il ne puisse jamais sortir, à cause de la grande distension & grosseur de ces parties, pour lors on sera obligé de les percer pour en évacuër les eaux, & s'il est énorme en grosseur de tout le corps, ou de la teste seule, ou qu'il en ait deux, ou bien qu'il soit joint à un autre enfant, ou à une mole tres-grosse, il faut necessairement en ce cas pour sauver la mere, faire de deux choses l'une, c'est-à-dire, ou dilater les passages à proportion de la grosseur de l'enfant monstrueux, s'il est possible de le faire, à moins dequoy il vaut mieux suivre l'autre, qui est de le tirer par pieces, & par morceaux, afin d'empêcher que la mere ne perisse avec son enfant; ce qui arriveroit infailliblement, si on n'y agissoit de la façon; & si la femme a deux enfans, on y procédera comme il a esté dit au Chapitre huitiéme de ce deuxiéme Livre. Mais si la Sage-femme ne peut pas remedier à toutes ces choses, elle doit prompte-

ment appeller un Chirurgien expert, pour luy demander son avis, ou luy laisser faire ce qui y convient, si elle ne s'en sent assez capable. Passons à present aux accouchemens contre nature, qui ne se feroient jamais sans l'operation de la main, & montrons exactement de quelle maniere il s'y faut comporter.

CHAPITRE XII.

Des accouchemens contre nature, ausquels la main du Chirurgien est absolument requise, & les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

LEs accouchemens contre nature qui requierent absolument l'operation de la main, sont ceux ausquels l'enfant se presente en mauvaise situation. *Hypocrate* au Livre *De natura pueri*, & en celuy *De superfœtatione*, n'admet que trois manieres generales de venir au monde; sçavoir, la teste la premiere, qui est la seule figure naturelle, quand elle vient directement; la seconde, par les pieds; & la troisiéme, de costé ou de travers, lesquelles deux dernieres sont tout-à-fait contre nature. Mais pour rendre la chose plus intelligible, nous dirons que l'enfant peut se presenter en posture contre nature en quatre façons generales, qui sont premierement par toutes les parties anterieures du corps, secondement par les posterieures, troisiémement par les laterales, & quatriémement par les pieds. Or ainsi que nous ne remarquons que quatre vents principaux, ausquels on peut rapporter un chacun de trente-deux, ou plus, que comptent ceux qui navigent, & ce, à l'un plus qu'à l'autre, suivant qu'ils participent plus ou moins de ces quatre principaux, de mesme toutes les particulieres & differentes figures contre nature, ausquelles l'enfant se presente pour sortir, se peuvent rapporter à ces quatre manieres generales que nous venons de dire, selon qu'elles approchent plus de l'une que de l'autre: Et comme le nombre des differens accouchemens contre nature est fort grand, nous nous contenterons de traiter de chacun des plus principaux en particulier; car on viendra facilement à bout des autres qui ne sont pas de si grande consequence, si on est capable de remedier à tous ceux dont nous parlerons cy-aprés:

Mais

Mais avant que d'en declarer les moyens, il est à propos de faire connoître les conditions requises au Chirurgien qui veut pratiquer ces operations, avec les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

Ces conditions consistent, ou en ce qui regarde son corps, ou en ce qui concerne son esprit : Pour ce qui est de sa personne, il doit estre sain, fort & robuste, dautant que celle-cy est la plus rude, & la plus laborieuse & penible de toutes les operations de Chirurgie, en laquelle le Chirurgien suë quelquefois à grosses goutes, mesme au plus grand froid de l'hyver, pour la peine & difficulté qu'il y rencontre ordinairement ; ce que nous témoigne bien *Fabrice d'Aquapendente*, quand il dit s'y estre toûjours tant lassé & fatigué, que souvent il étoit obligé de la laisser achever à ses serviteurs : c'est ce qui fait que plusieurs Chirurgiens laissent aussi tres-souvent mourir les femmes avec leur enfant dans le ventre, sans leur donner aucun secours, refusant par une espece de politique tres-blâmable d'entreprendre l'operation quand ils y voyent une trop grande difficulté, afin de s'exempter de l'extréme peine & fatigue qu'elle leur pourroit donner, l'éludant par un specieux pretexte d'impossibilité de la pouvoir faire, & aimant mieux que les pauvres femmes perissent, suivant le prognostic qu'ils en font, que de consentir que d'autres qu'eux entreprennent de les accoucher ; de peur que si elles venoient heureusement à réchaper aprés l'operation, on ne crût que ceux qui l'auroiẽt faite fussent plus capables qu'eux: mais tout Chirurgien qui a sa conscience bien reglée, ne doit jamais en user de la sorte ; car autrement il seroit luy-mesme l'homicide de ces pauvres mal-heureuses, qui requierent son assistance dans cette extréme necessité. *Occidit enim quisquis servare potest, nec servat.* C'est pour ce sujet que le Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, ne doit pas estre d'un âge si avancé, que son corps en soit rendu debile & caduque : mais il faut principalement qu'il ait les mains petites, afin qu'il les puisse plus facilement introduire dans la Matrice quand il est necessaire ; qu'elles soient neantmoins fortes, & leurs doigts un peu longs, & particulierement *l'index*, afin de pouvoir plus facilement atteindre & toucher l'orifice interne ; qu'il n'y ait aucune bague au temps de l'accouchement, & que ses ongles soient rognez bien prés de la chair, sans qu'il y reste aucunes as-

peritez, de peur que la Matrice n'en ſoit bleſſée : Il doit eſtre de bon & agreable aſpect, propre en ſes vêtemens, auſſi-bien qu'en ſa perſonne, afin de ne pas effrayer les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon aſſiſtance. Il y a des gens qui diſent, qu'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, doit au contraire eſtre mal propre, ou à tout le moins fort negligé, ſe laiſſant venir une longue barbe ſale, afin de ne pas donner aucune jalouſie aux maris des femmes qui l'envoyent querir pour les ſecourir. A la verité on en voit qui croyent que cette politique leur peut faire donner beaucoup de pratiques, mais qu'ils s'en déſabuſent; car une ſemblable mine reſſemble plûtoſt à un Boucher qu'à un Chirurgien, dont les femmes ont déja aſſez de peur, ſans qu'il ſe déguiſe ainſi. Il doit ſur tout eſtre tres-ſobre, non ſujet au vin, afin d'avoir toûjours une entiere preſence d'eſprit, à l'égard duquel il doit eſtre diſcret, modeſte, & garder tres-fidelement le ſecret qui luy eſt confié, ne divulgant à perſonnes étranges les incommoditez & maladies des femmes qui ſeront venuës à ſa connoiſſance, & ſur tout qu'il ſoit ſage, prudent, & de bon jugement, pour ſe conduire toûjours avec raiſonnement en ſon operation. Il doit avoir une veritable pitié, ſans toutefois qu'elle puiſſe le diſtraire ny empêcher de faire ſon devoir, ſelon que la choſe le requiert, comme auſſi eſtre patient, autant qu'il eſt beſoin pour ne rien precipiter, ſe donnant le temps de bien reconnoître ce qu'il eſt neceſſaire de faire : Il ne doit pas auſſi ſe fâcher des injures que luy peuvent dire la malade & les aſſiſtans pendant l'operation; car c'eſt la douleur de l'une, & la compaſſion des autres qui les obligent à cela ſans ſujet. Il doit eſtre bon Chrêtien, & avoir la conſcience bien reglée, pour ne pas fruſtrer au beſoin les enfans du bien que leur communique la grace du Baptême; & à ce deſſein il faut qu'il faſſe tout ſon poſſible pour les amener vivans : Il doit aſſiſter charitablement & gratuitement les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon ſecours, & les traiter auſſi doucement & humainement que les riches, deſquelles il ne doit rien extorquer, mais ſeulement ſe contenter du ſalaire honnête qu'elles luy voudront donner de bonne volonté, ſans les traiter en Arabe, comme il y en a qui font, leſquels n'ont pas ſi-toſt fait leur operation, ſoit bien ou mal, qu'ils veulent eſtre payez ſans aucun delay, & avec tant de mauvaiſe grace & d'importunité, qu'ils obligent ſur le champ la pauvre malade

d'envoyer emprunter de l'argent, quand elle n'en a pas assez pour les satisfaire selon leur desir, & tirent d'elle quelquefois jusques au dernier sol, pour contenter leur avarice tyrannique; lequel procedé est tout-à-fait indigne d'un honnête homme: Enfin, le Chirurgien doüé de toutes ces bonnes qualitez, doit pour son accomplissement & pour son entiere perfection, estre sçavant & expert en son Art, & particulierement en ces operations.

Il y a bien des gens qui croyent qu'il n'y a pas grande difficulté à pratiquer les accouchemens, puisque ce sont des femmes qui s'en mêlent ordinairement; En effet, il n'y a pas grand mystere quand toutes choses viennent naturellement: Mais quand l'accouchement est contre nature, il est tres-certain, comme dit fort bien *Celse*, que c'est la plus difficile & laborieuse, & la plus dangereuse de toutes les operations de Chirurgie, ce qu'ils connoîtroient bien facilement, s'ils l'avoient pratiquée. Il est fort aisé d'en remarquer la consequence; car dans toutes les autres pour lesquelles on a recours au Chirurgien, il agit au dehors, & voit à découvert les parties sur lesquelles il opere; mais en celle-cy, il travaille au dedans, & il ne doit point, ny ne pourroit pas mesme quand il voudroit, se servir de la veuë pour conduire ses mains en son operation; outre que dans les autres operations il ne s'agit que de la vie de la seule personne qui se met entre ses mains; mais dans l'accouchement, il y va de celle de la mere, & de celle de l'enfant; & bien plus, de son salut eternel, quand il meurt sans Baptême; & il s'est souvent vû, qu'une seule faute en cette operation a causé tous ces desordres en mesme temps; de sorte que c'est en faisant les accouchemens contre nature, qu'on peut dire avec juste raison, *hoc opus, hic labor est.* Car comme dit *Hypocrate* au Livre de l'ancienne Medecine, la plusspart des Medecins ressemblent aux mauvais Pilotes, dont les fautes ne sont pas manifestes, quand leur vaisseau vogue durant la bonasse; mais elles sont connuës d'un chacun quand ils viennent à faire naufrage par leur ignorance durant la tempête; ainsi en est-il des fautes de la plusspart des Chirurgiens & des Sages-femmes, qui ne paroissent pas dans les accouchemens naturels; mais qui sont tres-manifestes dans les accouchemens contre nature, ausquels tres-peu sont capables de remedier, s'ils n'en font une profession particuliere, & s'ils

n'ont toutes les conditions requises pour y bien reüssir.

Or pour s'y comporter, le Chirurgien qui aura les conditions que nous avons dites, lequel seul y est propre, fera quelques observations avant que de les entreprendre, dont la premiere est de prendre garde si les forces de la femme sont suffisantes pour endurer l'operation; ce qu'il fera en luy tâtant le poux, observant s'il est fort ou debile, inégal, ou intermittent, considerant encore son visage, & principalement ses yeux, s'ils sont tout-à-fait abbatus, si sa parole est languissante, si sa Matrice & tout son bas ventre sont extraordinairement tendus & enflammez, si elle a toutes les extrémitez du corps froides, s'il luy prend souvent des syncopes avec sueurs froides, si elle tombe en convulsion avec perte de toute connoissance, enfin si toute sa contenance nous signifie que l'operation seroit vaine, on ne la doit pas entreprendre; de peur qu'elle ne vienne à mourir entre les mains du Chirurgien, dont il pourroit encourir grand blâme, avec la qualité de bourreau, qu'on ne manque pas de luy donner, quand ce mal-heur arrive: Neantmoins lorsqu'il y a encore quelque peu d'esperance, tant petite puisse-t-elle estre, soit pour la mere, soit pour l'enfant, on est obligé en conscience de faire ce que l'Art commande, & non pas comme ces politiques, qui aiment mieux laisser mourir les personnes sans leur donner aucun secours, que de se charger de mauvaises cures. C'est pourquoy, il vaut encore mieux tenter pour lors l'operation dont la suite est incertaine, que de laisser la malade dans un desespoir tout asseuré; car quelquefois la nature se releve de bien loin: mais avant que de l'entreprendre, le Chirurgien fera son prognostic du grand danger de la vie, où la femme & l'enfant sont tous deux; ce qu'il fera connoître au mary & aux assistans, & mesme à la malade, s'il étoit jugé à propos pour l'y pouvoir resoudre; & il luy fera en ce cas recevoir tous ses Sacremens, de peur qu'elle n'en soit plus capable aprés l'operation, qui est toûjours bien laborieuse, dans laquelle aussi elle pourroit mesme mourir, comme il s'est quelquefois vû: mais quand la femme a toutes ses forces, le Chirurgien fera en sorte de ne les pas laisser perdre ny diminuer, en differant l'occasion de luy aider. Pour ce sujet, aprés avoir connu qu'elle est capable de supporter l'operation, il s'informera si elle est à terme ou non, & si elle ne s'est pas blessée, ce qu'il sçaura par le recit de

la malade, de la Sage-femme, & des assistans, comme aussi par les signes qui luy en apparoîtront, observant de quelle figure se presente l'enfant, & avec quelles circonstances, s'il est mort ou vivant (car quelquefois le mort est autrement tiré que le vivant) & s'il n'y en a qu'un, ou s'il y en a plusieurs : aprés avoir examiné toutes ces choses, il tâchera de faire concevoir à la malade l'impossibilité qu'il y a qu'elle puisse accoucher sans son aide, & il la fera resoudre à se mettre avec confiance entre ses mains, par paroles douces sans l'intimider, luy persuadant que l'operation ne sera pas si douloureuse qu'elle se l'est imaginée, & enfin qu'elle est obligée selon Dieu de la souffrir, tant pour elle-mesme, que pour l'amour de son enfant, qui periroit certainement avec elle, sans ce seul & dernier secours.

La femme y estant resoluë, il faudra qu'il la fasse situër au travers du lit, afin de travailler plus commodement, couchée sur le dos, ayant les fesses un peu plus hautes que les épaules, ou à tout le moins le corps également situé, quand il est besoin de repousser ou retourner l'enfant, pour luy faire prendre une autre situation ; mais lorsqu'il s'agit d'en faire l'extraction, il faut remettre la femme en la situation que nous avons dite en parlant de l'accouchement naturel, c'est-à-dire en telle sorte qu'elle ait la teste & la poitrine un peu plus élevées que le reste du corps, afin qu'elle puisse respirer plus facilement, & mieux aider de sa part à l'expulsion de l'enfant, en poussant & s'épreignant elle-mesme en bas, dans le temps que le Chirurgien luy commandera. Il faut qu'étant ainsi située elle ait les jambes pliées, & recourbées en telle façon que ses talons soient assez proches de ses fesses, & les cuisses écartées l'une de l'autre, & tenuës en cét état par deux personnes assez fortes. Il y en aura aussi quelqu'autre qui la retiendra par dessous les bras, afin que son corps ne vienne à suivre en faisant l'extraction de l'enfant, pour laquelle il est quelquefois besoin d'une tres-grande force ; & on luy mettra le drap & la couverture de son lit sur les cuisses, pour la couvrir autant que le requiert une décence honneste, à cause des assistans, comme encore afin qu'elle ne ressente aucun froid, le Chirurgien ayant aussi pour regle en cela sa commodité jointe avec la consideration de ces choses, & principalement la facilité & la seureté de son operation.

Quelques-uns veulent qu'on lie la femme en cette posture ;

afin (disent-ils) qu'étant ainsi tenuë ferme & stable, on puisse travailler avec plus de seureté : mais bien loin que cette ligature y pût servir, au contraire elle y seroit tout-à-fait nuisible ; car la femme dans cette posture immobile, & contrainte comme à la gehenne, ne pourroit pas se hausser, se baisser, ou se soûlever quand le Chirurgien luy diroit, selon qu'il le trouve necessaire, pour rendre son operation plus facile, qu'il fait ordinairement, partie en repoussant, & partie en fléchissant, étendant, & tirant quelquefois directement, & parfois obliquement ; pour lequel sujet on luy doit laisser le corps libre, sans la lier, la faisant seulement tenir en posture commode à toutes ces differentes intentions par des personnes, selon qu'il leur sera prescrit ; outre quoy si on la veut lier & garroter, il faut que ce soit avec la langue pour toute bande ; c'est-à-dire la faisant résoudre par bonnes raisons à endurer son mal le plus patiemment qu'elle pourra, & à contribuer de toutes ses forces à l'operation, luy representant la prompte délivrance qu'elle en doit recevoir. En suite de toutes ces choses, le Chirurgien oindra d'huile ou de beurre frais toute l'entrée de la Matrice, s'il est besoin, afin d'y pouvoir plus facilement introduire sa main, qui doit pareillement estre ointe, & avoir les conditions specifiées cy-dessus, aprés quoy il se conduira en son operation de la maniere que je le diray dans chacun des Chapitres suivans, lorsque j'auray enseigné les signes qui nous font connoître que l'enfant est vivant, & ceux qui nous font juger qu'il est mort.

CHAPITRE XIII.

Les signes qui font connoître que l'enfant est vivant ou mort dans la Matrice.

S'Il y a occasion où le Chirurgien doive faire plus grande reflexion, & apporter plus de précaution aux choses qui concernent son Art, c'est en celle où il s'agit de juger si l'enfant qui est dans la Matrice est vivant, ou bien s'il est mort ; car il s'est quelquefois rencontré, par des exemples tout-à-fait déplorables, que des enfans aprés avoir esté estimez morts, ont esté tirez vivans, & tronquez des deux bras, ou de quelques autres

parties de leurs corps, & d'autres ont eſté tres-miſerablement tuez avec les crochets, qu'on auroit pû avoir vifs, ſi on ne s'y fût pas trompé. C'eſt pourquoy, avant que de reſoudre la maniere de faire l'extraction de l'enfant, pour éviter un pareil malheur, & la diſgrace de ſe voir auteur d'un ſpectacle ſi pitoyable, & ſi affreux tout enſemble, le Chirurgien fera tout ſon poſſible pour n'eſtre pas ainſi deçu, de bien connoître ſi l'enfant eſt vivant ou mort, ſe reſſouvenant toûjours en cette rencontre, que la timidité eſt beaucoup plus pardonnable que la temerité, c'eſt-à-dire qu'il vaut mieux ſe tromper en traitant comme vivant l'enfant mort, que de traiter comme mort celuy qui ne l'eſt pas.

On ſçaura que l'enfant eſt vivant, s'il eſt à terme, ſi la femme n'a pas eſté bleſſée, ſi elle s'eſt toûjours bien portée durant ſa groſſeſſe, & ſi elle eſt en bonne ſanté pour le preſent, & tres-aſſurément ſi elle le ſent remuër, ce qui ſe reconnoîtra par le recit de la mere; outre que le Chirurgien en ſera encore plus certain s'il le ſent mouvoir luy-meſme, en mettant ſa main ſur le ventre de la femme, au recit de laquelle il ne faut pas toûjours ſe fier; car j'ay accouché pluſieurs femmes dont les enfans étoient morts il y avoit plus de quatre jours, ſelon qu'il étoit facile de juger par leur corruption, qu'elles diſoient neantmoins (quoiqu'il ne fût pas vray) avoir ſenty remuër tres-peu de temps devant leur accouchement, & quelques autres dont les enfans étoient vivans, qu'elles n'avoient aucunement ſenty pendant deux ou trois jours auparavant, ſuivant leur recit; car aprés l'écoulement des eaux de l'enfant, il eſt quelquefois ſi comprimé par la contraction de la Matrice, qu'elle ne luy laiſſe plus la liberté de mouvoir ſes membres, comme il faiſoit avant que les eaux qui la tenoient plus étenduë en fuſſent évacuées. Si par le mouvement de l'enfant, le Chirurgien ne peut pas eſtre certain qu'il ſoit vivant, quand les eaux auront percé les membranes, il doit couler ſa main doucement dans la Matrice, auſſitoſt qu'il le pourra faire; où étant, il ſentira la pulſation des arteres umbilicales, qui ſera d'autant plus forte qu'il les touchera proche du ventre de l'enfant; ou bien ayant trouvé une de ces mains, il tâtera l'artere du poignet; mais elle n'a pas pour lors un mouvement ſi ſenſible que celuy des arteres umbilicales, à quoy il le connoîtra mieux: s'il ſent donc ainſi le batement de ces arteres, il peut alors s'aſſurer qu'il eſt vivant,

comme pareillement, si luy ayant mis l'extrémité du doigt dans la bouche, il luy sent remuër la langue, comme s'il le vouloit succer; & le Chirurgien observera de toucher l'une ou l'autre de ces parties de l'enfant, selon qu'il jugera le pouvoir faire plus facilement; ce qui dépend des differentes postures ausquelles il se peut presenter.

Mais au contraire, l'enfant sera mort s'il ne se remuë point il y a fort long-temps, s'il sort de la Matrice des humiditez fetides & cadavereuses, si la femme ressent de grandes douleurs, & une grande pesanteur dans le ventre, s'il n'a aucun soûtien, tombant comme une boule toûjours du costé qu'elle se couche, s'il luy arrive des syncopes & des convulsions frequentes, s'il y a long-temps que le cordon de l'umbilic ou l'arrierefaix sont sortis; & si mettant la main dans la Matrice, on trouve l'enfant froid, son umbilic sans pulsation, & sa langue immobile, & si en touchant sa teste elle semble toute mollasse, & principalement vers sa fontaine, de laquelle aussi les os sont vacillans, & chevauchans l'un sur l'autre à l'endroit des sutures, à cause que le cerveau s'affaisse, & est sans pulsation lorsque l'enfant est mort, lequel se corrompt plus en deux jours qu'il reste ainsi dans la Matrice, qu'il ne feroit en quatre étant dehors; ce qui arrive à cause de la chaleur & de l'humidité du lieu, qui sont les deux principes de corruption; & on en peut seulement tirer des conjectures, si la femme a esté blessée, si elle a une grande perte de sang, si elle n'est pas à terme, s'il y a fort long-temps, comme quatre ou cinq jours que ses eaux sont percées, si ses mammelles sont flétries, si elle a le visage de couleur plombée, & le regard languide & abbatu, & si son haleine est fort mauvaise. Nous disons que ces choses le signifient seulement par conjecture, & non pas certainement comme font les autres, qui se rencontrant la pluspart ensemble en une personne, & en un mesme temps, nous dénotent assurément que l'enfant est mort, à moins dequoy la chose ne peut pas estre tout-à-fait certaine, pour lequel sujet on y doit faire (comme j'ay dit) une reflexion bien attentive, avant que d'entreprendre l'operation, afin d'éviter les accidens specifiez cy-dessus. C'est pour ce sujet que j'ay fait remarquer precisément qu'il faut que la pluspart de ces signes se rencontrent ensemble, pour nous certifier que l'enfant est mort; car plusieurs d'entr'eux sont équivoques, lors qu'ils sont seuls, comme

me est par exemple celuy des excretions fetides & cadavereuses, qui pourroit facilement tromper ceux qui ne considereroient pas qu'il se rencontre quelquefois deux enfans dans la Matrice, dont l'un est mort & corrompu, & l'autre est sain & vivant; ce que j'ay vû arriver plusieurs fois, & particulierement en une occasion où la femme d'un Avocat m'envoya querir pour la secourir en son accouchement, & pour terminer un grand different qu'elle avoit avec sa Sage-femme, qui étoit fondé sur ce que nonobstant qu'elle sentoit manifestement son enfant remuër en son ventre, sa Sage-femme luy vouloit faire croire qu'il étoit mort, à cause des excretions puantes & cadavereuses qu'elle vuidoit de la Matrice depuis deux jours: mais lorsque j'eus examiné ce qui en étoit, je trouvay qu'elles avoient toutes deux fortuitement dit la verité; car j'accouchay sur l'heure cette femme de deux enfans mâles, dont le premier étoit mort & entierement corrompu, duquel procedoient ces excretions puantes que la mere avoit vuidées, & l'autre étoit vivant. Je les tiray tous deux par les pieds, à cause qu'ils se presentoient en mauvaise posture, ayant esté obligé pour ce sujet de percer les eaux du dernier, qui étoit vivant, afin de le tirer incontinent aprés que j'eus fait extraction de ce premier qui étoit mort. Il faut encore observer que les excretions de la Matrice peuvent aussi estre renduës fetides & cadavereuses par la seule corruption de quelques caillots de sang extravasé, qui ont sejourné durant quelque temps dans la Matrice, ce qui n'empêche pas que l'enfant ne soit vivant: & quant à ce qui est du signe qui se tire de la longueur du temps qu'il y a que la femme n'a point senty remuër son enfant, il est encore incertain; car il y a des enfans, qui quoique vivans, sont quelquefois deux jours entiers dans la Matrice aprés que les eaux sont écoulées, sans que la femme le sente remuër manifestement, à cause que la Matrice par sa contraction ne luy laisse plus, comme j'ay dit, la liberté de mouvoir ses membres, ainsi qu'il faisoit avant l'écoulement des eaux, à quoy la debilité de l'enfant peut encore beaucoup contribuër. C'est pourquoy on doit bien prendre garde à ces circonstances.

Je ne croirois pas m'acquitter du devoir d'un Chrêtien, & du service que j'ay dessein de rendre au public, en enseignant fidellement tout ce qui concerne la bonne & veritable methode d'ai-

der & secourir les femmes en leurs accouchemens, si touchant les signes de l'enfant mort en la Matrice, je ne refutois presentement la notable erreur d'un Auteur nouveau, duquel le Livre meriteroit plûtost d'estre envoyé aux Beurrieres & aux Espiciers de la Halle, pour servir d'enveloppe à leur marchandise, que d'estre distribué au public, à cause des dangereuses consequences de ses mauvais preceptes, & de l'ignorance crasse de cét Auteur, dont voicy seulement un échantillon de la pernicieuse doctrine. Dans les pages 75. & 76. de son Livre (qu'on peut dire estre, *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*) il assure une insigne fausseté, avec autant & plus d'effronterie que s'il disoit une verité incontestable, soûtenant *qu'un signe certain & indubitable de la mort de l'enfant en la Matrice, & qu'autre que luy*, dit-il, *n'a jamais observé, est que l'enfant a vuidé le meconium* (qui est l'excrément de ses intestins) *& qu'en quelque situation qu'il soit, si le Chirurgien reconnoist ce signe en touchant une femme, & que ses doigts paroissent teints d'une couleur noirâtre* (qui est celle de ce *meconium*) *il pourra assurer pour lors que l'enfant est mort en la Matrice, à cause qu'il s'est vuidé:* mais c'est, comme j'ay dit, une insigne fausseté que l'experience nous fait connoître tous les jours; car il n'y a rien de si commun dans les accouchemens contre nature, que de voir des enfans vivans qui se sont vuidez dans la Matrice, comme font tous ceux qui se presentent le cul devant, lesquels vuident toûjours le *meconium*, aussi-bien que plusieurs autres qui se presentent en d'autres mauvaises postures, qui le rendent pareillement, à cause que leur ventre est grandement comprimé en ces occasions, & principalement quand le Chirurgien est obligé de les retourner pour en faire extraction. Monsieur *Doye*, & Monsieur *de Mailly*, tous deux mes Confreres, que je cite, parcequ'ils sont connoissans de la chose, peuvent bien témoigner que j'ay accouché en leur presence, il y a prés de trois ans, leurs femmes, d'enfans vivans, qui venoient en mauvaise posture, & qui avoient vuidé quantité de ce *meconium* avant que je fusse arrivé pour les secourir, lesquelles se portent encore bien à l'heure presente, aussi-bien que plus de soixante autres de la sorte que je pourrois nommer. Que l'on prenne donc bien garde en ces occasions à ne pas traitter comme morts des enfans qui sont effectivement vivans; & que l'on ne se laisse pas abuser par l'ignorance de cét Auteur,

ſous le ſpecieux pretexte d'une authentique approbation, que trois Doyens, & deux autres Docteurs en Medecine ont donné à ſon miſerable Livre, aprés l'avoir eû entre leurs mains durant quatre mois pour l'examiner, de laquelle il ſe glorifie à leur prejudice, en ſa Preface au Lecteur; diſant *qu'elle luy ſert d'un aſſez puiſſant bouclier pour le mettre à couvert, & le deffendre de l'attaque des critiques*; car je veux croire pour l'honneur de ces cinq doctes Meſſieurs, que cét Autheur a ſurpris d'eux cette approbation, ne pouvant pas me perſuader qu'ils ſoient ſi peu connoiſſans en cette matiere, que d'avoir avoüé par leurs ſignatures une ſi mauvaiſe doctrine que celle qui paroiſt en tout ce Livre, laquelle rejalliſſant ſur eux, eſt capable de faire diminuër en meſme temps l'eſtime qu'on doit avoir pour leur celebre Faculté.

Or ayant ſuffiſamment enſeigné en ce Chapitre les ſignes qui nous peuvent faire connoître ſi l'enfant eſt vivant ou mort dans la Matrice, montrons à preſent ce qu'il faut faire en chacun des accouchemens contre nature, que le Chirurgien ne doit pas entreprendre, ſans avoir auparavant ondoyé l'enfant ſur la premiere partie qu'il preſente, lorſqu'il y a quelque ſigne qu'il eſt vivant, & apparence d'un trop rude travail, de peur qu'il ne ſoit plus temps de le faire aprés l'operation, en laquelle pluſieurs, qui ſont déja tres-foibles d'ailleurs, meurent, pour la difficulté qui s'y rencontre aſſez ſouvent.

CHAPITRE XIV.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers.

C'Est une verité tres-constante & connuë à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, que les differentes postures contre nature ausquelles les enfans se presentent pour sortir de la Matrice, sont cause de la plus grande partie des mauvais travaux, & des accidens qui s'y rencontrent, pour lesquels on a ordinairement recours au Chirurgien.

Les signes qui font connoître que l'enfant se doit certainement presenter en quelque mauvaise posture, telle qu'elle puisse estre, sont que les douleurs de la femme sont ordinairement plus lentes, & ne répondent pas si directement en bas, que quand il vient en bonne situation; & si on la touche par bas devant que les membranes des eaux soient percées, on ne sent souvent aucune partie du corps de l'enfant, à cause qu'étant

en mauvaise posture, les douleurs de la femme ne le peuvent pas faire descendre, ny avancer si facilement vers le passage; & si on sent par fois quelque partie, elle paroît au toucher de figure inégale, & non pas grosse, dure, ronde, & de figure égale comme la teste; & quand les membranes des eaux sont percées, aprés que le premier flot est sorty, le reste s'écoule peu à peu, & continuellement jusques à ce qu'elles soient entierement évacuées; parceque les parties que l'enfant presente, laissant quelque vuide au passage à cause de leurs inégalitez, ne peuvent pas empêcher qu'elles ne s'écoulent toutes comme fait bien la teste, laquelle se presentant en droite ligne à l'orifice interne, & en occupant tout le passage par sa grosseur & par sa rondeur égale, vient à le boucher exactement, & empêche par ce moyen que le reste des eaux de l'enfant qui est dans la Matrice ne se puisse écouler; ce qui aide beaucoup à faciliter le passage de son corps aussi-tôt que la teste est sortie de la Matrice. Or comme on est obligé le plus souvent, à raison de ces mauvaises situations, de tirer l'enfant par les pieds, c'est le sujet pour lequel j'ay resolu avant que de parler des autres accouchemens, à la plusspart desquels celuy-cy doit servir de guide, de montrer comment on se doit comporter, quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers.

Beaucoup d'Auteurs veulent qu'en cette occasion l'on fasse changer la mauvaise figure de l'enfant, & qu'on la reduise à la naturelle; c'est-à-dire que s'il presente les pieds, on le retourne pour le faire venir la teste la premiere; mais s'ils nous en expliquoient des moyens faciles, on pourroit suivre leur conseil, dont il est bien difficile (pour ne pas dire impossible) de venir à bout, si on veut éviter le danger extréme, auquel on mettroit la mere & l'enfant par les violens efforts qu'il leur faudroit faire pour ce sujet, à raison dequoy il vaut mieux le tirer par les pieds, quand il s'y presente, que de se mettre au hazard de pire chose en le retournant.

Aussi-tôt donc que nous aurons reconnu que l'enfant vient en cette situation, & que la Matrice est assez ouverte pour donner passage à la main du Chirurgien (sinon il faudroit faire en sorte, oignant d'huile ou d'axonge toute son entrée, de la faire dilater peu à peu, se servant aussi pour ce sujet des doigts, les écartant les uns des autres aprés les y avoir introduits joints ensem-

ble, & continuant à ce faire jusques à ce qu'elle le soit suffisamment) pour lors ayant ses ongles bien rognez, ses doigts sans aucune bague, & toute sa main ointe d'huile ou de beurre frais, & disposée, comme aussi la femme située de la maniere que nous avons déja plusieurs fois dite, il l'introduira doucement à l'entrée de la Matrice, où trouvant les pieds de l'enfant il le tirera dehors en cette posture, de la façon que nous allons décrire; mais s'il ne s'en presentoit qu'un, il faut qu'il considere bien quel il est, si c'est le droit, ou si c'est le gauche; & de quelle figure il se presente; car ces reflexions luy feront facilement connoître, de quel costé peut estre l'autre, ce qu'ayant remarqué, il l'ira chercher, & aprés l'avoir trouvé, il le tirera tout doucement dehors avec le premier; avant quoy il doit encore bien prendre garde, que ce second pied ne soit pas celuy d'un autre enfant, parceque cela étant, il creveroit plûtost la mere & les enfans, que de les tirer ainsi; ce qu'il connoîtra facilement, si ayant coulé sa main au long de la jambe & de la cuisse du premier jusques à l'eine, il trouve que les deux cuisses sont jointes & dépendantes d'un seul & mesme corps; ce qui est aussi un moyen facile pour rencontrer l'autre pied, quand il ne s'en presente qu'un dans l'abord.

Plusieurs Auteurs recommandent que de peur de perdre la piste du premier pied, on le lie d'un ruban avec un nœud coulant, afin de n'estre pas obligé de l'aller chercher une seconde fois quand on aura trouvé l'autre; mais souvent il n'est pas beaucoup necessaire, parceque pour l'ordinaire quand on en tient un, l'autre n'est pas bien difficile à rencontrer; se serve neantmoins qui voudra de cette precaution qui ne peut nuire, sinon en ce qu'elle prolonge le temps de l'operation. Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura trouvé les deux pieds de l'enfant, il les amenera dehors, puis les tenant joints ensemble, il le tirera peu à peu de cette maniere, le reprenant aprés par les jambes & par les cuisses d'abord qu'il aura lieu de le pouvoir faire, & le tirant ainsi jusques à ce qu'il ait les hanches sorties: cependant il observera d'envelopper ces parties d'un linge simple, & qui soit sec, afin que ses mains qui sont déja grasses, ne viennent à couler sur le corps de l'enfant qui est fort glissant, à cause des humiditez glaireuses dont il est tout couvert, lesquelles l'empêcheroient de le pouvoir tenir ferme; ce qu'étant fait, il le re-

prendra par deſſus les hanches, pour le tirer de la façon juſques vers la poitrine, où étant, il abaiſſera de coſté & d'autre avec ſa main les deux bras de l'enfant le long de ſon corps, leſquels il rencontrera pour lors aiſément, obſervant de les prendre plûtoſt par les mains, que par aucun autre endroit, & de les dégager adroitement du paſſage l'un aprés l'autre, ſans les trop forcer, de peur de les rompre, comme font ſouvent ceux qui operent ſans methode; aprés quoy il faut prendre garde qu'il ait le ventre & la face en deſſous, pour éviter que l'ayant en deſſus, ſa teſte ne vint à eſtre arrêtée au droit du menton par l'os *pubis*; c'eſt pourquoy s'il n'étoit ainſi tourné, il le faudroit mettre en cette poſture; ce qu'on fera facilement, ſi le prenant par le corps lorſqu'il eſt vers la poitrine, on le tire, en le tournant à meſure, du coſté qu'il y eſt plus diſpoſé, juſques à ce qu'il ſoit comme il eſt requis, c'eſt-à-dire la face en deſſous; & l'ayant amené juſques vers le haut des épaules, il faut bien prendre le temps (commandant à la femme de s'efforcer dans cét inſtant) pour faire en ſorte qu'en le tirant, ſa teſte puiſſe prendre leur place dans le meſme moment, & qu'ainſi faiſant elle ne ſoit pas arrêtée au paſſage. Les Auteurs recommandent pour empêcher cét inconvenient, de n'abbaiſſer ſeulement qu'un des bras de l'enfant, & de laiſſer l'autre relevé, afin que ſervant d'écliſſe à ſa teſte, elle ne ſoit ainſi retenuë, & que la Matrice ne puiſſe ſe refermer devant qu'elle ſoit entierement paſſée. Ce raiſonnement paroît en quelque façon vray-ſemblable; mais ſi le Chirurgien ſçait bien prendre ſon temps ſans perdre l'occaſion, il n'aura pas beſoin de cette précaution pour éviter cét accident, qui arriveroit bien plûtoſt s'il laiſſoit un bras de l'enfant en haut; car outre qu'il occuperoit par ſa groſſeur une partie du paſſage qui n'eſt pas déja trop large, c'eſt que faiſant pancher la teſte plus d'un coſté que d'autre, il ſeroit cauſe qu'elle ne manqueroit pas d'eſtre encore bien plûtoſt arrêtée par celuy où elle ne ſeroit pas ainſi écliſſée: Lorſque j'ay quelquefois voulu eſſayer en tirant des enfans par les pieds à laiſſer de cette façon un bras élevé, j'ay toûjours eſté obligé de les abaiſſer tous deux, aprés quoy j'ay bien plus facilement parachevé mon operation.

Il y a neantmoins des enfans qui ont la teſte ſi groſſe, qu'elle demeure arrêtée au paſſage aprés que le corps eſt tout-à-fait dehors, nonobſtant toutes les precautions qu'on puiſſe y ap-

porter pour l'éviter : en ce cas, il ne faut pas s'amuser à tirer seulement l'enfant par les épaules ; car quelquefois on feroit plûtost quitter & separer le col que de l'avoir ainsi ; mais durant que quelqu'autre personne tirera mediocrement le corps de l'enfant, le tenant par les deux pieds, ou au dessus des hanches, le Chirurgien dégagera peu à peu la teste d'entre les os du passage avec quelques doigts de ses deux mains, les glissant de chaque costé à l'opposite les uns des autres, tantôt dessus, tantôt dessous, jusques à ce que la besogne soit parfaite ; observant sur tout de dégager premierement le menton, ce qu'il fera en mettant quelque doigt d'une de ses mains dans la bouche de l'enfant ; car c'est cette partie qui contribuë davantage à retenir la teste au passage, duquel on ne la peut tirer devant que le menton en soit entierement dégagé ; observant aussi de le faire le plus promptement qu'il sera possible, de peur que l'enfant ne soit suffoqué, comme il arriveroit indubitablement s'il demeuroit long-temps ainsi pris ; ce qu'étant bien & deuëment fait, on delivrera incontinent aprés la femme de son arrierefaix, en la maniere que nous avons cy-devant dite.

Il faut remarquer que lorsque l'enfant est vivant, il n'est pas ordinairement difficile de donner à sa teste cette situation en dessous, si elle ne l'avoit pas auparavant, laquelle nous avons dite estre tres-necessaire pour en faciliter l'extraction, à cause que toutes les parties du corps de l'enfant qui est vivant ayant de l'appuy & de la fermeté, sa teste suit ordinairement le corps, & se tourne de son mesme côté, ce qui n'arrive pas de la sorte à la teste de l'enfant mort ; parceque son col étant devenu mollasse & sans fermeté, ne contribuë pas à faire tourner la teste dans une bonne situation, quoique le corps de l'enfant y ait esté mis par le Chirurgien, & qu'il ait observé pour ce faire, tout ce que j'ay dit cy-dessus ; auquel cas le corps de l'enfant mort étant entierement sorty, sa teste vient à estre arrêtée au passage, à cause qu'elle n'est pas située directement en dessous aussi bien que le corps : Pour lors il ne faut pas s'amuser à tirer le corps de l'enfant devant que d'avoir pareillement reduit la teste en figure droite, la faisant regarder en dessous ; ce que le Chirurgien fera en glissant sa main applatie sur la face de l'enfant, pour en couvrir les inégalitez, & pour aider par ce moyen en l'embrassant à la faire tourner plus facilement, & à luy donner

ner

ner une ſituation commode, luy mettant auſſi quelque doigt dans la bouche, afin de dégager le menton hors du paſſage, comme j'ay dit; obſervant cependant de tourner avec ſon autre main le corps de l'enfant, ou de le faire tourner par une autre perſonne, pour luy faire ſuivre en meſme temps le mouvement qu'il donne à la teſte; ce qu'il ne doit pas auſſi obmettre quand il arrive que la teſte d'un enfant vivant eſt arrêtée de la ſorte au paſſage, à cauſe de ſa mauvaiſe ſituation; car s'il vouloit faire tourner la teſte ſans le corps, ou le corps ſans la teſte, il luy torderoit le col, & le feroit mourir dans l'operation, s'il ne prenoit bien garde à cette circonſtance.

CHAPITRE XV.

Le moyen de tirer la teſte de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la Matrice.

QUoyqu'on prenne toutes les précautions que nous venons de dire, pour faire l'extraction de l'enfant par les pieds, il ſe rencontre quelquefois des enfans qui ſont ſi corrompus & ſi pourris, que pour le peu qu'on faſſe d'effort, la teſte ſe ſepare du corps, & demeure ſeule dans la Matrice, & n'en peut aprés eſtre tirée qu'avec beaucoup de peine; dautant qu'elle eſt extrémement gliſſante, à cauſe de l'humidité du lieu où elle eſt, comme auſſi parcequ'elle eſt de figure ronde, à laquelle il n'y a pas de priſe. La difficulté qui ſe rencontre ordinairement en pareille occaſion eſt ſi grande, qu'on a quelquefois vû juſques à deux ou trois Chirurgiens renoncer l'un aprés l'autre à cette operation, & n'en pouvoir pas venir à bout, aprés y avoir épuiſé en vain toute leur induſtrie, & fait tous leurs efforts, enſuite dequoy la mort des femmes s'eſt enſuivie; mais je croy qu'ils auroient évité ce mal-heur s'ils s'y fuſſent comporté de la maniere que je vais dire.

Quand donc la teſte de l'enfant, ſeparée de ſon corps, ſera reſtée ſeule dans la Matrice, ſoit à raiſon de la pourriture ou autrement, il faut auſſi-tôt & ſans aucun delay, pendant qu'elle eſt encore ouverte, que le Chirurgien y porte ſa main droite, & qu'il cherche la bouche de cette teſte (car il n'y a pour lors

que cette seule prise) & l'ayant trouvée, il mettra un ou deux de ses doigts dedans, & son poulce par dessous le menton, aprés quoy il la tirera peu à peu, la tenant ainsi par la mâchoire inferieure; mais si elle quitte & se separe de la teste en la tirant un peu fort, comme il arrive assez souvent quand il y a de la pourriture, en ce cas, il faudra qu'il retire sa main droite de la Matrice, pour y glisser la gauche, avec laquelle il appuira cette teste, & de la droite il prendra un crochet étroit, & neantmoins fort, & à une seule branche, qu'il coulera le long du dedans de son autre main, en mettant sa pointe vers elle, de peur de blesser la Matrice, & l'ayant ainsi introduit, il le tournera aussi-tôt du costé de la teste, pour l'enfoncer dans un des orbites, ou dans un des trous des oreilles, ou dans celuy de *l'occiput*, ou bien entre les sutures, selon qu'il trouvera la chose plus facile & plus convenable, tâchant toûjours de luy donner une prise la plus ferme & stable qu'il pourra; aprés quoy tirant cette teste ainsi accrochée, aidant de la main gauche à la conduire, il en fera l'extraction entiere; observant lorsqu'il l'aura amenée proche du passage, étant fortement tenuë de ce crochet enfoncé comme il est dit, dans quelqu'un des endroits specifiez, de retirer sa main hors de la Matrice, afin que la voye de la sortie n'en étant pas occupée, en soit plus large & plus facile, se contentant seulement de laisser quelques doigts vers le costé de la teste, pour la dégager plus aisément, & pour garantir la Matrice d'estre blessée par le crochet, en cas qu'il vint à quitter prise.

On pourroit encore au besoin essayer une chose qui m'est venuë en pensée pour ce sujet, par laquelle on peut venir à bout de cette penible & laborieuse operation; ce qui se fera en prenant une bande de linge assez doux, large de quatre grands travers de doigt, & longue de trois quartiers d'aulne ou environ, pliée simplement en deux, de laquelle on tiendra les deux bouts avec la main gauche, & de la droite on en prendra le milieu, pour l'introduire dans la Matrice, en telle sorte qu'on le puisse mettre au derriere de la teste, pour l'y placer, comme on feroit une pierre dans une fronde; aprés quoy en tirant la bande par ces deux bouts joints ensemble, on en fera fort aisément l'extraction, sans que cette bande puisse aucunement nuire au passage, à cause qu'elle n'occupe presque pas de place.

Mais si se comportant de ces differentes manieres, le Chirur-

gien ne peut pas faire ſortir ny tirer la teſte, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, il faut de neceſſité, s'il en veut venir à bout, qu'il en diminuë la groſſeur avec un coûteau courbe, ſemblable à celuy qui eſt marqué par la Lettre D. en la repreſentation des inſtrumens, qui eſt à la fin de ce ſecond Livre. Pour ce faire, il introduira ſa main gauche dans la Matrice, où étant il y coulera ce coûteau avec la droite, obſervant toûjours en ce faiſant, que ſa pointe ſoit tournée vers le dedans de cette premiere main, de peur que la Matrice n'en ſoit bleſſée; aprés quoy il la retournera vers l'endroit des ſutures de la teſte, & principalement au lieu de leur jonction, c'eſt-à-dire vers la fontaine, où il fera inciſion avec cét inſtrument, afin qu'en ayant ſeparé quelques morceaux, il puiſſe plus facilement tirer le reſte, ou qu'à tout le moins ayant vuidé une partie du cerveau par l'ouverture qu'il fera de la ſorte, la groſſeur de cette teſte en ſoit beaucoup diminuée, & par conſequent ſon extraction moins penible.

La main gauche ainſi miſe en la Matrice, ſera tres-utile pour faire enfoncer le coûteau, pour la diviſion & ſeparation des parties de la teſte, ſelon que le Chirurgien le jugera neceſſaire, comme auſſi pour empécher que par inadvertance la Matrice n'en ſoit bleſſée, & la main droite qui ſera dehors, & de laquelle il tiendra le manche de cét inſtrument, qui pour cét effet doit eſtre aſſez long, luy ſervira pour le porter & mouvoir de tel coſté qu'il voudra, en le tournant, pouſſant, attirant, ou biaiſant ſelon que le requierera la choſe. *Ambroiſe Paré* & *Guillemeau* veulent que ce coûteau ſoit ſi petit, qu'il ſe puiſſe cacher dans la main droite, pour en faire cette operation, aprés l'avoir ainſi porté dans la Matrice; mais il eſt certain que quand elle eſt pleine d'un enfant monſtrueux en groſſeur, ou d'une teſte de la ſorte, la main du Chirurgien y étant portée, en eſt tellement comprimée, que bien difficilement ſe pourroit-il ſervir adroitement de ce petit coûteau avec elle ſeule, à moins qu'il ne fît une extréme violence à la Matrice; c'eſt le ſujet pourquoy il faut (ſi on m'en veut croire) que cét inſtrument ait le manche fort long, afin qu'étant introduit dans la Matrice, il puiſſe eſtre conduit à faire l'operation, par la main gauche du Chirurgien, laquelle ſera dedans, comme nous avons dit, & gouverné par la droite, qui en tiendra le manche au dehors, lequel doit eſtre

égal en longueur à celuy des crochets ordinaires. Ceux qui prendront la peine de vouloir concevoir mon raisonnement, & qui éprouveront un pareil instrument dans le besoin, reconnoîtront bien qu'il sera beaucoup plus utile & commode, ayant le manche ainsi long, que d'estre si petit & court que lesdits *Paré* & *Guillemeau* le recommandent. Pour moy m'étant avisé pour ces raisons d'en faire faire un de la sorte, je m'en suis fort bien trouvé dans une occasion où il étoit necessaire de s'en servir.

Or aprés qu'on aura tiré la teste hors de la Matrice, de la façon que je viens de dire, on doit bien prendre garde à n'y en laisser aucune portion, comme aussi à bien delivrer ensuite la femme de son arrierefaix, s'il y étoit encore. Mais sur ce sujet on peut fort à propos faire une question d'assez grande consequence, qui est de sçavoir, quand la teste de l'enfant est ainsi demeurée en la Matrice, la femme n'étant pas aussi delivrée, si on doit commencer l'operation par l'extraction de la teste, avant que d'en tirer l'arrierefaix; à quoy on peut répondre avec distinction, que si cét arrierefaix étoit tout-à-fait separé des parois de la Matrice, on le doit tirer le premier, à cause qu'il empescheroit de pouvoir bien joüir de la teste; mais s'il y étoit encore adherant, il le faudroit laisser jusques à ce que la teste fût tirée; car si on venoit à le separer pour lors de la Matrice, il se feroit un grand flux de sang, qui seroit augmenté par l'agitation de l'operation; parceque les vaisseaux contre lesquels il est joint, demeurent ordinairement ouverts, tant que la Matrice est dans la distension que luy cause la teste retenuë, & ne se referment que lors qu'ayant esté vuidée de ce corps étrange, elle vient à les boucher en se retirant, s'affaissant, & se comprimant en soy-mesme, comme j'ay expliqué plus precisément en un autre lieu cy-devant; outre cela, l'arrierefaix restant ainsi attaché pendant l'operation, empêche que la Matrice ne soit si facilement contuse & blessée.

Celse au 29. Chap. du 7. Livre, & quelques autres Auteurs nous donnent un moyen pour aider à faire sortir la teste de l'enfant restée seule dans la Matrice, que je ne conseille pas de suivre, qui est qu'un homme robuste pése fortement sur le ventre de la femme, avec ses deux mains mises l'une sur l'autre, pour pousser la teste hors de la Matrice, comme nous voyons que font à peu prés les cuisiniers, qui pésent fortement sur le ventre

d'une volaille qu'ils veulent vuider, pour en faire sortir le juifier : mais ces violentes compressions ne manqueroient pas de faire contusion à la Matrice, qui pour lors est tres-douloureuse, & d'y causer ensuite une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie : c'est pourquoy on ne se servira pas de cette mauvaise methode. On peut bien neantmoins, s'il est besoin, faire tenir doucement la teste en état, en la contenant seulement, pour empêcher qu'elle ne vacille trop, par quelque personne qui aura sa main sur le ventre de la femme, durant que le Chirurgien en fera l'extraction de la maniere que j'ay enseignée. Cette instruction doit suffire pour le present Chapitre : Passons à present aux autres.

CHAPITRE XVI.

Le moyen d'aider la femme dans son accouchement, quand la teste de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en dehors.

SI nous avons seulement égard à la figure en laquelle l'enfant vient en cét accouchement, nous pouvons dire qu'il est naturel ; mais si nous considerons la disposition de la Matrice, qui est en danger de tomber dehors dans la sortie, ou dans l'extraction de l'enfant, nous connoîtrons qu'il ne l'est pas tout-à-fait ; car sa teste la poussant fortement au devant d'elle, peut facilement causer cét accident, si la femme n'est adroitement secouruë. On voit en cette rencontre le *vagina*, ou col de la Matrice, tout par grosses rides se forjeter en dehors, à mesure que l'enfant s'avance.

Les femmes à qui la Matrice avoit coûtume de tomber avant leur grossesse, & qui l'ont fort humide, sont tres-sujettes à cét accident, à cause de la relaxation de ses ligamens. Il ne faut pas observer en cét accouchement la mesme methode que nous avons enseignée cy-devant en parlant de l'accouchement naturel ; car en celuy-cy on ne doit pas faire promener, ny tenir debout la femme ainsi disposée, au lieu dequoy il faut qu'elle soit couchée au lit, & qu'elle ait le corps presque également situé, & non pas si élevé qu'il seroit requis si l'accouchement

étoit naturel : On ne luy doit aussi donner aucun lavement fort ny âcre, de peur de luy exciter de trop grandes épreintes, comme encore ne faut-il luy tant humecter la Matrice qui n'est déja que trop relâchée : mais pour la bien aider, à chaque moment que les douleurs luy prendront, quand son enfant commencera d'avancer sa teste, & de pousser ainsi le col de la Matrice en dehors, la Sage-femme aura toûjours à chaque costé de cette teste une de ses mains, pour repousser en resistant aux douleurs de la femme, la Matrice seule vers le haut, & donner lieu cependant à l'enfant de s'avancer, faisant de la maniere à chaques épreintes qui surviendront, & continuant toûjours jusques à ce que la mere pousse d'elle-mesme l'enfant tout-à-fait dehors ; car on ne doit en aucune façon le tirer par la teste, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement naturel, de peur qu'on ne vint à faire tomber en mesme temps la Matrice, qui pour lors y est grandement disposée.

Neantmoins si l'enfant ayant la teste hors du passage venoit à y estre arrêté si long-temps, qu'il fût en danger d'y estre suffoqué, alors on seroit obligé d'appeller une seconde personne pour aide, qui le tireroit tout doucement par la teste, durant que la Sage-femme tiendroit & repousseroit la Matrice avec les mains, comme il est dit, de peur qu'elle ne suivît le corps de l'enfant en le tirant de la sorte. Aprés que la femme aura esté ainsi accouchée, on la delivrera de son arrierefaix, en la maniere cy-devant décrite, se gardant bien aussi pour le mesme sujet, de ne le pas tirer & ébranler trop fort, en suite dequoy on remettra & on tiendra la Matrice en sa situation naturelle, si elle en étoit sortie.

Lorsque la Sage-femme n'observe pas la methode que je viens d'enseigner, elle est cause quelquefois que la Matrice descend, & sort tout-à-fait hors de la partie honteuse incontinent aprés que la femme est accouchée, & mesme que son col tombe aussi quelquefois entierement devant l'accouchement, & devient pour lors d'une grosseur & d'une longueur extraordinaire, à cause que les humeurs s'y portent aussi-tost en grande abondance, comme je l'ay vû arriver le 11. May 1669. à la femme d'un Menuisier proche le College des Jesuites, laquelle étant en travail d'enfant, ne pouvoit accoucher, à cause que tout le col de sa Matrice étoit entierement renversé & tombé depuis trois

heures hors de la partie honteuse d'une longueur & d'une grosseur si prodigieuse, que sa Sage-femme en fût toute étonnée, ne sçachant pas mesme ce que ce pouvoit estre, tant la chose étoit extraordinaire. Ce col ainsi tombé étoit de la longueur de plus d'une grande palme de main, & une fois plus gros que la teste d'un enfant. On voyoit en son extremité l'orifice de la Matrice, qui representoit une espece de gros *Phymosis*, dont les bords étoient épais de plus de trois travers de doigts en toute sa circonference; ce qui en étrecissoit tellement le passage, que l'enfant n'en pouvant sortir, & y étant arresté, poussoit toûjours de plus en plus la Matrice en dehors, & les humeurs affluant en abondance, à cause des efforts inutiles que la femme faisoit, gonfloient extraordinairement ce col de la Matrice, qui en étoit déja tout livide, & disposé à mortification, laquelle seroit indubitablement arrivée dans peu, si je n'eusse promptement accouché cette femme, en m'y comportant de la maniere que je vais dire. Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de reduire ce col de la Matrice ainsi tombé, non seulement à cause de son extréme grosseur, mais aussi à cause que la teste de l'enfant étant trop avancée entre les os du passage n'auroit pas pû estre repoussée sans une extréme violence, qui auroit esté tres-prejudiciable à la mere & à l'enfant, j'introduisis ma main peu à peu dans l'ouverture de ce gros *Phymosis*, l'ayant trempée auparavant dans l'huile d'olive, aprés quoy je fis efforcer la femme, en conduisant la teste de l'enfant à chaque douleur, & la faisant ainsi avancer peu à peu dans le passage que ma main luy preparoit, sans l'en retirer que pour la rétremper de fois à autre dans l'huile, & la remettre aussi-tost comme auparavant. Ainsi faisant, je donnay lieu à la teste de l'enfant de passer par cette ouverture, ma main luy servant toûjours de conduite, pour disposer & entretenir son passage, en écartant tous les doigts les uns des autres en forme de dilatatoire, & les retirant peu à peu, à proportion que la teste s'avançoit, jusques à ce qu'elle eût esté entierement poussée dehors par les seules douleurs de la femme qui étoient tres-fortes, aprés quoy l'ayant prise avec mes deux mains de côté & d'autre, en la maniere ordinaire, je tiray facilement l'enfant qui étoit vivant, & delivray entierement la femme; ensuite de cela, je reduisis aussi-tôt sa Matrice en sa situation naturelle, recommandant à sa Sage-femme de luy

bien étuver tous les jours les parties basses, pour empêcher la pourriture à laquelle elles étoient tres-disposées. Cette femme guerit en fort peu de temps, nonobstant un si grand accident, aprés quoy je luy donnay un pessaire qu'elle porte sans aucune incommodité depuis ce temps, pour retenir en état sa Matrice, dont elle souffroit une fâcheuse descente depuis dix ans entiers, sans avoir trouvé personne qui pût y remedier comme je fis.

CHAPITRE XVII.

Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorsque venant la teste la premiere, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parceque les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment.

NOus voyons quelquefois des femmes, dont les enfans (quoyqu'ils viennent en une situation naturelle) restent au passage durant des quatre, cinq, & six jours entiers, & y seroient encore plus long-temps, si on les y laissoit, sans en pouvoir sortir, à moins qu'on n'en fasse l'extraction par art, à quoy on est obligé, si on veut sauver la vie de la mere; ce qui se voit arriver le plus souvent aux petites femmes dans leur premier accouchement, & principalement à celles qui sont pour lors fort avancées en âge, à cause que l'articulation de leur *coccix* n'est pas si lâche, & que leur Matrice étant beaucoup plus dure & plus seiche, ne peut pas estre dilatée si facilement que celle des autres qui ont déja eû des enfans, ou qui ne sont pas si âgées. Quand la chose se rencontre ainsi, aprés que le Chirurgien aura fait tout son possible de relâcher & dilater les lieux, avec fomentations & onctions d'huiles, & axonges émolientes, pour pouvoir faciliter la sortie de l'enfant, & qu'il aura vû que toutes les peines qu'il en aura prises auront esté inutiles, à cause qu'il a la teste beaucoup plus grosse qu'il ne conviendroit, & qu'il est outre cela tres-certainement mort, comme il est presque toûjours, quand il demeure quatre ou cinq jours en cét état, aprés que les eaux se sont écoulées, ce qu'il sçaura encore plus précisément, par les signes que nous avons cy-devant enseignez pour le bien connoître, au Chapitre treiziéme de ce Livre, alors il ne

il ne fera aucune difficulté de mettre un crochet en quelque endroit de la teste de l'enfant, pour en faire extraction. Il semble qu'il seroit plus à propos de mettre la pointe du crochet vers la partie posterieure de la teste qu'en aucun autre lieu, afin de la pouvoir tirer par ce moyen plus directement : mais j'ay toûjours trouvé par experience qu'on ne peut pas si facilement porter la main vers cette partie de la teste de l'enfant, qui est ordinairement située au dessous de l'os *pubis*, auquel endroit les os qui forment le passage sont beaucoup plus serrez que vers les côtez, où l'espace étant bien plus libre, la Matrice se peut dilater sans faire aucune violence au col de la vessie ; ce que le Chirurgien ne pourroit pas éviter, s'il vouloit introduire sa main avec son instrument pour en accrocher la teste de l'enfant en sa partie posterieure, dont le col de la vessie est pour l'ordinaire si fort comprimé dans ces sortes d'accouchemens, que les femmes ont une entiere suppression d'urine, qui est encore augmentée par l'inflammation qui ne manque pas d'y arriver, quand l'enfant reste ainsi au passage durant plusieurs jours, aprés que les eaux se sont entierement écoulées. C'est pourquoy le Chirurgien ayant auparavant fait uriner la femme, s'il est besoin, avec une sonde creuse ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la vessie, en repoussant un peu la teste de l'enfant, afin de faciliter le passage de cette sonde, pour en faire sortir l'urine, il glissera sa main droite applatie à l'entrée de la Matrice, vers le costé de la teste de l'enfant, & de la gauche il introduira un crochet, dont la pointe soit forte & courte, & tournée en l'introduisant vers le dedans de la main droite, aprés quoy il la retournera du côté de la teste de l'enfant, & l'imprimera en l'appuyant avec la main sur le milieu de l'os *parietal*, & en tirant mediocrement à proportion qu'il fait entrer la pointe de son crochet, jusqu'à ce qu'il luy ait donné une prise ferme & stable, ensuite dequoy il retirera sa main droite pour en prendre le manche de l'instrument, & ayant introduit sa main gauche de l'autre côté de la teste de l'enfant, pour la redresser & soûtenir, il la tirera peu à peu, la conduisant toûjours avec cette main gauche, à proportion qu'il la fait avancer, en la tirant de la droite jusqu'à ce qu'il l'ait amenée tout-à-fait hors du passage, se servant encore, s'il est besoin, d'un second crochet, mis en la mesme maniere que le premier, au côté opposite de la teste, afin que

l'attraction se fasse également des deux côtez, aprés quoy ayant osté ses instrumens, il la prendra avec ses deux mains pour achever de faire sortir le reste du corps de l'enfant. Mais si le Chirurgien ne pouvoit pas faire ainsi l'extraction de la teste de l'enfant toute entiere, à cause de son excessive grosseur, pour lors il faudra qu'il y fasse incision avec un coûteau droit, ou un peu courbé, selon qu'il conviendra, la faisant à l'endroit des sutures, afin qu'aprés avoir vuidé une partie du cerveau par cette ouverture, la grosseur de cette teste en soit diminuée; ensuite de cela, il introduira aussi par ce mesme lieu son crochet au dedans du crane, avec lequel il accrochera fortement quelqu'un de ses os, au moyen dequoy il fera tres-facilement l'extraction de l'enfant, si la difficulté ne procedoit que de la seule grosseur de sa teste. Mais souvent en ces sortes d'occasions ce n'est pas tant la grosseur de sa teste qui le fait ainsi mourir, & rester au passage durãt plusieurs jours aprés l'écoulement des eaux, que c'est la secheresse de la Matrice qui empêche qu'elle ne puisse estre suffisamment dilatée par les douleurs de la femme; ce qui fait que ne pouvant pousser l'enfant dehors, elles viennent à cesser entierement aprés plusieurs efforts inutils; ensuite dequoy la substance de la Matrice commence à s'enflammer & à se tumefier de telle sorte, qu'elle devient comme une espece de moule, dans lequel tout le corps de l'enfant étant fortement enchassé, n'en peut estre tiré que tres-difficilement, quand la teste ne luy à pas premierement fait son passage par sa sortie. C'est pourquoy il faut toûjours essayer de la tirer toute entiere, autant qu'il est possible; car il arrive souvent que l'enfant est encore plus arresté en la Matrice par la grosseur de ses épaules, que par celle de sa teste, laquelle venant à s'affaisser aprés qu'on en a vuidé le cerveau, rend encore l'operation plus difficile; parceque la Matrice vient pour lors à se contracter davantage qu'elle n'étoit; ce qui luy arrive à mesure que la teste vient à diminuer de grosseur; & ainsi faisant, le reste du corps de l'enfant est encore plus fortement retenu au dedans, & n'est pas si facilement tiré que quand on a fait passer la teste de l'enfant toute entiere; outre qu'en dépeçant ainsi la teste, ses os s'écartant les uns des autres, à cause qu'ils n'ont plus d'appuy, incommodent beaucoup le Chirurgien en son operation, & peuvent facilement blesser la Matrice, si on n'y prend bien garde. J'ay vû quelque-

fois des Chirurgiens en ces sortes d'accouchemens faire une incision à la partie inferieure des parties externes de la vulve, s'imaginant que la teste de l'enfant est seulement arrêtée au passage à cause de leur étroitesse, & croyant par ce moyen luy faciliter sa sortie; mais ils s'abusent fort, car c'est au dedans, & au droit de l'orifice interne que l'enfant est ainsi retenu, pour les raisons que j'ay dites : & outre que cette incision est entierement inutile, c'est qu'il y arrive souvent mortification aprés l'accouchement; à cause de l'inflammation qui est ordinairement en ces patties, sur lesquelles il se fait ensuite un dépost des superfluitez par l'écoulement des vuidanges.

Il est tres-certain que si l'enfant est mort, on se doit comporter de la maniere que j'ay enseignée, pour empêcher qu'il ne fasse aussi perir la mere; car on ne le peut pas tirer autrement, à cause que la teste est un corps rond & glissant; sur lequel il n'y a aucune prise que par ce moyen, n'y ayant pas lieu aussi de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, quand il y a longtemps que sa teste est ainsi engagée dans le passage aprés l'écoulement des eaux; parcequ'on creveroit plûtost la mere que de le pouvoir faire; & quand mesme l'enfant auroit encore quelque peu de vie, il periroit certainement dans l'operation, par l'extréme violence qu'il faudroit faire à l'un & à l'autre pour en venir à bout. Mais c'est une grande question à examiner pour sçavoir si on doit tirer avec le crochet l'enfant qui est vivant, n'y ayant aucune esperance qu'on le puisse avoir autrement que par ce moyen, pour sauver la vie à la mere, dont les passages sont trop étroits, & qu'il est impossible de dilater assez pour luy donner issuë, ou si on doit differer l'operation, & risquer la vie de la mere, jusques à ce qu'on soit tout-à-fait assuré qu'il soit mort : touchant cela, je croy que puisque l'enfant ne peut pas éviter la mort d'une façon ou d'autre (car restant à ce passage sans pouvoir sortir, il y meurt, & étant tiré par les crochets, il en est tué) on peut, & on doit l'en tirer mort ou vif, le plûtost qu'il y aura lieu de le faire, qui est aprés toute esperance perduë qu'il puisse jamais venir autrement, pour faire en sorte que la mere ne perde pas la vie, ce qui arriveroit certainement si on n'y procedoit de la maniere. C'est le sentiment de *Tertullien*, qui dit au 13. Chap. du Livre *de l'Ame*, que c'est une cruauté necessaire de donner en tel cas la mort à l'enfant, plûtost que de l'en

exempter, puisqu'il feroit certainement perir sa mere s'il demeuroit en vie. Voicy ses paroles, *At quin & in ipso adhuc utero infans trucidatur, necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum; matricida, ni moriturus.* C'est neantmoins ce que le Chirurgien ne doit jamais pratiquer qu'en cette extrémité, & aprés avoir ondoyé la teste de l'enfant, s'il en peut voir & toucher facilement l'extremité, sinon il le fera en y portant de l'eau par le moyen d'une petite seringue bien nette, s'il ne le peut pas autrement, ensuite dequoy il fera son operation le plus dextrement qu'il pourra, comme il est dit; observant aussi de s'en faire requerir avant par les assistans, aprés leur avoir expliqué la necessité de l'entreprendre. Pour moy j'aimerois bien mieux agir de la sorte en pareille occasion, que de me resoudre à la cruauté & barbarie de l'operation cesarienne, de laquelle il est absolument impossible (quoyqu'en assurent plusieurs imposteurs, dont *Rousset* est l'Approbateur) que la femme puisse jamais réchaper, comme je feray voir plus particulierement en parlant d'elle cy-aprés; car ainsi faisant, on sauvera souvent la mere qui periroit avec son enfant: & comme il vaut toûjours mieux passer par le moins dangereux de deux chemins, quand il n'y en a pas d'autres, aussi doit-on de deux maux éviter le pire, qui est le sujet pour lequel nous devons toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant.

CHAPITRE XVIII.

De moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le costé de la teste, comme aussi en celuy où il vient la face la premiere.

LOrsque l'enfant presente sa teste par le costé, quoyqu'il semble que ce soit un accouchement naturel, à cause qu'elle vient la premiere, il est neantmoins bien dangereux, tant pour luy que pour sa mere, à cause de cette mauvaise posture; car il se romproit plûtost le col, que de pouvoir jamais sortir de la façon; & pour lors il est d'autant plus embarrassé dans le passage, que la mere fait d'efforts pour le mettre dehors, ce qui luy est impossible, si on ne redresse la teste de l'enfant pour la faire venir en droite ligne. C'est pourquoy aussi-tost qu'on aura reconnu la chose estre ainsi, on fera coucher la femme, de peur que l'enfant s'avançant davantage en cette posture vicieuse, ne fût plus difficilement repoussé, comme on est obligé de

faire, pour luy donner la veritable & naturelle, en luy redressant la teste au passage.

Pour ce faire, la femme sera située en une posture commode, la faisant un peu pancher sur le costé opposite à la mauvaise situation de l'enfant; aprés quoy le Chirurgien glissera sa main bien ointe d'huile à costé de la teste de l'enfant, pour la redresser, la ramenant tout doucement avec ses doigts interposez entre elle & la Matrice, dans une situation droite; mais si cette teste étoit tellement engagée, que la chose ne se pût faire facilement de la maniere; alors il faudra qu'il coule sa main jusques aux épaules de l'enfant, afin qu'en le repoussant un peu dans la Matrice, il le puisse mettre en situation naturelle & convenable.

Il seroit à souhaiter que le Chirurgien pût ainsi repousser l'enfant par les épaules avec ses deux mains; mais sa teste occupe pour lors tellement le passage, qu'il a souvent bien de la peine d'y en introduire une, avec laquelle il fera son operation, aidée du bout des doigts de l'autre, portez jusques où il sera necessaire, aprés quoy il excitera & procurera la sortie de l'enfant, comme il a esté dit en parlant de l'accouchement naturel; observant de redresser de la sorte la teste de l'enfant le plûtost qu'il pourra aprés l'écoulement des eaux, quand il aura reconnu qu'elle vient de côté: car s'il n'y remedie promptement, la teste étant renversée sur les épaules, s'engage si fortement dans le passage, & ses inégalitez se nichent tellement dans la propre substance de la Matrice, qui se tumefie de tous côtez par l'inflammation qui y survient, qu'il est bien difficile ensuite de luy donner une bonne situation, & la secheresse des parties contribuë beaucoup à rendre la chose encore plus difficile. Mais si cette teste ne se pouvoit bien reduire à cause de la mauvaise situation du corps de l'enfant, qui empêche qu'on ne la puisse redresser comme je dis, pour lors il faudra se servir du dernier remede pour sauver la vie à l'enfant, qui est de le retourner entierement, en luy allant chercher les pieds pour le tirer dans ce mesme moment. C'est ainsi que ce jourd'huy 25. Septembre 1674. j'ay sauvé la vie à l'enfant de la femme de Monsieur *Gouvot*, Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, laquelle je viens presentement d'accoucher en presence de son mary, & de Monsieur *Picart* Chirurgien du mesme Fauxbourg, ayant esté obligé de retourner entierement cét enfant pour le tirer par les

pieds, à cauſe que ſe preſentant par le côté de la face qui étoit en deſſus, ſon corps étant outre cela dans une ſituation tout-à-fait oblique, on luy auroit plûtoſt rompu le col, que de pouvoir placer ſa teſte dans une bonne ſituation.

Si les deux Chirurgiens qui furent apellez avant moy il y a trois ans, pour ſecourir la femme de Monſieur *Poupart*, noſtre Confrere, en ſon accouchement, euſſent reconnu que la teſte de ſon enfant, qui eſtoit ainſi fortement engagée dans le paſſage, depuis trois jours entiers aprés l'écoulement de ſes eaux, venoit de côté, ils n'euſſent pas entretenu, comme ils firent durant tout ce temps, cette pauvre femme d'eſperance vaine qu'elle accoucheroit heureuſement, & ils luy auroient ſauvé la vie, ſans doute, & à ſon enfant, ſi du commencement ils euſſent reduit ſa teſte dans une bonne ſituation, ou ſi trouvant trop de difficulté à la redreſſer, ils euſſent entierement retourné l'enfant pour le tirer par les pieds, comme j'ay fait celuy dudit Monſieur *Gourot*, dont je viens de parler : mais ayant negligé la choſe, faute de l'examiner préciſement comme ils devoient faire, ils furent cauſe que l'operation fut inutile, à l'un & à l'autre : car lors que je fus mandé pour en dire mon ſentiment, il n'eſtoit plus temps, parce que l'enfant étoit certainement mort, il y avoit prés de deux jours, & la mere eſtoit preſque à l'agonie, ayant le ventre extraordinairement dur, & tendu quaſi juſques à la gorge, & toutes les parties exterieures de la vulve extrémement tumefiées, & entierement diſpoſées à la mortification, à cauſe de leur inflammation qui commençoit à ſe communiquer aux parties internes de la Matrice, ayant outre cela une groſſe fiévre, & une entiere ſuppreſſion de l'urine & des autres excrémens, dont ſon ventre ne ſe pouvoit aucunement décharger, pour raiſon dequoy elle avoit déja reçu tous ſes Sacremens. Neanmoins comme il vaut mieux tenter un remede incertain, que de laiſſer les malades dans un deſeſpoir aſſuré, ayant fait connoître audit *Poupart*, l'impoſſibilité qu'il y avoit que ſa femme accouchaſt d'elle-meſme, ainſi que ces deux Chirurgiens, qui ſe piquent d'eſtre des plus experts au fait des accouchemens, luy avoient toûjours fait eſperer inutilement, je luy conſeillay de la faire accoucher au plûtoſt, à quoy je fis condeſcendre ces meſmes Chirurgiens qu'il envoya querir dans cét inſtant, pour ſçavoir s'ils avoüroient en ma pre-

fence, la chose estre comme je luy avois declarée, dequoy ils furent obligez de demeurer d'accord, ne pouvant pas nier la verité du fait, que je leur fis reconnoître devant plusieurs autres de nos Confreres, qui étoient aussi presens. Mais comme il étoit question de faire l'operation sur l'heure, (car *periculum erat in morâ*, le delay étoit absolument mortel) le plus ancien des deux, qui fuit toûjours les mauvaises cures autant qu'il peut, sçachant bien l'extréme difficulté qu'il y avoit de tirer cét enfant, & le mauvais état où étoit la mere, pretexta pour s'en exempter que de toute la journée il n'avoit beu ny mangé; quoyqu'il fût bien six heures du soir, & prenant ainsi congé de la compagnie, dit en s'en allant, que ces Messieurs (parlant de cét autre Chirurgien & de moy) feroient bien ce qu'il faudroit sans luy; mais l'autre vouloit pareillement s'en aller, & user de la mesme politique, avoüant franchement qu'il l'auroit fait, si je n'avois esté present, qui étoit le sujet pour lequel il consentit enfin d'entreprendre l'operation, dans la confiance qu'il avoit que je luy aiderois au besoin quand il se seroit lassé, comme il prejugeoit aussi-bien que moy qu'il arriveroit. En un mot, aprés que ce Chirurgien se fut bien fatigué, se servant inutilement du crochet; pour venir about de cette operation, qui étoit une des plus laborieuses & des plus difficiles, à cause que toutes les parties exterieures de la vulve étoient extrémement tumefiées, & que la Matrice, où il y avoit inflammation, étoit entierement à sec, il me ceda sa place, ensuite dequoy j'accouchay cette femme d'un tres-gros enfant mort, ayant esté obligé pour ce faire, de le retourner par les pieds, à cause que les épaules de cét enfant étoient si fortement enchassées dans la substance de la Matrice tumefiée, qu'elles ne pouvoient pas estre déplacées par la seule attraction du crochet imprimé sur la teste, qui étant tout de costé, ne pouvoit pas aussi pour lors estre reduite en une figure droite. L'operation luy fut neanmoins infructueuse (sinon qu'elle luy prolongea la vie durant quelque jours) à cause d'une grosse fiévre qu'elle avoit devant que d'accoucher, qui continua toûjours ensuite, avec deux ou trois redoublemens par jour, qui étoient ordinairement precedez de frissons, ayant aussi toûjours eû depuis son accouchement un grand flux de ventre, ce qui la fit mourir neuf jours en suite. Or il est tres-certain que si on l'eût secouruë d'assez bonne heure, elle seroit rechappée,
vû

vû qu'elle resista encore si long-temps, nonobstant le déplorable état où elle étoit quand nous luy tirâmes son enfant, lequel on auroit aussi sauvé, si ces deux Chirurgiens eussent connu dés le commencement qu'il presentoit le costé de la teste, ce qui étoit le seul sujet pour lequel cette pauvre femme n'avoit jamais pû accoucher.

D'autresfois l'enfant se presente la face la premiere, ayant la teste renversée en arriere, en laquelle posture il est encore tres-difficile qu'il vienne, & s'il y demeure long-temps, le visage luy devient si livide & si bouffi, qu'il en paroît tout-à-fait monstrueux dans l'abord; ce qui arrive tant à raison de la compression qui s'en fait en cette situation, que pour avoir esté quelquefois trop souvent & trop rudement touché avec les doigts, en tâchant de luy faire prendre une meilleure situation. Il me souvient à ce sujet d'avoir accouché il y a environ douze ans, une femme, de laquelle l'enfant qui s'étoit presenté la face devant, vint au monde si livide & contrefait (comme c'est toûjours l'ordinaire en telles occasions) que son visage en paroissoit tout semblable à celuy d'un Ethiopien, nonobstant quoy je ne laissay pas que de l'amener vivant. Aussi-tôt que la mere s'en fût apperçue, elle me dit qu'elle s'étoit toûjours bien doutée que son enfant seroit ainsi hideux, à cause qu'au commencement de sa grossesse elle avoit regardé fixement, & avec grande attention un More, ou Ethiopien, d'entre ceux dont deffunt Monsieur *de Guise* avoit toûjours grand nombre à sa suite; pour lequel sujet elle souhaittoit, ou au moins ne se soucioit aucunement qu'il mourut, afin de ne pas voir continuellement un enfant si défiguré qu'il paroissoit pour lors: mais elle changea bien-tôt de sentiment, lorsque je luy eûs expliqué que cette lividité ne provenoit que de ce qu'il étoit venu la face devant dans le commencement, & que tres-assurément cela se devoit passer, comme il arriva en moins de trois ou quatre jours, aprés luy avoir oint plusieurs fois tout le visage avec l'huile d'amandes douces tirée sans feu, ensuite dequoy son teint commença de s'éclaircir de telle sorte, que l'ayant vû un an aprés, il me parut un des plus beaux enfans & des plus blancs qu'on puisse rencontrer. Or pour se bien gouverner en cét accouchement, on y procedera de la mesme maniere que quand il presente la teste par le costé, laquelle on redressera avec les mains comme nous

avons dit cy-dessus, observant toûjours de le faire le plus doucement qu'il sera possible, pour éviter de trop meurtrir la face de l'enfant.

CHAPITRE XIX.

Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, aprés que la teste est entierement sortie.

L'Enfant vient naturellement la teste la premiere, afin que par sa grosseur & par sa dureté, le passage soit plus facilement fait aux autres parties du corps, lesquelles pour l'ordinaire passent sans peine où elle a une fois passé. Neantmoins il se rencontre quelquefois des enfans qui ont la teste si petite, & les épaules si grosses & si larges, qu'elles ne peuvent pas, qu'avec une tres-grande difficulté, faire le mesme chemin; ce qui les fait souvent demeurer au passage, aprés que leur teste en est

sortie. Quelquefois la difficulté vient de ce que l'enfant est mort depuis plusieurs jours dans la Matrice; car pour lors sa teste étant devenuë mollasse, s'affaisse, & s'alonge en sortant, & n'ayant plus de fermeté, elle ne peut pas pour ce sujet si bien faire le passage des épaules, que quand l'enfant est vivant. Cét accident arrive aussi parfois pour n'avoir pas bien pris le temps à tirer l'enfant par la teste, comme il a esté dit, qu'on doit faire, en parlant de l'accouchement naturel, afin que les épaules puissent prendre dans un mesme instant, la place que la teste occupoit.

Quand le Chirurgien se rencontrera en pareille occasion, il faut qu'il se dépêche promptement de tirer l'enfant de cette prison, où il est comme au carcan, lorsqu'il est ainsi pris par le col; car il tarderoit peu à y estre étranglé: c'est pourquoy afin de l'éviter, il tâchera de faire suivre & passer les épaules, en tirant mediocrement la teste de l'enfant, tantôt par ses côtez, tantôt aussi la prenant d'une main par dessous le menton, & de l'autre par dessus le derriere de la teste, & ainsi faisant alternativement de côté & d'autre pour mieux faciliter la chose; prenant bien garde que le cordon de l'umbilic ne soit pas embarassé autour du col, & observant toûjours de ne point tirer cette teste avec trop de violence, de peur qu'il n'arrivât ce que j'ay vû faire devant moy en une rencontre, où d'un enfant roturier, ainsi pris au passage, on fit sur le champ un Gentil-homme, en luy arrachant & separant la teste du col, à force de la tirer. Si les épaules ne passent point aprés avoir mediocrement tiré l'enfant de la maniere, il faut glisser un ou deux doigts de chaque main par dessous chacune des aisselles, avec lesquels les recourbant en dedans, on fera avancer, & on tirera peu à peu les épaules; mais quand elles seront entrées au passage, & qu'elles en seront tout-à-fait dégagées, si le Chirurgien ne peut encore avoir l'enfant, le tenant ainsi par dessous les aisselles, pour lors il peut estre certain qu'il est arrêté par quelque autre empêchement, & qu'il est assurément monstrueux de quelque partie de son corps, ou comme il arrive le plus souvent en cette occasion, qu'il est hydropique du ventre, à raison de l'éminence & grosseur duquel il est impossible qu'il soit tiré hors de la Matrice, avant qu'on l'ait percé pour en vuider les eaux, aprés quoy on en viendra facilement à bout, comme je l'ay pratiqué

en pareille rencontre, dont je vais presentement décrire toutes les circonstances, & la maniere avec laquelle nous nous y comportâmes, car nous fûmes deux Chirurgiens, une Sage-femme, & une apprentisse de l'Hôtel-Dieu, à faire cét accouchement, où la chose arriva de cette façon.

En l'année 1660. comme je pratiquois en ce lieu les accouchemens, il se rencontra un jour que l'apprentisse voulant accoucher une femme, ne pût jamais faire passer autre chose que la teste de l'enfant, qui demeura ainsi pris au col, & arrêté au droit des épaules, sans pouvoir avancer plus outre. Or voyant qu'il luy étoit impossible d'avoir cét enfant (quoyqu'elle le tirât tres-fortement par la teste) & qu'elle avoit épuisé inutilement toute son industrie, pour tâcher d'en venir à bout, elle appella à son secours la Maîtresse Sage-femme, qui étoit pour lors la nommée Madame *de France*, laquelle y fit aussi tout son possible, mais ce fut encore en vain. Aprés qu'elles se furent bien lassées toutes deux à tirer cette teste de la sorte (ce qu'elles firent tant que les vertebres du col avoient déja quitté, ne restant presque plus que la seule peau qui la tenoit quelque peu) je survins à ces entrefaites, où d'abord elles me prierent d'examiner moy-mesme ce qui étoit cause que cét enfant n'avoit pas pû estre tiré par les efforts qu'elles en avoient faits, qui étoient plus que suffisans pour faire sortir ses épaules, quand elles auroient esté beaucoup plus grosses qu'elles n'étoient pas ; à quoy ayant fait reflexion, je conçus bien aussi-tost qu'il falloit que la difficulté procedât d'ailleurs ; ce qui m'obligea de pousser d'abord ma main applatie à l'entrée de la Matrice, jusques aux épaules de l'enfant, lesquelles ne me paroissant pas estre trop grosses pour pouvoir aisément sortir, me firent connoître que l'empêchement n'étoit pas en cét endroit. J'introduisis aprés cela ma main plus avant, la portant par dessous la poitrine de l'enfant, au bas de laquelle étant arrivée, environ le cartilage xiphoïde, je trouvay que tout son bas ventre étoit tellement hydropique & plein d'eau, qu'il étoit impossible de le pouvoir jamais tirer, sans l'avoir auparavant percé, pour donner moyen à cette eau de s'écouler : mais il me manquoit alors un instrument propre pour le faire, faute duquel j'envoyay promptement avertir un des Chirurgiens dudit Hôtel-Dieu, auquel aprés qu'il fut arrivé je declaray la chose, comme je l'avois

reconnuë, & luy fis entendre que pour tirer cét enfant, il falloit necessairement luy percer le ventre, afin d'en vuider les eaux par son ouverture; mais il ne voulut jamais suivre mon sentiment, soit par une espece de politique, à cause qu'il croyoit peut-estre sçavoir assez bien son mêtier sans avoir besoin de mon avis, ou parcequ'il ne vouloit, ou ne pouvoit pas croire que l'enfant fût hydropique, comme je luy disois; ce qui fut cause qu'il se contenta seulement (sans se mettre en peine d'examiner précisément la chose) de tâcher d'en faire extraction à sa mode; & pour y parvenir il tira d'abord, & separa entierement la teste du corps, laquelle pour lors n'y tenoit plus que fort peu, pour avoir esté tirée avec trop de violence par les Sages-femmes, comme j'ay dit cy-dessus. Aprés cela introduisant un crochet dans la Matrice, il en tira & arracha les deux bras l'un aprés l'autre, & ensuite quelques costes, une portion des poulmons, & le cœur, quoy faisant, il se lassa tant à force de tirer pieces, morceaux, & lambeaux l'un aprés l'autre, pendant plus de trois quarts-d'heure, qu'il en suoit à grosses gouttes, quoy qu'il fist extrémement froid en ce temps; & il s'y tourmenta si fort le corps & l'esprit, qu'il fut contraint de quitter la besogne pour se reposer, laissant à la Sage-femme à y faire aussi son possible, pendant qu'il reprendroit un peu ses forces, laquelle s'y lassa en vain aussi-bien que luy, en tirant quelques côtes de l'enfant qu'elle tenoit avec les mains seulement (car ce n'est pas le fait des Sages-femmes de se servir des crochets,) ensuite dequoy il se remit une seconde fois à tirer de toute sa force, sans pouvoir plus rien avoir, parceque jusques-là il n'avoit point encore percé le bas ventre, ny le diaphragme, ne le voulant pas faire, comme je luy disois à chaque moment, sans quoy il étoit absolument impossible de tirer le reste du corps.

Or voyant que tous ses efforts étoient aussi inutiles cette seconde fois que la premiere, il me donna enfin son crochet, en me disant de m'y lasser aussi-bien que les autres, lequel j'acceptay tres-volontiers, & avec joye (car j'étois tres-assuré de venir à bout de l'operation) sçachant bien qu'au lieu de s'amuser à tirer comme il avoit fait, il ne falloit seulement que percer le ventre de l'enfant, pour en évacuer les eaux, apres quoy le tout viendroit tres-facilement. Pour ce sujet j'introduisis aussitôt ma main gauche dans la Matrice jusques au droit de ce ven-

tre hydropique, où étant je coulay par le dedans, & le long d'elle avec ma droite ce crochet, qui étoit ſemblable à celuy qui eſt marqué de la lettre A. en la repreſentation des inſtrumens qui eſt à la fin de ce ſecond Livre, au lieu duquel on peut encore à ce deſſein ſe ſervir plus aiſément du coûteau courbe marqué par la lettre D. ce qu'ayant fait, je tournay la pointe de cét inſtrument vers le ventre de l'enfant, dans lequel je l'enfonçay tout d'un coup, en telle ſorte qu'il en fût percé d'un trou à y fourer l'extrémité de deux de mes doigts, que j'y mis aprés l'en avoir retiré, puis les écartant un peu l'un de l'autre, toutes les eaux contenuës en ce ventre ſortirent, & furent évacuées dans le meſme inſtant, enſuite dequoy je tiray auſſi-toſt le reſte du corps avec ma ſeule main ſans aucune difficulté, au grand étonnement de ce Chirurgien, que je n'avois jamais pû perſuader que cét enfant fût hydropique de la ſorte.

Aprés l'avoir ainſi tiré, j'eus la curioſité de remplir ſon ventre d'eau, par l'ouverture que j'y avois faite, afin de voir quelle quantité y avoit eſté contenuë, & quelle groſſeur il pouvoit avoir en étant tout plein. J'y en fis entrer ſans exagerer, plus de cinq pintes entieres de noſtre meſure de Paris, ce que j'aurois bien difficilement pû croire ſi je ne l'euſſe vû moy-meſme; & ce ventre étant ainſi remply d'eau, étoit de la groſſeur & de la figure d'un aſſez gros balon. J'ay mis icy toutes les circonſtances de cette hiſtoire, afin que le Chirurgien connoiſſe comment il ſe doit comporter en ſemblable occaſion.

CHAPITRE XX.

Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant presente une ou deux mains avec la teste.

QUand il y a quelque partie de l'enfant qui se presente avec sa teste, c'est pour l'ordinaire une de ses mains, ou toutes les deux, plûtost qu'aucune autre; ce qui l'empêche de pouvoir sortir, à cause que les mains occupent une partie du passage, & qu'elles font aussi le plus souvent pancher la teste de côté. Lorsque l'enfant vient de la sorte, l'accouchement est contre nature, & la femme a besoin d'estre assistée en son travail.

Pour y remedier, aussi-tôt qu'on sentira une des mains se presenter ainsi avec la teste de l'enfant, on ne luy permettra pas d'avancer, & de s'engager davantage au passage en cette posture; pourquoy faire le Chirurgien ayant fait coucher la femme, en sorte qu'elle ait les fesses un peu élevées, remettra & repoussera le plus avant qu'il pourra avec sa main celle de l'enfant, ou toutes les deux si elles se presentoient, donnant lieu

par ce moyen à la teste de s'avancer seule, ce qu'ayant fait, si elle étoit de côté, il la reduiroit en la figure naturelle au milieu du passage, pour la faire venir en droite ligne, y procedant au reste, ainsi que j'ay enseigné cy-devant au Chapitre dix-huitiéme de ce Livre, en parlant de la teste qui vient de costé.

Si on observe de secourir promptement de la sorte la femme, lorsqu'il y a peu de temps que les eaux de l'enfant se sont écoulées, & si elle a de bonnes douleurs, & que sa Matrice soit suffisamment dilatée, elle ne laissera pas d'accoucher assez heureusement; ce qui arrivera tout au contraire, si ces dispositions ne se rencontrent pas, quand les mains se presentent avec la teste; car si la Matrice est à sec, & qu'elle ne soit pas bien dilatée, les mains de l'enfant seront repoussées avec bien plus de difficulté; ce qui ne se pourra pas faire aussi sans quelque espece de violence pour la mere; & si elle n'a pas de bonnes douleurs, la teste ne pourra pas si facilement ny si promptement descendre au passage, pour en occuper entierement la place que tenoient les mains, aprés qu'on les aura repoussées: c'est ce qui fait que le Chirurgien doit tâcher autant qu'il peut, en repoussant ainsi avec sa main celles de l'enfant, de ne retirer la sienne hors de la Matrice que dans le temps qu'il surviendra une nouvelle douleur à la femme, afin que dans ce moment il conduise la teste de l'enfant au passage, pour empêcher par ce moyen que ses mains ne viennent à reprendre derechef leur premiere situation.

CHAP.

CHAPITRE XXI.

La moyen d'accoucher la femme quand l'enfant presente une ou deux mains seules.

LOrsque l'enfant presente une ou deux mains seules, ou un bras qui sort quelquefois jusques au coude, & parfois jusques à l'épaule, c'est une des plus mauvaises & des plus dangereuses postures que puisse tenir l'enfant, tant pour luy que pour sa mere, à cause des violens efforts que le Chirurgien est toûjours obligé de faire à l'un & à l'autre, pour luy aller chercher les pieds qui en sont fort éloignez, par lesquels il le doit toûjours tirer en ces occasions, aprés l'avoir retourné; pourquoy faire, il suë souvent à grosses goutes en plein hyver, à cause de la difficulté qui se rencontre pour l'ordinaire en cét accouchement, plus grande qu'en tous les autres, dont aucuns sont à la verité plus dangereux pour l'enfant, comme quand il pre-

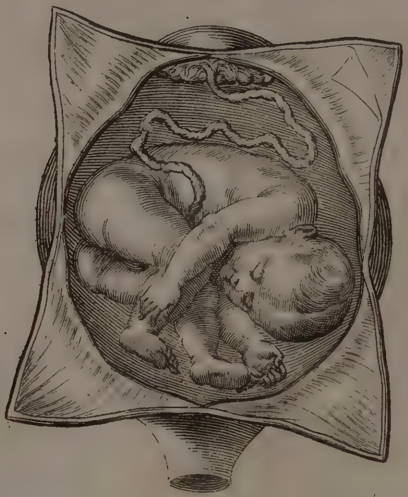
ſente le ventre avec ſortie de l'umbilic ; mais ils ne ſont pas ſi penibles pour le Chirurgien, parceque les pieds de l'enfant étant plus proches du paſſage, ne luy ſont pas ſi difficiles à trouver, que quand il vient par les mains ; car pour lors il a ſouvent les pieds en haut, & tout au fond de la Matrice, où il les faut aller chercher, pour le retourner & tirer comme je viens de dire.

Lors donc qu'une main ſeule, ou le bras entier ſe preſente le premier, il faut bien prendre garde à ne pas tirer l'enfant par cette partie ; car l'accouchement eſt toûjours d'autant plus difficile, que le bras qui ſe preſente ſort plus avant ; & on le ſepareroit & arracheroit plûtoſt du corps, que de faire ſortir ainſi l'enfant, à cauſe que par ce moyen il ſeroit tiré obliquement & de travers : Et ſi les deux bras ſe preſentoient, & qu'on les tirât enſemble, il ne reſteroit pas aſſez de lieu pour laiſſer paſſer la teſte, qui ſe renverſeroit auſſi en arriere. C'eſt pourquoy ayant ſitué la femme comme il eſt requis, on doit promptement repouſſer au dedans de la Matrice, les mains & les bras de l'enfant qui ſe preſentent en dehors. Quelques Sages-femmes les trempent pour lors en eau froide, ou les touchent d'un linge moüillé, diſant qu'il les retire auſſi-toſt s'il eſt vivant ; mais il eſt ordinairement ſi mal ſitüé, & ſi preſſé & engagé au paſſage en cette mauvaiſe poſture, qu'il n'a pas aſſez de liberté pour pouvoir ainſi retirer de luy-meſme ſes mains, quand elles ſont une fois ſorties : pour ce ſujet le Chirurgien les remettra avec la ſienne, qu'il coulera en ſuite dans la Matrice, par deſſous la poitrine & le ventre de l'enfant, & ſi avant qu'il en rencontre les pieds, qu'il attirera doucement à luy, pour le retourner, & en faire l'extraction par eux, ainſi qu'il a eſté dit, obſervant que ce ſoit avec le moins de violence qu'il pourra ; ce qui ſera bien plus aiſé & beaucoup plus ſeur, que de vouloir s'amuſer à luy faire prendre une ſituation naturelle, comme pluſieurs Auteurs qui n'ont jamais pratiqué les accouchemens l'ordonnent, ſans avoir aucune connoiſſance de la grande difficulté qu'il y a de ſuivre leur conſeil, qui n'eſt bon que dans leur imagination : car en effet, il ſeroit tres-difficile de remettre pour lors l'enfant dans une ſituation naturelle, à cauſe qu'il a le corps tout de travers, quand il preſente ainſi le bras ſeul juſques au coude, ou juſques à l'épaule ; outre qu'aprés l'avoir remis en bonne ſitua-

tion (ce qui ne se pourroit sans faire beaucoup de violence à la mere & à l'enfant) ils en resteroient tous deux si debilitez, que la mere de sa part n'auroit plus la force d'achever ensuite de pousser l'enfant dehors, qui de l'autre costé tarderoit peu pour ce sujet à mourir. C'est pourquoy il est toûjours bien plus seur comme j'ay dit, de retourner pour lors l'enfant par les pieds, afin de le tirer incontinent aprés.

Aussi-tost donc que le Chirurgien aura ainsi retourné l'enfant par les pieds, s'il n'en tenoit qu'un, il doit chercher l'autre pour l'amener avec le premier, aprés quoy les tenant tous deux, il se conduira au surplus pour tirer l'enfant, de la façon que nous avons cy-devant dite, au Chapitre quatorziéme de ce second Livre, en parlant de l'accouchement où il presente les pieds les premiers : mais si le bras étoit tellement avancé (l'étant presque jusques à l'épaule) & si gros & tumefié (comme il arrive quand il y a long-temps qu'il est dehors) qu'il ne se pût, ou qu'il y eût trop grande difficulté à le remettre, *Ambroise Paré* recommande en ce cas, si on est bien certain que l'enfant soit mort, qu'on coupe tout le bras sorty, le plus avant qu'on pourra, en incisant premierement les chairs, & coupant l'os aprés encore plus haut, avec des tenailles incisives ; afin que la portion de ces chairs laissées venant à recouvrir les asperitez de l'os, empêche que la Matrice n'en soit blessée en retournant l'enfant, pour le tirer en suite par les pieds comme il est requis: neantmoins si le Chirurgien ne pouvant pas repousser le bras au dedans, étoit absolument contraint de le retrancher (ce qu'il ne doit pas faire que dans cette extremité) il en viendra bien à bout sans tant de façon, en le tordant deux ou trois tours ; car à cause de sa tendresse il se separera facilement du corps, au droit de l'articulation de l'*humerus* avec l'omoplate, au moyen dequoy il ne sera pas besoin de tenailles incisives, ny d'autres instrumens, pour en couper l'os & les chairs, de la maniere que l'enseigne ledit *Paré ;* & il n'y restera aucunes asperitez, parce qu'ainsi faisant, la separation s'en fera justement dans l'article. Mais sur tout quand il s'agira de mutiler l'enfant de la sorte, ou de le tirer avec le crochet, que le Chirurgien prenne garde tres-exactement à ne pas se tromper, examinant bien à ce sujet s'il est assurément mort, & qu'il ne procede point de la façon qu'il n'en soit tout-à-fait certain, par tous les signes dont nous

avons fait mention au Chapitre treiziéme de ce Livre ; car quel horrible ſpectacle ſeroit-ce s'il amenoit (comme aucuns que je connois ont quelquefois fait) un pauvre enfant encore vivant, aprés luy avoir ainſi tronçonné les bras, ou quelqu'autre partie du corps ? c'eſt pourquoy qu'il faſſe une double reflexion ſur ſon operation, avant que de s'y comporter de la ſorte.



CHAPITRE XXII.

Le moyen de tirer l'enfant, quand il preſente les pieds & les mains enſemble.

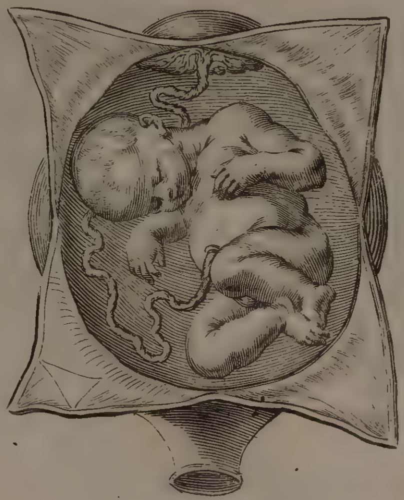
SI l'enfant preſente au paſſage les pieds & les mains tout à la fois, il eſt abſolument impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation ; & pour lors le Chirurgien portant ſa main vers l'orifice de la Matrice, n'y ſentira que quantité de doigts les uns proches des autres ; & ſi elle n'eſt pas encore bien ouverte, il ſera un peu de temps ſans pouvoir préciſément connoître les pieds d'entre

les mains, à cauſe qu'ils ſont quelquefois ſi ſerrez & preſſez les uns contre les autres, qu'ils ſemblent preſque tous eſtre d'une meſme figure : mais d'abord que la Matrice ſera aſſez dilatée pour y pouvoir introduire ſa main, il diſtinguera bien facilement quelles ſont les mains, & quels ſont les pieds ; ce qu'ayant bien remarqué, il la gliſſera & la portera auſſi-tôt juſques vers la poitrine de l'enfant, qu'il trouvera aſſez proche, où étant il repouſſera doucement ſon corps & les mains vers le fond de la Matrice, laiſſant les pieds au meſme endroit qu'il les avoit trouvez, ayant pour ce faire mis la femme en ſituation commode, c'eſt-à-dire en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées, laquelle ſituation doit toûjours eſtre obſervée, quand il eſt queſtion de repouſſer l'enfant vers le dedans de la Matrice, aprés quoy il le prendra par les deux pieds, & le tirera de la maniere que j'ay cy-devant dite en ſon Chapitre.

Il arrive aſſez ſouvent, quand il y a tres-peu de temps que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, qu'en le tirant d'abord ſimplement par les deux pieds, ſon corps ſe retourne de ſoy-meſme dans la Matrice, ſans qu'il ſoit beſoin de le repouſſer & de le redreſſer comme je viens de dire : mais lorſque la Matrice eſt à ſec, ou que l'enfant eſt fort engagé dans le paſſage, on eſt obligé de luy repouſſer le corps & les mains, ainſi que j'ay enſeigné, afin de le retourner plus facilement. Car ſi on ſe contentoit pour lors de tirer ſeulement les pieds, on ne feroit qu'engager d'autant plus le reſte du corps au paſſage. Cét accouchement eſt à la verité un peu rude ; mais il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit tant que celuy dont nous avons parlé au precedent Chapitre, où l'enfant preſente ſeulement les mains : car en celuy-là il faut aller chercher les pieds bien loin, & le retourner tout-à-fait pour le pouvoir tirer ; mais en celuy-cy ils ſont tout trouvez, dautant qu'ils ſe preſentent d'eux-meſmes, & il ne s'agit que de luy relever & repouſſer un peu la partie ſuperieure du corps, ce qui ſe fait preſque de ſoy-meſme en le tirant ſeulement par les pieds.

Les Auteurs qui ont écrit des accouchemens, ſans les avoir jamais pratiquez, comme ont fait pluſieurs Medecins (*Medici quidem fama multi, ſed opere valde pauci*) recommandent tous par un meſme precepte ſouvent reïteré, de reduire à la figure naturelle une chacune de toutes les ſituations contre nature,

dans lesquelles l'enfant se peut presenter, c'est-à-dire de le faire venir la teste la premiere ; mais s'ils avoient eux-mesmes mis la main à l'œuvre, ils connoîtroient bien que cela est le plus souvent impossible, à moins qu'on ne risquât par l'excés de violence qu'il faudroit faire pour ce sujet, de crever la mere & l'enfant, & qu'on ne se mît en danger de les faire mourir tous deux dans l'operation : un *fiat* de cette maniere est bien-tôt dit & ordonné ; mais il n'est pas si facile à executer qu'à prononcer, *Sunt enim facta verbis difficiliora.* Pour moy je suis en cela d'un sentiment tout contraire au leur, & ceux qui se connoissent en l'Art seront assurément de mon avis ; qui est que toutes les fois que l'enfant se presente en mauvaise posture, par telle partie du corps que ce puisse estre, depuis les épaules jusques aux pieds, il est plus seur, & c'est plûtost fait, de le tirer par les pieds, les allant chercher s'ils ne se rencontrent, que de s'amuser à essayer de le mettre en la figure naturelle, luy amenant la teste la premiere ; car les grands efforts qu'il convient souvent faire pour retourner un enfant dans la Matrice (ce qui est un peu plus difficile que de retourner une aumelette dans la poële) débilitent tant la mere & l'enfant, qu'il ne leur reste plus assez de force pour commettre ensuite l'operation à l'œuvre de nature, & la femme n'a plus pour l'ordinaire, aprés avoir esté ainsi travaillée, les épreintes & les douleurs necessaires à l'accouchement ; pour lequel sujet il seroit fort long & tres-difficile, comme aussi l'enfant, qui est tres-foible pour lors, periroit assurément au passage sans en pouvoir sortir. C'est pourquoy il vaut mieux en ces rencontres le tirer aussi-tôt par les pieds, les allant chercher comme j'ay dit, s'ils ne se presentent pas ; quoy faisant on épargnera aux meres un tres-long travail, & on amenera souvent les enfans vivans, qui sans cela ne manqueroient pas de mourir, avant qu'ils pussent estre mis dehors par les seuls efforts de la nature.



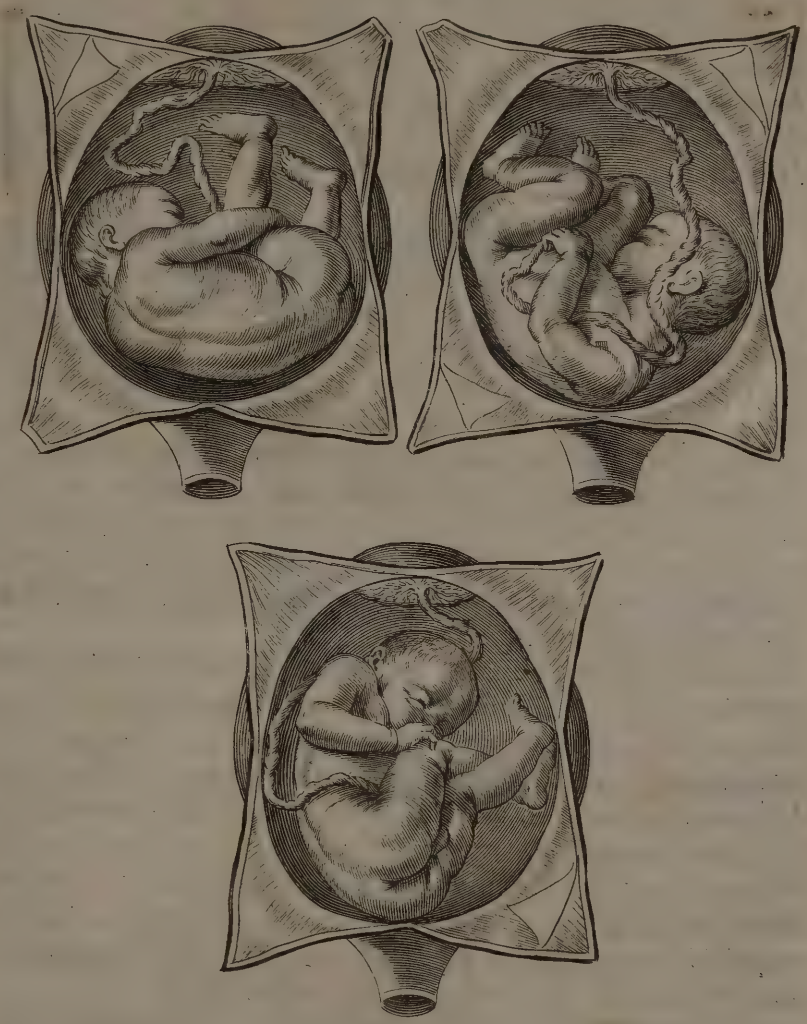
CHAPITRE XXIII.

La maniere de tirer l'enfant, quand il presente les genoux.

SI l'enfant, pour n'avoir pas fait la culbute, c'est-à-dire, pour ne s'estre pas tourné, comme il doit faire vers les derniers mois, afin de venir la teste la premiere, ainsi que j'ay expliqué dans le Chapitre cinquiéme de ce Livre, se presente par les genoux, ayant les jambes pliées contre les fesses, pour lors à cause de leur dureté & de leur rondeur, n'en touchant qu'un, on pourroit se tromper, si étant situé encore un peu trop haut on ne le sentoit seulement que de l'extremité du doigt, estimant que ce seroit la teste; mais le touchant & le maniant mieux, lorsque la Matrice sera suffisamment dilatée, & que l'enfant sera plus abaissé, on en fera aisément la distinction.

Aussi-tôt donc qu'on aura reconnu la chose, on ne laissera pas avancer davantage l'enfant au passage en cette posture; & ayant mis la femme en situation, on repoussera doucement ses ge-

noux en dedans, pour avoir plus de liberté de luy déplier les jambes l'une aprés l'autre; ce que le Chirurgien fera en luy mettant un ou deux de ses doigts par dessous le jarret, & les conduisant peu à peu tout le long du derriere de la jambe, la tirant toûjours un peu obliquement, jusques à ce qu'il ait rencontré le pied, afin qu'en ayant dégagé un, il fasse la mesme chose à l'autre, y procedant de mesme façon qu'au premier, aprés quoy les ayant tirez tous deux dehors, il parachevera l'extraction de l'enfant, comme s'il étoit venu les pieds devant, observant toûjours de le faire venir la face en dessous, avec les circonstances que nous avons fait remarquer en parlant de cét accouchement.



K.Audran ſculp. *du Cerceau del.*

CHAPITRE XXIV.

De l'accouchement auquel l'enfant preſente l'épaule, ou le dos, ou le cul.

LA plus mauvaiſe de ces trois ſortes de ſituations dans leſquelles les enfans ſe preſentent quelquefois, eſt celle de l'é-

paule, à cause qu'elle est plus éloignée des pieds de l'enfant, que le Chirurgien doit aller chercher pour le tirer dehors ; celle du dos tient le milieu, & le cul par mesme raison cause moins de peine, non seulement parce que les pieds en sont plus proches, mais aussi à cause que dans cette figure, la teste & le col de l'enfant ne sont pas si contraints ny gehennez que dans les autres situations.

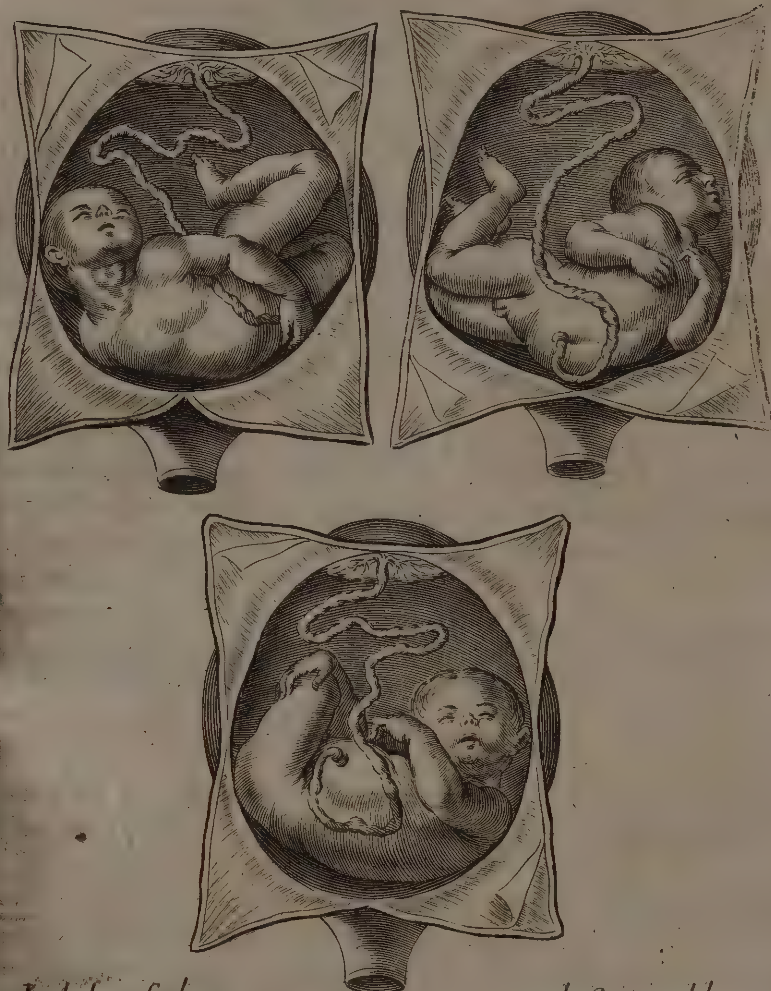
Pour remedier à l'accouchement où l'épaule se presente la premiere, quelques-uns veulent qu'on la repousse, afin de faire prendre sa place à la teste de l'enfant, & qu'on reduise ainsi faisant cette mauvaise figure à la naturelle : mais il vaut bien mieux pour les raisons cy-devant dites, au Chapitre vingt-deuxiéme de ce second Livre, essayer à le tirer par les pieds ; pourquoy faire le Chirurgien repoussera un peu l'épaule avec sa main, afin d'avoir plus de facilité à l'introduire dans la Matrice, & la coulant ensuite le long du corps de l'enfant, du costé qu'il trouvera la chose plus facile, il cherchera les pieds, pour le tourner tout-à-fait en les amenant au passage, aprés quoy il le tirera dehors ainsi qu'il a esté enseigné.

Si c'est le dos que l'enfant presente pour sortir, il est pareillement impossible qu'il en vienne à bout ; & quelques efforts que la mere fasse, elle ne le peut jamais faire avancer au passage en cette posture, en laquelle aussi, l'enfant ayant le corps plié en dedans, & comme en double, sa poitrine & son ventre en sont tellement comprimez, qu'il tarde peu ordinairement d'en estre suffoqué ; pour éviter quoy, il faut au plûtost que le Chirurgien glisse sa main le long du dos vers sa partie inferieure, jusques à ce qu'il ait rencontré les pieds de l'enfant, pour le tirer aprés cela, comme s'il les avoit presenté les premiers.

Mais quand l'enfant vient le cul devant, s'il est petit, & que la mere soit grande, ayant les passages fort larges, il peut quelquefois sortir en cette situation, avec un peu d'aide ; car quoy qu'il ait pour lors le corps en double, neantmoins les cuisses étant pliées vers le ventre qui est mollasse, se font faire place au droit de luy, sans trop grande difficulté. Aussi-tost que le Chirurgien connoît que ce sont les fesses de l'enfant qui se presentent les premieres, il ne doit pas le laisser avancer ny engager dans le passage ; car il seroit difficile qu'il vînt de la façon, à moins qu'il ne fût petit & la voye fort large, comme nous ve-

nons de dire : S'en étant donc apperçu de bonne heure, il repouſſera le cul, ſi faire le peut, & enſuite ayant gliſſé ſa main le long des cuiſſes, juſques aux jambes & aux pieds de l'enfant, il les amenera tout doucement l'un aprés l'autre hors de la Matrice, en les pliant, étendant, tournant, & tirant vers le coſté le plus facile, prenant bien garde à n'y pas faire trop grande contorſion, ny aucune diſlocation, aprés quoy il tirera le reſte du corps de la meſme façon que s'il étoit venu les pieds devant.

J'ay dit que le Chirurgien s'étant apperçu que l'enfant vient le cul devant, le doit repouſſer, ſi faire le peut; car il s'avance quelquefois tellement dans le paſſage, qu'il creveroit plûtoſt la mere & l'enfant, que de le repouſſer en dedans, quand il y eſt une fois fortement engagé; ce qu'arrivant ainſi, il ne poutra pas l'empêcher de venir en cette ſituation, en laquelle il a le ventre ſi comprimé, qu'il en rend toûjours pour ce ſujet le *meconium* par le fondement. Il luy aidera neantmoins beaucoup à ſortir de la maniere, en gliſſant un ou deux de ſes doigts de chaque main à côté des feſſes, pour les introduire vers les eines, & les ayant courbez en dedans, il en attirera le cul au dehors juſques aux cuiſſes, aprés quoy les tirant un peu obliquement de coſté & d'autre, il les dégagera du paſſage, comme auſſi les jambes & les pieds l'un aprés l'autre, ſe gardant bien d'y faire aucune fracture ny diſlocation; & enſuite il parachevera l'extraction du reſte du corps comme s'il étoit venu les pieds devant. Le premier accouchement que j'ay fait, fut d'un enfant que je tiray ainſi le cul devant, il y a ſeize années, y ayant eſté contraint, parcequ'il s'étoit tellement avancé au paſſage, incontinent aprés que les eaux eurent percé les membranes (ce qui s'étoit fait devant que j'y fuſſe arrivé pour l'en empêcher) qu'il étoit impoſſible de l'avoir autrement, dont je vins fort bien à bout, & en peu de temps, ſans cauſer aucun préjudice à la mere ny à l'enfant, en m'y comportant comme je viens de dire.



R. Audran sculp. *du Cerceau del.*

CHAPITRE XXV.

De l'accouchement auquel l'enfant presente le ventre, ou la poitrine, ou le costé.

L'Espine du dos peut bien se courber & se fléchir un peu en devant, mais non pas en arriere, sans qu'il luy soit fait une

excessive violence : c'est pourquoy la plus mauvaise & la plus dangereuse situation que l'enfant puisse tenir dans la Matrice, est celle en laquelle il presente le ventre ou la poitrine ; car pour lors son corps est contraint de se recourber en arriere, & quelques efforts que la femme fasse pour le pousser dehors, elle n'en peut jamais venir à bout, & elle se creveroit plûtost & son enfant, que de le faire avancer au passage en cette situation ; ce qui fait qu'il y est en tres-grand peril de sa vie, & qu'il y meurt le plus souvent, s'il n'est tres-promptement secouru ; & s'il en réchappe, pour le peu qu'il ait resté de la sorte, il pourra demeurer long-temps aprés estre né sans avoir l'épine du dos bien affermie : mais ce qui augmente encore d'autant plus le danger, est que le cordon de l'umbilic tombe presque toûjours hors de la Matrice, quand l'enfant presente ainsi le ventre le premier. Or d'abord que la chose aura esté connuë telle, il faut que le Chirurgien y apporte le seul & unique remede, qui est de tirer l'enfant par les pieds sans aucun delay, & le plûtost qu'il sera possible, en s'y comportant de cette façon.

Aprés avoir fait situer la femme, il coulera doucement sa main applatie, bien ointe d'huile ou de beure frais, vers le milieu de la poitrine de l'enfant, qu'il repoussera en dedans pour achever de le tourner (car il l'est à demy dans cette situation, ayant les pieds & les jambes aussi proches du passage que la teste, quand il presente le milieu du ventre) aprés quoy il glissera sa main par dessous le ventre, jusques à ce qu'il ait trouvé les pieds de l'enfant, lesquels il amenera au passage pour le tirer dehors, en la mesme maniere que s'il les avoit premierement presentez; prenant bien garde que la poitrine & la face viennent en dessous, & observant toûjours de le mettre en cette situation, avant que d'en faire sortir la teste, pour la raison qui a déja esté dite plusieurs fois, & qu'on ne doit jamais oublier.

Lorsque l'enfant presente la poitrine ou le ventre, le Chirurgien procedera de la mesme façon en l'une & l'autre occasion ; dautant qu'elles requierent semblables circonstances.

L'enfant peut encore se presenter de côté, pour lors il est aussi impossible qu'il sorte en cette situation que dans les deux autres; mais il n'en est pas tant tourmenté, & elle ne luy est pas si cruelle ; car il y peut rester bien plus long-temps sans mourir, que dans les deux precedentes, par lesquelles il est beaucoup plus

gehenné qu'en celle-cy, où ſon corps peut eſtre courbé en devant, & non en arriere comme il eſt dans les autres : de plus auſſi, l'umbilic n'en ſort pas ſi-toſt que quand l'enfant preſente le ventre le premier, auquel temps il tombe preſque toûjours dehors. Pour remedier à cét accouchement, il faut auſſi bien qu'aux deux premiers, tirer par les pieds l'enfant qui ſe preſente par le coſté du ventre ou de la poitrine ; ce qu'on fera de cette maniere. Ayant ſitué la femme comme il eſt requis, le Chirurgien repouſſera un peu le corps de l'enfant avec ſa main, afin qu'il la puiſſe introduire plus facilement, laquelle il gliſſera le long des cuiſſes juſques à ce qu'il en ait trouvé les jambes & les pieds, par leſquels il le tournera, & le tirera enſuite, ainſi qu'il eſt dit des autres, avec les meſmes obſervations ; & il ne faut pas en ces trois ſortes d'accouchemens, qu'il s'amuſe à vouloir faire venir l'enfant par la teſte, en tâchant de le reduire en la figure naturelle ; car pour le peu qu'il reſte en ces ſituations étranges, il eſt en tres-grand danger d'y mourir, ſi on ne le tire au plûtoſt, ce qu'on ne peut pas faire ſi ce n'eſt en luy allant chercher les pieds, comme j'ay enſeigné.

K. Audran sculp. du Cerceau del.

CHAPITRE XXVI.

De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble dans les differentes postures cy-devant dites.

SI toutes les figures & situations contre nature que nous avons jusques icy décrites, dans lesquelles l'enfant étant seul, se peut presenter pour venir au monde, causent toutes les difficultez & tous les dangers dont nous avons parlé, l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans ensemble, qui viennent en ces mauvaises situations, est encore beaucoup plus penible, non seulement à la mere & aux enfans, mais aussi au Chirurgien; car ils y sont tellement contrains & pressez, que le plus souvent ils s'embarassent l'un l'autre, & s'empêchent de sortir; & pour lors la Matrice en est si pleine, que le Chirurgien ne peut qu'avec beaucoup d'effort y introduire sa main, comme il est necessaire

de faire, quand il eſt queſtion de les retourner, ou de les repouſſer, pour leur faire prendre une autre ſituation que celle en laquelle ils ſe ſont premierement preſentez.

Quand la femme a deux enfans ils ne ſe preſentent pas ordinairement tous deux enſemble au paſſage pour ſortir; car il y en a ſouvent un plus avancé que l'autre; ce qui fait qu'en ce temps on n'en ſent qu'un, & on ne s'apperçoit quelquefois que la femme a deux enfans, ſinon lorſque la voulant délivrer de ſon arrierefaix, aprés la ſortie du premier, on ſent venir le ſecond. Il ne faut pas croire auſſi, quand il y a deux enfans dans la Matrice, que la nature ſoit reglée à en faire ſortir l'un plûtoſt que l'autre, le premier ou le dernier, ſelon qu'il luy ſeroit plus convenable; c'eſt-à-dire que ſi l'un eſt plus fort, & l'autre plus foible, le plus robuſte vienne le premier, comme auſſi quand l'un eſt mort, & l'autre vivant, que le vif chaſſe le mort; car il eſt conſtant qu'il n'y a pas d'ordre certain pour cela, dequoy voicy un exemple. J'accouchay il y a quelque temps, à huit jours prés l'une de l'autre, deux differentes femmes, chacune deſquelles étoit groſſe de deux enfans, dont l'un étoit mort & l'autre vivant; à la premiere, l'enfant vivant vint devant le mort, & à la deuxiéme le mort fut expulſé devant le vif; & la meſme choſe ſe rencontre tous les jours à l'égard des enfans forts ou foibles; car celuy qui eſt le plus proche du paſſage, ſoit le mort ou le vif, le fort ou le foible, eſt toûjours celuy qui ſort le premier, ou qu'on doit tirer dehors, s'il ne pouvoit pas venir de luy-meſme, à moins dequoy on augmenteroit encore la difficulté de l'accouchement, tant pour la longueur du travail de la mere, que pour la violence qu'il luy faudroit faire, & à ce premier enfant, en le repouſſant au dedans pour faire venir l'autre devant luy.

Nous avons enſeigné au Chapitre huitiéme de ce preſent Livre, en parlant de l'accouchement naturel, comment on doit accoucher la femme qui a deux enfans, quand ils viennent tous deux naturellement: maintenant il nous reſte à faire connoître de quelle façon l'on ſe doit comporter, quand ils ſe preſentent tous deux en mauvaiſe ſituation, ou quand il n'y en a ſeulement qu'un, comme il arrive le plus ordinairement, le premier venant par la teſte, & le ſecond par les pieds, ou en quelqu'autre poſture encore plus mauvaiſe; auquel cas on doit au plûtoſt procurer

la

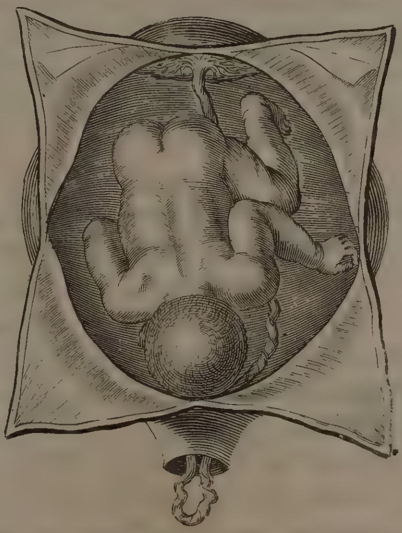
la ſortie du premier, afin d'aller à l'inſtant querir le ſecond, qui a beaucoup ſouffert en ſa ſituation contre nature, pour le tirer par les pieds, ſans eſſayer de luy en faire prendre une naturelle, quand même il y ſeroit quelque peu diſpoſé, à cauſe qu'il a eſté tellement fatigué & debilité, comme auſſi la mere, durant la ſortie du premier, qu'il ſeroit ſouvent en danger de mourir avant qu'il vint de luy-même.

Quelquefois auſſi aprés que le premier eſt ſorty naturellement, le ſecond ſe preſente pareillement la teſte la premiere: en ce cas il faut laiſſer achever une ſi bonne œuvre à la nature, à condition qu'elle n'y ſoit pas trop long-tems; car l'enfant pourroit bien mourir, quoy qu'en ſituation naturelle, par la trop grande longueur du travail, & la femme qui a eſté beaucoup tourmentée à mettre le premier de ſes deux enfans au monde, eſt pour l'ordinaire ſi fatiguée & déconfortée, quand elle ſçait qu'aprés avoir tant ſouffert elle n'a encore fait que la moitié de ſa beſogne, qu'elle perd auſſi-toſt courage, eſtant outre cela tellement affoiblie & abbatuë qu'elle n'a plus de douleurs, ou fort peu, & tres-lentes, ny d'épreintes conſiderables pour pouvoir pouſſer le ſecond dehors comme le premier. C'eſt pourquoy voyant que ſa venuë tire trop en longueur, & que les forces de la mere diminuënt beaucoup, le Chirurgien ſans attendre davantage, portera ſa main dans la Matrice pour aller chercher les pieds de ce ſecond enfant, afin de le tirer dehors; ce qu'il fera facilement en cette occaſion, à cauſe que la voye eſt aſſez large, ayant eſté tracée par la ſortie du premier; & ſi les eaux de ce dernier enfant n'eſtoient encore écoulées, comme elles ne le ſont pas quelquefois, pour lors ayant intention de le tirer ſur l'heure par les pieds, il ne fera aucune difficulté d'en rompre les membranes avec ſes doigts; & ſi nous avons dit autre part qu'on ne le doit jamais faire, ſi ce n'eſt en quelques occaſions particulieres que nous avons fait obſerver en leur lieu, cela ſe doit entendre avec diſtinction; car quand il s'agit de commettre entierement l'accouchement à l'œuvre de nature, on les doit laiſſer percer d'elles-mêmes; mais lorſqu'il eſt queſtion de faire extraction de l'enfant par Art, en ce cas il n'y a aucun danger, & au contraire il le faut faire, afin de le retourner, ce qui autrement ſeroit preſque impoſſible.

Il faut sur toutes choses que le Chirurgien prenne bien garde à ne pas se tromper, quand les enfans presentent tous deux ensemble les mains ou les pieds les premiers, & qu'il avise bien en operant s'ils ne sont pas joints l'un à l'autre, ou monstrueux de quelque maniere que ce soit, comme aussi quelles parties sont de l'un, & quelles appartiennent à l'autre, afin de les tirer l'un aprés l'autre, & non pas tous deux à la fois, comme il pourroit faire en n'examinant pas bien la chose, si tenant le pied droit d'un enfant avec le gauche d'un autre, il les tiroit ainsi tous deux, croyant qu'ils seroient d'un mesme corps, à cause qu'il y en auroit un gauche & un droit, quoy faisant, il luy seroit absolument impossible de les avoir ainsi : Mais il reconnoîtra bien facilement ce qui en est, si lorsque deux ou trois pieds de differens enfans se presentent au passage, en ayant pris deux à part, des plus avancez, & de differens costez, c'est-à-dire un droit & un gauche, & glissant sa main le long de leurs jambes & de leurs cuisses jusques vers les eines, si c'est par devant, ou vers les fesses, si c'est par derriere, il trouve qu'ils sont d'un mesme corps; de quoy étant tres-certain, il commencera premierement de tirer par les pieds celuy qui est le plus avancé, ayant pour laisser la voye plus facile, un peu rangé du passage ceux de l'autre enfant, sans avoir aucun égard si c'est le plus fort ou le plus foible, le plus gros ou le plus petit, le mort ou le vif; mais il tirera seulement ce premier tel qu'il soit, le plus promptement qu'il pourra, en observant pareilles choses que s'il n'y en avoit qu'un; c'est-à-dire de faire en sorte qu'il vienne la poitrine & la face dessous, avec les circonstances dites en l'accouchement auquel les pieds se presentent les premiers, & de ne pas tirer aussi l'arrierefaix avant que le second enfant soit sorty; car tres-souvent il n'y en a qu'un qui est commun à tous deux, lequel étant détaché des parois de la Matrice, seroit cause d'un tres-grand flux de sang; parceque, comme il a déja esté dit autre part, les orifices des vaisseaux contre lesquels il est joint, demeureroient ouverts par cette separation, tant que la Matrice seroit dans la distension qu'en fait l'autre enfant qui est encore dedans, & ne se refermeroient (comme il arrive ordinairement) que lors qu'ayant esté tout-à-fait vuidée elle viendroit à se contracter, & à se retirer (s'il faut ainsi dire) en soy-mesme.

Aussi-tost donc que le Chirurgien aura tiré le premier enfant,

il le separera de l'arrierefaix, en luy noüant & coupant le cordon de l'umbilic : ensuite de cela, il prendra les pieds de l'autre, pour en faire extraction de la mesme maniere; aprés quoy il tirera l'arrierefaix avec ses deux cordons, comme il a esté dit & montré en son lieu: Mais si les enfans presentent quelques autres parties que les pieds, il se gouvernera & comportera avec la mesme methode que nous avons enseignée aux precedens Chapitres, en parlant de chacune des differentes postures contre nature, observant toûjours pour les raisons alleguées cydessus, de commencer l'operation par l'enfant qui sera le plus avancé au passage, & en la figure la plus commode pour en faire l'extraction.



CHAPITRE XXVII.

De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic sort avant l'enfant.

TOutes les fois que le cordon de l'umbilic sort le premier, l'enfant ne presente pas toûjours le ventre; car quoy qu'il

vienne naturellement, quant à la figure du corps, c'est-à-dire la teste la premiere, ce cordon ne laisse pas de tomber quelquefois & de sortir au devant d'elle, pour lequel sujet il est en tres-grand danger de sa vie, à moins que l'accouchement ne soit bien prompt; à cause que le sang qui doit aller & venir dans les vaisseaux qui le composent, pour nourrir & vivifier l'enfant pendant qu'il est dans la Matrice, y étant coagulé, bouche & étoupe la voye de la circulation qui s'y doit faire; ce qui arrive tant à raison de la compression que reçoivent ces vaisseaux au passage, lorsqu'ils se presentent avec la teste de l'enfant, ou avec quelques autres parties, qu'aussi parceque le sang s'y coagule, comme il est dit, à cause du refroidissement qu'il reçoit par la sortie de ce cordon. Mais si un tel accident est cause de la mort soudaine de l'enfant, ce n'est pas tant à cause du defaut de nourriture, dont il se passeroit bien pour un jour, & mesme pour davantage, luy restant encore assez de sang au corps pour ce sujet, que c'est parceque ce sang ne peut plus estre vivifié & renouvelé par la circulation, comme il a continuellement besoin, laquelle étant empêchée cause toûjours la mort subite à l'animal, & plûtost ou plus tard, suivant qu'elle l'est plus ou moins; ce qui fait que quelquefois l'enfant, dont le cordon de l'umbilic sort ainsi, n'est pas seulement un quart-d'heure sans mourir, si ce cordon est entierement comprimé par la teste de l'enfant, qui est fortement engagée dans le passage, & que d'autresfois il ne laisse pas d'estre encore vivant, quoy qu'il soit sorty durant plusieurs heures, à cause que n'étant pas tout-à-fait exactement comprimé, le sang ne laisse pas d'y passer pour vivifier l'enfant dans l'intervale des douleurs de la femme, ainsi que je l'ay observé particulierement en deux femmes que j'ay accouchées d'enfans vivans, quoyque le cordon de leur umbilic fût sorty durant plus de quatre heures, avant que j'eusse esté mandé pour les secourir; ayant esté obligé de les retourner entierement dans la Matrice pour les tirer aussi-tost par les pieds, afin de leur sauver la vie qu'ils couroient grand risque de perdre.

En touchant le cordon de l'umbilic qui est sorty, on peut facilement connoître si l'enfant, qui est encore dans la Matrice est vivant ou mort; car s'il est vivant, l'umbilic est chaud, il est gros, plein de sang, & assez ferme, & on y sent le batement des arteres: mais lorsqu'il est mort, ce cordon est vuide, mol-

laſſe, flétry, petit, refroidy, & on n'y ſent aucun mouvement d'artere.

Je ſçay bien qu'on me peut objecter, que bien que la circulation du ſang ſoit ainſi empêchée, & interceptée par cette ſortie de l'umbilic, ce ne doit pas eſtre pour cela une cauſe de mort ſi ſoudaine à l'enfant, à cauſe que le ſang ne laiſſe pas de pouvoir circuler dans toutes les autres parties de ſon corps; à quoy je réponds, qu'à ſon égard il faut abſolument, ou que ſon ſang au défaut de reſpiration ſoit élabouré & préparé dans le *Placenta*, pour lequel ſujet il y doit avoir une libre communication, ou bien que faute de cela l'enfant reſpire auſſi-toſt par la bouche, tant pour rafraîchir ſes poulmons & ſon cœur, que pour en mettre dehors par l'expiration les vapeurs fuligineuſes; ce que ne pouvant faire tant qu'il eſt dans la Matrice, il eſt de neceſſité qu'il ſoit ſuffoqué, & qu'il meure en tres-peu de temps, ſi l'un & l'autre luy manquent enſemble. C'eſt pourquoy il faut au plûtoſt en cette rencontre, exciter & procurer la ſortie de l'enfant, ou bien l'aller querir par les pieds, pour le tirer incontinent dehors, ſi on voyoit qu'il ne pût pas venir promptement.

Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'umbilic de leur enfant fort long, ſont tres-ſujettes à cét accident, car ces eaux venant à s'écouler en grande abondance dans le temps que les membranes ſe crevent, entraînent ſouvent tout d'un coup au moment de leur ſortie, ce cordon qui flotoit au milieu d'elles, & d'autant plus facilement que la teſte de l'enfant n'eſt pas encore bien abbaiſſée & avancée dans le paſſage, pour l'empécher de tomber & ſortir ainſi devant elle.

D'abord qu'on s'apperçoit de la choſe, la femme doit ſe tenir couchée bien chaudement en ſon lit, & il faut au plûtoſt remettre ce cordon en dedans, pour empêcher qu'il ne ſe refroidiſſe, & tâcher de le repouſſer tout-à-fait derriere la teſte de l'enfant, de peur qu'il n'en ſoit preſſé & contus comme nous avons dit, & que par ce moyen le mouvement du ſang n'en ſoit entierement intercepté, le tenant ſujet au lieu où on l'aura repouſſé: ce qu'on fera par le moyen du bout des doigts d'une main, les tenant toûjours du côté qu'il eſt ſorty, juſques à ce que la teſte étant tout-à-fait deſcenduë, & logée au paſſage, le

puisse empêcher de retomber une autre fois, prenant l'occasion d'une bonne douleur, afin de l'y conduire plus facilement; ou si on en retire la main, qu'on mette un petit morceau de linge bien doux, entre le côté de la teste & la Matrice, pour en étouper l'endroit par où il étoit tombé, observant de laisser passer au dehors un bout de ce linge ainsi mis, afin de le pouvoir retirer quand il sera necessaire; comme aussi de mettre une bonne compresse trempée dans du vin chaud au devant de l'entrée de la Matrice, pour empécher que cét umbilic ne se refroidisse par l'air exterieur, au cas qu'il vint à resortir.

Mais quelquefois on a beau remettre ce cordon, & user de toutes ces précautions, il ne laisse pas de retomber toûjours à chaques douleurs qui viennent à la femme, par lesquelles il est derechef poussé dehors. En ce cas, il ne faut plus differer l'operation, & le Chirurgien doit le plûtost qu'il pourra, tirer l'enfant par les pieds, lesquels il faut qu'il aille chercher, quand mesme il présenteroit la teste la premiere; car il n'y a que ce seul remede pour luy sauver la vie, qu'il perdra indubitablement si on le laisse ainsi un peu long-temps. C'est pourquoy ayant mis la femme en situation commode, il repoussera doucement la teste de l'enfant qui se présente, si elle n'est pas trop avancée entre les os du passage, & qu'il le puisse faire sans violenter la femme avec trop d'excés, (auquel cas il vaudroit mieux laisser l'enfant en danger de mourir que de risquer la vie de la mere) aprés quoy il coulera sa main bien ointe d'huile ou de beurre frais par dessous la poitrine & le ventre, pour aller chercher les pieds, par le moyen desquels il le retournera, pour le tirer en suite comme il est dit; ce qu'étant fait il prendra garde aussi-tost à l'enfant, qui est toûjours bien foible en cette occasion, afin de l'ondoyer promptement, s'il ne l'avoit pas esté au passage, comme on est souvent obligé de faire pour une plus grande seureté. En me comportant de la sorte, j'ay sauvé la vie, & fait recevoir, ou donné moy-mesme le Baptesme à plus de cinquante enfans, qui auroient esté tres-certainement privez de l'un & de l'autre, si pour m'exempter, (comme font tous les jours les Politiques) de la fatigue d'une si penible operation, j'avois laissé l'accouchement de leur mere à l'œuvre de nature.

CHAPITRE XXVIII.

De l'accouchement auquel l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorty.

LA ſortie de l'umbilic avant l'enfant dont nous venons de parler au precedent Chapitre, eſt ſouvent cauſe de ſa mort, pour les raiſons que nous avons dites; mais celle de l'arrierefaix eſt encore bien plus dangereuſe, car outre que pour lors les enfans viennent ordinairement morts, ſi on ne les ſecoure preſque dans le meſme inſtant, c'eſt que la mere y eſt auſſi tres-ſouvent en peril de ſa vie, à raiſon de la grande perte de ſang qui a coûtume d'arriver, quand il ſe détache de la Matrice avant qu'il en ſoit temps, parce qu'il laiſſe tous les orifices des vaiſſeaux ouverts contre leſquels il étoit adherent, dont le ſang coule ſans diſcontinuation juſques à ce que l'enfant ſoit dehors; à cauſe que pendant qu'il eſt dans la Matrice, elle fait toûjours des efforts à chaque moment pour tâcher de l'expulſer, par le moyen deſquels elle fait ſortir, & exprime continuellement le ſang des vaiſſeaux, leſquels ſont toûjours ouverts, comme nous avons déja expliqué pluſieurs fois, quand l'arrierefaix en eſt ainſi détaché, tant qu'elle demeure dans ſa diſtenſion, & ne ſe referment que lors qu'étant vuidée de tout ce qu'elle contenoit, elle vient par la contraction de ſa ſubſtance membraneuſe à les boucher en les comprimant. C'eſt pourquoy ſi on doit eſtre diligent à ſecourir l'enfant quand le cordon de l'umbilic ſort le premier, il faut eſtre encore bien plus prompt à le faire, quand l'arrierefaix eſt tout-à-fait détaché & ſorty de la Matrice, & le delay pour petit qu'il ſoit, eſt toûjours cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ſi on ne le tire au plûtoſt dehors; car pour lors, il n'y peut reſter long-temps ſans eſtre ſuffoqué, dautant qu'il a beſoin de reſpiration par la bouche (comme j'ay expliqué au ſuſdit Chapitre précedent) auſſi-toſt que ſon ſang n'eſt plus vivifié par la préparation qui s'en fait dans l'arrierefaix, duquel la fonction & l'uſage ceſſent, dés l'inſtant qu'il eſt ſéparé des vaiſſeaux de la Matrice avec leſquels il étoit joint; à raiſon dequoy ſurvient auſſi tout incontinent ce

grand flux de ſang, qui eſt ſi dangereux pour la mere, que ſi on n'y remedie promptement, elle tarde peu ſans perdre la vie par ce fâcheux accident.

J'ay remarqué en pluſieurs femmes qui ne s'étoient aucunement bleſſées, que leur arrierefaix s'étoit ainſi détaché, & entierement ſeparé de la Matrice, à cauſe que le cordon de l'umbilic de leur enfant étoit embaraſſé, & entortillé autour de quelques parties de ſon corps, & particulierement autour du col; ce qui faiſoit que pour le peu que l'enfant pût ſe mouvoir pour ſe diſpoſer à ſortir, ce cordon n'ayant plus ſa longueur & ſa liberté ordinaire, tirailloit continuellement l'arrierefaix, & le faiſoit ainſi détacher entierement de la Matrice devant le temps.

Lorſque l'arrierefaix ſe preſente ainſi le premier au paſſage, on ne ſent qu'un corps mollaſſe par tout, ſans reſiſtance à l'attouchement par aucune partie ſolide, & le ſang ſort en abondance de la Matrice avec pluſieurs caillots, & la femme tombe ſouvent en foibleſſe. Auſſi-toſt donc que le Chirurgien aura reconnu la choſe eſtre de la ſorte, il faut qu'il ſe dépêche promptement d'accoucher la femme, s'il luy veut ſauver la vie, & à ſon enfant, s'il eſt encore vivant. Pour ce ſujet, ſi l'arrierefaix ſe preſentoit ſeulement ſans eſtre ſorty, & que les membranes des eaux ne fuſſent pas encore percées, comme il arrive quelquefois, il rangera un peu de coſté la partie de l'arrierefaix qui ſe preſente, juſques à ce qu'il ſoit au droit de ſes membranes, qu'il rompra auſſi-toſt avec ſes doigts, pour en faire écouler les eaux, & pour retourner l'enfant dans le meſme temps, au cas qu'il ſe preſentât en toute autre poſture que les pieds devant, par leſquels il le doit promptement tirer: car il faut obſerver que bien que l'arrierefaix qui ſe preſente ainſi le premier, ne ſoit plus qu'un corps étrange dans la Matrice, quand il en eſt entierement ſeparé, comme il eſt pour lors, & que pour ce ſujet on devroit, ce ſemble, achever de le tirer dehors avant l'enfant; neantmoins comme il eſt fortement attaché aux membranes qui l'environnent, on n'en pourroit pas facilement venir à bout; parcequ'on ne peut tirer le corps de l'arrierefaix, qu'on ne tire en meſme temps toutes les membranes qui envelopent le corps de l'enfant; outre cela, c'eſt que ces membranes qui tapiſſent interieurement toute la Matrice, ſervent par leur ſubſtance

polie

polie & glissante, à faire retourner plus aisément l'enfant, & à empêcher par leur interposition que la Matrice ne soit si facilement offensée dans le temps de l'operation; ce qui ne reüssiroit pas si bien, si on tiroit premierement l'arrierefaix. C'est pourquoy il est bien plus seur pour ces raisons de tirer d'abord l'enfant, qui d'ailleurs est toûjours si foible en ces occasions, qu'il tarde peu à mourir, si on ne le secoure tres-promptement: mais si le Chirurgien voyoit que l'arrierefaix fût presque entierement sorty de la Matrice, & que ses membranes fussent tout-à-fait rompuës & déchirées, en ce cas il doit achever de le tirer: car outre qu'il seroit inutile pour lors de le repousser au dedans de la Matrice, il incommoderoit grandement le Chirurgien en son operation, & luy feroit cependant perdre le temps de pouvoir promptement secourir l'enfant.

Si on ne doit pas repousser au dedans l'arrierefaix, qui est presque tout-à-fait hors de la Matrice, & dont les membranes sont toutes rompuës, à plus forte raison ne faut-il pas remettre celuy qui en est entierement sorty. On doit seulement observer de n'en pas couper le cordon avant que d'avoir aussi tiré l'enfant, non point pour l'esperance qu'il en reçoive encore quelque vivification, pendant qu'on est à parachever l'accouchement; mais afin de ne pas perdre aucun moment de temps à faire au plûtost l'extraction de l'enfant, qui est toûjours pour lors en tres-grand danger de sa vie; comme aussi afin d'arrêter au plus vîte le flux de sang de la mere, qui cesse ordinairement aussitost qu'elle est accouchée; pour lequel sujet on se doit dépêcher le plus promptement qu'il est possible.

Il se peut faire quelquefois, que nonobstant un si grand accident l'enfant soit amené vivant, s'il a esté secouru d'assez bonne heure, comme je puis assurer l'avoir fait plusieurs fois; mais il est pour l'ordinaire si foible, qu'on ne peut presque pas juger dans l'abord s'il est mort, ou s'il vit encore. Les Sages-femmes en cette occasion, comme en d'autres, pour le mieux faire revenir, font au plûtost chauffer du vin dans un poëlon, où elles mettent ensuite l'arrierefaix, avant que d'en separer l'enfant, s'imaginant avec assez de superstition, quand il vient à reprendre un peu ses forces, que ce sont les vapeurs de ce vin chaud, qui se portant par le moyen des vaisseaux umbilicaux jusques dans son ventre, luy donnent ainsi de la vigueur; mais il est bien

plus croyable que c'est parce qu'ayant esté presque suffoqué, pour n'avoir pas pû respirer aussi-tost qu'il en avoit besoin, il commence à le faire pour lors, moyennant quoy il revient peu à peu de cette foiblesse: neanmoins, quoy qu'il en soit, il n'y a pas grand mal à observer la coûtume, bienque superstitieuse, quand elle ne peut pas estre préjudiciable, & qu'elle se pratique pour contenter les esprits qui en sont préoccupez, pourvû qu'on n'obmette pas les choses necessaires, pour se laisser aller aveuglément de son côté.

CHAPITRE XXIX.

De l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang, ou de convulsion.

De quelque temps que la femme puisse estre grosse, qu'elle soit à terme, ou qu'elle n'y soit pas, le plus expedient & le plus salutaire remede qu'il y ait à la perte de sang, pour sauver la vie à la mere & à l'enfant, qui y sont toûjours tous deux en tres-grand danger de la perdre, est de l'accoucher au plûtost & sans aucun delay, en allant chercher les pieds de l'enfant pour le tirer dehors. J'ay assez amplement décrit au Chapitre vingt & un du premier Livre, en parlant de la perte de sang, la maniere avec laquelle on se doit comporter dans cét accouchement, & l'histoire de la mort sanglante d'une mienne sœur, que je ne repeteray point, parceque le ressouvenir m'en est trop sensible, lequel Chapitre convient fort bien en ce present lieu: c'est pourquoy on y aura recours, afin de voir ce que j'y ay enseigné, pour remedier à un si fâcheux & si dangereux accident.

La convulsion est un accident qui fait souvent perir la mere & l'enfant, aussi-bien que la perte de sang, si la femme n'est tres-promptement secouruë par l'accouchement, qui est le meilleur remede qu'on puisse apporter à l'un & à l'autre: mais quelquefois la Matrice n'étant pas suffisamment ouverte, quand la convulsion arrive, on ne peut faire autre chose que les remedes ordinaires, jusques à ce qu'il y ait lieu de tirer l'enfant; comme de saigner la femme du bras, & mesme du pied (en cas que la

convulsion ne procedât pas d'une grande perte de sang) & de luy donner de temps en temps des clysteres un peu forts, tant afin de dégager le cerveau de la trop grande abondance de sang échauffé qui s'y est porté, que pour procurer des épreintes à la femme, qui puissent aider à faire dilater sa Matrice, laquelle on humectera aussi pour ce sujet, avec fomentations émolientes, & onctions d'huile souvent reïterées. J'ay vû quelques Medecins, & plusieurs autres personnes, faire prendre en ces sortes de rencontres du vin emetique aux femmes, tant pour remedier à la convulsion (à ce qu'ils pretendoient) que pour procurer l'expulsion de l'enfant; mais ils n'ont presque jamais reüssi comme ils le souhaitoient; car ces sortes de convulsions arrivent toûjours pour l'ordinaire aux femmes en travail, par quelqu'une de ces trois causes; sçavoir, ou par la trop grande abondance du sang extrémement échauffé par l'agitation du travail, ou à raison de la grande quantité qui s'en est évacuée par une perte de sang, ou bien comme il arrive souvent dans les premiers accouchemens, à cause de la grande douleur que la Matrice qui est toute nerveuse ressent, qui est excitée par l'extréme distension qu'en fait l'enfant, laquelle douleur se communiquant au cerveau avec le sang échauffé qui s'y porte aussi en abondance, cause par compassion ces convulsions, qui pour ce sujet, bien loin de cesser ou diminuer, sont encore augmentées par tous les violens efforts des vomissemens, & par l'extréme agitation que cause pour lors ce dangereux remede; lequel fait aussi augmenter la perte de sang qui avoit precedé les convulsions, ou ne manque pas de la faire venir, en faisant entierement détacher l'arrierefaix, si elle n'étoit pas encore arrivée. C'est pourquoy je ne conseille pas de se servir de ce remede, que j'ay toûjours reconnu tres-pernicieux en ces occasions à la mere & à l'enfant, & pouvoir mesme par les violens efforts qu'il fait faire à la femme, luy causer une mortelle ruption de la propre substance de la Matrice, si elle n'étoit suffisamment dilatée pour en laisser sortir l'enfant.

J'ay vû quelques femmes accoucher d'elles-mesmes d'enfans vivans, & se porter bien ensuite, quoyqu'elles eussent eû auparavant cinq ou six accés de tres-fortes convulsions; mais dans l'intervale de ces accés elles revenoient à connoissance, ce qui faisoit que les forces de la mere, & celles de l'enfant, qui avoiēt

esté bien affoiblis par l'accés de la convulsion, venoient à se rétablir aussi-tost que la convulsion avoit cessé. Mais quand la femme ne revient point à connoissance ensuite de l'accés de la convulsion, & qu'elle reste toute assoupie, & qu'on voit qu'elle écume de la bouche en ronflant fortement, pour lors la mere & l'enfant perissent presque toûjours, s'ils ne sont tres-promptement secourus par l'accouchement. J'ay sauvé la vie à plusieurs femmes de la sorte, & à leurs enfans; mais quelques autres n'ont pas laissé de mourir aprés avoir esté bien & deuëment accouchées, quoy que je les eusse promptement secouruës; J'en attribuë particulierement la cause à la corruption de leur enfant mort en leur ventre depuis plusieurs jours, dont il s'étoit élevé des vapeurs malignes, qui avoient fait une trop mauvaise impression au cerveau, joint à ce que la convulsion est de soy le plus souvent mortelle, à quoy aidoit encore beaucoup quelque prise de vin emetique, que des gens qui venoient à la traverse faisoient prendre à la femme, à cause qu'il revenoit encore parfois quelque accés de convulsion aprés l'accouchement, ce qui procedoit de ce que la forte impression qui avoit esté faite au cerveau, ne pouvoit pas cesser d'abord tout d'un coup, quoyque la principale cause en fût ostée.

Or puisque l'accouchement est le plus salutaire remede qu'on puisse apporter à la femme qui est en convulsion, bien que l'évenement en soit douteux, le Chirurgien tâchera neanmoins de luy donner ce secours, & à son enfant, le plûtost qu'il pourra. C'est pourquoy s'il juge que l'enfant soit vivant, quoyqu'il se presente en posture naturelle, il doit le retourner entierement dans la Matrice, pour le tirer par les pieds, aprés avoir promptement percé les membranes des eaux pour ce faire, si elles ne l'étoient pas, comme je l'ay fait avec heureux succés en presence de plusieurs Chirurgiens & Sages-femmes. Mais s'il reconnoît que l'enfant soit mort, & que sa teste soit trop fortement engagée dans le passage, il ne fera aucune difficulté de le tirer avec le crochet, en se comportant de la maniere que j'ay enseignée au 17. Chapitre de ce second Livre, en parlant de la teste de l'enfant mort qui reste au passage sans pouvoir sortir. Monsieur *Boileau* mon Confrere peut témoigner que j'ay accouché en sa presence, il y a environ cinq ans, la femme d'un de ses amis, qui étant en travail de son premier enfant,

avoit de continuelles convulsions depuis un jour & demy, qui l'avoient reduite à l'agonie, avec perte de toute connoissance, pour raison dequoy elle avoit esté abandonnée de plusieurs Chirurgiens, qui n'avoient pas voulu entreprendre de l'accoucher : mais nonobstant le mauvais état où elle étoit, & le peu d'esperance qu'il y avoit qu'elle en pût réchaper, elle ne laissa pas de se porter bien ensuite ; & je l'ay encore accouchée plusieurs autresfois depuis ce temps-là.

Le dernier jour de l'année 1672. je fus en poste au Bourg de *Chambly*, proche de *Beaumont-sur-Oyse*, pour accoucher Madame *De saint Iu*, fille de Monsieur de *Chambly*, laquelle étant en travail de son premier enfant, fut surprise au commencement du deuxiéme jour de son travail, de tres-violentes convulsions, qu'elle eût durant vingt heures : mais ayant esté averty trop tard, quelque diligence que je fisse, je ne pûs arriver assez à temps pour la secourir ; car elle étoit déja morte il y avoit plus d'une heure, & avoit esté auparavant accouchée par trois Chirurgiens du païs, qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces operations, avoient trop differé pour la secourir, & l'avoient extrémement tourmentée durant plus d'une grande heure pour luy tirer le mieux qu'ils pûrent son enfant par morceaux, luy ayant outre cela laissé une partie de l'arrierefaix dans la Matrice ; ce qui fut cause que la convulsion ne laissa pas de continuër, & que leur operation fut entierement infructueuse à cette pauvre femme, qui mourut quelques heures ensuite. Mais le plus grand mal procedoit principalement du delay de l'operation, qui fut causé par le Curé du lieu, qui soûtenoit positivement qu'on ne pouvoit pas baptiser un enfant au ventre de sa mere, & que dans le soupçon qu'on avoit qu'il pouvoit estre encore vivant, on ne devoit pas hazarder sa vie pour sauver celle de sa mere : mais un Religieux qui étoit apparemment meilleur Theologien que ce Curé, & qui faisoit la fonction de Predicateur au mesme lieu, assuroit avec raison le contraire, qui est qu'on peut baptiser l'enfant au ventre de sa mere sans le voir ; pourvû qu'on le puisse toucher, & que l'eau soit effectivement versée sur quelqu'une des parties de son corps, & qu'apres cela fait, on devoit toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant, quand il n'y avoit pas moyen de les sauver tous deux, lequel sentiment fut suivy comme le meilleur ; mais ce fut trop

tard, comme j'ay dit; car la plus grande partie du jour, & toute la nuit, se passerent à consumer le temps inutilement, pour vuider la contestation du Curé & du Predicateur, & pour faire venir des lieux circonvoisins ces Chirurgiens qui l'accoucherent comme ils pûrent.

Il y a certaines femmes qui n'accouchent jamais qu'elles ne tombent en convulsion, soit devant, soit aprés leur accouchement. Mais pour éviter, & prévenir un si fâcheux accident, il faut saigner ces sortes de femmes aussi-tost qu'elles commencent d'estre en travail, afin de diminuër la quantité du sang, dont leurs vaisseaux sont trop pleins; parce qu'il s'en fait pour lors une ébulition, à cause des douleurs de l'accouchement, qui l'échauffant, & l'agitant extraordinairement, le transportent en trop grande abondance à la teste, & causent ordinairement par ce moyen, la convulsion. Plusieurs femmes se sont tres-bien trouvées d'avoir suivy en cela mon conseil, qui a esté cause qu'elles ne sont aucunement tombées en convulsion, comme elles avoient coûtume dans leurs precedens accouchemens; & il faut les saigner plûtost du bras que du pied, parce qu'y ayant une grande plenitude au corps, le sang qui se porte en abondance à la teste, est bien plus promptement evacué par la saignée du bras, que par celle du pied.

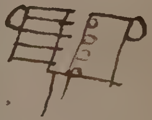
CHAPITRE XXX.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydropique, ou monstrueux.

L'Enfant peut-estre hydropique dans la Matrice, ou de la teste, qui est ce qu'on nomme *Hydrocephale*, ou de la poitrine, ou du ventre: & si ces parties sont tellement remplies d'eau (comme je l'ay vû en quelques rencontres) qu'elles en soient beaucoup plus grosses que n'est large le passage qui doit dõner issuë à l'enfant, pour lors quelques efforts que la fẽme puisse faire pour le pousser d'elle-mesme dehors, il est absolument impossible qu'elle en vienne à bout, si elle n'est secouruë & assistée de l'Art; comme encore s'il est monstrueux, ou pour l'estre simplement en grosseur, soit de tout le corps, soit de quelque partie

seulement, ou pour estre joint à quelqu'autre enfant.

Si celuy qui est hydropique est vivant à l'heure de l'accouchement, on ne peut pas s'exempter de le faire mourir pour sauver la mere, en luy perçant la teste, ou le ventre, ou la poitrine lors que les eaux y sont contenuës, afin que les ayant évacuées par l'ouverture qu'on y aura faite, il puisse aprés estre tiré dehors, à moins dequoy il faut necessairement qu'il meure dans la Matrice, n'en pouvant pas sortir, & qu'y restant il tuë aussi la mere : c'est pourquoy pour la sauver, il sera de necessité indispensable de tirer l'enfant par Art, puisqu'il est impossible qu'il vienne de luy-mesme ; ce qu'on doit faire avec un couteau crochu, & trenchant à son extrémité, tel qu'est celuy qui est marqué par la lettre D. en la répresentation des instrumens qui est à la fin de ce second Livre, le Chirurgien y procédant de cette façon.



Aprés avoir situé la femme selon que la commodité de l'operation le requierera, il introduira doucement sa main gauche au droit de la teste de l'enfant, si les eaux y sont contenuës, où étant il la sentira fort large & étenduë, ses sutures fort separées, & ses os grandement éloignez les uns des autres, à cause de la distension qu'en font ces eaux enfermées au dedans; ce qu'ayant reconnu, il coulera avec sa main droite, le long du dedans de sa gauche ce couteau crochu, observant en l'introduisant, que sa pointe soit tournée vers elle, de peur de blesser la Matrice, & l'ayant conduit jusques proche de la teste à l'endroit de quelqu'une de ses sutures, il le tournera vers ce lieu, & y fera une ouverture suffisante pour en faire sortir les eaux, aprés l'évacuation desquelles il luy sera tres-facile de tirer l'enfant, dautant que pour lors les autres parties du corps sont ordinairement fort gresles & menuës. Si ces eaux étoient dans la poitrine, ou dans le ventre, alors la teste de l'enfant n'étant pas grosse outre mesure, pourroit bien s'avancer jusques hors du passage, & s'y arrester, sans que le corps qui seroit excessivement tumefié de ces eaux pût venir plus avant, comme il arriva à cét enfant hydropique du bas ventre, dont j'ay rapporté l'histoire au Chapitre dix-neufiéme de ce second Livre, auquel on aura recours, dautant qu'elle est fort convenable en ce présent lieu. La chose étant de la sorte, le Chirurgien coulera comme il est dit, sa main gauche & l'instrument avec sa droite jusques con-

tre le ventre, ou vers la poitrine, pour en faire ouverture de la mesme façon que je fis en cette rencontre, afin d'en évacuër les eaux, aprés quoy il parachevera l'operation sans grande peine.

On doit remarquer qu'il est beaucoup plus difficile de tirer hors de la Matrice un gros enfant monstrueux, ou joint à quelque autre, que celuy qui est hydropique comme nous venons de dire; car la grosseur des parties hydropiques est aisément diminuée par une seule & simple ouverture, laquelle est capable de donner issuë aux eaux qui en font distension, ensuite dequoy le reste de l'operation est assez facile; mais quand il s'agit de faire extraction d'un gros enfant monstrueux, ou joint à quelque autre, une simple ouverture n'y sert de rien; car il est necessaire quelquefois de séparer de ce corps des membres tout entiers les uns des autres, ce qui rend la chose beaucoup plus penible & laborieuse, à laquelle il faut aussi plus de temps, & plus d'adresse pour se bien comporter; auquel cas on introduira la main gauche dans la Matrice, & le couteau tranchant de la droite, jusques aux parties qu'on veut diviser & séparer, où étant, on observera, autant qu'on le pourra faire, d'inciser les membres du corps monstrueux au droit de leur articulation; & s'il se rencontroit deux corps tenans l'un à l'autre, on en fera aussi la séparation au lieu où ils sont joints ensemble, en suite dequoy on les tirera dehors l'un aprés l'autre, les prenant toûjours par les pieds si on peut; & s'il n'y en avoit qu'un, on en viendra pareillement à bout, aprés avoir diminué sa grosseur par le retranchement de quelques-unes de ses parties.

J'ay déja fait voir au Chapitre quinziéme de ce second Livre, en parlant de l'extraction de la teste demeurée seule dans la Matrice, de quelle façon doit estre l'instrument avec quoy on peut commodément faire cette operation, & j'ay dit qu'il doit estre de la longueur d'un crochet ordinaire pour plus grande sureté & facilité; parce qu'en tenant de la main droite son manche, on le poussera, & tirera directement, ou obliquement, & on le retournera sans peine de tel côté qu'on voudra, & de la gauche qui est dans la Matrice, on le conduira pour le faire couper & trancher plus adroitement, & plus facilement les parties qu'il faut séparer. C'est pourquoy il doit avoir le manche si long, que la main droite du Chirurgien qui est hors de la

Matrice,

Matrice, le puisse tenir pour le gouverner comme il est dit, & le mieux conduire dans l'operation, laquelle ne pourroit pas estre surement, ny commodément faite, si cét instrument étoit fort court, comme le recommandent tous les Auteurs; car en cette occasion la main du Chirurgien est si contrainte & pressée dans la Matrice, qu'à grande peine peut-il avoir la liberté d'en remuër l'extremité des doigts; ce qui fait qu'il ne se pourroit que tres-difficilement aider d'un tel instrument avec une seule main, à moins qu'il ne voulût extraordinairement forcer & violenter la Matrice, pour raison dequoy la pauvre femme seroit en tres-grand danger de la vie. Venons maintenant à l'extraction de l'enfant mort, dont nous allons enseigner les differentes manieres.

CHAPITRE XXXI.

De l'extraction de l'enfant mort.

QUand l'enfant est mort au ventre de sa mere, l'accouchement en est toûjours tres-long & fort fâcheux, à cause que son corps n'ayant plus de soutien, & étant devenu tout mollasse, ses parties s'affaissent tout en un tas les unes sur les autres; ce qui fait qu'il vient aussi pour l'ordinaire en mauvaise situation, ou quoy qu'il se presente par la teste en figure naturelle, les douleurs de la femme sont si foibles & si lentes en cette occasion, qu'elles ne le peuvent pas faire expulser, & mesme elle n'en a quelquefois aucune; dautant que la nature à demy accablée par la mort de l'enfant, duquel elle ne peut estre aidée, travaille si peu, qu'elle ne sçauroit souvent achever la besogne qu'elle a commencée; ce qui la feroit succomber sans l'assistance de l'Art dont elle a grand besoin pour lors; neantmoins avant que d'en venir à l'operation de la main, on tâchera d'exciter des douleurs à la femme par clysteres forts & âcres, afin de luy faire venir des épreintes qui poussent en bas, pour faciliter la sortie de l'enfant, au cas qu'il soit en bonne situation; mais si cela n'y fait rien, il en faut faire l'extraction, qui est le plus seur moyen; car je n'aprouve aucunement tous ces remedes pris par la bouche, que la plusspart des Auteurs

Vu

ordonnent pour exciter l'expulsion de l'enfant mort dans la Matrice ; parceque ce sont toutes drogues extrémement chaudes & purgatives, qui peuvent causer dans la suite plusieurs dangereux accidens, comme fiévre, flux de ventre, dysenterie, pertes de sang, & relaxations & descentes de Matrice. Quant à ceux qu'on dit operer par des qualitez occultes, & par des facultez specifiques, ce sont remedes de charlatans ausquels on ne se doit pas confier.

Tous les Auteurs deffendent precisément de faire extraction de l'enfant mort lorsqu'il y a inflammation à la Matrice, & recommandent en ce cas de l'humecter avec des fomentations émolientes, & les demy-bains, & avec onctions d'huile souvent reïterées, afin d'appaiser l'inflammation devant que d'en tirer l'enfant mort : mais il est entierement impossible que cette inflammation diminuë durant que l'enfant mort, qui en est la veritable cause, reste dans la Matrice ; c'est pourquoy aussi-tost que le Chirurgien aura lieu d'y introduire sa main, il faut qu'il en tire l'enfant sans aucun delay ; car c'est le seul moyen de faire cesser l'inflammation, qui s'augmenteroit encore davantage, & feroit certainement venir la mortification à la partie, si on differoit l'operation, aprés quoy il n'y auroit plus aucune esperance de pouvoir sauver la vie à la femme.

Nous avons declaré au Chapitre treiziéme de ce Livre, les signes qui font connoître que l'enfant est mort dans la Matrice, dont les principaux sont, si la femme ne le sent remuër, & ne l'a point senty il y a fort long-temps, si elle a grande froideur, douleur & pesanteur au bas du ventre, s'il n'a aucun soûtien, & s'il tombe comme une masse de plomb toûjours du côté qu'elle sera couchée, s'il y a long-temps que l'arrierefaix ou l'umbilic est sorty de la Matrice, s'il est flétry & refroidy, & si on n'y sent aucune pulsation, si la teste de l'enfant est toute mollasse, & si les os en sont sans aucun appuy, vacillans & chevauchans beaucoup les uns sur les autres à l'endroit des sutures, & si lorsque quelque partie de son corps sort hors de la Matrice, comme quelque bras, ou quelque jambe, on voit que le piderme s'en separe facilement, & que des humiditez noirâtres, fort puantes & cadavereuses découlent & sortent de la Matrice. Tous ces signes joints ensemble, ou la plus grande partie, nous feront connoître que l'enfant est assurément mort ; dequoy le

Chirurgien étant certain, il fera son possible d'en faire l'extraction le plûtost qu'il y aura lieu; auquel temps il fera situer la femme, comme nous avons souvent dit; aprés quoy si l'enfant se presente par la teste, & qu'elle ne soit pas trop engagée au passage, il la repoussera doucement, tant qu'il ait la liberté d'introduire sa main droite dans la Matrice, avec laquelle l'ayant glissée pardessous le ventre, il ira chercher ses pieds, pour le retourner & le tirer en la façon cy-devant dite; prenant bien garde que la teste n'en demeure accrochée au passage, & qu'elle ne s'y separe du corps; ce qui pourroit facilement arriver, quand l'enfant étant fort corrompu & pourry, le Chirurgien n'observeroit pas les circonstances que nous avons plusieurs fois repetées, c'est-à-dire de luy faire venir (en faisant l'extraction de la maniere) la poitrine & la face tournée vers le dessous; & au cas que nonobstant toutes ces précautions il arrivât que la teste demeurât separée du corps dans la Matrice, à cause de la grande corruption de l'enfant mort, on la tirera comme j'ay cy-devant enseigné au Chapitre quinziéme de ce second Livre.

Mais si la teste de l'enfant se presentant la premiere, étoit tellement avancée & engagée entre les os du passage, qu'elle n'en pût estre repoussée, pour lors étant bien certain par tous les signes se rencontrans ensemble, ou par la plus grande partie des principaux, qu'il est assurément mort, on le tirera en cette posture, plûtost que de trop violenter la femme en le repoussant pour le retourner par les pieds : mais comme c'est un corps rond, & glissant, à cause de son humidité, le Chirurgien n'y peut pas avoir aucune prise avec ses doigts, qu'il ne sçauroit pas mesme mettre au costé d'elle qu'avec peine, dautant que le passage en est tout-à-fait occupé par sa grosseur, il prendra un crochet semblable à l'un des deux qui sont marquez par les lettres A. & B. dans la representation des instrumens, qui est mise à la fin de ce second Livre, lequel il poussera le plus avant qu'il pourra sans violence, entre la Matrice & la teste de l'enfant, observant de le conduire au dedans d'une de ses mains, & de mettre sa pointe vers la teste; où étant il l'en accrochera, tâchant de luy donner une prise assez forte sur un des os du crane, en telle sorte qu'il ne puisse glisser, y faisant imprimer l'extrémité de cette pointe, laquelle doit estre forte pour ne pas se rebrous-

ser ; aprés quoy, ce crochet étant ainsi bien affermy sur la teste, il la tirera dehors ; mettant au costé opposite l'extrémité des doigts de sa main gauche applatie, pour aider à la mieux dégager en l'ébranlant peu à peu, & à la conduire plus directement hors du passage ; se servant encore pour ce faire, s'il est besoin, d'un second crochet, mis de la mesme maniere que le premier, au costé opposite de la teste, afin que l'attraction se fasse également des deux costez.

Il seroit à souhaiter qu'il fût possible de pousser tout d'un coup le crochet si avant, qu'on luy pût donner une prise suffisante pour en tirer entierement la teste de l'enfant ; mais assez souvent il n'y a pas lieu de l'introduire d'abord plus avant que le milieu de la teste, auquel cas on l'accrochera premierement de la façon que nous disons, sur le milieu de l'un des os parietaux, afin de luy donner une prise ferme & stable ; & quand par le premier coup de crochet mis de la sorte, on l'aura un peu tirée à soy, & commencé à la dégager, alors on le retirera de l'endroit où on l'aura premierement fiché, pour le remettre plus avant, afin d'avoir la prise encore plus forte, & ainsi successivement l'ôtant & le refichant, jusques à ce qu'on ait entierement fait passer la teste ; aprés quoy, la tirant incontinent avec les mains seules, on fera entrer les épaules au passage qu'elle occupoit ; où étant, on coulera un ou deux doigts de chaque main, jusques sous les aisselles, pour tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait dehors ; ce qu'étant fait, on delivrera la femme, en parachevant le reste de l'operation comme on sçait ; prenant garde en ce faisant de ne pas tirer trop fort le cordon qui est attaché à l'arrierefaix, de peur qu'il ne vînt à quitter prise, & à se rompre, comme il arrive quelquefois, quand il y a corruption.

Devant que de tirer ainsi l'enfant mort, qui presente la teste la premiere, il faut bien prendre garde qu'elle soit en bonne situation ; car si elle étoit de costé, elle seroit beaucoup plus difficile à tirer de la sorte, à cause que la teste de l'enfant mort qui est mollasse, étant plus longue que large, sa longueur se convertit en largeur & grosseur, quand elle n'est pas en figure droite dans le passage ; ce qui l'empêche par ce moyen de pouvoir sortir. Il faut encore bien observer de la tirer autant qu'on pourra, toute entiere, sans la dépecer par morceaux, afin que

par ſa ſortie elle trace & faſſe le paſſage au reſte du corps, & pour pluſieurs autres raiſons tres-conſiderables que j'ay expliquées au 17. Chap. de ce ſecond Livre, où on aura recours, afin de m'exempter de les repeter en ce lieu.

Mais ſi l'enfant mort preſentoit un bras juſques à l'épaule, tellement bouffi & tumefié, qu'il fallût faire trop de violence à la femme pour le remettre, en ce cas on le pourroit tronçonner au droit de l'article de l'épaule, en le tordant deux ou trois tours, comme nous avons déja dit en autre lieu; moyennant quoy il ne ſera pas beſoin de biſtory, ny de ſcie, ou de tenaille inciſive pour le ſeparer, comme veulent les Auteurs; ce qui ſe fera fort facilement de la maniere, ſans un ſi grand appareil, à cauſe de la molleſſe & delicateſſe de ſon corps; enſuite dequoy le bras ainſi ſeparé n'occupant plus le paſſage, le Chirurgien aura plus de lieu d'introduire ſa main dans la Matrice, pour aller chercher les pieds de l'enfant, afin de le tirer comme il a eſté dit; obſervant toûjours aprés qu'il aura ainſi fait l'extraction de l'enfant mort, de raſſembler en un toutes les parties qu'il en aura retranchées, afin de voir s'il en peut compoſer tout le corps, & de connoître par ce moyen s'il n'en eſt rien reſté dans la Matrice.

Quoyque le Chirurgien ſoit certain que l'enfant ſoit mort dans la Matrice, & qu'il ſoit neceſſaire d'en faire extraction par Art, il ne faut pas neantmoins qu'il ſe ſerve toûjours d'abord des crochets; car il ne doit les employer que quand ſes mains ne ſont ſuffiſantes, & quand il n'y a pas lieu de s'en pouvoir exempter, pour garentir la femme du danger où elle eſt, comme auſſi de pouvoir tirer l'enfant autrement; parce qu'aſſez ſouvent, quoy qu'il ait fait tout ce que l'Art commande, les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, croyent qu'il a tué luy-meſme avec ſes crochets l'enfant qui étoit mort il y avoit plus de trois jours, & ſans autre raiſonnement, ny plus grande connoiſſance de cauſe, pour recompenſe d'avoir ſauvé la vie à la mere, luy jettent ainſi le chat aux jambes, en l'accuſant d'une choſe dont il eſt tout-à-fait innocent, & meſme d'eſtre cauſe de la mort de la femme, ſi elle vient par mal-heur à deceder enſuite, & pour toutes loüanges & remercimens, le traitent de boucher & de bourreau, à quoy aident ordinairement meſmes pluſieurs Sages-femmes, qui ſont les premieres à donner de l'horreur pour les

Chirurgiens aux femmes qui ont besoin de leur secours, tant elles ont peur d'estre blâmées d'eux, pour avoir esté elles-mesmes (comme aucunes sont souvent) cause de la mort des enfans, & des fâcheux accidens qui en arrivent aux pauvres femmes, ne les ayant pas fait secourir assez-tost, & dés le moment qu'elles ont connu la difficulté de l'accouchement passer leur capacité. C'est pourquoy le Chirurgien ne se servira donc que le plus tard qu'il pourra des crochets, & il fera aussi son possible, autant que la chose le permettra, d'amener les enfans entiers, quoyque morts, & non par pieces & par morceaux, afin d'ôter aux mechans & aux ignorans tout pretexte de le pouvoir blâmer. Je dis autant que la chose le permettra, c'est-à-dire la sureté de la vie de la femme qui est entre ses mains; car pour la luy conserver, il vaut bien mieux quelquefois tirer ainsi l'enfant mort avec les ferremens, que de la faire mourir elle-mesme, en la tourmentant avec une excessive violence, pour le tirer tout entier; mais en un mot, il faut toûjours faire en conscience ce que l'Art commande, sans se soucier de ce qu'on peut dire aprés; & tout Chirurgien qui l'aura bien reglée, aura toûjours plus d'égard à son devoir qu'à sa reputation, quoy faisant, il en doit esperer de Dieu la recompense.

CHAPITRE XXXII.

De l'extraction de la mole & du faux germe.

APrés avoir assez amplement parlé en autre lieu des causes, des signes, & des differences de la mole & du faux germe, & montré comme la mole provient toûjours d'un faux germe, il ne nous reste qu'à faire connoître de quelle maniere on doit faire l'extraction de ces corps étranges contenus en la Matrice, au cas qu'on n'en puisse pas procurer l'expulsion, laquelle est fort difficile quand ils y sont adherens, & principalement celle de la mole, qui n'étant tirée dehors, y demeure parfois ainsi attachée, durant deux & trois années entieres, & mesme quelquefois durant tout le reste de la vie de la femme, comme nous a fait remarquer *Paré*, au sujet dequoy il recite l'histoire de la femme d'un Potier d'étain, qui en porta une dix-sept ans ou

environ, de laquelle il dit avoir luy-mesme fait l'ouverture aprés sa mort. *Schenckius* au 4. Livre *de ses Observations*, rapporte encore plusieurs autres exemples de cette nature.

Pour éviter un pareil accident, & une infinité d'incommoditez que la mole apporte, on procurera donc au plûtost sa sortie, tâchant s'il n'y a pas lieu d'en venir à l'operation de la main, que la femme la puisse expulser d'elle-mesme, pour lequel sujet on luy fera prendre quelque medicament purgatif, si elle n'a pas de fiévre, ny de perte de sang considerable, & dans le mesme temps qu'on connoîtra que le remede commencera d'operer, on luy donnera un clystere un peu fort & âcre, qu'on pourra reïterer autant de fois qu'il sera jugé necessaire, afin de luy exciter des épreintes qui puissent faire dilater la Matrice pour luy donner passage, observant aussi de la faire relâcher en l'humectant souvent avec onctions d'huiles, & de graisses émolientes, n'obmettant pas encore la saignée du pied, & le demy-bain, en cas de necessité. La mole ne manquera pas d'estre expulsée par ces remedes, pourvû qu'elle ne soit que de grosseur mediocre,& qu'elle ne soit point adherente,ou tres-peu à la Matrice ; mais si elle est fortement attachée en son fond, ou qu'elle soit excessivement grosse, la femme aura bien de la peine d'en estre délivrée, sans l'assistance de la main du Chirurgien ; auquel cas, aprés qu'il aura situé la femme comme pour extraire l'enfant mort, il coulera sa main dans la Matrice, si elle est suffisamment dilatée, avec laquelle il tirera la mole dehors, se servant, si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas passer toute entiere (ce qui arrive toutefois rarement, parceque c'est un corps mollasse, qui obeït plus facilement que l'enfant) d'un crochet ou du coûteau, pour la tirer, ou pour la separer en deux, ou en plusieurs parties, selon que la necessité le requierera. Si le Chirurgien la trouve jointe & attachée à la Matrice, il l'en séparera doucement avec le bout de ses doigts, dont les ongles seront bien rognez, les mettant peu à peu entre la mole & la Matrice, commençant par le côté où elle n'est pas si adherente, & poursuivant ainsi jusques à ce qu'elle soit entierement détachée, prenant bien garde si elle tient trop, de ne pas déchirer ny interesser la propre substance de la Matrice, y procedant de la maniere que nous avons enseignée, en parlant de l'extraction de l'arrierefaix demeuré dans la Matrice quand le cordon en est rompu.

La mole n'a jamais aucun cordon qui luy soit attaché, ny pareillement aucun arrierefaix duquel elle puisse recevoir sa nourriture; mais elle-mesme la tire immediatement des vaisseaux de la Matrice, à laquelle elle est presque toûjours jointe & adherente en quelque endroit. La substance de sa chair est aussi beaucoup plus dure que celle de l'arrierefaix, & elle est mesme parfois schyrreuse, ce qui fait qu'elle est bien plus difficilement separée de la Matrice; & quelquefois mesme la substance de la mole & celle de la Matrice sont si confuses ensemble, comme j'ay déja dit autre part, qu'elles ne composent toutes deux qu'un mesme corps, ce qui fait que pour lors la maladie est entierement incurable: car cette espece de mole ne pouvant pas estre expulsée, ny tirée hors de la Matrice, augmente toûjours en grosseur, jusques à ce qu'elle fasse enfin mourir la femme, aprés luy avoir fait mener long-temps une vie languissante. C'est ce qu'*Hipocrate* a tres-bien remarqué parlant de la mole, au premier Livre des maladies des femmes. *Si quidem una caro fiat, mulier perit, neque enim fieri potest ut superstes maneat.* Il repete encore la mesme chose en mesmes termes, au Livre intitulé *De sterilibus.*

Pour ce qui est du faux germe, encore qu'il soit bien plus petit que la mole, il ne laisse pas aussi de mettre fort souvent la femme en danger de la vie, à cause d'une grande perte de sang qui survient presque toûjours lorsque la Matrice s'en veut décharger, & qu'elle tâche de l'expulser, laquelle ne cesse ordinairement qu'aprés qu'il est sorty; dautant que pour lors elle fait continuellement des efforts pour le mettre dehors, par lesquels le sang est excité à fluër, & comme exprimé des vaisseaux qui en sont ouverts.

Le meilleur & le plus assuré remede qu'on puisse donner à la femme en cette occasion, est de tirer au plûtost le faux germe, parceque la Matrice a souvent bien de la peine à le pousser dehors, si elle n'y est aidée; à cause qu'étant toûjours assez petit, l'impulsion que peut faire la femme de son costé en s'épreignant, ne fait point tant d'effort, quand le corps qui est contenu dans la Matrice n'en fait pas grande distension, que quand il a quelque grosseur considerable; car pour lors, elle est bien plus fortement comprimée par les épreintes. Il se rencontre souvent aussi qu'on a bien de la peine à faire extraction de ces

faux germes, parceque la Matrice ne s'ouvre & ne se dilate ordinairement qu'à proportion du corps qu'elle contient; & comme il est fort petit, aussi est son ouverture; ce qui fait que le Chirurgien n'a pas lieu quelquefois, non seulement d'y porter la main entiere, mais aussi quelques doigts simplement, avec lesquels il est obligé de faire son operation le mieux qu'il luy est possible, y procedant de cette maniere, quand il les y peut introduire.

Ayant bien huilé sa main, il la glissera dans le *vagina* jusques à l'orifice interne, qu'il rencontre quelquefois fort peu dilaté, où étant il y introduira tout doucement un de ses doigts, qu'il tournera aussi-tôt, & fléchira de costé & d'autre, jusques à ce qu'il ait fait en sorte d'y en glisser un deuxiéme, & en suite un troisiéme, ou davantage, s'il le pouvoit faire sans violence; mais souvent on a assez de peine d'y en introduire seulement deux; ce qu'ayant fait, il prendra entr'eux, comme les écrevices font avec leurs pattes, quand elles veulent serrer quelque chose, le faux germe qu'il attirera doucement dehors, & les grumeaux de sang caillé qui pourroient y estre; aprés quoy la perte de sang cessera indubitablement, s'il ne laisse aucune portion de ce corps étrange dans la Matrice, comme je l'ay vû arriver en beaucoup de rencontres, où je me suis comporté de la façon; mais si son orifice interne ne pouvoit estre dilaté que pour y mettre un seul doigt, & que le flux de sang fût si excessif, qu'il mît la femme en danger tres-prochain de la vie, alors le Chirurgien ayant introduit le doigt indice de sa main gauche, prendra de la droite un instrument appellé bec de gruë, ou plûtost des tenettes pareilles à celles qui sont marquées par la lettre H. en la representation des instrumens mise à la fin de ce second Livre, le bout desquelles il glissera le long de son doigt, pour tirer dehors avec cét instrument le corps étrange qui est dans la Matrice, prenant bien garde à ne la pas pincer, & observant que l'instrument soit toûjours conduit par ce doigt premierement introduit, lequel fera distinguer & connoître par son attouchement le corps étrange d'entre la substance de la Matrice: ainsi faisant, ne le pouvant pas autrement, il ne laissera pas d'en venir à bout. Je me suis avisé de faire faire un pareil instrument, aprés m'estre trouvé en une occasion où il m'auroit bien servy si je l'avois eû, avec lequel je tiray il y a sept ans,

(y procedant comme je viens d'enseigner) un faux germe de la grosseur d'une noix, qui sans doute, auroit fait mourir le mesme jour une femme nommée Madame *le Roy*, qui demeuroit en ce temps-là proche les grands degrez de la place Maubert, pour l'effroyable perte de sang qu'il luy avoit causée, laquelle cessa aussi-tost que je luy eûs ainsi fait extraction de ce corps étrange, que je n'aurois jamais pû tirer autrement; dautant que l'orifice interne de la Matrice n'étoit ouvert, & ne se pouvoit dilater que pour y mettre un seul doigt de la façon que j'ay dite: outre que l'accident pressant extraordinairement, le delay de l'operation eût esté indubitablement mortel à cette femme, qui (graces à Dieu) s'en est depuis fort bien portée.

Mais le Chirurgien doit bien observer, en faisant extraction de la mole ou du faux germe, de la maniere que nous avons dite, par l'operation de la main, de faire en sorte que la portion du corps étrange qu'il aura premierement prise ne s'en separe, ce qui arriveroit s'il la tiroit d'abord trop rudement; car c'est pour l'ordinaire la partie la plus fragile & la plus mollasse qui se presente à l'orifice interne pour sortir. C'est pourquoy l'ayant prise avec ses doigts, il la tirera doucement, & un peu obliquement de costé & d'autre, tâchant toûjours, en conservant cette premiere prise sans la rompre, d'en reprendre une autre plus haut, à proportion qu'il fait avancer le corps étrange, jusques à ce qu'il l'ait entierement fait sortir de la Matrice, recommandant cependant à la femme de luy aider de son costé; ce qu'elle fera en retenant son haleine, & poussant fortement en bas, dans le mesme temps que le Chirurgien tirera ce corps étrange.

J'ay dit cy-devant que le meilleur & le plus assuré remede qu'on puisse apporter à la femme qui a un faux germe, est de le tirer avec la main; ce que je conseille de preferer autant qu'il se peut faire, à tous ces breuvages que la plusspart des Sages-femmes, & plusieurs autres personnes font prendre à la malade, pour exciter l'expulsion de ce corps étrange; car avant que ces remedes pris par la bouche à cette intention, puissent produire l'effet qu'on en espere souvent inutilement, il se passe du temps, durant lequel la Matrice qui s'étoit un peu ouverte, se referme quelquefois entierement; ce qui fait que le corps étrange n'en pouvant estre expulsé, s'y corrompt; aprés quoy il

cauſe de tres-pernicieux accidens, ainſi qu'il étoit arrivé à la femme d'un des amis de Monſieur *Ruffin*, mon Confrere, à laquelle je tiray en ſa preſence un faux germe tout corrompu, de la groſſeur d'un œuf de poule, qui auroit eſté capable de la faire mourir, s'il eût reſté plus long-temps dans ſa Matrice. Outre cela, c'eſt que toutes ces ſortes de drogues étant, comme j'ay déja dit autre part, extrémement chaudes, peuvent encore beaucoup augmenter la perte de ſang, ainſi que je l'ay vû arriver il y a cinq ans ou environ, à la femme d'un Huiſſier au Châtelet de Paris nommé *Scellier*, laquelle aprés avoir pris un breuvage que ſa Sage-femme luy avoit donné pour luy faire vuider un faux germe, eût une ſi prodigieuſe perte de ſang durant deux jours, qu'elle en fut reduite à l'extremité de la vie, qu'elle alloit perdre, ſi je ne fuſſe ſurvenu dans ce moment, pour luy tirer ce corps étrange avec la main, comme je fis en preſence d'un Medecin, nommé Monſieur *Foreſtier*, & de cette Sage-femme, aprés quoy la perte de ſang ceſſa incontinent, & la malade revint en bonne ſanté. C'eſt ce que j'ay encore vû arriver à quantité d'autres femmes, à qui j'ay donné un pareil ſecours avec un auſſi heureux ſuccés.

Mais ſur toutes choſes dans l'uſage de toutes ſortes de remedes, tant pris par dedans, qu'appliquez au dehors, qu'on prenne bien garde que penſant ſeulement procurer l'expulſion d'une mole, qu'on croiroit fauſſement eſtre contenuë dans la Matrice, on n'excite au lieu de cela le veritable avortement d'un enfant, comme j'ay quelquefois vû faire à des perſonnes qui ne ſe connoiſſoient pas bien en l'Art.

CHAPITRE XXXIII.

De l'operation ceſarienne.

LOrſque la femme groſſe eſt effectivement en travail, il arrive tres-rarement que le Chirurgien expert ne puiſſe pas faire l'extraction de l'enfant mort ou vif, entier ou par pieces, en un mot, qu'il n'en vienne à bout, s'il s'y comporte ſelon que la choſe le requiert, de la maniere que nous avons cy-devant fait connoître dans chaque Chapitre en particulier, en par-

lant de tous les differens accouchemens contre nature, sans qu'il soit necessaire, que par un trop grand excés d'inhumanité, de cruauté, & de barbarie, il en vienne à la section cesarienne, pendant que la mere est vivante, comme quelques Auteurs par trop temeraires ont ordonné, & quelquefois eux-mesmes pratiqué, ce que plusieurs ignorans font encore tous les jours à la campagne, par un pernicieux abus que tous les Magistrats devroient empêcher.

A la verité, ils sembleroient avoir quelque pretexte d'excuse legitime, de faire mourir martyres ces pauvres femmes, si c'étoit pour en tirer un second *Scipion l'Afriquain*, (lequel au rapport de *Pline* au 9. Ch. du 7. Liv. de *l'Hist. nat*, nâquit de la sorte, & fut pour ce sujet surnommé *Cesar*) ou bien pour sauver la vie à quelque grand & nouveau Prophete. Il s'est bien vû du temps des anciens Payens, qu'on a sacrifié des victimes innocentes pour le salut de tout un public, mais non pas pour celuy d'un particulier: je sçay bien qu'ils se couvrent du pretexte de pouvoir donner Baptême à l'enfant, qui autrement seroit en grand danger d'en estre privé, parceque la mort de la mere est ordinairement cause de la sienne; mais j'ignore qu'il y ait jamais eû aucune loy chrêtienne ny civile, qui ordonnât de tuer ainsi la mere pour sauver l'enfant. C'est plûtost pour satisfaire à l'avarice de certaines gens, qui se mettent fort peu en peine que leur femme meure, pourvû qu'ils en ayent un enfant qui luy puisse survivre, non tant pour en avoir lignée, qu'afin d'en heriter aprés; pour raison dequoy ils donnent volontiers leur consentement à une si cruelle operation, ce qui est une tres-damnable adresse. S'ils disent, pour rendre en apparence la chose moins horrible, qu'on ne la doit entreprendre que quand la femme est à l'extremité; à cela je répons que souvent la nature se releve de bien loin, contre toute autre opinion que nous en avions conçuë; & s'ils objectent qu'elle en peut bien réchaper ensuite; c'est ce que je leur nie absolument, par la preuve des plus experts Chirurgiens, qui l'ayant pratiquée, en ont toûjours eû une mauvaise issuë, la mort de toutes les femmes s'en étant peu aprés ensuivie. C'est pourquoy je loüe grandement *Guillemeau*, qui pour desabuser le public d'une si méchante & pernicieuse pratique, dit en parlant de cette fatale operation, & avoüe (comme s'en repentant) l'avoir faite en deux

rencontres, en la presence d'*Ambroise Paré*, & l'avoir vû faire trois autres fois par trois differens Chirurgiens tres-habiles, qui n'obmirent aucune circonstance pour la faire bien reüssir, dont toutes les femmes moururent. Quant à *Paré*, il ne veut pas témoigner qu'il l'ait vû faire ces deux fois que *Guillemeau* recite, pour ne pas faire connoître à la posterité qu'il ait esté capable de consentir à une telle cruauté; mais il se contente seulement de dire qu'on ne la doit jamais entreprendre qu'aprés le deceds de la femme, à cause de l'impossibilité qu'il y a qu'elle en réchape, non seulement à raison de l'énorme playe qu'il convient faire pour ce sujet au ventre, mais principalement pour celle de la Matrice, & pour l'excessif flux de sang qui y surviendroit dans le mesme moment: toutefois contre le sentiment de ces deux fameux Chirurgiens, on voit des temeraires, qui soûtiennent opiniâtrement (quoy qu'avec peu de raison, comme fait *Rousset*) qu'il n'est pas impossible que la femme en revienne, parcequ'ils en ont vû quelques-unes, à qui les os de l'enfant mort sont sortis par des abscez du ventre, aprés que les chairs s'en étoient allées en suppuration par les voyes naturelles, lesquels os avoient peu à peu percé la Matrice, & mesme le ventre, ensuite dequoy ayant esté ainsi tirez, les femmes en sont nonobstant cela réchapées; comme aussi que d'autres ne sont point mortes, ausquelles la Matrice aprés sa precipitation & son entiere pourriture & gangrene a esté tout-à-fait extirpée. A la verité, il ne faut pas s'obstiner à ne pas ajoûter foy aux choses que l'experience a montrées plusieurs fois, comme celle-là, que je croy estre arrivée, & pouvoir encore arriver aussi bien qu'eux (quoy que rarement) mais il ne s'ensuit pas qu'il en soit de mesme de cette operation cesarienne; car on y fait en un instant une tres-grande playe au ventre & à la Matrice, qui cause toûjours la mort subite à la pauvre femme, ou fort peu de temps aprés: Mais quand la nature vient elle-mesme à separer, & à percer ces parties par le moyen de ces os, pour les jetter dehors par quelque nouvelle voye qu'elle se fait, ne l'ayant pas pû par la naturelle & ordinaire, faute d'avoir esté bien secouruë dans le temps par gens experts en l'Art, elle fait cela peu à peu, & non tout-à-coup; & à mesure qu'elle chasse ainsi ces corps étranges hors de la Matrice, elle la reünit & rejoint en mesme temps, à proportion, & sans aucun flux de sang, ce qui arrive tout au

contraire dans l'operation qui se fait par l'Art; & s'il est vray qu'il y ait jamais eû quelques femmes qui en soient réchapées, nous devons croire que ç'a esté miraculeusement, & par la volonté expresse de Dieu, qui peut lors qu'il veut ressusciter les morts, comme il a fait le *Lazare*, & changer l'ordre de la nature quand il luy plaît, plûtost que par aucun effet de la prudence humaine.

Nous voyons quantité de bonnes femmes, qui pour l'avoir seulement oüy dire de quelques commeres, assurent qu'elles connoissent telles & telles encore vivantes; à qui on a ainsi ouvert le costé pour tirer leurs enfans du ventre. Bien plus, il s'en rencontre, qui disent en sçavoir à qui on a fait trois ou quatre fois consecutivement cette operation cesarienne, sans en estre mortes; & pour mieux affirmer une menterie si insigne, qu'elles ont seulement entendu reciter à d'autres, & qu'aprés avoir racontée deux ou trois fois, elles croyent elles-mesmes veritable, comme si elles avoient vû la chose de leurs propres yeux, elles en rapportent tant de circonstances, & tant de tenans & aboutissans, qu'elles en persuadent facilement ceux qui n'en connoissent pas l'impossibilité.

Il s'en voit mesme d'autres, qui montrant des cicatrices de quelques abscez qu'elles ont eûs au ventre en suite de leur couche, veulent persuader qu'on leur a tiré l'enfant par cét endroit, au sujet dequoy je reciteray ce que j'ay une fois vû moy-mesme, touchant une femme grosse qui étoit en l'année 1660. à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsque j'y pratiquois les accouchemens. Cette femme, soit par malice, feignant de croire la chose, ou par ignorance, la croyant effectivement, avoit témoigné à toutes les femmes grosses qui étoient audit Hôtel-Dieu, comme aussi à une infinité d'autres personnes, & entr'autres à une bonne vieille Religieuse qui les gouvernoit toutes, qu'on nommoit la mere *Bouquet*, laquelle presidoit pour lors en la salle des accouchées, dont elle étoit comme la Déesse *Lucine*, qu'elle apprehendoit extrémement qu'on ne fût obligé de luy ouvrir le costé pour l'accoucher, ainsi qu'on avoit déja fait deux ans auparavant, pendant lequel temps elle avoit fait ce conte à plus de mille differentes personnes, chacune desquelles l'avoit peut-estre encore recité à autant d'autres, montrant à tout le monde une grande cicatrice, par où elle disoit que les Chirurgiens luy

avoient tiré son enfant hors du ventre. Elle pria pour ce sujet la Mere *Bouquet* de me la recommander, desirant estre plûtost accouchée par moy qui étois Chirurgien, afin d'en estre plus seurement secouruë au besoin, que par la Sage-femme. Cette bonne Religieuse m'étant venu dire la chose, comme elle la croyoit estre effective, suivant le recit de l'autre, je luy témoignay que n'étant pas assez credule pour me l'imaginer, je ne pouvois pas croire qu'on eût fait l'operation cesarienne à cette femme, comme elle l'en avoit persuadée. Si vous ne le croyez pas, me dit-elle, je vais tout presentement vous la faire venir, & elle vous en racontera elle-mesme toutes les circonstances. Aussi-tost elle fit appeller la femme, qui me fit recit de pareille chose qu'elle luy avoit contée ; mais l'ayant particulierement interrogée, pour sçavoir par quel lieu on luy avoit ainsi tiré son enfant, & si elle avoit senty grande douleur en cette operation, elle me dit que non, ne s'en souvenant pas, à cause qu'elle avoit pour lors perdu toute connoissance, laquelle ne luy étoit revenuë que cinq ou six jours aprés : je luy demanday comment donc elle étoit certaine qu'on luy eût tiré son enfant par incision du ventre, puisqu'elle n'avoit aucune connoissance en ce temps ; elle me répondit que les Chirurgiens l'en avoient assurée, & en mesme instant elle me montra une grande cicatrice, située justement à la partie laterale & dextre de la poitrine, environ le milieu des costes, où elle avoit eû un grand abscez, dont cette cicatrice étoit restée ; & lorsque je luy eûs dit que la poitrine n'étoit pas le lieu d'où son enfant devoit avoir esté tiré, & que je luy eûs fait connoître par raisonnement l'impossibilité de la chose qu'elle avoit cruë, & persuadée à toutes ces femmes de l'Hôtel-Dieu, comme aussi à la Mere *Bouquet*, elles en furent un peu desabusées ; & encore bien plus, quand trois jours aprés cette conference je l'eus accouchée, comme je fis, avec la plus grande facilité du monde, quoyque ce fût d'un fort gros enfant, qui vint en peu de temps, dautant qu'elle avoit le passage extrémement large. Si on examinoit bien l'origine de toutes les histoires qu'on fait touchant cette operation, la recherchant exactement, comme je fis en cette occasion, on trouveroit toûjours que ce sont pures fables, & que celles que nous rapporte ledit *Rousset* en son enfantement cesarien, n'en ont pas eû d'autre que la réverie, le caprice, & l'imposture de leurs Auteurs.

Mais si pour toutes ces raisons le Chirurgien ne doit jamais faire cette cruelle operation, pendant que la mere est vivante, quoyqu'il soit certain que l'enfant le soit aussi (ce qui neanmoins est parfois tres-douteux) car je vous prie, quelle infamie seroit-ce pour luy, si ayant ainsi tué la mere, il trouvoit outre cela l'enfant mort qu'il auroit crû vivant? A plus forte raison s'en doit-il abstenir quand il est bien assuré qu'il est mort: c'est pourquoy il le doit plûtost tirer en pieces & par morceaux (s'il ne le peut autrement) par les voyes naturelles, que de martyriser ainsi la mere pour l'avoir tout entier; & si la Matrice étoit si peu ouverte qu'il ne pût pas avoir la liberté d'y travailler, & d'y introduire aucun instrument, il doit plûtost patienter un peu, en aidant toûjours à dilater les passages par Art, comme nous avons dit cy-devant, que de la faire succomber presque en un instant par un tel coup de desespoir, en faisant cette operation cesarienne, qu'on ne doit jamais entreprendre pour ce sujet, qu'incontinent aprés le deceds de la mere. C'est une verité dont il faut que tout homme de bon sens demeure d'accord: voicy comme je la prouve facilement, en refutant l'objection la plus forte qu'on puisse faire pour établir la pretenduë necessité de cette operation cesarienne, durant que la femme est vivante; qui est qu'on doit considerer en l'enfant deux sortes de vies; sçavoir, la corporelle & la spirituelle, & que la vie spirituelle de l'enfant, qu'il ne peut recevoir que par le moyen du Baptême, doit estre preferable à la vie corporelle de la mere, & que pour ce sujet, s'il ne la pouvoit pas recevoir qu'en faisant l'operation cesarienne à la mere, elle seroit obligée de l'endurer, au risque mesme de sa propre vie corporelle, qu'elle doit donner pour procurer la spirituelle à son enfant: mais je répons en un mot, pour détruire ce seul & principal fondement, sur lequel tous les Sectateurs de *Rousset* peuvent s'appuyer, qu'il n'y a pas d'occasions où on ne puisse bien donner le Baptême à l'enfant, durant qu'il est encore au ventre de la mere, étant facile de porter de l'eau nette par le moyen du canon d'une seringue jusques sur quelque partie de son corps; & il seroit inutile d'alleguer que l'eau n'y peut pas estre conduite, à cause que l'enfant est envelopé de ses membranes qui en empêchent; car ne sçait-on pas qu'on les peut rompre tres-aisément, en cas qu'elles ne le fussent pas, aprés quoy on peut toucher effectivement son

ſon corps ; & ſi on ſuppoſe que l'orifice interne de la Matrice n'étant pas aucunement ouvert, il ſeroit impoſſible d'en venir à bout, il eſt aiſé de refuter cette objection; car pour lors il faudroit demeurer d'accord que la femme ne ſeroit pas en travail d'enfant; parceque ſi elle y étoit effectivement, il ſeroit aſſez ouvert, pour le peu qu'il le fût, ou ſe pourroit ſuffiſamment dilater, pour pouvoir ainſi baptiſer l'enfant, en conduiſant, comme je dis, de l'eau juſques ſur quelque partie de ſon corps avec le canon d'une petite ſeringue, quand meſme il faudroit uſer de violence pour inciſer ou dilater de force avec quelque inſtrument cét orifice interne, au cas qu'il ne le fût aucunement; ce qui ne cauſeroit pas un ſi grand peril à la mere, que l'operation ceſarienne : de ſorte donc que pouvant en toutes rencontres dans ces extrémitez donner la vie ſpirituelle à l'enfant, en le baptizant ainſi au ventre de la mere, il reſte ſeulement à examiner aprés cela, ſi ſa vie corporelle eſt preferable à celle de la mere. Or il eſt certain que ne pouvant pas ſauver la vie à tous deux, on doit toûjours preferer celle de la mere à celle de l'enfant, pour pluſieurs raiſons que tous les bons Theologiens ſçavent. C'eſt pourquoy on ne doit jamais entreprendre l'operation ceſarienne, parcequ'elle ſeroit tres-aſſurément cauſe de la mort de la mere, au lieu dequoy on la fera promptement ſecourir par des gens experts, qui aprés avoir baptiſé l'enfant comme nous diſons, au cas qu'il fût vivant, trouveront bien des moyens de le tirer tout entier par les voyes ordinaires & naturelles, s'ils ſont bien entendus en leur Art, ou bien par morceaux, s'ils y ſont indiſpenſablement obligez pour ſauver la vie à la mere. Je ſçay bien qu'à cette occaſion les plus ſcrupuleux peuvent alleguer le paſſage du 3. Chap. de l'Epître de S. Paul aux Romains, où il eſt dit, *Non ſunt facienda mala ut bona eveniant*. Qu'il n'eſt pas permis de faire un mal, afin qu'il en arrive un bien : mais c'eſt mal entendre la penſée de l'Apôtre, que de l'expliquer ainſi ; car tant s'en faut que ce ſoit un mal que de ſauver par cette voye la vie à la mere, qui periroit certainement avec ſon enfant, c'eſt effectivement un grand bien ; & au contraire, ce ſeroit commettre un veritable homicide, ſi pouvant luy donner ce ſecours, on luy dénioit. *Occidit autem quiſquis ſervare poteſt, nec ſervat.* De ſorte que, comme dit tres-bien *Tertullien* au 15. Chap. du Liv. *de l'Ame*, c'eſt une cruauté neceſſaire

de donner en cette occasion la mort à l'enfant, plûtost que de l'en exempter, puisqu'il feroit tres-certainement mourir sa mere, s'il demeuroit en vie. Voicy les paroles de ce grand homme, que j'ay déja rapportées autre part pour une mesme intention. *Atquin & in ipso adhuc utero infans trucidatur, necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum; matricida, ni moriturus.* En ce cas on ne tuë pas vrayment ny volontairement l'enfant; mais on avance seulement sa mort corporelle de quelques momens, laquelle il ne pourroit pas éviter sans estre tres-certainement homicide de sa mere, comme dit *Tertullien*, dequoy nous serions nous-mesmes cause, si nous ne l'empêchions, le pouvant faire.

Il y a neantmoins des occasions où on pourroit dire que la vie corporelle de l'enfant doit estre preferable à celle de la mere, à laquelle on ne peut pas s'exempter de faire l'operation cesarienne, pour conserver la vie de l'enfant, comme il pourroit arriver qu'on seroit obligé de faire, pour tirer du ventre de la mere, un enfant qui devroit estre le successeur de quelque grand Royaume; parceque le salut du public est preferable à celuy d'un particulier. C'est ainsi qu'*Henry VIII.* qui regnoit en Angleterre du temps que *François I.* regnoit en France, permit qu'on fit à *Ieanne Seymer* sa troisiéme femme, à laquelle on fit la section cesarienne par le conseil des Medecins, pour tirer de son ventre *Edoüard VI.* qui a depuis succedé à la Couronne d'Angleterre; preferant ainsi la vie de cét enfant à celle de sa mere, qui mourut douze jours aprés cette cruelle operation. Mais je laisse cette question à decider aux Casuistes, pour sçavoir si cette operation peut estre permise en une telle rencontre, vû qu'on ne peut pas avoir pour lors aucune certitude que l'enfant qui est encore dans le ventre de sa mere soit mâle ou femelle, ny mesme qu'il puisse vivre long-temps; & si sur une simple esperance d'avoir un successeur tel qu'on le souhaite, on peut martyriser la mere de la sorte, la vie de laquelle doit, ce me semble, estre toûjours preferée à celle de l'enfant; car revenant en santé, on peut esperer qu'aprés avoir remedié aux causes qui l'avoient empêché d'accoucher naturellement cette derniere fois, elle fera d'autres enfans, dont elle se delivrera ensuite plus heureusement. Mais pour ne faire pas un plus long discours, je conseille ceux qui voudront estre entierement éclaircis de tous

les cas de conſcience qui peuvent concerner une ſi importante matiere, de conſulter le docte Livre que *Theophile Renaud*, Jeſuite en a fait, dans lequel il explique ſçavamment, & reſout toutes les difficultez qui s'y peuvent rencontrer. C'eſt pourquoy revenons à noſtre théſe, qui eſt qu'on ne doit jamais, en quelque occaſion que ce ſoit, entreprendre cette operation qu'incontinent aprés le deceds de la mere, auquel ſe trouvera le Chirurgien pour s'y comporter en la maniere que je vais preſentement décrire, tant pour l'eſperance qu'il y a quelquefois de pouvoir encore trouver l'enfant vivant, comme fut trouvé *Scipion l'Afriquain*, qui nâquit de la ſorte, ainſi que nous avons dit au rapport de *Pline*, lequel marque poſitivement que ce fut, *enecta parente*, aprés la mort de ſa mere, que pour ſatisfaire à la loy qui deffend tres-expreſſément d'enterrer une femme groſſe, ſans luy avoir tiré ſon enfant hors du ventre.

Pour en bien venir à bout comme il eſt requis, lorſqu'il verra premierement la femme proche de l'agonie, il apprêtera promptement toutes les choſes neceſſaires à ſon operation, pour ne perdre aucun temps; car le retardement feroit qu'il trouveroit certainement l'enfant mort, qu'il auroit peut-eſtre tiré vivant quelques momens auparavant. Il y en a qui veulent, quand la femme eſt preſte à rendre l'ame, qu'on luy mette quelque choſe entre les dents pour luy tenir la bouche entr'ouverte, & pareillement à l'exterieur de la Matrice, afin que l'enfant recevant par ce moyen quelque peu d'air, & quelque ſorte de rafraichiſſement, il ne ſoit pas ſi-toſt ſuffoqué; neantmoins cela ne peut aucunement ſervir, parceque l'enfant n'eſt vivifié que par le ſang de la mere, & ne peut aucunement reſpirer quand il eſt dans la Matrice; mais ſi le Chirurgien uſe de cetté pratique, que ce ſoit plûtoſt pour contenter les aſſiſtans, que pour la croyance qu'il pourroit avoir que cela fût neceſſaire. Auſſi-toſt donc que la femme aura jetté le dernier ſoupir, & qu'elle ſera morte (dequoy il fera auſſi demeurer d'accord tous les aſſiſtans) il commencera ſon operation, que les Grecs appellent *embriulcie*, qui eſt compriſe ſous la ſeconde eſpece *d'exereze*, par laquelle on tire l'enfant hors de la Matrice par l'inciſion du ventre.

La pluſpart des Auteurs veulent qu'on la faſſe au coſté gauche du ventre, diſans qu'il eſt le plus libre, à cauſe du foye qui eſt au coſté droit; mais ſi on en veut croire mon ſentiment, elle ſera

bien mieux, & plus adroitement pratiquée, en faisant l'ouverture justement au milieu du ventre, entre les deux muscles droits; car en cét endroit il n'y a que les tegumens & la ligne blanche à couper, au lieu qu'elle ne se peut pas faire à costé, sans inciser les deux muscles obliques & le transverse, lesquels étant couchez l'un sur l'autre forment une épaisseur assez considerable, outre qu'il en sort bien plus de sang que vers le milieu du ventre; ce n'est pas qu'il importe que ce sang s'écoule (comme il ne laisse pas de faire, quand la femme ne vient que d'expirer) mais parce qu'il empêche par sa sortie, de voir distinctement à faire bien l'operation. Pour en venir donc plus facilement & plus promptement à bout, le Chirurgien ayant mis la femme morte en une situation où son ventre soit un peu éminent, prendra un bon & fort scalpelle, bien tranchant d'un seul costé, semblable à celuy qui est marqué par la lettre F. en la table des instrumens qui est aprés ce Chapitre, avec lequel il fera au plus vîte, & tout d'un coup, ou à deux ou trois fois tout au plus (s'il veut pour plus grande sureté) une incision au milieu du ventre, entre les deux muscles droits jusques au peritoine, de la longueur & étenduë de la Matrice, ou environ; aprés quoy il le percera simplement avec la pointe de son instrument, pour y faire une ouverture à y mettre un ou deux doigts de sa main gauche, dans laquelle il les introduira aussitost pour l'inciser en le soûlevant avec eux & conduisant l'instrument, de peur qu'il ne pique les intestins, à proportion de la premiere ouverture des tegumens; ce qu'étant fait, il verra incontinent paroître la Matrice, à laquelle il fera ouverture de la mesme maniere qu'il aura fait l'incision du peritoine, prenant bien garde à ne pas enfoncer son instrument tout d'un coup bien avant, croyant trouver la Matrice épaisse d'un ou de deux travers de doigt, comme la plûpart des Auteurs assurent contre la verité, en quoy il se tromperoit aussi-bien que ceux qui n'y ont jamais fait de réflexion; car il est certain qu'elle n'a pas à l'heure de l'accouchement, pendant que l'enfant y est encore contenu avec ses eaux, plus d'une seule ligne d'épaisseur, qui est à peu prés celle que peut avoir un de nos écus d'argent, quoyqu'ils nous ayent tous chanté, que par providence Divine & chose miraculeuse, plus elle s'étend dans la grossesse, plus elle devient épaisse, ce qui est absolument faux; bien est vray

ſeulement, qu'elle l'eſt un peu plus en ce temps, à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherent, auquel lieu ſa ſubſtance eſt pour lors comme ſpongieuſe; mais par tout le reſte de ſon étenduë & de ſa circonference, elle eſt extrémement mince, & elle la devient d'autant plus qu'elle ſe dilate, juſques à ce qu'ayant eſté vuidée, par l'accouchement de l'enfant qu'elle contenoit, elle vient à s'épaiſſir, en contractant & ramaſſant en ſoy-meſme toute ſa ſubſtance, qui étoit avant extraordinairement étenduë. C'eſt ainſi (ſuivant que je l'ay plus particulierement expliqué au traité des parties de la femme qui ſervent à la generation) que la veſſie de l'urine, qui étant pleine eſt extrémement mince, nous paroît de l'épaiſſeur d'un demi-travers de doigt, lorſqu'elle eſt tout-à-fait vuide; laquelle venant derechef à s'étendre pour contenir l'urine qui y affluë, redevient d'autant plus mince qu'elle ſe dilate. Aprés donc avoir ainſi fait ouverture de la Matrice, il inciſera pareillement les membranes de l'enfant, ſe gardant bien de le bleſſer avec l'inſtrument, enſuite dequoy il le verra incontinent paroître, & le tirera dehors au plûtoſt, avec l'arrierefaix qu'il ſéparera promptement du fond de la Matrice; & reconnoiſſant qu'il eſt encore vivant, il loüera Dieu, & le remercira d'avoir ainſi benit, & fait reüſſir ſon operation.

Mais les enfans qu'on tire de la ſorte en pareilles rencontres, ſont ordinairement ſi foibles (s'ils ne ſont tout-à-fait morts, comme il arrive le plus ſouvent) qu'on a bien de la peine à connoître d'abord ce qui en eſt. On ſera neanmoins aſſuré que l'enfant eſt encore vivant, ſi en touchant le cordon proche du nombril, on ſent quelque peu mouvoir les arteres umbilicales; comme auſſi le cœur, en luy mettant la main ſur la poitrine; dequoy étant certain, il ſera baptiſé au plûtoſt par le Preſtre qui aura aſſiſté la mere à ſa mort, au défaut duquel le Chirurgien ou quelqu'autre aſſiſtant l'ondoyera; ce qu'étant fait, on tâchera de le faire revenir de ſa foibleſſe, en luy ſoufflant un peu de vin au nez & dans la bouche, & le réchauffant juſques à ce qu'il commence à ſe mouvoir de luy-meſme. Les Sages-femmes mettent ordinairement aux enfans ainſi foibles l'arrierefaix tout chaudement ſur le ventre: ſi cela ſert de quelque choſe, c'eſt plûtoſt à raiſon de la chaleur tiede de cét arrierefaix, que pour autre cauſe; car il eſt impoſſible que l'enfant en puiſ-

ſe recevoir aucun eſprit, depuis qu'il eſt une fois ſéparé de la Matrice, & encore moins lors que la femme eſt ainſi morte. Pour ce qui eſt de la chaleur elle ne luy eſt aſſurément pas nuiſible; mais la peſanteur de cette maſſe qu'elles luy mettent ſur le ventre, eſt plûtoſt capable de l'étouffer, par la compreſſion qu'elle y fait, que de luy aider en autre choſe: outre cela, quand l'arrierefaix eſt refroidy, elles le mettent dans un poêlon, où elles ont fait chauffer du vin, duquel elles croyent que des eſprits s'élevent, qui étant portez au travers des vaiſſeaux umbilicaux juſques au ventre de l'enfant, luy redonnent de la force; mais comme j'ay dit autre part, cela eſt bien inutile, & le meilleur & le plus prompt remede eſt de l'en ſéparer incontinent, & de luy entr'ouvrir un peu la bouche, luy nettoyant & débouchant auſſi le nez, s'il y avoit quelque ordure, pour luy aider d'autant plus facilement à reſpirer, le tenant cependant auprés du feu, juſques à ce qu'il ſoit un peu revenu de ſa foibleſſe, luy ſoufflant auſſi à la bouche & au nez un peu de vin comme il eſt dit, afin qu'il le puiſſe ſavourer, & en ſentir l'odeur qui ne luy peut nuire en cette rencontre, quand on obſerve une mediocrité à la choſe.

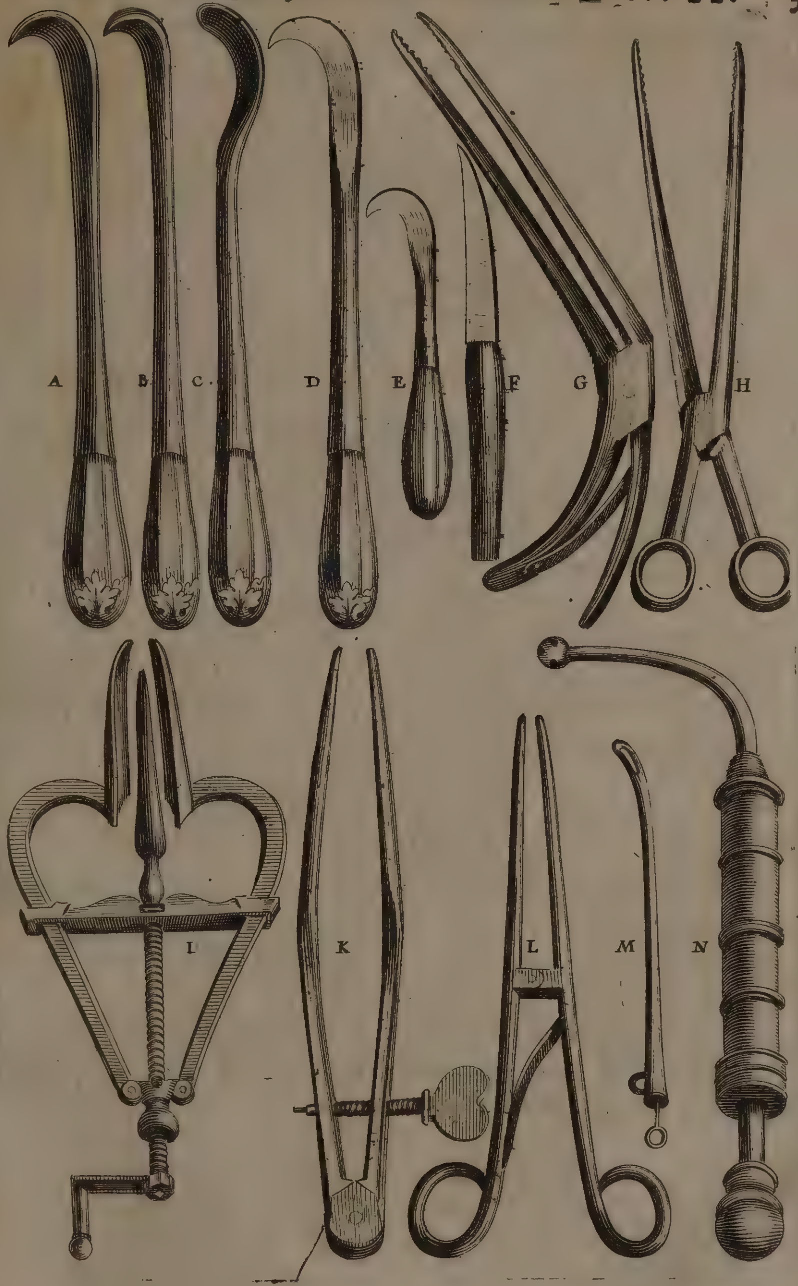
Aprés avoir aſſez amplement parlé dans ce ſecond Livre, tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & donné de ſuffiſans moyens au Chirurgien, pour pouvoir aider les femmes au premier, & remedier aux autres dans toutes les differentes occaſions pour leſquelles il peut eſtre journellement appellé, il ne nous reſte plus pour y mettre fin, que de faire connoître par leur repreſentation, quels ſont les inſtruments convenables à l'Art, enſuite dequoy nous paſſerons au troiſiéme Livre, dans lequel il ſera traité de beaucoup de choſes, que ceux qui veulent pratiquer les accouchemens doivent neceſſairement ſçavoir.

EXPLICATION DES INSTRVMENS.

A. *Crochet propre à faire extraction de l'enfant mort.*

B. *Autre crochet, qui ſert à meſme fin, ſelon que la neceßité le requiert plus petit, ou plus grand.*

C. *Crochet mouſſe, propre à tirer la teſte d'un enfant qui ſeroit*


A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N

demeurée seule dans la Matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embrassant avec ce crochet. Tous ces crochets doivent estre assez forts, & sur tout, bien polis, & sans aucunes inégalitez, afin de ne pas blesser la Matrice en operant, & longs de dix grands poulces ou environ, en y comprenant leur manche, qui doit estre d'une grosseur mediocre, afin de le pouvoir tenir assez ferme.

D. *Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, propre à séparer l'enfant monstrueux, à percer le ventre de celuy qui est hydropique, & à inciser la teste pour en vuider le cerveau, ou à la séparer en pieces, quand, pour estre trop grosse & monstrueuse, elle est restée seule dans la Matrice, & séparée du corps de l'enfant.*

E. *Autre petit couteau courbe, propre à mesme fin, mais qui n'est pas si commode, dautant qu'il ne peut estre conduit que par une seule main.*

F. *Scalpelle, propre à faire l'operation cesarienne incontinent aprés la mort de la femme.*

G. *Bec de gruë, propre à tirer les corps étranges hors de la Matrice, quand on n'y peut pas porter toute la main, pour le faire.*

H. *Autre instrument propre à mesme chose.*

I. *Dilatatoire à trois branches, servant à ouvrir la Matrice pour découvrir les ulceres, ou autres maladies qui y sont quelquefois situées profondement.*

K. *Autre dilatatoire à deux branches, qui sert aussi à mesme fin.*

L. *Autre dilatatoire encore plus commode.*

M. *Sonde creuse, propre à tirer l'urine de la vessie, quand la femme ne peut pas uriner d'elle-mesme.*

N. *Seringue, propre à faire des injections jusques au fond de la Matrice, laquelle doit avoir un bouton perforé de plusieurs trous à l'extremité de son canon.*

CHAPITRE XXXIV.

Des instrumens de Chirurgie, qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur.

IL faut observer que les instrumens que j'ay fait representer à la fin de ce Livre, peuvent souvent servir à guarantir la femme de la mort, s'ils sont conduits dans les occasions où ils sont requis, par la main d'un Expert & prudent Chirurgien; mais si on les met en celle d'un ignorant brutal, c'est mettre une épée en celle d'un furieux, lequel du mesme instrument qui pourroit servir à sa deffence, & à son salut, s'il en usoit avec prudence, en creuse son propre tombeau quand il en fait un mauvais usage. C'est pourquoy ce pauvre Auteur nouveau, dont j'ay déja parlé cy-devant à la fin du 13. chap. de ce second Livre, qui dit avec jactance, dans les placards de son ridicule Livre, qu'il fait afficher en grand volume à tous les coings de ruë de Paris pour leurer les bonnes femmes, qu'il sçait operer sans se servir jamais d'instrumens que de la seule main, peut facilement estre convaincu de grande ignorance, par tous ceux qui se connoissent en l'art; parce qu'il est tres-certain qu'il y a plusieurs occasions où on ne peut pas s'en dispenser, si on veut sauver la vie à la femme; comme pour luy tirer du ventre un enfant mort & monstrueux en grosseur, dont la teste est fortement engagée depuis plusieurs jours entre les os du passage, ou pour percer le ventre, ou la teste de celuy qui est excessivement hydropique de ces parties, ou pour tirer une grosse teste d'enfant restée seule dans la Matrice, apres que la mâchoire inferieure en est tout-à-fait separée: & quant à ce qu'il allegue dans quelques observations de son beau Livre, qu'il dépece, & met en morceaux la teste ou le corps d'un enfant avec les seuls ongles de ses doigts, sans instrumens, dont on ne se doit pas, dit-il, servir, de peur de blesser la Matrice, qui est celuy qui ne sçait pas qu'une des principales conditions de la main d'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, est d'avoir les ongles exactement rognez, & que pour ce sujet il seroit im-

possible de dépecer ainsi un enfant ? & quand mesme il conserveroit ses ongles sans les rogner, pour s'en servir à cét usage, il faudroit certainement qu'ils fussent plus forts, & plus crochus que ceux d'un Aigle pour en venir à bout, à moins que le corps de l'enfant ne fût entierement pourry : mais qu'il apprenne de moy que le Chirurgien qui est expert en son Art, ne se met aucunement en danger de blesser la Matrice avec ses instrumens, parcequ'il ne s'en sert jamais qu'il ne les conduise avec une de ses mains mise au devant pour l'en garentir ; de sorte que je conseille à cét Auteur de s'en servir en ces occasions, plûtost que de ses ongles, qui sont pires que des instrumens ; & comme aparemment il en ignore la bonne methode, qu'il lise attentivement mon Livre pour s'en instruire, & qu'il considere bien ce que j'ay dit dans tout le Ch. 31. de ce second Livre, en parlant de l'extraction de l'enfant mort, auquel lieu j'ay enseigné tout ce que le Chirurgien doit observer avant que de se servir d'instrumens. C'est l'avertissement le plus charitable que je luy puisse donner.

Non ergo despicias ullum instrumentum, quin sint omnia apud te præparata : inexcusabilis est enim qui hanc artem profitetur, & non habet in promptu quæ ad hanc artem requiruntur. Albucasis cap. 67. Lib. 2. Meth.

LIVRE III.

DU TRAITEMENT DES FEMMES ACCOUCHE'ES; des maladies & symptomes qui leur arrivent durant leurs couches : du traitement des enfans nouveau-nés; de leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions necessaires au choix des nourrices.

LA grossesse est une mer si orageuse, sur laquelle la femme grosse & son enfant voguent durant l'espace de neuf mois entiers, & l'accouchement qui en est le seul port, est si plein de dangereux écueils, que tres-souvent l'un & l'autre aprés y estre arrivez, & y estre mesme débarquez, ont encore besoin de beaucoup d'aide, pour les garantir de quantité d'incommoditez, qui ont coûtume de suivre les peines & fatigues qu'ils y ont endurées. Nous avons fait connoître au premier Livre en parlant des maladies de la grossesse, le moyen d'empêcher que la femme ne fasse naufrage dans cette mer, durant un si long voyage, & nous avons enseigné au deuxiéme comment elle peut entrer dans ce port, & y débarquer avec sureté par l'accouchement. Il reste donc maintenant pour mettre fin à nostre œuvre, que nous exposions en ce troisiéme & dernier, de quelle façon la mere & l'enfant doivent aprés cela estre gouvernez, & que nous declarions comment on doit subvenir en ce temps à plusieurs indispositions qui leur arrivent assez souvent. Examinons premierement celles qui regardent la femme nouvellement accouchée, aprés quoy nous passerons à celles qui concernent l'enfant nouveau-né.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'il faut faire à la femme aussi-tost qu'elle est accouchée & delivrée naturellement.

INcontinent aprés que la femme aura esté accouchée & delivrée de son arrierefaix, il faut prendre garde que son détachement ne soit suivy d'une grande perte de sang ; ce qu'ayant reconnu n'estre pas, on se dépêchera de luy mettre au devant de l'entrée de sa Matrice un linge assez doux & maniable, plié en cinq ou six doubles, pour empêcher que l'air froid entrant au dedans, ne soit cause que les vaisseaux qui doivent laisser écouler peu à peu les vuidanges, n'en soient tout-à-coup trop restreints, par la suppression desquelles il ne manqueroit pas d'arriver beaucoup de fâcheux accidens, comme grandes douleurs & trenchées dans le ventre, inflammation de Matrice, fiévre, pleuresie, & plusieurs autres dont nous parlerons cy-aprés chacun en son particulier, à raison dequoy la mort mesme pourroit bien survenir.

Lorsque l'entrée de la Matrice aura esté ainsi bouchée, si la femme n'avoit pas esté accouchée dans son lit ordinaire, elle y sera portée incontinent aprés, par une forte personne, ou par plusieurs, s'il en est besoin, plûtost que de luy permettre de se lever sur ses pieds pour y aller elle-mesme, lequel lit doit auparavant avoir esté tenu tout prest, bien chauffé, & garny comme il est requis, à cause des vuidanges ; mais si elle y avoit esté accouchée (comme c'est le mieux & le plus seur, afin de n'estre pas obligé de la transporter ainsi) on en ostera aussi-tost les linges & les autres garnitures qu'on y avoit mis pour recevoir les eaux, le sang, & autres immondices qui sortent dans le temps de l'accouchement ; aprés quoy on la mettra en une situation commode pour prendre le repos qui luy est bien necessaire, afin de la rétablir des peines & des douleurs qu'elle a endurées pendant tout son travail, laquelle doit estre en telle sorte qu'elle ait la teste & le corps un peu élevez, tant afin de pouvoir respirer plus librement, que pour donner lieu aux vuidanges, & principalement au sang qui fluë pour lors, de s'écouler plus

facilement, & de ne pas se cailler en grumeaux, qui étant retenus causeroient de grandes douleurs; ce qui arriveroit si on ne luy laissoit la liberté de sortir par cette situation, en laquelle on luy fera abbaisser les cuisses & les jambes jointes l'une contre l'autre, luy mettant (si elle le souhaitte, pour se mieux délasser) quelque petit oreiller pardessous les jarrets, sur lequel ils puissent estre un peu appuyez: étant ainsi couchée, il faut qu'elle ne soit pas plus d'un côté que de l'autre; mais justement sur le milieu du dos, afin que la Matrice puisse mieux reprendre sa situation naturelle.

La coûtume la plus ordinaire, est de faire prendre aux femmes aussi-tost qu'elles sont accouchées, une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capilaires, le tout meslé ensemble; ce qui sert pour adoucir & lenir interieurement la gorge, qui a esté échauffée & enroüée par les continuelles lamentations, par les cris, & par les grands efforts de retenir son haleine, que la femme a faits pendant tout son travail, comme aussi afin que l'estomach & les intestins en étant enduits, n'en soient pas tant travaillez de douloureuses tranchées: mais cette drogue fait si mal au cœur à quelques femmes, qu'étant forcées de la prendre avec aversion & grand dégoût, elle est capable de leur faire plus de mal, que de les soulager en autre chose: c'est pourquoy on n'en donnera qu'à celles qui le souhaittent, & qui n'en ont aucun dégoût. J'estime bien mieux pour ce sujet un bon boüillon, qu'on fera prendre à la femme aussi-tost qu'elle sera un peu remise de la grande émotion de son accouchement, parcequ'il luy sera beaucoup plus agreable & plus profitable qu'une telle drogue: & luy ayant accommodé & pensé son ventre, ses mammelles, & ses parties basses, de la maniere que nous allons dire au Chapitre suivant, on la laissera reposer & dormir si elle peut, sans luy faire aucun bruit, ayant bien clos les rideaux de son lit, & fermé les portes & les fenêtres de sa chambre, afin que ne voyant aucune clarté elle s'assoupisse plus aisément. Si l'accouchement avoit esté fâcheux, on se gouverneroit en ce cas selon que les accidens le requiereroient, comme il sera cy-aprés declaré; mais ce que nous avons dit en ce lieu, est seulement la regle de celuy qui est naturel, & auquel il ne s'est rencontré aucune difficulté extraordinaire.

CHAPITRE II.

Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.

COmme les parties basses de la femme reçoivent une tres-grande distension par la sortie de l'enfant, on doit à cause de cela empêcher qu'il n'y survienne inflammation : c'est pourquoy aussi-tost qu'on aura nettoyé son lit des immondices de l'accouchement, & qu'elle y aura esté mise dans la situation que nous avons dite au precedent Chapitre ; on luy appliquera exterieurement sur l'entrée de toute la partie honteuse, un cataplasme anodin, composé de deux onces d'huile d'amendes douces avec deux œufs frais, y mettant le blanc & le jaune, qu'on fera cuire ensemble sur les cendres chaudes, dans une écuelle d'argent, ou autre, remuant le tout avec une cueillere, comme pour faire des œufs broüillez, jusques à ce qu'il soit cuit en consistance de cataplasme mollet, lequel étant étendu sur un linge, on luy mettra mediocrement chaud sur la partie, aprés en avoir osté le linge avec quoy on l'avoit bouchée aussi-tost qu'elle a esté accouchée, & l'avoir nettoyée des grumeaux de sang qui y pourroient estre restez. Ce remede est fort temperé, & propre pour appaiser la douleur que les femmes ressentent ordinairement en ces lieux, à cause de la violence qui leur a esté faite par la sortie de l'enfant : on le doit laisser trois ou quatre heures, aprés quoy on le renouvellera une seconde fois, si besoin est, pour autant de temps ; ensuite de cela on fera une décoction avec orge, graine de lin, & cerfeüil, ou avec aigremoine, guimauves & violiers, dans une chopine de laquelle on ajoûtera une once de miel rosat, avec quoy, l'ayant fait tiedir, on bassinera deux ou trois fois par jour, pendant les cinq ou six premiers de la couche, toutes les lévres de la vulve, pour les nettoyer du sang & des autres excrémens qui proviennent des vuidanges. Cét étuvement sera bon aussi pour temperer & appaiser la douleur de ces parties. Quelques personnes se servent pour ce sujet de lait tiede, & plusieurs femmes usent d'eau d'orge simplement. On ne doit pas dans le commencement se

servir d'aucune chose qui puisse restreindre les vuidanges; mais aprés que douze ou quinze jours seront passez, & que les purgations auront flué assez abondamment, on pourra user de quelque remede qui commence à fortifier ces parties, à quoy sera propre la décoction faite avec les roses de Provins, les feüilles & les racines de plantain, & l'eau de forge, & lorsque les vuidanges auront eû leur évacuation entiere & suffisante, comme il arrive pour l'ordinaire, aprés le dix-huitiéme ou vingtiéme jour, on fera pour celles qui le souhaittent une lotion fort astringente, qui sera propre à fortifier & à restreindre ces lieux qui ont esté beaucoup relâchez, tant par la grande extension qu'ils ont reçuë, que par les humiditez dont ils ont esté abreuvez pendant un si long temps. Ce remede sera composé d'écorce de grenade, *une once & demie*, de noix de cyprés, *une once*, glands de chesne, *demie once*, terre sigilée, *une once*, roses de Provins, *une poignée*, & alun de roche, *deux dragmes*, lesquelles choses on fera infuser durant toute la nuit dans cinq demy-septiers de gros vin austere, ou bien de peur qu'il ne soit trop piquant, on mêlera une partie d'eau de forge avec ce vin, aprés quoy on fera boüillir le tout jusques à ce qu'il soit reduit à une pinte, & on le passera ensuite dans un linge, en l'exprimant fortement, & de cette décoction on en bassinera au soir & au matin les parties, afin de les fortifier & raffermir au mieux qu'il sera possible: je dis au mieux qu'il sera possible, car il n'y a pas lieu de les remettre jamais au mesme état qu'elles étoient avant la portée des enfans. Ne nous arrêtons pas davantage en ce lieu, & passons aux remedes convenables au ventre de la nouvelle accouchée.

La pluspart des Auteurs veulent qu'incontinent aprés l'accouchement, on mette sur le ventre de la femme la peau d'un mouton noir, écorché tout vif pour ce sujet, & qu'on l'y laisse quatre ou cinq heures: d'autres veulent que ce soit celle d'une liévre. A la verité, je croy bien qu'à raison de la chaleur naturelle de telles peaux, le remede ne seroit pas mauvais; mais aussi je craindrois que peu de temps aprés, elles n'apportassent plus d'incommodité à la femme, qu'elles ne luy seroient utiles, & qu'elles ne luy causassent par leur humidité en se refroidissant, quelque frisson qui seroit tres-préjudiciable, en causant suppression des vuidanges qui devroient s'écouler, outre que c'est un remede de trop grand appareil; car à chaque femme qui accou-

cheroit, il faudroit qu'il y eût toûjours un boucher tout prest, ou une autre personne qui sçût faire promptement telle operation, & qu'il fût pour ce sujet dans la chambre mesme, ou à tout le moins dans le logis, afin de pouvoir avoir cette peau toute chaude pour s'en servir comme il est dit. Ils veulent aussi qu'on mette sur le nombril de la femme une petite emplâtre de *Galbanum*, au milieu de laquelle il y ait un peu de civette, & que cela soit propre (à ce qu'ils s'imaginent) à tenir la Matrice en état, parce que se réjoüissant d'une telle odeur, elle se releve d'elle-mesme pour s'en approcher; mais comme ce remede n'est fondé que sur une croyance qui est tout-à-fait superstitieuse, je ne suis pas d'avis qu'on use de telle pratique: il suffit seulement de luy tenir le ventre bien chaudement en la situation que nous avons dite, & d'empêcher qu'elle ne sente aucun froid.

A l'égard du bandage qui est convenable à la femme accouchée, il doit estre fort lâche le premier jour, quand le travail a esté rude, à cause que pour le peu qu'il pourroit comprimer le ventre, il incommoderoit grandement la femme qui l'a fort douloureux en ce temps, comme aussi la Matrice qui a esté beaucoup travaillée: c'est pourquoy on observera qu'il soit simplement contentif dans le commencement. Les Sages-femmes veulent qu'il serve par le moyen des compresses, tant pour relever la Matrice & la tenir en état, que pour en exprimer de tous costez les vuidanges qui ont besoin d'estre évacuées; & les gardes abusées de telle croyance, serrent quelquefois tant le ventre de leurs accouchées, qu'elles font contusion avec leurs grosses compresses à la Matrice qui est fort douloureuse dans les premiers jours, dont s'ensuit une inflammation tres-dangereuse. Ce bandage & ces compresses ne peuvent pas avoir aucune prise pour relever la Matrice ainsi qu'elles s'imaginent, dautant que son fond, qui est la principale partie, étant vague dans la cavité de l'hypogastre, ce qui est appliqué sur le ventre, ne peut point la tenir stable & sujette, ce que ne permet pas outre cela l'interposition de la vessie qui est située sur elle. Pour ce qui est de l'opinion qu'elles ont qu'un tel bandage sert encore à exprimer les vuidanges de la Matrice, il faut qu'elles se désabusent de cette erreur; car il n'en arrive pas de mesme que lors qu'en pressant dans une serviette la viande boüillie, on en fait

fortir

sortir le jus ; parceque cette évacuation des vuidanges est entierement un œuvre de nature, que la forte compression, au lieu d'y aider, empêcheroit par la douleur qu'elle causeroit à la Matrice, & par l'inflammation qui y surviendroit. Sans nous arrêter donc à la maniere ordinaire de faire ce bandage, nous nous en servirons selon que la raison le requiert, & non selon la mauvaise coûtume qu'ont les gardes, desquelles la methode est de mettre premierement sur le ventre une compresse pliée en quatre ou cinq doubles, de figure d'échaudé ou triangulaire, pour relever (à ce qu'elles pretendent) la Matrice, & parfois deux autres roulées fort fermes aux deux costez vers les eines, pour la tenir en état, de peur qu'elle ne vacille & ne panche plus d'une part que d'autre, avec encore une autre quarrée, large de tout le ventre, qu'elles posent sur la premiere ; aprés cela elles font leur bandage d'une serviette pliée en deux ou trois doubles, de largeur d'un quartier d'aune, avec quoy elles serrent & compriment ainsi le ventre.

J'approuve fort volontiers qu'on se serve de ce bandage & d'une bonne grande compresse quarrée sur tout le ventre, pourvû qu'il ne soit que simplement contentif durant les sept ou huit premiers jours, afin de le tenir seulement en état, observant cependant de le défaire & remuër de temps en temps, pour faire une embrocation sur le ventre de la femme (s'il étoit douloureux & qu'elle y eût des trenchées) avec huile d'amendes douces & d'hypericon mêlées ensemble, ce qu'on fera chaque jour ; mais aprés ce temps on le pourra serrer peu-à-peu, pour ramener & ramasser les parties qui ont esté grandement étenduës par la grossesse ; ce qui se peut faire seurement pour lors ; car la Matrice par l'évacuation des vuidanges qui se sont écoulées, est tellement diminuée & appetissée, qu'elle ne peut pas estre trop comprimée par ce bandage. Venons maintenant à ce qu'il convient faire aux mammelles.

On y mettra des remedes propres à faire évader le lait, si la femme ne veut pas estre nourrice, desquels nous parlerons cy-aprés : mais si elle desire l'estre, on se contentera de luy tenir le sein bien clos & couvert, avec linges doux & molets, qui l'entretiendront chaudement, de peur que le lait ne s'y grumelle ; & si on craint que le sang ne s'y porte trop abondamment, on y fera quelque embrocation d'huile rosat, avec un

peu de vinaigre mêlez enſemble, dont on trempera auſſi quelque petit linge fin pour mettre deſſus, obſervant ſi la femme veut nourrir ſon enfant, qu'elle ne luy donne pas à tetter le meſme jour qu'elle ſera accouchée, à cauſe que toutes ſes humeurs ſont alors extrémement émeuës des douleurs & de l'agitation de l'accouchement : c'eſt pourquoy elle differera tout au moins juſques au lendemain à le faire, & il ſeroit encore mieux qu'elle attendît quatre ou cinq jours, & meſme davantage, afin de laiſſer paſſer le plus grand tranſport du lait, & l'abondance des humeurs qui affluënt aux mammelles dans les premiers jours, durant leſquels une autre femme luy donneroit à tetter. Parlons à preſent du regime de vivre que la femme doit garder pendant tout le temps de ſa couche.

CHAPITRE III.

Du regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le temps de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens.

Quoique la femme ſoit accouchée naturellement, il faut neantmoins qu'elle obſerve un bon regime de vivre, pour prévenir & empêcher beaucoup de fâcheux accidens qui luy peuvent arriver pendant ſa couche; dans les premiers jours de laquelle on la doit traiter en ce qui concerne ſon boire & ſon manger, preſque comme ſi elle avoit la fiévre, pour faire enſorte qu'elle ne luy vienne pas, dautant qu'elle y eſt pour lors toute diſpoſée; auſſi luy arrive-t-elle ſouvent, pour la moindre faute qu'elle peut commettre en ſon regime.

Il ne faut pas à cét égard eſtre du ſentiment de la pluſpart des gardes, qui diſent qu'on doit bien nourrir les femmes accouchées, tant pour reparer leurs forces diminuées par la grandeur de leur travail, & par la quantité du ſang qu'elles ont perdu dans leur accouchement, & de celuy qui s'évacuë encore enſuite, à raiſon dequoy elles croyent qu'il faut manger, afin d'en refaire d'autre, que pour leur remplir auſſi le ventre qu'elles ont tout vuide, aprés que l'enfant en eſt dehors; mais il vaut beaucoup mieux ſuivre en cela le conſeil qu'*Hipocrate*

nous donne dans l'Aphorisme 10. du second Livre, auquel il nous dit, *impura corpora quò plùs nutriveris, eò magis læseris*, tant plus tu nourriras les corps impurs, d'autant plus tu les blesseras. Or il est certain que la femme nouvellement accouchée est de cette espece, comme nous le pouvons connoître par la quantité de vuidanges & de superfluitez qui s'écoulent de sa Matrice en ce temps, auquel pour ce sujet elle doit vivre fort sobrement, principalement aux trois ou quatre premiers jours, durant lesquels elle sera nourrie seulement avec bons boüillons au veau & à la volaille, œufs frais, & bonne gelée, sans user d'aucuns alimens solides dans ce commencement; mais lorsque la plus grande abondance de son lait sera un peu passée, elle pourra avec plus de sureté manger quelque peu de potage à son dîner, & quelque petit morceau de poulet boüilly, ou de mouton, selon son appetit; aprés quoy ne luy arrivant aucun accident, on luy donnera peu à peu plus largement de la nourriture; pourvû cependant que ce soit un tiers moins, qu'elle a coûtume d'en prendre quand elle est en parfaite santé, & que les alimens qu'on luy donnera pour lors soient viandes de bonne & facile digestion, sans luy permettre d'user de ces gâteaux, tartes, & autres patisseries qui se mangent ordinairement à la collation qui se fait ensuite du Baptême de l'enfant. Pour son boire il sera de ptisanne, ou à tout le moins d'eau boüillie, prenant bien garde à ne la luy pas donner trop froide; elle pourra aussi (pourvû qu'elle n'ait pas de fiévre) boire un peu de vin blanc bien trempé d'eau, aprés les cinq ou six premiers jours seulement.

Quoique nous prescrivions en general un tel regime pour toutes celles qui sont nouvellement accouchées, il y en a toutefois qui ne le doivent pas observer si exactement; comme sont les femmes de grand travail, lesquelles étant d'un temperamment tres-fort & robuste, doivent estre nourries un peu plus pleinement, à qui neantmoins si on ne change la qualité de leurs alimens ordinaires, on en doit retrancher la quantité, ayant toûjours égard en toutes personnes à la coûtume. C'est ce que le mesme *Hipocrate* nous enseigne en l'Aphor. 17. du 1. Livre, où il dit, *animadvertendi sunt quibus semel, aut bis, & quibus copiosior, aut parcior, aut per partes cibus est offerendus; dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati, & consuetudini.* Il faut bien aviser & remarquer les personnes à qui on doit donner des vian-

des une seule fois ou deux, comme aussi à qui on en doit donner plus ou moins, ou peu à peu, mais il faut accorder quelque chose au temps, au pays, à l'âge, & à la coûtume. Ce que nous avons dit doit suffire pour l'ordonnance de son boire & manger.

L'accouchée se doit aussi tenir en grand repos dans son lit, couchée sur le dos, la teste un peu élevée, sans se tourner si souvent de costé & d'autre, afin que la Matrice se raffermisse mieux dans sa premiere situation: elle ne prendra en ce temps aucun soin de son ménage; mais elle en confiera la charge à quelqu'une de ses parentes ou amies; elle parlera le moins qu'elle pourra, & que ce soit à voix basse, & on ne luy rapportera aucune mauvaise nouvelle qui luy puisse donner de la tristesse; car toutes ces choses causent tant d'émotion & de trouble aux humeurs, que la nature ne les pouvant dominer, n'en peut aussi faire l'évacuation necessaire, au sujet dequoy la mort est arrivée à plusieurs.

Les femmes bourgeoises ont une tres-mauvaise coûtume dont elles se devroient abstenir, qui est qu'elles font ordinairement baptiser leurs enfans le deuxiéme ou le troisiéme jour aprés leur accouchement, ensuite dequoy toutes leurs parentes & amies viennent faire la collation dans la chambre de l'accouchée, où étant, elle est obligée de tant parler & répondre au compere & à la commere, & à tous venans, durant une apresdînée entiere, pour faire les complimens de cette ceremonie, qu'elle en a la teste toute étourdie, & quoy qu'il n'y ait personne dans la compagnie qui ne boive à sa santé, elle la perd neantmoins par le bruit qu'on luy fait aux oreilles; outre aussi qu'elle est souvent contrainte par honneur de s'abstenir de demander le bassin, ou ses autres necessitez, pour raison dequoy elle est grandement incommodée; & cela se pratique justement dans le temps qu'elle devroit avoir plus de repos, à cause que c'est vers ce troisiéme jour que le lait se porte plus abondamment aux mammelles; c'est ce qui fait que le lendemain de ce jour de feste elle a souvent une grosse fiévre, pour s'y estre trop tourmentée. J'approuve fort qu'on baptise l'enfant le plûtost que faire se pourra; mais il faudroit differer ce festin jusques à ce que l'accouchée se portât bien, ou à tout le moins on le devroit faire en un lieu où elle n'entendît aucun bruit, & n'en vît pareillement rien, de peur de l'incommoder de la sorte, & pour éviter qu'elle ne fût

tentée par ces sortes de patisseries qui s'y mangent, desquelles elle ne doit point goûter, dautant que tels mets sont grandement étouffans, & de trop difficile digestion.

On fera en sorte de luy tenir toûjours le ventre libre avec clysteres, luy en donnant à tout le moins de deux jours l'un, lesquels serviront non seulement pour évacuer les gros excrémens, mais aussi pour attirer d'autant plus les vuidanges en bas. Aprés que la femme aura vécu d'un tel regime durant trois semaines, (qui est à peu prés le temps auquel elle s'est purgée de la plus grande partie de ses vuidanges) avant que de se relever, pour achever de nettoyer d'autant plus les lieux, devant que d'y rebâtir en y travaillant sur nouveaux frais, on luy donnera une petite medecine, qu'on reïterera si besoin est, composée de sené, casse, & syrop de chicorée composé de rhubarbe, laquelle servira pour purger l'estomach & les intestins, des mauvaises humeurs que la nature n'a pas pû évacuer par la Matrice, comme elle a fait les autres superfluitez qui s'en sont écoulées; ce qu'étant fait, s'il ne luy reste aucune indisposition, on la pourra baigner une ou deux fois, pour la décrasser de toutes les immondices, dont elle peut avoir eû la superficie du corps enduite durant ses couches; ensuite dequoy on luy laissera le soin de se gouverner elle-mesme suivant sa coûtume.

CHAPITRE IV.

Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas estre nourrices.

IL y a un grand nombre de remedes dont on se sert ordinairement pour cét effet : les uns empêchent que les humeurs n'affluënt tant aux mammelles, & les autres dissipent & resolvent en partie le lait qui y est contenu.

Ceux qui empêchent que les humeurs ne s'y portent si abondamment, sont l'huile rosat & le vinaigre mélez ensemble, avec quoy on fait un liniment sur toutes les mammelles, ou l'onguent *populeon* avec le *cerat* de *Galien*, mélez en égale portion, dont on étendra un peu sur un linge, ou sur un papier gris, pour le mettre sur le sein. D'autres usent de linges trempez en verjus tiede,

dans lequel aucuns font fondre un peu d'alun pour avoir plus d'astriction, & d'autres y appliquent la lie de gros vin toute pure, ou mélée avec huile rosat.

Les remedes qui resolvent & dissipent le lait des mammelles, sont le cataplasme composé des quatre farines, miel, & safran, qu'on fait cuire avec la décoction de cerfueil ou de sauge. D'autres en font un de miel tout pur; & quelques autres en frotent seulement le sein, & y mettent pardessus des feüilles de choux rouges, aprés en avoir osté les grosses côtes, & les avoir fait un peu amortir au feu: ce remede fait évader le lait assez promptement. Il y en a qui font boüillir des feüilles de buis & de sauge en urine, dont ils fomentent en suite les mammelles chaudement, & en trempent un linge pour mettre dessus. Mais en appliquant toutes ces choses sur le sein, & en les rechangeant, il faut sur tout bien prendre garde que la femme n'y ressente aucun froid, comme aussi de n'y pas causer inflammation & aposteme, au lieu d'en faire évader le lait: c'est pourquoy on choisira les remedes refrenans, repercussifs, ou resolutifs, selon que les differentes dispositions le requiereront.

Je connois des femmes qui tiennent pour grand secret, & pour chose tres-certaine, & propre à bien faire évader leur lait, de mettre & vêtir tout chaudement la chemise de leur mary, aussi-tost qu'il l'a ostée de dessus son corps, & de la garder jusques à ce que le lait soit écoulé; mais s'il s'évade pendant ce temps, c'est superstition que de croire que cette chemise en soit la cause, & qu'elle produise un tel effet; cela vient bien plûtost de ce que toutes les humeurs du corps ayant pris d'elles-mesmes un autre cours qu'aux mammelles, n'y affluënt plus de jour en jour en si grande abondance: c'est pourquoy en se servant de tous ces remedes, on ne doit pas obmettre le principal, qui est de faire en sorte qu'elles se portent en bas, procurant pour ce faire une bonne & ample évacuation des vuidanges; & pour y aider, on doit aussi tenir le ventre libre avec clysteres qui puissent les provoquer; ainsi faisant, le lait s'évadera facilement.

Tout ce que nous avons dit dans les premiers Chapitres de ce troisiéme Livre, se doit seulement pratiquer quand la nouvelle accouchée n'est accompagnée d'aucune indisposition; car s'il luy en arrive, on se doit comporter d'une autre ma-

niere, & selon que les accidens le requiereront. C'est maintenant dequoy nous allons parler dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE V.

De plusieurs maladies & symptomes qui arrivent à la Femme nouvellement accouchée, & premierement de la perte de sang.

NOus avons parlé autrepart de la perte de sang qui précede l'accouchement, & montré que le seul moyen d'y remedier est d'accoucher la femme le plûtost qu'il sera possible ; il faut à present voir ce qu'il convient faire à celle qui survient incontinent, ou peu aprés l'accouchement, provenant de ce que les orifices des vaisseaux de la Matrice, qui sont devenus trois ou quatre fois plus amples durant la grossesse qu'ils n'étoient auparavant, sont recemment ouverts par le détachement de l'arrierefaix, contre lesquels il étoit joint & attaché : Ce sang fluë pour lors d'autant plus abondamment qu'il est subtil & échauffé naturellement, ou par l'agitation d'un long & rude travail ; & que la femme est avec cela fort sanguine & plethorique.

Cét accident peut souvent arriver pour avoir détaché l'arrierefaix avec trop de promptitude & de violence ; il est aussi quelquefois causé de ce qu'il en reste quelque portion dans la Matrice, ou bien quelque espece de faux germe ; car pour lors en s'efforçant de l'expulser, elle exprime & fait fluër le sang hors des vaisseaux nouvellement ouverts ; ou quelquefois un gros grumeau de ce sang caillé, demeurant dans le fond de la Matrice peut produire le mesme effet, lequel souvent à cause de la distension qu'il en fait, excite des douleurs pareilles à celles que la femme avoit pour accoucher, qui la tourmentent jusques à ce qu'elle l'ait vuidé ; aprés quoy elle est soulagée ; mais quelquefois le sang ne laissant encore de toûjours couler, & demeurant dans le fond de la Matrice, il s'en fait de nouveaux grumeaux, qui sont cause que l'accident recommence comme auparavant, & qu'il continuë ainsi par plusieurs fois, dans l'intervalle desquelles il fluë au dehors seulement quelque

serosité de ce sang retenu qui se dissout ; ce qui fait croire à ceux qui ne se connoissent pas bien en l'Art que le flux est cessé, quoy qu'il coule toûjours au dedans, où il est arresté par une portion qui s'y est ainsi coagulée ; mais quand ce caillot vient à tomber, on le voit sortir derechef tout pur, & avec abondance.

La perte de sang est un accident plus dangereux que tous les autres qui peuvent arriver à la femme nouvellement accouchée, & qui la conduit si promptement au tombeau, quand il sort abondamment, qu'on n'a pas souvent le temps d'y pouvoir remedier. C'est pourquoy on se depéchera au plûtost en cette occasion de faire les choses convenables, tant pour l'arrester, que pour le détourner des lieux d'où il sort.

Pour ce sujet on aura égard à ce qui peut exciter un tel flux de sang ; si c'étoit quelque faux germe, ou une portion de l'arriere-faix, ou des caillots de sang restez en dedans qui en fussent cause, on fera promptement son possible de les tirer dehors, ou d'en procurer aussi-tost l'expulsion ; mais si le sang ne laisse pas de toûjours couler, quoy qu'il ne reste rien dans la Matrice, pour lors la femme sera saignée du bras, si ses forces sont suffisantes, observant durant la saignée de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diversion du sang sans diminuer les forces ; elle sera couchée ayant le corps également situé, & non élevé, afin que le sang ne se porte trop vers les parties inferieures ; elle se tiendra en grand repos sans se remuer d'un costé ny d'autre, pour ne pas causer agitation aux humeurs ; on ne doit pareillement luy serrer le ventre avec aucun bandage, ny avec aucunes compresses posées dessus ; car en le comprimant ainsi, le mal en seroit augmenté : l'air de sa chambre sera aussi un peu rafraîchy, & la femme ne sera pas trop couverte en son lit, afin que la chaleur n'excite le sang à fluër de plus en plus. Tout le monde deffend en cette occasion de donner des clysteres à la femme, de peur (ce dit-on) d'attirer encore davantage les humeurs en bas ; mais je me suis trouvé en plusieurs rencontres où en ayant usé tout au contraire, les pertes de sang ont cessé par lavemens, & mesme assez forts, ce que je veux bien expliquer afin qu'on y prenne garde en pareille occasion.

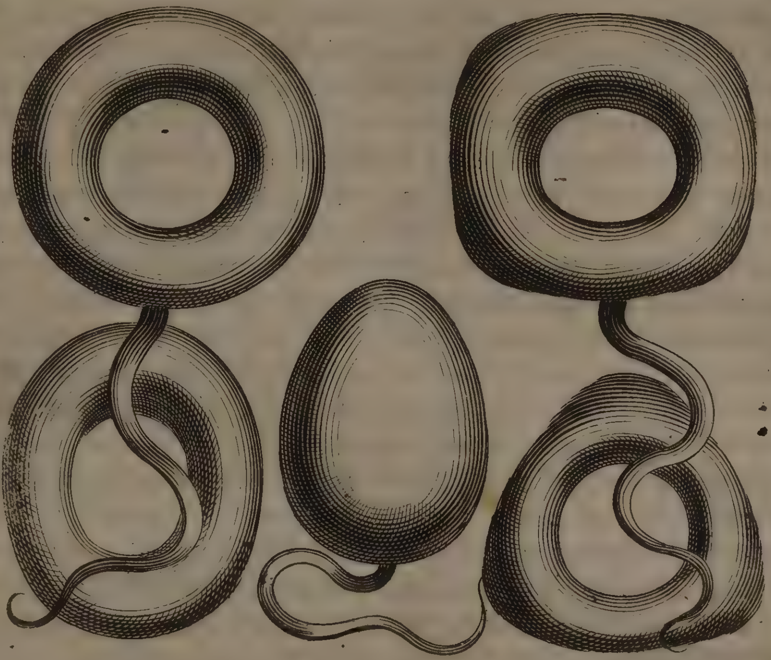
Je fus appellé il y a bien neuf ans pour voir une femme qui avoit esté surprise d'un grand flux de sang, incontinent aprés

que

que sa Sage-femme l'eût délivrée ; ce qu'elle fit avec un peu trop de violence, comme m'assura la Malade, qui me dit avoir senty une tres-grande douleur dans l'instant qu'elle luy tira l'arrierefaix, qu'elle entendit mesme se détacher avec bruit: Depuis le moment qu'elle fut ainsi délivrée, elle perdit pendant cinq ou six jours continuellement une si grande abondance de sang, que j'aurois bien eû de la peine à croire qu'elle en eût pû tant vuider sans mourir, si je ne l'avois vû moy-mesme : on se servit durant tout ce temps inutilement de tous les remedes imaginables, pour pouvoir faire cesser cét accident ; & comme elle se plaignoit avec cela de tres-grandes douleurs de ventre, on luy donna quelques lavemens anodins & rafraîchissans, de peur que luy en faisant prendre d'autres plus forts, le sang n'en fût encore excité à fluër de plus en plus, elle en prit quatre ou cinq de la sorte, qu'elle rendit comme on luy avoit donnez, sans aucune matiere ; ce que voyant, & préjugeant qu'elle avoit assurement quelques gros excrémens retenus dans les intestins dés avant sa couche, qui ne pouvant estre évacuez par ces clysteres anodins, luy causoient une grande colique qu'elle sentoit par tout le ventre, qui en paroissoit mesme tout gonflé, sur ce préjugé je luy en fis donner un commun & un peu fort, contre le sentiment neanmoins de plusieurs personnes, qui ne connoissant pas bien la cause de la maladie, assuroient qu'il falloit bien s'en garder, parce qu'il augmenteroit encore indubitablement (ce disoient-elles) la perte du sang; mais l'issuë en fut toute contraire à leur attente; car la malade rendit avec ce lavement un plein bassin de gros excrémens, qui croupissant depuis long-temps, & s'étant endurcis par leur sejour, avoient bouché le passage à beaucoup de vents qu'elle rendit aussi en mesme temps. Or les intestins pleins de ces grosses matieres étant agitez à chaque moment par ces vents, agitoient aussi, & comprimoient continuellement la Matrice, au moyen dequoy la perte de sang étoit toûjours entretenuë, laquelle cessa incontinent aprés que cette colique eut esté dissipée, par l'évacuation de ces excrémens ; & depuis ce temps-là m'étant trouvé en plusieurs autres occasions où le flux de sang étoit encore entretenu par mesme cause, en ayant usé de la mesme maniere, l'issuë en a esté aussi toute semblable. C'est pourquoy s'il y a quelque apparence qu'il y ait des excrémens

retenus de la ſorte dans les Inteſtins, on ne fera aucun ſcrupule de donner des clyſteres qui les puiſſent évacuer, s'abſtenant en cette rencontre de ceux qui ſont aſtringens; car ils les endurciroient & les retiendroient encore davantage, ce qui augmenteroit, ainſi faiſant, la maladie.

Mais ſi outre cela le ſang fluë continuellement, pour lors on eſſayera les derniers remedes, qui ſont de mettre coucher la femme ſur la paille fraîche, avec un ſimple drap ſans aucun matelas, afin qu'elle n'ait pas les reins ſi échauffez, luy mettant le long des lombes des ſerviettes trempées en oxycrat froid, à moins que ce ne fût en hyver, auquel cas on le feroit un peu tiedir: on luy fera auſſi prendre par la bouche du jus de pourpier ſeul, ou mélé parmy ſes boüillons. *Galien* dit, au 5. chap. du 5. Liv. *de la Meth.* avoir arreſté avec l'injection de l'eau de plantain le flux de ſang de la Matrice qu'on n'avoit pas pû faire ceſſer durant quatre jours par aucun autre remede. J'ay vû quelques femmes tenir auſſi pour un tres-bon remede aux pertes de ſang de cette nature, de faire une ceinture de l'herbe appellée vulgairement *renoüée*, ou *trainaſſe*, miſe entre deux linges, & de l'appliquer fraichement autour du corps de la Malade. Ainſi faiſant, on arrêtera un peu l'impetuoſité du ſang, en temperant ſa chaleur, & par ce moyen on concentrera vers le principe le peu qu'il en reſte au corps de la femme; & afin de luy conſerver ſes forces, qui s'affoibliſſent extrémement par l'évacuation de ce treſor de la vie, on luy donnera de demy-heure en demy-heure un peu de bon conſommé, avec quelque cuillerée de gelée, & un jaune d'œuf par intervalle, ſans luy faire prendre beaucoup d'alimens à la fois, à cauſe que ſon eſtomach ne les pourroit pas digerer; & ſon boire ſera un peu de vin rouge avec de l'eau ferrée. Mais ſi nonobſtant toutes ces choſes le ſang continuë toujours à fluër, pour lors la femme tombe ſouvent en ſyncope, & eſt en tres-grand danger d'en perdre bien-toſt la vie, parce qu'on ne peut pas porter aucun remede propre ſur les vaiſſeaux ouverts en ces lieux, comme on feroit en d'autres parties.



Ces cinq figures repreſentent des differens peſſaires propres à relever & à retenir la Matrice, pour empeſcher qu'elle ne tombe comme elle fait dans la deſcente.

CHAPITRE VI.

De la deſcente & chûte de la Matrice & du ſiege de la Femme nouvellement accouchée.

POur mieux faire entendre la choſe, je feray deux ſortes de deſcentes ou relaxations, comme auſſi deux ſortes de chûtes ou precipitations de Matrice, toutes leſquelles ne different que du plus ou du moins qu'elle eſt tombée; car la deſcente eſt quand la Matrice s'abaiſſe & deſcend ſeulement ſans ſortir, & la chûte eſt quand elle tombe entierement dehors.

La premiere ſorte de deſcente ou relaxation, eſt celle en

laquelle le corps de la Matrice tombe dans le *vagina*, en telle façon qu'en mettant le doigt on sent l'orifice interne fort proche; la seconde espece est quand la Matrice étant encore plus abaissée, on voit manifestement cét orifice paroître à l'exterieur de la partie honteuse.

La chûte est aussi de deux sortes, en la premiere la Matrice tombe tout-à-fait dehors, sans que son fond soit neantmoins renversé, & sans qu'on le puisse voir interieurement, mais on voit seulement son orifice, qui paroît à l'extremité d'une grosse masse charnuë qui compose le corps de la Matrice; c'est ce qu'on appelle précipitation de Matrice. Et l'autre chûte de Matrice qui est la plus fâcheuse de toutes, est celle qu'on nomme perversion ou renversement; pour lors elle est non seulement tout-à-fait tombée dehors, mais son fond est aussi renversé de telle façon, qu'on le voit tout uny & sans orifice, à cause qu'il est pareillement retourné. La Matrice ainsi tombée semble n'estre qu'un gros morceau de chair sanglante, & comme une espece de *scrotum*, qui pend entre les cuisses de la femme; & ce qui est d'étonnant en cette rencontre, est qu'on voit la maison de l'enfant qui est la Matrice, sortir par la porte, qui est son orifice interne.

La descente & la chûte de Matrice procedent ou de la relaxation, ou de la ruption de ses ligamens. Les femmes qui ont quantité de fleurs blanches sont sujettes à ces relaxations, & ces ligamens s'étendent encore, ou se rompent dans les fâcheux & violens accouchemens, comme aussi par la trop frequente portée des enfans gros & pesans, quelquefois par une grande toux, par des frequens & forts éternuëmens, pour avoir sauté, ou s'estre laissé tomber de haut, pour aller en coche, en charrette, à cheval, ou par autres voitures rudes & secoüantes, pour avoir soulevé avec grand effort quelque pesant fardeau, pour avoir trop levé les bras en les portant pardessus la teste, pour avoir eû un flux de ventre de longue durée, avec fortes épreintes & grands tenesmes; dautant que toutes ces choses secouënt & poussent grandement la Matrice en bas quand elle est pleine d'enfant; & ses ligamens étant par ce moyen relâchez ou rompus, ne la peuvent plus retenir, ce qui fait qu'elle descend & tombe facilement aprés que l'enfant en est dehors. Quoyque nous disions que ces ligamens se rompent par les causes que

nous venons de ſpecifier, nous ne devons pas croire qu'il s'en faſſe une totale ruption ; car cela ſeroit bien difficile, mais il ſe fait ſeulement un détachement d'une partie de leurs fibres, qui fait que leur corps s'allonge enſuite plus qu'il ne devroit. Mais la cauſe la plus frequente des deſcentes & chûtes de Matrice, eſt celle qui provient des violens & fâcheux accouchemens ; ce qui arrive principalement quand l'enfant ſe preſente dans une ſituation en laquelle il ne peut pas ſortir, & quand il a la teſte trop groſſe, ou quand l'orifice interne ne ſe dilate pas aſſez pour luy faire voye dans le temps ; car pour lors la Matrice eſt pouſſée avec tant de force en bas, ſans que l'enfant puiſſe avancer au paſſage, que ſes ligamens en ſont extrémement tiraillez & relâchez ; à quoy aident encore beaucoup toutes ſortes de violens remedes qu'on fait prendre ſouvent mal à propos à la femme, pour luy faire expulſer l'enfant mort ; comme auſſi quand y ayant quelque diſpoſition premiere on tire trop fort, & tout d'un coup l'arrierefaix grandement adherent au fond de la Matrice, & d'autant plûtoſt encore, ſi portant la main au dedans (comme on eſt obligé de faire pour délivrer la femme, lorſque le cordon eſt rompu) on prend & tire au milieu de l'arrierefaix le corps meſme de la Matrice. Nous avons montré au Chapitre dixiéme du ſecond Livre, le moyen de ne s'y pas tromper, & d'en venir adroitement à bout.

La femme qui a une chûte de Matrice reſſent une grande peſanteur au bas du ventre, avec une difficulté d'uriner, & une extréme douleur aux reins & aux lombes, vers l'endroit où ſont attachez ſes ligamens ; & on voit ſortir des humiditez rouſsâtres & ſanglantes à travers cette maſſe de chair qui luy pend entre les cuiſſes. La relaxation & la chûte de Matrice peuvent bien arriver à toutes ſortes de femmes, pour les cauſes alleguées cy-deſſus, & meſme aux filles, comme je l'ay quelquefois vû ; mais le renverſement entier ne ſe fait jamais qu'enſuite de l'accouchement, & ſouvent immediatement aprés ; à cauſe que pour lors ſon orifice interne eſt preſque auſſi étendu que ſon fond, ce qui n'eſt pas de meſme en autre temps, où étant fermé, il ne luy peut pas laiſſer lieu de ſe renverſer ainſi. J'ay montré au Chapitre ſeiziéme du ſecond Livre, le moyen de preſerver la femme de cét accident en l'accouchant, quand elle y eſt diſpoſée, auquel lieu on aura recours pour en éviter la repetitiō.

Si on remedie promptement à la relaxation & à la chûte de la Matrice, en la reduisant & remettant en son lieu naturel, on peut facilement en esperer guerison, & d'autant plûtost que la femme sera jeune, & la maladie recente ; mais si elle est vieille, & qu'il y ait déja long-temps que la Matrice soit tombée, elle en est d'autant plus incurable ; & la chûte de Matrice qui arrive incontinent aprés l'accouchement, peut mesme faire mourir la femme en peu d'heures, si elle n'est tres-promptement reduite, comme il est arrivé il y a prés de deux ans à une femme alliée de Monsieur *Cantot* mon Confrere, laquelle mourut une heure & demie aprés estre accouchée, par la faute de sa Sage-femme, qui ne luy reduisit pas aussi-tost sa Matrice qui étoit chûte, s'étant peut-estre trompée, comme font plusieurs autres, qui ne se connoissant pas à la chose, & croyant que ce gros morceau de chair sanglante qu'elles voyent sortir de la partie honteuse, soit quelque mole que la nature veut mettre dehors, font de violens efforts pour la tirer avec leurs mains ; ce qui cause d'insuportables douleurs, & souvent la mort à la pauvre femme, faute de la faire promptement secourir par gens bien connoissans en l'art ; car il se fait pour lors un grand flux de sang, & la Matrice ainsi tombée se tumefie tellement d'abord, qu'elle ne peut plus estre remise, & les accidens qui en surviennent sont si fâcheux, que souvent la femme meure avant qu'on y puisse remedier. La mesme chose est encore arrivée depuis peu par l'ignorance & l'imprudence d'une autre Sage-femme, qui voyant que la Matrice d'une femme qu'elle venoit d'accoucher étoit ainsi tout-à-fait tombée, & ne se connoissant pas capable d'y remedier, en prit une telle épouvante, qu'elle s'enfuit aussi-tost du logis, pour éviter les huées que plusieurs autres femmes qui étoient presentes faisoient aprés elle, abandonnant entierement la malade en ce pitoyable état, laquelle mourut presque aussi-tost, faute d'estre secouruë dans cette extréme necessité. Mais ces sortes de fautes ne sont pas seulement commises par l'ignorance de quelques Sages-femmes ; car il y a des Chirurgiens qui ne sont pas quelquefois plus capables en ces matieres que des Sages-femmes, comme je l'ay bien connu il n'y a pas six mois, en la femme d'un Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, à laquelle un autre Chirurgien du mesme Fauxbourg, voulant, à ce qu'il disoit, extirper un corps étrange qui luy sortoit

de la Matrice, avoit tellement tiré par ignorance le corps de la Matrice, dont elle avoit une descente depuis quelques années, qu'elle en mourut peu de jours ensuite, à cause de l'extréme douleur qu'il luy fit en tiraillant ainsi fortement cette partie, à laquelle il survint aussi-tost une grande inflammation, accompagnée de douleurs de ventre insuportables, avec une grosse fiévre, & autres accidens funestes qui la firent perir.

Pour la curation de cette maladie on aura égard à deux choses; la premiere est de reduire la Matrice en son lieu naturel, & la deuxiéme de l'y contenir & fortifier. Pour executer la premiere, qui est de la reduire, si la Matrice est tout-à-fait tombée ou renversée, on fera devant toutes choses uriner la femme, & on luy donnera, si besoin est, un clystere, pour évacuer les gros excrémens qui sont dans le *rectum*, afin que la réduction en soit plus facile; aprés quoy on la fera coucher sur le dos, ayant les fesses plus élevées que la teste, puis on luy fomentera avec le vin & l'eau tiedes, ou avec le lait, tout ce qui est tombé dehors, & ensuite ayant pris un linge bien mollet, on la remettra en son lieu naturel, la repoussant avec la main peu-à-peu de costé & d'autre; & si la chose fait trop de peine, à cause que ce qui est sorty est déja fort gros & tumefié, on l'oindra d'huile rosat, ou de celle d'amandes douces, pour le faire rentrer plus facilement, observant aprés en avoir fait la reduction, d'essuyer cette huile le mieux qu'il sera possible, pour éviter la récidive: mais si la Matrice ainsi faisant, demeure dehors sans pouvoir estre remise, à cause qu'elle est excessivement enflammée & tumefiée, ce qui arrive quand on est trop long-temps sans y faire les remedes necessaires, pendant quoy elle est continuellement salie & abreuvée de l'urine, & des autres excrémens qui contribuënt beaucoup à sa corruption, pour lors il y a grand danger qu'elle ne tombe tout-à-fait en gangrene, & que la femme n'en meure ensuite. Neantmoins *Ætius* & *Paul Æginete*, disent qu'on a vû échaper des femmes, à qui pour un tel accident on avoit entierement extirpé la Matrice. *Paré* rapporte quelque histoire semblable, ce que fait pareillement *Rousset* en son *enfantement cesarien*, mais cela arrive tres-rarement.

Quant à ce qui est du second moyen de la curation de cette maladie, lequel consiste à retenir la Matrice en son lieu, & à la fortifier aprés l'y avoir remise, cela se fera par une situation

convenable. La femme pour ce ſujet ſe tiendra couchée ſur le dos, ayant les feſſes un peu hautes, les jambes un peu croiſées, & les cuiſſes jointes l'une contre l'autre, afin d'empêcher qu'elle ne retombe. J'ay vû quelques femmes ſe ſervir à ce deſſein d'une éponge, qu'elles introduiſent dans le *vagina*; mais je n'en trouve pas l'uſage bon, à cauſe que l'éponge retient tous les excrémens de la Matrice dont elle s'abreuve, leſquels pour le peu qu'ils ſejournent dans ce cloaque, acquierent une corruption qui augmente beaucoup leur acrimonie. C'eſt pourquoy le plus ſeur ſera de luy mettre un peſſaire dans le col de la Matrice, pour la tenir en état. On en fait de quatre ou cinq ſortes, qui peuvent ſervir pour ce meſme deſſein, dont on voit les differentes figures au commencement de ce Chapitre. Les uns ſont ronds, & un peu oblongs, en figure d'œuf, de groſſeur & longueur du col de la Matrice, dans lequel on les laiſſe, aprés les y avoir introduits; mais ceux-là rempliſſant toute la capacité du *vagina*, & n'étant pas percez, empêchent encore que les excrémens de la Matrice ne puiſſent avoir une libre iſſuë; outre cela, ils ſont ſujets à tomber ſouvent dehors, & principalement dans le temps des menſtruës; c'eſt ce qui fait qu'ils ne ſont pas ſi utiles ny ſi commodes que les autres, qu'on fait avec un morceau de gros liege, afin qu'ils ſoient plus legers. Ils doivent eſtre en figure de cercle épais, ſemblable à celle d'un petit bourlet, & eſtre percez d'un aſſez grand trou dans leur milieu, lequel ſert tant pour y loger, appuyer, & recevoir l'orifice interne de la Matrice, que pour donner paſſage aux vuidanges qui s'en évacuent. Il faut que ces ſortes de peſſaires ſoient recouverts de cire blanche, pour empêcher qu'ils ne ſe corrompent, & afin qu'ils en ſoient plus unis, & que par ce moyen ils ne puiſſent pas bleſſer la femme qui s'en ſervira, & ils doivent eſtre aſſez larges, afin qu'étant introduits avec un peu de force, ils puiſſent plus facilement tenir; on peut auſſi y mettre, ſi l'on veut, un petit lien, avec lequel ils ſeront retirez de temps-en-temps pour les nettoyer: neantmoins ce lien n'eſt pas neceſſaire, dautant qu'on les peut aſſez aiſément retirer avec le ſeul doigt. Outre cela on doit remarquer qu'on en peut faire de ronds exactement, ou en ovale, & d'autres d'une figure aucunement quarrée, ou meſme triangulaire, dont les angles ſoient mouſſes. Ceux-cy tiennent quelquefois mieux, & ne tombent pas ſi facilement que les

ronds.

ronds. On en peut auſſi faire d'or ou d'argent qui ſoient caves, afin d'eſtre plus legers : mais on ſe ſervira des uns & des autres ſelon qu'on les jugera eſtre plus convenables à la figure & à la diſpoſition preſente de la Matrice : & aprés que le peſſaire aura eſté introduit & placé au lieu où il doit eſtre, la femme ne le retirera point, ſi elle n'en eſt incommodée ; ce qui n'arrive pas quand le peſſaire eſt bien fait ; car il n'eſt aucunement beſoin qu'elle le retire pour le nettoyer, à cauſe qu'étant percé d'un grand trou, les excretions de la Matrice paſſent facilement à travers, & la femme peut auſſi pour ce ſujet uſer d'injections d'eau de plantain, d'eau de forge, ou d'autres qui aideront pareillement à fortifier la Matrice. Ces ſortes de peſſaires ne l'empêchent pas d'uſer librement du coït, en cas qu'elle ne s'en puiſſe abſtenir (ce qu'il faudroit neantmoins qu'elle fiſt, afin qu'elle pût plûtoſt guerir) ny meſme de devenir groſſe, la ſemence de l'homme pouvant facilement eſtre éjaculée à travers le trou du peſſaire, juſques dans l'orifice interne de la Matrice, comme je puis aſſurer eſtre arrivé à deux differentes femmes, leſquelles aprés avoir eſté pluſieurs années ſans faire d'enfans, ſont devenuës groſſes, & ont toutes deux porté leur enfant juſques à terme, dont je les ay heureuſement accouchées, quoy qu'elles euſſent toûjours porté actuellement un peſſaire que je leur avois mis, pour retenir des deſcentes de Matrice dont elles étoient tres-incommodées depuis plus de huit années.

Je ne peux aſſez m'étonner, au ſujet de ces ſortes de peſſaires, de l'erreur de *Rouſſet*, qui veut en la 6. Sect. de ſon Livre de *l'enfantement ceſarien*, qu'on les introduiſe dans la propre cavité du fond de la Matrice ; ce qui ne ſe pourroit pas, à moins que ce ne fût immediatement aprés l'accouchement ; car en d'autres temps on ne pourroit pas jamais dilater ſuffiſamment l'orifice interne ny le corps de la Matrice, pour y introduire un peſſaire de la ſorte, & quand meſme on l'y auroit mis (ce qui eſt entierement impoſſible) il n'y pourroit aucunement reſter, parceque la Matrice qui en ſeroit irritée par une douloureuſe diſtenſion, feroit continuellement des efforts pour le pouſſer dehors, comme elle fait pour rejetter les corps étranges, juſques à ce qu'elle en fût venu à bout ; & il s'enſuivroit de là que le peſſaire ne pouvant eſtre introduit dans le fond de la Matrice qu'immediatement aprés l'accouchement, la pluſpart des femmes qui ont

des descentes de Matrice, & particulierement celles qui ne font point d'enfans, n'en pourroient jamais recevoir aucun soulagement. Mais ce Docteur s'est grandement abusé; car le pessaire se met seulement dans le *vagina*, ou col de la Matrice, où étant, il trouve suffisamment place, à cause de la substance membraneuse de ce col qui se dilate aisément, & y ayant esté introduit avec un peu de force, il y est facilement retenu, à cause que l'entrée exterieure de ce col n'est pas si large; & il repousse vers le haut par le moyen de son épaisseur, & retient le propre corps de la Matrice qui tomboit, l'orifice de laquelle se loge commodement dans le trou qui est au milieu du pessaire. Cette insigne absurdité de *Rousset* qu'il nous assure par des ridicules argumens, comme si c'étoit une verité incontestable, me fait croire qu'il a pû s'estre laissé abuser de la mesme maniere, en la plusspart de ses histoires fabuleuses qu'il rapporte dans ce mesme Livre touchant l'operation cesarienne.

Mais si on ne peut pas introduire le pessaire dans le fond de la Matrice d'une femme qui ne fait point d'enfans, à cause que la Matrice ne laisse jamais de vuide en sa cavité, qui est tres-petite, & à cause que son orifice ne pourroit pas se dilater suffisamment, quelque violence qu'on y fist, il seroit encore bien plus impossible de dilater la Matrice d'une fille, pour y mettre un pessaire de la maniere que veut *Rousset*. Il y a des personnes qui ont de la peine à croire qu'une fille puisse avoir une chûte de Matrice, & qui s'imaginent que cette maladie n'arrive qu'aux femmes qui ont eû des enfans; mais ils se trompent: car quoy que les filles en soient rarement incommodées, j'en ay vû neanmoins plusieurs qui avoient de tres-fâcheuses descentes, & une entr'autres, qui étoit une pauvre servante, âgée seulement de 23. ans, à laquelle il étoit arrivé tout d'un coup une chûte entiere de la Matrice, par un violent effort qu'elle avoit fait en frotant un plancher à l'âge de seize ans; & comme elle n'osoit par honte communiquer sa maladie, elle laissa ainsi sa Matrice tombée, sans la pouvoir en aucune façon remettre durant sept ans entiers, aprés tout lequel temps, se lassant enfin de mener une vie miserable, à cause de la grande incommodité qu'elle en recevoit, elle vint chez moy le 14. Septembre 1673. pour me demander le secours necessaire à son infirmité, lequel je luy donnay charitablement. Sa Matrice étoit presque aussi grosse

que la teste d'un enfant, & luy sortoit entierement hors de la partie honteuse, luy pendant par delà le milieu des cuisses : au bas de cette monstrueuse tumeur, qui paroissoit comme une grosse vessie charnuë, laquelle n'étoit autre chose que la substance du *vagina* extrémement dilatée & boursoufflée, on sentoit le propre corps de la Matrice, & on voyoit en l'extremité son orifice interne tres-petit, par lequel les menstruës sortoient reglement dans le temps ordinaire. Je tâchay de reduire doucement la Matrice de cette fille lorsqu'elle me vint voir; mais y ayant trouvé de la difficulté, à cause de l'extréme grosseur de la tumeur, & ne voulant user d'aucune violence pour faire cette reduction, je jugeay à propos de differer deux jours, afin d'en venir à bout plus facilement, durant lesquels je luy conseillay de se tenir de repos au lit, luy recommandant de ne vivre que de seuls boüillons, comme aussi de prendre quelques clysteres pour vuider le ventre de ses excrémens; ce qu'ayant esté fait, je luy reduisis sa Matrice en sa situation naturelle, & pour la retenir & l'empêcher de retomber, je luy mis aussi-tost un pessaire dans le *vagina*, ou col de la Matrice, par le moyen dequoy elle est parfaitement & entierement delivrée de cette grande & fâcheuse infirmité dont elle avoit esté affligée depuis un si long-temps.

Lorsque la Matrice se purge de ses vuidanges, il ne faut pas user d'autre chose pour la fortifier, que de la tenir ainsi en état, & en sa situation naturelle par le moyen d'un pessaire; car les remedes astringens qui seroient propres pour empêcher sa relaxation, causeroient un grand prejudice à la femme en faisant suppression de ces superfluitez; & on doit sur tout observer dans cette maladie, de ne pas luy serrer le ventre avec aucun bandage, si ce n'est qu'il soit simplement contentif : c'est en quoy se trompent plusieurs Sages-femmes, qui croyant la retenir mieux en son lieu, serrent beaucoup le ventre de l'accouchée; car en le comprimant ainsi fortement, elles poussent encore davantage la Matrice en bas : on luy doit aussi donner le bassin dans le lit, & mesme elle demeurera couchée en rendant ses excremens, pendant quoy elle aura toûjours sa main au devant, pour empêcher qu'elle ne retombe. Mais lorsque le temps des purgations sera entierement passé, & qu'il s'en sera fait une assez ample évacuation, on pourra sans danger se servir d'injections

aſtringentes, & meſme enduire le peſſaire d'une compoſition qui ait une ſemblable vertu. On aura pareillement égard à toute l'habitude du corps, pour en tarir les humiditez par un regime univerſel, & la femme qui eſt nouvellement accouchée ne ſe relevera du lit qu'aprés cinq ou ſix ſemaines au plûtoſt, obſervant auſſi de s'abſtenir entierement du coït durant tout ce temps, afin que la Matrice & ſes ligamens ſe puiſſent remettre, & ſe bien fortifier en leur ſituation naturelle.

Il arrive auſſi quelquefois que par les trop grands efforts que la femme fait durant ſon travail, le ſiege en eſt tout-à-fait pouſſé dehors: En ce cas, ſi l'enfant eſt bien avancé au paſſage, on ſe contentera ſeulement avant que cét accident vienne, de l'empêcher s'il y a moyen, en recommandant à la femme de ne pas s'épreindre ſi fortement; mais s'il eſt entierement tombé, on attendra que l'enfant ſoit tout-à-fait ſorty pour le remettre; car avant cela il ſeroit bien difficile de le faire ſans cauſer grande contuſion à l'inteſtin. Auſſi-toſt donc que la femme ſera accouchée, on en fera la reduction de la meſme façon que celle de la Matrice, aprés l'avoir fomenté, étuvé, & oint s'il eſt neceſſaire, prenant garde enſuite de ne pas donner à la femme durant ſes couches aucun lavement fort ny acre; car les épreintes qu'elle feroit pour le rendre, luy exciteroient derechef la chûte de l'inteſtin.

Pour ce qui eſt des hemorrhoïdes, dont les femmes ſont ordinairement incommodées dans leurs couches, il faut ſe contenter de les fomenter durant les premiers jours avec le lait tiede, pour en appaiſer la douleur; ou bien on les oindra d'huile d'œuf, batuë dans le mortier de plomb, ou d'un peu d'onguent roſat, ou de quelque autre remede doux, évitant tous ceux qui les peuvent irriter, & procurant ſur toutes choſes une bonne évacuation des vuidanges de la Matrice; car par ce moyen, qui eſt le plus ſalutaire, la douleur des hemorrhoïdes ne manquera pas de ceſſer. C'eſt pourquoy il ne faut pas y appliquer d'abord des ſangſuës, comme quelques-uns font dans ces premiers jours, dautant que par l'évacuation qu'elles font, elles pourroient détourner celle des vuidanges, & meſme exciter une plus grande fluxion ſur les hemorrhoïdes, qui ſont pour lors tres-douloureuſes, à cauſe qu'elles ont eſté recemment irritées par la compreſſion qui a eſté faite au ſiege dans la ſortie de l'enfant, au temps

Inavommi...

de l'accouchement. C'est ce qui fait que j'aymerois mieux differer cette application de sangsuës aux hemorrhoïdes jusques au huitiéme jour aprés l'accouchement.

CHAPITRE VII.

Des contusions, & des déchirures des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement.

IL n'y a pas lieu de s'étonner de ce que souvent, & principalement dans les premiers accouchemens, il arrive des contusions & des déchirures aux parties basses de la femme; on en connoîtra facilement la cause, en faisant reflexion sur la grosseur de la teste de l'enfant, qui pour sortir de la Matrice, est obligée de faire aussi grande distension de ces parties qui sont étroites, qu'elle est grosse, lesquelles étant extrémement pressées contre la dureté des os qui les environnent, en sont facilement contuses, & ne pouvant se dilater suffisamment, il est de necessité qu'elles se déchirent pour laisser passer l'enfant.

Presque toutes les femmes dans leur premier accouchement, se plaignent lorsque leur enfant est au passage, que la Sage-femme les pique, & les égratigne en ces parties, & croyent que les meurtrissures qui y sont aprés sa sortie, procedent de ce qu'elle les a trop souvent & trop rudement touchées avec la main; mais elles s'abusent grandement, car cela vient de ce que la teste de l'enfant fait en passant une violente distension & separation des quatre caruncules, & des autres parties voisines, lesquelles en sont meurtries, & quelquefois déchirées; & de là est causée la douleur qu'elles disent sentir alors, comme si on les piquoit ou égratignoit, dont elles ne se plaignent jamais tant dans les accouchemens suivans, à cause que ces parties ayant une fois donné passage à un enfant, se relâchent & s'étendent aprés bien plus facilement, & avec d'autant moins de peine & de douleur, que la chose a esté plus souvent reïterée.

On doit bien prendre garde à ne pas negliger ces contusions & déchirures, de peur qu'elles ne degenerent en ulceres malins; car la chaleur & l'humidité de ces lieux, outre les immondices qui s'en écoulent continuellement, y contribueroient fa-

cilement, si on n'y apportoit les remedes convenables. C'est pourquoy aussi-tost que la femme sera accouchée, s'il n'y a que de simples contusions & écorchures, on luy mettra sur les parties basses, pour en appaiser la douleur, un petit cataplasme, comme nous avons déja dit en un autre lieu, fait avec les œufs frais, dont on mêlera le jaune & le blanc avec huile rosat, lequel on fera un peu cuire sur les cendres chaudes, en remuant le tout avec une cueillere, jusques à ce qu'il soit un peu lié, puis l'ayant mis sur des étoupes fines, ou sur un linge, on l'appliquera chaudement sur tout l'exterieur de la vulve, l'y laissant pendant cinq ou six heures, aprés quoy on l'ostera pour mettre de costé & d'autre sur chacune des lévres de petits linges trempez en huile d'hypericon, & en les renouvelant deux ou trois fois le jour, on étuvera ces parties avec eau d'orge & miel rosat, pour les nettoyer des excrémens qui s'écoulent de la Matrice ; & quand la femme voudra uriner, on les garnira de quelque linge, pour empêcher que l'urine tombant dessus, ne luy excite grande cuisson & douleur.

Quelquefois la contusion a esté si grande qu'il se fait inflammation des grandes lévres, où il se forme un abscez assez considerable, comme je l'ay vû arriver en quelques rencontres. En ce cas on donnera issuë à la matiere qui s'y sera faite, vers le lieu le plus declive & le plus commode, aprés l'évacuation de laquelle on fera une injection détersive dans la cavité où elle étoit contenuë, avec eau d'orge & miel rosat, qu'on animera un peu d'esprit de vin s'il y avoit danger de corruption, & quant au surplus, on pensera l'ulcere selon que l'art le requiert.

Mais il arrive quelquefois par un bien plus fâcheux & déplorable accident, que toute la partie inferieure de la fente, que nous appellons la fourchette, se déchire en la sortie de l'enfant jusques au fondement, par le moyen dequoy les deux trous, sçavoir celuy de la Matrice, & celuy de l'*anus*, se mettent à l'exterieur tout-à-fait en un, qui à cause de son énorme grandeur, ressemble pour lors à la bouche d'un antre affreux. Si on laissoit une telle déchirure sans en faire la reünion, la femme devenant grosse un autre fois, accoucheroit ensuite avec bien plus de facilité, & sans estre en danger de la récidive qui s'y fait ordinairement, quand ces parties se sont reprises aprés cét accident ; mais aussi lors qu'elles demeurent disjointes & sepa-

rées de la sorte, les femmes en sont si incommodées, à raison des excrémens, qui barboüillent & infectent tellement toute leur nature, & les rendent si dégoûtantes à leur mary, & à elles-mesmes, comme encore si peu convenables au coït, qu'il vaut mieux en faire la reünion incontinent aprés l'accouchement. C'est pourquoy ayant nettoyé avec gros vin tiede toute cette déchirure, des excrémens qui peuvent estre coulez entre ses lévres, on y fera une suture assez forte, à points séparez, y en faisant deux ou trois, ou plus, ou moins, selon la longueur de la séparation, & prenant à chacun des points assez de chair, pour empêcher qu'ils ne quittent, aprés quoy on pensera la playe avec baûme agglutinatif, tel qu'est celuy d'*arceus*, ou avec quelqu'autre de semblable nature, y mettant une emplâtre & quelques linges pardessus, qui puissent empêcher autant qu'il est possible, que l'urine & les autres excrémens n'y découlent; car par leur acrimonie ils y causeroient grande cuisson & douleur; & afin que ces parties se reünissent plus facilement, la femme aura toûjours ses cuisses l'une contre l'autre sans les écarter aucunement, la traitant ainsi jusques à parfaite guerison. Mais si ensuite de cela elle devient encore grosse, elle sera obligée, pour ne pas tomber en pareil accident, d'oindre souvent ces parties avec huiles & graisses émollientes; & lorsqu'elle sera en travail, elle ne s'épreindra si fortement tout d'un coup; mais elle laissera faire peu-à-peu la nature, qui sera aidée par une Sage-femme, ou plûtost par un Chirurgien bien entendu en son Art, lequel étant averty de la premiere disgrace, fera son possible pour en éviter une seconde; car ordinairement, ces parties ayant esté déchirées une fois, il est bien difficile que la recidive ne vienne à l'accouchement suivant, à cause que la cicatrice qui s'y fait rétressit encore les lieux davantage; c'est pourquoy il seroit à souhaitter, pour plus grande sureté, que la femme ne fît plus d'enfans, afin de ne pas retomber en la mesme peine; & si pour avoir négligé une telle déchirure, les lévres en étoient cicatrisées, il faudra, si on y veut remedier, en renouveler la cicatrice avec bons ciseaux, ou avec le bistory, comme on fait au bec de liévre, ou lévres fenduës, aprés quoy on en fera la reünion de la mesme façon que si elles étoient nouvellement séparés.

Il arrive aussi quelquefois que le col de la vessie qui a esté

tres-fortement comprimé pendant trois ou quatre jours par la teste de l'enfant qui sera restée au passage, ne pouvant durant tout ce temps donner libre issuë à l'urine qui est retenuë en la vessie; vient à s'enflammer, & à suppurer entierement, par la pourriture qui survient ordinairement aux parties basses de la femme apres ces sortes d'accouchemens, ensuite dequoy il y reste des fistules, qui causent une issuë involontaire de l'urine, qui est tres-incommode à la pauvre femme qui en est affligée, & mesme incurable, quand la fistule est grande, & qu'elle procede d'une entiere perte de la substance du col de la vessie qui a ainsi suppuré: Mais si elle est petite, & qu'il y ait peu de substance perduë, elle guerit quelquefois apres un ou deux mois d'incommodité. Ce fâcheux accident arrive le plus souvent aprés le premier accouchement, à cause que la teste de l'enfant fait pour lors une plus grande contusion de ces parties qui n'ont pas encore esté dilatées, que dans les autres accouchemens qui suivent, où elles souffrent plus facilement, & sans aucun prejudice la distension qu'elles ont déja receuë, à moins que la grosseur du dernier enfant n'excedât beaucoup celle du premier; auquel cas l'accident pourroit bien arriver pour le mesme sujet.

Mais c'est assez souvent mal à propos qu'on blâme le Chirurgien, ou la Sage-femme, les accusant à tort d'avoir esté cause de ces fâcheux accidens, qui arrivent ordinairement sans qu'il y ait eû aucunement de leur faute; car quelque expert que soit le Chirurgien, il est quelquefois impossible qu'il les puisse empêcher, & principalement s'il est appellé trop tard pour secourir la femme; c'est pourquoy on ne luy en doit pas imputer la faute, comme faisoit la sœur d'un Notaire de Paris, que je fus voir à *Fleury* prés de *Meudon*, le 2. Septembre 1672. laquelle taxoit de grande imprudence un Chirurgien de *Paris*, dont elle avoit esté accouchée, il y avoit quatre ans, (quoyqu'il ait plus grande reputation qu'aucun autre pour le fait des accouchemens) l'accusant de luy avoir arraché une partie de la vessie, en luy tirant avec violence son enfant hors du ventre : mais comme l'ignorance de la veritable cause de son mal la faisoit estre de ce sentiment, je la désabusay, autant qu'il me fut possible, & son mary qui avoit toûjours eû cette pensée aussi bien qu'elle, en leur expliquant, & faisant entendre que la seule

pourri-

pourriture qui étoit arrivée en ces parties apres son accouchement, pour les raisons que j'ay dites cy-dessus, avoit fait une perte de la plus grande partie de la substance du col de la Matrice, & de tout celuy de la vessie, d'où procedoit une issuë involontaire d'urine qu'elle avoit toûjours euë depuis ce temps-là, accompagnée d'une continuelle & insupportable douleur, qui luy faisoit traîner une vie languissante, & miserable, que je crûs devoir bien-tost se terminer par la mort de cette pauvre femme, à cause du mauvais état auquel je la vis pour lors, ce qui arriva en effet quelques jours aprés, comme je l'avois prédit à son mary.

CHAPITRE VIII.

Des trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes.

LE plus commun accident duquel sont ordinairement incommodées la plus grande partie des femmes durant leurs couches, est celuy des trenchées qui leur arrivent peu de temps aprés estre accouchées. Nous avons montré cy-devant comme on avoit coûtume de les prévenir, en leur faisant prendre incontinent aprés l'accouchement une once d'huile d'amendes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires; mais comme assez souvent, quoy qu'on se soit servy de ce remede, la femme ne laisse pas d'avoir ensuite beaucoup de douleurs dans le ventre, il nous faut maintenant rechercher quelles peuvent estre les differentes causes de toutes ces douleurs qu'on appelle ordinairement, sans aucune distinction, du nom general de trenchées, qu'elles ressentent quelquefois vers les reins, aux lombes, & aux eines, autrefois dans la Matrice seulement, & parfois vers le nombril, & par tout le ventre, soit continuellement, ou par intervales avec quelque relâche, en un lieu fixe, ou tantost d'un côté, tantôt de l'autre, toutes lesquelles réflexions nous font distinctement connoître leurs differentes causes, selon quoy il faut diversifier les remedes.

Ces trenchées, ou douleurs de ventre arrivent le plus souvent pour une seule de ces quatre causes, ou pour plusieurs

jointes enſemble ; la premiere par des vents contenus dans les inteſtins, dont ils ſe rempliſſent facilement incontinent aprés l'accouchement, tant parce qu'ils ont alors bien plus d'eſpace pour ſe dilater, qu'ils n'en avoient quand l'enfant étoit dans la Matrice, par laquelle ils étoient comprimez, qu'auſſi parce que les alimens, & les matieres contenuës, tant en eux, que dans l'eſtomach, ont eſté tellement broüillez, & agitez de côté & d'autre, durant les efforts de l'accouchement, par les épreintes fréquentes qui font toûjours grandes compreſſions du ventre, que la digeſtion ne s'en eſt pas bien pû faire, d'où s'enſuit generation de vents, & par conſequent cauſe des trenchées que la femme reſſent pour lors vagues par tout le ventre, tantoſt d'un côté, tantoſt d'un autre, ſelon que ces vents s'y portent plus ou moins, & quelquefois auſſi vers la Matrice, à cauſe de la compreſſion & de la commotion qu'y font les inteſtins qui en ſont extrémement agitez.

La deuxiéme cauſe de ces trenchées & douleurs de ventre, qui ne fait pas moins de peine à la femme que la premiere, eſt celle qui provient de quelque corps étrange reſté dans la Matrice aprés l'accouchement, qu'elle s'efforce d'expulſer par de continuelles épreintes ; & c'eſt parfois quelque eſpece de faux germe, ou une portion de l'arrierefaix, & fort ſouvent des caillots de ſang, qui cauſent cét accident, lequel ne ceſſe jamais que ce qui eſt ainſi contenu dans la Matrice n'en ſoit ſorty : pour lors ces douleurs ſont preſque pareilles à celles que la femme avoit avant que d'eſtre accouchée, & ne diminuënt point par les lavemens, comme font celles qui ſont cauſées de vents ; mais bien au contraire elles en ſont excitées & augmentées, juſques à ce que ces corps étranges ayent eſté entierement expulſez de la Matrice.

En troiſiéme lieu les trenchées ſont ſouvent cauſées par la ſuppreſſion ſubite des vuidanges, la matiere deſquelles empliſſant avec abondance toute la ſubſtance de la Matrice qu'elle abreuve, en fait grande diſtenſion, & y cauſe inflammation par ſon ſejour, laquelle ſe communique par le moyen du peritoine à toutes les parties du bas ventre, pour raiſon dequoy il s'enfle, ſe tend, & devient extrémement dur, lequel accident continuant cauſe ſouvent la mort à la femme en tres-peu de temps.

Enfin la quatriéme & derniere cause de ces douleurs de ventre procede de la grande extension des ligamens de la Matrice, arrivée par un rude & fâcheux travail: en ce cas, les douleurs tiennent plus fixement aux reins, aux lombes, & aux eines, qu'en autre part, à cause que ce sont les lieux où ces ligamens sont attachez; ce n'est pas que ces douleurs ne se communiquent aussi quelquefois par continuité à toute la Matrice, & d'autant plûtost, si elle a souffert quelque contusion dans un violent accouchement.

On tient par une opinion commune, que la femme n'est pas tant travaillée de toutes ces trenchées dans sa premiere couche, que dans les suivantes; ce qui est neantmoins entierement contraire au sentiment d'*Hipocrate*, qui dit au 1. Liv. *des maladies des Femmes*, & au Livre de la *Nature de l'enfant*, que les femmes sont beaucoup plus travaillées de douleur dans leur premier accouchement, & dans le temps des purgations de leur couche, que dans ceux qui suivent; mais l'experience journaliere nous fait voir que cela arrive indifferemment, selon que les presentes & les differentes dispositions y contribuënt plus ou moins, sans que pour raison du premier ou du dernier accouchement, il y ait aucune regle certaine.

Il faut remedier à toutes ces douleurs selon leurs differentes causes; & pour prevenir, comme nous avons dit, les trenchées qui pourroient estre excitées par des vents, on fera prendre à la femme aussi-tost qu'elle sera accouchée, de l'huile d'amendes douces, & du syrop de capillaires mélez ensemble; quelques-uns estiment mieux l'huile de noix, pourvû qu'elle soit faite de noix bien saines; mais elle est aussi de bien plus mauvais goût que l'autre. Ce remede sert à lenir, & à enduire par son onctuosité tout le dedans des intestins, au moyen dequoy ce qui est contenu en eux s'écoule plus facilement par bas; mais comme nous avons dit autre part, cette drogue est si dégoûtante, qu'elle fait quelquefois pour ce sujet plus de préjudice qu'elle n'aporte d'utilité: c'est pourquoy je prefererois un bon boüillon bien chaud; pour celles qui ont grande aversion de cette huile. D'autres donnent un demy verre de bon hypocras; mais il peut en cét état, où la femme est toûjours grandement émuë, causer pire maladie, en faisant venir la fiévre. Il y a des Sages-femmes qui font prendre aussi à l'accouchée quelques goutes

de sang de son arrierefaix, qu'elles mêlent avec l'huile & le syrop que nous avons dit, croyant que ce sang ait une vertu particuliere pour la garantir des trenchées; mais c'est un remede qui n'est fondé que sur une simple superstition, & qui est plus capable de luy faire mal au cœur, que de la soulager en aucune maniere. Or pour prevenir & empêcher encore d'autant mieux ces sortes de trenchées, la femme tiendra son ventre bien chaudement, & prendra pareillement garde à ne pas boire sa ptisane trop froide; & si ces trenchées la tourmentoient beaucoup, on luy mettra de temps en temps des linges chauds sur le ventre, y faisant une embrocation d'huile de lis, ou bien on luy appliquera une grande aumelette d'œufs, faite avec l'huile de noix, sans le serrer trop avec son bandage; & pour mieux évacuer les vents qui sont dans les intestins, on luy donnera quelque clystere fait avec la décoction des herbes émolientes, dans laquelle on aura fait boüillir un peu de graine de lin, y ajoûtant ensuite deux ou trois onces de miel violat, avec autant d'huile d'amendes douces, ou bien un quarteron de bon beurre frais, & reïterant ce clystere, s'il est besoin, ou autre, selon que la necessité le requierera. Mais si par ce moyen les douleurs du ventre ne sont apaisées, on peut s'assurer qu'il y a quelqu'autre cause qui les entretient.

Si on connoît qu'il y ait quelque corps étrange retenu dans la Matrice, on en procurera l'expulsion, ou on le tirera dehors, en portant les doigts à son entrée, comme il a esté dit en parlant de l'extraction du faux germe; & si ce sont des gros grumeaux & caillots de sang, qui étant pareillement retenus causent ces douleurs, elles ne manqueront pas de cesser aussi-tost qu'on les aura tirez; mais le mesme accident recommencera dans peu, s'il s'écoule encore de nouveau sang dans le fond de la Matrice, & qu'il s'y coagule derechef, comme il arrive assez souvent; car elle ne peut rien souffrir du contenu dans sa capacité aprés l'accouchement.

Lorsque la femme aura une suppression subite de ses vuidanges, qui s'écouloient auparavant en grande abondance, il ne faut pas rechercher d'autre cause des douleurs qu'elle peut endurer dans le ventre, & le remede le plus salutaire est d'en procurer l'évacuation, ce qu'on fera par clysteres qui attirent en bas, par fomentations chaudes & aperitives sur les parties ge-

nitales, & par la saignée du pied, qui sera precedée de celle du bras, si les accidens le requierent.

Quant à ce qui est des douleurs que la femme peut sentir aux lombes & aux eines, qui viennent à raison de la grande distension, ou de la ruption en partie, des ligamens de la Matrice qui sont attachez vers ces endroits, le seul repos, & la bonne situation du corps suffiront pour les fortifier & raffermir, sans plus grand remede, parcequ'on n'en peut pas porter actuellement où ils sont situez; observant cependant un bon regime de vivre, & n'oubliant pas en toutes ces differentes causes de trenchées & douleurs de ventre, de bien conduire l'évacuation naturelle des vuidanges; car c'est un des principaux moyens pour en obtenir une bonne issuë.

CHAPITRE IX.

Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la Femme; d'où elles viennent; & les signes des bonnes & des mauvaises.

JE ne trouve pas que la plusspart des Auteurs ayent assez particulierement fait la recherche de la cause des vuidanges qui s'évacuent durant les couches de la femme, pour nous faire veritablement connoître ce que c'est; soit pour leur nature (disans que c'est le sang qui avoit coûtume d'estre purgé tous les mois avant la grossesse; lequel s'étant amassé & accumulé autour de la Matrice, vient à s'écouler quand elle est ouverte aprés l'enfantement) soit pour la quantité de cette évacuation, & pour la longueur du temps qu'elle doit durer. L'Ecriture sacrée, *au Ch. 12. du Levit.* ordonne à la femme qui enfante un mâle, de demeurer au sang de sa purgation durant trente-trois jours; & à celle qui fait une femelle, d'y rester pendant soixante & six jours. *Hipocrate* au Livre *de la nature de l'enfant*, veut que cette évacuation soit aux premiers jours d'une hemine & demie, & au premier Livre *des maladies des femmes*, il diminuë cette quantité des deux tiers; disant qu'elle ne doit estre que d'une demy hemine dans le commencement, de laquelle mesure (qui étoit commune de son temps) nous n'avons pas une connoissance bien

certaine ; car les uns disent que c'étoit celle de nostre demy-septier, & les autres celle de chopine ou environ. Il veut aussi qu'elle dure trente jours au plus, & vingt au moins pour un mâle, & quarante-deux jours au plus, & vingt-cinq au moins pour une femelle, diminuant chaque jour peu à peu, jusques à ce qu'il ne fluë plus rien, & que l'évacuation soit parfaite. *Galien* dit que ces vuidanges sont seulement les humeurs vicieuses, & le residu & superflu du sang dont l'enfant s'est nourry pendant qu'il étoit au ventre de la mere. Mais voicy à peu prés de quelle maniere je conçois que cette évacuation se fait, & la raison pour laquelle ces vuidanges diminuënt de jour en jour, & changent de couleur, de consistance, & de qualité selon les differens temps.

Aussi-tost que l'enfant est hors de la Matrice, il coule encore dans cét instant quelques eaux, outre celles qui étoient déja sorties auparavant par la ruption des membranes. Ces eaux pour lors sont assez souvent sanglantes, non qu'elles soient telles de leur nature, mais parcequ'il y a du sang mêlé avec elles, qui sortant des vaisseaux de la Matrice, à cause de l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement, les rend ainsi rougeâtres ; mais incontinent aprés que l'arrierefaix en est tout-à-fait détaché, on voit couler le sang tout pur : & le sujet pour lequel ces vuidanges fluënt beaucoup, & sont extrémement rouges le premier jour, est que les vaisseaux contre lesquels cét arrierefaix étoit joint & attaché dans la Matrice, sont tout recemment ouverts : mais le sang coulant peu à peu avec moins d'abondance, à cause que la plus grande plenitude a esté évacuée dans l'abord, il s'en caille & grumele quelques petites goutes à l'extrémité de tous ces vaisseaux dont ils sont bouchez, aprés quoy il ne s'en écoule plus que la partie la plus sereuse ; c'est d'où vient que ces vuidanges commencent le deuxiéme & le troisiéme jour à estre plus pâles & moins teintes, & qu'en suite de cela leur couleur sanglante diminuë toûjours, à proportion que les vaisseaux se referment, jusques à ce qu'elles sortent comme blanches ; ce qui arrive lorsque ces vaisseaux étant presque entierement clos & reünis, il n'en distile plus que de simples humiditez, comme aussi de toute la substance de la Matrice, à travers laquelle il en suinte & transude pareillement beaucoup. Or ces humiditez sereuses acquierent par la chaleur de ces lieux une consistance un peu épaisse, & plus ou moins,

ſelon qu'elles en ſortent en grande ou en petite quantité, & ſelon la longueur du temps qu'elles y ſejournent. Pour lors les vuidanges ſont preſque ſemblables en couleur & en conſiſtance à du lait trouble, ce qui fait croire à tout le monde, que c'eſt celuy des mammelles qui s'évacuë ainſi par bas; mais dans la verité, c'eſt un pur abus qui eſt auſſi grand qu'il eſt commun.

Pour moy je ne reconnois pas d'autre cauſe du changement ordinaire de la couleur & de la conſiſtance de ces vuidanges, comme auſſi de la diminution de leur quantité, que celle que nous voyons journellement dans la ſuppuration d'une grande playe faite en une partie charnuë; car dans le premier abord que la playe eſt faite, il s'en écoule du ſang tout pur, & en quantité aſſez grande, à cauſe des vaiſſeaux qui ſont pour lors ouverts; mais quelque temps aprés, & pendant le premier & le ſecond jour, il n'en ſuinte plus que des ſeroſitez ſanglantes, dautant que quelques petites portions de ce ſang s'étant caillées aux ouvertures de ces vaiſſeaux, ils en ſont en partie bouchez; & l'étant enſuite davantage, il en ſort un pus blanc, lequel provient des humiditez, qui tranſudant à travers la ſubſtance des chairs, & de ces vaiſſeaux qui ont eſté nouvellement refermez, acquierent une conſiſtance épaiſſe & blanchâtre par la chaleur de la partie, & par le ſejour qu'elles y font. Or pour bien concevoir la choſe par cette comparaiſon, il faut s'imaginer qu'il ſe faſſe une eſpece de playe à la Matrice par le détachement de l'arrierefaix, à raiſon dequoy il arrive, s'il faut ainſi dire, une eſpece de ſuppuration, dont le pus & les excretions ſont les vuidanges qui s'en écoulent.

Ceux qui croyent quand ces vuidanges ſont blanches que ce ſoit le lait des mammelles qui fluë par la Matrice, ſe fondent ſur ce qu'il s'en évade ordinairement à meſure que cette évacuation ſe fait; & diſent outre cela, qu'on voit bien à la couleur & à la conſiſtance, que c'eſt effectivement du lait; mais s'ils ſçavoient bien l'anatomie, ils connoîtroient qu'il n'y a aucun conduit qui ait pour ce ſujet communication des mammelles avec la Matrice; ſi ce n'eſt qu'ils penſent que cela ſe faſſe par le moyen de cette Anaſtomoſe imaginaire de la veine mammaire avec l'épigaſtrique; ce qui abſolument ne peut pas eſtre, parceque l'une & l'autre de ces deux veines ne vont aucunement aux mammelles ny à la Matrice, comme il ſe voit mani-

festement par l'anatomie ; car la mammaire vient de la soûclaviere pardessous le *sternon*, sans donner aucune ramification aux mammelles, & sans mesme les toucher, & l'épigastrique naist des iliaques, sans avoir aucune communication avec la Matrice.

Dulaurens qui sçavoit bien qu'il étoit impossible pour cette raison, que le lait passât des mammelles à la Matrice par une telle voye, se figure un autre chemin qui est tout aussi éloigné de la verité que le premier. Son opinion est que le lait & le sang refluënt des veines thoraciques, qui arrosent les mammelles, à la veine axillaire, & puis de l'axillaire, au tronc de la veine cave, par la continuité duquel ils découlent dans le rameau hypogastrique, & de là finalement dans la Matrice ; mais outre qu'il seroit bien difficile que le lait qui auroit fait un tel chemin pût sortir ; sans estre tout-à-fait meslé avec le sang, c'est que le mouvement circulaire du sang qu'il ne connoissoit pas, nous montre tres-évidemment que cela est impossible, à cause qu'il remonte au cœur par la partie inferieure de la veine cave, sans qu'elle puisse rien apporter à la Matrice ; c'est ce qui fait voir qu'il n'a pas mieux rencontré que les autres, pour nous faire connoître comment cela se peut faire.

Quant à moy je croy avec beaucoup plus de raison (ce me semble) que ce n'est pas le lait des mammelles, qui s'évacuë de la sorte par ces vuidanges ; mais que ce sont seulement ces humiditez abondantes & superfluës, qui distilent & transudent des vaisseaux & de la substance de la Matrice, comme je l'ay expliqué, par le moyen dequoy toute l'habitude du corps étant beaucoup desemplie, il n'en reste pas assez pour estre porté aux mammelles, & n'y affluant plus rien, ou peu de chose, ce qui est contenu en elles est dissipé par transpiration, & digeré par la chaleur naturelle des parties ; car le lait par cette évacuation se tarit ainsi que nous pourrions voir la chose arriver à un étang qu'on voudroit dessécher, duquel il ne seroit pas absolument necessaire de faire écouler les eaux qui le forment ; mais il suffiroit seulement de détourner le ruisseau qui en seroit la source pour le conduire en un autre lieu ; ce qu'ayant fait, & ne fluant plus de nouvelles eaux en cét étang, il se tariroit bien-tost, tant pour estre dissipé en vapeurs, que pour estre embû de la terre sur laquelle il a son lit. C'est pourquoy par mesme raison, si nous voyons que les Nourrices n'ont pas ordinairement leurs purga-

purgations, c'est à cause que toutes les humeurs abondantes en leurs corps étant portées aux mammelles, & vuidées au moyen du continuel succement qu'en fait l'enfant, il n'en reste pas de superfluës qui puissent estre la matiere des menstruës; & il n'est pas besoin pour ce sujet que ce sang menstruël soit porté de la Matrice aux mammelles, afin que le lait des nourrices en soit engendré, mais il suffit que les humeurs fluënt vers elles, sans aller à la Matrice: de mesme, il n'est pas necessaire que le lait des mammelles soit porté à la Matrice pour estre évacué par ces vuidanges; car c'est assez seulement que les humeurs soient attirées & portées vers elle, sans aller aux mammelles. *Natura enim ita fert, ne humor locis pluribus simul erumpere soleat. Arist. de hist. anim. lib. 7. cap.* 11.

Nous ne devons pas aussi croire, comme quelques-uns s'imaginent, que le sang qui coule aprés l'accouchement, soit un sang mauvais & corrompu, & le residu du meilleur que l'enfant a pris pour sa nourriture, comme aussi qu'il soit resté vers ces lieux durant tout le temps de la grossesse; car c'est un sang qui sortant immediatement des vaisseaux, qui sont pour lors ouverts par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, est tout semblable à celuy qui est au reste du corps, auquel il ne se remarque incontinent aprés l'accouchement aucun changement, si ce n'est par autant d'alteration que luy peut causer la disposition du lieu d'où il sort, & selon qu'il fluë promptement ou doucement, & qu'il est meslé avec les autres immondices qui s'écoulent en ce temps, ou qu'il fait de sejour dans la Matrice, aprés estre hors de ses vaisseaux. S'il étoit ainsi resté autour de la Matrice, comme quelques-uns veulent, ou en elle, sans avoir eû le mouvement circulaire pendant tout le temps de la grossesse, il est tres-certain qu'il se seroit pourri par necessité, de mesme que nous voyons que l'eau d'une mare, faute d'agitation & de mouvement, est infectée & corrompuë; mais il n'y a pas d'autre superfluité ou residu de la nourriture de l'enfant, que ce sang grossier, dont toute la masse de l'arrierefaix est pleine.

Aprés avoir fait connoître la nature & qualité de ces vuidanges, nous dirons que tant à l'égard de la quantité, que du temps & de la durée de cette évacuation, il n'y a pas de regle certaine & particuliere; car aucunes femmes en ont beaucoup & longtemps, & d'autres fort peu, tant pour ce qui est de leur quan-

tité, que pour leur durée : cela se fait & arrive ordinairement selon la saison, la region, & l'âge, selon le temperamment plus ou moins chaud & humide, l'habitude plus ou moins replete, & selon que les vaisseaux restent plus ou moins long-temps ouverts; mais en general nous dirons que l'évacuation en est le plus souvent achevée en quinze ou vingt jours, & plûtost ou plus tard, selon les choses que nous venons de remarquer, & indifferemment tant pour les femmes qui sont accouchées d'un mâle, que pour celles qui ont fait une femelle, pendant quoy les vuidanges diminuënt continuellement en quantité de jour en jour, jusques à ce qu'elles cessent tout-à-fait à la fin de ce temps, aprés lequel les lieux restent encore quelque peu humides, sans qu'il fluë manifestement aucune chose, sinon à celles qui sont sujettes aux fleurs blanches, ou à celles qui usent du coït peu de jours aprés qu'elles sont accouchées, à cause que par son action toute la Matrice est agitée, & les humeurs y affluant pour ce sujet en grande abondance, empêchent que ses vaisseaux ne se puissent refermer si facilement qu'ils font à celles qui demeurent en repos : c'est ce qui fait que certaines femmes ont quelquefois de continuelles vuidanges de la Matrice durant plus de six semaines ou deux mois entiers aprés leur accouchement, & mesme quelquefois encore plus long-temps, parcequ'elles ne s'abstiennent pas du coït comme elles devroient faire. Or ce que nous disons doit s'entendre des accouchemens à terme; car ensuite de l'avortement, d'autant plus que le *fœtus* est petit, & que la femme est grosse de moins de temps, d'autant moins aussi a-t-elle ordinairement de ces vuidanges.

Les signes des bonnes & loüables vuidanges, sont qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours, & qu'elles perdent peu-à-peu cette teinture de sang, pour devenir comme blanches, qu'elles soient de consistance égale, sans aucuns caillots ny grumeaux, qu'elles n'ayent aucune feteur ny mauvaise odeur, qu'elles soient sans acrimonie, & qu'elles fluënt en une moderée quantité.

Nous disons qu'il faut qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours, parce qu'autrement elles ne seroient veritables vuidanges, mais un pur flux de sang qui seroit tres-dangereux; & qu'elles perdent peu-à-peu cette couleur rouge

pour devenir comme blanches ; ce signe nous démontre que les vaisseaux qui avoient esté ouverts se sont peu-à-peu refermez ; qu'elles soient de consistance égale sans caillots ny grumeaux ; par ce moyen nous sommes assurez qu'il n'y a aucun mélange d'autres matieres étranges, & qu'elles sont dominées & regies par la nature ; qu'elles n'ayent aucune feteur ny mauvaise odeur, & qu'elles soient sans acrimonie ; en ce cas nous connoissons qu'il n'y a pas danger de corruption, ny d'inflammation à la Matrice ; & qu'elles fluënt en une moderée quantité, afin que la seule superfluité des humeurs en soit évacuée ; car si les vuidanges fluoient en si grande abondance, qu'il en survînt syncope & convulsion, la femme seroit en danger de la vie, comme nous assure *Hipocrate* en l'Aphor. 56. du 5. Livre. *Si muliebri profluvio convulsio, & animi defectus superveniat, malum est.* Si (dit-il) au flux des femmes, il survient défaillance de cœur & convulsion, c'est un mauvais signe, & dans l'Aphorisme suivant il ajoûte. *Menstruis abundantibus morbi eveniunt : & subsistentibus accidunt ab utero morbi.* Si les menstruës, ou vuidanges de la Matrice fluënt trop abondamment, il arrive des maladies : & si elles sont supprimées, cela provient des indispositions de la Matrice. Les maladies qui arrivent lorsque les vuidanges fluënt avec trop d'abondance, sont comme nous avons dit en ce premier Aphorisme, la convulsion, & la syncope, ou défaillance de cœur ; & si la femme n'en meurt, elle en est tres-affoiblie, elle amaigrit, elle reste long-temps avec les pâles couleurs, les jambes & les cuisses luy enflent, ensuite dequoy souvent elle devient toute bouffie, & mesme quelquefois hydropique. Pour ce qui est des maladies qui viennent de la suppression des vuidanges, nous en ferons mention au Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause.

LA Matrice est abreuvée de tant d'humiditez pendant la grossesse, & il y affluë de toutes parts une si grande abon-

dance d'humeurs dans l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement, que s'il ne s'en fait ensuite une suffisante évacuation, la femme est en danger qu'il ne luy arrive plusieurs fâcheux accidens, & souvent mesme la mort. *Hipocrate* le declare assez bien par ces paroles, au Livre de la nature de l'enfant. *Si enim non purgetur mulier à purgationibus partus, morbus magnus ipsam corripiet, & periculum vitæ incurret, nisi cito curetur.* Parceque ces humeurs se corrompant par le sejour qu'elles y font, ne manquent pas d'y causer grande inflammation; c'est ce qui fait que la suppression des vuidanges est un des plus dangereux accidens qui puissent arriver à la femme aprés son accouchement, & particulierement si dans les premiers jours (qui est le temps auquel elles devroient beaucoup fluer) elles viennent à s'arrêter entierement & subitement; car pour lors il survient fiévre aiguë, grand mal de teste, douleur aux mammelles, aux reins & aux lombes, suffocation de Matrice, & une inflammation qui se communique incontinent par tout le bas ventre, lequel devient fort tendu & enflé: Il arrive aussi une grande difficulté de respirer, des étouffemens, des palpitations de cœur, des syncopes, des convulsions, & souvent la mort si la suppression continuë; ou si la femme en échape, elle est en danger qu'il ne se fasse un abscés dans sa Matrice, & mesme quelque *cancer* ensuite, ou qu'il n'arrive de grands apostemes au bas ventre, à cause de la proximité du lieu, comme aussi des gouttes sciatiques, & des clodications, ou des inflammations & abscés aux mammelles & à la poitrine, si les humeurs sont portées vers ces parties. C'est pourquoy *Galien* au 3. Comm. du 3. Liv. *des Epid.* a eu grande raison de dire, que la suppression des vuidanges qui doivent estre évacuées aprés l'accouchement, étoit beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstruës ordinaires.

Les causes de la suppression des vuidanges procedent, ou d'un grand flux de ventre, dautant qu'il se fait pour lors une trop grande évacuation d'humeurs, qui détourne & fait cesser celle des vuidanges, ou de quelques fortes passions de l'ame, telles que sont la grande peur & la tristesse, ou quelque fâcherie & saisissement; car ces choses concentrent, & font subitement retirer les humeurs au dedans, & par leur trop prompt & soudain retour, elles causent quelquefois la suffocation. Le grand

froid arrête les vuidanges, parcequ'il resserre les vaisseaux & les pores de la Matrice, & faisant cailler le sang à leurs orifices, & mesme dans la substance de la Matrice, il empêche que toutes les humeurs qui y étoient affluées par les douleurs de l'accouchement, n'en exsudent facilement : l'usage des choses astringentes produit encore le mesme accident; comme aussi le boire trop froid, dautant que cela empêche que les humeurs qui en sont condensées & épaissies ne coulent si facilement : & la forte & frequente agitation du corps, en les épanchant & dispersant par toutes les parties, ne permet pas pareillement qu'elles soient évacuées par la Matrice.

Pour bien procurer l'évacuation des vuidanges, il faut que la femme évite toutes ces perturbations d'esprit, qui en ont pû causer la suppression; qu'elle soit couchée ayant la teste & la poitrine un peu élevées, se tenant en grand repos, afin que les humeurs soient plus facilement portées en bas par leur pente naturelle; qu'elle observe un bon regime de vivre qui tende à chaleur & humidité; qu'elle use plûtost de viandes boüillies que rôties, & de seuls boüillons avec un peu de gelée, si elle a la fiévre; qu'elle évite toutes choses astringentes; que sa ptisanne soit faite avec celles qui sont un peu aperitives, comme sont les racines de chicorée, de chiendent, & d'asperges, avec un peu d'anis & de houbelon; & elle prendra de fois à autre dans un verre, de cette ptisanne, un peu de syrop de capilaires; & sur tout elle se donnera garde de ne pas boire trop froid. On luy donnera aussi des clysteres qui puissent attirer les humeurs en bas, & on luy étuvera les parties basses d'une décoction émolliente & aperitive, faite avec les mauves, guimauves, parietaire, camomille, melilot, racines d'asperges, & la graine de lin, de laquelle décoction on pourra aussi faire injection dans la Matrice, & du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuire pour les passer à travers un gros tamis, on fera un cataplasme, auquel on ajoûtera beaucoup d'huile de lys, ou axonge de porc, pour mettre bien chaudement sur le bas ventre; réchauffant de temps-en-temps ce cataplasme dans sa mesme décoction : avec cela on luy fera de fortes frictions tout le long des cuisses & des jambes, principalement vers le dedans, en les lavant chaudement de cette décoction émolliente que nous venons de dire; on pourra mesme appliquer de grandes ventouses sur le haut

des cuisses en leur partie interne. Il ne seroit pas encore mauvais de se servir pour ce sujet d'un parfum fait avec drogues aromatiques, si ce n'étoit qu'il cause une pesanteur de teste, comme l'a remarqué *Hipocrate* en l'Aphorisme 28. du 5. Livre, où il dit, *suffitus aromatum muliebria educit. Sæpius verò & ad alia utilis esset, nisi capitis induceret gravitatem.*

Or pendant qu'on met toutes ces choses en usage, on n'oubliera pas la saignée du pied, ou celle du bras, selon que les accidens causez par la suppression des vuidanges le requierent; & il ne faut pas pour lors suivre aveuglement l'opinion de plusieurs femmes, qui croyent que la saignée du bras est pernicieuse en cette occasion. Elles ont presque toutes cette imagination si fortement enracinée dans leur teste, que si une accouchée vient à mourir aprés avoir esté saignée du bras, elles ne manquent pas de dire absolument, que ç'en a esté la cause : mais elles font tels discours sans aucune connoissance; car la saignée du bras doit estre quelquefois préferée à celle du pied, & d'autrefois celle du pied se fait plus surement que celle du bras; comme par exemple, supposons une femme fort replete d'humeurs dans toute l'habitude, qui ait suppression de ses vuidanges, pour raison dequoy une inflammation de Matrice luy soit survenuë, ayant outre cela une grosse fiévre, & une grande difficulté de respirer, ainsi qu'il arrive ordinairement en ces rencontres : Il est tres-certain que si on saignoit d'abord du pied cette femme, qui est extrémement plethorique, on attireroit vers la Matrice une si grande abondance de ces humeurs, dont toute l'habitude regorge, que son inflammation en seroit beaucoup augmentée, & par consequent tous les accidens de la maladie; mais il vaudroit bien mieux en ce cas désemplir au plûtost l'habitude par la saignée du bras premierement, aprés quoy les plus pressans accidens étant en partie diminuez, on pourroit fort à propos venir à celle du pied; car par ce moyen la nature qui étoit presque accablée sous le faix de l'abondance des humeurs, en étant allegée d'une partie, domine & regit plus facilement le reste; mais au contraire, s'il y a suppression de vuidanges, sans apparence de grande plenitude au corps, & sans aucun notable accident, pour lors on peut pratiquer d'abord la saignée du pied si on le souhaite : neantmoins je trouverois souvent plus à propos qu'elle fût precedée de quelqu'une du bras, pour dégager

par ce moyen plus promptement la poitrine, à laquelle on doit particulierement avoir égard en cette occasion. C'est pourquoy je ne suis pas de l'opinion de *Mercurial*, qui veut qu'en toutes suppressions de vuidanges on saigne toûjours d'abord la femme du pied; & non pas du bras.

CHAPITRE XI.

De l'inflammation qui survient à la Matrice aprés l'accouchement.

LA suppression des vuidanges dont nous venons de parler, cause tres-souvent, principalement au commencement des couches, une inflammation à la Matrice, qui est une tres-dangereuse maladie, & qui fait mourir la plus grande partie des femmes à qui elle arrive. Elle leur vient quelquefois aussi, à cause que la Matrice a esté contuse & blessée par quelque coup, ou par quelque chûte, & notamment pour avoir esté trop travaillée dans un mauvais & violent accouchement, par gens qui ne sont pas experts en l'Art, ou pour estre tombée dehors ensuite, ou bien parcequ'il est resté en elle quelque corps étrange, qui s'y corrompt, comme aussi pour avoir esté trop comprimée pendant les premiers jours, avec ces grosses compresses & ces serviettes roulées, que les Sages-femmes & les Gardes mettent sur le ventre de l'accouchée; afin (ce disent-elles) de la tenir en état; ce qui arrive encore d'autant plûtost que le sang émû & échauffé par l'agitation d'un rude travail, s'y porte pour lors en grande abondance, & y sejourne sans évacuation. J'ay vû plusieurs personnes qui croyent que de jetter l'arriere-faix de la femme dans le feu, ou bien dans les aisances, comme on fait souvent, cela est capable de luy causer ensuite, par une espece de sympathie, une inflammation de Matrice, pour lequel sujet ils aiment mieux qu'on l'enterre; mais c'est une opinion qui est entierement superstitieuse, & qui n'est fondée que sur une simple imagination.

On connoît l'inflammation de Matrice en ce qu'elle est tres-douloureuse, & beaucoup plus tumefiée aprés l'accouchement qu'elle ne devroit, & la femme sent une grãde pesanteur au bas

ventre, il y ſurvient grande tenſion, & il s'enfle & devient preſque auſſi gros qu'il étoit avant qu'elle fût accouchée; elle a difficulté d'uriner & d'aller à la ſelle; elle reſſent auſſi augmentation de douleur quand elle veut rendre ſes excrémens, à cauſe que la Matrice preſſe l'inteſtin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée, & qu'elle luy communique par proximité ſon inflammation auſſi-bien qu'à la veſſie; elle a toûjours pour lors outre cela une groſſe fiévre avec grande difficulté de reſpirer, & il luy ſurvient hoquet, vomiſſement, convulſion, & enfin la mort, ſi la maladie ne ceſſe en peu. La femme qui a reçu quelque contuſion, ou une violente compreſſion de la Matrice, eſt en grand danger qu'aprés l'inflammation (ſi elle n'en meure) il ne s'y faſſe un abſcés, ou qu'il n'y reſte quelque tumeur ſcirrheuſe, & meſme parfois un *cancer* incurable, qui luy fera mener le reſte de ſes jours une vie miſerable & languiſſante.

Pour ce ſujet on doit remedier à l'inflammation de Matrice auſſi-toſt qu'on s'en apperçoit; ce qu'on fera en temperant la chaleur des humeurs, & en détournant & évacuant leur abondance le plus promptement que faire ſe pourra, faiſant premierement l'extraction, ou procurant l'expulſion des choſes étranges qui ſeroient retenuës en la Matrice aprés l'accouchement, de la maniere que nous avons enſeignée en ſon lieu, & ſur tout la traitant en ce temps avec tres-grande douceur, ſans uſer d'aucune violence, de peur que le mal ne s'augmente.

Les humeurs ſeront temperées par le regime de vivre, lequel doit eſtre rafraichiſſant, uſant de viandes qui nourriſſent peu: c'eſt pourquoy elle ſe contentera pour toute nourriture de ſeuls boüillons, faits avec veau & volaille, obſervant qu'ils ne ſoient pas trop forts de viande; on y fera boüillir des herbes rafraîchiſſantes, comme laituë, pourpier, chicorée, bourroche, oſeille, & autres; Elle s'abſtiendra de vin, & elle boira de la ptiſanne faite avec racine de chicorée, chiendent, orge, & reguelıſſe; elle pourra encore uſer d'émulſions faites avec les ſemences froides & l'eau d'orge. La femme gardera auſſi un grand repos dans ſon lit, elle n'aura le ventre ſerré d'aucun bandage, & il luy ſera tenu libre avec lavemens anodins ſimplement, à cauſe que s'ils avoient quelque acrimonie, ils exciteroient des épreintes, qui cauſeroient une extréme douleur à la Matrice enflâmée; & entre toutes les paſſions de l'ame elle évitera la colere.

On

On évacuera & on détournera l'abondance des humeurs par le moyen de la ſaignée, laquelle ſe doit faire au commencement du bras, & non du pied, pour la raiſon dite au précedent Chapitre, la reïterant ſans beaucoup perdre de temps (car l'accident eſt tres-preſſant) juſques à ce que la plus grande plenitude ſoit évacuée, & l'inflammation de Matrice un peu diminuée, aprés quoy on viendra à celle du pied, ſi la choſe le requiert. Il ſera bon auſſi de mettre ſur le ventre une grande emplâtre de cerat refrigerant de *Galien*, ou d'y faire une embrocation d'huile roſat, ou de celle d'amandes douces mêlée avec un peu de vinaigre. On pourra meſme faire quelques injections dans la Matrice, pourvû que ce ne ſoit avec aucune choſe aſtringente, de peur qu'en faiſant encore plus grande ſuppreſſion des vuidanges (qui coulent toûjours tres-peu en cette rencontre) on ne vînt à augmenter la maladie : c'eſt pourquoy on ſe ſervira ſeulement des remedes qui temperent ſans aucune aſtriction, comme ſont l'eau d'orge avec huile violat, ou le lait tiede; obſervant auſſi pour le meſme ſujet, de n'uſer d'aucune choſe qui ſoit trop rafraîchiſſante, & d'éviter pareillement toutes ſortes de diuretiques; car dans cette fâcheuſe maladie il faut tenir un certain milieu pour ſa cure, duquel ſi on s'écarte tant ſoit peu, on ne manque pas de l'augmenter; parceque ſi on donne des remedes pour provoquer les vuidanges, pour lors l'inflammation devient d'autant plus grande qu'il afflue d'humeurs à la Matrice; & ſi on uſe de remedes rafraichiſſans, la ſuppreſſion des vuidanges qui avoit eſté cauſe de l'inflammation, eſt encore augmentée. C'eſt pourquoy le principal de la curation conſiſte à faire une bonne & ample évacuation par le moyen de la ſaignée, afin de ſuppléer au defaut de celle qui ſe devroit faire par les vuidanges.

Quelquefois l'inflammation de Matrice ſe convertit en apoſteme, qui rend une grande abondance de matiere; pour lors il y a grand danger de corruption en cette partie, tant à cauſe de ſa chaleur & de ſon humidité, qui en ſont les principes, que parcequ'on n'y peut pas appliquer ny faire tenir facilement les remedes propres : c'eſt pourquoy n'y ayant lieu de faire autre choſe, on eſt obligé de ſe contenter du regime univerſel, & d'injections deterſives, qui en puiſſent nettoyer la matiere, afin que la corruption n'en ſoit augmentée par ſon trop long ſejour;

ce qu'on fera avec une décoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle on mêlera du miel rosat, ou du syrop d'absynthe, l'aiminant un peu d'esprit de vin, si la corruption étoit grande. Mais si l'aposteme se convertit en ulcere chancreux, comme il arrive souvent, alors quelques remedes qu'on puisse faire à cette fâcheuse maladie, elle durera jusques à la mort, pour lequel sujet on doit seulement se contenter de choses paliatives avec un bon regime de vivre, & suivre en cela le precepte d'*Hipocrate*, en l'Aphorisme 38. du 8. Livre. *Quibus occulti cancri fiunt, non curare melius: curati enim citius intereunt, non curati verò longius vitam trahunt.* Il vaut mieux (dit-il) ne pas traiter les chancres occultes & cachez; car si on les traite, les malades en meurent plûtost, & ceux à qui on ne fait rien, vivent plus long-temps. Or par chancre occulte, il entend parler de ceux qui viennent au dedans du corps, & principalement de celuy qui arrive à la Matrice.

CHAPITRE XII.

Du scyrrhe de la Matrice.

LA Matrice qui est continuellement abreuvée de la superfluité des humeurs de toute l'habitude du corps de la femme, devient assez souvent scyrrheuse, à cause qu'il se fait obstruction aux voyes qui devroient laisser écouler ces superfluitez; ce qui arrive quelquefois ensuite de l'inflammation qui n'a pas esté resoluë, ou qui n'a pas suppuré, quand la plus subtile partie des humeurs est seulement repoussée ou dissipée, la plus grossiere restant infiltrée & retenuë dans la propre substance de la Matrice, à quoy contribuë l'usage des remedes trop froids & astringens (soit qu'on les applique sur le ventre de la femme, ou qu'on les introduise dans la Matrice, en injection ou autrement) ou bien de ceux qui sont trop resolutifs.

Il n'y a quelquefois que le col interne de la Matrice qui est scyrrheux; pour lors la Matrice n'est guere plus grosse qu'à l'ordinaire; mais d'autresfois tout son corps est endurcy aussi-bien que son col interne, & est extrémement tumefié, comme il arrive souvent ensuite d'une inflammation survenuë aprés l'ac-

couchement, ou bien en d'autres temps, ensuite d'un déreglement, ou d'une longue suppression de menstruës.

Le scyrrhe de la Matrice se connoît facilement par l'attouchement, soit en mettant la main sur le ventre de la femme, ou en introduisant le doigt dans le *vagina*; car on sent le corps de la Matrice beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, avec grande dureté; son orifice interne est aussi plus gros, plus dur, plus inégale & plus court, & il est sans douleur considerable, quand le scyrrhe ne participe aucunement de l'inflammation, & qu'il n'est pas disposé à dégenerer en *cancer*; car si cela étoit, il y auroit grande douleur à la partie. La femme qui a la Matrice scyrrheuse, ressent une lassitude par tout le corps, une grande pesanteur au bas du ventre, elle a douleur aux reins, aux eines, & aux cuisses, envie frequente d'uriner, & la douleur s'augmente quand elle veut rendre ses excrémens, à cause de la compression que la Matrice fait à l'intestin droit, & à la vessie; & les menstruës ou les vuidanges sont entierement supprimées, ou coulent tres-peu, & sans aucune regle, à cause de l'obstruction qui est en la partie.

Comme la Matrice est une partie destinée à l'évacuation de toutes les humeurs superfluës du corps de la femme, il est certain que le scyrrhe qui y survient est une maladie tres-fâcheuse, laquelle mesme est souvent suivie de plusieurs autres qui sont mortelles, parceque ces superfluitez ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, refluënt en toute l'habitude, & particulierement vers les parties principales, qu'elles alterent & corrompent dans la suite, & ces humeurs étant long-temps retenuës en la substance de la Matrice, & venant à s'y fomenter, acquierent une corruption maligne, qui fait souvent degenerer le scyrrhe en un *cancer* incurable. C'est pourquoy on y doit remedier le plûtost qu'il sera possible. *Ætius* dit avec grande raison que le scyrrhe de la Matrice se guerit facilement lorsqu'il n'est qu'en son col, & difficilement quand il est en son fond. J'ay vû neantmoins la femme d'un Avocat avoir tout le corps de la Matrice scyrrheux durant plus de huit mois, ensuite d'un avortement qu'elle eût au cinquiéme mois de sa premiere grossesse, laquelle en guerit parfaitement, & mesme devint grosse aprés ce temps, nonobstant que ce scyrrhe fût au commencement gros comme la teste d'un enfant, lequel ne diminua que peu-à-peu en gros-

seur & en dureté. Ce scyrrhe étoit si gros, qu'un certain Medecin qui fut mandé aprés moy pour voir cette femme avec Monsieur du *Tertre* mon Confrere, croyant que ce fut un second enfant qui étoit resté en la Matrice, luy donna plusieurs violens remedes qu'il luy fit prendre par la bouche, l'assurant qu'ils étoient specifiques pour chasser l'enfant mort, & qu'il la gueriroit dans trois jours, en luy faisant vuider ce qui étoit contenu en sa Matrice; mais au lieu de cela, s'étant lourdement trompé en son jugement, il augmenta beaucoup la maladie, par l'irritation de ses remedes, qui mirent la femme en grand danger de mort.

De quelque nature que puisse estre le scyrrhe, on ne doit pas saigner du pied la femme, ny la baigner dans le commencement de sa curation, comme plusieurs personnes font sans raison; car toute l'habitude du corps étant replete, les humeurs qui se porteroient vers la Matrice ne pouvant pas en estre évacuées, à cause de l'obstruction qui est en la partie, augmenteroient la maladie, ou s'y corrompant par un long sejour, pourroient mesme convertir le scyrrhe en *cancer*. C'est pourquoy avant que de se servir de ces deux remedes, on vuidera suffisamment la plenitude du corps par la saignée du bras, & par de petites purgations douces, usant aussi de remedes émolliens, tant de ceux qu'on peut appliquer sur le ventre, soit huiles ou axonges, ou cataplasmes, que de ceux qu'on peut introduire dans la Matrice en injection, en vapeur, & en fumée, lesquels ne doivent avoir aucune acrimonie, ensuite dequoy la femme pourra se servir du demy-bain, ou du bain entier, & on la saignera du pied aprés qu'elle aura usé des bains durant quelques jours: mais sur toutes choses qu'elle s'abstienne du coït, & qu'elle observe un bon regime de vivre durant tout ce temps, qui tende entierement à temperer & à rafraichir les humeurs de toute l'habitude du corps.

CHAPITRE XIII.

Du Cancer *de la Matrice.*

LE *cancer* succede souvent au scyrrhe dont nous avons parlé; ce qui arrive lorsque les humeurs, dont la substance de la

Matrice étoit abreuvée, viennent à s'échauffer par une fermentation qui s'en fait, à cause de leur trop long sejour en cette partie, aprés quoy ces mesmes humeurs acquierent une acrimonie maligne qui ulcere la Matrice. Le *cancer* vient aussi ensuite de l'inflammation, ou de l'aposteme de la Matrice, qui arrivent quelquefois aprés l'accouchement. Il peut encore arriver en d'autres temps & à toutes sortes de femmes, tant aux jeunes qu'aux vieilles, & mesmes aux filles, les fleurs blanches malignes, & les vieilles gonorrhées y peuvent aussi beaucoup contribuer par l'érosion qu'elles font à la Matrice: mais il arrive plus frequemment dans le temps que les femmes sont en âge de perdre tout-à-fait leurs menstruës, qui est depuis quarante ans jusques à cinquante, à cause que les vaisseaux de la Matrice qui avoient coûtume de servir reglément à cette évacuation, commençant pour lors à se fermer & se reünir peu-à-peu, & les menstruës étant supprimées pour ce sujet durant plusieurs mois, il s'amasse une grande abondance de sang, dont toute la substance de la Matrice se remplit si extraordinairement, que souvent la nature qui n'est plus reglée, fait un subit & violent effort pour s'en décharger; ce qui cause la ruption de quelques vaisseaux considerables de la Matrice; ensuite dequoy il arrive de grandes pertes de sang, qui se renouvellent tres-frequemment, à cause que la fluxion continuelle des humeurs qui se fait sur cette partie, empêche que l'ouverture de ces vaisseaux ne se puisse reünir, & y cause des ulceres qui deviennent malins dans la suite, & se convertissent enfin en un *cancer* incurable.

La femme qui a un *cancer* à la Matrice, y ressent une douleur pongitive & aggravante, à cause de l'acrimonie des humeurs qui découlent de l'ulcere, & à cause du poids de la partie, qui est toûjours en mesme temps scyrrheuse. Cette douleur se communique au reins & aux eines, & la femme sent une grande pesanteur au bas du ventre, & des lassitudes par tout le corps; elle a difficulté d'uriner; il sort de la Matrice une sanie fetide, aqueuse, noirâtre, & souvent sanglante, & quelquefois le sang en sort tout pur. Quand l'ulcere est au col interne de la Matrice, comme il arrive le plus souvent, on le sent avec le doigt, & on le peut facilement voir avec le dilatatoire; mais lorsqu'il est dans son fond, on le connoît par la sanie qui en sort. Ces ulceres sont toûjours inégaux, sordides, puants, & leur corru-

ption eſt quelquefois ſi grande, qu'il s'y engendre des vers, ainſi que j'ay vû arriver à la femme d'un Fripier, laquelle mourut peu de temps enſuite, comme je luy avois bien predit.

Quoyque pluſieurs charlatans ſe vantent effrontément de guerir le *cancer* de la Matrice qui eſt ulceré, il eſt neantmoins entierement incurable, tant à cauſe qu'il ne peut pas eſtre extirpé comme celuy des mammelles, que parce la Matrice eſt une partie qui reçoit continuellement les ſuperfluitez de toute l'habitude du corps de la femme; ce qui fait que la malignité de l'ulcere augmente journellement, nonobſtant tous les remedes qu'on y puiſſe apporter, juſques à ce qu'il faſſe enfin mourir miſerablement les pauvres femmes qui en ſont affligées, aprés leur avoir fait traîner une vie languiſſante, & pleine de continuelles douleurs, durant des années entieres, les faiſant perir toutes, comme je l'ay vû arriver en plus de trente femmes differentes, dont les unes n'ont vécu que cinq ou ſix mois enſuite de cette fâcheuſe maladie, d'autres ont duré un an, & quelques autres ont languy pendant deux ou trois années entieres, durant tout lequel temps elles ſouhaitoient ſouvent de mourir, pour eſtre délivrées des cruelles & continuelles douleurs qu'elles ſentoient.

J'ay vû quelques Chirurgiens entreprendre de guerir des femmes qui avoient des *cancers* de cette nature à la Matrice, en leur donnant le flux de bouche, & les traitant de la meſme maniere qu'on fait les perſonnes qui ont la maladie venerienne; mais au lieu d'en avoir un bon ſuccés, comme ils avoient vainement fait eſperer à ces pauvres femmes, ils leur ont au contraire acceleré la mort. Et ce qui merite d'eſtre bien obſervé par ceux qui s'apliquent à la curation de la maladie venerienne, eſt qu'ils peuvent bien guerir par le moyen de la ſalivation les mauvais ulceres, qui ne ſont qu'aux lévres externes de la vulve; mais qu'ils ſçachent que ceux qui ſont au propre corps de la Matrice, dont il ſort une abondance de ſanie fetide, s'irritent davantage par ce remede, & qu'ils ſe rendent encore plus incurables qu'ils n'étoient auparavant. C'eſt pourquoy ſi le Chirurgien entreprend de traiter le *cancer* de la Matrice, il faut que ce ſoit ſeulement d'une cure paliative, afin d'appaiſer, autant qu'il eſt poſſible, les extrémes douleurs que la femme reſſent, & cependant, qu'il faſſe connoître le danger de la vie où eſt la ma-

lade, afin qu'elle soit persuadée que l'augmentation de sa maladie vient de sa malignité, & non pas de l'effet des remedes dont elle peut user : mais de quelque nature que ces remedes puissent estre, tant ceux que la femme peut prendre au dedans du corps, que ceux dont elle se peut servir pour faire injection en la Matrice, ils ne doivent avoir aucune acrimonie ; car autrement ils ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, & d'irriter le *cancer*, ce qui la feroit encore plûtost mourir que si on ne luy avoit fait aucun remede, ainsi qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 38. du huitiéme Livre.

Or puisque le *cancer* de la Matrice est absolument incurable lorsqu'il est confirmé, qui est quand l'ulcere est sordide & puant, & d'une grandeur considerable, soit qu'il ait son siege au dedans du fond de la Matrice, soit qu'il n'occupe que son orifice interne, comme il arrive le plus souvent, on doit tâcher par toutes sortes de voyes de preserver la femme d'une si fâcheuse maladie, lorsqu'elle y a quelque disposition, à quoy sont sujettes les femmes qui ont leur Matrice scyrrheuse, & celles à qui il est survenu quelque aposteme, comme aussi celles qui ont souvent des pertes de sang, & celles qui n'ont plus réglément leurs menstruës, & qui sont d'âge à les perdre entierement ; car c'est en ce temps, ainsi que j'ay dit cy-dessus, que les femmes sont beaucoup plûtost affligées de cette maladie qu'en tout autre. Le plus souverain remede dont la femme de cét âge puisse user pour s'en preserver, est la saignée des bras souvent reïterée, afin de suppléer au defaut de l'évacuation menstruelle, & d'empêcher que le sang & les humeurs ne se portent en trop grande abondance à la Matrice. Elle doit se servir de temps-en-temps de ce remede durant quelques années, jusques à ce que la nature ait entierement perdu l'habitude qu'elle avoit d'envoyer le sang vers la Matrice pour l'évacuation des menstruës, & que les vaisseaux qui laissoient écouler ce sang soient tout-à-fait reünis ; & si la femme est sujette à des pertes de sang frequentes, elle s'abstiendra entierement du coït ; car il luy est extrémement préjudiciable, parceque dans son action la Matrice étant échauffée & agitée, la perte de sang en est tres-souvent excitée. Elle usera d'un regime de vivre rafraichissant & humectant ; elle évitera toutes choses aperitives & diuretiques, comme aussi tous violens purgatifs, & pour temperer d'autant plus l'a-

crimonie des humeurs, aprés avoir pris quelque legere purgation, elle pourra vivre durant quelque temps de lait de vache tout recemment trait, usant aussi par intervalles, & alternativement de boüillons de poulets, dans le corps desquels on mettra cuire en mesme temps un peu de semences froides : Mais afin que le lait luy puisse apporter tout le soulagement qu'on en peut esperer, on doit faire en sorte que ce soit le lait d'une vache bien saine, laquelle n'ait pas trop recemment fait son veau, & qu'elle soit nourrie de bons alimens; car autrement il luy seroit entierement préjudiciable, à cause que le lait de tous les animaux retient toûjours beaucoup de la qualité des mauvais alimens dont ils peuvent estre nourris, comme sont ces vaches que plusieurs gens nourrissent durant l'hyver, du reste des grains qui ont servy à faire de la bierre, & qui ne boivent que de l'eau corrompuë de quelque mare infectée. Si on faisoit bien reflexion à cela, on trouveroit que c'est-là souvent la cause pour laquelle le lait ne profite pas aux malades qui en prennent.

CHAPITRE XIV.

Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons déja parlé au dix-neuviéme Chapitre du premier Livre, du flux de ventre qui arrive à la femme grosse, auquel lieu on peut avoir recours, pour voir ce que nous en avons dit : c'est pourquoy nous nous contenterons de traiter succinctement en ce lieu-cy du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée, lequel procede souvent de ce que les alimens qui étoient dans l'estomach, & les matieres des intestins, sont tellement agitez & broüillez par les fortes compressions du ventre de la femme, durant son travail, par le moyen des douleurs de l'accouchement, que la nature ne les pouvant plus regir, les laisse écouler en abondance, aussi-tost qu'elle est accouchée; ce qui est aidé de ce que l'enfant étant long-temps au passage, & faisant une compression du *rectum*, empêche que la femme ne puisse vuider ses excrémens, lesquels étant retenus & grandement agitez dans les intestins, les debilitent,

lisent, & les irritent par l'acrimonie qu'ils y acquierent, ce qui cause tres-facilement ensuite le flux de ventre, à quoy contribuënt aussi quelquefois des clysteres trop acres qu'on avoit donnez à la femme, pour luy procurer les douleurs de l'accouchement, lesquels elle n'avoit pas entierement rendus, une partie en étant restée dans les intestins, qui les échauffe & les irrite extrémement.

De quelque nature que le flux de ventre de la femme nouvellement accouchée puisse estre, & de quelque cause qu'il puisse proceder, il est toûjours tres-fâcheux, & la met souvent en grand peril de la vie, parcequ'il détourne & empêche l'évacuation des vuidanges de la Matrice, lesquelles étant supprimées causent toûjours de tres-pernicieux accidens, & mesme tres-souvent la mort. *Hipocrate* au 3. Liv. *des malad. pop.* nous donne trois notables exemples de differentes femmes, dont deux moururent le septiéme jour aprés avoir avorté, & la troisiéme dura jusques au quatorziéme jour aprés son accouchement, & mourut pareillement, ayant eû durant tout ce temps, aussi-bien que les deux premieres, le flux de ventre. Mais ne nous arrêtons pas à rechercher d'autres exemples dans les Auteurs, pour prouver une chose que l'experience nous fait connoître journellement. Ce qui est de plus fâcheux en cette maladie est, que tous les remedes qui seroient propres au flux de ventre augmentent encore la suppression des vuidanges, & ceux qui peuvent procurer l'évacuation des vuidanges supprimées, sont entierement contraires au flux de ventre; c'est pourquoy on n'ose pas faire prendre par la bouche à la malade aucune chose qui reserre, ny luy donner aucun clystere astringent, & mesme on ne peut pas la purger avec sureté dans le commencement de sa couche; c'est ce qui fait que le flux de ventre s'augmente assez souvent, n'étant pas possible d'y remedier pour lors de la maniere qu'on feroit en d'autres temps. Neantmoins il faut tâcher, autant qu'il est possible en ce temps, de faire quelques remedes convenables à cette fâcheuse maladie; ce qu'on fera en donnant à la malade de bons consommez, pour entretenir ses forces qui se diminuënt beaucoup par le flux de ventre; on luy donnera aussi des clysteres anodins, composez d'une simple décoction d'herbes rafraichissantes & émolientes, ou bien avec le lait & les jaunes d'œufs, pour appaiser la douleur, &

pour temperer l'acrimonie des matieres qui sont dans les intestins ; & si ce flux de ventre est accompagné de fiévre & d'autres accidens, on la pourra saigner pour suppléer au defaut des purgations. Mais si on voit que le flux de ventre mette la femme en plus grand danger de la vie, que ne feroit pas la suppression des vuidanges, on luy fera tous les autres remedes dont on a coûtume de se servir dans les autres temps, & aprés que le flux de ventre sera entierement arrété, on procurera le mieux qu'on pourra l'évacuation des vuidanges de la Matrice qui avoient esté supprimées, & on remediera aux autres accidens par des remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XV.

Des tumeurs du ventre appellées hernie-ventrales.

LA Matrice devient d'une grandeur si prodigieuse durant la grossesse, qu'elle emplit la plus grande partie du bas ventre, lequel dans sa disposition naturelle n'étant pas capable de la contenir, est contraint de s'étendre à proportion que la grosseur de la Matrice vient à augmenter ; ce qui se fait quelquefois si extraordinairement, & avec tant de violence, que le peritoine ne pouvant pas se dilater suffisamment, vient à se rompre, aprés quoy il se fait une separation des muscles, & une tumeur au mesme lieu, dans laquelle l'intestin, ou l'épiploon, & parfois mesme la Matrice tombent.

Cette rupture du peritoine se fait quelquefois au dessus, & d'autresfois au dessous du nombril, entre les deux muscles droits ; elle arrive aussi tres-souvent à l'umbilic, ou vers les eines, à cause que ces endroits sont les plus foibles parties du ventre. Elle est ordinairement causée par les grands efforts d'un mauvais travail, ou par ceux d'un violent vomissement ; ou d'un frequent éternuëment, ou par quelque coup que la femme aura reçu sur le ventre, ou par quelque chûte qu'elle aura faite, ou par autre chose capable de luy faire quelque subite violence ; à quoy les femmes grosses contribuënt beaucoup, en se serrant trop la poitrine & le haut du ventre dans leurs vêtemens pour paroître de plus belle taille ; ce qui fait

que leur ventre n'ayant pas la liberté de s'étendre également de tous côtez, souffre un plus grand effort qu'il ne devroit vers sa partie inferieure, où tout le fardeau de la grossesse est poussé.

Outre que cette maladie est tres-difforme, elle est encore fort incommode aux femmes; car elle leur cause souvent des refroidissemens d'estomach, des indigestions, des vomissemens, des coliques tres-douloureuses, & plusieurs autres accidens fâcheux, les mettant aussi quelquefois en peril de la vie, comme il arrive quand l'intestin qui est tombé hors de la rupture du peritoine ne peut estre repoussé au dedans du ventre, sans faire incision à la partie, ainsi qu'on est obligé de faire au *bubonocele*, lorsque l'intestin est retenu en l'eine. On a vû mesme quelquefois la Matrice estre poussée hors du ventre au commencement de la grossesse dans des ruptures de cette nature, laquelle n'ayât pas pû estre remise, a esté cause de la mort de la femme, parceque l'enfant ne laissant pas d'y prendre son accroissemeut, la tumeur devenoit d'une telle grosseur, qu'il étoit impossible de repousser, ny de reduire la Matrice dans sa situation naturelle. *Senerte* au 9. Ch. de la 1. Part. du 2. Liv. *des maladies*, fait mention d'un semblable accident arrivé à la femme d'un Tonnelier au commencement de sa grossesse, laquelle en aidant son mary à courber avec grande force une perche, reçut un violent coup de cette perche vers l'eine gauche, qui luy causa une rupture du peritoine, aprés quoy il survint aussi-tost une tumeur, qui en peu de temps s'augmenta tellement, qu'on ne pût jamais repousser au dedans du ventre la Matrice qui étoit contenuë dans cette tumeur, à cause de l'accroissement qu'y prenoit son enfant, qu'elle porta ainsi hors du ventre, comme dans un sac, n'étant recouvert que de la Matrice & de la peau seulement, jusques à ce qu'enfin le terme de l'accouchement étant venu, on fût obligé de luy tirer cét enfant par la section cesarienne, à cause de l'impossibilité qu'il y avoit de reduire la Matrice dans le ventre, afin qu'elle pût accoucher par la voye ordinaire. Cette operation sauva bien la vie à l'enfant, mais elle fut infructueuse à la mere, qui mourut quelque temps en suite.

Les femmes peuvent se preserver de ces sortes de ruptures du ventre, si elles évitent durant leur grossesse tout ce qui peut leur causer quelque subit & violent effort, laissant la liberté à leur ventre de s'étendre également de tous côtez. C'est pour-

quoy elles ne doivent avoir la poitrine ny le ventre aucunement ſerrez par leurs vêtemens durant tout le temps de leur groſſeſſe ; & ſi nonobſtant cette précaution, cét accident ne laiſſoit pas de leur arriver par les violens efforts d'un mauvais travail, le meilleur remede dont elles puiſſent uſer, eſt de porter un bandage propre, qui ſoit garny de compreſſes bien ajuſtées ſur la tumeur du ventre, afin de repouſſer au dedans les parties qui pourroient y tomber : & ſi la rupture eſt en un lieu où la Matrice y puiſſe eſtre pouſſée, comme il arriva à cette femme dont je viens de parler, & que la femme s'apperçoive d'avoir conçu, elle doit uſer d'une tres-grande precaution pour éviter ce fâcheux accident, & pour empêcher auſſi que la rupture ne ſoit encore augmentée par la groſſeſſe, comme il arrive preſque toûjours ; c'eſt pourquoy il ſeroit bon qu'elle ſe tînt au lit durant tout le temps de ſa groſſeſſe, ſi elle pouvoit avoir la commodité de le faire.

CHAPITRE XVI.

De l'inflammation des mammelles qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

TOut le ſang & les humeurs ſont tellement échauffez & agitez durant le travail, par les douleurs & par les efforts de l'accouchement, que les mammelles qui ſont compoſées de corps glanduleux & ſpongieux, recevant en trop grande abondance ces humeurs qui y affluënt de toutes parts, en ſont facilement enflammées, à cauſe que cette repletion en fait une diſtenſion tres-ſenſible & douloureuſe ; à quoy la ſuppreſſion des vuidanges de la Matrice, & la plenitude univerſelle du corps contribuënt beaucoup. Cette inflammation vient auſſi quelquefois de ce que la femme s'eſt trop ſerrée le ſein, ou pour y avoir receu quelque coup, ou pour s'eſtre couchée deſſus ; car ces choſes y font facilement contuſion ; comme encore pour avoir ceſſé de donner à tetter à l'enfant, dautant que par ce moyen, le lait qui eſt en grande quantité aux mammelles, n'en étant pas évacué, s'y échauffe, & s'y corrompt par un trop long ſejour.

Mais de quelque cause que procede l'inflammation des mammelles à la femme nouvellement accouchée, il faut au plûtost y apporter les remedes convenables, de peur qu'elles ne viennent à s'apostemer ensuite, ou bien que ne suppurant pas, il n'y reste une dureté scyrrheuse, qui pourroit avec le temps degenerer en *cancer*, qui est une tres-pernicieuse maladie, & le plus souvent incurable quand elle est confirmée. Outre le danger qu'il y a que l'inflammation des mammelles ne se convertisse en ces fâcheuses maladies, il arrive ordinairement que la femme ressent en ces parties, qui sont tres-sensibles, une extréme douleur, qui luy cause souvent des frissons, ausquels survient une fiévre avec telle ardeur de tout le corps, qu'elle ne peut presque endurer aucune couverture sur elle, & quand elle se découvre tant soit peu, & mesme pour tenir seulement ses bras hors du lit, il luy arrive de nouveaux frissons, qui augmentent encore ensuite la chaleur de la fiévre. On ne doit pas s'étonner si elle vient bien-tost en cette occasion, car les mammelles par leur proximité du cœur, luy communiquent tres-facilement leur inflammation, qui mesme quelquefois excite fureur & frenesie, si le sang s'y porte subitement & en abondance, comme nous assure *Hipocrate* en l'Aphorisme 40. du 5. Livre. *Quibuscumque mulieribus ad mammas sanguis colligitur, furorem significat.* Si le sang (dit-il) se porte & est amassé en abondance aux mammelles, cela signifie fureur & frenesie à venir.

Or le principal & le plus assuré moyen d'empêcher que les humeurs ne se portent en si grande abondance aux mammelles, & qu'il n'y survienne pour ce sujet inflammation, c'est de procurer une bonne & ample évacuation des vuidanges par la Matrice. C'est pourquoy, si elles estoient supprimées, on les provoquera comme il a esté dit autre part ; car par cette évacuation toutes les humeurs prendront leur cours vers les parties inferieures. On desemplira toute l'habitude du corps par le moyen de la saignée du bras, apres quoy pour une plus grande diversion, & pour faire couler d'autant mieux les vuidanges on viendra à celle du pied ; & pendant cela on n'oubliera pas les remedes topiques sur les mammelles, comme d'y faire dans le commencement une embrocation d'huile rosat & de vinaigre mêlez ensemble, & d'y mettre en suite des emplâtres de cerat refrigerant de *Galien*, avec lequel on mêlera le tiers

de *populeon*, ou bien on ſe ſervira d'un cataplaſme, fait avec la terre cimolée qui ſe trouve au fond de l'auge des couteliers; l'huile roſat, & un peu de vinaigre; & ſi la douleur eſtoit fort grande, on fera un autre cataplaſme avec mie de pain blanc & de lait, auquel on mêlera l'huile roſat & quelques jaunes d'œufs: on pourra auſſi mettre par deſſus ces choſes des compreſſes trempées en oxycrat, ou en eau de plantain; mais il faut bien obſerver que les remedes qu'on appliquera ſur les mammelles ſoient ſeulement refrigerans, & refrenans, ſans aucune grande aſtriction; car par ce moyen on y feroit venir une tumeur ſcyrrheuſe qui y reſteroit long-temps, & encore y auroit-il grand danger qu'elle ne ſe convertît en pire maladie.

Aprés que la plus grande fureur de l'inflammation ſera paſſée, comme auſſi la plus grande partie de l'humeur antecedente évacuée & détournée, on ſe ſervira de remedes un peu reſolutifs pour digerer, reſoudre & conſumer le lait qui eſt dans les mammelles en trop grande abondance, de peur qu'il ne s'y corrompe par ſon ſejour. C'eſt pourquoy il doit eſtre évacué, ou en le faiſant ſortir par le tettement qu'en fera l'enfant, ou par le ſuccement d'une autre perſonne, ou bien par reſolution; ſinon il faudroit qu'il ſuppurât s'il eſtoit en quantité. Il faut neanmoins tâcher de le reſoudre plûtoſt que de le tirer ainſi, quand la femme ne veut pas nourrir ſon enfant; car le ſuccement en attire d'autre à la partie, qui cauſeroit en ſuite le meſme accident s'il n'eſtoit encore évacué: mais ſi le lait vient à s'écouler de ſoy-meſme des mammelles, on ne le doit empêcher, parceque pour lors il s'en fait une évacuation ſans attraction. On le reſoudra en appliquant ſur les mammelles un cataplaſme de miel tout pur; c'eſt un remede qui produit en cette occaſion un fort bon effet; ou bien on en frotera ſeulement des feüilles de choux rouges qu'on y mettra, les ayant fait un peu amortir auparavant ſur le feu, & en ayant oſté toutes les groſſes coſtes; prenant bien garde auſſi à ne pas trop ſerrer le ſein, & qu'il n'y ait aucun linge deſſus qui ſoit dur & inégal, afin qu'il n'en ſoit froiſſé ny contus. Un fort bon remede encore pour cela, eſt de prendre une pomme entiere de chou rouge, qu'on fera cuire en eau de riviere, tant qu'elle ſoit bien molle, & qu'il n'y ait preſque plus d'eau de reſte, aprés quoy on la pilera un peu en mortier de bois, ou de marbre, pour la faire paſſer en boüillie

à travers un tamis, de laquelle (y ayant ajoûté un peu d'huile de camomille) on fera un cataplasme pour mettre sur les mammelles.

En pratiquant toutes ces choses, la femme doit observer un regime de vivre rafraîchissant, & qui soit peu nourrissant pour n'engendrer pas trop de sang & d'humeurs, dont il y a déja une excessive abondance; elle doit avoir toûjours le ventre libre, afin que les humeurs puissent estre portées d'autant plus en-bas, & par consequent détournées des mammelles. Pendant tout le temps que durera leur inflammation, elle se tiendra au lit, couchée sur le dos, afin qu'elle puisse mieux reposer; car estant levée, les mammelles qui sont lourdes & pesantes à cause de l'abondance d'humeurs dont elles sont remplies, luy font une tres-grande douleur, quand elles pendent en-bas; elle ne remuëra pareillement les bras que le moins qu'elle pourra; & aprés le quinziéme jour de son accouchement, lors qu'elle aura eû une assez ample évacuation de vuidanges, & que le plus fort de l'inflammation sera passé, n'ayant aussi plus de fiévre, on la purgera une fois ou deux, selon que la chose le requierera, pour évacuer les mauvaises humeurs, qui pourroient estre restées en toute l'habitude. Mais si nonobstant tous ces remedes les mammelles ne désenflent pas, & si elle y sent toûjours beaucoup de douleur, & grande pulsation, avec dureté plus en un endroit qu'en l'autre, on peut estre assuré qu'il se fait aposteme en ce lieu: nous en traiterons cy-aprés.

CHAPITRE XVII.

Du caillement de lait, vulgairement dit le poil.

JUsqu'à present on a toûjours crû que le sang étoit la matiere dont le lait est fait aux mammelles; mais il y a grande apparence que le chyle seul, & non le sang, est destiné à sa generation, aussi-bien qu'il est la veritable matiere dont tout le sang du corps est fait. Ce qui nous peut facilement le faire préjuger, est la nouvelle découverte du canal thoracique, qui porte le chyle dans la veine soûclaviere, trouvé heureusement par Monsieur Pecquet, Medecin de la Faculté de Montpelier, auquel

toute la posterité sera éternellement redevable, d'avoir lieu par là, de se desabuser de plusieurs notables erreurs; qui faute d'une si belle & si necessaire connoissance, s'estoient glissées & entretenuës jusqu'à present dans la pratique de la Medecine. Neantmoins comme les vaisseaux qui peuvent porter pour ce sujet une partie de ce chyle aux mammelles ne sont pas encore manifestement connus, nous nous contenterons d'expliquer en la maniere suivante la cause du caillement de lait, vulgairement dit le poil, qui arrive aux femmes nouvellement accouchées.

Dans le commencement des couches de la femme, son lait n'est pas encore bien purifié, à cause de la grande émotion que tout son corps a receu pendant les efforts de l'accouchement; & il est pour lors mêlé avec quantité d'autres humeurs, qui se portant en ce temps aux mammelles avec trop d'abondance, causent l'inflammation dont nous venons de parler dans le précedent Chapitre; mais quand l'enfant a déja tetté durant quinze ou vingt jours, ou plus, alors le lait seul y est contenu sans ce mélange d'humeurs; cela étant, il arrive quelquefois qu'il s'y caille & grumele, ce qui cause cette maladie que les femmes appellent entr'elles le poil, parce qu'elle cause à la femme une douleur des mammelles semblable à celle qu'*Aristote* au 11. Chap. du 7. Liv. de *l'Hist. des Anim.* dit fabuleusement proceder de ce que la femme ayant avalé quelque poil en beuvant, qui estant ensuite facilement porté dans la substance fongueuse des mammelles, y fait une tres-grande douleur, qui ne s'appaise pas devant qu'on en ait fait sortir ce poil avec le lait, soit en pressant les mammelles, soit en les suçant; mais il n'y a que les bonnes femmes qui ayent une telle croyance.

Plusieurs autres font distinction entre le caillement de lait, & une autre maladie, qui est appellée par eux *Caseatio*, en laquelle le lait se convertit en fromage; ce qui arrive par le moyen de la chaleur, qui faisant resolution de la partie la plus subtile du lait, celle qui est la plus grossiere vient à s'endurcir dans les glandes des mammelles; mais le caillement de lait dont nous parlons maintenant est bien plus ordinaire. Ses signes sont que les mammelles qui estoient molles & égales auparavant, deviennent dures, inégales, & raboteuses par tout, sans aucune rougeur, & on y sent facilement la distinction, & la separation de toutes leurs glandes, qui sont remplies de

de ce lait caillé: Les femmes y ont une grande douleur, & ne les peuvent faire rayer comme elles avoient coûtume; il leur survient un frisson, qui les tient principalement au milieu du dos, où elles ressentent comme un glaçon. Ce frisson est ordinairement suivy d'une fiévre qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures, & quelquefois encore moins, si ce n'est que le caillement de lait se convertisse en inflammation des mammelles; ce qui arriveroit indubitablement s'il en estoit évacué, ou dissipé & resolu.

Ce caillement de lait vient le plus souvent de ce que la femme n'est pas assez tirée, soit pour en avoir une trop grande abondance, soit parceque son enfant est si petit, ou si foible, qu'il ne peut pas tout succer, soit pour vouloir cesser d'estre nourrice; car pour lors le lait demeurant aux mammelles aprés sa coction sans estre évacué, perd la douceur qu'il avoit, & par le moyen de la chaleur qu'il y acquiert, à raison du trop long sejour qu'il y fait, s'aigrissant il s'y caille & grumelle, ainsi que nous voyons que l'aigreur de la présure dans du lait ordinaire, le fait prendre & cailler. Cét accident vient souvent aussi à la femme pour avoir souffert un grand froid, & pour avoir eû le sein trop découvert, parceque le lait venant à estre trop refroidy se caille, & se tourne en grumeaux, comme nous voyons que le sang fait.

De quelque cause que puisse proceder le caillement de lait, le plus prompt & le plus assuré remede est que la femme se fasse au plûtost tetter, jusques à vuider & tarir les mammelles; mais comme son enfant, s'il est petit ou foible, ne peut pas avoir le succement assez fort pour cela (car le lait ainsi grumelé ne raye point au commencement) elle se fera tirer par une autre femme, jusques à ce que ses mammelles soient de facile trait, aprés quoy elle redonnera à tetter à son enfant; & afin qu'elle n'engendre point plus de lait qu'il n'en peut tirer pour sa nourriture, elle usera de viandes peu nourrissantes, & se tiendra toûjours le ventre assez libre. Mais comme il arrive quelquefois que la femme ne veut, ou ne peut pas estre nourrice, il est besoin de se servir d'autres moyens pour la curation de cette maladie. Pour lors on ne tirera point le lait grumelé par le succement des mammelles; car y attirant encore d'autres humeurs, la maladie recommenceroit toûjours, si derechef elles n'estoient éva-

cuées ensuite : c'est pourquoy il sera necessaire d'empêcher qu'il ne s'y en porte davantage, & de resoudre & dissiper le lait qui y reste. Il faudra pour ce sujet évacuer la plenitude du corps par la saignée du bras, & outre cette évacuation on attirera les humeurs en bas par clysteres un peu forts, & mesme par la saignée du pied, se servant aussi de la purgation si besoin est; & pour resoudre, digerer, & dissiper le lait grumelé aux mammelles, on mettra dessus les choses que nous avons dit estre propres à le faire évader, comme le cataplasme de miel tout pur, ou celuy des quatre farines, cuit en décoction de sauge, menthe, hache, & fenoüil, y mêlant de l'huile de camomille, dont on fera aussi une embrocation sur toutes les mammelles.

J'ay quelquefois veu des femmes mettre sur leur sein en cette occasion avec assez heureux succés, des linges qui servent de couverture aux pots de beurre salé : c'est un remede qui est dessicatif, & propre pour absorber les humiditez de ces parties, dont on peut se servir, aprés toutefois que ceux de cy-dessus en auront degrumelé le lait : mais si nonobstant tout cela il ne peut estre dissipé, ny resolu, il y a danger qu'y croupissant plus long-temps, il ne cause inflammation aux mammelles. Si la chose arrive ainsi, on y remediera comme il a esté dit au precedent Chapitre. Parlons maintenant des apostemes des mammelles qui viennent souvent aprés leur inflammation.

CHAPITRE XVIII.

Des apostemes des mammelles de la femme accouchée.

IL peut arriver en tout temps, aux filles aussi-bien qu'aux femmes, des apostemes aux mammelles, soit chauds, soit froids, la curation desquels n'a rien de particulier, comme dit *Guidon*, sinon qu'on ne doit pas mettre de forts repercussifs, à cause de leur proximité du cœur, & que la retention des menstruës sert beaucoup à leur generation, & leur provocation à leur guerison, comme aussi la saignée des saphenes; mais nostre intention est seulement de traiter de ceux qui arrivent à la femme accouchée, & qui suivent ordinairement l'inflammation des mammelles causée par la corruption du lait, & par

la trop grande abondance de ſang & d'humeurs qui s'y portent.

Aprés donc qu'on aura fait tout ſon poſſible pour faire ceſſer cette inflammation, ſoit par les évacuations univerſelles du corps, tant par la ſaignée du bras, & par celle du pied, que par la provocation des vuidanges, ſoit auſſi par le moyen des remedes repellens, & ſimples reſolutifs, appliquez ſur les mammelles, ſi la femme y reſſent toûjours grande douleur, & une forte pulſation plus en un lieu qu'en l'autre, auquel il y ait pareillement quelque dureté de couleur livide, accompagnée de moleſſe en ſon milieu, c'eſt ſigne qu'elles s'abſcederont. Pour lors on doit ceſſer l'application de tous ces premiers topiques, pour venir aux remedes maturatifs de l'apoſteme, qu'il vaut bien mieux en ce cas faire ſuppurer tout-à-fait, que de ſe ſervir davantage de repellens, ou de reſolutifs, de peur qu'on ne faſſe endurcir la matiere en repouſſant, ou reſolvant ſeulement le plus ſubtil, le plus groſſier reſtant aux mammelles, qui cauſeroit une tumeur ſcyrrheuſe, qui ſeroit aprés fort difficile à diſſiper; ou qui demeurant long-temps, comme il arrive ordinairement, ſe pourroit convertir en *cancer*.

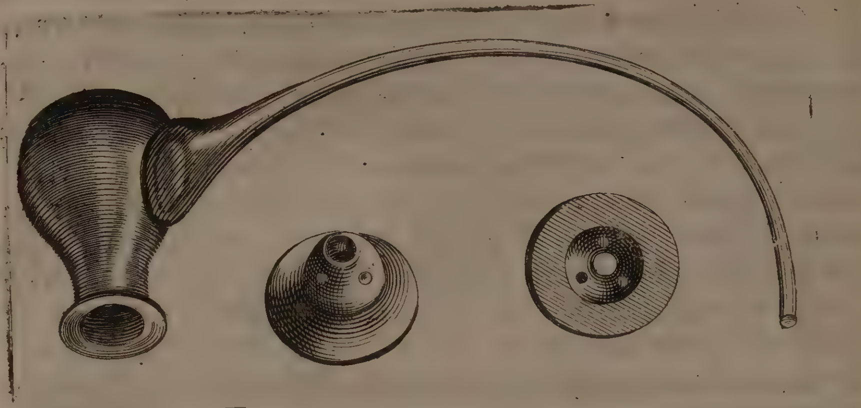
Pour aider à la ſuppuration de l'apoſteme, on mettra ſur les mammelles un cataplaſme émollient & maturatif, composé de mauves & guimauves avec leurs racines, oignon de lis, & graine de lin concaſſée, qu'on fera boüillir tant que tout ſoit extrémement cuit, & qu'il puiſſe paſſer à travers un gros tamis, de peur qu'il n'y reſte rien de dur, qui puiſſe froiſſer le ſein, qui pour lors eſt fort douloureux, aprés quoy on mêlera une bonne quantité d'axonge de porc, ou de l'onguent *baſilicon*, & ſur le lieu où l'apoſteme démontre ſe vouloir plûtoſt percer, on y mettra une petite emplâtre du meſme *baſilicon*, & ce cataplaſme pardeſſus, le renouvelant douze heures aprés, ou au plus tard le lendemain, continuant tel remede juſques à ce que l'apoſteme ſoit meur. Il vaut bien mieux ſe ſervir de ce cataplaſme, ou d'autre de ſemblable effet, que d'emplâtres; car le cataplaſme s'unit mieux par ſa molleſſe, & s'applique plus également ſur les mammelles, qu'il amollit auſſi & tient bien plus ſouples, outre qu'il eſt encore plus facile à changer, & à nettoyer que les emplâtres, qui par leur adherence ſeroient tres-incommodes ſur ces parties.

Aussi-tost que l'aposteme sera meur, on en fera l'ouverture, si elle ne s'estoit faite d'elle-même. On connoîtra qu'il est temps de la faire, quand la pulsation que la femme sentoit auparavant aux mammelles est cessée, quand la douleur & la fiévre sont beaucoup diminuées, & quand avec cela le milieu de l'aposteme est un peu élevé en pointe, & est tout-à-fait amolly, y sentant avec le doigt l'inondation de la matiere contenuë.

Quand donc ces signes apparoîtront, pour lors on fera ouverture de l'aposteme au lieu le plus propre à donner issuë à ces matieres, prenant bien garde à ne le pas faire trop tost, & la matiere n'estant encore bien cuite, de peur de trop grande douleur; car les mammelles sont des parties extrémement sensibles, & qui reçoivent facilement fluxion, à cause de leur substance rare & spongieuse, tissuë d'une infinité de vaisseaux. C'est pourquoy on laissera meurir la matiere, sans toutefois l'y souffrir trop croupir. On peut faire cette ouverture avec la lancette, ou avec un grain de cautere, la faisant assez ample, pour en évacuer les grumeaux qui s'y rencontrent ordinairement; mais il vaut encore mieux préferer le lancette, dautant qu'elle ne fait aucune déperdition de substance, & que la cicatrice n'en est pas si difforme, que celle qui succede aprés l'ouverture faite par le cautere; car les femmes sont bien-aises de conserver en leur entier le plus qu'elles peuvent une partie, qui par sa seule beauté les fait souvent cherir & caresser. *Guidon* veut qu'on fasse cette ouverture en forme de Lune, c'est à dire en figure de demi croissant, pour suivre la figure ronde de la mammelle; mais il importe peu de quelle façon elle soit faite, pourvû que ce soit au lieu le plus commode pour l'évacuation de la matiere, & qu'on se donne garde d'ouvrir quelques gros vaisseaux, les principaux desquels sont vers l'aisselle. Aprés qu'on aura tiré toute la matiere, & les grumeaux de lait pourry qui s'y trouvent souvent, on détergera & mondifiera l'aposteme en la maniere ordinaire, observant seulement de n'y pas mettre aucunes tentes trop longues, ny trop dures; mais seulement quelques tempons de charpis fort mollets, sans les pousser trop avant, desquels on liera le premier avec un fil, si besoin est, pour le retirer plus facilement, à cause qu'ordinairement ces apostemes sont caverneux. S'il y a une grande douleur, on trempera les plumaceaux en huile d'œuf; ou en *basilicon* mélé avec le dige-

ftif, s'il y refte encore quelque chofe à fuppurer ; enfuite dequoy on fe fervira de déterfifs & de mondificatifs, comme font le miel rofat, le mondificatif d'ache, ou l'*apoftolorum*, felon que le cas le requiert, mettant par deffus une bonne emplâtre de mucilage, pour amollir la dureté qui pourroit y eftre reftée.

Quelquefois les mammelles n'abfcedent pas feulement en un lieu, mais fouvent chacune de leurs principales glandes viennent à fuppurer, & à faire comme autant d'apoftemes, de telle façon qu'elles fe percent parfois en cinq ou fix endroits, qui rendent tous de la matiere. Pour lors il ne faut pas s'amufer à faire de grandes ouvertures à chacun de ces petits trous; mais il fuffit d'en faire une bonne, ou deux aux lieux les plus déclives; car toute la matiere qui a facilement communication d'un endroit à l'autre par dedans, à caufe que les mammelles font toutes fpongieufes, s'évacuëra facilement, & une ou deux bonnes iffuës faites ainfi en lieu commode, tariront en bref toutes les autres. Mais le moyen le plus feur pour guerir les apoftemes des mammelles aprés l'évacuation de la matiere, & pour empêcher que leurs ouvertures ne foient long-temps fiftuleufes, eft d'en faire évader entierement le lait, ce qu'on fera de la maniere que nous avons enfeignée en fon lieu, non feulement de la mammelle apoftemée, s'il n'y en avoit qu'une qui le fût; mais de toutes les deux, parce qu'il y en refteroit toûjours quelque communication; ce faifant, les ulceres en feront bien plûtoft, & plus facilement deffehcez; & pour ce fujet le ventre de la femme fera tenu libre par clyfteres qu'on luy donnera, fi elle ne l'avoit ainfi naturellement, & elle fera purgée de fois à autre, pour évacuer les humeurs, & pour les porter en bas, ufant auffi d'un regime de vivre peu nourriffant.



CHAPITRE XIX.

Des bouts des mammelles écorchez & emportez.

SOuvent les femmes qui ſont nourrices, & principalement quand c'eſt la premiere fois, ſont ſujettes aux fentes & aux écorchures des bouts de leurs mammelles, qui ſont doüez d'un ſentiment tres-exquis, parceque pluſieurs petits filamens nerveux y viennent aboutir, ce qui leur cauſe une extréme douleur, laquelle les fait ſouvent ſuer à groſſes gouttes, tant elle leur eſt inſupportable, quand elles donnent, nonobſtant cette indiſpoſition, à tetter à leur enfant; & d'autant plus que leurs mammelles ſont de difficile trait, comme il arrive lorſqu'elles veulent du commencement eſtre nourrices, auquel temps le lait ne s'étant pas encore fait voye à travers les petits trous des mammelons, qui ne ſont pas tout-à-fait ouverts, l'enfant fait bien plus d'effort pour tetter, que quand les mammelles rayent preſque d'elles-meſmes; & quelquefois ces fentes & ces écorchures s'augmentent de telle ſorte, par le continuel ſuccement qu'il fait, qu'à la fin il emporte entierement le bout des mammelles, aprés quoy la femme ne luy peut plus donner à tetter, & il y reſte un ulcere, qui eſt quelquefois de difficile gueriſon. Souvent auſſi cela provient de ce que les enfans ſont ſi alterez &

si affamez, qu'ils ne se donnent point la patience de tetter doucement, & sentant que le lait ne sort pas si promptement qu'ils le souhaitent, ils mordent & mâchotent si fort les bouts, croyant le faire venir plûtost, soit qu'ils ayent des dents, ou qu'ils n'en ayent pas, qu'ils les écorchent, & enfin continuant toûjours, les emportent tout-à-fait comme nous disons. Il arrive aussi quelquefois que d'autres enfans ont tellement la bouche échauffée, que les bouts des mammelles viennent à s'en ulcerer, comme quand ils l'ont pleine de ces petits ulceres qu'on nomme *aphtes*, ou mesme, & d'autant plus facilement, s'ils ont la maladie venerienne, laquelle ils peuvent aussi donner à leurs nourrices ; & pour lors les ulceres qui en sont causez, ne cedent pas aux remedes ordinaires ; mais au contraire, ils vont toûjours en augmentant.

On doit remedier de bonne heure à ces fentes ou écorchures, tant pour raison de la grande douleur qu'elles causent à la femme lorsqu'elle veut donner à tetter à son enfant, que pour éviter qu'elles ne s'augmentent & empirent de jour en jour, & qu'enfin elles ne se convertissent en ulceres malins. C'est pourquoy aussi-tost qu'elles commenceront, il seroit à propos que la femme s'abstint de donner à tetter à son enfant, jusques à ce qu'elles fussent entierement gueries ; car par son continuel succement, il seroit bien difficile qu'il ne les fist encore croître en les irritant, pendant quoy on feroit évader pour un peu de temps son lait, de peur que n'étant plus tirée il ne luy vînt inflammation au sein par sa trop grande abondance. Neantmoins s'il n'y avoit que le bout d'une seule mammelle de malade, elle luy en pourroit donner de l'autre. On mettra sur ces bouts ainsi écorchez, un peu d'huile de cire neuve, durant quelques jours ; aprés quoy on se servira de remedes dessicatifs, comme sont l'eau alumineuse, & l'eau de chaux ; ou on les bassinera seulement d'eau de plantin, mettant pardessus de petits linges bien mollets & trempez dans ces eaux ; ou on se servira de quelque petite emplâtre de ceruse, ou de blan-raisin, ou bien de pompholix, ou d'un peu de poudre d'amidon : mais sur tout ce ne sera d'aucune chose qui puisse estre trop desagreable au goût de l'enfant, ny luy porter aucun préjudice ; c'est pourquoy beaucoup se contentent seulement d'y mettre un peu de miel rosat.

Quelques-uns veulent qu'au lieu de deſſicatifs on ſe ſerve d'émolliens : mais il faut faire diſtinction ; car les émolliens ſont propres à préſerver de telles fiſſures ; mais quand elles ſont faites, il faut uſer de deſſicatifs ; & pour empêcher que la femme ne ſoit bleſſée en ces parties qui ſont douloureuſes, & que les linges n'y adherent, on doit mettre ſur le bout du mammelon un petit chapeau de cire, ou de bois, ou de plomb pour eſtre plus deſſicatif, ſemblable à ceux qui ſont repreſentez au commencement de ce Chapitre, lequel doit eſtre percé à ſon extrémité de pluſieurs petits trous, tant pour donner iſſuë à la ſanie qui ſort de ces petits ulceres, qu'afin que le lait qui diſtile ſouvent du bout de la mammelle, ſe puiſſe écouler par leur moyen.

Si l'enfant avoit tout-à-fait emporté les bouts des mammelles, pour lors il faudroit faire perdre entierement le lait, afin de pouvoir au plûtoſt deſſécher les ulceres qui y reſtent enſuite ; car autrement on n'en viendroit pas à bout qu'avec peine, & ils pourroient devenir calleux & malins avec le temps : & ſi l'enfant avoit la maladie venerienne, en ce cas il ſeroit bien difficile qu'on pût guerir les ulceres qu'il auroit fait venir aux bouts des mammelles de ſa nourrice durant qu'il la tetteroit : c'eſt pourquoy on luy en donnera une autre, à laquelle on fera les remedes preſervatifs de telle maladie ; mais s'il avoit ſeulement de ſimples petits ulceres à la bouche ſans aucune malignité, on luy lavera avec eau d'orge, dans laquelle on mettra un peu de jus de citron, & pour temperer d'autant plus ſes humeurs qui ſont échauffées, la nourrice uſera d'un regime de vivre rafraichiſſant, afin que ſon lait puiſſe eſtre de pareille nature, & elle ſera ſaignée & purgée s'il eſt neceſſaire.

Lorſque les bouts ſont tout-à-fait emportez, il eſt bien difficile que la femme puiſſe encore nourrir ſon enfant, à cauſe qu'il n'a plus de priſe pour ſuccer le lait, comme auſſi parceque les petits trous du mammelon ſe referment à cauſe de l'ulcere. Si nonobſtant cela elle deſire le faire, il faut qu'une autre femme luy faſſe peu-à-peu d'autres bouts, aprés que les ulceres en ſeront gueris, laquelle en ſuçant avec ſa bouche attirera au dehors, & débouchera par ce moyen la racine des bouts emportez, ou ſe ſervant d'un inſtrument de verre propre à cela, tel que celuy qui eſt figuré au commencement du preſent Chapitre,

tre, avec lequel la femme pourra aussi elle-mesme le faire cinq ou six fois le jour; & pour figurer & tenir en état ce qui aura esté attiré, de peur qu'il ne se renfonce dans la mammelle, elle y mettra pardessus un petit chapeau de bois, ou d'autre matiere, comme ceux dont il est parlé cy-dessus : ainsi faisant peu-à-peu, aprés que les bouts seront tout-à-fait formez & débouchez, elle pourra donner à tetter à son enfant.

Ce que nous avons dit jusques à present dans ce troisiéme Livre, doit suffire pour le traitement de la nouvelle accouchée, comme aussi pour la connoissance & la curation des maladies qui luy viennent le plus ordinairement, sur lesquelles il n'est pas besoin de nous étendre davantage; car s'il luy en arrive d'autres que celles dont nous avons fait mention, & qui ne soient pas du fait du Chirurgien, le Medecin sera mandé pour y remedier en la maniere accoûtumée, selon que l'Art le requiert. Passons maintenant au traitement de l'enfant nouveau-né, & parcourons aussi ses maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE XX.

Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de luy lier, couper, & bander l'umbilic.

SI l'enfant, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement, a souvent besoin lorsqu'il est au ventre de sa mere, de la bonne conduite & de la dexterité du Chirurgien, ou de la Sage-femme, pour le delivrer & le faire sortir heureusement de ce cachot où il a esté si long-temps enfermé, leur assistance ne luy est encore pas moins necessaire aussi-tost qu'il en est dehors, tant pour remedier à quelques indispositions qu'il apporte quelquefois en naissant, que pour le garantir de plusieurs infirmitez, à quoy la foiblesse de son âge & la tendresse de son corps le rendent sujet. Nous avons fait voir assez particulierement dans tout le precedent Livre, de quelle maniere il doit estre aidé dans l'accouchement, il nous reste maintenant d'enseigner ce qu'il luy faut faire aprés sa naissance : pour ce sujet nous montrerons premierement comment il luy faut lier, retrancher, & bander le cordon de l'umbilic.

Aussi-tost que l'enfant est hors de la Matrice, quelques Sages-femmes luy lient & retranchent l'umbilic, avant que de delivrer la femme de son arrierefaix; mais il faut toûjours (si faire se peut, sans attendre trop long-temps) differer jusques à ce qu'on ait pareillement tiré l'arrierefaix; car la Matrice qui est extrémement beante & ouverte aprés la sortie de l'enfant, seroit en danger d'estre bien refroidie par l'air exterieur, durant qu'on s'arrêteroit à faire la ligature de l'umbilic; outre que son orifice se refermant un peu, la femme seroit ensuite bien plus difficilement délivrée.

Pour faire cette ligature comme il est requis, la Sage-femme s'y comportera de cette façon. Aprés donc qu'elle aura delivré l'accouchée, elle luy bouchera tout aussi-tost sa Matrice avec un linge, comme nous avons dit en son lieu, ensuite dequoy elle emportera l'enfant avec l'arrierefaix auprés du feu, l'ayant posé dans une couche chaude; où étant elle prendra un fil de chanvre, mis en quatre ou cinq doubles, de la longueur d'un quartier d'aune ou environ, noüé d'un simple nœud à chacune de ses deux extrémitez, de peur que les differens bouts s'écartans les uns des autres, ne s'entremêlent en faisant la ligature; & de ce fil ainsi accommodé (que la Sage-femme doit avoir apprêté avant l'accouchement, comme aussi estre munie de bons ciseaux, pour ne pas perdre aucun temps) elle liera le cordon de l'umbilic, à un poulce prés du ventre, en faisant un double nœud d'abord, puis retournant les deux bouts du fil au côté opposite de ces premiers nœuds, elle en fera encore autant, reïterant derechef la chose, s'il est besoin, pour une plus grande fureté; aprés quoy elle retranchera l'umbilic à un autre poulce plus bas que la ligature, du côté de l'arrierefaix; de sorte qu'il restera seulement du cordon la longueur de deux poulces, au milieu dequoy la ligature aura esté faite, comme nous disons; laquelle doit estre si serrée, qu'il ne s'écoule aucune goutte de sang hors des vaisseaux; mais elle ne doit pas aussi l'estre trop, de peur qu'ils n'en soient presque coupez. C'est pourquoy il faut que le fil soit un peu gros pour ce sujet, & qu'il soit serré avec quelque sorte de mediocrité; toutefois il vaut bien mieux qu'il le soit plus que moins; car il s'est vû quelquefois des enfans perdre miserablement la vie avec tout leur sang, avant qu'on s'en apperçût, pour ne leur avoir pas bien noüé l'umbi-

lic. Or afin de ne pas estre cause d'un si grand mal-heur, on prendra bien garde aprés qu'il est coupé, s'il n'en suinte point de sang ; & si cela étoit, on feroit encore quelques nouveaux nœuds pour le serrer exactement avec le reste du fil, qu'on doit pour ce sujet avoir laissé un peu longuet ; ce qu'étant fait, on envelopera le bout de cét umbilic ainsi lié & coupé, avec deux ou trois circonvolutions d'un petit linge sec, ou trempé en huile rosat si on veut, puis ayant mis un autre petit linge en double sur le ventre de l'enfant vers sa partie superieure, on y couchera & posera l'umbilic envelopé comme il est dit, afin qu'il ne le touche pas à nud, sur lequel on mettra encore une petite compresse ; aprés quoy il sera bandé avec un autre linge, large de quatre doigts pour le tenir sujet, de peur que vacillant trop, & qu'étant continuellement agité de côté & d'autre par les mouvemens du ventre, il ne vînt à tomber avant que les vaisseaux fussent tout-à-fait reünis.

Il faut bien observer de coucher comme nous disons, le bout restant du cordon de l'umbilic vers la partie superieure du ventre, afin que si par cas fortuit les vaisseaux n'étoient pas assez serrez, le sang ne s'en écoulât pas si-tost qu'il feroit si on le couchoit en bas ; car il se rencontre quelquefois que ce cordon est si gros à certains enfans, que bien qu'il ait esté lié fort serré dans le premier abord, neantmoins venant aprés à se flêtrir & à se dessécher, la ligature en est renduë plus lâche, au moyen dequoy le sang ne laisse pas de s'écouler ensuite, si on n'y prend garde. Cét accident arriva dernierement à un pauvre enfant, qui mourut le deuxiéme jour par un tel flux de sang, quoyque la Sage-femme m'eût protesté qu'elle luy avoit bien exactement lié les vaisseaux ; & s'étonnant comme cela s'étoit pû faire, elle me dît qu'il falloit bien assurément (ce qui en effet étoit vray) que la ligature s'en fût relâchée à mesure que l'umbilic s'étoit flétry : c'est pourquoy afin de n'estre pas cause d'un tel malheur, il faudra le serrer encore d'un nouveau nœud la premiere fois qu'on remuëra l'enfant, si on juge qu'il en soit besoin.

L'umbilic ainsi lié, se desséche de jour en jour, & se separe prés du ventre au bout de six ou sept jours ordinairement, quelquefois mesme plûtost, & rarement plus tard qu'au huitiéme ou au neuviéme jour. On le doit toûjours laisser tomber de luy-mesme, sans l'exciter à cela, de crainte que venant à se separer

trop tost, & avant que les vaisseaux soient entierement fermez & reünis, il n'arrive un flux de sang qui seroit bien dangereux comme il est dit, ou bien qu'il n'y reste un ulcere de tres-difficile guerison.

Il y a quelques bonnes femmes, qui ont assez de superstition touchant la ligature de l'umbllic, pour croire qu'il la faut faire plus proche, ou plus éloignée du ventre de l'enfant, selon la difference du sexe, & qu'aux garçons il est mieux qu'elle soit de deux bons doigts distante du ventre, afin qu'ils puissent avoir la verge plus longue, & qu'aux filles il la faut faire plus proche, parceque retirant par ce moyen la Matrice, elle en reste plus profonde, & son col plus étroit; mais c'est un pur abus: car en quelque endroit qu'on puisse lier ce cordon, soit proche, soit loin, quand mesme ce seroit à un demy-pied de longueur, il se separe toûjours au mesme endroit, qui est tout joignant le ventre; parceque c'est une partie qui reste entierement inanimée aprés que l'enfant est hors de laMatrice,outre que cette ligature ne peut pas relâcher, ou retirer ny la verge du mâle, ny la Matrice de la femelle, dautant que ces parties n'ont aucune communication particuliere avec le cordon de l'enfant; car il est certain qu'aucun ligament ne va de la Matrice dans cét umbilic; bien est vray seulement que *l'ouraque* qui est attaché au fond de la vessie, laquelle a continuité avec la verge du mâle, se porte comme il fait aussi en la femelle, au nombril, pour servir de suspensoire à la vessie; mais au *fœtus* humain, il ne le traverse en aucune façon, & ne se rencontre pas dans le cordon: c'est pourquoy cette croyance étant tres-mal fondée, on le liera tant aux garçons qu'aux filles, à un poulce de distance du ventre, comme il est dit, & non plus proche, de peur d'exciter quelque douleur & inflammation au nombril de l'enfant.

Il est assez à propos de parler en ce lieu d'une chose de tres-grande consequence, qui est quelquefois capable de faire mourir les enfans nouveau-nés, sans qu'on en sçache presque la cause; c'est d'une fort mauvaise coûtume qu'ont quelques Sages-femmes, qui avant que de faire la ligature de l'umbilic, repoussent dans le ventre de l'enfant tout le sang qui est dans les vaisseaux de ce cordon, croyant par ce moyen le faire revenir, & le fortifier quand il est foible; mais le contraire arrive; car aussi-tost que ces vaisseaux sont tant soit peu refroidis, le sang

qu'ils contiennent perd ses esprits, & se coagule à demy dans le mesme moment; ce qui fait qu'étant ainsi repoussé dans le foye de l'enfant, il est capable de luy causer beaucoup de grands accidens, non point tant par son abondance, que par ce qu'ayant tout-à-fait perdu sa chaleur naturelle, il est ensuite tres-promptement corrompu, & mesme il altere & gâte celuy de l'enfant, avec lequel il vient à estre mêlé. Elles usent ordinairement, comme il est dit, de cette mauvaise pratique quand les enfans sont debiles; mais ils en sont d'autant plûtost suffoquez; car s'ils avoient besoin de sang pour leur donner de la vigueur, ce seroit d'un sang bon, loüable, & non de celuy-là qui est pour lors à demy-caillé, & destitué de toute sa chaleur naturelle. C'est pourquoy, que l'enfant soit fort, ou qu'il soit foible, on se donnera bien garde (si on ne veut le mettre en danger de sa vie, ou du moins luy causer de grandes oppressions, & de grandes douleurs & trenchées) de ne pas repousser ainsi au dedans de son corps, ce sang qui se rencontre dans le cordon de l'umbilic. Or aprés l'avoir lié & retranché de la façon que nous venons de dire, on nettoyera aussi-tôt tout le corps de l'enfant, pour l'emmaillotter ensuite comme nous allons faire connoître.

CHAPITRE XXI.

De quelle façon l'enfant nouveau né doit estre nettoyé de ses excrémens, comme aussi la maniere de le bien emmaillotter.

QUand la Sage-femme aura accommodé l'umbilic de l'enfant en la maniere enseignée au precedent Chapitre, il faudra qu'elle le nettoye aussi-tost des excrémens qu'il apporte en naissant, dont les uns sont au dedans de son corps, comme l'urine qui est dans la vessie, & le *meconium* qui se rencontre dans les intestins, & les autres sont au dehors, qui sont certaines crasses blanchâtres & onctueuses, qui procedent du limon de ses eaux. Il y a quelquefois des enfans qui en ont le corps si couvert, qu'on diroit qu'ils auroient esté frotez de fromage mol, & certaines femmes de legere croyance, s'imaginent bonnement que c'est pour en avoir souvent mangé durant leur grossesse,

que leurs enfans sont ainsi pleins de cette crasse blanche, qui ne ressemble pas mal en couleur & en consistance à du fromage blanc.

Bien que cette croyance soit ridicule, elle est neantmoins fondée sur l'autorité d'*Aristote*, qui dit à la fin du 4. Ch. du 7. Liv. *de l'hist. des anim.* que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la mere a mangé, & qu'il sort tout couvert de moisissure morveuse (qui peut estre cette crasse blanche) si la femme use du coït au huitiéme mois de sa grossesse : mais les moindres apprentifs en l'Art sçavent bien que les alimens ne vont pas à la Matrice, & que les membranes qui envelopent l'enfant, empêchent (quand mesme la Matrice seroit ouverte, comme elle commence quelquefois d'estre un peu au huitiéme mois) que la semence de l'homme & celle de la femme, ne puissent estre portées jusques sur le corps de l'enfant, pour en former cette crasse, qui procede seulement, comme je viens de dire, du limon des eaux dans lesquelles il est contenu.

L'enfant sera donc nettoyé de ces excrémens avec de l'eau & du vin, qu'on fera un peu chauffer pour luy en laver tous les endroits du corps où il y en a ; ce qui se rencontre principalement à la teste, à cause des cheveux, & aux plis des eines & des aisselles, & à la bourse du *scrotum*, lesquelles parties on décrassera doucement avec un petit linge, ou avec une éponge molle trempée en ce vin tiede. Si cét excrément étoit si adherent qu'on eût trop de peine à le détacher de ces lieux ; on l'ôtera facilement, les frottant d'un peu d'huile d'amandes douces, ou d'un peu de beurre frais fondu avec le vin, & les essuyant ensuite. On décrassera aussi, & on débouchera avec de petites tentes de linge roulé, le dedans des oreilles & des narines ; pour les yeux, on luy doit nettoyer avec un linge doux qui soit sec, & non trempé dans ce vin, afin de ne leur pas causer cuisson & douleur. *Galien* au 10. Ch. du 1. Liv. *de la conservation de la santé*, refute tres-bien la coûtume de certaines Nations d'Allemagne, qui lavoient & plongeoient tout-à-fait l'enfant en l'eau froide aussi-tost qu'il estoit né, croyant par là luy donner de la force, comme on fait au fer chaud en le trempant dans l'eau ; & il declare assez en ce lieu de quelle consequence étoit cette mauvaise coûtume ; car comme il dit, on ne doit pas faire une telle constriction des pores du cuir, que la transpiration du corps en

soit empêchée. C'est pourquoy il est plus à propos de laver l'enfant de la maniere que nous avons dite.

Or aprés qu'il aura esté lavé & nettoyé de ces immondices, & du sang qui sort en l'accouchement, dont il a quelquefois le corps tout barboüillé, on prendra garde à toutes ses parties, pour voir si elles n'ont aucun vice, s'il n'en a aucunes disloquées ou rompuës, s'il a le nez bien droit, si le filet de sa langue ne la bride pas trop, s'il n'a pas quelque tumeur contuse sur sa teste, & si les os n'en sont point de côté, si le *scrotum* (en cas que ce soit un mâle) n'est pas bouffi & tumefié, bref s'il n'a souffert aucune violence en toutes les parties de son corps, & si elles sont bien & deuëment conformées, afin d'y remedier selon la nature des indispositions qui s'y rencontreroient. Mais comme ce n'est pas assez d'avoir nettoyé l'enfant au dehors du corps, il faut encore observer sur tout qu'il puisse se décharger des excrémens retenus au dedans; c'est pourquoy on examinera s'il a les conduits de l'urine & du siege bien ouverts; car il s'est vû des enfans naître sans estre percez, lesquels sont morts faute de vuider leurs excrémens, pour n'y avoir pas donné ordre en y prenant garde de bonne heure. Quant à ce qui est de l'urine, tous les enfans, tant les mâles que les femelles, la rendent aussi-tost qu'ils sont nez, & principalement lorsqu'ils sentent la chaleur du feu, & quelquefois aussi le *meconium* des intestins, mais un peu plus tard pour l'ordinaire. Si l'enfant ne le rendoit pas le premier jour, de peur qu'il ne croupît plus long-temps en son ventre, & qu'il ne luy causât de tres-douloureuses trenchées, on luy mettra dans le siege quelque petit suppositoire, pour l'exciter à s'en décharger; on se servira pour ce sujet d'une amande couverte de sucre, & dorée d'un peu de miel cuit, ou bien d'un petit morceau de savon blanc froté de beurre frais; on luy fera aussi prendre par la bouche à ce dessein un peu de syrop de capilaires, ou de roses, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces tirée sans feu, luy frotant encore le ventre de cette mesme huile, ou avec le beurre frais. On connoîtra que l'enfant aura tout vuidé son *meconium*, quand les matieres qu'il rend par le siege auront changé leur couleur noire en blanchâtre; ce qui arrive le deuxiéme ou le troisiéme jour, en perdant peu-à-peu cette teinture à mesure qu'il s'engendre de nouveaux excrémens du lait, lesquels se mêlent en ce temps avec ce premier,

Il eſt aſſez à propos d'examiner ce que c'eſt, & d'où peut provenir le *meconium*, qui eſt un excrément ſemblable en conſiſtance & en couleur à la moüelle de caſſe, lequel ſe rencontre dans les inteſtins de l'enfant lorſqu'il vient au monde : c'eſt pourquoy ſans m'arrêter à l'explication differente des Auteurs touchant ſa generation, j'en diray ingenuëment ma penſée, qui eſt qu'il provient du ſang ſuperflu, qui ſe décharge journellement, comme il ſe fait en toutes perſonnes, & en tous âges, par le moyen du canal hepatique, qui venant de la partie cave du foye, ſe va dégorger dans l'inteſtin *duodenum*, dont eſt formé ce *meconium*, qui ſert aprés cela pour tenir les inteſtins du *fœtus* ouverts & dilatez, afin qu'ils puiſſent bien faire leur action aprés ſa naiſſance ; & pour faire connoître qu'il eſt vray que cela ſe fait ainſi, & que le ſuperflu du ſang eſt continuellement déchargé par ce canal hepatique dans le *duodenum*, comme je dis, c'eſt qu'il ſe voit des gens qui à l'âge de quatre-vingts ans n'ont jamais eſté ſaignez, ny n'ont point perdu de ſang exterieurement, qui neantmoins en font, & en ont fait tous les jours, comme il faut de neceſſité l'avoüer. Or s'il ne s'en vuidoit de la maniere, ils ſuffoqueroient bien-toſt par ſa trop grande abondance. Je ſçay bien que pluſieurs me pourroient dire, qu'il eſt bien plus croyable que cette décharge ſe faſſe par les rameaux de la veine porte, qui ſe diſtribuënt par tout le meſentere ; mais ceux qui connoiſſent le mouvement circulaire du ſang, ſçavent bien que cela ne ſe peut pas naturellement ; & je croy qu'ils ſeront plûtoſt de mon ſentiment s'ils y font bien reflexion. Il ne ſuffiroit pas pour refuter ma penſée, de m'objecter que ſi la ſuperfluité du ſang ſe vuidoit ainſi journellement, on feroit toûjours les ſelles ſanglantes ; car on ſçait bien que cette portion de ſang ſuperflu, (qui eſt tres-petite en comparaiſon des autres excrémens provenans des alimens avec leſquels elle eſt mêlée) y reçoit facilement changement de couleur par l'alteration, & l'eſpece de coction qui s'y fait, d'où procede qu'on ne s'en apperçoit pas ſi viſiblement en l'homme que dans l'enfant, auquel ce *meconium* étant ſans aucun mélange, en retient plus la couleur, comme étant engendré du ſeul ſang qui a eſté ſeparé comme inutile à ſa nourriture, & expulſé de cette façon. Or dautant qu'il y a peu de ſang ſuperflu au corps de l'enfant quand il eſt dans la Matrice, parce qu'il en conſume beaucoup pour ſa

nour-

nourriture & pour son accroissement, outre qu'il a déja esté purifié par la mere, avant que de luy estre envoyé, aussi s'engendre-t-il peu de *meconium* durant tout le temps de la grossesse, duquel pour ce sujet l'enfant ne se vuide pas quand il est dans la Matrice; mais bien quand il est né : car pour lors il prend des alimens par la bouche, desquels il se fait d'autres excrémens en quantité, qui l'obligent à jetter ce premier dehors, & quoy que le *meconium* ait resté dans les intestins de l'enfant pendant tout le temps qu'il a esté au ventre de sa mere, neantmoins (ce qui est admirable) il s'en faut beaucoup qu'il n'ait une si mauvaise odeur que les nouveaux excrémens qui s'engendrent de la nourriture qu'il prend par la bouche aprés qu'il est né, bien qu'ils n'y sejournent que tres-peu de temps, & qu'il s'en décharge journellement.

Aussi-tost donc que la Sage-femme aura lavé & nettoyé l'enfant, comme nous avons dit, & qu'elle aura pris garde à toutes les parties de son corps, elle l'emmaillotera dans des langes & couvertures, commençant premierement à luy couvrir la teste d'un petit beguin de toile, & d'un bonnet de laine pardessus, ayant auparavant mis sur sa fontaine une compresse de linge bien doux, pliée en trois ou quatre doubles, & large de quatre doigts, laquelle pour ne vaciller pas, doit estre attachée au beguin, avec une petite épingle mise par dehors, afin qu'elle ne puisse pas piquer l'enfant; cette compresse sert à défendre, tant du froid que des autres injures, le cerveau de l'enfant, qui n'est pas pour lors recouvert d'os en cét endroit. Elle luy entourera les oreilles avec de petits linges, afin d'absorber la crasse qui s'y engendre ordinairement : cela fait, elle luy mettra encore d'autres linges sur la poitrine, & aux plis des aisselles & des eines, aprés quoy elle le bandera, l'ayant envelopé dans des couches & des langes bien chauds. Il n'est pas besoin de décrire précisement comme elle s'y doit comporter; car il n'y a pas de femme qui ne sçache une chose qui est si commune; mais nous dirons seulement en general que l'enfant ne doit pas estre trop serré dans ses langes, & principalement au droit de la poitrine & de l'estomach, afin qu'il puisse respirer plus librement, & pour éviter qu'il ne soit obligé par cette compression de vomir souvent le lait qu'il aura tetté, à cause que l'estomach ne pourroit pas s'étendre assez pour le contenir; ce qui quel-

quefois par ſucceſſion de temps, convertiſſant ce vomiſſement en habitude, eſt d'un grand préjudice à l'enfant; c'eſt pourquoy on y prendra bien garde. Ses bras & ſes jambes ſeront envelopez de ſa couche, & étendus en droite ligne, puis bandez pour les tenir en cét état; ſçavoir les bras le long de ſon corps, & les jambes l'une proche de l'autre également ſituées, avec un peu de la couche entre deux, de peur qu'elles ne s'échauffent en ſe touchant & frottant à nud; enſuite de cela, on luy tiendra la teſte ſtable & droite, avec un linge appellé vulgairement têtiere, qu'on attachera d'un coſté & d'autre à ſon lange, envelopant aprés l'enfant de couvertures pour le tenir chaudement. Il doit eſtre ainſi emmailloté, afin de donner à ſon petit corps la figure droite, qui eſt la plus decente & la plus convenable à l'homme, & pour l'accoûtumer à ſe tenir ſur ſes deux pieds; car ſans cela, il marcheroit peut-eſtre à quatre pattes, comme la pluſpart des autres animaux.

Outre tous ces excrémens dont nous avons parlé, l'enfant a encore une certaine pituite, ou phlegme gluant, reſté dans l'eſtomach des ſuperfluitez de ſes membranes, lequel il jette par la bouche dans les premiers jours. Pour y aider, on luy fera prendre avec une petite cuilliere un peu de vin ſucré, qu'on luy fera avaler, en luy tenant la teſte un peu élevée, reïterant la choſe deux ou trois fois le premier jour, auquel on ne luy doit donner à tetter devant que tout, ou la plus grande partie de ce phlegme n'ait eſté évacuée, ou digerée & conſumée par l'eſtomach, de peur que le lait étant meſlé avec cette humeur viſqueuſe n'en ſoit corrompu, comme il arriveroit, ſi on luy donnoit à tetter d'abord. Quelques-uns luy donnent pour le meſme ſujet, de l'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec un peu de ſucre candy. Les Juifs ont coûtume de faire prendre à leurs enfans du beurre & du miel, ce qui produit à peu prés le meſme effet, & font cela pour ſuivre ce qui eſt dit au ſeptiéme Chapitre d'Eſaïe. *Vne Vierge concevra & enfantera un fils, & ſera appellé Emmanuël: il mangera beurre & miel, afin qu'il ſçache reprouver le mal, & élire le bien.* Mais le vin eſt encore meilleur, dautant qu'il inciſe & détache mieux cette pituite, & qu'il aide auſſi à cuire & digerer celle qui reſte, & le ſucre ſert à la purger, & adoucit ſon acrimonie. Or luy ayant fait prendre un tel remede, on le mettra doucement repoſer, couché ſur le côté, afin

que ces excrémens soient plus facilement évacuez & rejettez par la bouche ; car si l'enfant étoit sur le dos, il y auroit danger que restans dans sa bouche, il n'en tombât une partie sur sa poitrine, dont il pourroit estre suffoqué, ou à tout le moins beaucoup incommodé. Voyons maintenant de quelle maniere on le doit nourrir & gouverner aprés cela.

CHAPITRE XXII.

Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.

L'Enfant, qui lorsqu'il étoit au ventre de sa mere, n'avoit aucune autre nourriture que le sang qu'il en recevoit par les vaisseaux umbilicaux, a besoin à son defaut, quand il en est sorty, de la prendre par la bouche, en suçant le lait de ses mammelles : Neantmoins il n'est pas bon de luy donner à tetter aussi-tost qu'il est né, pour éviter qu'un changement si subit, tant à l'égard de la difference de cette nourriture, que pour la maniere de la recevoir, ne soit cause de quelque alteration de sa santé. Il faut premierement luy faire vuider les phlegmes qu'il a dans l'estomach, en luy donnant, comme nous avons dit au Chapitre précedent, durant le premier jour un peu de vin & de sucre pour les inciser & détacher, afin d'éviter que le lait qu'il vient à prendre ensuite ne soit corrompu, étant mêlé avec cette pituite visqueuse ; c'est pourquoy il vaut mieux attendre dix ou douze heures, ou mesme jusques au lendemain pour le faire tetter, afin qu'elle soit tout-à-fait évacuée, ou digerée & consumée, auquel temps on luy peut presenter la mammelle.

Il seroit à souhaitter qu'on ne luy donnât celle de sa propre mere, qu'aprés le huitiéme jour de son accouchement, pour le plûtost, & mesme de laisser passer trois semaines ou un mois, afin que toutes les humeurs de son corps étant bien temperées & remises de l'agitation qu'elles ont reçuë dans le travail, comme aussi leurs superfluitez ayant esté entierement repurgées par le moyen des vuidanges, son lait en fût d'autant plus purifié : outre cela, c'est que les petits trous du mammelon n'é-

tant pas encore bien débouchez, les mammelles sont ordinairement de difficile trait, dans les premiers jours, à l'enfant nouveau-né, pendant lequel temps on luy fera tetter une autre femme. Mais souvent les pauvres gens n'ont pas moyen d'user de tant de précautions, & telles meres sont obligées de nourrir elles-mesmes leurs enfans dés le premier jour; Il s'en rencontre quelquefois qui ne veulent pas souffrir que d'autres qu'elles le fassent; en ce cas, elles se feront un peu dégorger les mammelles par le succement d'une grande personne, ou par un autre enfant qui sera déja fort, ou elles se les tireront elles-mesmes avec une tetine de verre, semblable à celle qui est figurée au commencement du Chapitre dix-neuviéme, aprés quoy elles donneront à tetter au leur, quand le lait sera un peu en train de couler, & continuëront à ce faire jusques à ce qu'elles soient de facile trait pour l'enfant nouveau-né.

Il y en a qui croyent que le lait de la nouvelle accouchée luy est plus propre dans le commencement, que s'il étoit purifié; & qu'il sert à luy lâcher le ventre, & à le purger du *meconium* des intestins; mais aussi les trenchées que luy cause ce lait bourbeux & échauffé, luy portent bien plus de préjudice qu'il ne luy est utile en autre chose: c'est pourquoy il vaut beaucoup mieux ne luy en donner un tant nouveau, si faire se peut.

Quant à ce qui est donc du temps auquel on doit presenter la mammelle à l'enfant nouveau-né, ce ne doit estre qu'aprés dix ou douze heures au moins, pour les raisons que nous en avons dites; & pour l'exciter à la prendre (car il y en a quelquefois qui ne le veulent faire pendant deux ou trois jours) il faut que sa nourrice luy raye auparavant quelque peu de son lait dans la bouche & sur les lévres, pour luy faire savourer petit-à-petit, aprés quoy elle luy donnera sa mammelle encore toute dégoûtante, qu'elle pressera un peu de sa main lorsqu'il en aura pris le bout, afin que le lait en sorte plus facilement, & que l'enfant qui n'a pas pour lors grande force, n'ait pas tant de peine à tirer & à succer, faisant ainsi peu-à-peu, jusques à ce qu'il soit accoûtumé à bien tetter.

Si la nourrice a beaucoup de lait, elle ne doit donner aucune autre nourriture à son enfant durant les deux premiers mois tout au moins. Les animaux nous font bien voir, que le lait seul est suffisant pour nourrir l'enfant, puisqu'ils en nourrissent cinq

& six de leurs petits, & quelquefois mesme davantage, sans qu'ils prennent que long-temps aprés d'autre nourriture. A l'égard de la quantité de lait que doit tetter l'enfant, elle doit estre proportionnée à son âge, & à ses forces : dans les premiers jours on ne luy en donnera tant, ny si souvent, afin que son estomach qui n'est pas encore accoûtumé d'en faire la coction, le puisse mieux digerer; ensuite dequoy on ira toûjours peu-à-peu en augmẽtant, jusques à ce qu'on luy en donne pleinement: pour ce qui est du temps & de l'heure, il n'en doit point avoir de limitez pour ce sujet; car ce sera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & que ce soit plûtost peu & plus souvent, que de luy en faire prendre grande quantité tout d'un coup, afin que son petit estomach le puisse mieux cuire & digerer sans le rejetter & vomir, comme il fait souvent quand il ne le peut facilement contenir. Neantmoins il est bon de regler l'enfant, si on peut, à ne tetter durant le jour que de deux heures en deux heures au plus, & de ne luy donner la mammelle pendant la nuit, que quand il s'éveille de luy-mesme.

Aprés que l'enfant aura esté nourry du seul lait pendant deux ou trois mois, & plus ou moins, selon qu'on verra qu'il aura besoin de plus grande nourriture, on luy donnera de la boüillie, faite avec la farine du pur froment & le lait de vache; observant de luy en donner fort peu dans les premieres fois, & qu'elle ne soit trop épaisse; de peur que son estomach n'en soit surchargé tout-à-coup, pour n'estre pas accoûtumé à telle chose. Or afin qu'elle soit de plus facile digestion, on doit faire un peu cuire au four la farine, l'y mettant dans une terrine aprés qu'on en aura tiré le pain, & la remuant de fois à autre pour la dessécher également. La boüillie faite de telle farine, outre qu'elle est bien plûtost cuite, est bien meilleure que celle qu'on fait ordinairement, laquelle est beaucoup plus pesante, plus visqueuse, & plus indigeste à l'estomach; car étant faite avec la farine cruë, il est bien difficile qu'on luy puisse donner une bonne cuisson, sans consumer la meilleure partie du lait, aprés quoy il en reste seulement la plus grossiere, & qu'à force de boüillir long-temps, on ne luy fasse perdre son goût & sa bonté. Il faut aussi observer que le lait avec lequel on fera cette boüillie, soit le plus recemment trait de la vache qu'on pourra; car il y a au lait certains esprits subtils qui s'évaporent quand il

eſt vieux trait, comme font auſſi les eſprits des eaux minerales, lorſqu'il y a long-temps qu'elles ſont ſorties de leur ſource. Quand on aura fait prendre à l'enfant de la boüillie ainſi faite, dont on ne luy donnera qu'une fois par jour, & principalement au matin, ou deux fois tout au plus, ſa nourrice le fera un peu tetter, afin qu'étant delayée par le lait dans ſon eſtomach, la digeſtion en ſoit plus facilement faite.

Il y a beaucoup de femmes qui donnent de la boüillie aux enfans nouveaux-nés dés les premiers jours; les nourrices qui ont peu de lait en uſent ordinairement de la maniere, pour les empêcher de crier comme ils font quand ils ont faim: mais quelquefois cela ſeul eſt capable de les faire mourir, pour l'indigeſtion, & pour l'obſtruction que cauſe cette nourriture; laquelle à raiſon de ſa conſiſtance groſſiere & viſqueuſe, ne peut que difficilement trouver paſſage dans l'eſtomach & dans les inteſtins, qui au commencement ſont foibles, & non encore bien ouverts ny dilatez; pour lequel ſujet il arrive aux enfans de grandes oppreſſions & difficultez de reſpirer, des trenchées, douleurs & enflures de ventre, & ſouvent la mort: c'eſt pourquoy on ne luy en doit donner qu'aprés un ou deux mois pour le plûtoſt, & meſme quand on feroit trois ou quatre mois entiers ſans luy en faire prendre, il ne s'en porteroit que mieux, pourvû que ſa nourrice ne manquât pas de lait.

Lorſque l'enfant aura tetté ſa ſuffiſance, la nourrice le mettra repoſer & dormir, non avec elle dans le meſme lit où elle couche, de peur que, ſans y ſonger, elle ne vint à l'étoufer en s'endormant deſſus, comme j'ay vû arriver à une pauvre femme qui fit mourir ſon enfant, ſoit qu'elle l'eût fait par malice, pour en eſtre délivrée, ſoit que ce fût innocemment; elle ſeule en pouvoit ſçavoir la verité: quand elle s'éveilla, elle trouva ſous elle la teſte de ce pauvre enfant, qui avoit eſté ſuffoqué de la façon, ſans qu'elle s'en fût apperçuë, ſuivant ce qu'elle proteſtoit. Il n'y a gueres que deux ans que je vis encore arriver un pareil malheur à un tres-bel enfant unique d'une Dame de qualité que j'avois accouchée, lequel fut ainſi étouffé par ſa nourrice quatre jours apres être né; ce qui faillit à faire mourir ſa mere de déplaiſir. Mais pour éviter un tel accident, elle le couchera dans un berceau proche de ſon lit, au deſſus duquel on doit mettre un petit archet, pour y pouvoir poſer quelque

couverture, afin d'empêcher qu'il ne tombe aucune ordure sur son visage, & qu'il ne voye le trop grand jour procedant de la lueur du Soleil, ou de la chandelle, & du feu qui seroient dans la chambre. Il sera couché sur le dos, en telle sorte, qu'il ait la teste un peu élevée par un oreiller sur lequel elle sera posée, & pour luy exciter d'autant plûtost le sommeil, sa nourrice le bercera doucement, par un petit mouvement égal, sans trop grande agitation, dautant qu'empêchant la digestion du lait qui est en son estomach, elle le provoqueroit à le rejetter en vomissant; ce qui se fait de même qu'aux personnes qui estant sur la Mer vomissent, non tant à cause de l'odeur de son eau salée, que pour l'ébranlement & l'agitation du navire où ils sont; ce qui arrive même à beaucoup de femmes pour aller seulement en carosse, quand elles n'y sont pas accoûtumées: mais pour éviter qu'on soit obligé à la sujettion de bercer ainsi l'enfant chaque fois qu'on le voudra endormir, il est bon de ne pas luy en faire prendre l'habitude, si l'on peut, dans le commencement, & de luy laisser venir le sommeil naturellement. On ne doit pas avoir de temps certain ny limité pour son repos; car il est bon qu'il dorme à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & pour l'ordinaire il dort d'autant plus qu'il se porte mieux: toutefois si on void que son dormir excede une mediocrité raisonnable, on l'en distraira tant soit peu; pour quoy faire sa nourrice le prendra entre ses bras pour le porter au jour, en chantant d'un ton de voix doux & agreable, & luy montrant quelque chose reluisante qui luy réjouïsse la veuë, & l'agitant un peu pour le réveiller de son assoupissement; car par le trop long dormir, la chaleur naturelle est tellement retirée au dedans, qu'elle y est comme ensevelie, au moyen dequoy tout le corps, & principalement le cerveau est tellement refroidi, que les sens de l'enfant en sont tout hébetez, & leurs fonctions languissantes & assoupies.

Lors qu'il sera couché, il faut que ce soit en telle sorte, qu'il soit vis-à-vis du feu, ou de la chandelle, ou du jour qui donnera dans la chambre, afin que l'ayant en face directement, il ne soit obligé de regarder continuellement de costé; car le faisant souvent, sa veuë se pervertiroit tant qu'il en deviendroit louche. C'est pourquoy pour le plus seur, on mettra sur l'archet de son berceau quelque couverture comme nous avons dit, pour

l'empêcher de voir la lumiere, dautant que par ce moyen sa veuë étant arrêtée sans vaciller de costé & d'autre, sera mieux fortifiée. Voyons maintenant comment la nourrice doit tous les jours nettoyer l'enfant de ses excrémens.

Comme les petits de tous les autres animaux ont leur corps libre, sans estre embarrassé d'aucunes envelopes, ils se déchargent facilement de leurs excrémens, sans en être salis ny gâtez, & ils ne les ont pas plûtost vuidez de leur ventre, que leur mere (s'ils ne le peuvent faire eux-mêmes) s'en appercevant les rejette d'abord hors du lieu où ils sont couchez, ou au moins les range en un endroit où ils ne leur peuvent nuire : mais il n'en est pas de même des enfans, qui pour être liez & garrottez de bandes & de langes, comme on est obligé de faire pour leur donner la figure droite, qui est seule convenable à l'homme, ne peuvent rendre leurs excrémens qu'ils n'en ayent au même temps le corps tout barboüillé, & dans lesquels (pour ne les pouvoir pas appercevoir à cause de ces envelopes) ils demeurent souvent jusques à ce que leur mauvaise odeur vienne au nez de leur nourrice, ou qu'elle s'en doute & le préjuge par les cris & les pleurs de l'enfant qui est incommodé de leur humidité, & de leur acrimonie; pour éviter cela, on le doit démaillotter, & le remuer au moins deux ou trois fois le jour, & même quelquefois la nuit, s'il est besoin, afin de le nettoyer de ses excrémens, en le changeant de nouvelles couches, lesquelles doivent estre blanches de lessive, & non pas seulement relavées par plusieurs fois, comme ont coûtume de faire la plûpart des nourrices à gages; ce qui cause une grande demangeaison & cuisson au corps de l'enfant, pour raison d'un certain sel, qui provenant de ces excrémens ne se dissoût pas tout-à-fait, quand les langes en sont une fois imbus, qu'en les mettant à la lessive. Le temps le plus propre pour remuër l'enfant, est incontinent aprés qu'il a rendu ses excrémens, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, que jusques à ce qu'il soit éveillé s'il dormoit pour lors : Or comme il les peut rendre à toute heure indifferemment, on ne peut aussi limiter d'autre temps auquel il le faille faire que celuy de cette necessité, c'est à dire que ce doit estre tant de fois, & aussi souvent qu'il est requis pour le tenir toûjours nettement.

Il faut que l'enfant soit remué auprés du feu, & que les couches

couches ſoient bien chaudes, & bien ſeches, avant que de le mettre dedans, de peur que leur froideur & humidité ne luy cauſaſſent quelque colique & des trenchées. Sa nourrice aura pareillement ſoin de luy mettre de temps en temps de petits linges derriere les oreilles, & ſous les aiſſelles, pour en deſſecher les humiditez qui s'y rencontrent; prenant bien garde pendant les premiers jours, à ne pas faire tomber trop toſt le bout reſtant du cordon de ſon umbilic,& avant que les vaiſſeaux en ſoient tout-à-fait reünis. Elle verra auſſi chaque fois qu'elle le remuëra, ſi le ſang n'en ſort point, pour n'avoir pas eſté bien noüé la premiere fois, ou à cauſe que la ligature s'en eſt relâchée; & aprés que ce bout de cordon ſera tout-à-fait tombé, elle luy bandera encore le nombril durant quelque temps, en y laiſſant toûjours une compreſſe pardeſſus juſques à ce qu'il ſoit bien cicatriſé, & qu'il ſoit tout-à-fait deprimé & retiré en dedans. Outre cela, elle luy mettra à l'endroit de la fontaine de la teſte, pardeſſous ſon beguin, une autre compreſſe, tant pour tenir le cerveau chaudement, que pour le garantir des injures externes qui le pourroient facilement bleſſer, à cauſe de la molleſſe qui eſt en ce lieu, où il n'eſt recouvert d'aucun os; elle aura auſſi grand ſoin de ne pas laiſſer trop crier ſon enfant, & principalement pendant les premiers jours, de peur que ſon nombril n'en ſoit pouſſé en dehors, & qu'il ne luy arrive par ſa dilatation une *exomphale*, comme auſſi qu'il ne ſe faſſe quelque deſcente de l'inteſtin en l'eine; & il ne faut pas qu'elle s'arrête au dire des bonnes gens, qui veulent qu'il ſoit neceſſaire de laiſſer crier quelquefois l'enfant pour luy décharger le cerveau: les deux meilleurs moyens de l'appaiſer quand il crie, ſont de luy donner à tetter, & de le remuër pour le nettoyer de ſes excrémens; elle doit auſſi luy preſenter quelque choſe d'agreable à la veuë pour le réjoüir, & détourner ce qui luy peut donner de la peur, ou luy cauſer quelque chagrin.

Toutes les choſes que nous avons dites en ce preſent Chapitre, touchant le regime & le gouvernement de l'enfant nouveau-né, doivent eſtre ſeulement entenduës pour celuy qui eſt en bonne ſanté; car s'il luy arrive quelque indiſpoſition, il ſera traité ſelon que les accidens le requiereront. C'eſt ce qu'il nous faut à preſent examiner dans toute la ſuite de ce Livre.

CHAPITRE XXIII.

Des indispositions des petits enfans ; & premierement de la foiblesse des nouveau-nés.

APeine les jeunes arbres se sont-ils élevez du sein de la terre, qui est leur mere, que souvent plusieurs meurent incontinent aprés ; dautant que leurs petits troncs, pour raison de la tendresse de leurs substances, reçoivent facilement alteration, & ne resistent qu'avec peine à la moindre chose qui leur est contraire, jusques à ce qu'ils soient un peu plus grands, & qu'ils ayent de fortes & profondes racines : de mesme aussi voyons-nous mourir ordinairement plus de la moitié des petits enfans, avant qu'ils ayent seulement deux ou trois ans, tant pour la delicatesse & debilité de leur corps, que parcequ'ils ne peuvent en ce foible âge, exprimer autrement que par leurs cris, les incommoditez qu'ils ressentent au dedans ; & mesme plusieurs meurent de convulsion, ou d'autre maladie, devant le septiéme jour, comme *Aristote* a bien remarqué au 12. Chap. du 7. Liv. *de l'hist. des anim.* C'est ce qui faisoit que de son temps on ne donnoit pas de nom aux enfans qu'au septiéme jour. Nous avons montré cy-devant, comme ils doivent estre gouvernez dans les commencemens pour les conserver en bonne santé, & maintenant nous allons parler des indispositions ausquelles ils sont sujets, particulierement depuis leur naissance, jusques à ce qu'ils ayent sept ou huit mois. Faisons premierement mention de quelques-unes avec lesquelles ils naissent, aprés quoy nous traiterons de celles qui leur arrivent plus ordinairement.

Le premier accident auquel il faut remedier, est la foiblesse dans laquelle sont plusieurs enfans quand ils viennent au monde; ce qui arrive souvent, non pas qu'ils soient tels de leur nature; mais à cause de la violence d'un mauvais travail, ou à cause de sa longueur, pendant quoy ils ont tant souffert, que quelquefois aprés qu'ils sont nés, ils sont si debiles, qu'à peine peut-on reconnoître d'abord s'ils sont vivans, ou s'ils sont morts ; à cause qu'on ne leur voit mouvoir aucune partie de leur corps, lequel est aussi parfois si bleu, & si livide, principalement par la face,

qu'on croit qu'ils sont tout-à-fait suffoquez ; & quelquefois aprés avoir esté des heures entieres en cét état, ils reviennent peu-à-peu de leur foiblesse, comme s'ils ressuscitoient & retournoient de mort à vie.

On préjugera que l'enfant n'est pas effectivement mort (quoy qu'il le paroisse en quelque façon dans ce premier instant) si la femme l'a senty remuër avec vigueur peu de temps avant que d'accoucher, si elle n'a pas eû une trop grande perte de sang, & si elle n'a pas esté extraordinairement travaillée : mais on sera tout-à-fait certain qu'il est encore vivant, quoy qu'il ne jette aucune voix, & qu'il ne remuë aucune partie de son corps, aprés qu'il est né, si mettant la main sur sa poitrine on sent le mouvement de son cœur, & si touchant le cordon de l'umbilic proche du ventre, on sent encore un peu battre les arteres. Pour lors on tâchera par toutes sortes de moyens de le faire revenir de cette foiblesse.

Or afin de luy donner le secours necessaire, on le mettra au plûtost dans une couche chaude pour le porter auprés du feu; où étant, la Sage-femme ayant pris du vin dans sa bouche, luy en soufflera un peu dans la sienne, reïterant la chose par plusieurs fois, s'il en est besoin ; elle luy mettra aussi sur le ventre & sur la poitrine des compresses trempées en d'autre vin, qu'elle aura fait chauffer pour ce sujet ; elle luy laissera le visage découvert, afin qu'il puisse respirer plus facilement, & pour luy aider d'autant plus, elle luy tiendra la bouche un peu entr'ouverte ; & luy nettoyera les narines avec de petites tentes de linge trempées aussi dans du vin, pour luy en faire flairer l'odeur ; elle luy échauffera toutes les parties de son corps pour y rappeller le sang & les esprits, qui pour s'estre tous retirez au dedans par la foiblesse, le mettent en danger d'estre suffoqué : ainsi faisant peu-à-peu, l'enfant reprenant ses forces, viendra comme insensiblement à mouvoir ses membres les uns aprés les autres, ensuite dequoy il jettera au commencement quelques petits cris languissans, qui s'augmenteront & se fortifieront aprés d'autant plus qu'il respirera librement.

Outre les moyens que nous venons de dire (qui sans doute sont les meilleurs & les plus seurs pour les foiblesses des enfans nouveau-nés) les Sages-femmes en ont encore d'autres dont elles se servent ordinairement, lesquels je n'approuve pas, non

seulement parcequ'ils sont inutiles, mais à cause qu'aucuns d'eux sont tres-dommageables à l'enfant. La pluspart coupent un morceau d'oignon, & le mettent aussi-tost contre le nez de l'enfant, croyant que son odeur ait la vertu de le faire revenir de sa foiblesse, en quoy elles s'abusent; car si l'enfant reprend vigueur aprés cela, ce n'est point par l'effet de l'odeur de l'oignon, mais bien plûtost par celuy de l'air dont il avoit besoin, qu'il commence pour lors à respirer. C'est pourquoy il vaut bien mieux luy laisser une entiere liberté de respirer un air pur & net, qui ne soit pas ainsi infecté de l'odeur âcre de cét oignon, qui bien loin de luy estre utile, peut au contraire estre prejudiciable à la delicatesse de son cerveau. Quelques-unes luy mettent tout chaudement l'arrierefaix sur le ventre, & l'y laissent jusques à ce qu'il soit refroidy. J'ay déja dit autre part, que l'arrierefaix pour raison de sa chaleur luy pourroit bien servir, neantmoins à cause de sa pesanteur, étant ainsi mis sur le ventre de l'enfant, qui pour n'avoir aucun soûtien en est facilement comprimé, il luy empêche beaucoup la respiration, qui est la chose qui luy est pour lors la plus necessaire. D'autres jettent cét arrierefaix dans le feu avant que de le separer de l'enfant, & d'autres le mettent dans du vin chaud, s'imaginant qu'il s'éleve des vapeurs de ce vin, qui se portant par les vaisseaux umbilicaux, sont capables de luy donner quelque vigueur; mais comme toute cette masse charnuë, & ces vaisseaux sont des parties mortes d'abord qu'elles sont hors de la Matrice, il n'y reste aussi aucun esprit qui se puisse communiquer à l'enfant: c'est pourquoy si on use d'une telle pratique, ce doit estre plûtost pour satisfaire à la coûtume, que pour l'esperance que cela puisse profiter.

Si telles choses ne font aucun bien, aussi ne font-elles pas grand mal; mais celle qui suit est capable de causer la suffocation soudaine de l'enfant: c'est que quelques autres repoussent & font rentrer en son corps le sang qui est dans les vaisseaux umbilicaux, croyant que cela soit propre pour le fortifier & le faire revenir de sa foiblesse. Je sçay bien qu'on peut appuyer cette mauvaise pratique sur l'autorité d'*Aristote*, qui la recommande au 10. Chap. du 7. Liv. *de l'hist. des anim.* disant que les plus habiles Sages-femmes de son temps, repoussoient ainsi le sang de l'umbilic au dedans du corps de l'enfant qui étoit foible, aprés quoy ses forces se rétablissoient aussi-tost. Mais nous

avons déja fait connoître en un autre lieu, que le sang contenu dans ces vaisseaux perd ses esprits, aussi-tost que l'arrierefaix est separé & sorty de la Matrice, & qu'il y est mesme incontinent aprés à demy congelé. Or s'il vient pour lors à estre ainsi repoussé dans le foye de l'enfant debile, il s'y arrête, n'étant plus animé d'aucuns esprits, dont il est tout-à-fait destitué, & au lieu de luy donner de nouvelles forces, il accable le peu qu'il luy en reste, & il acheve d'éteindre sa chaleur naturelle languissante; pour éviter cela, on se donnera bien garde de repousser ce sang de la sorte au ventre de l'enfant; outre que dans ces foiblesses (à moins qu'elles ne soient causées de la grande perte de sang que la femme pourroit avoir euë avant que d'accoucher) il n'y en a toûjours que trop au corps de l'enfant, & principalement vers le cœur, où il est en grande abondance; & au lieu de luy en envoyer davantage, il le faut retirer vers les extrémitez, afin que ses ventricules étant un peu dégagez, il puisse avoir ensuite son mouvement plus libre, pour renvoyer les esprits à toutes les parties du corps qui en sont privées dans la foiblesse. C'est pourquoy puisque l'enfant ne doit plus rien recevoir des vaisseaux umbilicaux aprés sa naissance, on en fera la ligature aussi-tost, pour le traiter comme nous avons dit.

Plusieurs fois aussi les enfans qui sont foibles en naissant, sont tels de leur nature, comme quand ils viennent avant terme, & d'autant plus qu'ils sont éloignez du plus ordinaire, qui est la fin du neuviéme mois, & aussi qu'ils ont esté engendrez de parens infirmes & malades. En ce cas, il est bien difficile d'y remedier, & il n'y a autre chose à faire que de les bien nourrir & gouverner selon qu'il a esté dit; mais difficilement peut-il arriver que tels enfans soient de longue vie, & qu'ils ne meurent de la moindre indisposition qui survient à leur foiblesse naturelle.

CHAPITRE XXIV.

Des contusions & meurtrissures de la teste, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.

LE corps des petits enfans est comme nous avons dit, si tendre & si délicat, qu'il est facilement contus & meurtry, &

que mesme parfois quelques-uns de ses membres sont disloquez ou rompus dans les fâcheux accouchemens ; soit parcequ'ils restent long-temps dans une posture contre nature, ou à cause qu'ils sont maniez trop rudement dans le temps de l'operation.

La contusion la plus ordinaire & la plus frequente, est celle qui se fait au dessus de leur teste, où quelquefois ils ont en naissant une bosse aussi grosse que la moitié d'un œuf, & parfois encore plus, comme il se voit principalement dans les premiers accouchemens ; ce qui arrive d'autant plûtost que les femmes sont pour lors plus avancées en âge ; parceque l'orifice interne de leur Matrice, appellé le couronnement, étant plus calleux, se dilate avec beaucoup plus de difficulté, pour raison dequoy la teste de l'enfant venant à estre pressée contre luy, & en étant ceinte comme d'une couronne en sa partie superieure, qui se presente naturellement la premiere au passage, est enflée & tumefiée, à cause du sang & des humeurs qui tombent & sont retenuës en cette partie, par la grande compression qu'en fait circulairement cét orifice interne, & principalement quand elle commence d'estre poussée fortement, & qu'elle reste ainsi trop long-temps sans qu'elle se puisse faire voye, aprés que les eaux qui la soûtenoient un peu ont esté écoulées, à quoy peut aussi contribuër la Sage-femme, si elle la touche trop souvent & trop rudement avec les doigts, lorsqu'elle se presente au passage ; mais on l'en accuse souvent à tort en cette occasion, où ordinairement la seule compression que fait cét orifice, en forme de ceinture ou couronne, à la teste de l'enfant, est la cause de ces sortes de tumeurs contuses.

Cette partie se tumefie pour lors de la mesme maniere que nous le voyons arriver en toutes autres qui sont trop fortement comprimées, liées ou serrées ; car par ce moyen le sang qui ne peut avoir son mouvement circulaire, étant arrêté en trop grande abondance en une partie, la fait enfler & tumefier, & par la repletion qu'il en fait, la rend livide comme si elle étoit contuse : or cette compression est bien plus grande à l'égard des veines (qui sont toûjours plus exterieures, lesquelles doivent reporter le sang au cœur) que non pas des arteres, par le moyen desquelles il l'envoye à toutes les parties ; car outre que les arteres sont situées plus profondement, elles ont encore un battement continuel, à la faveur duquel il s'y glisse toûjours un peu de sang ;

c'eſt ce qui fait que dans toutes les compreſſions, ou ligatures des parties (à moins qu'elles ne ſoient extrémes) le ſang y eſt facilement apporté par les arteres, & en eſt difficilement remporté par les veines ; ce qui eſt cauſe que la partie en recevant beaucoup plus qu'elle n'en renvoye, & qu'elle n'en conſume pour ſa nourriture, eſt obligée de ſe tumefier de la maniere par repletion. Si ceux qui pratiquent les accouchemens font bien reflexion à ce que je viens de dire, quand l'occaſion s'en preſentera (laquelle arrive aſſez ſouvent) ils connoîtront que ces ſortes de boſſes ou tumeurs, que pluſieurs enfans ont ſur la teſte en naiſſant, ne procedent ordinairement d'autre cauſe que de celle que j'ay expliquée.

Ces tumeurs ſont quelquefois ſi groſſes, & ſi élevées, qu'elles peuvent (la femme n'eſtant pas accouchée, & n'ayant encore l'orifice interne de ſa Matrice bien dilaté) empêcher de reconnoître la partie que l'enfant préſente la premiere ; & elles ſont cauſe quelquefois que la Sage-femme ne pouvant ſentir avec le doigt aucun os de la teſte, s'imagine que ce ſoit quelque épaule de l'enfant, ou bien une autre partie, & parfois même aucunes ne ſçavent ce que ce peut eſtre que telle choſe qu'elles ſentent ainſi tumefiée : mais on le connoîtra facilement, en ce que ces tumeurs qui paroiſſent toutes charnuës en les touchant, ſont neanmoins plus dures que ſi c'eſtoit une épaule, ou quelque feſſe de l'enfant, leſquelles parties ont toûjours beaucoup plus de molleſſe ; & on n'y ſent point auſſi de poil, comme on fait à la teſte, les os de laquelle on ſentira encore facilement, ſi ayant le doigt oint d'huile ou de beurre frais, on le peut introduire dans l'orifice interne ; car les parties de la teſte qui ſont au dedans de la Matrice ne ſont pas tumefiées ; il n'y a ſeulement que celle qui ſe preſente à ſon orifice, & qui en eſt preſſée, ceinte, & ſerrée comme il eſt dit. Si l'enfant préſente quelqu'autre choſe que la teſte, comme un bras, une jambe, & que ces parties demeurent pareillement long temps preſſées au paſſage, & en poſtures bien contraintes, ou qu'elles en ſoient ſorties, elles ſe tumefient par la même raiſon.

Il faut non ſeulement remedier à telles boſſes, ou meurtriſſures de la teſte des petits enfans, mais on doit auſſi tâcher de les prévenir, ou d'empêcher à tout le moins qu'elles ne ſoient ſi groſſes : le moyen de les prévenir, eſt de procurer l'accouche-

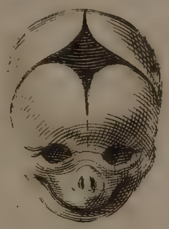
ment le plûtost qu'on pourra, afin que la teste de l'enfant ne reste ainsi trop long-temps arrêtée & serrée par le couronnement de l'orifice interne de la Matrice, lequel sera bien oint & graissé d'huile, ou d'axonge émolliente, tant pour aider à sa dilatation, qu'afin que la teste puisse plus promptement & plus facilement passer.

Quelques-uns pourroient m'objecter, que si ces tumeurs arrivoient par la cause que j'ay dite, elles devroient disparoître aussi-tôt que l'enfant est né, puisque pour lors (sa teste n'étant plus pressée) rien n'empêche que le sang qui avoit fait tumefier la partie, ne s'en retourne, ayant son mouvement libre; mais ils doivent sçavoir que par le trop long sejour qu'il fait en une partie, il perd ses esprits qui y sont étoufez, desquels estant destitué, il n'a plus aucun mouvement, & que s'étant extravasé hors de son lieu naturel, comme il fait quand les vaisseaux qui le contiennent en sont trop pleins, il se glisse dans tous les petits vuides de la partie, ce qui fait qu'il ne peut plus ensuite retourner par les voyes ordinaires: c'est pourquoy il est necessaire en cette occasion, ou d'en faire la resolution à travers la partie, ou qu'il vienne à suppuration, s'il y croupit plus long-temps; laquelle on évitera neanmoins le plus qu'il sera possible, à cause de la proximité du cerveau, qui aux enfans n'est recouvert des os du crane à l'endroit des sutures, qu'ils ont toûjours fort lâches, & principalement vers la fontaine de la teste.

Pour resoudre ces tumeurs, & ces meurtrissures, aussi-tôt que l'enfant sera né, on les étuvera de vin chaud, ou d'eau de vie, y trempant encore une compresse pour la mettre dessus. La plûpart des Sages-femmes n'y mettent qu'une compresse trempée en huile & vin mêlez ensemble, d'autres en huile rosat seule, les ayant premierement étuvées avec le vin: mais si nonobstant cela elles viennent à suppuration, on n'y laissera pas sejourner trop long-temps la matiere, de peur que les os de la teste, qui sont fort tendres & tres-minces aux enfans nouveau-nés, n'en soient alterez & cariez: en ce cas on en fera ouverture avec la lancette au lieu le plus propre, selon que l'art le requiert, y mettant aprés l'emplâtre de *betoëne* par dessus. Si quelque jambe, ou un bras étoit ainsi tumefié, on l'envelopera pareillement de compresses trempées en vin où ayent boüilli roses de Provins, fleurs de camomille & de melilot. Quelque-fois

fois les enfans mâles ont la bourse du *scrotum* fort enflée ; ce qui leur peut arriver, soit pour des eaux qui sont contenuës en ses membranes, soit pour avoir esté contuse, & maniée trop rudement par le Chirurgien, ou par la Sage-femme dans l'accouchement. Pour lors les compresses trempées au vin avec les roses sont propres en l'une & en l'autre occasion.

Mais le plus grand mal est quand le Chirurgien, pour n'estre pas expert, & habitué à telle operation, ou pour ne pouvoir point parfois faire autrement dans un mauvais travail, a rompu ou disloqué quelque bras ou quelque jambe de l'enfant en le voulant tirer. Si la chose arrive ainsi, il y remediera ensuite, en remettant les parties, & les contenant avec bandages propres en leur situation naturelle, jusques à ce qu'elles y soient bien affermies & fortifiées.



CHAPITRE XXV.

De la fontaine de la teste des enfans nouveaux-nés, & de ses sutures trop ouvertes.

SOuvent les enfans qui sont venus avant terme, n'ayant pas encore acquis toute leur perfection, comme aussi ceux qui sont debiles de leur nature, ont la fontaine de la teste, & les sutures si ouvertes, par la distance & separation des os les uns des autres, qu'elle en est toute molle & presque sans soûtien, parceque ses os vacillent aisément de tous côtez: ces enfans ne sont pas ordinairement de longue vie. Il ne faut pas pretendre pour lors en raprocher les os les uns contre les autres, en les serrant

fortement; car ainsi faisant, on comprimeroit tellement le cerveau qui est tres-mol, qu'on causeroit pire maladie en luy ostant la liberté de son mouvement, pour raison dequoy ses fonctions seroient dépravées, & s'aboliroient tout-à-fait dans la suite. Il faut seulement se contenter de les contenir tout doucement avec un petit bandeau, de peur qu'ils ne vacillent trop, & laisser le reste à l'œuvre de nature, qui rejoindra peu-à-peu ces sutures, en achevant d'engendrer, & de dessécher & affermir les os de la teste, qui n'avoient pas encore esté entierement formez.

Le lieu où se joint & vient aboutir la suture sagittale au milieu de la coronale, qu'elle separe toûjours en deux à tous les enfans, se continuant jusques à la racine du nez, est appellé la fontaine de la teste; parceque c'est son endroit le plus mol & le plus humide, lequel se desséche & se referme pour ce sujet le dernier. Sa figure est representée en la teste qui est mise au commencement de ce Chapitre. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte jusques à trois ans, & mesme encore aprés ce temps, ce qui est un grand témoignage de la foiblesse de leur chaleur naturelle. Elle est ordinairement tout-à-fait fermée au bout de deux ans, & plûtost ou plus tard, selon que les enfans sont plus ou moins humides, & qu'ils sont aussi plus ou moins robustes. Jusques à ce que ces os soient entierement affermis, on doit mettre dessus cét endroit, comme nous avons déja dit autre part, une compresse de linge en plusieurs doubles, pour deffendre le cerveau, tant du froid que des autres injures externes. Quelques femmes y laissent long-temps une piece de drap d'écarlate, croyant que cela fortifie davantage cette partie; mais il n'importe pas dequoy on se serve, pourvû que ce soit chose qui tienne chaudement le cerveau, & l'empêche d'être blessé en ce lieu, qui n'est pour lors recouvert d'aucun os.

Il arrive quelquefois que bien que les os de la teste soient assez larges pour se joindre de toutes parts, s'ils n'en étoient empêchez, ils sont neantmoins grandement distans les uns des autres à l'endroit des sutures, à cause de quantité d'eaux qui sont contenuës entr'eux & la dure mere. Telle maladie s'appelle *hydrocephale*, dont on fait plusieurs sortes, selon que les eaux sont plus proches ou distantes du cerveau, ou mesme qu'elles sont contenuës en ses ventricules. Lorsque ces eaux sont

entre le cuir & le pericrane, ou entre le pericrane & le crane, les enfans en peuvent guerir, si la tumeur n'est par trop grande; en resolvant les eaux, ou en faisant ouverture pour les évacuer; mais si elles sont en grande abondance au dessous des os, entre eux & la dure mere, les poussant ainsi en dehors, & élargissant les sutures, les enfans n'en peuvent réchaper; ce qui est encore d'autant plus impossible si ces eaux sont contenuës entre la dure & la pie mere, ou dans le cerveau.

CHAPITRE XXVI.

Du fondement clos des enfans nouveau-nés.

IL arrive quelquefois que les petits enfans, tant les mâles que les femelles, naissent avec le fondement clos & bouché, pour raison dequoy ils ne peuvent rendre ny vuider, tant les nouveaux excrémens qui s'engendrent du lait qu'ils tettent, que le *meconium* qui s'étoit amassé dans les intestins pendant qu'ils étoient au ventre de la mere, de laquelle maladie ils meurent certainement, si on n'y remedie promptement. Il s'est vû aussi quelquefois des filles, qui ayant le fondement clos,, ne laissoient pas de vuider les excrémens des intestins, par une ouverture que la nature pour suppléer à son defaut, avoit faite par dedans le *vagina*, ou col de la Matrice.

Or le fondement est clos en deux manieres; car c'est ou par quelque simple membrane, comme par la seule peau, au travers de laquelle on voit quelque vestige, ou marque livide, provenant des excrémens retenus, & en touchant du doigt, on sent une mollesse au dedans, à l'endroit où il devroit estre percé, ou bien il est tout-à-fait clos & bouché par une épaisseur de chair, en telle sorte qu'il ne paroît aucune chose au dehors, qui puisse dénoter sa veritable situation.

Quand il n'y a que la seule peau qui fait sa clôture, l'operation est tres-facile, & les enfans en peuvent échaper. Pour lors on en fera ouverture avec un petit bistory, la faisant en figure de croix, plûtost que simple & longitudinale, afin de luy donner la forme ronde, & que le lieu ne se puisse rejoindre aprés, prenant bien garde à ne pas blesser le *sphincter* du *rectum*. L'incision

ayant esté ainsi faite, les excrémens ne manqueront pas d'avoir issuë; mais si pour le long sejour qu'ils auroient fait au ventre, s'y étant desséchez, l'enfant ne les vuidoit point, on luy donnera quelque petit clystere, pour les délayer, & attirer au dehors; aprés quoy on mettra une tente de linge dans le siege nouvellement fait, de peur qu'il ne se reprenne, laquelle on couvrira au commencement de miel rosat, & sur la fin, de quelque onguent propre à dessécher & cicatriser, comme est l'*album rasis*, ou le *pompholix*, observant de nettoyer l'enfant de ses excrémens, & de le penser aussi-tost, & à chaque fois qu'il les aura rendus, de peur qu'y croupissant long-temps, l'ouverture qu'on a faite ne se convertisse en un ulcere malin.

Si le fondement est tellement clos, qu'on n'en voye & qu'on n'en sente aucune trace ny apparence, pour lors l'operation est beaucoup plus difficile, & quoy qu'on la fasse, c'est un grand hazard si l'enfant en réchape. C'est pourquoy si c'etoit une fille qui vuidât ses excrémens par la vulve (ce qui s'est vû quelquefois, comme j'ay dit) en ce cas il n'y faudroit pas toucher, de peur que voulant seulement guerir une incommodité, on ne causât la mort à l'enfant; mais si les matieres n'ont issuë par aucun lieu, on est obligé d'en venir à l'operation (bien que tres-perilleuse) sans cela la mort arrive indubitablement.

Pour la bien faire, encore qu'on ne voye au dehors aucune trace du lieu propre, à cause de l'épaisseur des chairs qui sont par dessus l'intestin, le Chirurgien introduira jusques dans le vuide un petit bistory trenchant d'un seul côté, mettant le dos de l'instrument au dessous & à demy doigt du croupion de l'enfant, qui est le lieu où il ne manquera pas de trouver l'intestin, & le poussant si avant qu'il en soit assez ouvert pour donner libre issuë aux matieres qui y sont contenuës, & conservant toûjours le plus qu'il sera possible le *sphincter*, aprés quoy la playe sera pensée & medicamentée comme il est dit cy-dessus, ayant égard aux accidens qui surviendront.

Lorsqu'il arrive (comme cela se peut encore) que le conduit de l'urine, tant au mâle qu'à la femelle, est clos & bouché, on y fera pareillement ouverture pour donner issuë à l'urine contenuë en la vessie, ensuite dequoy on y introduira une petite tente de plomb, cannullée, afin de tenir le passage ouvert, jusques à ce que la ponction & incision qu'on y aura faite avec la

lancette soit cicatrisée ; mais comme il est bien difficile de faire tenir une telle tente à la verge des petits enfans, qui pour estre trop courte, ne donne pas lieu d'y pouvoir mettre aucun bandage propre, on ne s'en mettra pas beaucoup en peine, car l'urine qu'ils rendent presqu'à toute heure, empêchera bien que l'ouverture ne se rebouche.

CHAPITRE XXVII.

Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.

LA langue est naturellement liée d'un assez fort ligament, qui vient s'attacher justement au dessous & au milieu d'elle, afin de la tenir plus sujette, & d'estre comme un pivot sur lequel étant appuyée, elle puisse faire de côté & d'autre tous ses differens mouvemens. Ce ligament doit luy laisser la liberté d'estre portée & appuyée en tous les endroits de la bouche ; pour quoy faire, il ne doit pas estre si court, ny s'attacher qu'à une notable distance de son extremité, qui doit estre entierement libre de tous côtez ; mais souvent les enfans nouveaux-nez ont au devant de luy une petite production membraneuse, appellée ordinairement le filet, qui se continuë presque jusques au bout de leur langue, laquelle leur ostant la liberté de son mouvement, les empêche de pouvoir facilement tetter, dautant que la langue étant retenuë en bas, & comme bridée de ce filet, l'enfant ne la peut pas porter vers le haut, comme il seroit necessaire, pour presser avec elle contre son palais le bout de la mammelle, & le succer afin d'en faire sortir le lait, ny aussi la mouvoir commodément pour en faire ensuite la deglutition.

Pour remedier à cette incommodité, il ne faut pas faire comme quelques femmes qui déchirent ce filet avec leurs ongles; car on y pourroit faire venir un ulcere qui seroit aprés de difficile guerison; mais l'enfant doit estre porté au Chirurgien, qui le coupera tant & si peu qu'il jugera estre necessaire, avec des ciseaux bien tranchans par la pointe, prenant garde à ne pas faire incision du propre ligament de la langue, comme aussi de ne pas ouvrir les vaisseaux qui sont au dessous. Pour bien faire cette operation, il doit relever la langue de l'enfant avec un ou deux de ses doigts, qu'il mettra au dessous & à costé d'elle, afin qu'il puisse voir ce qu'il faut couper; mais comme les enfans nouveau-nés ont souvent la bouche si petite, qu'il est bien difficile de leur pouvoir ainsi lever la langue avec les doigts, lesquels étans dedans, empêchent aussi de voir clair à ce qu'il faut faire, le Chirurgien se servira pour ce sujet d'un instrument fait en figure de petite fourchette, tel qu'est celuy qui est representé au commencement de ce Chapitre, duquel il mettra les deux petites branches (qui doivent estre mousses à leur extrémité) pardessous le milieu de la langue, aux deux côtez du filet qui en sera embrassé, où étant il la soulevera de droite ligne, & la tiendra facilement sujette, au moyen dequoy il fera aussi plus commodément & plus surement son operation. Cét instrument qui est petit, ne l'empêchera pas de voir dans la bouche de l'enfant, comme font les doigts qui sont trop gros. Aprés que le filet aura esté ainsi coupé dextrement, la nourrice de l'enfant luy passera deux ou trois fois par jour son doigt bien net pardessous la langue, afin qu'il ne se reprenne, le faisant assez doucement, de peur qu'irritant cette petite playe, il n'y survint inflammation, qui empêcheroit encore davantage l'enfant de tetter, & qu'elle ne se convertît en ulcere fâcheux.

CHAPITRE XXVIII.

Des trenchées & douleurs de ventre des petits enfans.

PLusieurs enfans sont tellement travaillez de trenchées, qu'ils ne cessent de crier jour & nuit, pour les grandes douleurs du ventre qu'ils en ressentent, dont aucuns sont aussi tant

fatiguez & tourmentez, qu'ils en meurent ensuite. C'est assez souvent la premiere & la plus commune maladie qui arrive aux petits enfans aprés leur naissance, laquelle en general & pour l'ordinaire, vient à cause de leur subite mutation de nourriture, dautant que l'ayant toûjours reçuë par l'umbilic pendant qu'ils étoient au ventre de leur mere, ils viennent à changer tout d'un coup, non seulement la maniere de la recevoir, mais aussi sa nature & qualité, lorsqu'ils en sont dehors; car au lieu du seul sang purifié qui leur étoit porté par le moyen de la veine umbilicale, ils sont obligez à son defaut de se nourrir du lait des mammelles de leur mere, qu'ils succent avec la bouche, duquel sont engendrez beaucoup d'excrémens qui causent ces trenchées, tant pour n'estre pas si purifié que le sang dont ils étoient nourris étant dans la Matrice, que parceque l'estomach & les intestins n'en peuvent pas encore faire une bonne digestion, ny une facile distribution, dans le commencement qu'ils ne sont pas encore accoûtumez à telle chose.

Les causes particulieres de ces trenchées, sont comme si le *meconium* qui avoit esté amassé durant tout le temps de la grossesse, n'est évacué peu aprés la naissance de l'enfant, & que par son trop long sejour dans les intestins il acquiere une acrimonie, dont ils sont picotez, ou que venant à s'y endurcir, l'enfant ne le puisse vuider, ny les nouveaux excrémens qui proviennent du lait qu'il aura pris dans les premiers jours: c'est aussi quelquefois à cause que ne pouvant facilement tetter, il avale en succant le lait avec peine, beaucoup d'air & de vents, qui étant retenus dans l'estomach, & se glissant dans les intestins, en font une distension douloureuse. Ces vents sont d'autresfois causez de ce que l'enfant prend une plus grande quantité de lait qu'il n'en peut bien digerer, ou de sa mauvaise qualité, comme quand la femme luy donne à tetter aussi-tost qu'elle est accouchée, sans attendre qu'il soit purifié: le froid que l'enfant aura souffert en peut encore estre cause. Mais tres-souvent c'est pour luy donner trop tost de la boüillie, comme aussi pour ne la pas faire assez cuire, parceque cette nourriture qui est grossiere & visqueuse, ne peut pas facilement estre digerée par les enfans nouveau-nés, qui n'y ont pas encore l'estomach accoûtumé; & les vers qui s'engendrent dans les intestins, par leurs remuëmens, & par leurs picotemens les tourmentent beaucoup.

Outre ces choses, nous avons déja cy-devant dit que la Sage-femme peut aussi causer de grandes douleurs au ventre de l'enfant, si elle y repousse le sang refroidy & caillé qui est dans le cordon de l'umbilic, avant que de le lier.

Pour bien remedier à ces douleurs de ventre, que les femmes appellent ordinairement toutes, du nom commun de trenchées, on doit avoir égard à leur differente cause: quant à ce qui est de la cause generale, que nous avons dite estre la trop soudaine mutation de nourriture, pour l'éviter on ne fera pas tetter l'enfant aussi-tost qu'il est né; mais on attendra jusques au lendemain, de peur que le lait étant mêlé avec les phlegmes qu'il a pour lors dans l'estomach n'en soit corrompu, & on luy en donnera peu au commencement, jusques à ce qu'il soit accoûtumé d'en faire bonne digestion; si c'est le *meconium* des intestins, qui par son trop long sejour luy cause des trenchées, pour luy aider à s'en décharger, on fera prendre à l'enfant par la bouche, comme nous avons cy-devant dit, un peu d'huile d'amandes douces, ou un peu de syrop de roses, & pour l'y exciter encore davantage, on luy mettra dans le siege quelque petit suppositoire, fait d'une côte de poirée, dorée de miel, ou on se servira d'une amande couverte de sucre, & trempée pareillement en miel commun, ou bien mesme on luy donnera un petit clystere. Si l'enfant ne peut tetter qu'avec peine, on aura égard à ce qui l'en empêche; car si c'est le filet de la langue, on luy coupera comme il a esté dit, & si c'est parceque sa nourrice a les mammelles de difficile trait, on luy en donnera une autre, de laquelle le lait sera bien purifié, & il la tettera plûtost peu & souvent, que de prendre tout d'un coup plus de lait que son petit estomach n'en peut facilement contenir & digerer à la fois; & sur tout pendant que l'enfant aura des trenchés, on ne luy donnera point de boüillie, parceque cette nourriture cause facilement, pour sa viscosité, des obstructions, desquelles s'ensuit generation de vents. S'il a des vers, on luy mettra sur le ventre un linge trempé en huile d'absynthe, mêlée avec fiel de bœuf, ou un petit cataplasme fait de poudres de rhuë, d'absynthe, de colloquinte, d'aloës, & de semence de citron, incorporées avec fiel de bœuf & farine de lupins; & pour les attirer, & les pousser d'autant plus en bas, si le petit enfant peut prendre quelque chose par la bouche, on luy donnera une legere infusion

sion de rhubarbe, ou une demie once de syrop de chicorée composé, luy ayant fait prendre auparavant un petit clystere de lait sucré: car par ce moyen les vers qui fuyent l'amertume des medicamens, & qui recherchent la douceur du lait, seront aisément rejettez par le siege. Lorsque ces trenchées sont causées par des vents, comme il arrive assez ordinairement, ou bien par quelques humeurs acres contenuës dans les intestins, on oindra tout le ventre de l'enfant avec huile violat, ou avec celle d'amandes douces, ou bien avec huile de noix, de camomile, & de melilot mêlées ensemble, aprés les avoir fait chauffer, desquelles on trempera aussi un linge pour le mettre dessus, ou on fera une petite aumelette avec deux œufs, & un peu d'huile de noix qu'on y appliquera, & on luy donnera quelque petit clystere anodin, ou carminatif, selon qu'on connoîtra la cause des trenchées, tenant au surplus toûjours l'enfant bien chaudement.

CHAPITRE XXIX.

De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.

LEs cris continuels que font les petits enfans, à raison des douleurs & des trenchées qu'ils ressentent dans les commencemens, leur causent quelquefois tant d'agitation du ventre, que l'umbilic venant pour ce sujet à tomber trop tost, & avant qu'il soit entierement reüni, & cicatrisé, il y survient inflammation & ulceration, d'autres fois aussi pour la même cause, quoy qu'il soit tout-à-fait repris exterieurement, ne l'estant pas en dedans, il se dilate, & est poussé en dehors de la grosseur d'un petit œuf, ou quelquefois même davantage, c'est ce que nous appellons ordinairement *exomphale*, ou éminence du nombril.

Il y en a qui s'imaginent quand il s'enflâme & s'ulcere ainsi, que c'est parceque le cordon a esté lié trop proche du ventre, pour raison dequoy il survient une grande douleur, & l'inflammation ensuite: d'autres disent que la nature ayant accoûtumé de décharger l'urine par cét endroit durant que l'enfant estoit

au ventre de sa mere, l'y envoye encore pendant les premiers jours, & qu'elle cause cét accident par son acrimonie, à quoy il n'y a aucune raison ; car il est impossible que l'urine regorge de la vessie au nombril par l'ouraque, dautant qu'il n'est pas percé au *fœtus* humain, comme nous avons déja fait connoître autre part. Et tant proche du ventre, & serrée que puisse estre la ligature du cordon de l'umbilic (à moins qu'on n'eût lié aussi quelque portion du veritable cuir qui est sensible) elle ne peut causer aucune douleur à l'enfant, dautant que c'est une partie morte & inanimée, aussi-tost qu'il est hors du ventre de sa mere, & qui mesme est toûjours insensible, parce qu'il n'y a aucun nerf qui s'y distribuë. Mais cette inflammation vient pour l'ordinaire (ainsi que j'ay dit) de ce que l'enfant ressentant de grandes douleurs & trenchées du ventre, fait continuellement des cris par lesquels l'umbilic est empêché de se reünir : elle peut aussi estre causée par une violente, & frequente toux, dautant que par ses efforts le sang est poussé dans le bout restant de la veine umbilicale, qu'il tient toûjours dilatée, & se corrompant par le séjour qu'il y fait, il ne manque pas de causer inflammation au nombril ; & ce qui a esté lié venant à tomber avant que la reünion soit faite, il y demeure un ulcere tres-fâcheux, auquel survient parfois une grande perte de sang, & mesme la mort.

La principale chose qu'on doit observer pour la curation de cette maladie, est d'appaiser la toux, & les cris de l'enfant, ayant égard à ce qui en est cause, à moins dequoy elle s'augmenteroit toûjours ; & s'il avoit des trenchées, on y remediera comme il a esté dit au Chapitre précedent. Quant au surplus ; si le nombril est enflammé, on mettra dessus une emplâtre de cerat de Galien meslé avec moitié de *populeon*, ou une petite compresse trempée en huile rosat avec un peu de vinaigre : l'onguent rosat & l'*album rasis* meslez ensemble y sont aussi fort bons. Si le nombril reste ulceré aprés que la ligature en est tombée, on mettra dessus des remedes dessicatifs & astringens, tels que sont les petits linges trempez en eau de chaux qui ne soit pas bien forte, ou en l'eau de plantain dans laquelle on aura fait dissoudre un peu d'alun. Si l'ulcere est petit, on se servira seulement d'un plumaceau de charpis sec. Plusieurs personnes n'y mettent qu'un peu de poudre de bois vermoulu. Ces choses sont meilleures à ce sujet que les emplâtres, lesquels ne sont jamais si

tilleul

dessicatifs, à cause des huiles, ou graisses qui entrent en leur composition. Si neanmoins on s'en veut servir, on prendra celuy de ceruse, ou le dessicatif rouge, ou le *pompholix*, observant sur tout de mettre une bonne compresse de linge par dessus ces remedes, avec un bandage pour la tenir jusques à ce que l'umbilic soit cicatrisé, & qu'il soit entierement affermi; de peur qu'outre son ulceration il ne fût poussé en dehors, & que ses vaisseaux ne vinssent à s'ouvrir par les efforts d'une violente toux, ou par la grande agitation que les trenchées causent au ventre de l'enfant.

Pour ce qui est de l'éminence du nombril des petits enfans, de telle grosseur ou petitesse que puisse estre la tumeur, on n'en doit pas entreprendre la curation autrement que par bandage, & par compresses qu'on appropriera bien à cét usage, jusques à ce qu'ils ayent acquis un âge un peu raisonnable, auquel temps si la maladie n'a esté guerie par le bandage, on y pourra faire l'operation, si on le souhaite: mais si ensuite de l'inflammation du nombril il s'y est formé un aposteme qui cause cette éminence, & que la tumeur soit fort grosse, pour lors les enfans en meurent toûjours. Si on en fait l'ouverture, à la verité on donnera bien issuë à la matiere, mais il y a grand danger qu'avec elle les intestins ne sortent par ce lieu, aux premiers cris que fera l'enfant; ce qui pourroit ensuite faire croire à ceux qui ne se connoissent en l'Art, que cét accident seroit arrivé par l'ignorance du Chirurgien. Pour cette raison *Ambroise Paré*, au 94. Chapitre de son Livre de la generation, conseille de n'y pas toucher, & de laisser plûtost mourir l'enfant sans luy rien faire, ainsi qu'il dit s'estre comporté envers celuy d'un Tailleur qui l'avoit envoyé querir en pareille occasion. Il recite même en ce lieu l'histoire d'un Chirurgien de son temps, nommé Maistre *Pierre de la Roque*, lequel fut en tres-grand danger de sa vie, pour avoir fait ouverture d'un aposteme de l'umbilic à l'enfant de Monsieur *de Martigues*; ce qu'ayant fait, les intestins sortirent par l'ouverture, ensuite dequoy survint la mort de l'enfant, de laquelle les serviteurs du logis le disoient estre la seule cause; & pour ce sujet (quoy que sans raison) ils le vouloient tuër, si n'eût esté que ledit sieur *de Martigues* les en empêcha; mais je croy que ce Chirurgien eût évité la peur qu'ils luy en firent, & une telle disgrace, s'il eût auparavant fait un bon

prognostic de ce qui devoit arriver, & du danger où estoit l'enfant; car peut-estre que ressemblant à beaucoup de gens de nostre temps (qui font pareille chose, afin qu'on les croye bien plus habiles que les autres, & qui n'estant que simples hommes, assurent qu'ils sont capables de miracles) il avoit promis de guerir en bref l'enfant de cette maladie qui estoit incurable, pour (sous une si belle esperance) se faire bien payer d'avance. En cela nous devons suivre le conseil de *Paré* avec quelque distinction; car si l'aposteme estoit petit, & les forces de l'enfant bonnes, on ne laisseroit pas (aprés toutefois avoir fait un bon prognostic) d'y faire ouverture; parceque lors qu'il y a quelque esperance, tant petite soit-elle, il vaut mieux pratiquer ce que l'Art commande, que de laisser le malade dans un desespoir assuré.

CHAPITRE XXX.

Des cuissons, rougeurs, & inflammations des eines, fesses, & cuisses des petits enfans.

SI la nourrice ne tient le petit enfant bien nettement, le changeant de couches blanches, & non relavées, chaque fois & aussi-tost qu'il a rendu ses excrémens, leur acrimonie ne manquera pas de luy causer des rougeurs & des cuissons aux eines, aux fesses, & aux cuisses, ensuite dequoy, pour la douleur qu'il en ressent, ces parties s'enflammeront; ce qui arrive facilement à cause de la tendresse & delicatesse de son cuir, duquel l'épiderme est à la fin separé & enlevé, si on n'y donne ordre de bonne heure.

La curation de telles indispositions consiste en deux choses principales; la premiere, à tenir nettement l'enfant, & la seconde, à temperer ses urines, afin qu'elles ne soient si acres: quant à ce qui est de la premiere, il faut que la nourrice le nettoye de ses excrémens aussi-tost qu'il les aura rendus, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, le rechangeant à chaque fois de couches blanches de lessive: à l'égard de la seconde chose à observer, qui est de temperer les urines de l'enfant, afin qu'elles ne soient point si acres, elle ne se peut executer que

par le moyen du regime de vivre de la nourrice; lequel doit estre rafraîchissant, afin que son lait ait la mesme qualité: c'est pourquoy elle s'abstiendra de tout ce qui le peut échauffer.

Outre ces deux choses generales, on appliquera sur les parties enflammées des remedes qui soient rafraîchissans & dessicatifs. Pour ce sujet, chaque fois que l'enfant sera nettoyé de ses excrémens, on luy bassinera ces parties d'eau de plantain, avec laquelle on mêlera un quart d'eau de chaux, & si la douleur étoit bien grande, on les étuvera seulement avec le lait tiede. Beaucoup de femmes ont coûtume pour les dessécher, de se servir de la poudre de bois vermoulu, ou d'un peu de folle farine qu'elles mettent dessus. L'*album rasis*, ou le *pompholix* étendus sur de petits linges en forme d'emplâtre, y sont encore convenables; & sur tout en remuant l'enfant, la nourrice aura grand soin de luy enveloper ces parties enflammées avec quelques petits linges bien blancs, pour éviter que venant à se frotter à nud les unes contre les autres, la cuisson & les douleurs n'en soient augmentées.

CHAPITRE XXXI.

Des ulceres de la bouche des petits enfans.

Assez ordinairement le lait de la nourrice (tel que seroit celuy d'une femme rousse, ou de celle qui seroit sujette au vin, ou bien amoureuse par excés) peut par sa chaleur & par son acrimonie, faire venir de petits ulceres à la bouche des enfans, qu'on appelle *aphthes*, & vulgairement chancres; quelquefois aussi, quoy que le lait n'ait aucune mauvaise qualité de soy, il ne laisse pas de se corrompre dans l'estomach de l'enfant, à cause de sa debilité, ou de quelqu'autre indisposition, dans lequel acquerant une acrimonie au lieu de se bien digerer, il s'en éleve des vapeurs mordicantes, lesquelles venant à former une crasse visqueuse qui s'attache comme une espece de suye blanche par toute la bouche, y causent & engendrent facilement ces petits ulceres, à cause de sa tendresse & delicatesse. C'est ce que nous fait remarquer *Guidon*, quand il dit que ces ulceres viennent le plus souvent aux enfans pour la malice du lait, & pour sa mauvaise digestion.

De ces ulceres les uns sont simples, comme sont ceux qui sont causez de la seule chaleur du lait de la nourrice, ou du sang & des humeurs de l'enfant qui sont un peu trop échauffez, comme pour avoir eû quelque petit accés de fiévre : pour lors ils sont fort superficiels, & de peu de durée, cedans facilement aux remedes ; & les autres sont malins, tels que sont ceux qui sont causez par un *virus* venerien, ou qui viennent ensuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du *Scorbut*, lesquels sont putrides, corrosifs & ambulans, & n'occupent pas seulement la superficie de la membrane qui revest le dedans de la bouche & toute la langue, mais faisans des escares profonds, ils se communiquent encore à toutes les parties internes de la gorge, comme sont principalement ceux qui sont causez par la grosse verole, lesquels ne peuvent pas estre gueris par les remedes ordinaires, mais veulent estre traitez avec leurs specifiqnes ; à moins dequoy ils vont toûjours en augmentant, & causent aisément la mort aux petits enfans, qui souvent sont trop foibles, pour pouvoir supporter les remedes qu'il leur conviendroit faire pour leur guerison.

Les ulceres de la bouche, selon *Galien*, sont de difficile guerison, à cause qu'ils sont situez en lieux chauds & humides, ausquels s'augmente promptement la pourriture & la corrosion ; outre que les remedes appliquez n'y peuvent arrêter : parcequ'ils sont aussi-tôt détrempez de sa salive.

Pour guerir ces ulceres, lorsqu'ils sont petits, & sans aucune malignité, il faut faire en sorte de temperer & rafraîchir le lait de la nourrice, luy faisant observer un regime de vivre rafraîchissant, la saignant même, & purgeant pour ce faire, s'il est besoin. La bouche de l'enfant sera lavée avec eau d'orge, ou de plantain, & miel rosat, ou syrop de roses séches, y mêlant un peu de verjus, ou du jus de citron, tant pour mieux détacher, & nettoyer les humeurs visqueuses qui s'attachent au dedans de la bouche de l'enfant, que pour luy rafraîchir ces parties qu'il a fort échauffées ; ce qu'on fera par le moyen d'un petit linge bien doux, mis au bout d'un petit bâton, qu'on trempera dans ce remede, pour en laver doucement ces ulceres, prenant bien garde à ne pas faire trop de douleur, de peur qu'en les irritant il ne survint inflammation qui augmenteroit la maladie. Le ventre de l'enfant doit estre assez libre, afin que les humeurs estant

portées vers les parties inferieures, il ne s'en éleve tant de vapeurs, comme il se fait ordinairement, quand les excrémens du ventre sont trop long-temps retenus.

Si les ulceres participoient de quelque malignité, pour lors il faudra user de remedes topiques, qui fassent leur operation promptement, & presque en un instant, pour corriger la mauvaise qualité de l'humeur qui les cause, & faire en sorte qu'ils n'augmentent davantage; parce que ne pouvant demeurer long-temps sur ces parties, leur effet & leur vertu seroient empêchez, ou beaucoup diminuez par les humiditez de la bouche. Ces remedes doivent estre de ceux qui font quelque escare; pour ce sujet on touchera ces ulceres avec un peu d'eau seconde, mêlée avec eau de plantain; ou bien avec un peu d'esprit de vitriol, prenant bien garde à faire en sorte que l'enfant n'en avale aucunement; & le remede sera d'autant plus fort & acre, que les ulceres seront profonds & malins. Aussi-tôt qu'on les aura cauterisez de la sorte, en les touchant simplement une ou deux fois, selon leur largeur & profondeur, & selon leur corruption (de peur que quelques serositez acres ne distilent sur les lieux non ulcerez, & même dans la gorge de l'enfant) on luy lavera la bouche avec eau de plantain, ou avec décoction d'orge & d'aigremoine & miel rosat; reïterant de toucher & laver les ulceres tant qu'il sera jugé à propos, & jusques à ce qu'on reconnoisse qu'ils n'ambulent plus. Pour éviter que se servant de ces médicamens acres, il n'en tombe quelque petite portion dans la gorge de l'enfant, & que l'avalant cela ne luy puisse porter un grand préjudice, aucuns aiment mieux cauteriser ces ulceres avec de petites tentes de linge, trempées en huile boüillante, laquelle estant avalée ensuite ne luy peut faire aucun mal. Il sera bon aussi de purger l'enfant, en luy faisant prendre un peu de casse mondée, ou bien une demie once de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si ces ulceres sont entretenus par un *virus* venerien, tous ces remedes pourront bien peut-être empêcher qu'ils n'augmentent pour quelque temps; mais ils ne gueriront point, si on ne se sert de ceux qui sont specifiques à telle maladie, comme nous dirons autre part.

CHAPITRE XXXII.

De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans.

LEs dents qui étoient cachées dans les mâchoires, commencent ordinairement à sortir, non pas toutes à la fois, mais les unes aprés les autres, vers le cinquiéme ou le sixiéme mois, parfois plûtost, & quelquefois aussi plus tard; pourquoy faire elles percent les gencives dont elles étoient recouvertes. Pour lors à cause du sentiment exquis de ces parties, il survient de si grandes douleurs aux enfans, que beaucoup qui s'étoient au reste fort bien portez jusques-là, sont en danger de leur vie, & meurent souvent, pour raison de plusieurs fâcheux accidens qui leur arrivent en ce temps. *Hypocrate* nous en rapporte les principaux dans l'Aphorisme 25. du 3. Livre. *In progressu verò quum jam dentire incipiunt, gingivarum prurigines, febres, convulsiones, alvi profluvia, & maximè quum caninos edunt dentes, & his præsertim pueris, qui craßißimi sunt, & alvos duras habent.* Dans le temps (dit-il) que les dents commencent à pousser aux enfans, il leur arrive demangeaison de gencives, fiévres, convulsions, flux de ventre, & principalement à la sortie des dents canines, particulierement à ceux qui sont fort gros & replets, & qui ont le ventre dur. Toutefois le mesme *Hypocrate* dit au Livre *de dentitione*, que tous les enfans qui ont des convulsions quand les dents leur percent ne meurent pas, & que plusieurs en réchapent. Il dit aussi que ceux à qui elles percent durant l'hyver en sont plûtost délivrez qu'en d'autres temps, si on les traite bien.

Les dents canines qu'on appelle vulgairement les œilleres, causent beaucoup plus de douleur à l'enfant que les autres; parce qu'elles ont une racine tres-profonde, & un petit nerf plus considerable, qu'on dit avoir communication avec celuy qui fait mouvoir l'œil: & comme dit aussi *Hypocrate*, les enfans qui sont tres-gros, & qui ont le ventre dur, sont pour ce sujet en bien plus grand danger que les autres, parceque la douleur en ceux-là cause une bien plus grande fluxion d'humeurs sur la partie malade,

lade, leur corps en étant toûjours fort replet, quand le ventre eſt dur. Les dents qui ſortent les premieres ſont les inciſives, tant à cauſe qu'elles ſont bien plûtoſt parfaites, que parcequ'étant plus petites, & plus aiguës & trenchantes, les gencives en ſont plus facilement percées, comme auſſi avec moins de douleur, que par les autres qui ſont plus molles dans le commencement, & qui, pour eſtre plus groſſes, & plus larges, ne peuvent pas ſi-toſt ſe faire voye, & que ce ne ſoit avec des efforts bien plus grands.

Les ſignes que les dents de l'enfant veulent ſortir, ſont que les gencives & ſes jouës ſont enflées, il y ſent une grande chaleur, avec une demangeaiſon qui luy fait ſouvent porter les doigts dans ſa bouche pour ſe les froter, de laquelle il diſtile beaucoup d'humiditez, qui y affluent à cauſe de la douleur qu'il reſſent; la nourrice en luy donnant à tetter la ſent auſſi bien plus chaude, & il eſt plus alteré que de coûtume; il crie à chaque moment, & il ne peut dormir, ou fort peu en ce temps, & on ſent, & on void les petites pointes des dents au travers des gencives, qui paroiſſent minces & blanches par le deſſus, & fort enflées & rouges par les côtez, & ſi les dents ſont long-temps ſans pouvoir ſortir, ou qu'il en perce trop à la fois, il y a danger que l'enfant ne tombe dans les accidens dont *Hypocrate* fait mention dans l'Aphoriſme ſuſdit, & que ne ceſſans en bref, il n'en meure, comme il arrive aſſez ſouvent.

On doit en cette occaſion avoir égard à deux choſes, la premiere à préſerver l'enfant des fâcheux accidens qui luy pourroient arriver à raiſon de la trop grande douleur, & la ſeconde à faire en ſorte d'aider au plûtoſt à la ſortie des dents, quand elles ont trop de peine à percer elles-mêmes les gencives.

Pour préſerver l'enfant des accidens, il faut que ſa nourrice obſerve pour lors un bon regime de vivre, & qu'elle uſe de toutes choſes qui pourront rafraîchir, & temperer ſon lait, afin que la fiévre ne ſurvienne à la douleur des dents; & pour empêcher que les humeurs ne ſe portent avec trop d'abondance ſur ſes gencives enflammées, on luy tiendra toûjours le ventre libre, afin de les évacuer par bas, pour lequel ſujet on luy donnera de petits clyſteres s'il étoit reſſerré; mais ſouvent il n'en eſt pas beſoin, parcequ'il leur ſurvient ordinairement en ce temps un flux de ventre.

Quant à ce qui eſt de la ſeconde choſe, qui conſiſte à aider à la ſortie des dents, cela ſe fera par la nourrice, qui de temps en temps paſſera ſon doigt bien net ſur les gencives de l'enfant, en appuyant mediocrement deſſus, afin qu'en étant rarefiées, elles ſoient plus facilement penetrées & inciſées par les dents qui ſont prêtes à ſortir; à quoy l'enfant pourra auſſi aider luy-même, ſi on luy donne à mâchoter un petit bâton de régueliſſe, ou un petit bout de bougie de cire neuve, laquelle eſt fort propre pour amollir la gencive. On ſe ſert ordinairement d'un hochet d'argent, garni de petites ſonnettes, afin de divertir l'enfant de la douleur qu'il reſſent pour lors, dans lequel eſt enchaſſé une dent de loup, ou bien on y met un morceau de corail, ou de criſtal. Il ne faut pas croire neanmoins que ces choſes ayent quelque proprieté particuliere, comme beaucoup de femmes s'imaginent; mais ſi elles ſont utiles à cela, c'eſt à cauſe de leur matiere ſolide, unie, & polie; car l'enfant preſſant ſes gencives contre, pour ſe ſoûlager de la demangeaiſon qu'il y reſſent, il en diminuë peu-à-peu l'épaiſſeur, & tant qu'à la fin elles ſont inſenſiblement percées par les dents qui ſont au deſſous. Si ces choſes ne ſervent de rien, à cauſe que les gencives ſont trop dures, & trop épaiſſes, pour ne pas tant laiſſer ſouffrir l'enfant, & pour éviter qu'à raiſon de la grande douleur qu'il reſſent, il ne tombe dans les accidens dont nous avons parlé cy-deſſus, on fera une petite inciſion avec la lancette ſur la gencive qui ſera diſpoſée à percer; les nourrices ont coûtume de faire telle choſe avec leurs ongles; mais l'inciſion faite avec la lancette doit eſtre préferée, parcequ'elle n'eſt pas ſi douloureuſe.

Il y a encore beaucoup de remedes que pluſieurs perſonnes aſſurent avoir quelque proprieté particuliere pour aider à la ſortie des dents, comme de les froter de lait de chienne, de cervelle de liévre, ou de celle de cochon, & de pendre au col de l'enfant une dent de vipere, & autres niaiſeries de pareille nature; mais comme ce ſont choſes fondées plûtoſt ſur la ſuperſtition, que ſur aucune raiſon, je ne m'y veux pas arrêter, pour en faire un plus ample recit, qui ſeroit inutile.

CHAPITRE XXXIII.

Du flux de ventre des petits enfans.

AUssi-tôt que les petits enfans ont la moindre indisposition le flux de ventre leur arrive assez ordinairement, à quoy contribuë fort son humidité qui leur est naturelle, comme il est enseigné dans l'Aphorisme 53. du 2. Livre, *quicumque alvos humidas habent, si quidem juvenes fuerint, meliùs degunt his qui siccas habent, &c.* Ceux, dit *Hypocrate*, qui ont le ventre humide dans la jeunesse, se portent mieux que ceux qui l'ont sec. Outre que tous les enfans sont d'une nature humide, c'est qu'ils n'usent aussi pendant qu'ils tettent que d'alimens fort liquides & fluides, lesquels s'écoulent facilement & promptement de l'estomach & des intestins.

Le plus souvent le flux de ventre leur arrive à cause de la grande douleur qu'ils ressentent à la sortie de leurs dents; car toutes les humeurs en sont tellement échauffées qu'ils ont pour lors une grande alteration, ce qui fait que tâchant de l'éteindre, ils tettent beaucoup plus de lait que leur estomach n'en peut digerer, dans lequel se corrompant, il ne manque pas aprés de leur causer le flux de ventre. Il peut aussi venir quelquefois par le vice du lait de la nourrice qui est trop échauffé, comme est celuy de la femme nouvellement accouchée, lequel est toûjours impur, & principalement pendant les cinq ou six premiers jours.

Si le flux de ventre de l'enfant n'est accompagné de fiévre, ou de quelqu'autre accident, il ne sera pas à craindre, à cause que c'est une indisposition convenable à sa nature, & à son habitude humide, comme aussi aux alimens dont il est nourri. *Hypocrate* nous l'assure ainsi dans l'Aphorisme 34. du 2. Livre. *In morbis minus periclitantur, quorum naturæ, aut ætati, aut tempori morbus magis cognatus fuerit, quàm quibus in nullo horum cognatus fuerit.* Ceux-là, dit-il, sont moins en danger, desquels la maladie est plus familiere & convient mieux à leur nature, ou à l'âge, ou à la coûtume de vivre, ou au tems, que ceux dont le mal n'a aucun rapport à toutes ces choses. Neanmoins s'il continuoit bien long-temps, il sera bon d'y remedier, de peur que

l'enfant qui est composé d'une substance tendre & molle, facile pour ce sujet à estre, s'il faut ainsi dire, fonduë, n'en fût trop affoibli, à raison de la grande dissipation des esprits, que feroit la continuelle évacuation des humeurs qui s'écoulent par le flux de ventre.

Pour ce sujet on luy fera tetter un lait bien purifié ne luy en donnant que peu à la fois, afin qu'il le puisse mieux digerer, & pour purger son estomach, & ses intestins de quelques mauvaises humeurs, qui pour estre contenuës en eux, empêcheroient encore d'autant plus la digestion, on luy fera prendre une petite infusion de rhubarbe, ou un peu de syrop de chicorée composé : on luy donnera aussi quelques petits clysteres anodins, faits avec le lait, les jaunes d'œufs, & le miel violat, & aprés qu'il aura esté purgé, ils seront faits avec eau de plantain. On pourra aussi mêler pour lors quelque jaune d'œuf dans sa boüillie s'il en mange ; le ventre luy sera froté avec huile de coins, & on luy mettra dessus l'estomach des compresses trempées en vin astringent, où ayent boüilli des roses de Provins, ayant au surplus toûjours égard aux differentes causes du flux de ventre, & aux accidens qui pourroient l'accompagner, & se servant de remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XXXIV.

Du vomissement des petits enfans.

ON ne s'étonne pas du vomissement des petits enfans ; parce que c'est un accident qui leur est plus ordinaire, & plus commun qu'aucun autre ; & on ne se met pas aussi beaucoup en peine de l'arrêter, à moins qu'il ne soit continuel, & avec un peu trop d'excés ; auquel cas il seroit necessaire d'y remedier, pour empêcher qu'il ne fût suivy de quelque plus fâcheuse maladie.

Le vomissement vient ordinairement aux enfans, à cause qu'ils prennent souvent plus de lait que leur petit estomach n'en peut facilement contenir & digerer, duquel étant surchargé, il est obligé de le rejetter : il leur arrive quelquefois aussi pour sa mauvaise qualité. Les efforts d'une toux violente leur

causent encore la mesme chose, ce que font pareillement les sauts, & les secousses que leur donnent leurs nourrices, en les faisant danser trop rudement entre leurs bras, comme aussi en les berçant trop fort; dautant que par ces mouvemens, le lait étant trop agité & broüillé dans l'estomach, il n'en peut pas estre bien digeré; mais tres-souvent aussi c'est pour n'y pouvoir pas estre facilement contenu, à cause que l'enfant a le ventre trop comprimé & serré avec les bandes & les langes dans lesquels il est emmailloté; ce qui fait qu'il est obligé de le laisser regorger, à cause de la douleur qu'il en ressent; la douceur, & la tiedeur du lait dont l'enfant est nourri, contribuë encore beaucoup à toutes ces causes.

Quand le vomissement est trop frequent, il est necessaire de l'arrêter; de peur que l'enfant rejettant continuellement ses alimens n'en fût extrémement débilité par défaut de nourriture, & que l'action de l'estomach n'en fût si pervertie, qu'elle ne pût estre que difficilement rétablie, aprés que cét accident se seroit converti en habitude.

Pour la curation du vomissement, on aura égard à ce qui le peut causer; s'il vient de ce que l'enfant prend plus de lait qu'il ne luy en faut, sa nourrice ne luy donnera tant à tetter; & que ce soit peu à chaque fois, afin que son estomach puisse plus facilement contenir & digerer ce qu'il aura reçu; si c'est par la mauvaise qualité du lait, la nourrice sera changée, pour luy en donner une qui luy soit convenable; si c'est par la toux, on y remediera en luy donnant des choses propres pour l'appaiser, selon les differentes causes dont elle peut estre excitée. Sa nourrice ne le fera sauter si rudement, & ne le bercera si fort aprés qu'il aura tetté, pour ne pas empêcher par ces agitations la digestion du lait. On prendra garde aussi qu'il ne soit pas trop pressé & serré de ses bandes au droit de son estomach, afin de luy laisser la liberté de s'étendre, selon la quantité du lait qu'il aura reçu; & outre toutes ces choses, si quelques mauvaises humeurs y étoient contenuës, il sera fort à propos de purger l'enfant avec une petite infusion de rhubarbe, ou luy faisant prendre demy-once de syrop de chicorée composé; & aprés qu'il aura esté ainsi purgé, s'il est jugé à propos, on luy fera prendre un peu de syrop de coins, pour fortifier son petit estomach, mettant aussi sur sa region pour ce sujet, des compresses

trempées en vin astringent, dans lequel on aura fait boüillir des roses de Provins, de la canelle, & des clous de girofle.

CHAPITRE XXXV.

Des hernies, ou descentes des petits enfans.

AFin de ne pas nous éloigner trop de nostre intention, qui est seulement d'observer quelques particularitez qui concernent les maladies des petits enfans, nous ne nous arrêterons pas à faire l'explication, & à traitter à fond de toutes les differentes especes d'hernies ; mais nous nous contenterons simplement d'examiner legerement celle qui leur arrive le plus ordinairement, qui est l'intestinale, laquelle est quelquefois complette aux enfans aussi-bien qu'aux hommes ; ce qui arrive quand l'intestin tombe jusques au fond du *scrotum*, & d'autrefois incomplete lorsqu'il ne passe pas l'eine : ce peut estre aussi quelquefois (mais plus rarement) *l'epiploon* qui fait l'hernie, lequel peut tomber seul de mesme que l'intestin, & quelquefois l'un & l'autre s'y rencontrent ensemble.

Les causes les plus frequentes des hernies des petits enfans, sont les grands efforts qu'ils font à crier, & à touffer, à quoy contribuë fort l'humidité & la mollesse de leur corps, comme aussi la trop grande compression de leur ventre dans le maillot ; dautant que ne se pouvant pour lors dilater en large, quand ils viennent à beaucoup crier ou à touffer, il est fortement poussé en bas, au moyen dequoy se font facilement ces hernies ou descentes.

Il faut remedier à cette maladie aussi-tost qu'on s'en apperçoit ; car plus elle est negligée, d'autant plus elle se rend de difficile curation ; à cause que par la continuelle chûte de l'intestin, le lieu par où il tombe se dilate toûjours de plus en plus: mais comme les hernies arrivent plus facilement aux enfans à cause de la mollesse de leurs corps, aussi en guerissent-ils plûtost que les personnes âgées ; parceque la reünion des parties dilatées est aisément faite, tant à raison de leur tendresse, qu'à cause que l'intestin étant reduit & contenu en son lieu naturel, pendant que l'enfant acquiert accroissement avec l'âge, grossit

à proportion de toutes les autres parties du corps, & le lieu de la dilatation s'étrecit peu-à-peu, & se raffermit par la compression du bandage bien appliqué dessus.

Pendant que les enfans sont au maillot, on ne doit tenter la curation des vrayes hernies qui leur arrivent que par le bandage, lequel seul est capable de remedier, tant aux complettes qu'aux incomplettes. Il sera fait avec la bande roulée, mettant une compresse au droit de la dilatation, aprés avoir premierement bien reduit l'intestin & l'*epiploon* pareillement, s'il étoit tombé, dans leur situation naturelle. Pourquoy faire, il faudra coucher l'enfant la teste basse, puis des deux mains on fera peu-à-peu la réduction, poussant de l'une tout doucement la tumeur, & faisant rentrer l'intestin de l'autre, mise au droit de la dilatation, & retenant avec elle ce qui sera rentré, pour empêcher qu'il ne ressorte, faisant ainsi jusques à ce que la réduction soit entierement faite; aprés quoy on mettra une compresse assez épaisse sur le lieu dilaté, puis on fera le bandage de cette sorte. On prendra une bande roulée, de largeur & longueur proportionnée à la grosseur du corps de l'enfant, en telle façon qu'elle en fasse trois ou quatre tours; on posera d'abord le premier bout sur le ventre de l'enfant, vers le côté opposite de celuy de l'hernie, ensuite dequoy la bande sera menée pardessous la fesse de celuy qui est malade, puis conduite en relevant de bas en haut pardessus la compresse apposée, où étant on la fera passer pardessous les reins du mesme côté, pour luy faire faire le tour du corps, aprés cela elle sera reconduite comme la premiere fois, continuant ainsi tous les autres tours jusques à la fin, observant toûjours que les circonvolutions qui passent sur l'eine, se fassent de bas en haut, pour mieux relever, & de les attacher toutes avec de petites épingles sur la compresse, afin que le bandage soit plus stable.

Il sera fort à propos que la nourrice porte le petit enfant au Chirurgien, pour apprendre de luy la maniere de reduire la descente, & de bien faire ce bandage, au lieu duquel on luy peut mettre un petit brayer, qui fera encore mieux le mesme effet; parce qu'on n'est pas obligé de le défaire & remuer tant de fois qu'on fait la bande roulée, pour lequel sujet il doit estre ciré de tous côtez, afin qu'il ne soit pourry par les excrémens de l'enfant; Or si on veut que tels bandages puissent prompte-

ment guerir l'hernie, il faut que l'enfant reſte couché au moins durant quarante jours ou davantage, ſelon la grandeur de la dilatation, & qu'on faſſe auſſi en ſorte qu'il ne crie ny touſſe, s'il y a moyen, & que le ventre ne luy ſoit comprimé en ſon maillot, de peur que ces choſes n'excitent de nouveau l'inteſtin à ſortir. Quelques-uns avant que d'appliquer le bandage, baſſinent le lieu avec eau de forge, puis y mettent l'emplâtre *contra rupturam*; mais cela ſert peu en cette rencontre, où le ſeul bandage peut ſuffire, pourvû qu'il ſoit bien appliqué.

Outre ces vrayes hernies dont nous venons de parler, il en peut encore arriver de non vrayes, leſquelles ne ſe font point par la chûte d'aucune partie; mais ſeulement par la diſtenſion des membranes du *ſcrotum*, & de celles des teſticules, cauſées par quelques matieres qui s'y ſont amaſſées, tant pour la debilité naturelle de ces parties, que pour avoir eſté contuſes & preſſées pendant un mauvais travail, entre leſquelles l'aqueuſe & la venteuſe arrivent le plus ſouvent; car la charnuë & la variqueuſe ne ſe rencontrent jamais, où que tres-rarement aux petits enfans.

Pour la curation de l'aqueuſe, qu'on appelle *hydrocelle*, laquelle eſt faite par des eaux contenuës dans les membranes, ſoit communes, ou propres des teſticules, on mettra ſur la tumeur des remedes qui puiſſent reſoudre ou deſſécher les eaux qui ſont dedans, & en diſſiper les vents, aprés quoy on fortifiera ces parties. On les reſoudra avec fomentations d'eau de vie, ou de décoction de camomille, melilot, rhuë, marjolaine & fenoüil, dans laquelle on trempera auſſi des compreſſes pour mettre deſſus; & on les deſſéchera avec eau de chaux, où ſera fondu un peu d'alun; & aprés la reſolution & deſſication de la plus grande portion des eaux, on fortifiera les parties, de peur qu'il ne s'y en engendre d'autres, en y mettant des compreſſes trempées en gros vin où ayent boüilly les roſes avec alun, ayant toûjours égard à la choſe qui peut avoir cauſé l'hydrocelle, & à celle dont elle eſt entretenuë: mais ſi les remedes ont eſté faits en vain, & que la tumeur ſoit extrémement groſſe, on en fera l'ouverture pour en évacuer les eaux par la ſeule ponction de la lancette, dont on ſe doit contenter aux petits enfans, qui pour la foibleſſe de leur âge, & la delicateſſe de leur corps, & pour n'avoir pas l'uſage de la raiſon, ne peuvent pas alors endurer autre plus grande

grande operation pour la curation de l'hydrocelle; & mesme si la tumeur n'est que mediocrement grosse, on n'en doit pas faire ouverture; car j'ay souvent vû qu'elle se dissipe & se guerit d'elle-mesme avec l'âge, comme dit *Hipocrate* au Livre *De aër. aqu. & loc. pueris hydropes in testibus fiunt, quandiu parvi fuerint: deinde ætatis progressu evanescunt.*

CHAPITRE XXXVI.

Des galles qui viennent ordinairement à la teste & à la face des petits enfans.

NOus pretendons parler en ce lieu des galles qui n'ont aucune malignité, & qui sont causées de la seule superfluité de quelques humeurs, qui pour estre simplement échauffées, sont facilement portées à la teste & au visage de l'enfant, où étant elles y font des pustules humides, dans lesquelles ces humeurs sejournant, se corrompent & se convertissent en sanie, qui ronge ensuite & ulcere la simple superficie du cuir; aprés quoy cette sanie en découle, laquelle venant à se dessécher autour du lieu d'où elle sort, s'endurcit & fait ces croûtes que nous appellons vulgairement galles, dont il se voit des enfans avoir la teste & le visage si couverts de tous côtez, qu'ils paroissent avoir une callote, & un masque tout d'une piece, au travers duquel on ne leur voit seulement que les yeux & le bord des lévres qui en soient exempts.

Beaucoup de personnes veulent que ces galles, aussi-bien que la rougeole & la petite verole, soient ordinairement causées de quelques superfluitez, & du residu du sang menstruel, dont l'enfant se purge aprés qu'il est né, lequel pour ne pouvoir estre bien rectifié, est ainsi chassé au dehors, afin d'estre rejetté comme chose inutile; mais c'est souvent pour la mauvaise nourriture des enfans, qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digerer, comme aussi à cause de sa mauvaise qualité, pour raison dequoy sont engendrées quantité d'humeurs vicieuses & corrompuës qui causent cette galle, laquelle vient le plus souvent à la teste & à la face, parceque ce sont parties qui abondent

plus en humiditez, principalement aux enfans, qu'aucune autre qui soit au reste du corps.

On connoîtra que les galles ne sont pas malignes, si elles sont superficielles, si elles sont humides, & de couleur jaunâtre, & si leurs croûtes étant levées, le cuir paroît rouge & vermeil, sans estre ulceré profondement.

On ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs, en les repoussant au dedans, parceque leur évacuation garantit les petits enfans de plusieurs fâcheuses maladies; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps s'est longtemps purgé de telles superfluitez, s'en portent beaucoup mieux, aprés qu'ils ont jetté toute cette espece de gourme: & comme *Guidon* dit fort à propos, bien qu'entant que signe la galle soit mauvaise, toutefois comme cause elle peut estre bonne; parceque la nature a coûtume de purger ainsi le corps de l'enfant, en poussant au dehors ces excrémens. C'est pourquoy on se contentera seulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaises humeurs; pour lequel sujet on luy donnera une nourrice bien saine, dont le lait soit parfaitement purifié & bien rafraîchy; le ventre de l'enfant sera toûjours tenu libre, & purgé si besoin est, avec un peu de syrop de roses ou de chicorée, afin que les humeurs ne se portent en si grande abondance vers la teste; & de peur que la sanie qui est retenuë sous les galles, venant à ronger & corroder le cuir, ne fasse des ulceres profonds, il sera bon aussi de faire tomber toutes les croûtes, afin qu'elle puisse avoir libre issuë; pour quoy faire on se sert ordinairement de beurre frais, avec lequel on les frotte pour les humecter, ou d'un liniment d'huile d'amandes douces, ensuite dequoy on met pardessus des feüilles de chou, ou de poirée, les rechangeant deux ou trois fois par jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humiditez que ces choses attirent & font sortir. On doit continuër ces remedes jusques à ce que l'enfant soit tout-à-fait gueri, & il ne les faut point changer, parce qu'ils font beaucoup suppurer les galles; car ils n'attirent seulement que les humeurs superfluës, qu'on ne doit aucunement retenir au dedans, de crainte que pire maladie n'arrive, aprés l'évacuation desquelles le lieu se desséchera & se guerira de soy-mesme. Pendant cela, les mains de l'enfant doivent estre attachées, de peur que venant à se gratter & à écor-

cher ces galles, à cause de la demangeaison qu'il y ressent ordinairement, il n'excitât inflammation à ces parties en les irritant, par le moyen de laquelle il y affluëroit encore une plus grande abondance d'humeurs.

CHAPITRE XXXVII.

De la petite verole, & de la rougeole des enfans.

LA petite verole est une maladie contagieuse des petits enfans, qui arrive aussi quelquefois (mais plus rarement) aux personnes déja avancées en âge, en laquelle on voit quantité de pustules toutes semblables venir à toute la superficie de la peau, engendrées de l'impureté du sang, & des autres humeurs que la nature y rejette, comme en l'émonctoire universel, pour en purger tout le corps.

Beaucoup d'anciens Medecins, aussi-bien que plusieurs Modernes, attribuent la cause de cette maladie au residu du sang menstruel dont l'enfant a esté nourry au ventre de sa mere, lequel aprés qu'il est né, venant à estre échauffé & à boüillonner dans ses vaisseaux, est separé de toute la masse du sang qui a esté engendré depuis, & est épandu vers toute la superficie du corps, pour en estre ainsi entierement rejetté & expulsé. Ce raisonnement, selon mon sens, n'est pas bien vray-semblable; car nous voyons tous les jours plusieurs hommes & femmes, qui quoyque bien âgez n'ont jamais eû cette maladie, qu'ils ne pourroient avoir évité si elle procedoit des restes de ce sang menstruel, dont un chacun sans exception est nourry au ventre de la mere. Ceux qui sont de cette opinion répondent, que si on voit des personnes exemptes de cette maladie, c'est que leur nature forte & robuste a pû digerer, & consumer telles superfluitez, ou mesme les purger par d'autres voyes, comme par quelque flux de ventre, ou par autres manieres insensibles: Toutefois il faut qu'ils demeurent d'accord que ce sang menstruel (si cela étoit ainsi) ne pourroit pas demeurer caché & assoupy au corps, pendant des trente, quarante, & cinquante années aprés la naissance, sans produire ses effets, comme nous voyons quelquefois des gens n'avoir cette maladie qu'en cét âge. Mais il est bien

plus croyable, que la cauſe de la petite verole eſt la corruption d'un air contagieux, qui infecte & gâte principalement le ſang des enfans & des jeunes gens, qui y ſont plus diſpoſez que ceux qui ſont avancez en âge, à cauſe de la tendreſſe & molleſſe de leur corps, & plus en certaines années & en quelques ſaiſons, qu'en d'autres, comme il eſt aiſé de le reconnoître journellement; car en temps peſtilentieux, la petite verole eſt bien plus commune au Printemps & en Eſté, que ſur la fin de l'Automne, & en Hyver.

La petite verole differe de la rougeole, quoyqu'elles ſoient ſi ſemblables dans leur commencement, qu'il eſt ſouvent difficile de reconnoître diſtinctement l'une d'avec l'autre, qu'aprés le deuxiéme ou le troiſiéme jour, auquel temps la verole, qui ne paroiſſoit eſtre que rougeole dans l'abord, commence à s'élever en puſtules qui blanchiſſent. La rougeole eſt cauſée d'un ſang bilieux & échauffé, qui fait ſeulement des taches rouges par toute la peau, ſans aucune élevation ou tres-petite, qui viennent plus promptement, & principalement au viſage; mais la verole eſt faite d'une matiere ſanguine & pituiteuſe, qui étant plus craſſe & plus viſqueuſe, produit pluſieurs puſtules qui s'élevent en pointe, & qui peu-à-peu deviennent blanches, & meuriſſent, apres quoy elles ſe convertiſſent en croûtes par la deſſication de leur matiere.

Des ſignes de la verole, les uns precedent la ſortie des puſtules, & les autres l'accompagnent. Ceux qui la précedent, ſont la fiévre, étourdiſſement, tournoyement, & douleur de teſte, l'urine fort trouble, laſſitude & douleur aux reins & aux lombes, nauſées & vomiſſemens, difficulté de reſpirer, baaillemens frequens, éternuëmens, prurit & demangeaiſon du nez, rougeur des yeux, & laſſitude de tout le corps; mais lorſque la verole commence à ſortir, on voit le troiſiéme ou le quatriéme jour beaucoup de puſtules qui s'élevent par tout, leſquelles croiſſent & s'augmentent tant en groſſeur qu'en nombre, juſques au huitiéme ou au neuviéme jour, pendant quoy elles meuriſſent & blanchiſſent peu-à-peu; la teſte & le viſage s'enflent, les yeux ſe ferment par la grande fluxion d'humeurs qui s'y fait, le nez ſe bouche par les excrémens qui s'y deſſéchent, les malades ont la voix enroüée, une toux ſéche, douleur de gorge, & grande difficulté de reſpirer; & pour lors toutes les parties du corps

ſont tellement tumcfiées par la quantité de puſtules, qu'il en paroît tout bouffi, & en eſt rendu tout monſtrueux.

On peut faire de deux eſpeces de petite verole, ſelon qu'elle eſt plus ou moins maligne, la premiere eſt celle qui n'eſt accompagnée que d'une ſimple émotion de fiévre, excitée de la ſeule ébulition du ſang & des humeurs, qui ceſſe dés les premiers jours ſans aucuns fâcheux accidens, laquelle meurit, ſuppure, & guerit facilement, & promptement : les puſtules de celle-là ſont élevées en pointe, & leur matiere eſt blanche, égale, & bien cuite, & les enfans en réchapent aiſément, s'ils en ſont bien traitez. Mais l'autre eſpece de verole qui eſt totalement maligne, eſt celle qui eſt cauſée de quelque humeur contagieuſe, & peſtilentieuſe, dont les puſtules ſont plates, brunes, obſcures, ou livides, ayant petites taches noires en leur milieu; elles ſortent plus lentement, & ne ſont ſuivies d'aucune ſuppuration, ou s'il s'en fait, elle eſt mauvaiſe, ſanieuſe, ſereuſe, & accompagnée de pernicieux accidens, comme de fiévre maligne, freneſie, grande difficulté de reſpirer, ſyncope, dyſenterie, & d'autres qui cauſent tres-ſouvent la mort, ou à tout le moins des ulceres malins, carie des os, perte de la veuë, défigurement & grande difformité du viſage, ou eſtropiement de quelque membre, ſelon les lieux où ces humeurs vicieuſes ſont portées & retenuës. Ces ravages ſont cauſez par ce que toutes les femmes appellent vulgairement le maître grain de la verole; lequel n'eſt autre choſe que pluſieurs puſtules, qui par leur proximité, & par leur groſſeur ſe joignent toutes enſemble, & font un mélange de leur matiere, laquelle eſtant amaſſée en grande quantité en un meſme lieu, ronge, & corrode bien plus profondement la partie, que ſi elle avoit eſté épanduë & diſperſée en pluſieurs puſtules ſeparées, pour raiſon dequoy les cavitez en demeurent beaucoup plus creuſes, & les cicatrices plus difformes, à cauſe de la grande déperdition de ſubſtance qui s'y fait ordinairement; & ſe faiſant un dépoſt, ou tranſport de cette vilaine matiere ſur les os, ou ſur autres parties, elle les carie, & y cauſe autres accidens, comme nous avons dit.

Le prognoſtic de la petite verole ſe tire ſelon ſa nature differente que nous venons d'expliquer; car ſi la fiévre eſt legere, & qu'elle ceſſe à proportion que les puſtules ſortent, ſi ces puſtules ne ſont en trop grande quantité, & qu'elles meuriſſent &

blanchissent en peu de temps, c'est un bon signe; mais si la fiévre est forte au commencement, & qu'elle s'augmente de jour en jour, avec la difficulté de respirer, & autres accidens à mesure que les pustules sortent, si elles sont en grand nombre, noires, plates, séches, & sans suppuration, c'est signe de mort; les enfans outre cela n'en sont pas en un si grand danger que les personnes âgées, dautant que cette maladie est convenable à leur âge, & à leur nature, & qu'ils ont aussi le cuir plus rare, & plus mol, au travers duquel cette matiere est plus facilement expulsée, qu'aux autres qui l'ont plus dur, & ses pores moins ouverts.

Quant à la rougeole, elle n'est jamais si dangereuse que la verole, à cause que sa matiere pour sa subtilité s'évapore plus facilement & plus promptement; elle se termine ordinairement en trois ou quatre jours, à la fin desquels la verole survient quelquefois; c'est ce qui fait que souvent on prend, comme nous avons dit, l'une pour l'autre dans le commencement, auquel temps elles paroissent presque semblables.

La curation de la petite verole, consiste particulierement en la force & vertu de nature, qui tâche à faire expulsion de ces humeurs malignes; c'est pourquoy il faut luy aider à les dompter le plus qu'on pourra, & la fortifier, afin qu'elle puisse venir à bout de l'ouvrage qu'elle entreprend, se donnant bien garde de ne la pas détourner de son operation, par aucune saignée faite hors de temps, ou par medecine donnée mal à propos. Pour remedier à cette maladie on fera premierement observer à l'enfant un bon regime de vivre, qui doit estre tel qu'il n'use d'aucuns alimens solides durant ce temps, mais qu'il en prenne seulement de liquides, comme sont les boüillons faits avec veau & volaille; on luy pourra aussi donner un peu de bonne gelée; son boire sera de ptisanne faite avec orge mondé, racine de chiendent, & régueliße, dans laquelle on peut mettre boüillir quelques raisins de damas. Si l'enfant est à la mammelle on ne luy doit donner aucune boüillie, jusques à ce qu'il soit entierement gueri; & comme pour lors, à cause de son jeune âge, il ne peut assez souvent prendre aucun remede, ny autre aliment par la bouche, que le lait de sa nourrice, elle observera elle-même un bon regime, afin de le rafraîchir & temperer le plus qu'elle pourra; elle ne portera point l'enfant à l'air, mais le

tiendra dans une chambre bien close, en laquelle il n'ait ny trop chaud, ny trop froid; car l'air trop chaud affoiblit extrémement, en faisant grande resolution, & dissipation des esprits; & l'air froid repousse les humeurs au dedans du corps, & empêche la sortie de la verole. On recommande qu'il soit couché dans un lit entouré de rideaux rouges, à cause que cette couleur émeût ordinairement les humeurs du dedans au dehors; mais elle nuit souvent aux yeux, & les enflamme par sa vivacité, ausquels il survient toûjours une grande fluxion dans cette maladie; c'est pourquoy je croy qu'une couleur un peu plus douce, telle qu'elle puisse estre, devroit estre préferée; mais l'usage le veut ainsi. Le dormir de l'enfant doit estre moderé, afin que par son moyen les humeurs estant mieux cuites & digerées, la sortie des pustules se fasse plus aisément; il ne doit pas aller jusques à l'assoupissement, qui seroit un signe d'une nature accablée; le ventre luy sera tenu médiocrement libre avec petits clysteres, afin d'en évacuer les excrémens, s'ils y étoient trop long-temps retenus.

Mais lorsque la verole est accompagnée au commencement de grande fiévre, avec difficulté de respirer, & d'autres accidens, le principal remede est la saignée, bien que la plûpart des femmes, qui ne se connoissent à la chose, la blâment, & ne veulent pas souffrir qu'on la fasse à leurs enfans, s'imaginant qu'elle empêcheroit la verole de sortir; & quand il arrive que les enfans ausquels on s'en est servi meurent, quoy que ce soit pour la grandeur & malignité de la maladie, elles ne manquent pas d'en attribuër la cause à la saignée; mais il est tres-certain que ce remede est tres-profitable dans les premiers jours de cette maladie; car par son moyen toutes les humeurs sont rafraîchies, & la plenitude en étant évacuée, la nature regit & domine mieux le reste. Pour ce qui est de la purgation, on ne s'en doit servir au commencement, de peur que par l'agitation qu'elle cause aux humeurs, la nature ne soit détournée & empêchée de faire son operation; mais on en usera fort à propos sur la fin, pour évacuer ce qui pourroit estre demeuré d'impur, de peur que ce reliqua se jettant sur quelque partie, n'y causât du dégât.

Or pendant tout cela, on doit se servir de fois à autre de choses qui puissent fortifier le cœur, comme sont les cardiaques, non pas du genre de ces pretenduës eaux Cordiales, & Theria-

cales, dont on se sert ordinairement, qui sont plûtost propres à faire vomir, qu'à fortifier le cœur, ny de ces poudres de Perles, & de Bezoard, & autres pareilles fadaises, qu'on croit superstitieusement, & sans aucune raison, avoir des facultez specifiques à ce sujet. L'exemple d'un jeune Prince de tres-grande esperance, decedé depuis peu d'années à la premiere fleur de son âge, nous prouve bien cette verité, lequel mourut de la petite verole, aprés avoir pris quantité de ces sortes de drogues, appellées sans raison remedes specifiques, en quoy on avoit inutilement une telle confiance, qu'on negligea de luy faire les remedes qui luy auroient esté vray-semblablement salutaires, & principalement la saignée. Mais les veritables & les plus salutaires cardiaques, sont premierement la respiration d'un air sain & pur, & les bons alimens, avec l'usage moderé des choses qui sont agreables à l'estomach, & qui le réjoüissent & le confortent, en resistant à la pourriture des humeurs, comme sont les syrops de Lymon & de Grenade, mêlez avec la ptisanne de l'enfant, ou avec un peu de vin bien trempé, qui est le meilleur de tous les cardiaques, si la fiévre n'est pas grande; & si c'est un enfant à la mammelle, le seul lait luy doit suffire pour tout.

Quant à ce qui concerne les remedes appliquez au dehors, c'est-à-dire au traitement des pustules, on doit seulement laisser faire la nature, en luy aidant comme nous avons dit; & afin qu'elles se puissent meurir plus facilement aussi-tost qu'elles commencent à paroître, qui est vers le troisiéme ou quatriéme jour, on les oindra toutes, & principalement celles du visage, avec huile d'amandes douces, les frotant avec une plume trempée dedans; quelques-uns y mêlent un peu de cresme, d'autres ne se servent que de beurre frais, & aucuns de vieux lard fondu & lavé par plusieurs fois en eau de rose, & bien battu en un mortier de marbre, dequoy ils les graissent jusques à parfaite guerison; & quand les pustules sont bien meures, ce qu'on reconnoît par leur blancheur, & par la demangeaison qui y survient, qui arrive ordinairement environ vers le neuviéme jour, on peut alors percer les plus grosses, pour en faire sortir la matiere, de peur que par son trop long sejour, elle ne vint à ulcerer & corroder trop profondement les parties. Cela se fera avec une aiguille d'or ou d'argent, ou en les coupant avec la pointe des ciseaux; aprés quoy pour les dessécher, on frotera le visage d'un

d'un liniment fait de cresme recente, mêlée avec la craye blanche, continuant ce remede jusques à ce que les croûtes soient tout-à-fait tombées, le renouvellant chaque jour au matin & au soir; ou on le fera avec onguent rosat, dans lequel on mêlera un peu de ceruse bien pulverisée.

Pour empêcher que la verole ne fasse venir trop grande fluxion sur les yeux, il est bon d'user au commencement de quelque remede rafraîchissant, qui en repoussant moderement la puisse empêcher. On se sert ordinairement d'eau rose, & de celle de plantain mêlées ensemble, avec quoy on les bassine de temps en temps; la plusspart des femmes y ajoûtent un peu de safran qu'elles font détremper dedans; mais à cause de sa forte odeur, j'aimerois mieux me servir des eaux toutes seules; le lait de la nourrice est pareillement fort bon pour en appaiser la douleur. On aura soin aussi de temps-en-temps de déboucher le nez de l'enfant, afin qu'il puisse plus facilement respirer; ce qu'on fera avec de petites tentes de linge; & pour adoucir sa gorge, qu'il a toûjours enroüée, il pourra user d'un peu de syrop violat mêlé avec sa ptisanne; & pour inciser les phlegmes qui s'y attachent, on luy donnera un peu de celuy de Limon ou de Grenade, ou un gargarisme d'oxycrat; mais le seul lait suffira pour le petit enfant. Faisons voir maintenant la maniere avec laquelle il doit estre traité de la maladie venerienne, vulgairement appellée la grosse-verole, pendant qu'il est encore à la mammelle.

CHAPITRE XXXVIII.

De la curation de la maladie venerienne des petits enfans.

SI la petite verole dont nous venons de parler, est une maladie contagieuse, elle ne l'est ordinairement qu'au regard des enfans; car difficilement vient-elle aux grandes personnes par frequentation; mais il n'en est pas de mesme de la grosse verole, dont le venin est si pernicieux & si susceptible, qu'un seul enfant qui a ce mal, est capable de le communiquer (comme il s'est vû bien des fois) à des familles entieres, & aussi-bien aux vieux qu'aux jeunes. C'est une chose digne de grande compassion, de voir des pauvres petits innocens à la mammel-

le affligez d'une si fâcheuse maladie, laquelle outre qu'elle leur fait porter la peine d'un peché dont ils sont innocens, elle les fait encore assez souvent abandonner d'un chacun, & delaisser mesme de leur propre mere dans un état si déplorable.

Ceux qui ont ce mal dans un si jeune âge, ou ils l'ont apporté en naissant, l'ayant dés le ventre de leur mere, ce qu'on reconnoîtra si elle en étoit infectée, & si en venant au monde ils avoient des pustules, & des ulceres en plusieurs parties de leur corps, & principalement au ventre & vers le fondement, & au dedans des cuisses, comme aussi à la teste; ou bien ils l'ont gagné depuis, & l'ont pris de leur nourrice qui en est pareillement gâtée; pour lors les premieres impressions paroîtront vers la bouche de l'enfant, à laquelle il viendra des ulceres, à cause de l'acrimonie du mauvais lait qu'il tette, lequel luy servant de nourriture, ne manquera pas de communiquer ensuite ce venin à toutes les autres parties de son corps.

Il est tres-difficile que les enfans qui sont nés avec cette maladie en puissent guerir, & ils meurent presque toûjours tres-peu de temps aprés; parceque toute leur substance ne peut pas se rétablir, ayant eû pour fondement un si mauvais principe, qu'est le sang de la mere infectée d'un tel venin, dont ils ont esté engendrez, formez & nourris: mais à l'égard de ceux qui l'ont prise de leur nourrice seulement, il y a beaucoup plus d'esperance & de facilité à leur guerison; parceque le venin du mauvais lait ne se communiquant pas d'abord avec toute sa substance dans les vaisseaux du corps de l'enfant, n'y fait pas tant de dégât qu'en l'autre occasion, où le sang dont il est seulement nourry pendant qu'il est au ventre de la mere, luy est porté, & s'épanche tel qu'il est dans toutes les parties de son corps; car il n'y a seulement que le plus pur de ce lait verolé; ou pour mieux dire le moins impur, qui ayant esté changé en chyle dans l'estomach, & repurgé par les intestins de la plus grande partie de ses excremens, peut en se mélant aprés avec le sang, l'alterer, & le corrompre, par la mauvaise qualité qui luy reste toûjours, nonobstant les differentes preparations qu'il a receuës: neanmoins l'enfant qui a pris le mal de sa nourrice, n'en guerira jamais tant qu'il la tettera, dautant que son lait est toûjours infecté de telle corruption & venenosité; & le pire est que luy en donnant une autre, comme on est obligé de faire pour le gue-

rir, c'est un grand hazard s'il ne luy communique cette contagieuse maladie.

On peut dire en general, que la curation de la grosse Verole est tres-difficile à tous les petits enfans qui sont à la mammelle, à cause que pour la foiblesse de leur âge, ils ne peuvent prendre pour lors, ny supporter, qu'avec grand danger de leur vie, les remedes qui y conviennent; c'est pourquoy il seroit à souhaiter, que par une cure palliative on pût differer à les traiter tout-à-fait, jusques à ce qu'ils eussent trois ou quatre ans; mais comme il s'en rencontre beaucoup, qui periroient avant que de pouvoir seulement atteindre la premiere, ou la deuxiéme année, dautant que cette méchante maladie va toûjours en augmentant, & que ses accidens font bien plus facilement impression sur leur corps, à cause de sa delicatesse & mollesse, que sur celuy de ceux qui sont plus avancez en âge, on est obligé quelquefois en ce temps d'en entreprendre la curation, quoy que l'enfant soit encore à la mammelle. Cette entreprise est à la verité bien perilleuse pour lors; mais on est contraint de s'y resoudre, quand il n'y a aucune apparence, ny esperance qu'il puisse réchapper autrement. Or voicy le moyen qu'il faut tenir pour ce sujet.

On doit premierement changer la nourrice de l'enfant, si elle estoit infectée de pareil venin, pour luy en donner une dont le lait soit bien purifié; & s'il n'estoit ainsi, elle seroit saignée & purgée pour ce faire, selon qu'il seroit requis. La pluspart veulent, afin qu'il soit medicamenteux, qu'elle use durant tout le traitement de l'enfant, d'une eau theriacale, & d'une décoction sudorifique; mais outre que je croy que telles choses auroient peu d'effet, je craindrois que luy échauffant le lait, elles ne portassent prejudice à l'enfant au lieu de luy profiter; c'est pourquoy j'aimerois mieux qu'elle observast seulement de sa part un regime de vivre, qui le pust temperer & rafraîchir; & de peur qu'elle ne prenne le mal elle-mesme, il sera bon qu'elle lave le bout de sa mammelle avec du vin, chaque fois qu'elle aura donné à tetter à l'enfant, & qu'elle se purge de temps en temps, afin d'avoir le corps plus net, & moins disposé à recevoir cette infection.

Mais souvent ces pauvres petits enfans ainsi affligez, sont si malheureux qu'il ne se trouve aucune nourrice, qui veüille en

leur donnant la mammelle s'exposer au risque de gagner la maladie: en ce cas, il faudroit en choisir une qui eust du lait en abondance, & dont les mammelles rayassent facilement, afin qu'en les pressant seulement, il en tombât suffisamment dans la bouche de l'enfant pour sa nourriture, ou en ayant tiré dans un verre, elle luy en fera prendre & avaller avec une petite cuillier, où en ayant mis dans un entonnoir à l'extrémité duquel il y ait un petit morceau de linge roulé qu'elle luy mettra dans la bouche; ou bien elle luy donnera souvent un petit linge trempé dedans, qu'elle luy fera succer ensuite: mais pour le plus seur, afin que l'enfant ne puisse gâter aucune nourrice, & pour s'exempter d'une telle sujettion, il sera mieux de luy faire tetter une jeune chevre, nourrie exprés de bonnes herbes, & d'autres choses convenables, afin que son lait en soit meilleur.

Pour ce qui est de l'enfant, il est certain qu'il ne guerira jamais de la verole qui est confirmée, que par l'usage des remedes dans la composition desquels entre le mercure, qui jusques à present a esté reconnu pour le vray antidote du venin de cette maladie: c'est pourquoy aprés l'avoir saigné, & purgé avec syrop de Roses ou de Chicorée, on luy fera (si ses forces le permettent) de petites onctions d'onguent de mercure, dont on luy frotera seulement les pustules, & les ulceres; quoy faisant peu-à-peu, en reïterant ces onctions, on luy provoquera un petit flux de bouche, qui doit estre presque insensible, de peur que les humeurs émeuës & portées en trop grande abondance vers elle, ne la fissent trop enfler, & n'y causassent de fâcheux ulceres, qui l'empescheroient de pouvoir tetter: il faut pour ce sujet que l'onguent ne soit que legerement chargé de mercure; car il vaut mieux estre plus long-temps à la cure, que de rien précipiter. Pour ce faire, aprés avoir usé d'une petite friction, ou de deux tout au plus, on s'en abstiendra durant cinq ou six jours, pour reconnoistre jusques à quel degré l'enfant en pourra estre émeu; aprés quoy on jugera par l'effet des premieres, s'il est necessaire de les reïterer, & avec quelle doze, laquelle ne se peut veritablement décrire, parce que toutes les habitudes des enfans sont aussi differentes, que celles des hommes, entre lesquels aucuns cracheront plûtost pour une simple friction, que d'autres pour six consecutives; mais en ce cas il n'y a pas si grand danger à pecher au moins qu'au plus; car on reïtere &

on augmente bien plus facilement la doze, quand elle n'a pas esté assez forte la premiere fois, qu'on ne retient son effet quand il excede.

On peut encore au lieu de frictions, ou avec elles, envelopper l'enfant dans une couche parfumée legerement de mercure; & quant à ce qui est des ulceres qui luy viendront à la bouche, sa nourrice luy lavera avec eau d'orge & d'aigremoine, y mélant un peu de miel rosat, ou du syrop d'absynthe avec vin blanc, luy nettoyant souvent par ce moyen la bave qui s'y amasse: pour la luy faire vuider plus facilement, il doit estre couché sur le costé, & non sur le dos, de peur que ces glaires luy tombant dans l'estomach, ou sur la poitrine, ne vinssent à le suffoquer. Il sera aussi tenu bien chaudement, sans le porter à l'air, veillant au surplus à l'effet du remede, qui ne doit estre conduit en cette occasion, que par le prudent & expert Chirurgien, & non pas laissé à la discretion d'un chacun.

La commune maniere de faire l'onguent, est de prendre demy once de mercure, qu'on nettoyera bien de sa crasse, en le faisant passer plusieurs fois au travers d'un linge double, ou d'un morceau de chamois, aprés quoy on l'agitera dans un mortier avec quatre onces d'axonge de porc, tant & si longuement qu'il y soit tout-à-fait bien incorporé; ce qu'estant fait, on prendra deux dragmes de cet onguent pour chaque friction, & plus ou moins selon que l'enfant paroist fort, & disposé à estre émeu, dont on oindra principalement les pustules & les ulceres, comme il a esté dit. *Pigray* assure mesme qu'il a veû des enfans guerir, pour avoir esté frotez de la seule axonge agitée, & battuë en mortier de plomb; mais c'est toûjours à raison du mercure, dont le plomb a toute la qualité.

CHAPITRE XXXIX.

Le moyen d'empécher que les petits enfans ne deviennent loûches, tortus, bossus, ou boiteux.

LE corps des petits enfans, pour raison de sa tendresse, est comme la cire molle, ou comme les jeunes arbres, ausquels on peut facilement donner telle figure qu'on veut dans le com-

mencement; c'eſt pourquoy on doit ſoigneuſement prendre garde en ce temps, que la bonne conformation de leurs petits membres ne ſoit viciée, faute de prudente conduite, ou même que l'étant elle puiſſe eſtre réduite en l'état naturel par le ſoin qu'on en prendra : or entre autres choſes on tâchera que l'enfant ne devienne loûche, tortu, boſſu, ou boiteux, & de redreſſer au mieux qu'il ſera poſſible celuy qui le ſera.

On empêchera qu'il ne devienne loûche, ſi on luy donne une nourrice qui ait la veuë ſtable & droite, afin qu'il ne prenne cette mauvaiſe habitude par ſon exemple ſi elle l'étoit ; & comme nous avons déja dit autre part, il faut toûjours que ſon berceau ſoit ſitué en telle ſorte qu'étant couché il puiſſe voir directement le jour, ou la lumiere de la chandelle, ou du feu; de peur qu'étant de côté, il ne vînt à tourner continuellement les yeux vers ce lieu, quoy faiſant, il y auroit grand danger qu'il ne devînt loûche. *Paul Æginete*, & *Paré*, veulent qu'on redreſſe & affermiſſe la veuë de l'enfant loûche, en luy mettant au viſage un maſque, où ſoient ſeulement deux petits trous au droit des yeux, par leſquels il puiſſe voir ; ce qui fera que n'appercevant aucune clarté qu'à travers ces trous, il ſera obligé de la tenir toûjours vers ce lieu, par le moyen dequoy les yeux s'affermiront en une ſituation directe, & quitteront peu-à-peu la mauvaiſe habitude qu'ils avoient priſe de regarder de côté. Ce conſeil ſemble eſtre bon en apparence ; mais je croy que l'uſage en ſeroit bien incommode à l'enfant ; outre que pour le peu que ce maſque ſeroit remué, ou vacilleroit de quelque côté que ce fût, les petits trous ne correſpondans pas tout-à-fait en ligne droite au milieu des yeux, la veuë en ſeroit encore plus pervertie.

Pour empêcher que l'enfant ne devienne tortu, & boſſu, ou boiteux, la nourrice luy doit emmailloter le corps en une ſituation bien droite, luy étendant également les bras & les jambes, & tournant ſes bandes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de peur que le bandant toûjours d'une même maniere, les parties ne prennent un mauvais contour. Quand il ſera couché dans ſon berceau, il doit eſtre ſitué directement ſur le dos, ſans eſtre courbé, ny porter à faux ; & ſur tout quand la nourrice le tiendra entre ſes bras, elle le portera tantôt ſur l'un, & tantôt ſur l'autre ; car luy ſerrant toûjours les jambes contre elle d'un même côté, ce ſeroit un grand hazard, ſi elle ne les rendoit à

la fin tortuës ; & c'est souvent le seul sujet, pour lequel nous voyons beaucoup d'enfans avoir quelque jambe de travers, & l'une plus en dedans que l'autre, principalement au droit du genoüil, à quoy la plûpart des nourrices ne prennent pas garde, ce qui est neanmoins de tres-grande consequence.

Quand ces parties auront quelque mauvaise conformation dans leur figure, elles seront raccommodées avec bandes & compresses, mises aux endroits necessaires pour les tenir en état pendant que l'enfant est au maillot ; aprés quoy étant un peu plus grand, on se servira de petites botines d'un cuir un peu fort, avec lesquelles on luy redressera les jambes, & si ce n'étoit que le pied qui fût tourné plus d'un côté que de l'autre, on se contentera de souliers, qui soient plus hauts de semelles vers les endroits necessaires, afin de le faire pancher & retourner du côté opposite : quand la poitrine, ou l'épine du dos seront contrefaites, le vice sera racommodé, si faire se peut, ou à tout le moins on empêchera qu'il ne s'augmente, & le défaut sera caché, en garnissant les vêtemens de l'enfant, avec cartons, bâtons de baleine, & fer blanc, aux lieux que le Chirurgien le jugera à propos, pour redresser les parties mal conformées, & pour leur donner une meilleure figure.

Ayant jusques icy fait mention des maladies les plus ordinaires des petits enfans, il n'est pas necessaire d'en faire en ce lieu une plus ample description ; car pour les autres dont nous n'avons pas parlé, comme elles peuvent arriver indifferemment à toutes sortes d'âges, elles n'ont rien de particulier à leur égard, tant pour leur connoissance, que pour leur curation, si ce n'est à raison de la tendresse & delicatesse de leur corps : C'est pourquoy il nous reste seulement, pour mettre fin à nôtre entreprise, de faire connoître les conditions necessaires au choix d'une bonne nourrice.

CHAPITRE XL.

Les conditions requises au choix d'une bonne nourrice.

C'Est avec grande raison qu'*Aulius Gellius* au 1. Chap. de son 12. Livre, invective ce genre de meres, qu'il appelle demy-

meres, lesquelles contre les loix de la nature, rejettent loin d'elles leur enfant aussi-tôt qu'elles l'ont mis au monde, luy déniant le lait de leurs mammelles lors qu'elles le voyent vivant en implorer amoureusement l'assistance, par ses larmes dignes de compassion, aprés avoir nourri de leur propre sang dans leur ventre un je ne sçay quoy, qu'elles ne voyoient ny ne connoissoient pas. Disons donc que la premiere & principale de toutes les qualitez requises à une bonne nourrice, est d'être la mere propre de l'enfant, tant à cause du rapport du temperament de l'un à l'autre, que parce qu'ayant beaucoup plus d'amour pour luy, elle prend un bien plus grand soin que la nourrice empruntée, qui n'aime ordinairement son nourrisson, que d'un amour feint & simulé, lequel n'a pour but & pour tout fondement, que l'esperance de la récompence qu'elle attend de ses peines par un loyer mercenaire : C'est pourquoy la veritable mere, quoy qu'un peu moins bonne, sera toûjours préferée à l'étrangere. Mais comme il se rencontre souvent qu'elle ne veut, ou ne peut elle-même nourrir son enfant, soit pour se conserver en son embonpoint, comme font toutes les femmes de qualité, & la plûpart des bourgeoises, soit aussi parceque son mari ne voudra pas lui-même souffrir, ny voir un tel embarras, ou bien pour estre si incommodée & indisposée qu'elle n'en est pas capable ; pour lors on sera obligé de luy substituer une autre nourrice, pour supléer à son défaut, laquelle on choisira la plus convenable à l'enfant qu'il sera possible.

Or ainsi que nous voyons que des arbres, quoy que de même espece, & nés en même lieu, étant aprés transplantez en differentes terres, produisent des fruits de tres-different goût, à raison de la nourriture qu'ils en tirent, de même la santé des enfans, & souvent même leurs mœurs, dépendent de la nourriture qu'ils prennent dans ces commencemens ; car chacun sçait que la santé du corps, correspond aux humeurs dont toutes les parties sont nourries & entretenuës, & que les humeurs tiennent toûjours de la nature des alimens, dont elles ont esté engendrées : pour ce qui est des mœurs, elles suivent ordinairement le temperament, lequel procede aussi de la qualité des humeurs, & les humeurs des alimens : par cette consequence, telle sera la nourrice, tel pourra devenir l'enfant, par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle, & en la tettant il succera avec le lait les vices

vices de son corps & de son esprit. Cela se reconnoist tres-facilement aux animaux qu'on fait nourrir par une mere étrangere; car ils participent toûjours quelque chose de celle qui les allaite, tant du naturel plus ou moins farouche, que de la force ou foiblesse du corps; ce qui se remarque par l'exemple des jeunes lions, qu'on apprivoise en les faisant tetter quelque animal domestique comme une vache, ou une ânesse, ou quelque chevre, & au contraire le chien sera bien plus furieux & farouche, s'il est nourri par une louve.

Les conditions necessaires à une bonne nourrice se tirent ordinairement de son âge, du temps & de la maniere qu'elle est accouchée, de la bonne constitution de toutes les parties de son corps, & particulierement des mammelles, de la nature de son lait, & enfin de ses bonnes mœurs.

Quant à ce qui est de son âge, le plus convenable est depuis vingt-cinq ans, jusques à trente-cinq; dautant que durant cet espace de temps, la femme est plus saine & plus forte & vigoureuse; elle n'y est pas si propre au dessous de vingt-cinq ans, parce que son corps n'ayant encore alors acquis toutes ses dimensions, ne peut estre si robuste, & au dessus de trente-cinq, n'ayant du sang en si grande abondance, elle ne peut aussi avoir assez de lait pour la nourriture de l'enfant : toutefois aucunes femmes sont passablement bonnes nourrices dés leur vingtiéme année, & d'autres jusques à la quarantiéme, mais plus rarement au dessus, & au dessous de ces deux âges.

Pour le temps & la maniere en laquelle elle est accouchée, il faut qu'il y ait pour le moins un mois ou six semaines, afin que son lait soit tout-à-fait purifié; dautant que pour lors son corps est repurgé des vuidanges qui suivent l'accouchement, & les humeurs ne se ressentent plus de l'émotion qu'il leur avoit causée; qu'il n'y ait pas aussi plus de trois ou quatre mois, afin qu'elle puisse achever de nourrir l'enfant, sans qu'on soit obligé aprés quelque temps de luy en donner une autre; elle ne doit avoir avorté, mais elle doit estre accouchée à terme d'un enfant mâle, vivant & bien sain; car c'est un indice d'une bonne constitution; & que ce soit son deuxiéme, ou son troisiéme enfant, afin qu'elle soit mieux stilée à gouverner son nourrisson, par l'experience qu'elle a de la chose.

A l'égard de la bonne constitution de son corps, c'est d'elle

que dépend le principal, & presque tout le reste. Il faut en general, qu'elle soit bien saine, & de bonne habitude, sans estre sujette à aucune maladie; qu'elle soit née de parens qui n'ayent jamais eu la pierre aux reins, ou en la vessie, point sujets aux gouttes, aux écroüelles, à l'épilepsie, ou à quelqu'autre maladie hereditaire, qu'il n'y ait en elle aucune tache, ny mesme le moindre soupçon de maladie venerienne, qu'elle n'ait aucune galle, rogne, tigne, ny autre vilainie de cette nature, qu'elle soit robuste, afin de veiller & solliciter l'enfant en tout ce qui luy sera necessaire, qu'elle soit de stature mediocre, c'est à dire ny grande ny petite, ny trop grasse, ny trop maigre, parce que le corps qui est d'une telle symmetrie naturelle, fait & exerce bien plus parfaitement toutes ses fonctions, & comme on dit ordinairement, *in medio consistit virtus.* Mais sur tout elle ne doit estre grosse d'enfant; elle sera d'un temperament sanguin, ce qu'on connoistra par sa couleur vermeille, non si rouge, mais tirant à blancheur, d'une chair ferme & non molasse; elle n'aura aussi ses menstruës; parce que ce seroit un signe que son sang seroit trop échauffé, soit à cause de son tempérament qui est ainsi, ou par quelque passion amoureuse, ou autrement; elle ne sera pareillement sujette aux fleurs blanches, dautant que telles superfluitez sont indice d'une mauvaise habitude, elle ne sera rousse, ny marquée de taches de pareille couleur; mais elle doit estre de poil noir ou châtain; elle sera bien faite de corps, propre en ses vestemens, & belle de visage, ayant l'œil gay & riant, la veuë droite, les dents saines, & blanches, sans en avoir aucune gâtée ny pourrie, de peur que sa bouche ne soit de mauvaise odeur; son ton de voix doit estre agreable, afin de réjoüir l'enfant, elle doit aussi parler d'une prononciation bien nette & franche, afin de ne luy donner aucun mauvais accent. On doit bien prendre garde qu'elle ne sente point mauvais, comme font ordinairement celles qui sont rousses, & parfois mesme quelques-unes qui sont tres-noires de poil & fort blanches de peau; car leur lait est chaud, acre, & puant, comme aussi de tres-méchant goust; elle n'aura l'haleine forte, comme celle qui a le nez punais, ou quelques dents gâtées, ainsi que nous avons dit; parce que la nourrice qui baise continuellement l'enfant luy infecteroit les poulmons, en luy faisant souvent respirer son haleine corrompuë, elle doit avoir les mammelles

assez amples, pour y pouvoir contenir & cuire une suffisante quantité de lait, sans estre toutefois grosses avec excés, elles doivent estre entieres, & sans cicatrices provenant de quelques apostemes qu'elle y auroit eus; il faut qu'elles soient mediocrement fermes & charnuës, & non molasses & pendantes, afin que leur chaleur naturelle en soit plus forte. La poitrine de la nourrice doit estre large, à cause qu'estant ainsi, le lait a plus d'espace pour estre bien préparé & digeré, & que la poitrine large témoigne abondance de chaleur vitale; pour ce qui est des bouts des mammelles, elle les doit avoir bien-faits, c'est à dire point trop gros, ny durs, ny calleux, ny trop enfoncez; mais qu'ils soient un peu elevez, & de grosseur & fermeté mediocre, bien perforez de plusieurs petits trous, pour estre de facile trait, afin que l'enfant n'ait pas trop de peine pour en faire sortir le lait, en les suçant & les pressant avec sa bouche.

Si la nourrice a toutes les bonnes qualitez que nous venons de reciter, en ce qui concerne toutes les parties de son corps, il y a tout sujet de préjuger que son lait doit estre bien conditionné; ce qu'on connoîtra premierement à sa quantité, qui doit estre telle qu'elle puisse suffire pour la nourriture de l'enfant; elle n'en doit pas aussi avoir par excés, de peur que ne pouvant pas tout tirer, il ne vienne à se grumeler, ou à s'enflâmer aux mammelles y sejournant trop long-temps; mais toutefois il vaut mieux qu'elle en ait plus que moins; car elle pourra bien faire tetter le surplus à un autre enfant: Il doit estre de substance & consistance mediocre, c'est à dire, ny trop aqueux, ny trop épais; on en jugera facilement, la nourrice en ayant fait rayer quelques gouttes sur la main, si en la panchant tant soit peu il s'écoule aussitôt, c'est signe qu'il est trop aqueux, & qu'il n'est pas assez cuit; mais si les gouttes demeurent attachées sans couler par le panchement de la main, c'est indice qu'il est trop grossier, & trop visqueux: Le bon est celuy qui est entre deux consistances, lequel s'épanche tout doucement, à proportion qu'on incline la main, laissant la place d'où il s'écoule un peu teinte: quant à sa couleur, la plus blanche est la meilleure, & il est d'autant plus mauvais qu'il en est éloigné; il doit estre d'une odeur douce & agreable; car c'est un témoignage de sa bonne temperature, le contraire se reconnoît aux rousses, qui ont leur lait d'une odeur aigre, puante, & mauvaise; & pour estre parfait en toutes bon-

nes qualitez ; il doit estre de bon goût, c'est à dire, de saveur douce & succrée, sans aucune acrimonie ; ny aucun goût étrange.

Il ne faut pas aussi oublier une des principales & meilleures conditions de la nourrice, qui consiste aux bonnes mœurs : c'est pourquoy elle sera vigilante & soigneuse à nettoyer l'enfant aussi-tost qu'il en aura besoin ; elle sera sage, & prudente, & ne sera point sujette à la colere, ny querelleuse, tant de peur de donner dans ces commencemens de mauvaises impressions à l'enfant, que parce que cette passion échauffe extraordinairement le lait ; elle ne sera mélancholique, mais joyeuse, & gaillarde, riant souvent & modérément, afin de le divertir ; elle sera sobre, nullement sujette au vin, & encore moins à l'excez de Venus ; mais elle pourra user avec mediocrité du premier, & ne s'abstiendra pas tout-à-fait du second, si son naturel le requiert, pourveu que ce soit avec son mari, laquelle permission luy est volontiers octroyée par *Ioubert*, au Chapitre septiéme du cinquiéme Livre de ses Erreurs populaires, fondé sur l'experience de toutes les pauvres femmes, qui ne laissent pas de bien élever leurs enfans, encore qu'elles couchent journellement avec leur mari, & sur la sienne propre, alleguant que sa femme avoit fort bien nourri tous ses enfans, quoy qu'il n'ait pas laissé pour cela de coucher toûjours avec elle, & de luy faire l'amour (à ce qu'il dit) comme un bon & fidel mari : car en effet la semence trop long-temps retenuë sans évacuation (principalement aux femmes qui avoient coûtume d'user ordinairement du coït) s'échauffant trop faute d'évacuation, leur cause une telle demangeaison, & une si grande envie de s'en décharger, que s'en abstenant par force, elle ne manqueroit pas de se corrompre dans ses vaisseaux, aprés quoy elle causeroit une grande agitation tant des humeurs du corps, que des passions de l'ame, dautant qu'il n'y a point (comme chacun sçait) de plus violente, ny de pire rage que celle de l'amour : c'est pourquoy il n'y aura aucun danger que la nourrice use modérément du coït avec son mari, & que ce soit seulement pour décharger & vuider la trop grande plenitude, & non pour autre cause, quoy faisant, elle observera seulement de ne pas donner à tetter à l'enfant incontinent aprés cet exercice ; mais elle attendra au moins une ou deux heures, afin de laisser repo-

ser pendant ce temps, toutes les humeurs de son corps, qui ont esté agitées & échauffées par cette action.

Si la nourrice a toutes, ou la plus grande partie des conditions que nous venons de specifier, tant à l'égard de sa personne, qu'au respect de ses mœurs, & qu'elle se maintienne en cet état, par un regime de vivre accommodé au temperament de l'enfant, & qui ne soit pas contraire au sien, il y a pour lors tout sujet d'esperer qu'elle est capable de faire une tres-bonne nourriture, & d'élever en parfaite santé le fils d'un Prince.

Enfin, mon cher Lecteur, je croy maintenant m'estre acquité de mon devoir envers le public, en vous communiquant les connoissances que Dieu m'a fait la grace de me donner touchant les maladies des femmes grosses & accouchées; Je le prie, luy qui est l'unique source de toute science, qu'il vous vueille enseigner les veritables moyens pour les bien secourir, & leurs enfans en ces rencontres, vous faisant encore mieux concevoir les choses que je ne vous les ay exprimées, & que le tout soit à jamais pour sa plus grande gloire.

. . . . Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti, si non, his utere mecum.

Fin du troisiéme, & dernier Livre.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës en tout ce Livre.

A

Abus de la plufpart des Anatomiftes, qui croyent fans raifon que la fubftance de la Matrice devient d'autant plus épaiffe qu'elle fe dilate dans le temps de la groffeffe. page 19. 356

Abus de ceux qui croyent qu'il fe rencontre au milieu du col de la Matrice une membrane, qu'ils appellent *hymen*. 38

Abus de quelques Auteurs, qui difent qu'une femme peut concevoir aprés la mort de fon mary. 62

Abus d'*Ariftote*, qui veut que la femme n'ait pas de femence. 63. 77

Abus de la plufpart des Auteurs, & de toutes les Sages-femmes, qui veulent que la femme groffe faffe plus d'exercice qu'à l'ordinaire, vers les derniers mois de fa groffeffe. 119. 233

Abus de ceux qui croyent que pour une faignée d'élection, il faut toûjours attendre que la femme foit groffe à demy terme. 123. 129

Abus des Sages-femmes ; qui font avaler à la femme groffe qui s'eft bleffée, de la foye rouge cramoify, ou de la graine d'écarlate. 189

Abus notable d'*Hipocrate*, & de tous les Auteurs, qui croyent que l'enfant de huit mois ne peut pas vivre, comme celuy de fept mois. 194. 195

Abus de ceux qui veulent que les os *pubis* fe feparent dans le temps de l'accouchement, pour laiffer fortir l'enfant. 202

Abus de ceux qui veulent que l'enfant urine par l'*ouraque*, dans le temps qu'il eft dans la Matrice. 214. 215

Abus de *Fernel* qui veut que les enfans mâles ayent la face tournée en deffous lorfqu'ils naiffent, & que les femelles l'ayent en deffus. 231

Abus infigne d'un nouvel Auteur, qui veut faire croire que quand l'enfant a vuidé fon *meconium* durant qu'il eft dans la Matrice, c'eft un figne certain & indubitable de fa mort. 273. 274

Abus des gardes qui bandent extrémement fort le ventre de l'accouchée, pour en retenir mieux la Matrice, & en exprimer les vuidanges. 368

Abus des gardes qui donnent trop à manger aux femmes accouchées, dans la croyance qu'elles ont qu'il faut remplir leur ventre, qui eft tout vuide aprés l'accouchement. 370

Abus infigne de *Rouffet*, qui veut que le peffaire dont on fe fert pour la defcente de Matrice, s'introduife dans la propre cavité du fond de la Matrice, & non pas dans le *vagina*. 385

Abus de ceux qui croyent que le lait

des mammelles s'évacuë par la Matrice aux femmes nouvellement accouchées. 399

Abus d'*Aristote*, qui dit que la maladie des mammelles, vulgairement dite *le poil*, vient de quelque poil avalé par la femme en buvant. 424

Abus d'*Aristote*, qui dit que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la femme a mangez, & plein d'une moisissure morveuse, si la femme use du coït au huitiéme mois de sa grossesse. 438

Abus de certaines nations qui plongent tout-à-fait en l'eau froide l'enfant nouveau né, croyant par là le rendre plus fort. 438

Accidens qui precedent l'avortement. 187

Accidens qui surviennent aux vuidanges de la Matrice qui coulent en trop grande abondance. 403

Accidens qui surviennent à la suppression des vuidanges. 403.404

Accouchée, comment doit estre traitée incontinent aprés l'accouchement naturel. 364

Accouchée, quel regime doit observer durant tout le temps de sa couche. 370

Accouchement, ce que c'est, ses differences, & ses differens termes. 191.192

Accouchement, comment est distingué de l'avortement. 182

Accouchement naturel, quatre conditions y sont requises. 192.241

Accouchemens laborieux, difficiles, & contre nature, leurs causes, leurs differences, & le moyen d'y remedier. 257

Accouchement contre nature est la plus difficile & laborieuse, & la plus dangereuse de toutes les operations de Chirurgie. 265.267

Ame, sçavoir si elle est en essence, ou seulement en puissance dans la semence. 82

Ame, en quel temps est introduite au corps de l'enfant, & d'où elle procede. 82.83

Amnios est une des membranes de l'enfant, sa description. 213

Apostemes des mammelles, comment doivent estre ouverts. 428

Apostemes des mammelles requierent pour leur guerison qu'on en fasse évader entierement le lait. 429

Aposteme qui suit l'inflammation de la Matrice se convertit souvent en *cancer* incurable. 410

Appetits étranges des femmes grosses leur causent ordinairement le flux de ventre, à cause des alimens de mauvais suc dont elles usent. 148

Arrierefaix, delivre, ou *placenta*, ce que c'est. 220.221

Arrierefaix est tout-à-fait inutile à l'enfant aussi-tost qu'il est entierement separé de la Matrice. 358.452

Arrierefaix detaché de la Matrice cause toûjours de grandes pertes de sang à la femme grosse, qui la mettent en tres-grand danger de la vie, si elle n'est tres-promptement accouchée. 155.327

Arrierefaix s'abreuve facilement des mauvaises humeurs qui avoient coûtume de se décharger par la Matrice. 223

Arrierefaix ne doit estre tiré de la Matrice devant que tous les enfans en soient dehors, quand il arrive que la femme en a plusieurs. 244

Arrierefaix resté dans la Matrice aprés que le cordon en est rompu, comment en doit estre tiré. 249

Arrierefaix est souvent retenu dans la Matrice, non pas tant par son adherence, que par la contraction de

l'orifice interne. 251
Arrierefaix resté dans la Matrice fait continuer les douleurs de l'accouchement, jusques à ce qu'il en soit sorty. 253
Arrierefaix de la femme qui avorte est plus difficilement expulsé, ou tiré de la Matrice, que celuy de la femme qui accouche à terme. 254
Arteres portent seules aux testicules le sang dont la semence est engendrée, à quoy les veines ne contribuënt aucunement. 43
Avortement, ce que c'est, & ses differentes causes. 182
Avortement causé par la seule odeur d'une chandelle mal éteinte. 115
Avortement causé par la vapeur du charbon. 116
Avortement, & l'effluxion des semences peuvent estre causez par toutes choses salées, acres, ameres, aperitives & diuretiques, parce qu'elles provoquent les menstruës. 117
Avortement volontaire doit estre en horreur à tous les Chrêtiens. 186
Avortement cause souvent la mort aux femmes qui se le provoquent volontairement. 186
Avortement est plus dangereux que l'accouchement. 187
Avortement arrive plûtost dans la premiere quarantaine de la grossesse, que dans les autres, selon *Hip.* 188
Avortement qui arrive à la femme qui a la fiévre, la fait presque toûjours mourir tres-peu de temps aprés. 190

B

Bain est tout-à-fait contraire aux femmes grosses. 122. 178
Bain ne convient point au commencement de la curation du scyrrhe de la Matrice. 412
Bandage du ventre de la nouvelle accouchée doit estre peu serré durant les premiers jours. 368
Berceau de l'enfant comment doit estre situé, pour empêcher qu'il ne devienne louche. 494
Boüillie de l'enfant nouveau-né comment doit estre faite, pour estre de facile digestion. 445
Boüillie ne doit estre dõnée à l'enfant nouveau-né qu'aprés un ou deux mois pour le plûtost. 446
Boüillie, sa mauvaise cuisson cause souvent des trenchées du ventre aux petits enfans. 463

C

Cancer de la Matrice, ses causes, & ses signes. 412. 416
Cancer de la Matrice est incurable. 414
Cancer de la Matrice fait toûjours mourir la femme miserablement, aprés luy avoir fait traîner une vie languissante durant un long-temps. 414
Cardiaques, quels sont les veritables. 253
Caruncules myrtiformes de la Matrice, ce que c'est, & comment peuvent estre marque de la virginité. 31. 38
Cause pour laquelle les vieilles femmes accouchent plus difficilement de leur premier enfant, que les jeunes. 205. 258
Causes de l'accouchement contre nature. 209. 210
Causes de la retention de l'arrierefaix dans la Matrice. 249. 250
Causes de la difficulté de l'accouchement. 258
Causes de la suppression des vuidanges. 404

Causes

Causes de la generation des moles en la Matrice. 109
Causes du *cancer* en la Matrice. 412. 413
Cheute de Matrice extraordinaire arrivée à une femme dans le temps de son accouchement. 286. 287
Cheute de Matrice qui causa la mort à une femme, une heure & demie aprés estre accouchée, pour n'avoir pas esté reduite. 382
Cheute de Matrice, *voyez* descente de Matrice.
Chorion, est une des membranes de l'enfant, sa description. 213
Circulation du sang, comment se fait au corps de l'enfant, durant le temps qu'il est au ventre de sa mere. 225
Clytoris, cette partie est le siege du plaisir, & de l'appetit venerien aux femmes. 29
Clytoris est tellement gros & long en quelques femmes, qu'elles en peuvent abuser avec d'autres femmes. 30
Coït, femmes qui en usent sont plus saines que celles qui n'en usent pas. 25
Coït ne cause pas toûjours épanchement de sang à la femme, la premiere fois qu'elle en use. 31
Coït, quel temps y est le plus propre, pour la conception. 60
Coït, femmes qui en usent journellement sont sujettes à se tromper au temps de leur grossesse. 91
Coït, doit estre deffendu durant quelques jours à la femme qui a nouvellement conçu, afin d'empécher l'écoulement des semences. 118
Coït doit estre deffendu durant les deux derniers mois de la grossesse. 120
Coït est prejudiciable aux personnes qui ont la poitrine foible & malade. 140
Coït, son trop frequent usage peut causer l'avortement. 184
Coït prolonge de beaucoup la durée de l'évacuation des vuidanges, aux femmes qui en usent peu de jours aprés leur accouchement. 402
Coït, son usage est contraire à la femme qui a la Matrice scyrrheuse. 412
Col de la Matrice, sa description. 35
Col de la Matrice est le siege des gonorrhées. 37
Col de la Matrice s'accommode toûjours à la figure de la verge de l'homme. 37
Col de la Matrice n'a aucun *hymen* en son milieu. 38
Col de la vessie suppure quelquefois entierement, aprés un fâcheux accouchement, ce qui cause ensuite à la femme une issuë involontaire de son urine. 392
Conception, ce que c'est, & les conditions qui y sont requises. 61
Conception arrive quelquefois aux femmes sans avoir jamais eû de menstruës. 53
Conception se fait dans le mesme temps que la semence est reçuë & retenuë dans la Matrice. 62. 63
Conception est d'autant plus stable que la femme étoit éloignée du temps qu'elle devoit avoir ses menstruës, quand elle a conçu. 79
Conditions du Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens. 265
Conditions requises en l'accouchement naturel. 192. 241
Conditions necessaires au choix d'une bonne nourrice. 495
Conditions d'un bon lait. 499
Contusions & déchirures des parties externes de la Matrice, causées par l'accouchement, & le moyen d'y

remedier. 389
Contusions & meurtrissures de la teste, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né, leurs causes, & le moyen d'y remedier. 453
Convulsion met la mere & l'enfant en tres-grand danger de la vie, quand elle arrive dans le temps de l'accouchement. 330
Cordon de l'umbilic de l'enfant est composé seulement de trois vaisseaux. 223
Cordon de l'umbilic, quelle est sa longueur & sa grosseur. 224
Cordon de l'umbilic sortant devant l'enfant dans le temps de l'accouchement, est souvent cause de sa mort. 324
Cordon de l'umbilic entortillé autour de quelque partie du corps de l'enfant, cause quelquefois de grandes pertes de sang, par le détachement qu'il fait de l'arrierefaix, qui est tiraillé dans le temps de l'accouchement. 328
Cordon de l'umbilic de l'enfant nouvellement né, comment doit estre lié & retranché. 433
Cornes de la Matrice, ce que c'est. 41
Cotiledons, ce que c'est. 222
Cotiledons ne se rencontrent pas en la Matrice de la femme. 42
Couronnement de la Matrice, ce que c'est. 243
Curation de la maladie venerienne de la femme grosse peut estre entreprise durant sa grossesse. 177.178
Curation de la maladie venerienne des petits enfans, comment se doit faire. 489

D

Delivre, *voyez* Arrierefaix.
Dent, leur douleur cause souvent flux de ventre aux petits enfans. 475
Descente, ou relaxation de Matrice de la femme grosse, ses differences, ses causes & ses remedes. 167
Descente de Matrice peut arriver à toutes sortes de femmes, & mesme aux filles, mais non point le renversement, qui ne peut jamais arriver qu'immediatement aprés l'accouchement. 381
Difference des os du squelet d'une femme d'entre les os de celuy d'un homme. 204
Difficulté d'uriner de la femme grosse, d'où elle procede. 134
Difficulté de respirer de la femme grosse, ses causes. 138
Difficultez de l'accouchement, d'où procedent. 258
Diuretiques doivent estre évitez, quād il y a inflammation de Matrice 409
Dormir moderé fortifie toutes les fonctions naturelles. 118
Douleurs de ventre & de reins ne sont pas toûjours signes que la femme grosse est en travail d'enfant. 94
Douleurs du dos, des reins, des hanches & des eines, qui arrivent aux femmes grosses, d'où elles sont causées. 131
Douleur des mammelles des femmes grosses, ses causes. 133
Douleurs de l'accouchement cessent ordinairement dans les grandes pertes de sang. 157
Douleurs veritables de l'accouchement comment sont distinguées de celles qui sont fausses. 206
Douleurs de l'accouchement sont communes aux femmes & aux autres animaux. 236
Douleurs de l'enfantement sont plus grandes aux femmes qu'aux autres animaux, à cause que l'homme entre tous a la teste plus grosse, à proportion de son corps. 236

Douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, comment on y doit remedier. 472

Douleur des dents cause souvent flux de ventre aux petits enfans. 475

E

EAux minerales sont tres-propres pour les hydropisies de Matrice. 174

Eaux de l'enfant, leur origine, & leur nature. 214. 215. leur usage 216. 217

Eaux de l'enfant né procedent aucunement de son urine. 215

Eaux de l'enfant ne luy servent pas de nourriture dans le temps qu'il est dans la Matrice, comme quelques-uns croyent. 217

Eaux de l'enfant, leur trop grande abondance contribuë beaucoup à faire sortir le cordon de l'umbilic devant l'enfant, dans le temps de l'accouchement. 325

Enfant, quelles parties de son corps sont formées les premieres. 80

Enfant, en quel temps est tout-à-fait formé. 81

Enfant, en quel temps est animé. 82

Enfant mâle n'est pas plûtost formé que la femelle. 80

Enfans jumeaux ne laissent pas de vivre, quoy qu'ils soient de different sexe. 102

Enfans jumeaux comment peuvent estre distinguez de ceux qui pourroient avoir esté engendrez par superfetation. 105

Enfans qui naissent au huitiéme mois, vivent encore plûtost que ceux qui naissent au septiéme. 194. 195

Enfans sont d'autant plus robustes en naissant, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui est le neuviéme mois. 194. 232

Enfans qui naissent à six mois, & tous ceux qui naissent au dessous de ce terme, ne peuvent pas rester longtemps en vie. 201

Enfant n'urine aucunement durant tout le temps qu'il est dans la Matrice. 216

Enfans, s'ils sont plusieurs, chacun d'eux est contenu en ses membranes, & en ses eaux separément, 216. 222

Enfant change ordinairement sa premiere situation vers le huitiéme mois de la grossesse. 232

Enfans, s'ils sont plusieurs dans la Matrice, se nuisent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, qu'il y en a presque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaise situation dans le temps de l'accouchement. 232

Enfant mort en la Matrice peut en estre tiré autrement que le vivant. 269

Enfant mort en la Matrice, ses signes. 270

Enfant qui se presente en mauvaise posture dans le temps de l'accouchement, par telle partie du corps que ce puisse estre, depuis les épaules jusques aux pieds, doit estre tiré par les pieds. 310

Enfant mort est quelquefois mis hors de la Matrice devant celuy qui est vivant, & quelquefois aussi le contraire arrive, sans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela. 320

Enfant hydropique est bien plus facilement tiré de la Matrice que celuy qui est monstrueux en grosseur. 336

Enfant nouveau-né, comment doit estre traité. 433

Enfant nouveau-né, comment doit estre nettoyé de ses excrémens, & la maniere de le bien emmail-

lotter. 437
Enfant nouveau-né ne doit estre couché dans le mesme lit de sa nourrice, de peur qu'elle ne le suffoque en s'endormant dessus. 446
Enfans, comment peuvent estre preservez de devenir louches, tortus, bossus ou boiteux. 493
Enflure variqueuse des jambes & des cuisses des femmes grosses, leur cause. 141
Enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse, ses causes. 174
Enflures de la partie honteuse de la femme grosse sont tres-dangereuses, si elles procedent de l'inflammation qui est à la Matrice. 175
Erysipele de la Matrice est mortel. 175
Excretions fetides & cadavereuses qui sortent quelquefois de la Matrice, ne sont pas toûjours signe que l'enfant qui est dedans soit mort. 273
Exemple admirable d'une femme qui a esté saignée quarante-huit fois durant une seule grossesse, & qui n'a pas laissé d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien. 123
Exemple d'une femme qui avoit quatre ou cinq enfans vivans, & qui avoit eû en toutes ses grossesses ses menstruës jusques au sixiéme mois. 152
Exemples de plusieurs femmes grosses qui sont mortes de perte de sang, avec leur enfant, pour n'avoir pas esté accouchées. 158
Exemples de plusieurs femmes grosses qui avoient des descentes de Matrice. 169
Exemples de plusieurs femmes grosses, qui ayant avorté dans le temps qu'elles avoient la fiévre, sont mortes tres-peu de temps aprés. 190
Exemple de plusieurs femmes qui sont devenuës grosses, quoyqu'elles portassent dans ce temps un pessaire. 385
Exemple, *voyez* histoire.
Exercice violent cause souvent l'avortement. 118
Experiences touchant les differens termes de l'accouchement, à compter du temps de la suppression des mois. 197. 198. 199
Extraction ou expulsion du faux germe est d'autant plus difficile que le corps étrange qui est contenu dans la Matrice est petit. 344. 345
Extraction de l'arrierefaix resté dans la Matrice aprés que le cordon en est rompu, comment doit estre faite. 249
Extraction de l'enfant mort en la Matrice, comment doit estre faite. 337
Extraction de l'enfant mort ne doit estre differée, à cause de l'inflammation de la Matrice. 338
Extraction de l'enfant mort ne doit estre faite avec les crochets par le Chirurgien que quand ses mains ne sont pas suffisantes. 341
Extraction de la mole & du faux germe, comment doit estre faite. 342

F

Faux-germes, comment sont distinguez des moles. 110
Faux-germe, comment doit estre tiré de la Matrice. 342
Faux-germes causent souvent à la femme de grandes pertes de sang. 155. 344
Fecondité, ses signes. 52. 53
Fecondité miraculeuse arrivée à *Sara* femme d'*Abraham* dans une extréme vieillesse. 55
Femmes sont sujettes à toutes les indispositions des hommes, & à une

infinité d'autres dont ils sont exempts. 51
Femmes grosses ont quelquefois leurs menstruës. 71. 152
Femme grosse, comment se doit gouverner durant tout le cours de sa grossesse. 114
Femme qui a descente de Matrice ne doit estre serrée dans ses habits. 170
Femmes steriles sont toûjours plus valetudinaires que les autres. 58
Femmes steriles ont l'orifice interne de la Matrice plus petit & plus grêle que les autres. 172
Femmes grosses sont tres-sujettes à faire de faux pas, à cause de l'éminence de leur ventre, qui les empêche de voir à leurs pieds. 189
Femme grosse, comment se doit gouverner quand elle est à terme. 233
Femme grosse, comment se doit gouverner quand elle est en travail. 235
Femme, comment doit estre aidée en l'accouchement naturel, quand elle a un ou plusieurs enfans. 241
Femmes qui usent du coït peu de jours aprés estre accouchées, ont leurs vuidanges bien plus long-temps que celles qui s'en abstiennent. 402
Femmes qui n'ont pas reglement leurs menstruës, & celles qui ont souvent des pertes de sang, sont en danger qu'il ne leur vienne quelque *cancer* à la Matrice. 413. 415
Figures des parties de la generation peuvent estre considerées par les personnes les plus chastes. 2
Figure de l'enfant en la Matrice, *voyez* situation de l'enfant.
Filet de la langue des enfans nouveaunez, le moyen de le bien couper. 461
Filles peuvent avoir des descentes de Matrice aussi bien que les femmes. 381. 386
Fleurs blanches procedent du propre corps de la Matrice. 37
Fleurs blanches sont souvent cause de la sterilité de la femme. 58
Fleurs blanches requierent pour leur curation l'usage des remedes generaux, avant l'application des particuliers à la Matrice. 60
Fleurs blanches peuvent estre cause de la generation des moles, des faux germes, & des hydropisies de Matrice. 64
Fleurs blanches sont quelquefois cause de l'avortement. 185
Flux de ventre de la femme grosse, ses causes. 148
Flux de ventre met la femme grosse en grand danger d'avorter. 147. 183
Flux de ventre dure quelquefois deux ou trois mois à la femme grosse, sans la faire avorter, & se guerit incontinent aprés l'accouchement. 148
Flux de ventre qui fait accoucher ou avorter la femme, la met souvent en tres-grand peril de la vie, s'il ne cesse incontinent aprés l'accouchement. 148
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, ses causes. 416
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, cause suppression des vuidanges. 417
Flux de ventre des petits enfans, ses causes, & les remedes qui y conviennent. 475
Flux menstruel arrive quelquefois à la femme grosse jusques au cinquiéme mois de sa grossesse. 152
Flux menstruel de la femme grosse, en quoy est different de la perte de sang. 153. 155
Flux menstruel, *voyez* menstruës.
Fœtus, quelles parties de son corps sont les premieres formées. 80

Fœtus, en quel temps est entierement formé. 81
Fœtus, en quel temps est animé. 82
Fœtus, voyez enfant.
Foiblesse des enfans nouveau-nez, ses causes, & le moyen d'y remedier. 450
Fondement clos de l'enfant nouveau-né, le moyen d'y remedier. 459
Fontaine de la teste de l'enfant nouveau-né, ce que c'est. 458
Formation de l'enfant, en quel temps est tout-à-fait achevée. 81

G

Galles qui viennent à la teste & à la face des petits enfans, leur cause, & le moyen d'y remedier. 481
Galle de la teste des petits enfans est mauvaise comme signe, mais elle peut estre bonne comme cause. 482
Generation, ce que c'est, & les conditions qui en sont requises. 75
Generation successivement reïterée rend les animaux immortels. 75
Generation, de quelle maniere elle se fait. 77
Generation se peut diviser en trois temps. 78
Geniture, ce que c'est. 78
Germe, *voyez* faux-germe.
Grossesse, ce que c'est, ses signes, & les differences de la vraye & de la fausse. 89
Fausse grossesse, ses differentes causes. 89
Fausses grossesses arrivent principalement aux femmes qui ne sont pas bien reglées en l'évacuation de leurs menstruës. 93

H

Hemorroïdes qui arrivent aux femmes grosses, leur cause. 144
Hemorrhoïdes qui arrivent aux femmes accouchées, leur remede. 388
Hernies du ventre arrivent quelquefois aux femmes pour se serrer trop le corps dans leurs habits durant le temps de leur grossesse. 122
Hernies du ventre qui restét quelquefois aux femmes aprés l'accouchement, leurs causes, & les remedes qui y conviennent. 418
Hernie, comment peut estre distinguée de certaines tumeurs qui viennent quelquefois aux lévres de la vulve des femmes. 175
Hernie charnuë ne se rencontre pas aux petits enfans, ny la variqueuse. 480
Hernie aqueuse des petits enfans se guerit ordinairement avec l'âge. 481
Histoire d'une femme qui porta son enfant hors de son ventre dans une hernie ventrale durant tout le temps de sa grossesse, lequel on tira ensuite par l'operation cesarienne. 419
Histoire d'un homme boiteux de naissance, qui n'avoit que trois enfans mâles, qui nâquirent aussi tous trois boiteux. 44
Histoire de la naissance de l'Auteur, qui est venu au monde ayant la petite verole. 65
Histoires de plusieurs femmes, qui aprés avoir esté penduës, ont esté trouvées grosses d'enfant, contre le sentiment de ceux qui les avoient visitées avant qu'elles eussent esté executées à mort. 71
Histoires de plusieurs femmes qui ont esté traitées comme hydropiques par des Medecins, quoyqu'elles fussent seulement grosses d'enfant. 72. 73
Histoire tres-remarquable de la femme de Monsieur *Duvieux*, Maistre

Chirurgien Juré à Paris, qui nonobstant qu'elle ait esté hydropique pendant neuf ans entiers, n'a pas laissé de devenir grosse durant ce temps par quatre fois, & d'accoucher heureusement à terme d'enfans vivans. 73
Histoire d'une femme qui aprés avoir crû estre grosse durant dix mois entiers, ne vuida seulement au bout de ce temps que des eaux, & quelques vents, qui étoient enfermez en sa Matrice. 73. 74
Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés sa mort un petit *fœtus* de deux mois & demy, qu'on pretendoit avoir esté engendré dans le *tuba uteri*. 84
Histoire de Madame la Presidente de *Nesmond*, qui eût une fausse grossesse durant un an & demy. 93
Histoire d'une femme grosse de six mois, qui avoit l'orifice interne de sa Matrice dilaté à y mettre l'extremité du doigt, & qui ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme, & d'en accoucher assez heureusement. 94
Histoire d'une autre femme grosse, qui un mois entier avant que d'accoucher, avoit l'orifice interne de sa Matrice dilaté de la largeur du pouce. 209
Histoire de plusieurs hommes, qui n'ayant que le testicule gauche, n'ont pas laissé d'engendrer des enfans mâles aussi-bien que des femelles. 99
Histoires de plusieurs femmes qui ont fait plusieurs enfans à la fois, & d'une Comtesse d'Hollande qui en fit trois cens soixante & cinq en une seule fois. 100. 101
Histoire de quelques femmes qui étant grosses de moles, ressentoient des mouvemens extraordinaires dans le ventre. 111
Histoire de plusieurs enfans monstrueux qui n'avoient point de cerveau ny de col. 112. 113
Histoire d'une femme, qui par une subite frayeur qu'elle eût de la mort inopinée de son mary, accoucha au terme de huit mois d'un enfant, auquel il est resté un continuel tremblement des deux mains, comme avoit sa mere lorsqu'elle accoucha de luy. 121
Histoire d'une femme grosse de six mois, qui eût plusieurs accidens fâcheux, causez d'un violent effort que reçut un des ligamens larges de la Matrice, par un faux pas qu'elle fit. 131
Histoire de la femme d'un Avocat, qui ensuite d'une violente colique nephretique, accoucha au septiéme mois de sa grossesse d'un enfant mort. 133
Histoire d'une femme qui ne croyant pas estre grosse, à cause qu'elle avoit ses menstruës, obligea son Medecin de luy ordonner plusieurs remedes pour quelque incommodité qu'elle ressentoit, lesquels la firent avorter d'un enfant de trois mois. 152
Histoire remarquable de la sœur de l'Auteur, qui mourut d'une grande perte de sang, pour n'avoir pas esté accouchée d'assez bonne heure. 158
Histoires de plusieurs femmes qui avoient des hydropisies de Matrice. 170. 171
Histoire de plusieurs femmes grosses, qui ayant des hydropisies de Matrice, ont vuidé beaucoup d'eau tout d'un coup, plusieurs mois devant que d'accoucher. 173
Histoire d'une vieille Dame Lorraine

qui avoit depuis 25. ans une tumeur grosse comme les deux poings à la levre gauche de sa vulve, laquelle luy fut ouverte avec heureux succez. 176
Histoires de plusieurs femmes qui ont esté heureusement traitées de la maladie venerienne durant leur grossesse. 179. 180. 181
Histoire d'une femme qui eût de tres-grands accidens, causez par la retention de l'arrierefaix dans la Matrice en suite d'un avortement. 254
Histoire d'une femme qui fut accouchée de deux enfans en une fois, dont l'un étoit mort, & l'autre étoit vivant; ce qui avoit donné sujet de contestation entre cette femme, qui assuroit que l'enfant qu'elle portoit en son ventre étoit vivant, à cause des mouvemens qu'elle y sentoit, & sa Sage-femme qui soûtenoit le contraire, à cause des excretions fetides & cadavereuses qui sortoient de la Matrice de cette femme, lesquelles procedoient de l'autre enfant qui étoit mort. 273
Histoire d'une femme qui eût une extraordinaire chûte de Matrice, dans le temps de son accouchement. 286. 287
Histoire remarquable de la mort de la femme de Monsieur *Poupar*, Maître Chirurgien Juré à Paris, arrivée pour n'avoir pas esté secouruë assez à temps comme il étoit requis dans son accouchement, où son enfant se presentoit par le costé de la teste. 295
Histoire d'un enfant qui étoit extraordinairement hydropique dans le ventre de sa mere, & la maniere dont il en fut tiré. 300
Histoire d'une femme qui étant reduite à l'agonie par de violentes convulsions, fut preservée de la mort par l'accouchement. 332
Histoire de Madame de *S. Ju* qui mourut en convulsion, pour n'avoir pas esté secouruë assez à temps dans son accouchement. 333
Histoire d'une femme qui assuroit faussement qu'on luy avoit tiré son enfant du ventre par l'operation cesarienne. 350
Histoire d'Henry VIII. Roy d'Angleterre, qui fut tiré du ventre de sa mere vivante, par l'operation cesarienne, dont elle mourut ensuite. 354
Histoire d'une femme nouvellement accouchée, qui pensa mourir d'une grande perte de sang, qui n'étoit entretenuë que par une grande colique, causée de la retention de quantité d'excremens endurcis, & de beaucoup de vents, qui étoient dans les intestins. 376. 377.
Histoire d'une femme qui mourut une heure & demie aprés estre accouchée, pour n'avoir pas promptement remedié à une chûte de Matrice qui luy arriva incontinent aprés son accouchement. 382
Histoire de la femme d'un Chirurgien qui mourut par l'ignorance d'un autre Chirurgien qui luy avoit tiré fortement le corps de la Matrice, dont elle avoit une descente, pensant que ce fut un corps étrange qu'il vouloit extirper. 382
Histoire d'une Demoiselle qui eut durant quatre ans une issuë involontaire de l'urine, ensuite d'un mauvais accouchement, & qui mourut au bout de ce temps. 392
Histoire de la femme d'un Avocat, qui ensuite d'un avortement eut la Matrice scyrrheuse, & d'une grosseur prodigieuse durant plus de huit

mois, laquelle ne laiſſa pas d'en guerir parfaitement. 411
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui furent heureuſement delivrées de faux germes, qui les avoient miſes en tres-grand danger de la vie. 347
Hiſtoire tres-remarquable d'une fille, qui depuis l'âge de 16. ans juſques à celuy de 23. a continuellement porté ſa Matrice chute d'une groſſeur prodigieuſe. 386
Hiſtoires de deux enfans qui furent étouffez par leurs nourrices, qui s'étoient endormies ſur eux en leur donnant à tetter. 446
Hiſtoire d'un enfant qui mourut aprés l'ouverture d'un apoſteme de l'umbilic. 467
Hydroceles des petits enfans ſe gueriſſent ordinairemét avec l'âge. 481
Hydrocephale, ce que c'eſt. 458
Hydropiſie de Matrice, ce que c'eſt. 170. ſes differences, & ſes cauſes. 171. ſes ſignes. 172
Hydropiſie de Matrice ſurvient quelquefois à la femme groſſe d'enfant. 174
Hydropiſie de Matrice peut bien ſucceder à la generation de l'enfant; mais non point la generation de l'enfant à l'hydropiſie de Matrice. 174
Hydropiſie du ventre de l'enfant empêche quelquefois ſa ſortie de la Matrice. 299

I

INflammation de la Matrice ne doit pas faire differer l'extraction de l'enfant mort qui la cauſe. 338
Inflammation des lévres externes de la vulve eſt ſouvent un effet & une communication de celle qui eſt au dedans de la Matrice, laquelle eſt tres-dangereuſe. 175
Inflammation des mammelles de la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 420
Inflammation du nombril des enfans nouveau-nés, ſes cauſes, & le moyẽ d'y remedier. 465
Inflammation des eines & des cuiſſes des petits enfans, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 468
Inſtrumens propres à faire l'extraction de l'enfant mort ne doivent eſtre mis en uſage par le Chirurgien que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes. 341
Inſtrumens propres à tirer l'enfant mort ne doivent pas eſtre mis en la main d'un ignorant. 361
Jumeaux ne laiſſent pas de vivre, quoy que de different ſexe. 102
Jumeaux comment peuvent eſtre diſtinguez des enfans qui pourroient avoir eſté engendrez par ſuperfetation. 105
Jumeaux ſont ſeparez l'un de l'autre dans la Matrice, par le moyen de leurs membranes & de leurs eaux qu'ils ont chacun en particulier. 216 222

L

LAit aux mammelles de la femme n'eſt pas toûjours un ſigne certain qu'elle eſt groſſe ou accouchée. 90
Lait des mammelles ne ſe peut évacuer par la Matrice. 400
Lait eſt fait de chyle & non de ſang. 423
Lait ſeul ſuffit pour la nourriture de l'enfant nouveau-né durant les premiers mois. 444
Lait recemment trait a en ſoy certains eſprits ſubtils qui s'évaporent quãd il eſt vieux. 445
Ligamens de la Matrice ſont quatre. 25
Ligamens ronds de la Matrice cauſent quelquefois les ſtupeurs & douleurs que les femmes ſentent aux eines &

aux cuisses, durant la grossesse. 26

M

Maladies des femmes different grandement de celles des hommes. 51
Maladie venerienne des femmes grosses, comment se communique à leur enfant. 176
Maladie venerienne de la femme grosse, nature ne peut pas preserver l'enfant de la malignité de ce venin, quoy qu'elle puisse corriger d'autres defauts des peres & meres. 177
Maladie venerienne est toute d'une mesme espece dans son essence, & n'est distinguée que par ses differens degrez. 177
Maladie venerienne, sçavoir si la femme en peut estre traitée durant la grossesse. 177
Comment la femme grosse en doit estre traitée. 178
Maladie venerienne des petits enfans, ses causes, & le moyen d'y remedier. 489
Maladie aiguë qui survient à la femme grosse la met en grand danger d'avorter, ou mesme de mourir, comme il est arrivé à l'Imperatrice. 182
Mammelles dont les bouts sont écorchez ou ulcerez, ou tout-à-fait emportez, comment on y doit remedier. 430
Mammelles de la bonne nourrice, comment doivent estre. 499
Maniere de secourir la femme grosse qui a une grande perte de sang. 157
Maniere de secourir la femme quand elle commence d'estre en travail d'enfant. 236
Maniere de secourir la femme en son accouchement quand elle a un ou plusieurs enfans. 241
Maniere de delivrer la femme de son arrierefaix en l'accouchement naturel. 246
Maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice, aprés que le cordon est rompu. 249
Maniere de secourir la femme en l'accouchement laborieux & difficile, & en celuy qui est contre nature. 259. 260
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente un ou deux pieds les premiers. 276
Maniere de mettre la teste de l'enfant dans une bonne situation, quand on le tire par les pieds. 280
Maniere de tirer la teste de l'enfant separée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice. 281
Maniere d'aider la femme dans son accouchement, quand la teste de l'enfant pousse au devant d'elle le corps de la Matrice en dehors. 285
Maniere de faire extraction de l'enfant, quand venant la teste la premiere il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parceque les épaules ne peuvent pas se dilater suffisamment. 288
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le costé de la teste, comme aussi en celuy où il vient la face la premiere. 293
Maniere d'accoucher la femme quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, aprés que la teste est entierement sortie. 298
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant presente une ou deux mains avec la teste. 303
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente une ou deux mains seules. 305
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente les pieds & les mains ensemble. 308

Maniere de tirer l'enfant, quand il presente les genoux. 311
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente l'épaule, ou le dos, ou le cul. 313
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente le ventre, ou la poitrine, ou le costé. 316
Maniere d'accoucher la femme quand il y a plusieurs enfans qui se presentent en mauvaise posture. 319
Maniere d'accoucher la femme quand le cordon de l'umbilic sort devant l'enfant 323
Maniere d'accoucher la femme quand l'arrierefaix se presente le premier, ou est tout-à-fait sorty. 327
Maniere de secourir la femme en l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang, ou de convulsion. 330
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydropique, ou monstrueux. 334
Maniere de faire extraction de l'enfant mort dans la Matrice. 337
Maniere de faire extraction de la mole & du faux germe. 342
Maniere de faire l'operation cesarienne aprés que la femme est morte. 347
Maniere de remedier aux contusions & déchirures des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement. 389
Maniere de bien couper le filet de la langue à l'enfant nouveau-né. 461
Marques rouges du visage, avec lesquelles plusieurs enfans naissent, ne procedent pas de l'envie que leurs meres ont eû de boire du vin, comme on croit ordinairement. 64
Matrice est cause de la pluspart des maladies des femmes. 1
Matrice, sa description. 17
Matrice est l'égoût de toutes les impuretez du corps de la femme. 26
Matrice est tres-mince dans les derniers mois de la grossesse. 19.20
Matrice, sa membrane propre est la plus épaisse de toutes celles des autres parties du corps quand la femme n'est pas grosse. 23
Matrice, sa substance devient si mince dans la grossesse, qu'on a vû quelquefois des femmes à qui elle s'étoit crevée, à cause de sa trop grande distension. 22
Matrice reçoit du sang des arteres seulement, & non pas des veines. 24
Matrice, selon *Platon*, est semblable à un animal sans raison. 25
Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité. 41. 100. 229
Matrice de la pluspart des autres animaux est partagée en deux parties, & en plusieurs cellules. 41. 100. 229
Matrice embrasse toûjours tres-étroitement ce qu'elle contient, & ne laisse jamais aucun vuide dans sa capacité. 105
Matrice ne peut rien souffrir de contenu dans sa capacité aprés l'accouchement. 396
Matrice a esté entierement extirpée à quelques femmes sans en mourir, au rapport d'*Aëtius*, & de *Paul Æginete*. 383
Meconium, ce que c'est. 440
Membrane *allantoïde* ne se trouve jamais au *fœtus* humain. 214
Membranes de l'enfant sont seulement deux, qui sont contiguës l'une à l'autre, sçavoir le *chorion* & l'*amnios*. 212. 213
Membranes de l'enfant, leur description. 212. 213
Membranes de l'enfant se rompent toûjours au devant de sa teste en l'accouchement naturel. 194

Membranes de l'enfant ne sont rompuës en l'accouchement naturel par le pietinement de ses pieds, comme on croit ordinairement. 194

Membranes de l'enfant resistent à l'attouchement, & paroissent au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs de l'accouchement sont plus ou moins fortes. 208

Membranes de l'enfant se presentent les premieres au passage dans le temps de l'accouchement. 212

Menstruës, ou sang menstruel, ce que c'est. 46

Menstruës, qui paroissent quelquefois à la femme grosse, viennent des vaisseaux qui se terminent à l'orifice interne de la Matrice. 24. 152

Menstruës ne paroissent qu'à la femme, & non aux autres animaux. 46

Menstruës n'ont aucune malignité, si la femme est saine. 47

Menstruës, differentes opinions touchant leur évacuation periodique. 48

Menstruës, de quels vaisseaux elles procedent, quand la femme n'est pas grosse. 47. 48

Menstruës paroissent quelquefois aux femmes grosses. 71. 152

Menstruës sont entierement supprimées, ou coulent tres-peu, & sans regle, quand la Matrice est scyrrheuse. 411

Mois, *voyez* menstruës.

Mole, ce que c'est. 107. ses signes. 110

Mole ne peut estre engendrée sans l'usage du coït. 107

Moles procedent toujours des faux germes. 92. 342

Moles restent souvent en la Matrice aprés le terme de l'accouchement, à cause de leur adherence. 91, 92

Moles sont appellées faux germes, quand la Matrice s'en décharge avant le deuxiéme mois. 92

Môles ne s'engendrent que dans la Matrice de la femme. 109

Moles demeurent quelquefois durant toute la vie de la femme dans la Matrice, & la font certainement mourir s'il ne s'en fait qu'une mesme chair avec la substance de la Matrice. 114. 344

Mole, comment son extraction doit estre faite. 342

Mouvement de l'enfant, en quoy est different de celuy de la mole. 90. 110

Mouvement de l'enfant se sent quelquefois dés le deuxiéme mois de la grossesse, & mesme encore plûtost. 91

Mouvement de l'enfant mâle ne se sent pas plûtost que celuy de la femelle. 91

Mouvement circulaire du sang comment se fait aux parties inferieures du corps. 141

Mouvement violent, de telle nature qu'il soit, est capable d'exciter l'avortement à la femme grosse. 183

Moyen, *voyez* maniere.

Mules engendrent parfois, quoy que tres-rarement. 53

N

Nature peut bien corriger quelques defauts des peres & des meres, & en preserver leurs enfans, mais non point du venin de la maladie venerienne. 177

Nature ne peut estre assujettie aux loix que les hommes peuvent faire, pour limiter les differens termes de l'accouchement. 201

Nimphes de la Matrice, ce que c'est. 30

Nombril, *voyez* umbilic, & cordon de l'umbilic.
Nourrice, quelles conditions luy sont necessaires. 495
Nourrice peut user du coït, pourvû que ce soit avec son mary, & tres-moderément. 500

O

OBservations que le Chirurgien doit faire avant que d'entreprendre les accouchemens contre nature. 268
Observation necessaire touchant la maniere de secourir la femme en son accouchement où l'arrierefaix se presente le premier. 328
Observation necessaire touchant la maniere de faire extraction de la teste de l'enfant mort. 289. 290
Observation particuliere pour connoître si la femme grosse dont l'orifice interne de la Matrice paroist quelque peu dilaté, est veritablement en travail. 209
Observation considerable pour bien delivrer la femme dont l'arrierefaix est resté dans la Matrice, aprés que le cordon en est rompu, & pour l'extraction des faux germes. 251. 252. 346
Observation necessaire sur l'usage des remedes dont on se sert ordinairement mal à propos, pour procurer l'expulsion de l'arrierefaix, ou de l'enfant mort, ou du faux germe resté dans la Matrice. 256 338. 346
Observation particuliere touchant l'extraction de l'enfant mort, qui presente la teste de costé. 340
Observation necessaire pour faire en sorte que le lait puisse profiter aux malades qui en usent. 416
Operation cesarienne ne se doit jamais pratiquer qu'aprés la mort de la femme. 348. 355
Orifice interne de la Matrice, sa description. 38
Orifice interne de la Matrice exactement fermé, sans dureté, & dans une bonne situation, est signe de grossesse. 68, 90
Orifice interne de la Matrice est mollet, & dans une disposition naturelle aux femmes grosses, mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie. 70
Orifice interne de la Matrice de la femme grosse s'ouvre quelquefois sans que la femme soit en travail d'enfant. 94. 209
Orifice interne de la Matrice de quelle maniere il est disposé, selon les differens temps de la grossesse. 95
Orifice interne de la Matrice est bien plus petit & plus gresle aux femmes steriles qu'aux autres. 172
Ouraque n'est qu'un simple ligament, qui n'est jamais percé, & qui ne sort pas hors du nombril de l'enfant. 215 225

P

PArfums mettent la femme grosse en grand danger d'avorter. 178
Parties de la femme qui servent à la generation. 1
Partie honteuse, sa description, & celle des autres parties qui s'y rencontrent. 28
Parties du corps de l'enfant, quelles sont les premieres formées. 80
Passions de l'ame font souvent avorter la femme grosse, quand elles sont violentes. 185
Perte de sang, *voyez* sang.
Pessaires peuvent estre utilement portez par les femmes grosses, qui ont des descentes de Matrice, jusques

à l'heure de l'accouchement. 169
Peſſaires propres pour retenir la Matrice en ſa ſituation naturelle, leurs differences. 379. 384
Peſſaires n'empêchent pas la femme d'uſer du coït, ny meſme de devenir groſſe, quand ils ſont bien-faits. 385
Peſſaires ſe doivent introduire dans le col de la Matrice ſeulement, autrement dit le *vagina*, & non pas dans la propre cavité de ſon fond, comme veut *Rouſſet*. 385. 386
Placenta, voyez Arrierefaix.
Poil, maladie des mammelles, ce que c'eſt, ſes ſignes, ſes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 423 424
Poſtures contre nature dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter pour venir au monde, ſont quatre en general. 264
Poſture de l'enfant, *voyez* ſituation.
Precipitation de Matrice n'arrive pas ordinairement aux femmes groſſes. 168
Precipitation de Matrice, *voyez* deſcente de Matrice.
Pucelage de la femme ne peut pas eſtre connu par la ſeule effuſion du ſang dans le premier coït. 31. 32
Pucelage des femmes ne peut eſtre connu que par conjéćture, tirée de la diſpoſition des caruncules mirtiformes. 38
Purgatifs violens provoquent l'avortement. 124. 128

R

REfutation de la principale raiſon ſur laquelle on pourroit établir la pretenduë neceſſité de faire l'operation ceſarienne durant que la femme eſt vivante. 352
Regime que la femme groſſe doit obſerver. 114
Regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le temps de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens. 370
Regime de vivre de l'enfant nouveau né. 443
Relaxation de Matrice, *voyez* deſcente de Matrice.
Remedes generaux doivent toûjours preceder l'application des particuliers à la Matrice pour la curation des fleurs blanches. 60
Remedes convenables aux parties baſſes, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée. 366
Remedes propres à faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas eſtre nourrices. 373
Remedes convenables à la grande perte de ſang de la femme accouchée. 378
Remedes convenables pour procurer l'évacuation des vuidanges de la femme nouvellement accouchée. 405
Remedes qui ſont propres au flux de ventre de la femme accouchée, ſont contraires à la ſuppreſſion des vuidanges, & ceux qui conviennent à cette ſuppreſſion ne ſont pas bons pour le flux de ventre. 417
Remedes appliquez ſur les mammelles où il y a inflammation, ne doivent avoir aucune aſtriction. 422
Renverſement entier de la Matrice ne peut jamais arriver qu'incontinent aprés l'accouchement. 381
Rougeole des petits enfans, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier. 483

S

SAge-femme doit laiſſer percer les eaux de l'enfant d'elles-meſmes,

quand l'accouchement eſt naturel. 238
Sages-femmes doivent faire ſecourir par le Chirurgien le plûtoſt qu'elles pourront, la femme dans ſon accouchement, quand l'enfant ſe preſente en toute autre poſture que dans la naturelle. 239
Saignée eſt le principal remede pour l'inflammation de Matrice. 409
Saignée du bras eſt preferable à celle du pied pour l'inflammation de Matrice. 406
Saignée eſt tres-convenable aux femmes qui ſont ſujettes à tomber en convulſion dans le temps de leur accouchement, & doit eſtre faite auſſi-toſt qu'elles commencent d'être en travail. 334
Saignée ſeroit ſouvent plus utile aux femmes dans le premier mois de la groſſeſſe, que d'eſtre differée, comme on fait ordinairement, juſques aprés le quatriéme mois. 123
Saignée eſt ſouvent tres-utile à la femme qui eſt en travail d'enfant. 237
Saignée du pied n'eſt pas convenable dans le commencement de la curation du ſcyrrhe de la Matrice. 412
Sang en trop grande abondance eſt quelquefois cauſe de l'avortement. 185
Sang menſtruel, ce que c'eſt. 46
Sang menſtruel n'a aucune qualité maligne, & ne differe point de celuy qui eſt au reſte du corps de la femme, ſi elle eſt ſaine. 47. 54
Sang menſtruel, la cauſe de ſon évacuation periodique. 48
Sang menſtruel, quels vaiſſeaux ſervent à ſon évacuation, quand la femme n'eſt pas groſſe. 47
Sang menſtruel qui paroiſt quelquefois à la femme groſſe, de quels vaiſſeaux il ſort. 24. 152
Perte de ſang qui arrive à la femme groſſe, en quoy differe du flux menſtruel. 153. 155
Perte de ſang qui arrive à la femme groſſe, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 155
Perte de ſang de la femme groſſe la fait ſouvent avorter. 183
Perte de ſang qui arrive à la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes, & les remedes qui y conviennent. 375
Sang des vaiſſeaux umbilicaux ne doit jamais eſtre repouſſé dans le ventre de l'enfant nouveau-né. 436. 452
Sang ſuperflu eſt journellement déchargé dans l'inteſtin *duodenum* par le canal hepatique. 440
Sang menſtruel, ſon reſidu n'eſt pas cauſe de la petite verole des petits enfans, cõme quelques-uns croyent. 483
Section ceſarienne ne doit jamais eſtre faite qu'aprés la mort de la femme. 348. 355
Semence, ce que c'eſt. 42
Semence eſt cauſe par ſa qualité de la generation des differens ſexes. 41
Semence maſculine & feminine ſe rencontre en l'homme & en la femme. 41
Semence & ſang menſtruel, comment ſont principes de la generation. 43
Semence eſt engendrée du ſeul ſang des arteres, & non de celuy des veines. 42. 99
Semence procede de toutes les parties du corps, ſelon Hipocrate. 43. 82
Semence contient en elle par puiſſance la forme & l'idée de toutes les parties du corps. 43. 64
Semence eſt plus abondante en l'homme, à proportion de ſon corps, qu'en tous les autres animaux. 45

Semence n'eſt pas un excrement. 45
Semences ſont ſouvent corrompuës par une trop grande abondance de ſang menſtruel, qui en cauſe l'effluxion ou la generation d'un faux germe. 79
Sexes, leur diverſité eſt requiſe en toute generation parfaite. 76
Scyrrhe de la Matrice degenere ſouvent en *cancer*, ſes cauſes, & ſes ſignes. 410. 411
Signes de la fecondité & de la ſterilité des femmes. 53
Signes de la conception. 66
Signes pour connoiſtre les differens temps de la groſſeſſe. 93
Signes pour connoiſtre que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle, ou qu'elle a pluſieurs enfans. 97
Signes pour connoiſtre & diſtinguer les enfans jumeaux d'avec ceux qui pourroient avoir eſté engendrez par ſuperfetation. 105
Signes de la mole. 107
Signes pour connoiſtre ſi le ſang qui ſort quelquefois de la Matrice de la femme groſſe vient de quelque évacuation menſtruelle, ou ſi c'eſt une veritable perte de ſang. 153. 155
Signes pour connoiſtre l'hydropiſie de Matrice. 172
Signes pour connoiſtre l'avortement prochain. 187
Signes qui precedent, & qui accompagnent l'accouchement naturel, & les ſignes de celuy qui eſt contre nature. 206
Signes de l'accouchement contre nature. 209. 210
Signes qui font diſtinguer le corps de l'arrierefaix d'avec celuy de la Matrice, quand il arrive qu'il y eſt reſté aprés l'accouchement, à cauſe que le cordon en eſt rompu. 250
Signes qui font connoiſtre que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la Matrice. 270
Signes qui font connoiſtre que l'enfant ſe doit certainement preſenter en quelque mauvaiſe poſture dans le temps de l'accouchement. 276
Signes des bonnes & loüables vuidanges de la Matrice. 402
Signes du ſcyrrhe de la Matrice. 411
Signes du *cancer* de la Matrice. 413
Signes qui font connoiſtre que les dents des petits enfans ſont preſtes à percer. 473
Signes de la petite verole. 484
Signes qui font connoiſtre ſi l'enfant qui a la maladie venerienne, l'a apporté en naiſſant, ou ſi c'eſt ſa nourrice qui la luy a communiquée. 490
Situation de l'enfant dans la Matrice, ſelon les differens temps de la groſſeſſe. 119. 229
Situation naturelle en laquelle l'enfant doit venir au monde. 201
Situation mauvaiſe de l'enfant eſt la cauſe la plus frequente de la difficulté de l'accouchement. 210
Situation premiere de l'enfant eſt ordinairement changée vers le huitiéme mois de la groſſeſſe. 232
Situation que doit avoir la femme, lorſqu'elle eſt preſte d'accoucher. 242
Situation en laquelle le Chirurgien doit mettre la femme, quand il veut faire extraction de l'enfant par l'operation de la main. 269
Sortie de l'enfant doit eſtre laiſſée à l'œuvre de nature bien reglée. 119
Sterilité de la femme, ſes ſignes, & ſes cauſes. 52
Sterilité de la femme eſt beaucoup plus frequente que l'impuiſſance de l'homme. 52

Steri-

Sterilité rend la femme tres-souvent valetudinaire. 58
Sterilité est quelquefois guerie par le moyen de l'âge, qui change le temperamment de la femme. 58
Sterilité naturelle est incurable, si le defaut est grand. 59
Superfetation, ce que c'est. 103. ses signes. 105
Superfetation peut bien estre évitée, mais non pas la generation des jumeaux. 107
Suppression d'urine qui arrive à la femme grosse, sa cause. 134
Suppression des menstruës ne peut souvent pas faire reconnoître precisément le temps de la grossesse de la femme. 196
Suppression des vuidanges, quels accidens elle cause à la femme nouvellement accouchée. 403. 404
Suppression des vuidanges qui doivent estre évacuées aprés l'accouchement, est beaucoup plus prejudiciable à la femme que la suppression des menstruës ordinaires. 404
Suppression des vuidanges, quelles sont ses causes. 404
Substance de la Matrice devient d'autant plus mince qu'elle s'étend dans la grossesse. 19

T

Temps de la grossesse de la femme n'est pas toûjours connu par la grande tumeur de son ventre. 96
Temps de la grossesse de la femme ne peut pas estre certainement connu par la seule suppression de ses menstruës. 196
Temps de l'accouchement, ses differences. 193
Teste de l'enfant nouveau-né dont les sutures sont trop ouvertes, ne doit pas estre trop comprimée. 457
Teste de l'enfant mort doit estre tirée toute entiere, sans la dépecer, autant qu'il est possible. 290
Teste de l'enfant mort ne fait pas si bien le passage des autres parties de son corps, à cause de sa mollesse, que quand l'enfant est vivant. 299
Testicules des femmes, leur composition differente de ceux des hommes. 9
Testicule gauche est aussi disposé à la production d'un enfant mâle, qu'à celle d'une femelle. 99
Testicule droit d'une femme morte ensuite d'une hydropisie de Matrice, fut trouvé d'une grosseur prodigieuse. 11
Testicules des femmes sont pleins de petits œufs, dont l'enfant est engendré (à ce que s'imaginent quelques modernes) comme le poulet l'est de l'œuf d'une poule. 10
Testicules des femmes ont souvent quelque vice de conformation. 11
Toux qui arrive à la femme grosse, ses differentes causes. 138
Toux violente fait souvent avorter la femme grosse. 138
Trenchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, leur differentes causes, & les remedes qui y conviennent. 393
Trenchées & douleurs de ventre qui viennent aux enfans nouveau-nés, leurs causes, & les moyens d'y remedier. 462
Tumeur du nombril de l'enfant nouveau-né, appellée *Exomphale*, sa cause, & le moyen d'y remedier. 465
Tumeur qui est quelquefois au dessus de la teste de l'enfant qui vient de naistre, sa cause, & le moyen d'y remedier. 454

V

Agina, voyez col de la Matrice.
Vaiſſeaux ſpermatiques, appellez préparans, leur deſcription. 7
Vaiſſeaux deferens, autrement dits éjaculatoires, leur deſcription. 11
Vaiſſeaux de la Matrice ſont beaucoup plus amples qu'à l'ordinaire, dans le temps de la groſſeſſe. 9.375
Vaiſſeaux de la Matrice qui ſont ouverts dans le temps de l'accouchement, ne ſe referment point qu'aprés qu'elle a eſté vuidée de tout ce qu'elle contenoit. 156.322.327
Vaiſſeaux umbilicaux, leur nombre. 223
Varices qui arrivent aux jambes & aux cuiſſes des femmes groſſes, quelle en eſt la cauſe. 141
Veine umbilicale eſt unique au cordon de l'enfant. 221
Veine umbilicale n'a point de valvules. 226
Ventre des femmes groſſes devient plus ridé aprés leur accouchement qu'il ne feroit, quand elles ſe ſerrent trop le corps dans leurs habits durant la groſſeſſe. 122
Ventre de la femme ne doit eſtre aucunement ſerré par ſes vêtemens, dans le temps de l'accouchement. 236
Ventre de la femme qui a une deſcente de Matrice, ne doit eſtre comprimé par aucun bandage. 387
Verole groſſe, *voyez* maladie venerienne.
Petite verole des enfans, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 483
Vers s'engendrent quelquefois dans la Matrice. 414
Veſſie de l'urine devient épaiſſe à meſure qu'elle ſe contracte en ſe vuidant, comme fait la Matrice. 20
Vie de la mere eſt preferable à celle de l'enfant. 292.353
Vin eſt le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques. 253
Vin emetique eſt pernicieux aux femmes qui ſont en convulſion dans le temps de l'accouchement. 331
Virginité de la femme ne peut eſtre connuë que par conjecture. 38
Ulceres de la bouche des petits enfans, leurs cauſes, leurs differences, & le moyen d'y remedier. 469
Ulceres chancreux de la Matrice ſont toûjours inégaux, ſordides & puants. 413
Umbilic de l'enfant nouveau-né, de combien de vaiſſeaux eſt composé. 223
Umbilic, la ſortie de ſon cordon devant l'enfant luy cauſe une ſuffocation ſoudaine, ſi on n'y remedie promptement par l'accouchement, 259.324
Umbilic de l'enfant, comment doit eſtre lié & retranché. 433
Umbilic de l'enfant, à quelque diſtance que ſon cordon ſoit lié, il tombe toûjours proche du ventre. 436
Umbilic, *voyez* cordon de l'umbilic.
Vomiſſement qui arrive à la femme groſſe, ſes cauſes. 124
Vomiſſement qui vient à la femme ſur les derniers mois de ſa groſſeſſe, ne ceſſe pas pour l'ordinaire qu'elle ne ſoit accouchée. 126
Vomiſſement violent & frequent eſt cauſe d'avortement. 182
Vomiſſement qui arrive à la femme qui eſt en travail, aide à redoubler les douleurs de l'accouchement. 207
Vomiſſement des petits enfans, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier. 476

Urine n'eſt aucunement la matiere des eaux, qui ſont avec l'enfant dans la Matrice. 214. 215

Vuidanges qui coulent de la Matrice aprés l'accouchement, ce que c'eſt, d'où elle viennent ; & les ſignes des bonnes & des mauvaiſes. 397

Vuidanges coulent toûjours tres-peu quand la Matrice ſouffre inflammation. 409

Fin de la Table des Matieres.

Fautes ſurvenuës en l'impreſſion.

PAge 1. ligne 2. des femmes, *liſez* de la femme. Pag. 12. l. 16. exactement *l.* entierement. Pag. 41. l. 14. fougueuſe. *l.* fongueuſe. Pag. 89. l. 14. diminuée, *l.* diminuées. Pag. 93. l. 39. d'une ſi grande, *l.* d'une grande. Pag. 99. l. 5. das, *l.* dans. Pag. 125. l. 28. n'eſtant *l.* n'eſt. Pag, 126. l. 36. regime de vivre, *ajoutez enſuite,* elle n'en prendra que peu à la fois. Pag. 137. l. 6. on fera, *l.* on pourra. Pag. 147. l. 38. le efforts, *l.* les efforts. Pag. 148. l. 15. demeurans, *l.* demeurant. Pag. 185. l. 1. declaré, *l.* declare. Pag. 248. l. 9. troiſiéme, *l.* deuxiéme. Pag. 292. l. 12. avor, *l.* avoir. Pag. 338. l. 35. le piderme, *l.* l'épiderme. Pag. 381. l. 20. au milieu, *l.* au lieu. Pag. 453. l. 7. qu'il, *l.* qui.

Approbation de Monsieur le premier Medecin du Roy.

NOus sousſigné Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, premier Medecin de Sa Majeſté, certifions avoir leu & examiné avec ſoin le Livre intitulé, *Traité des maladies des femmes groſſes, & de celles qui ſont accouchées;* Composé par FRANÇOIS MAURICEAU, Maiſtre Chirurgien Juré à Paris, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne fût tres-utile & digne d'eſtre donné au public. A S. Germain ce premier Novembre 1674. Signé DAQUIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, Lieutenans, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, Salut; Nôtre cher & bien amé FRANÇOIS MAURICEAU Maistre Chirurgien Juré en nostre ville de Paris, nous a fait tres-humblement remontrer qu'ayant en l'année mil six cent soixante-huit obtenu nostre permission de faire imprimer un Livre qu'il a composé touchant *l'Art des accouchemens & maladies des femmes grosses & accouchées, avec la veritable methode de les bien aider en leurs accouchemens naturels, les moyens de remedier à tous ceux qui sont contre nature, & aux indispositions des enfans nouveau-nez; ensemble une exacte description de toutes les parties de la femme qui sont destinées à la generation, le tout accompagné de figures tres-convenables au sujet*, il l'auroit en consequence d'icelles mis au jour & donné au public; mais comme les derniers soins & les dernieres pensées sont toûjours les meilleures, ayant repassé pardessus tout cét ouvrage, il a estimé estre tres-à-propos d'y ajoûter encore beaucoup de choses tres-curieuses qu'il a remarquées du depuis, aussi accompagnées de plusieurs belles figures tres-utiles & tres-necessaires, il desireroit aussi les mettre au jour & faire réimprimer ledit Livre, s'il Nous plaisoit luy en accorder la permission, & à ces fins nos Lettres necessaires qu il Nous a tres-humblement requises. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant, Nous luy avons permis & permettons par ces presentes de réimprimer ou faire réimprimer ledit Livre avec lesdites augmentations de discours & de nouvelles figures, en tel ou tels volumes, marges, & caracteres, autant de fois, & par tels de nos Imprimeurs reservez, que bon luy semblera, pendant le temps de dix années consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé de réimprimer, iceluy vendre & debiter par tout nostre Royaume, faisant def-

fenses à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuër ledit Livre, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, d'impression étrangere sur les anciennes copies, ny autrement, en quelque maniere que ce soit, prejudiciables à l'Exposant, sans son consentement ou de ses Ayans-cause, sur peine de confiscation des exemplaires contrefaits, mil livres d'amande, despens, dommages & interests, à la charge d'en mettre deux exemplaires en nostre Bibliotheque publique, un en nostre Cabinet des Livres de nostre Château du Louvre, & un en celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le sieur D'ALIGRE, à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire joüir l'Exposant & ses Ayans-cause, pleinement & paisiblement cessans & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire, voulans qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. MANDONS au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes, tous Exploits & Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. DONNE' à Paris le quatriéme jour de May l'an de grace, 1674. & de nostre regne le trente-uniéme. Signé par le Roy en son Conseil, LE GROS, & scellé du grand sceau de cire jaune.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 26. Juillet 1674. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du vingt-septiéme Février 1665. Signé THIERRY, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 15. Decembre 1674.

Les Exemplaires portez par le Privilege ont esté fournis.

Guiaumeron

Ron

Guiaumeron

Guiaumeron

Guiaumeron

Guiaumeron

Guiaumeron